

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

HISTOIRE
D'HÉRODOTE

TOME II

**L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.**

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

R. 189929

88 n

H4

FA

9171

HISTOIRE D'HÉRODOTE-91

SUIVIE
DE LA VIE D'HOMÈRE

NOUVELLE ÉDITION

PAR A. F. MIOT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Seconde édition revue

TOME SECOND



UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}

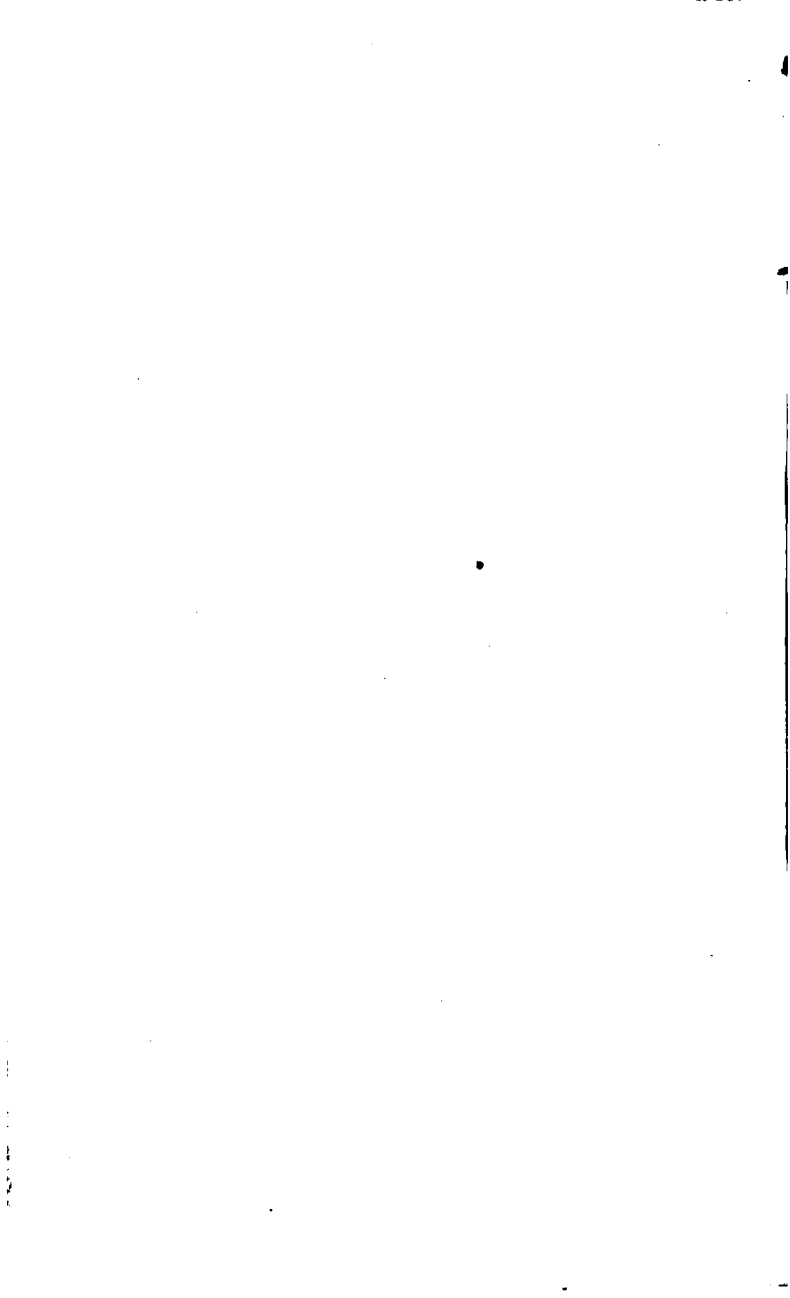
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

1858

11. 11. 11.

LIVRE CINQUIÈME.
TERPSICHORE.



OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE CINQUIÈME LIVRE.

Ce livre contient les événements militaires qui suivirent l'expédition de Darius en Scythie, la révolte de l'Ionie, les démarches faites pour engager les Grecs à la seconder, la prise et l'incendie de Sardes; enfin, les revers des Ioniens, et la mort d'Aristagoras, le principal auteur de la rébellion. Le récit de ces faits se suit sans interruption. Les seuls événements racontés épisodiquement sont relatifs à l'histoire de Corinthe et à l'établissement de la tyrannie dans cette ville par Cypselus et Périandre. Ces derniers faits remontent à une époque antérieure au temps qu'Hérodote comprend dans son cinquième livre.

Cypselus et Périandre, tyrans de Corinthe, sont placés par les chronologistes entre les années 630 et 563 avant l'ère vulgaire. Périandre a régné soixante-dix ans.

Le reste de la narration porte entièrement sur les faits contemporains de l'expédition de Darius en Scythie, ou qui lui sont postérieurs. Ils sont racontés, à peu de chose près, dans l'ordre successif des temps, et peuvent être rangés par date ainsi qu'il suit :

Années avant
l'ère vulgaire.

Harmodius et Aristogiton tuent Hipparque, fils de Pisistrate et tyran d'Athènes.....	514
Hippias, frère d'Hipparque, lui succède immédiatement....	514
Le temple de Delphes est rétabli par les Alcmaeonides.....	512
Darius revient de l'expédition de Scythie, et laisse Mégabaze en Europe.....	511
Hippias est chassé d'Athènes, où la tyrannie est abolie....	510
Guerre des Crotoniates et des Sybarites.....	510
Mégabaze soumet les peuples de l'Hellespont, les Thraces, les Pæoniens, pendant les années 510, 509 et 508, et va rejoindre Darius, qui était resté à Sardes.....	508
Darius retourne à Suze avec Hystiée, qu'il emmène à sa suite, et laisse le commandement de l'armée à Otane....	508
Otane soumet les îles grecques.....	507
Cessation des hostilités, jusqu'en.....	504
Commencement des troubles de l'Ionie; abolition de la	

	Années avant l'ère vulgaire.
tyrannie dans les villes de cette contrée.....	504
Hécatée de Milet, l'historien, florissait en ce temps.....	504
Aristagoras se rend à Sparte et à Athènes pour demander des secours. Les Lacédémoniens refusent; les Athéniens se déclarent en faveur des Ioniens, et mettent en mer vingt vaisseaux.....	503
Prise et incendie de Sardes.....	503
Revers des Ioniens à la suite de ces événements.....	503 à 498
Mort d'Aristagoras.....	498

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

LIVRE CINQUIÈME.

TERPSICHORE.

1. L'armée perse laissée en Europe sous les ordres de Mégabaze commença par soumettre, parmi les peuples de l'Hellespont, les Périnthiens, qui jusque-là n'avaient point voulu se reconnaître sujets de Darius, et qui, quelque temps auparavant, avaient été fort maltraités par les Pæoniens. Ceux-ci, habitants des bords du Strymon, avaient déclaré la guerre aux Périnthiens, sur la foi d'un oracle, qui leur avait prédit que si, au moment où les deux camps seraient en présence, ils étaient provoqués nominativement par l'ennemi, ils ne manquassent pas de l'attaquer; mais que si cette provocation n'avait point lieu, ils se gardassent bien de combattre. L'avis de l'oracle fut suivi : les Périnthiens campaient dans un faubourg de leur ville, en face des Pæoniens; pendant qu'ils s'observaient réciproquement, sur un défi des Périnthiens, un triple combat singulier eut lieu, homme contre homme, cheval contre cheval, chien contre chien, dans l'espace qui séparait les deux camps. Les Périnthiens eurent l'avantage dans deux; et, pour célébrer leur victoire, entonnèrent le pæan (1); mais les Pæoniens en entendant retentir leur nom se disent : « Voilà l'oracle accompli, c'est à nous maintenant à faire le reste. » Soudain,

ils attaquent les Périnthiens, qu'ils surprennent au milieu de leurs chants de victoire, et leur tuent beaucoup de monde : un petit nombre échappa.

II. Malgré la victoire des Pæoniens, qui eut lieu comme je viens de rapporter, les Périnthiens, au moment où ils furent attaqués par les Perses, n'en défendirent pas moins leur liberté avec un grand courage, et ne cédèrent qu'à la supériorité du nombre. Périnthe prise, Mégabaze conduisit son armée dans la Thrace, et y rangea sous l'autorité du roi toutes les villes et tous les peuples : Darius lui avait particulièrement commandé de se rendre maître de ce pays.

III. Les Thraces forment, après les Indiens, la nation la plus nombreuse qui existe; et s'il était possible qu'elle fût soumise à l'obéissance d'un seul, ou qu'elle agît d'après une volonté uniforme, elle serait, du moins suivant mon opinion, la plus puissante de toutes, et certainement invincible. Mais comme ce concours de volontés est très-difficile, ou, pour mieux dire, impossible, la Thrace est extrêmement faible. Les peuples dont elle est composée sont connus sous un grand nombre de noms différents, par suite de la diversité des régions qu'ils habitent; mais en général les mœurs et les institutions sont les mêmes, si l'on en excepte cependant les Gètes, les Trauses, et ceux qui habitent au-dessus des Crestoniens (2).

IV. J'ai déjà parlé des Gètes, qui ont pris le surnom d'immortels. Les Trauses ont, dans le plus grand nombre de leurs institutions, beaucoup de rapport avec les autres Thraces, mais ils en diffèrent par les pratiques qu'ils observent à la naissance ou à la mort des individus. Lorsqu'un enfant vient de naître, tous ses parents, rangés autour de lui, pleurent sur les maux qu'il aura à souffrir depuis le moment où il a vu le jour, et comptent en gémissant toutes les misères humaines qu'il attendent. A la mort d'un de leurs concitoyens, ils se livrent au contraire à la joie, le couvrent, en plaisantant, de terre, et le félicitent d'être enfin heureux, puisqu'il est délivré de tous les maux de la vie (3).

V. Les Thraces qui habitent le pays au-dessus des Cres-

tône ont aussi quelques usages particuliers. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et quand il vient à mourir, il s'élève entre elles de grands démêlés, soutenus avec chaleur par leurs amis, pour décider laquelle a été le plus tendrement aimée du défunt. Celle qu'un jugement solennel a désignée, après avoir reçu les félicitations et les éloges, tant des femmes que des hommes, se rend sur le tombeau du mort, où le plus proche de ses parents l'égorge; on l'enterre ensuite avec le corps de son mari. Les autres femmes regardent cette préférence comme un sujet d'affliction, et même comme un très-grand affront pour elles.

VI. Voici actuellement quelles sont les mœurs communes aux autres Thraces. Ils vendent souvent leurs enfants à des marchands, qui les emmènent hors du pays. Ils ne surveillent pas les filles, et leur laissent la liberté de se livrer aux hommes qui leur plaisent; mais ils gardent étroitement les femmes mariées, qu'ils achètent très-cher de leurs parents. Ils estiment comme une marque de noblesse d'avoir la peau chargée de piqûres dont ils rendent l'empreinte ineffaçable (4), et l'absence de cet ornement est regardée comme la preuve d'une naissance obscure. Ne pas travailler est chez eux ce qu'il y a de plus honorable; labourer la terre, ce qu'il y a de plus avilissant, et vivre de la guerre et du butin, le métier le plus noble.

VII. Les seuls dieux qu'ils révèrent sont Mars, Bacchus et Diane; mais leurs rois, par exception aux autres citoyens, rendent un culte à Mercure: ils ne jurent que par ce dieu, et prétendent en descendre.

VIII. Les funérailles des gens riches se font avec des cérémonies particulières. On expose le cadavre trois jours de suite; et pendant ces trois jours, on ne cesse d'immoler toutes sortes de victimes, qui fournissent à des repas continuels, toujours précédés de lamentations en l'honneur du mort. On brûle ensuite le corps, ou bien on l'inhume, et l'on élève au-dessus de la fosse un tertre, autour duquel se donnent des combats de diverse nature. Les vainqueurs reçoivent des prix de tout genre, mais les plus considérables

sont, comme de raison, attribués au combat singulier. Tels sont les usages admis dans les funérailles des Thraces.

IX. Personne ne connaît positivement quels sont les peuples qui habitent les pays situés au nord de la Thrace, et il paraît qu'on n'y trouve, après avoir passé l'Ister, qu'une contrée déserte, dont les limites sont inconnues. J'ai pu seulement apprendre qu'il existait par de là ce fleuve un peuple qui porte le nom de Syginnes, et s'habille à la manière des Mèdes. On rapporte de plus que leurs chevaux ont le corps couvert d'une sorte de poils épais, crépus, et qui ont jusqu'à cinq doigts de long (5). Du reste, ces chevaux sont de petite taille, ayant la tête aplatie, peu propres à porter l'homme; mais très-vites quand ils sont attelés; et c'est par cette raison que les naturels du pays vont habituellement en chariots. Ce peuple confine aux Vénètes, qui habitent les bords de l'Adriatique. Il se dit une colonie mède; mais j'avoue que j'ai peine à comprendre comment cela peut être : cependant il ne faut pas se hâter de prononcer, le temps peut amener bien des choses. Il faut aussi observer que le nom de Syginnes n'est point étranger, et que chez les Liguriens, qui habitent la côte au-dessus de Marseille, ce mot signifie des marchands, et chez les Cypriens des piques (6).

X. Les Thraces prétendent qu'au delà de l'Ister le pays est occupé par une telle quantité de mouches à miel, qu'il est impossible d'y pénétrer; assertion qui me paraît tout à fait invraisemblable, puisque ces animaux redoutent beaucoup le froid. Je croirais plutôt que la rigueur de la température rend tout à fait inhabitables les pays situés sous l'ourse. Au surplus, voilà tout ce que je puis dire de la Thrace, dont Mégabaze avait rangé le littoral sous la domination des Perses.

XI. Darius, après avoir repassé l'Hellespont avec précipitation, arriva à Sardes. De retour dans cette ville, il se rappela les services que lui avait rendus Hystiée le Milésien, ainsi que les sages conseils de Coès de Mytilène, et les ayant fait venir l'un et l'autre, il leur laissa le choix de ce qu'ils voudraient obtenir. Hystiée, qui était tyran de Milet, ne

demanda pas qu'on lui donnât un pouvoir dont il jouissait déjà, mais qu'on annexât seulement à ses possessions le territoire de Myrcine, des Édoniens, où il voulait bâtir une ville : ce fut le choix qu'il fit. Quant à Coès, comme il n'était encore que simple citoyen, il demanda à être fait tyran de Mitylène. L'un et l'autre obtinrent ce qu'ils avaient désiré, et retournèrent ensuite chez eux.

XII. Peu de temps après, Darius fut témoin d'un spectacle qui lui fit concevoir la pensée d'ordonner à Mégabaze de soumettre les Pæoniens, et de les enlever d'Europe pour les transporter en Asie. Voici quelle en fut l'occasion. Pigres et Mantys, tous les deux Pæoniens de naissance, et qui avaient formé le dessein de se faire donner la tyrannie dans leur patrie, avaient suivi Darius lorsqu'il était repassé en Asie, et étaient venus à Sardes, amenant avec eux leur sœur, femme d'une taille élevée et d'une grande beauté. Un jour, après avoir épié le moment où Darius venait s'asseoir dans le faubourg des Lydiens, ils imaginèrent de la parer des plus beaux habillements qu'ils purent se procurer et de l'envoyer chercher de l'eau, portant sur sa tête une cruche, en même temps qu'elle conduisait un cheval, dont la bride était passée dans son bras, et qu'elle filait une quenouille de lin. Quand cette belle femme parut, elle excita vivement l'attention de Darius, l'attirail dans lequel elle se montrait n'étant dans les mœurs ni des femmes perses, ni de celles de Lydie, ni enfin d'aucun peuple de l'Asie. Darius, pressé de satisfaire sa curiosité, ordonna à quelques-uns de ses gardes d'aller observer ce que cette femme ferait du cheval qu'elle conduisait. Les gardes la suivirent, et, lorsqu'elle fut arrivée près du fleuve, ils virent qu'elle commença par faire boire son cheval, qu'après l'avoir abreuvé, elle remplit d'eau sa cruche, et qu'elle reprit le même chemin, portant l'eau sur sa tête, tirant après elle le cheval, dont elle repassa la bride dans son bras, et tournant son fuseau.

XIII. Darius, frappé du rapport de ses gardes, et de ce qui se passait sous ses yeux, ordonna qu'on amenât cette femme en sa présence. Lorsqu'elle y fut conduite, ses frères qui

avaient tout observé de loin parurent avec elle, et Darius ayant demandé de quel pays elle était, les jeunes gens, prenant la parole, répondirent qu'ils étaient Pæoniens, et qu'elle était leur sœur. Et qui sont, reprit le roi, les Pæoniens? quelle partie du monde habitent-ils, et par quelle raison vous-mêmes êtes-vous venus à Sardes? Les jeunes gens satisfirent à ces questions. « Nous sommes venus, dirent-ils, pour
« nous donner au roi; la Pæonie est un pays situé sur les
« bords du Strymon, et qui renferme plusieurs villes; le
« Strymon est un fleuve peu éloigné de l'Hellespont: enfin
« les Pæoniens, ajoutèrent-ils, se regardent comme les descendants des Teucriens et une colonie de Troie. » Après avoir écouté ces détails, Darius leur demanda encore : « Si
« dans leur pays les femmes étaient toutes aussi laborieuses
« que celle-ci? » Les jeunes gens s'empressèrent de répondre affirmativement, car c'était pour arriver à cette réponse qu'ils avaient tout combiné.

XIV. Sur-le-champ, Darius donna l'ordre à Mégabaze, qu'il avait laissé général de l'armée perse en Thrace, de faire sortir de leur pays tous les Pæoniens, et de les lui envoyer avec leurs femmes et leurs enfants. Un courrier à cheval fut dépêché immédiatement pour porter ces ordres. Le courrier arriva sur l'Hellespont, le passa, et remit les lettres de Darius à Mégabaze, qui, après les avoir lues, prit des guides en Thrace et marcha contre les Pæoniens.

XV. Les Pæoniens instruits que les Perses s'avançaient, réunirent leurs forces; ils se dirigèrent sur la mer, persuadés qu'ils devaient être attaqués de ce côté, et véritablement, ils étaient alors en mesure de repousser Mégabaze; mais les Perses, informés à leur tour que les Pæoniens s'étaient rassemblés, et qu'ils défendaient l'entrée du pays vers la mer, prirent, avec le secours de leurs guides, et à l'insu des Pæoniens, la route par les montagnes, pour tomber à l'improviste sur les villes : ils les trouvèrent sans défenseurs, et s'en emparèrent facilement. Dès que l'armée pæonienne apprit que les villes étaient au pouvoir de l'ennemi, elle se dispersa; chacun se retira chez soi, et tout le pays finit par se sou-

mettre aux Perses. Ainsi les Pæoniens, connus sous le nom de Siropæoniens et de Pæoples, et ceux qui habitent le pays qui s'étend jusqu'au lac de Prasias, furent arrachés à leurs demeures, et conduits en Asie.

XVI. Quant aux Pæoniens habitant les environs du mont Pangée, les Dobères, les Agrianes, les Odomantes, et ceux du lac Prasias, ils ne furent point soumis par Mégabaze, et ce fut même inutilement qu'il tenta de réduire les derniers, qui se trouvaient protégés contre ses attaques par la nature de leurs demeures. Je vais les faire connaître. Les Pæoniens du lac de Prasias se sont construit, au milieu de ce lac, un sol artificiel, composé de planchers en bois, soutenus par de longs pilotis; et cet emplacement ne communique à la terre que par une chaussée très-étroite et un seul pont. Anciennement tous les habitants contribuèrent en commun à la fondation des pilotis qui soutiennent les planchers; mais ils ont pourvu depuis à leur entretien par une loi particulière, qui oblige tout homme, quand il épouse une femme, et il peut en épouser plusieurs, de fournir trois de ces pilotis, pris dans une montagne nommé l'Orbélus. Voici actuellement en quoi consistent leurs habitations. Chacun d'eux possède sur ce sol artificiel une cabane, dans laquelle il vit : à l'intérieur une sorte de porte ou de trappe qui se replie sur elle-même, donne accès dans le lac à travers les pilotis, et quand elle est ouverte, pour empêcher les enfants de tomber dans l'eau, ils ont soin de leur attacher un pied avec une corde. Ils nourrissent leurs chevaux et les autres bêtes de somme avec du poisson, qui abonde tellement, qu'il suffit pour le pêcher, d'ouvrir la trappe sur le lac, et de descendre dans l'eau une corbeille de jonc vide, que l'on retire un moment après entièrement pleine. Les poissons de ce lac sont de deux genres; un que l'on nomme le Paprax et l'autre le Tilon. Les Pæoniens soumis furent, comme je l'ai dit, conduits en Asie.

XVII. Mégabaze, après cette expédition, envoya en Macédoine une députation composée de sept Perses, et choisie parmi ce qu'il y avait de plus distingué dans l'armée. Ils étaient chargés de se rendre près d'Amyntas et de lui demander

au nom de Darius, l'eau et la terre. Du lac de Prasias en Macédoine, la route est courte, et c'est près de ce lac que se trouve une mine d'argent. Alexandre (*) en retira dans la suite le poids d'un talent par jour. Après avoir dépassé cette mine, il ne reste plus qu'à franchir le mont Dysorus, et vous vous trouvez en Macédoine.

XVIII. La députation, conduite en présence d'Amyntas, lui demanda la terre et l'eau pour Darius : Amyntas les donna, et invita ensuite les députés à recevoir chez lui l'hospitalité. Un festin splendide fut préparé, et Amyntas y traita ses hôtes avec une grande cordialité. Lorsqu'on eut cessé de manger, et que l'on se fut mis à boire, un des Perses, s'adressant à Amyntas, lui dit : « L'usage est parmi nous, quand nous « donnons un grand repas, d'y appeler et de faire asseoir « entre les convives, nos concubines et même nos femmes « légitimes. Vous, qui nous recevez avec tant d'amitié, qui « nous traitez avec tant de magnificence, et qui enfin n'avez « point refusé la terre et l'eau au roi Darius, pourquoi ne « suivez-vous pas aujourd'hui les usages des Perses ? » « Nos « coutumes, répondit Amyntas, sont bien différentes ; elles « veulent que les femmes restent toujours séparées des « hommes ; cependant, puisque vos lois permettent le con- « traire, et que vous êtes actuellement nos maîtres, il faut bien « vous satisfaire. » En disant ces mots, Amyntas ordonna que l'on fit entrer les femmes, qui vinrent se ranger et se placer vis-à-vis des Perses. A la vue de ces femmes, les députés frappés de leur beauté, reprenant la parole, dirent à Amyntas : « Ce n'est pas en agir convenablement : il eût « mieux valu ne pas faire venir vos femmes que de les em- « pêcher, après les avoir appelées, de s'asseoir à nos côtés, « et de les tenir en face de nous pour le tourment seul de « nos yeux. » Amyntas, forcé à ce nouvel acte de complaisance, ordonna aux femmes de se mettre près de ses hôtes : elles obéirent ; mais à peine y étaient elles que les Perses, pour la plupart pris de vin, portèrent leurs mains sur le

(*) Fils d'Amyntas.

sein de ces femmes, et essayèrent même de leur prendre des baisers.

XIX. Amyntas, témoin de ces insultes, quoiqu'irrité dans l'âme, ne laissa rien percer de son ressentiment, par la crainte que lui inspirait la puissance des Perses ; mais Alexandre, son fils, qui était présent et voyait ce qui se passait, jeune et sans expérience des maux qu'il pouvait attirer sur son pays, ne put se contenir ; et, dans l'indignation qu'il éprouvait, dit à son père : « Laissez, mon père, laissez cette jeunesse
« avec laquelle il ne nous convient pas de vous commettre,
« et allez prendre quelque repos ; donnez ordre seulement
« qu'on n'épargne pas le vin : je resterai ici, et j'aurai soin
« de veiller à ce qu'il ne manque rien à nos hôtes. » Amyntas comprit, par ces mots, qu'Alexandre avait conçu quelque projet extraordinaire, et lui répondit : « Vos discours sont d'un
« homme que la colère enflamme, et je vois très-bien que
« vous cherchez à m'écarter pour exécuter un dessein que
« vous méditez ; mais, je vous en conjure, ne risquez rien
« contre de tels hommes, si vous ne voulez nous perdre ; résignez-vous, et ne vous opposez pas à ce qu'ils voudront
« faire : cependant je me rends à votre avis, et je vais m'éloigner. »

XX. Amyntas s'étant en effet retiré après cette prière, Alexandre dit aux Perses : « Ces femmes sont à vous, soit
« que vous souhaitiez les avoir toutes à votre disposition,
« soit que vous choisissiez seulement quelques-unes entre
« elles : veuillez seulement nous faire connaître vos intentions. Mais comme l'heure de se retirer approche, et que je
« vois que vous avez assez bu, laissez-les, si vous l'avez pour
« agréable, aller au bain ; elles viendront vous retrouver
« ensuite. » Les Perses applaudirent à cette proposition ; et Alexandre ordonna aux femmes de se retirer dans leur appartement. Il fit en même temps habiller comme elles un nombre égal de jeunes gens encore imberbes, après leur avoir fait cacher à chacun un poignard sous ses vêtements, et les introduisit lui-même dans la salle du festin, en adressant aux Perses ces paroles : « Vous le voyez, rien n'a été négligé

« pour vous recevoir avec la plus grande magnificence. Non-
« seulement tout ce que nous possédions, mais encore tout
« ce qu'il nous a été possible de nous procurer est à votre
« disposition; et, pour mettre le comble, voici que nous vous
« prodiguons nos mères et nos sœurs. Vous ne douterez donc
« pas que nous ne vous ayons traités comme vous êtes di-
« gnes de l'être, et vous pourrez rapporter au roi qui vous
« envoie qu'un Grec, actuellement simple gouverneur de la
« Macédoine (7), a su vous procurer tous les plaisirs que
« peuvent donner la table et le lit. » Lorsque Alexandre eut
cessé de parler, chacun des Macédoniens, qu'il était facile de
prendre pour une femme, alla s'asseoir à côté d'un des dé-
putés, et au moment où les Perses voulurent porter les mains
sur eux, les jeunes gens, tirant leurs poignards, les percèrent
de coups.

XXI. Ainsi périrent les députés perses, et avec eux toute
leur suite; car ils avaient amené un nombreux domestique,
beaucoup de bagages et de voitures, qui disparurent en même
temps. Peu après les Perses firent faire de grandes recher-
ches sur cette députation, dont ils n'avaient point de nouvelles;
mais Alexandre arrêta, par son adresse, l'effet de cette pour-
suite : il donna en mariage, avec une grosse dot, sa propre
sœur, qui se nommait Gigée, à Bubarès, général perse, com-
mandant les troupes chargées de la recherche des députés; et
par ce moyen, le silence fut gardé sur cet événement.

XXII. Du reste, j'ai été à portée moi-même de m'assurer que
ces deux descendants de Perdiccas, Amyntas et Alexandre,
sont réellement Grecs d'origine, comme ils le prétendaient : je
le démontrerai clairement dans la suite de cette histoire, et
de plus il est certain qu'ils ont été reconnus pour tels aux jeux
olympiques. En effet, Alexandre étant descendu dans l'arène
pour disputer un prix, les Grecs contre lesquels il allait se
mesurer se récrièrent, afin de l'écarter, que les jeux étaient
institués seulement pour des Grecs, et non pour des combāt-
tants nés barbares; mais Alexandre prouva qu'il était originaire
d'Argos; et les juges l'ayant reconnu grec, il fut admis à la
course du stade, où le sort le désigna pour le premier tour.

XXIII. Mégabaze, conduisant avec lui les Pæoniens, arriva sur l'Hellespont, et, après l'avoir traversé, partit pour Sardes. Dans ce moment Hystiée de Milet commençait déjà à fortifier Myrcine sur le Strymon, qu'il avait obtenu comme une récompense de sa fidélité à garder le pont de l'Ister; mais, instruit des travaux entrepris par Hystiée, Mégabaze s'empressa de se rendre à Sardes avec ses Pæoniens. En arrivant, il alla trouver le roi, et lui parla de ces travaux. « Qu'avez-vous fait, seigneur, lui dit-il; comment avez-vous pu consentir à donner à un Grec habile et prudent la permission de posséder une ville en Thrace, dans un pays abondant en bois propres soit à la construction des vaisseaux, soit à la fabrication des rames; où se trouvent des mines d'argent et que fréquentent une foule de Grecs et de barbares disposés à suivre un tel chef jour et nuit, et à exécuter sans balancer les ordres qu'il jugera à propos de leur donner? Il faut absolument, si vous voulez éviter une guerre domestique, empêcher cet homme de continuer son entreprise; mais il faut en même temps s'y prendre avec une extrême douceur. Faites-le donc venir, et, après que vous aurez su le mettre sous votre main, prévenez, à quelque prix que ce soit, son retour chez les Grecs. »

XXIV. Darius se laissa facilement persuader par les conseils de Mégabaze, qui lui paraissait lire dans l'avenir, et envoya à Myrcine un exprès chargé pour Hystiée d'une lettre conçue en ces termes : « Darius roi, à Hystiée. Plus j'y ai réfléchi, plus je me suis convaincu qu'aucun homme ne peut être, autant que vous, utile à ma personne et à mes affaires. C'est une vérité que les faits et non de simples discours m'ont apprise. Aujourd'hui donc que je forme de grands desseins, faites en sorte de vous rendre sur-le-champ près de moi; j'ai besoin de vous les communiquer. » Hystiée croyant à la sincérité de cet écrit, et flatté d'ailleurs d'être le conseil du roi, s'empressa de se rendre à Sardes. Quand il y fut arrivé, Darius lui dit : « Hystiée, je vais vous instruire maintenant du motif réel qui m'a fait vous appeler près de moi. Depuis que je suis revenu de l'expédi-

« tion de Scythie, et que vous avez cessé d'être sous mes yeux,
« je n'ai formé d'autre désir que celui de vous revoir et de jouir
« de votre entretien. Je sens plus que jamais qu'il n'est pas de
« bien plus précieux qu'un ami prudent et affectionné, et ces
« deux qualités je sais que vous les possédez ; je puis même
« rendre témoignage que vous les avez employées pour le bien
« de mes affaires. Actuellement donc que vous mettez un em-
« pressement si louable à vous rendre près de moi, voici ce
« que je vous propose. Laissez Milet et le nouvel établisse-
« ment que vous formez dans la Thrace, et suivez-moi à
« Suze. Là, vous jouirez de tous les biens que je possède, et
« vous y serez à la fois mon commensal et mon conseiller. »

XXV. Après cet entretien, Darius établit Artapherne, son frère de mère, gouverneur de Sardes, et partit pour Suze en emmenant avec lui Hystiée. Il déclara de plus Otane commandant de l'armée qui occupait les côtes de la mer. Otane avait eu pour père Sisamnès, un des juges royaux (8). Ce Sisamnès, convaincu d'avoir prononcé un jugement à prix d'argent, avait été mis à mort par l'ordre de Cambyse ; son corps avait été ensuite écorché, et de sa peau, coupée en lanières recousues ensemble, on avait formé une sorte de tapis que Cambyse fit étendre sur le siège où se rendait habituellement la justice. Il nomma en même temps le fils de Sisamnès successeur de son père, et lui recommanda de ne pas oublier en prononçant ses arrêts, sur quel siège il était assis.

XXVI. C'est cet Otane, qui avait été forcé de rendre la justice sur un tel tribunal, que Darius choisit pour remplacer Mégabaze dans le commandement de l'armée. Otane soumit les Byzantins et les Chalcédoniens, s'empara d'Antandre, ville de la Troade, et de Lamponium ; enfin, ayant rassemblé des vaisseaux que lui fournirent les Lesbiens, il se rendit maître des îles de Lemnos et d'Imbros, l'une et l'autre habitées encore en ce temps par des Pélasges.

XXVII. Les habitants de Lemnos combattirent d'abord avec beaucoup de valeur, et opposèrent une grande résistance ; mais ils finirent par succomber après avoir beaucoup souffert. Les Perses mirent à la tête du petit nombre qui fut

épargné, Lycarète, frère de Méandrius qui régnait à Samos. Ce Lycarète, devenu gouverneur de Lemnos, y mourut. Otane, après avoir pris Lemnos et Imbros, parvint à en faire tous les habitants esclaves, sous des prétextes différents, accusant les uns d'avoir déserté des troupes employées à l'expédition de Scythie; les autres, d'avoir fait beaucoup de mal à l'armée de Darius lorsqu'elle se retirait de la Scythie. C'est à cela que se bornent les principaux événements qui eurent lieu tandis qu'Otane commandait l'armée.

XXVIII. Depuis, il y eut pendant quelque temps une sorte de suspension des maux de la guerre : elle dura peu, et de nouveaux malheurs, sortis de Naxos et de Milet, vinrent fondre sur les Ioniens. A cette époque, l'île de Naxos l'emportait en prospérité sur toutes les autres, et Milet, plus florissante par elle-même qu'elle ne l'avait jamais été, était à la tête de l'Ionie, quoique cette ville, tourmentée dans son intérieur, eût été le théâtre de fréquentes séditions pendant deux générations. Mais ces troubles avaient cessé depuis le moment où la paix lui avait été rendue par l'entremise des Pariens, que les habitants de Milet avaient choisis, parmi tous les autres peuples de la Grèce, pour arbitres de leurs différends.

XXIX. Les Pariens réussirent à les concilier, en envoyant à Milet plusieurs de leurs concitoyens choisis parmi les plus habiles. Lorsque ces commissaires furent arrivés, ils reconnurent tous les vices de l'administration publique; mais avant de rien prononcer, ils déclarèrent qu'ils voulaient parcourir le pays, et visitèrent exactement le territoire de Milet. Toutes les fois qu'ils trouvaient dans la partie supérieure, moins négligée que la plaine, quelque champ bien cultivé (9), ils inscrivaient sur des tablettes le nom du propriétaire, et en eurent rarement l'occasion dans toute leur course. Cependant, après l'avoir terminée, ils s'empressèrent de redescendre à la ville, et convoquèrent une assemblée générale des citoyens. dans laquelle ils désignèrent, pour administrer la république, les propriétaires dont ils avaient trouvé les champs en bon état, persuadés, disaient-ils, que ceux qui avaient pris tant de soin de leurs propres affaires, n'en prendraient pas moins

des affaires publiques. Ils ordonnèrent en même temps que les habitants, qui avaient pris part aux troubles, obéiraient à ces nouveaux chefs. C'est ainsi que les Pariens remirent l'ordre dans Milet.

XXX. Voici actuellement comment ces villes de Naxos et de Milet amenèrent de nouveaux malheurs sur l'Ionie. Quelques particuliers riches de Naxos, bannis par le peuple, vinrent se réfugier à Milet. Aristagoras, fils de Molpagoras, gendre et neveu de ce même Hystiéc de Milet, que Darius retenait à Suze, se trouvait alors à la tête du gouvernement. On sait qu'Hystiéc était tyran de Milet, mais il était, comme je l'ai dit, déjà rendu à Suze dans le moment où ces Naxiens, liés avec lui par les liens de l'hospitalité, arrivèrent à Milet. Ils s'adressèrent donc à Aristagoras, et lui demandèrent s'il pourrait leur procurer quelques troupes pour les aider à rentrer dans leur patrie. Aristagoras, réfléchissant que, si les bannis revenaient à Naxos par son secours, c'était un moyen pour lui de se rendre maître de l'île, et, prenant occasion des rapports d'amitié qui existaient entre eux et Hystiéc, leur parla en ces termes : « Je ne puis pas promettre de vous donner des
« forces suffisantes pour vous ramener dans votre patrie
« contre la volonté de ceux qui sont maîtres actuellement de
« la ville. Je sais que Naxos peut fournir jusqu'à huit mille
« boucliers (*), et dispose en outre d'une marine nombreuse.
« Je ferai cependant tout ce qui sera en mon pouvoir, et je
« vais vous dire ce que j'imagine de mieux. Artapherne est
« mon ami. Il est fils d'Hystaspe et frère du roi Darius ; il
« commande sur toute la côte d'Asie, et a sous ses ordres des
« forces considérables de terre et de mer. Je crois que c'est
« là l'homme propre à faire ce que nous désirons. » Sur cette insinuation, les bannis de Naxos croyant devoir s'en rapporter à ce qu'Aristagoras jugerait à propos de faire, le laissèrent maître d'offrir des présents à Artapherne, et de s'engager pour eux à subvenir aux frais de l'expédition. Ils avaient, en effet, l'espoir en revenant à Naxos, de s'indemniser de

(*) On désignait ainsi l'infanterie.

leurs avances, après avoir forcé les habitants à reconnaître une autorité qu'ils se flattaient même d'étendre sur les autres insulaires. Aucune des Cyclades ne s'était encore soumise à Darius.

XXXI. Aristagoras se rendit à Sardes, et dit à Artapherne :
 « Que Naxos, à la vérité, n'était point une île très-grande,
 « mais qu'elle était agréable à habiter et fertile, d'ailleurs
 « très-voisine de l'Ionie; que les habitants en étaient riches
 « et possédaient de nombreux esclaves. Je pense donc,
 « ajouta-t-il, qu'il vous convient d'y envoyer des troupes
 « pour y ramener les bannis; et si vous le voulez je suis prêt
 « à vous remettre tout l'argent que vous demanderez, indé-
 « pendamment des frais de la guerre, qu'il est juste que
 « nous supportions, nous qui vous mettons en mouvement.
 « De plus, c'est un moyen sûr d'acquérir au roi, non-seule-
 « ment Naxos même, mais encore les îles qui en dépendent,
 « telles que Paros, Andros, et beaucoup d'autres, connues
 « sous le nom de Cyclades. De là, il vous sera facile de vous
 « porter sur l'Eubée, île grande et fertile, qui n'est point
 « inférieure en étendue à celle de Chypre, et dont vous vous
 « rendrez maître sans grande peine. » « On ne peut, lui ré-
 « pondit Artapherne, indiquer rien de plus utile aux intérêts
 « du roi et de sa maison, et tout ce que vous me proposez
 « est bien, à l'exception cependant du nombre de vaisseaux
 « nécessaires à cette entreprise. Au lieu de cent, j'en mettrai
 « à votre disposition deux cents, qui seront prêts au prin-
 « temps; mais, avant d'agir, il faut que je demande l'auto-
 « risation du roi. »

XXXII. Aristagoras, charmé de cette réponse, retourna satisfait à Milet. Artapherne cependant écrivit à Suze pour donner connaissance des propositions d'Aristagoras, et Darius les ayant approuvées, on s'occupa des préparatifs. On mit en mer deux cents trirèmes; et une armée nombreuse, composée de Perses et de troupes auxiliaires, fut rassemblée. Artapherne en donna le commandement à Mégabate, Perse, de la famille des Achéménides, son neveu et celui de Darius. C'est lui, si l'on doit ajouter foi au bruit qui en courut,

dont la fille avait été fiancée à Pausanias, fils de Cléombrote, lorsqu'il conçut avec tant d'ardeur le projet de s'emparer de la tyrannie de la Grèce entière. Artapherne, après avoir fait choix de Mégabate, l'envoya, avec l'armée qu'il commandait, joindre Aristagoras.

XXXIII. Mégabate s'étant réuni à Milet avec Aristagoras et les bannis de Naxos, joignit à son armée les troupes tirées de l'Ionie, et mit à la voile sous le prétexte de se rendre dans l'Hellespont. Mais quand il fut arrivé à la hauteur de l'île de Chio, il arrêta sa flotte aux Caucases (10), où il se proposa d'attendre un vent du nord pour le porter sur Naxos. C'est pendant son séjour dans cette station (comme s'il eût été dans la destinée que les Naxiens ne devaient point succomber sous les efforts de cette flotte), qu'eut lieu l'événement que je vais rapporter. Mégabate, faisant la visite des gardes placées à bord, trouva un vaisseau myndien qui n'en avait point. Irrité de cette faute de service, il ordonna à ses gens d'aller chercher le commandant, qui se nommait Scylax, de s'en emparer, et de l'enchaîner sur son bâtiment, en lui passant la tête en dehors d'une des ouvertures par lesquelles sortent les rames du rang inférieur, et laissant son corps dans l'intérieur du navire. Un des témoins de la punition infligée à Scylax courut annoncer à Aristagoras quel indigne traitement ce capitaine myndien, qui était son hôte et son ami, subissait par l'ordre de Mégabate. Aristagoras s'empresse d'aller trouver le général perse, et implore le pardon de son ami; mais n'ayant pu rien obtenir, il va lui-même le mettre en liberté. Mégabate, instruit de ce qui venait de se passer, s'emporta vivement, et en demanda avec chaleur raison à Aristagoras. « Qu'avez-vous à faire dans tout ceci? » répondit Aristagoras : Artapherne ne vous a-t-il pas envoyé « pour obéir à mes ordres et faire voile où je vous ordonne-rais d'aller? De quel droit vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas? » Mégabate, plus irrité encore par cette réponse, aussitôt que la nuit fut venue, envoya à Naxos un exprès chargé d'avertir les habitants de l'expédition qui se préparait.

XXXIV. Jusque-là ils ne s'étaient point doutés que cette flotte fût destinée à agir contre eux ; mais aussitôt qu'ils connurent la vérité, ils s'empressèrent de faire rentrer dans l'enceinte des murailles ceux qui habitaient la campagne , et de rassembler dans la ville des vivres , du vin , et tout ce qui peut être nécessaire pour soutenir un siège. Ils étaient ainsi parfaitement préparés à la guerre lorsque leurs ennemis mirent à la voile de Chio pour se rendre dans l'île de Naxos ; et l'armée, en débarquant, y trouva une ville fortifiée très en état de se défendre. Elle en fit le siège sans succès pendant quatre mois ; déjà même tous les fonds apportés par les Perses avaient été employés, et Aristagoras en avait ajouté beaucoup d'autres, mais il en fallait encore davantage pour le continuer. L'armée, très-maltraitée, se détermina donc à se retirer sur le continent, après avoir bâti dans l'île quelques châteaux fortifiés, pour servir de retraite aux bannis.

XXXV. Aristagoras n'avait pu, comme on le voit, remplir les promesses qu'il avait faites à Artapherne. De plus, pressé tous les jours pour acquitter les subsides que l'armée réclamait et qu'il s'était engagé à payer, il craignait encore la mauvaise humeur de cette armée et le ressentiment de Mégabate. Enfin, prévoyant que la souveraineté de Milet allait lui être enlevée, il ne vit au milieu de tant de sujets de crainte, d'autre ressource que dans une révolte ouverte. Ce fut, d'ailleurs, dans ce temps qu'arriva de Suze un esclave envoyé par Hystiée, et sur la tête duquel on avait, par des piqures, tracé des caractères renfermant l'avis donné à Aristagoras de se déclarer contre le roi. Hystiée, qui tenait beaucoup à faire parvenir cet avis, n'avait pas trouvé de moyen plus sûr de le soustraire à l'extrême vigilance avec laquelle les routes étaient observées. Il choisit donc un de ses esclaves dont la fidélité lui était connue, et, après lui avoir rasé les cheveux, il avait, à l'aide d'une pointe, imprimé des lettres sur la peau de sa tête ; il attendit ensuite que les cheveux fussent repoussés, et le fit partir pour Milet, en lui donnant, pour toute instruction, l'ordre de dire en arrivant à Aristagoras de lui faire couper les cheveux et d'examiner ensuite

sa tête. Les caractères qui y étaient tracés indiquaient, comme je l'ai déjà dit, qu'il fallait exciter une rébellion. Hystiée, pour qui le plus grand des malheurs était d'être obligé de résider à Suze, avait imaginé de susciter des troubles dans l'Ionie, dans l'espérance que si une révolte éclatait il pourrait être envoyé sur les côtes, au lieu que tant que Milet serait tranquille, il ne voyait aucune apparence d'y revenir jamais.

XXXVI. Hystiée ayant conçu ce projet, fit partir son messager, qui arriva au moment où Aristagoras formait de son côté des desseins assez d'accord avec l'avis qu'on lui apportait. Aussitôt après l'avoir reçu, il rassembla ceux qu'il avait déjà engagés dans la conspiration qu'il méditait, et leur exposa sa propre opinion, ainsi que le conseil qui lui était venu de la part d'Hystiée : tous manifestèrent les mêmes sentiments, et la révolte fut résolue. Hécatee seul, celui qui depuis écrivit l'histoire, pensait qu'il n'était pas raisonnable de déclarer la guerre au roi des Perses; et pour appuyer son opposition, il passa en revue tous les peuples qui obéissaient à Darius, et les forces qui étaient à ses ordres. Cette opinion n'ayant pas cependant prévalu, il en ouvrit une autre, qui avait pour but « d'engager les conjurés à aviser du moins
« aux moyens de se rendre maîtres de la mer. Il ajoutait,
« que, connaissant le peu de ressources que Milet pouvait
« offrir, il ne voyait pas d'autre moyen d'atteindre ce but,
« que de s'emparer des trésors du temple des Branchides,
« consacrés par Crésus le Lydien; qu'avec un tel secours
« on pouvait aisément s'assurer la supériorité par mer, et
« que d'ailleurs en s'appropriant tant de richesses, c'était
« prévenir l'ennemi, qui ne manquerait pas de les piller. »
Ces trésors étaient considérables, comme on a pu le voir par le détail que j'en ai donné au premier livre de cette histoire. Le second avis n'eut pas plus de succès que le premier, quoique l'on persistât toujours dans la résolution de se déclarer contre le roi : on chargea même sur-le-champ l'un des conjurés de se rendre à Myunte, où se trouvait alors la flotte revenant de l'expédition de Naxos, et d'essayer d'y surpren-

dre les chefs qui commandaient les troupes embarquées.

XXXVII. Istagoras, désigné pour cette commission, réussit à s'emparer par ruse, d'Oliate, fils d'Inabolis, tyran de Mylasse; d'Histiée, fils de Timnès, tyran de Termère; de Coës, fils d'Erxandre, à qui Darius avait fait présent de la souveraineté de Mitylène; d'Aristagoras, fils d'Héraclide, tyran de Cyme, et enfin de beaucoup d'autres chefs. Après ce succès, Aristagoras se déclara ouvertement, et ne négligea aucun moyen d'animer la rébellion contre Darius. Une de ses premières démarches fut de se démettre, au moins en apparence, de l'autorité tyrannique qu'il exerçait à Milet, et de rendre à la ville l'isonomie, dans la vue d'engager les habitants à le seconder plus volontiers dans ses projets de révolte. Il en agit de même pour le reste de l'Ionie, dont il chassa tous les petits tyrans. Quant à ceux qui avaient été saisis sur la flotte venant de Naxos, comme il voulut faire quelque chose d'agréable aux peuples des villes où ils régnaient, il les leur livra tous.

XXXVIII. A peine ceux de Mitylène eurent-ils en leur pouvoir Coës, qu'ils le firent lapider hors de la ville; mais ceux de Cyme, et beaucoup d'autres, à leur exemple, se contentèrent de bannir les tyrans sans leur faire aucun mal; et c'est ainsi que la tyrannie fut abolie dans toutes les villes de l'Ionie. Aristagoras demanda qu'à la place des tyrans qu'il avait chassés, chaque ville nommât un commandant militaire, et lui-même bientôt après se détermina à s'embarquer sur une trirème, pour se rendre à Lacédémone; car il sentait la nécessité d'engager dans sa cause quelque puissant auxiliaire.

XXXIX. Anaxandride, fils de Léon, n'était plus alors roi de Sparte; il venait de mourir. Cléomène, son fils, lui avait succédé, non pas par supériorité de mérite, mais par droit de naissance. Anaxandride avait épousé une fille de son frère; mais, quoiqu'il l'aimât tendrement, comme il n'en avait point eu d'enfant, les Éphores l'avaient appelé et lui en avaient fait des reproches en ces termes : « Puisque vous n'y veillez
« pas vous-même, c'est à nous de veiller pour vous à ce que

« la race d'Eurysthène ne s'éteigne pas. La femme que vous
« avez ne vous donne pas d'enfants : épousez-en une autre, vous
« ferez ainsi une chose agréable aux Spartiates. » Anaxandride répondit aux Éphores : « Qu'il ne pouvait consentir à
« ce qu'ils exigeaient de lui ; que ce n'était pas lui donner
« un avis raisonnable que de l'engager à renvoyer une femme
« qui n'était coupable envers lui d'aucun tort, pour en
« épouser une autre ; et que jamais il ne suivrait un tel conseil. »

XL. Sur ce refus, les Éphores et les anciens de la ville se réunirent, et, après en avoir délibéré, firent à Anaxandride une autre proposition. « Du moment, lui dirent-ils, que
« vous êtes si fortement attaché à votre femme, faites ce
« que nous allons vous proposer, et ne vous y refusez pas,
« si vous ne voulez contraindre les Lacédémoniens à prendre
« quelque résolution rigoureuse contre vous-même. Nous ne
« vous demandons plus de répudier votre femme : continuez
« à être pour elle ce que vous avez été jusqu'ici ; mais prenez - en une seconde qui puisse vous donner des enfants. » Anaxandride y consentit, et eut ainsi deux femmes et deux foyers domestiques, contre les usages de Sparte.

XLI. Peu de temps après, la nouvelle femme qu'il avait prise accoucha de ce Cléomène dont il est ici question. Tandis qu'elle donnait ainsi un successeur à la royauté de Sparte, il arriva, par une sorte de fatalité, que la première femme d'Anaxandride, qui jusque-là avait été stérile, devint grosse ; mais quoiqu'elle le fût bien réellement, les parents de la seconde épouse, affectant des doutes, prétendirent qu'elle se vantait à tort de sa fécondité, et qu'elle avait certainement le projet de supposer un enfant. Ces plaintes devenues plus sérieuses chaque jour excitèrent la défiance des Éphores, qui, lorsque le terme de la grossesse approcha, surveillèrent soigneusement la femme, et se trouvèrent présents à l'accouchement. Elle donna le jour d'abord à Doriée ; devenue grosse de nouveau, elle eut ensuite Léonidas, et enfin Cléombrote. Quelques-uns prétendent même que Cléombrote et Léonidas étaient jumeaux. Quant à la seconde femme d'A-

naxandride , mère de Cléomène , elle n'eut point d'autre enfant. Elle était fille de Prinétadès , fils de Démarménus.

XLII. Cléomène , s'il faut ajouter foi à ce que l'on rapporte , avait l'esprit peu sain , et même était sujet à des accès de manie. Doriée , au contraire , éminemment distingué parmi les jeunes gens de son âge , se flattait d'acquérir par ses qualités brillantes des droits à la royauté. Cependant , lorsqu'Anaxandride mourut , les Lacédémoniens , obéissant uniquement à la loi , prirent pour roi Cléomène , comme l'aîné. Doriée exclu , et ne pouvant soutenir l'idée d'être soumis à Cléomène , obtint qu'on lui confiât une petite troupe de Lacédémoniens , avec laquelle il résolut d'aller fonder une colonie. Mais dans l'indignation où il était , il ne consulta point l'oracle de Delphes , ne s'informa point de lui dans quelle terre il devait aller s'établir , et , sans avoir rien fait enfin de ce qui se pratique ordinairement en pareille circonstance , mit à la voile avec sa troupe pour se rendre en Libye. Il y fut conduit par des Théréens , et débarqua dans une des plus belles contrées de la Libye , à Cynips , où il s'établit sur les bords du fleuve du même nom. Trois ans après , chassé de cet établissement par les Maces les Libyens et les Carthaginois , il revint dans le Péloponèse.

XLIII. A son retour , il trouva Anticharès , citoyen d'Éléon , qui lui conseilla , d'après un oracle de Laïus , d'aller fonder une ville d'Héraclée , en Sicile et dans le territoire d'Érix , lequel , suivant ce qu'il affirmait , appartenait en entier aux Héraclides , comme ayant été jadis acquis par Hercule même. D'après cette assurance , Doriée consulta l'oracle de Delphes , et lui demanda s'il était destiné à posséder le territoire qu'on lui proposait d'occuper. La réponse de la pythie était favorable , Doriée mit à la voile , et rangea les côtes d'Italie , sur la même flotte qui l'avait porté en Libye.

XLIV. Dans ce temps , les Sybarites , sous les ordres de Telys leur roi , se préparaient , comme ils le rapportent eux-mêmes , à faire la guerre aux Crotoniates. Ceux-ci , inquiets de l'événement de cette guerre , engagèrent Doriée à les secourir , et en obtinrent ce qu'ils demandaient. Doriée

combattit donc avec eux contre les Sybarites, et parvint à s'emparer de la ville même de Sybaris. C'est du moins de cette manière que les Sybarites racontent ce que Doriée et ses compagnons firent pendant cette guerre; mais les Crotoniates prétendent qu'ils n'eurent aucun auxiliaire dans les combats qu'ils soutinrent contre les Sybarites si ce n'est le devin Callias, de la ville d'Élée, issu de la famille des Jamides, qui était avec eux. Ce Callias avait d'abord exercé son art près de Tély, mais ayant déclaré que les auspices n'étaient pas favorables, dans un sacrifice offert par les Sybarites avant d'entrer en campagne contre les Crotoniates, il avait été obligé de s'enfuir et de se réfugier à Crotone (41). Telle est la version des habitants de cette ville.

XLV. Voici actuellement les preuves que chacun apporte de son côté. Les Sybarites appellent en témoignage le temple et l'enceinte sacrée qui se trouve près du lit du Cratis, fleuve souvent à sec : ils disent que Doriée, après la prise de la ville, fit élever ce monument, en l'honneur de Minerve, surnommée Craticienne. Ils invoquent en outre, comme un argument plus puissant encore, la mort de Doriée, qui périt pour n'avoir pas fait ce que l'oracle avait prescrit; tandis que s'il s'y fût conformé, il se serait emparé du territoire d'Érix, et l'aurait conservé en sa possession, au lieu de se perdre lui et son armée. Les Crotoniates opposent à ces témoignages les nombreuses concessions faites à Callias l'Éléen, dans le territoire de Crotone, concessions que ses descendants possédaient encore de mon temps, au lieu que l'on n'en voit aucune faite à Doriée ou à sa postérité, et que certainement les Crotoniates, s'il les avait aidés dans la guerre contre Sybaris, l'eussent traité plus favorablement que Callias. Ce sont là les raisons que les uns et les autres font valoir en faveur de leur opinion : on peut choisir entre elles.

XLVI. Parmi les Spartiates qui suivaient la fortune de Doriée, et qui s'étaient embarqués sur sa flotte, se trouvaient Thessalus, Parébate, Céléas et Euryléon; mais à peine arrivés en Sicile avec toutes leurs forces, ils furent défaits complètement dans un combat qu'ils eurent à soutenir contre

les Phéniciens et les Égestéens. Tous les fondateurs de la colonie y périrent à l'exception d'Euryléon, qui, seul des chefs, survécut à ce revers. Il rassembla les débris de l'expédition, et parvint à s'emparer de Minoa, colonie des Sélinusiens. Il réussit de plus à délivrer les Sélinusiens de la tyrannie de Pythagoras, qui régnait sur eux; mais lui-même, après s'être rendu maître de leur ville, y prit l'autorité souveraine, qu'il garda peu de temps; car les habitants, s'étant révoltés contre lui, le massacrèrent près de l'autel de Jupiter Agoréen (*) ou il s'était réfugié.

XLVII. Avec Doriée périt Philippe de Crotone, qui l'avait suivi. Ce Philippe, après avoir été fiancé à la fille de Télés de Sybaris, s'enfuit de Crotone, et son mariage ayant manqué, il se retira à Cyrène. Ensuite il partit de cette ville sur une trirème qui lui appartenait en propre, dont l'équipage même était à sa solde, et suivit les Spartiates. Souvent vainqueur aux jeux olympiques, il passait pour le plus beau des Grecs de son temps, et à ce titre les Égestéens lui ont rendu des honneurs que nul autre n'avait encore obtenus. Ils ont élevé sur son tombeau un monument héroïque, et lui offrent des sacrifices propitiatoires.

XLVIII. C'est ainsi que périt Doriée. S'il eût pu se déterminer à reconnaître l'autorité de Cléomène et consentir à rester dans Sparte, il en serait certainement devenu le roi; puisque Cléomène régna très-peu de temps, et mourut sans enfants mâles, ne laissant qu'une fille nommée Gorgo.

XLIX. Aristagoras, tyran de Milet, arriva donc à Sparte sous le règne de Cléomène. Les Lacédémoniens disent que dans ses entrevues avec le roi il apportait avec lui un tableau en airain, sur lequel étaient entaillés le contour entier de la terre, celui de la mer, et le cours de tous les fleuves (12). Dans la première conférence il s'expliqua en ces termes : « Cléomène, ne soyez pas surpris de l'empressement que
« j'ai mis à me rendre ici : je vais vous faire connaître
« quelles sont les conjonctures où nous nous trouvons et qui

(*) Statue élevée dans la place publique, dans le marché.

« m'y amènent. Si c'est pour nous une honte et un sujet
« de douleur de voir les enfants de l'Ionie esclaves, eux qui
« devraient être libres, c'en est encore un bien plus grand
« pour vous que pour tout autre peuple, pour vous qui êtes
« à la tête de la Grèce entière. Venez donc, au nom des
« dieux, venez affranchir de l'esclavage les Ioniens, nés
« du même sang que vous. Aucune entreprise n'est plus
« facile à exécuter. Les barbares ont peu de valeur, et vous,
« au contraire, vous l'emporterez sur tous en vertus guer-
« rières. Ils ne combattent qu'avec l'arc et le javelot court;
« se présentent dans la mêlée sans armes défensives, avec
« de longues chausses qui tombent sur leurs jambes, et
« n'ont la tête couverte que d'une espèce de bonnet en
« pointe : aussi est-il extrêmement aisé de les vaincre. De
« plus, le pays qu'ils habitent offre des richesses telles qu'il
« ne s'en présente dans aucun autre : de l'or, car il faut
« commencer par ce métal, de l'argent, de l'airain, une va-
« riété infinie d'étoffes et de vêtements, des bêtes de somme
« et de trait, enfin des esclaves; biens qui sont tous à vous
« du moment que vous voudrez vous en saisir. Les contrées
« habitées par ces divers peuples se touchent, comme je
« vais vous le faire voir. » (Aristagoras montrait à mesure les
points correspondants de la surface de la terre, gravés sur
la table d'airain qu'il avait apportée.) « Contigus à l'Ionie, on
« trouve les Lydiens, qui possèdent un excellent territoire.
« renommé par ses mines d'argent. Après les Lydiens, vers
« l'orient, sont les Phrygiens, qui nourrissent d'immenses
« troupeaux et recueillent une grande abondance de fruits.
« A la suite des Phrygiens, on rencontre les Cappadociens,
« auxquels nous donnons le nom de Syriens. Les Ciliciens leur
« sont limitrophes, et habitent les bords de la mer où est
« située l'île de Chypre : ils payent au roi cinq cents talents
« de tributs par an. Après les Ciliciens sont les Arméniens,
« également riches en troupeaux. Les Matiniéniens confinent
« aux Arméniens, et occupent cette étendue de territoire
« que je vous indique. La contrée qui touche à celle-ci (*)

(*) C'est à-dire au pays des Matiniéniens.

« est la province de Cissie, où se trouve, sur les bords du
 « Choaspe, la ville de Suze : elle est l'habitation du roi ;
 « c'est là qu'il vit dans toute sa splendeur, et que ses trésors
 « sont renfermés. Après vous être rendus maîtres de
 « cette ville, vous pourriez le disputer en richesse à Jupiter
 « même ; et cependant, au lieu de tenter cette conquête,
 « vous combattez pour un morceau de terrain qui vous est
 « inutile, pour fixer les limites étroites de vos possessions ;
 « vous combattez, dis-je, avec des peuples vos égaux en
 « talents militaires, avec des Messéniens, des Arcadiens, des
 « Argiens, qui ne possèdent ni or ni argent, ni rien de ce
 « qui peut faire braver la mort au milieu des batailles.
 « Comment pouvez-vous préférer ce genre de guerre, quand
 « il vous est si facile de vous emparer de toute l'Asie ? »
 « Après qu'Aristagoras eut fini, Cléomène se borna à lui
 dire : « Citoyen de Milet, dans trois jours je vous répon-
 « drai. »

L. La conférence n'alla pas plus loin. Lorsque le jour fixé pour rendre réponse fut arrivé, et que l'affaire fut remise sur le tapis, Cléomène demanda à Aristagoras « combien il y avait de chemin des bords de la mer d'Ionie à la ville que le roi habitait ? » Ici, Aristagoras, quoiqu'il fût un homme réellement habile et très en état de surprendre Cléomène, commit une grande faute ; car s'il voulait engager les Spartiates à passer en Asie, il devait soigneusement leur cacher la vérité. Mais au lieu de le faire, il répondit, comme cela est réellement, qu'il y avait trois mois de chemin. A peine avait-il achevé que Cléomène, l'empêchant d'entrer dans les détails de la route, qu'il s'empressait d'entamer, lui dit : « Citoyen de Milet, avant le coucher du soleil vous sortirez de Sparte. Il est insensé de venir proposer à des Lacédémoniens de s'éloigner de la mer à une distance de trois mois de route. » En disant ces mots Cléomène se retira.

LI. Aristagoras prenant alors le costume de suppliant, se rendit à la maison de Cléomène. Admis dans l'intérieur, il le pria de l'entendre et d'éloigner, pendant qu'il lui parlerait, un enfant qui se trouvait présent. Cléomène, qui avait ef-

fectivement près de lui sa fille unique nommée Gorgo, âgée de huit à neuf ans, répondit à Aristagoras : « Qu'il pouvait « parler librement, et que la présence de l'enfant ne devait « le gêner en rien. » Aristagoras commença donc à lui proposer dix talents, s'il voulait se montrer favorable à ses propositions. Cléomène refusa, et Aristagoras, augmentant successivement ses offres, alla jusqu'à cinquante talents. La jeune fille, entendant cette proposition, s'écria : « Mon « père, cet étranger vous corrompra si vous ne vous hâtez « de sortir d'ici. » Cléomène, charmé de l'avertissement de sa fille, passa dans une autre chambre, et Aristagoras fut obligé de quitter Sparte, sans qu'il lui eût été permis d'entrer en explications sur la route à faire pour arriver jusqu'à la résidence du roi de Perse.

LII. Voicicependantce que l'on sait sur cette route : elle est divisée en stations, à chacune desquelles on trouve des maisons appartenant au roi, et de très-belles auberges. La route passe continuellement par des lieux habités : elle est parfaitement sûre. On compte pour traverser là Lydie et la Phrygie vingt stations, qui comprennent quatre-vingt-quatre parasanges et demi. Le fleuve Halys sert de limite à la Phrygie, et avant de l'atteindre, on rencontre des portes par lesquelles il faut nécessairement passer pour le traverser : ces portes sont gardées avec le plus grand soin. Après le passage du fleuve, on entre dans la Cappadoce; puis jusqu'à la frontière de Cilicie on compte vingt-huit stations et cent quatre parasanges. Parvenu à cette frontière, on trouve deux autres portes et une double garde à franchir (13). En continuant à s'avancer, on traverse la Cilicie, qui comprend trois stations, sur une route de quinze parasanges et demi. L'Euphrate sert de limite entre la Cilicie et l'Arménie; on ne peut le passer qu'en bateau. On compte en Arménie quinze stations sur cinquante-six parasanges et demi, et il y a garnison dans chacune de ces stations. L'Arménie est arrosée par quatre fleuves, qu'on ne peut aussi passer qu'en bateau. Le premier de ces fleuves est le Tigre; le deuxième et le troisième portent aussi ce même nom, quoique ni l'un ni l'autre ne soit le même

fleuve, et ne vienne pas de la même direction, car l'un descend de l'Arménie, et l'autre du pays des Matiéniens. Quant au quatrième, c'est le Gynde, que Cyrus saigna par trois cent soixante canaux. Après être sorti de l'Arménie, on arrive dans le pays des Matiéniens; on y trouve quatre stations. De là on entre dans la province de Cissie, où l'on compte onze stations sur quarante-deux parasanges et demi, jusqu'au Choaspe, fleuve qu'il faut également passer en bateau, et sur lequel la ville de Suze est bâtie. Il y a donc en tout cent onze stations pour monter de Sardes à Suze.

LIII. Si l'on évalue la longueur de cette route royale en parasanges, en prenant la parasange pour trente stades (comme c'est réellement sa valeur), on trouve de Sardes jusqu'au Memnonium royal (14), treize mille cinq cents stades, ou quatre cent cinquante parasanges (15), et à cent cinquante stades par jour, la durée du temps employé à faire la route sera juste de quatre-vingt-dix jours.

LIV. Ainsi, comme on le voit, Aristagoras avait dit la vérité, en avouant à Cléomène qu'il y avait trois mois de chemin de Sardes jusqu'à la résidence du roi. Si l'on veut cependant pousser plus loin l'exactitude sur ce sujet, j'ajouterai à ce que je viens de dire, qu'il convient d'augmenter cette distance du chemin d'Éphèse à Sardes; et alors il y aura de la mer de Grèce jusqu'à Suze, autrement la ville de Memnon, quatorze mille quarante stades, puisque l'on compte d'Éphèse à Sardes cinq cent quarante stades. Par conséquent, la durée des trois mois de route serait augmentée de trois jours.

LV. Aristagoras, forcé de quitter Sparte, se rendit à Athènes, qui, à cette époque, venait de s'affranchir de ses tyrans, comme je vais le rapporter.

Aristogiton et Harmodius, tous deux Géphyréens d'origine, avaient tué Hipparque, fils de Pisistrate et frère d'Hippias qui leur succéda dans la tyrannie; mais Athènes n'en resta pas moins pendant quatre années aussi opprimée qu'elle l'avait été, et devint même plus esclave que jamais. Hipparque fut averti très-clairement par un songe du sort qui le menaçait.

LVI. Voici en quoi consistait ce songe. Hipparque avait vu pendant son sommeil, la première nuit de la fête des Panathénées, un homme d'une grande taille et d'une figure agréable, qui, se tenant debout devant lui, lui dit en deux vers énigmatiques :

« Lion courageux, apprends à supporter, d'une âme ferme,
« un sort inévitable. Jamais, avec le temps, l'homme injuste
« n'échappe à la vengeance du ciel. »

Dès que le jour fut venu, Hipparque appela publiquement les interprètes des songes, leur raconta le sien, et après avoir fait quelque acte religieux pour en détourner le présage, conduisit la pompe de la fête dans laquelle il fut tué.

LVII. Les Géphyréens de qui descendaient les auteurs de la mort d'Hipparque tiraient, à ce qu'ils prétendaient, leur origine d'Érétrie; mais je trouve, d'après les recherches que j'ai faites, qu'ils étaient Phéniciens et descendants de ceux qui, à la suite de Cadmus, avaient abordé dans la contrée que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Béotie. Ils habitèrent depuis la partie de cette contrée appelée la Tanagrie, qui leur était échue par le sort. Dans la suite, les Argiens ayant d'abord chassé les descendants de Cadmus, les Géphyréens furent à leur tour chassés par les Béotiens, et vinrent se réfugier à Athènes (16). Les Athéniens les admirent au rang de citoyens, sous certaines conditions, et réglèrent particulièrement que ces nouveaux citoyens seraient exclus de quelques prérogatives dont il est peu nécessaire de donner ici le détail.

LVIII. Au surplus, les Phéniciens venus avec Cadmus et fixés dans ces contrées portèrent en Grèce des connaissances nouvelles, et entre autres des lettres qui, suivant mon opinion, n'y étaient pas en usage auparavant. Les Grecs admirent d'abord ces caractères tels que tous les Phéniciens les employaient, mais par la suite ils en modifièrent le trait pour les approprier à la langue grecque à mesure des changements qu'elle éprouvait (17). Dans ce temps aussi les Grecs de l'Ionie, habitant un pays qui avoisine en grande partie la Phénicie, avaient également pris des Phéniciens les ca-

ractères dont ils se servaient, après y avoir introduit aussi des changements de forme; mais ils reconnurent toujours, comme il est de toute justice, que ces caractères étaient phéniciens, puisque réellement les Phéniciens les avaient introduits dans la Grèce. Les Ioniens appellent aussi de toute ancienneté les livres des diphthères (18), parce que, manquant de papyrus, ils n'employaient pour écrire que des peaux de chèvre ou de brebis préparées, et même de mon temps beaucoup de nations barbares font servir ces peaux au même usage.

LIX. J'ai vu moi-même des lettres cadméennes, sculptées sur quelques trépieds qui existent dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes de Béotie, et elles sont assez semblables aux caractères ioniens. Sur un de ces trépieds, on lit l'inscription suivante :

« Amphitryon, à son retour du pays des Téléboens, m'a consacré. »

Ce qui fixe l'époque de cette consécration vers le temps de Laïus, fils de Labdacus, et petit-fils de Polydore, fils de Cadmus.

LX. Un autre de ces trépieds porte, en deux vers hexamètres, cette inscription :

« Scaeus, vainqueur au pugilat, m'a consacré à toi, divin Apollon, dont les flèches atteignent de loin ! offrande digne d'orner le temple qui t'est dédié. »

Il a existé un Scaeus, fils d'Hippocoon : si c'est lui qui a consacré ce monument, et non pas un autre qui aurait porté le même nom que le fils d'Hippocoon, l'époque de cette consécration se trouve remonter au temps où vivait Œdipe, fils de Laïus.

LXI. Enfin, sur un troisième trépied, on lit encore une inscription également en deux vers hexamètres. La voici :

« Laodamas, le monarque (19), a consacré ce trépied à Apollon, qui ne manque jamais le but : offrande digne d'orner son temple. »

C'est sous le règne de ce Laodamas, fils d'Étéocle, que les Argiens chassèrent les descendants de Cadmus, qui furent obligés

de se réfugier chez les Enchéloëns. Peu de temps après, les Géphyréens, qui d'abord n'avaient point été inquiétés, furent aussi contraints par les Béotiens de se retirer à Athènes. Ces Géphyréens sont en possession dans la ville de quelques temples particuliers, qui n'ont rien de commun avec ceux des autres Athéniens. Ils ont aussi un temple et des fêtes consacrés à Cérès Achéenne, et qui leur sont propres (20).

LXII. Après avoir fait connaître le songe d'Hipparque, et quelle était l'origine des Géphyréens, ancêtres de ceux qui l'assassinèrent, je vais reprendre la narration que j'avais commencée, et expliquer comment les Athéniens parvinrent à reconquérir leur liberté. Hippias, qui s'était emparé du pouvoir, irrité de la mort d'Hipparque son frère, traitait les Athéniens avec une extrême rigueur. Dans ce temps, les Alcmaeonides, Athéniens d'origine, fuyant la tyrannie des Pisistratides, s'étaient réunis avec plusieurs citoyens exilés, comme eux, pour essayer de rentrer par force dans Athènes; mais leur tentative n'avait point eu de succès : ils avaient même essuyé une grande défaite près de Lipsydriou, position sur les hauteurs de Pæonia, qu'ils avaient fortifiée pour faciliter l'exécution de leurs projets. Cherchant ensuite toutes les occasions de nuire aux Pisistratides, ils avaient fait marché avec les Amphictyons pour la construction du temple de Delphes, tel qu'il existe aujourd'hui, et qui alors n'était point encore bâti. Le marché conclu, comme les Alcmaeonides étaient riches par eux-mêmes, autant que d'une naissance distinguée, non-seulement ils élevèrent un temple beaucoup plus magnifique que le plan adopté, mais revêtirent encore de marbre de Paros toute sa partie antérieure, quoiqu'il eût été convenu que la totalité du monument ne serait qu'en pierre porine (21).

LXIII. Suivant le rapport des Athéniens, les Alcmaeonides, établis à Delphes, parvinrent, par leurs largesses, à séduire la pythie, et à lui faire ajouter toujours à ses réponses, lorsque des Lacédémoniens venaient la consulter, soit au nom de l'État, soit dans leur intérêt particulier l'injonction de rendre la liberté à Athènes. Les Lacédémoniens ayant,

en effet, dans toute leurs consultations, constamment reçu cette même réponse, se déterminèrent à envoyer Anchimolius, fils d'Aster, citoyen très-considéré chez eux, avec des forces suffisantes pour chasser d'Athènes les Pisistratides, quoiqu'ils fussent les alliés de Sparte; mais les Lacédémoniens crurent que les droits de la divinité doivent passer avant ceux des hommes. Cette expédition fut dirigée par mer : Anchimolius arriva au port de Phalère, et y débarqua ses troupes. Les Pisistratides, instruits de ce débarquement, appelèrent des secours de Thessalie, et les Thessaliens par un décret public, ayant accueilli cette demande, firent marcher mille hommes de cavalerie, sous le commandement de leur propre roi Cinéas, de Conium. Lorsqu'ils eurent reçu ce renfort, les Pisistratides commencèrent par dépouiller d'arbres et de haies toute la campagne des environs de Phalère, et l'ayant par là rendue praticable pour les chevaux, détachèrent la cavalerie thessalienne contre le camp ennemi. Les Lacédémoniens, surpris, furent pour la plupart tués, et dans ce nombre Anchimolius lui-même : le peu qui échappa fut obligé de se rembarquer précipitamment. Tel a été le sort de la première expédition des Lacédémoniens. Le tombeau d'Anchimolius se voit encore au bourg des Alopèces, près du temple d'Hercule, qui est dans le Cynosarge.

LXIV. Peu de temps après cette défaite, les Lacédémoniens mirent sur pied des forces plus considérables, et les envoyèrent contre Athènes, sous le commandement de leur roi Cléomène, fils d'Anaxandride : l'expédition au lieu d'être dirigée par mer le fut par terre. Dès que les Lacédémoniens parurent dans l'Attique, la cavalerie thessalienne les assailit ; mais, après un combat de peu de durée, elle fut mise tout à fait en déroute. Elle perdit quarante hommes, et le reste de la troupe se retira, par le plus court chemin, en Thessalie. A la suite de cette victoire, Cléomène arriva sur Athènes, avec ceux des Athéniens qui voulaient la liberté de leur patrie, et assiégea les tyrans réfugiés dans la citadelle derrière le mur pélasgique.

LXV. Cependant les Lacédémoniens n'étant point en état

de forcer les Pisistratides à se rendre, n'avaient nullement l'intention d'entreprendre un siège contre des ennemis pourvus de vivres de toute nature. Ils songeaient donc à se retirer pour retourner à Sparte, après un blocus de quelques jours, lorsqu'un événement imprévu amena la ruine des Pisistratides, et fut en même temps un grand secours pour les Athéniens. Les enfants des Pisistratides, qui avaient été envoyés hors du pays pour leur sûreté, furent faits prisonniers, et ce malheur perdit entièrement les affaires de la famille. Les pères entrèrent en négociation avec les Athéniens pour la rançon des enfants, et, obligés d'en passer par les conditions que l'on voulut leur imposer, ils convinrent de sortir de l'Attique cinq jours après que les prisonniers leur auraient été rendus. Le traité conclu, les Pisistratides se retirèrent à Sigée, près du fleuve Scamandre, après avoir régné sur les Athéniens pendant trente-six ans. Ils étaient, par leur origine, Pyliens et Néléens, et avaient les mêmes ancêtres que Codrus et Mélanthus, qui furent, quoique étrangers, rois d'Athènes. On voit par là qu'Hippocrate n'avait pensé à donner à son fils le nom de Pisistrate, qu'en mémoire du fils de Nestor. C'est de cette manière que les Athéniens se délivrèrent de leurs tyrans. Il me reste actuellement à dire ce qui se passa chez eux de plus remarquable en événements heureux ou malheureux, depuis qu'ils eurent recouvré la liberté, jusqu'au moment où, l'Ionie s'étant révoltée contre Darius, Aristagoras de Milet vint à Athènes implorer des secours.

LXVI. Athènes, qui déjà était une ville considérable, s'agrandit encore lorsqu'elle fut délivrée de ses tyrans. Deux de ses citoyens y jouissaient d'une grande autorité; l'un, Clisthène, de la famille des Alcmaeonides, celui qui, dit-on, avait suborné la pythie; l'autre, Isagoras, fils de Tisandre, d'une maison distinguée. Je ne puis cependant pas dire positivement de qui il descendait : tout ce que je sais, c'est que sa famille sacrifiait à Jupiter Carien (22). Quoi qu'il en soit, chacun d'eux se disputait le pouvoir, mais Clisthène, vaincu dans cette lutte, se tourna alors vers le peuple, dont

il chercha d'abord à se concilier la faveur ; ensuite, il imagina de diviser en dix tribus les Athéniens, qui jusque-là ne l'avaient été qu'en quatre ; puis, changeant les noms qu'elles portaient, et qu'elles tiraient des quatre fils d'Ion, Géléon, Égicore, Argade et Hoplès, il leur donna ceux d'autres héros, tous indigènes, à l'exception d'Ajax, qu'il admit comme voisin et allié d'Athènes (23).

LXVII. En cela, il me paraît que Clisthène prit pour modèle son aïeul maternel, du même nom que lui et tyran de Sicyone. Ce Clisthène, étant en guerre avec les Argiens, défendit d'abord les combats de chant entre rhapsodes, parce qu'ils y récitaient les vers d'Homère, où les louanges d'Argos et des Argiens se retrouvaient fréquemment. Ensuite, comme il existait dans le forum de Sicyone un monument héroïque d'Adraste, fils de Talaüs, et que l'on y voit encore, Clisthène voulut abolir le culte de ce héros, parce que Adraste était Argien. Il se rendit donc à Delphes pour consulter l'oracle sur son dessein ; mais la pythie lui répondit : « Qu'Adraste était le vrai roi de Sicyone, et que lui n'était qu'un « homme bon à lapider (24). » Clisthène, après cette réponse de l'oracle, revint à Sicyone, et eut recours à la ruse pour chasser Adraste de la ville. Il envoya à Thèbes de Béotie demander qu'il lui fût permis de transporter à Sicyone les restes de Mélanippe, fils d'Astacus. Les Thébains y consentirent, et Clisthène, les ayant fait amener dans la ville, assigna à Mélanippe une enceinte sacrée dans le prytanée, et une chapelle bâtie dans une position très-forte. Clisthène introduisit ce culte uniquement, je dois le dire ici, parce que Mélanippe avait été de son vivant l'ennemi d'Adraste, dont il avait tué le frère, nommé Mécistée, et le gendre, nommé Tydée. Lors donc que la chapelle et l'enceinte sacrée qui l'entourait furent établies, il ordonna, en l'honneur de Mélanippe, les fêtes et les sacrifices qui jusque-là avaient eu lieu pour Adraste et que les Sicyoniens étaient dans l'usage de célébrer avec beaucoup de magnificence. Les Sicyoniens regardent la contrée qu'ils habitent comme ayant été le domaine de Polybe ; et Adraste était fils d'une sœur de ce Po-

lybe, qui, mort sans enfants, avait légué la souveraineté à son neveu : c'est par ce motif qu'ils rendaient à sa mémoire les plus grands honneurs. Ils avaient institué des chœurs tragiques pour perpétuer le souvenir de ses malheurs (25), détournant ainsi sur ce héros le culte de Bacchus. Clisthène rendit au dieu les chœurs, et réserva pour Mélanippe les sacrifices et le reste des fêtes. C'est ainsi qu'il en agit à l'égard d'Adraste.

LXVIII. En même temps, il changea les noms des tribus de Sicyone, afin que celles qui étaient doriennes n'eussent plus de noms communs avec celles d'Argos de même origine. Il fit même ce changement d'une manière insultante pour les Sicyoniens, empruntant des ânes et des porcs les nouvelles dénominations, auxquelles il donna seulement les terminaisons des anciennes. Il n'excepta que sa propre tribu, à qui il imposa un nom pris de l'autorité qu'il exerçait. Les membres de cette tribu furent donc appelés Archélaens; les autres eurent le nom d'Hyates, de Chœréates, d'Onates (26). Les Sicyoniens conservèrent ces noms de tribus pendant toute la durée du règne de Clisthène, et soixante ans encore après sa mort. A cette époque, il les changèrent en ceux d'Hylléens, de Pamphyliens et de Dymanates, et donnèrent à la quatrième tribu le nom d'Ægialéens, d'Ægialée, fils d'Adraste.

LXIX. Tels furent les changements que fit le Clisthène de Sicyone. Celui d'Athènes, petit-fils par sa mère du premier, et qui en avait reçu le nom qu'il portait, imita son exemple, par mépris, à ce qu'il me semble, pour les Ioniens, et afin que les tribus d'Athènes ne portassent pas des noms semblables à ceux des tribus Ioniennes. Aussitôt donc qu'il eut su se concilier le peuple d'Athènes, qu'on avait jusque-là toujours repoussé des affaires (27), il s'empressa de changer les dénominations des tribus, en multiplia le nombre, constitua dix phylarques au lieu de quatre, et répartit dans les dix tribus tous les habitants des bourgs de l'Attique (28). Enfin, fort de l'appui du peuple, il devint redoutable à ses adversaires.

LXX. Isagoras, vaincu à son tour par Clisthène, chercha

à s'opposer aux progrès de son rival ; et , dans cette vue , il invoqua le secours de Cléomène , roi de Sparte , devenu , pendant la guerre contre les Pisistratides , son hôte et son ami. Le bruit courait même que Cléomène avait eu une liaison intime avec la femme d'Isagoras. Cléomène ne refusa pas l'appui qu'on lui demandait , et fit partir pour Athènes un héraut , qui vint y publier un édit de bannissement contre Clisthène et plusieurs autres Athéniens , comme é nagées (*). Cette démarche fut faite à l'instigation d'Isagoras , qui n'avait , ni lui ni ses amis , pris aucune part au meurtre dont les Alcmaeonides et ceux de sa faction étaient seuls complices.

LXXI. Voici à quelle occasion plusieurs Athéniens avaient été déclarés é nagées. Cylon , citoyen d'Athènes , vainqueur aux jeux olympiques , forma le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine ; il associa à ses projets quelques jeunes gens de son âge , et tenta avec eux de surprendre la citadelle. Cette entreprise ayant manqué , Cylon , suivi des autres conjurés , chercha un asile sous la protection de la statue de la déesse. Ils étaient assis à ses pieds en suppliants , lorsque les Prytanes des Naucreres (29) , qui gouvernaient alors la ville , vinrent les engager à se lever , en leur garantissant la vie. Cependant , malgré cet engagement , Cylon et ses complices furent mis à mort , et les Alcmaeonides étaient accusés de ce meurtre sacrilège. Ces événements se passèrent avant le temps de Pisistrate (30).

LXXII. Cléomène , sous ce prétexte , ayant , comme on a vu , fait proclamer par un héraut , le bannissement de Clisthène et des autres é nagées , Clisthène obéit. Néanmoins , Cléomène vint lui-même à Athènes avec quelques troupes , et fit en outre sortir de la ville sept cents familles athéniennes , qui lui furent désignées par Isagoras. Il essaya ensuite de dissoudre le sénat , et de confier les diverses magistratures à trois cents citoyens de la faction d'Isagoras ; mais le sénat ayant opposé de la résistance , Cléomène , aidé d'Isagoras et des siens , s'empara de la citadelle , où le reste des Athé-

(*) Souillé d'une profanation non expiée : sous l'anathème.

niens, qui avait pris le parti de ce corps, vint les assiéger. Le siège dura deux jours seulement; le troisième on entra en négociation, et l'on conclut un traité d'après lequel tout ce qu'il y avait de Lacédémoniens dans la ville devait sortir du territoire d'Athènes. L'exécution de ce traité devint, en quelque sorte, l'accomplissement d'une réponse prophétique faite à Cléomène. Lorsqu'il monta à la citadelle pour s'en emparer, il voulut entrer dans le sanctuaire de la déesse, sous prétexte de la consulter; mais, au moment où il parut, la prêtresse, se levant de son siège et avant qu'il eût passé la porte, s'écria : « Étranger Lacédémonien, retourne en arrière et ne cherche point à pénétrer dans ce temple : il n'est pas permis aux Doriens d'entrer ici. » « Je ne suis point Dorien, mais Achéen, » répondit Cléomène. Malgré ce présage, qu'il méprisa, il occupa la citadelle, et fut, comme on vient de le voir, obligé d'en sortir peu de temps après, avec les autres Lacédémoniens. Les Athéniens vainqueurs mirent aux fers ceux de leurs concitoyens qui avaient servi les Lacédémoniens, et les condamnèrent à mort. Du nombre de ceux qui périrent ainsi en prison était Timésithée de Delphes; j'aurais de grands éloges à faire de sa valeur et des ouvrages sortis de ses mains.

LXXIII. Après l'exécution des partisans d'Isagoras, les Athéniens appelèrent Clisthène et les sept cents familles que Cléomène avait bannies. Prévoyant ensuite qu'une guerre avec Cléomène et les Lacédémoniens était inévitable, ils envoyèrent des députés proposer aux Perses de contracter une alliance avec eux. Les députés arrivèrent près d'Artapherne, fils d'Hystaspe, alors gouverneur de Sardes, et lui exposèrent l'objet de leur mission. Artapherne leur demanda qui ils étaient, et quel pays ils habitaient. Les envoyés ayant satisfait à ces questions, il repartit en deux mots, « Que si les Athéniens voulaient faire à Darius l'hommage de la terre et de l'eau, l'alliance aurait lieu; mais que s'ils s'y refusaient, ils eussent à partir sans différer. » Les députés, qui avaient le plus grand désir de conclure cette alliance, après en avoir délibéré, se décidèrent à consentir à ce que l'on exi-

geait. A leur retour à Athènes, cette résolution devint le sujet d'une accusation criminelle contre eux.

LXXIV. Cléomène cependant, qui n'ignorait ni les démarches des Athéniens, ni les propos insultants qu'ils tenaient contre lui, tira un grand nombre de troupes du Péloponèse, sans faire connaître pour quel sujet il les rassemblait. Son projet était de se venger d'Athènes et d'y établir pour tyran Isagoras, qui était sorti avec lui de la citadelle. Il se porta donc, à la tête d'une armée considérable, sur Eleusis, tandis qu'en même temps les Béotiens, suivant ce qui avait été convenu avec eux, s'emparaient d'Oënoé et d'Hysies, bourgs situés à l'extrême frontière de l'Attique, et que d'un autre côté les Chalcidiens ravageaient une partie du territoire de l'Attique. Les Athéniens, pressés par ce double danger, remirent à un autre temps à se venger des hostilités des Béotiens et des Chalcidiens, et prirent les armes pour s'opposer avant tout aux Péloponésiens, qui déjà étaient dans Eleusis.

LXXV. Les armées allaient en venir aux mains lorsque les Corinthiens, reconnaissant les premiers qu'ils faisaient une guerre injuste, changèrent de dessein et se retirèrent. Leur exemple fut suivi par Démarate, fils d'Ariston, second roi de Sparte, qui se trouvait, ainsi que Cléomène, à la tête des troupes tirées de Lacédémone, et qui, jusque-là, avait agi de concert avec lui. C'est cette dissidence d'opinion qui motiva la loi d'après laquelle il est défendu aux rois de se mettre ensemble à la tête d'une armée (ils y étaient autrefois l'un et l'autre). Actuellement comme l'un des deux se trouve ainsi dégagé du service militaire, on laisse aussi dans la ville l'un des deux Tyndarides (*). Auparavant il était censé que ces deux divinités accompagnaient les rois de Sparte à la guerre et leur servaient d'auxiliaires. Les autres chefs des troupes alliées, témoins de la retraite des Corinthiens et du dissentiment qui s'était manifesté entre les rois, se retirèrent également.

(*) Castor de Pollux; sans doute il s'agit ici de leurs images.

LXXVI. C'était la quatrième expédition des Doriens dans l'Attique. Deux fois ils y étaient entrés en ennemis; deux fois pour prêter leur secours au peuple d'Athènes. La première expédition hostile, car on peut justement l'appeler ainsi, eut lieu lorsqu'ils fondèrent une colonie à Mégare, sous le règne de Codrus. La seconde et la troisième furent pacifiques, lorsqu'ils sortirent de Sparte pour contribuer à l'expulsion des Pisistratides. Enfin la quatrième est celle-ci, où Cléomène envahit l'Attique à la tête des Péloponésiens, et s'avança jusqu'à Éleusis.

LXXVII. Cette dernière expédition s'étant, comme on l'a vu, terminée honteusement, les Athéniens songèrent à se venger des insultes de leurs voisins, et firent marcher d'abord leur armée contre les Chalcidiens. Mais comme les Béotiens s'étaient avancés sur l'Euripe pour les secourir, les Athéniens se déterminèrent à attaquer d'abord ces auxiliaires; et le combat s'étant engagé, ils remportèrent sur eux une victoire remarquable. Un grand nombre de Béotiens resta sur le champ de bataille, et sept cents furent faits prisonniers. Le jour même de cette affaire, les Athéniens passèrent dans l'Eubée, et en vinrent immédiatement aux mains avec les Chalcidiens, qui furent également vaincus. Après cette seconde victoire, les Athéniens laissèrent dans l'Eubée quatre mille colons pour cultiver les domaines appartenant aux citoyens de la classe de ceux qui étaient en état de nourrir des chevaux (on les nomme Hippobotes, et ce sont les plus riches habitants de l'île). Quant aux prisonniers, ils les réunirent à ceux qu'ils avaient faits sur les Béotiens, et les retinrent dans les fers. Cependant, après quelque temps, ils les remirent en liberté pour une rançon de deux mines par tête, et firent suspendre dans la citadelle les fers qui avaient servi à les enchaîner. On voyait de mon temps ces chaînes attachées au mur du temple bâti au couchant de la citadelle, et encore noirci par le feu qui l'atteignit lorsque les Mèdes incendièrent la citadelle d'Athènes. Les Athéniens consacrèrent la dixième de la valeur de cette rançon, et en firent construire un quadrigé en airain; ce monument se trouve

à main gauche en entrant dans les propylées de la citadelle, et porte l'inscription suivante :

« Les enfants d'Athènes, vainqueurs par leur courage des
« Béotiens et des Chalcidiens, après avoir étouffé dans les
« fers et l'obscurité des cachots l'insolence de leurs ennemis,
« du dixième des dépouilles conquises ont consacré à Pallas
« ces quatre juments. »

LXXVIII. Depuis cet événement, Athènes ne cessa de s'accroître, et sa prospérité a prouvé chez elle, comme partout ailleurs, les avantages d'un État où chacun jouit des mêmes droits. En effet, tant que les Athéniens furent sous le joug des tyrans, on ne les vit pas supérieurs dans la guerre aux peuples qu'ils environnent; mais du moment qu'ils surent se soustraire à la tyrannie, ils les surpassèrent de beaucoup. On voit aussi que, tant qu'ils furent dépendants et ne travaillant que pour un maître, ils n'eurent jamais la volonté de se distinguer; mais que du moment où ils devinrent libres, ils le voulurent, et y réussirent, parce qu'alors chacun travaillait pour soi-même.

LXXIX. Athènes était dans cette heureuse situation, lorsque les Thébains, empressés de tirer vengeance du revers qu'ils venaient d'éprouver, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. La pythie répondit aux envoyés : « Que ce n'était point
« par eux-mêmes qu'ils pouvaient se venger; mais qu'il fal-
« lait, après avoir rapporté l'affaire en public, invoquer le
« secours de leurs proches. » Les députés revinrent, s'empres-
sèrent de convoquer une assemblée générale du peuple, et lui communiquèrent la réponse de l'oracle. Les Thébains, apprenant qu'il était question de demander le secours de leurs proches, se dirent entre eux : « Les Tanagréens, les Coro-
« néens, les Thespiens, sont ceux qui habitent le plus près
« de nous, ils ont toujours combattu dans nos rangs, ils ont
« été pendant le cours de toutes nos guerres d'excellents
« alliés; qu'avons-nous donc de plus à leur demander? Ce
« n'est certainement pas d'eux que l'oracle veut parler. »

LXXX. Pendant qu'ils faisaient ces réflexions, un des citoyens de Thèbes, ayant bien écouté ce dont il s'agissait,

prit la parole, et dit à l'assemblée : « Il me semble que je
« comprends ce que l'oracle a voulu dire. N'assure-t-on pas
« que Thébé et Égine étaient filles d'Asopé ? ainsi elles sont
« sœurs : mon opinion est donc que c'est aux Éginètes qu'un
« dieu nous avertit de demander des secours. » Personne
n'ayant ouvert d'avis qui parût préférable, les Thébains en-
voyèrent sur-le-champ demander l'appui des Éginètes,
comme ceux qui, en qualité de leurs plus proches parents,
étaient appelés par l'oracle à les secourir. Les Éginètes leur
répondirent qu'ils leur envoyaient les *Æacides* (*) pour auxi-
liaires, et en remirent les images aux députés thébains.

LXXXI. Les Thébains, malgré cette protection des *Æacides*,
qui leur avait inspiré de la confiance, n'en furent pas moins
très-maltraités dans leurs rencontres avec les Athéniens. Ils
envoyèrent donc une seconde fois chez les Éginètes, et, en
leur rendant les images, firent dire que c'était d'hommes
qu'ils avaient besoin. Les Éginètes, dont les affaires étaient
alors dans un état très-florissant, enflés de leur prospérité,
et rappelant l'ancienne inimitié qui avait existé entre leur
ville et Athènes, cédèrent aux sollicitations des Thébains, et
se décidèrent à déclarer la guerre ouvertement. Ainsi, tandis
que les troupes béotiennes pressaient les Athéniens par
terre, les Éginètes, montés sur leurs vaisseaux longs, vin-
rent débarquer dans l'Attique, ruinèrent le port de Phalère,
et, ravageant ensuite plusieurs des bourgs situés sur la côte,
firent beaucoup de mal aux Athéniens.

LXXXII. Je dois expliquer ici quelle fut l'origine de cette
vieille inimitié entre les Éginètes et les Athéniens. A une
époque où la terre d'Épidaure, frappée de stérilité, refusait
ses dons, les Épidauriens envoyèrent consulter l'oracle, et
la pythie répondit : « Qu'ils devaient élever des statues à Da-
« miés et à Auxésiès (34), et qu'ils se trouveraient bien de
« suivre ce conseil. » Les Épidauriens voulurent savoir de
plus s'il fallait faire ces statues en marbre ou en airain :
« Ni l'un, ni l'autre, répliqua la pythie ; mais en bois d'oli-

(*) Pelée, Achille, Pyrrhus, etc., descendants d'*Æacus*.

« vier cultivé. » Sur cette réponse, les Épidauriens demandèrent aux Athéniens la permission de couper quelques oliviers dans leur territoire, considérant ceux qui y naissaient comme sacrés. (On dit même que dans ce temps il ne croissait d'oliviers que dans l'Attique.) Les Athéniens répondirent : « Qu'ils « consentaient à en laisser couper, à condition que les Épi-
« dauriens s'engageraient à venir offrir tous les ans un sa-
« crifice à Pallas, gardienne de la ville, et à Érechée. » Les Épidauriens acceptèrent cette condition; et, s'étant ainsi procuré le bois dont ils avaient besoin, élevèrent les statues en olivier, comme la pythie l'avait prescrit. Depuis ce moment leur territoire cessa d'être stérile, et ils s'acquittèrent religieusement de la convention qu'ils avaient faite avec les Athéniens.

LXXXIII. Dans ce temps, et même dans un temps plus reculé, les Éginètes étaient sujets des Épidauriens; et, entre autres dépendances, ils étaient souvent obligés de se rendre à Épidaur pour faire juger les procès qui s'élevaient entre eux; mais par la suite, ayant construit des vaisseaux, ils perdirent tout sentiment de modération et secouèrent le joug. Bientôt maîtres de la mer, ils devinrent ennemis déclarés des Épidauriens, et leur firent beaucoup de mal. Enfin, ils leur enlevèrent les statues de Damiès et d'Auxésiès, qu'ils transportèrent chez eux, et les établirent dans l'intérieur de l'île d'Égine, en un lieu nommé Oea, distant à peu près de vingt stades de la ville. C'est là qu'ils offraient à ces deux divinités, pour se les rendre favorables, des sacrifices que des chœurs de femmes accompagnaient en se disant réciproquement des injures. Ils avaient de plus établi, pour chacune de ces divinités, un collège de dix prêtres, qui conduisaient les chœurs. Du reste, dans ces chœurs on ne se permettait aucune raillerie contre les hommes; les femmes du pays en étaient seules l'objet. Ces diverses cérémonies furent une imitation de celles que l'on observait chez les Épidauriens, qui, indépendamment de ce culte public, en avaient en outre un qu'ils ne pratiquaient qu'en secret.

LXXXIV. Les Épidauriens, ayant perdu les images qui leur

avaient été dérobées, cessèrent de s'acquitter envers les Athéniens des engagements qu'ils avaient pris. Les Athéniens leur en firent des reproches, mais ils répondirent : « Qu'ils
« n'en méritaient point; que tant que les statues étaient res-
« tées en leur pouvoir ils avaient fidèlement exécuté le traité;
« qu'actuellement qu'ils en étaient privés, il n'était pas juste
« qu'ils continuassent à supporter les mêmes charges; et que
« puisque les Éginètes possédaient les statues, c'était d'eux
« que les Athéniens devaient exiger l'accomplissement de la
« convention. » Les Athéniens envoyèrent donc à Égine red-
demander les statues, mais les Éginètes leur répondirent
qu'ils n'avaient rien à démêler avec eux.

LXXXV. Les Athéniens rapportent qu'après avoir essayé ce refus, ils firent partir, sur une seule trirème, quelques-uns de leurs citoyens, envoyés au nom de l'autorité publique, et qui, arrivés à Égine, essayèrent de détacher les statues de leurs piédestaux, pour les emporter comme faites avec un bois qui appartenait à Athènes. N'ayant pu réussir à les enlever de cette manière, ils employèrent des cordes pour les entraîner, mais dans le moment où ils étaient occupés à cette opération, le tonnerre se fit entendre, et on ressentit les secousses d'un tremblement de terre. Les gens de l'équipage du vaisseau, qui tiraient les cordes, en furent tellement effrayés que leur raison se troubla, et que, devenus furieux, ils s'attaquèrent comme des ennemis acharnés, et se tuèrent les uns les autres. Un seul survécut et rentra dans le port de Phalère.

LXXXVI. C'est ainsi que les Athéniens racontent cet événement. Les Éginètes ont une tradition différente. Ils disent que les Athéniens ne se bornèrent pas à envoyer une seule trirème; et effectivement, ajoutent-ils, s'ils n'en eussent envoyé qu'une, ou seulement quelques-unes, il nous eût été facile, lors même que nous n'aurions pas eu de vaisseaux, de les repousser; mais si on les en croit, les Athéniens se présentèrent avec une flotte considérable devant laquelle les Éginètes se retirèrent sans combattre. Ici, on ne démêle pas clairement si les Éginètes, après avoir reconnu la force de

la flotte athénienne, et se jugeant trop inférieurs pour en venir aux mains, cédèrent par cette raison, ou s'ils ne le firent que pour se mettre en mesure d'exécuter plus facilement ce qu'ils avaient projeté. Quoi qu'il en soit, toujours selon le même récit, les Athéniens voyant que personne ne se disposait à les combattre, descendirent de leurs vaisseaux et se dirigèrent vers le lieu où étaient les statues. Là, n'ayant pu les arracher de leurs piédestaux, ils se mirent à les tirer avec des cordes, et c'est pendant qu'ils cherchaient ainsi à s'en rendre maîtres, que chacune de ces statues offrit le même prodige, prodige auquel je suis loin d'ajouter foi, mais que quelques-uns peut-être pourront croire. Tandis que les Athéniens s'efforçaient de faire avancer les statues en tirant les cordes, l'une et l'autre tombèrent devant eux sur les genoux et restèrent depuis cet instant dans la même attitude, sans qu'il fût possible de les relever. Telle est la version des Éginètes. Ils disent encore que, lorsqu'ils surent que l'expédition des Athéniens était destinée contre eux, ils avaient appelé les Argiens à leur secours; que ceux-ci, pendant que les Athéniens faisaient leur descente à Égine, s'étant embarqués très-secrètement à Épidaure, étaient passés dans l'île; qu'ils étaient tombés à l'improviste sur les Athéniens, alors occupés à s'emparer des statues; et que c'est en ce moment que le tonnerre s'était fait entendre, et que le tremblement de terre avait eu lieu.

LXXXVII. Les Argiens, comme on peut le croire, sont d'accord avec les Éginètes sur ces faits, et le sont également avec les Athéniens sur ce qu'un seul homme de l'expédition revint en Attique, avec cette différence cependant que les Argiens prétendent que ce fut dans le carnage qu'ils firent de l'armée athénienne que cet individu échappa, tandis que les Athéniens attribuent cette circonstance singulière à une puissance surnaturelle. Au surplus, cet homme même ne survécut pas longtemps, et mourut d'une manière tragique. Arrivé à Athènes, où il annonça le désastre de l'armée, toutes les femmes de ceux qui avaient été de l'expédition d'Égine, indignées de voir qu'un seul se fût sauvé, se jetèrent sur lui

et chacune lui enfonça dans le corps l'aiguille dont elles se servent pour rattacher leurs robes, en lui demandant ironiquement : « Où est mon mari ? » Il périt par ce supplice. Cet acte de cruauté parut aux Athéniens un malheur plus grand que les malheurs mêmes de leur armée ; mais, n'ayant pas d'autre manière de punir les femmes qui avaient commis ce crime, ils leur firent quitter l'habillement qu'elles portaient et prendre celui des Ioniennes. Jusque-là les femmes d'Athènes avaient porté le vêtement dorien, qui est assez semblable au corinthien. Elles adoptèrent donc alors la tunique de lin, pour laquelle elles n'ont pas besoin de se servir d'aiguille. Au surplus, à parler rigoureusement vrai, cet habit, quoiqu'il porte le nom d'ionien, n'est pas de toute antiquité ionien, mais carien. L'ancien habillement de toutes les femmes grecques était celui que l'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de vêtement dorien.

LXXXVIII. C'est d'après cet événement que s'établit chez les Argiens et les Éginètes l'usage qui subsiste encore de faire les aiguilles à rattacher les robes de moitié plus grandes qu'elles n'étaient autrefois, et c'est pour cela encore que parmi eux les offrandes des femmes consistent principalement en ces sortes d'aiguilles, qu'elles consacrent. Une loi défend aussi à ces peuples de faire usage dans les cérémonies religieuses d'aucun ustensile fabriqué dans l'Attique, ni d'employer aucune poterie qui en sorte. On ne doit se servir pour boire que des vases du pays. Aujourd'hui même, les femmes d'Argos et d'Égine, pour insulter à celles d'Athènes, portent encore les aiguilles à rattacher leurs robes plus grandes qu'autrefois.

LXXXIX. Telle fut l'origine de l'inimitié qui subsistait entre les Éginètes et les Athéniens. Lors donc que les Béotiens appelèrent les Éginètes à leur secours, ceux-ci, qui n'avaient point encore perdu le souvenir de l'aventure des statues, s'y portèrent avec beaucoup d'empressement, et ravagèrent tout le littoral de l'Attique. Pour les repousser, les Athéniens se disposaient à faire une expédition contre Égine, lorsqu'il arriva de Delphes un oracle conçu en ces termes : « Que les

« Athéniens s'abstiennent de toute guerre pendant l'espace
 « de trente ans, à compter de l'époque où les Éginètes
 « ont commencé les hostilités; que dans la trente et unième
 « année ils entreprennent la guerre, après avoir toutefois
 « assigné une enceinte sacrée à *Æacus*, et ils peuvent comp-
 « ter sur un succès complet; que s'ils se mettent en cam-
 « pagne immédiatement, ils auront dans le cours de la guerre
 « des chances diverses; tantôt vainqueurs, tantôt vaincus;
 « mais ils finiront toujours par se rendre maîtres d'Égine.»
 Dès que les Athéniens eurent connaissance de cet oracle, ils
 s'empressèrent de consacrer à *Æacus* la chapelle que l'on
 voit encore dans la place publique, mais ils ne purent sou-
 tenir l'idée d'attendre les trente années que l'oracle fixait
 pour commencer la guerre; l'impression des maux cruels
 que les Éginètes leur avaient causés était trop forte et trop
 récente pour se concilier avec une telle patience.

XC. Au moment où ils se préparaient à entrer en campagne,
 un obstacle suscité par les Lacédémoniens les arrêta. Les
 Lacédémoniens avaient fini par être instruits du moyen dont
 s'étaient servis les Alcæonides pour suborner l'oracle de
 Delphes, et n'ignoraient plus comment la pythie, séduite,
 avait engagé Sparte à se déclarer contre les Pisistratides.
 Ils se reprochaient doublement la conduite qu'ils avaient
 tenue; d'abord d'avoir chassé d'Athènes les Pisistratides,
 leurs hôtes et leurs alliés, et ensuite d'avoir rendu aux Athé-
 niens un service dont ceux-ci ne leur conservaient aucune
 reconnaissance. Les Lacédémoniens étaient encore excités
 par divers oracles, qui les menaçaient d'avoir beaucoup à
 souffrir de la part des Athéniens; et ces oracles, jusqu'alors
 inconnus pour eux, venaient d'être rapportés à Sparte par
 Cléomène, qui s'était emparé de tous ceux que l'on conser-
 vait dans la citadelle d'Athènes. Les Pisistratides les avaient
 d'abord eus en leur pouvoir, et les laissèrent dans le temple
 lorsqu'ils furent chassés de l'Attique. Cléomène les y trouva
 et les enleva.

XCI. Les Lacédémoniens, possesseurs de ces oracles, consi-
 dérant d'ailleurs que la force des Athéniens s'augmentait tous

les jours, et qu'il devenait plus difficile que jamais de les tenir en bride, s'étaient convaincus, par leurs propres réflexions, que l'Attique libre deviendrait une puissance qui pourrait balancer celle de Sparte, tandis que, courbée sous la tyrannie, elle resterait nécessairement faible et toujours prête à retomber sous leur joug. Cette considération les détermina à rappeler Hippias, de Sigée sur l'Hellespont, où il s'était réfugié lors du bannissement des Pisistratides. Quand il fut arrivé, les Lacédémoniens réunirent les députés des nations alliées, qu'ils avaient convoqués, et leur parlèrent en ces termes. « Alliés de Sparte, nous vous avouons à vous-mêmes que nous avons agi contre l'équité. Séduits par des oracles falsifiés, nous avons eu le tort de chasser de leur patrie des hommes qui, liés avec nous par l'hospitalité, nous répondaient de la soumission d'Athènes; et, après avoir commis cette faute, nous avons fait celle de remettre l'autorité à un peuple ingrat, à un peuple qui, n'étant devenu puissant que parce que nous lui avons rendu la liberté, n'en a pas moins chassé injurieusement notre roi et nos troupes, et devient chaque jour plus vain de l'accroissement de ses forces. Telle est la vérité dont les voisins d'Athènes, les Béotiens et les Chalcidiens, ont déjà fait l'expérience, et que tout autre peuple, s'il ne prend un parti convenable, sera forcé de reconnaître dans peu; mais si nous avons fait des fautes, essayons aujourd'hui, aidés de votre secours, de les réparer et de nous venger. C'est pour l'accomplissement de ce projet que nous avons rappelé Hippias de sa retraite, et que nous vous avons convoqués comme les représentants des villes alliées: réunis dans un même dessein pour une expédition commune, nous pourrions aisément rétablir Hippias dans Athènes, et lui rendre le pouvoir que nous lui avons ôté. »

XCII. Ce discours des Lacédémoniens n'entraîna pas le suffrage de la totalité des alliés. La plupart gardaient le silence, lorsque Sosiclès, de Corinthe, prit la parole, et parla ainsi: « Je ne serais plus surpris de voir le ciel au-dessous de la terre, la terre suspendue au-dessus des cieux,

« les hommes vivre dans le sein de la mer, et les poissons habiter le séjour des hommes, puisque je vous vois, ô Lacédémoniens, songer à détruire entre les citoyens l'égalité des droits, et à rétablir la tyrannie dans les villes de la Grèce; projet criminel et le plus injuste que l'on puisse concevoir contre des hommes! S'il vous paraît avantageux de fonder la tyrannie dans nos cités, commencez donc par vous donner à vous-mêmes un tyran, et tâchez ensuite d'en donner aux autres. Mais si vous avez su jusqu'ici vous soustraire aux tyrans, si vous veillez avec tant de soin à les éloigner de Sparte, pourquoi voulez-vous porter chez vos alliés un joug que vous repoussez? Ah! si vous saviez, comme nous, ce qu'est la tyrannie, vous formeriez d'autres desseins. Apprenez donc ce qu'elle est.

« La constitution du gouvernement de Corinthe était jadis une oligarchie; ceux que nous appelions les Bacchiades étaient seuls chargés de l'administration de l'État, et jamais ils ne se mariaient qu'entre eux. Un d'eux cependant, Amphion, eut une fille boiteuse; et, comme aucun des Bacchiades ne voulut la prendre pour femme, elle épousa Eétion, fils d'Échécratès, né, à la vérité, dans le bourg de Pétra, mais dont les ancêtres étaient Lapithes et de la famille de Cénée. Eétion n'ayant point d'enfants de cette femme ni d'aucune autre, partit pour consulter l'oracle de Delphes sur sa postérité; et au moment où il entra dans le temple la pythie, parlant en vers, lui dit :

« On ne te rend pas, Eétion, les honneurs que tu mérites, ta femme Labda est enceinte; elle enfantera une pierre, qui dans sa chute désastreuse écrasera les monarques (32) et châtiara Corinthe (33).

« Cette réponse faite à Eétion parvint par hasard aux oreilles des Bacchiades, qui déjà avaient eu, par rapport à Corinthe, un autre oracle assez obscur, et à peu près sur le même sujet que celui d'Eétion. Cet oracle s'exprimait ainsi :

« L'aigle est fécondée parmi les pierres (34), elle enfantera un lion puissant, avide de chair, qui fera tomber bien des malheureux sur les genoux. Réfléchissez à cet aver-

« tissement , ô Corinthiens , vous qui vivez sur les bords de
« la belle Pirène , heureux habitants de l'orgueilleuse Co-
« rinthe !

« Tel était l'oracle , peu intelligible , à la vérité , que les
« Bacchiades avaient d'abord reçu ; mais lorsque celui d'Eé-
« tion leur fut connu , ils comprirent le sens du premier
« par le rapport qui se trouvait entre l'un et l'autre. Du
« reste , ils se décidèrent à garder le silence sur le tout , et
« se proposèrent seulement de détruire la descendance d'Eé-
« tion. Effectivement , dès que sa femme fut accouchée , ils
« envoyèrent dix d'entre eux dans le bourg qu'elle habitait ,
« pour faire périr l'enfant. Arrivés à Pétra , ceux qui étaient
« chargés de cette commission entrèrent dans la cour de la
« maison d'Eétion , et demandèrent qu'on leur livrât l'enfant.
« Labda n'ayant aucun soupçon du motif qui les amenait ,
« et persuadée , au contraire , que leur demande n'était qu'une
« suite de l'affection qu'ils portaient au père , s'empressa de
« remettre son fils à l'un d'eux. Ils étaient déjà convenus
« en route que celui qui le premier l'aurait dans les mains
« le jetterait immédiatement contre terre pour le tuer. Or ,
« il arriva , par un singulier hasard , que l'enfant se mit à
« sourire à celui des Bacchiades qui le reçut de Labda. Ému
« de pitié , ce premier donna l'enfant à un second , qui ,
« touché également , le remit à un troisième , et ainsi de
« suite ; de manière que , passant successivement dans les
« bras de tous sans qu'aucun pût se résoudre à lui donner la
« mort , il revint enfin à sa mère. Les dix envoyés se reti-
« rèrent ensuite ; mais , s'étant arrêtés sur la porte , ils com-
« mencèrent à s'accuser réciproquement , et à reprocher par-
« ticulièrement à celui qui le premier avait tenu l'enfant ,
« de n'avoir pas exécuté ce qui avait été convenu. Après
« quelques moments d'hésitation , ils arrêtrèrent de retourner
« et de prendre part , tous en même temps , au meurtre dont
« ils s'étaient chargés.

« Mais la destinée voulait que la descendance d'Eétion
« fût fatale aux Corinthiens. Labda , qui , derrière la porte de
« sa maison , avait entendu toute la conversation des Bac-

« chiades , craignant qu'ayant ainsi changé de sentiments,
« si elle leur livrait son fils une seconde fois , ils ne le mis-
« sent à mort sans pitié , s'empessa de l'emporter , et alla
« le cacher dans un cypsèle (*), comme le lieu le plus secret
« qu'elle pût imaginer ; elle ne doutait pas que les Bacchiades
« venant pour le redemander , ne visitassent tout scrupuleu-
« sement , et c'est ce qui eut lieu en effet. Mais leurs re-
« cherches furent vaines ; et , l'enfant ne se retrouvant pas ,
« ils se décidèrent à s'en retourner , après être convenus de
« dire à ceux qui les avaient envoyés , que leur commis-
« sion était exécutée. Ils partirent donc à la suite de cette
« résolution , et firent leur rapport comme ils l'avaient ar-
« rêté.

« Cependant , le fils d'Eétion grandit , et reçut le nom de
« Cypsélus , de l'asile qui avait servi à le soustraire à un
« aussi grand danger. Parvenu à la virilité , il consulta l'o-
« racle de Delphes ; et , sur une réponse ambiguë qu'il re-
« çut , à laquelle néanmoins il ajouta foi , il entreprit de
« se rendre maître de Corinthe , et y réussit : voici quelle
« était cette réponse :

« Heureux celui qui vient de descendre dans notre de-
« meure ! Heureux Cypsélus , fils d'Eétion ! Il sera roi de l'il-
« lustre Corinthe , lui et ses fils ; mais non pas les fils de ses
« fils (35).

« C'est en ces termes que l'oracle fut rendu. Cependant
« Cypsélus , devenu tyran de Corinthe , fut un méchant homme ;
« il exila un grand nombre de citoyens , en dépouilla beau-
« coup d'autres de leurs biens , et en fit mourir encore plus.

« Après un règne de trente ans et une longue vie terminée
« dans la prospérité , il eut pour successeur son fils Périandre.
« Périandre , dans le début de son règne , fut plus humain
« que Cypsélus ; mais à la suite d'une correspondance qu'il
« entretenait avec Thrasybule , tyran de Milet , il devint plus
« cruel que Cypsélus même. Il avait envoyé à Thrasybule un
« homme de confiance chargé de lui demander son avis

(*) Cypsèle , coffre à blé.

« sur le mode de gouvernement qu'il devait adopter pour se
« maintenir à la tête de l'État. Thrasybule, au lieu de ré-
« pondre directement, conduisit avec lui l'envoyé de Pé-
« riandre hors de la ville, et descendit dans un champ
« cultivé. Ensuite, dirigeant ses pas à travers la moisson, en
« même temps qu'il interrogeait l'envoyé sur le motif de
« son voyage et lui faisait répéter ce qu'il avait déjà en-
« tendu, il coupait tous les épis qu'il voyait dominer au-
« dessus des autres et les jetait par terre, continuant ainsi
« jusqu'à ce qu'il eût détruit tout ce qu'il y avait dans la ré-
« colte de meilleur et de plus beau : alors il sortit du champ,
« et congédia l'envoyé. Quand celui-ci fut de retour à Co-
« rinthe, Périandre lui demanda avec empressement quelle
« était la manière de penser de Thrasybule. L'envoyé ré-
« pondit que Thrasybule n'en avait manifesté aucune ; et
« en rapportant ce qu'il lui avait vu faire, il ajouta seule-
« ment qu'il s'étonnait qu'on l'eût envoyé consulter un homme
« assez extravagant pour ruiner son propre bien !

« Mais Périandre, attentif à ce récit, entendit parfaite-
« ment le sens de l'action de Thrasybule, et comprit qu'il lui
« conseillait de se défaire de tous ceux qui s'élèveraient au-
« dessus des autres citoyens. Il agit en conséquence, et
« commença à traiter ses concitoyens avec la plus grande
« rigueur. Enfin, il acheva de perdre tous ceux que l'exil ou
« le meurtre avaient épargnés sous Cypsélus. Entre autres
« excès, on le vit, dans un seul jour, faire dépouiller et
« mettre nues toutes les femmes de Corinthe, en l'honneur
« de sa femme nommée Mélisse ; et voici à quelle occasion.
« Il avait envoyé dans la Thesprotie, sur les rives du fleuve
« Achéron, des députés consulter l'oracle par une évocation
« des morts, au sujet d'un dépôt qu'un de ses hôtes avait
« laissé chez lui. L'ombre de Mélisse ayant apparu dans l'é-
« vocation, elle déclara ne pouvoir rien répondre, ni indi-
« quer dans quel lieu le dépôt se trouvait, nue et transie de
« froid qu'elle était, parce que les vêtements enterrés avec
« elle ne lui servaient de rien, puisqu'ils n'avaient point
« été brûlés. Enfin, elle ajouta que Périandre se convain-

« crait que c'était bien elle qui parlait, en se rappelant qu'il
 « avait fait entrer des pains dans un four froid. Cette réponse
 « fut rapportée à Périandre, et elle lui parut d'autant plus
 « digne de foi, qu'il avait eu réellement commerce avec Mé-
 « lisse, même après sa mort, comme elle l'indiquait par
 « l'allégorie dont elle s'était servie. Il fit donc sur-le-champ
 « proclamer un édit qui ordonnait à toutes les femmes de
 « Corinthe de se rendre dans le temple de Junon, parées de
 « leurs plus riches habits, comme aux jours de fête. Cet
 « ordre exécuté, il plaça des gardes autour du temple, fit
 « mettre nues toutes ces femmes, libres et esclaves indis-
 « tinctement, et leurs vêtements, jetés ensuite dans une
 « vaste fosse, y furent tous brûlés en l'honneur de Mélisse.
 « Après ce sacrifice, il envoya une seconde députation à l'o-
 « racle, et l'ombre de Mélisse satisfaite, déclara dans quel
 « lieu était le dépôt caché. Tel fut le tyran que nous avons eu,
 « ô Lacédémoniens ! telle fut sa conduite ! Quel doit être donc
 « notre étonnement en vous voyant rappeler Hippias, et
 « quelle surprise encore plus grande pour nous, pour des
 « Corinthiens, d'entendre la proposition que vous nous faites.
 « Non, nous vous en prenons tous ici à témoin, non, nous
 « en attestons les dieux de la Grèce, jamais nous ne contri-
 « buerons à rétablir la tyrannie dans aucune ville. Mais si
 « vous ne vous arrêtez pas, si vous persistez à ramener
 « Hippias à Athènes, contre toute équité, sachez du moins
 « que vous n'aurez jamais l'approbation ni l'appui des Co-
 « rinthiens. »

XCIII. C'est dans ces termes que s'exprima Sosiclès, un des députés de Corinthe. Hippias lui répondit en invoquant les mêmes dieux, et protestant que les Corinthiens regretteraient les Pisistratides, lorsque viendraient les jours fixés par les destins où les Athéniens troubleraient le repos de Corinthe. On voit, par cette réponse, qu'Hippias connaissait parfaitement les oracles qui se trouvaient actuellement dans les mains des Lacédémoniens (36). Tout le reste de l'assemblée s'était tu jusque-là ; mais dès que les autres députés eurent entendu Sosiclès parler aussi librement, chacun d'eux,

rompant le silence, déclara se ranger à son opinion, et tous supplièrent les Lacédémoniens de ne rien entreprendre contre aucune ville de la Grèce. C'est ainsi que se termina la conférence.

XCIV. Hippias partit de Lacédémone. Amyntas, roi de Macédoine, lui avait offert pour retraite la ville d'Anthémunte, et les Thessaliens celle d'Iolcos ; mais il n'accepta ni l'une ni l'autre, et préféra retourner à Sigée, que Pisistrate avait autrefois enlevé de force aux Mitylénien. Maître de cette ville, Pisistrate y avait établi pour tyran un fils naturel, nommé Hégésistrate, qu'il avait eu d'une femme d'Argos ; mais ce n'était pas sans combats que ce fils avait pu s'y maintenir. La guerre durait depuis longtemps entre les Mitylénien et les Athéniens ; ceux-ci occupant Sigée et les autres Achilléum, d'où ils faisaient réciproquement des incursions sur leurs territoires. Les Mitylénien réclamaient Sigée comme leur appartenant ; mais les Athéniens ne voulaient pas reconnaître cette propriété, et cherchaient à prouver, par divers arguments, que les Éoliens n'avaient pas sur les terres d'Ilium plus de droit qu'eux-mêmes ou que tout autre des peuples de la Grèce qui s'associèrent pour aider Ménélas à tirer vengeance du rapt d'Hélène.

XCV. Pendant que cette guerre se continuait avec des succès divers, le poète Alcée se trouva dans un combat où les Mitylénien furent vaincus, et, obligé de fuir, laissa ses armes au pouvoir des Athéniens, qui les suspendirent dans le temple de Minerve à Sigée. Alcée fit connaître cet événement aux Mitylénien par des vers adressés à Mélanippe, son ami, où il raconte et déplore son malheur. Enfin, la paix se fit entre les Mitylénien et les Athéniens, par l'entremise de Périandre, fils de Cypsélus, que les uns et les autres avaient choisi pour arbitre. Les conditions du traité furent que chacun resterait en possession du pays dont il était maître, et c'est ainsi que les Athéniens conservèrent Sigée.

XCVI. Hippias, de retour en Asie, après avoir quitté Lacédémone, ne négligea rien pour calomnier les Athéniens près d'Artapherne, et mit tout en jeu pour faire tomber

Athènes sous la domination de Darius , dans l'espoir d'y rétablir, sous le nom des Perses, son autorité personnelle. Les Athéniens, informés des intrigues d'Hippias, s'empresèrent d'envoyer des députés à Sardes pour dissuader les Perses d'ajouter foi aux discours des bannis d'Athènes ; mais Artapherne leur répondit que, si les Athéniens voulaient conserver leur existence , il fallait qu'ils laissassent rentrer Hippias. Dès que les Athéniens connurent cette réponse, décidés à ne pas le recevoir, ils jugèrent qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que de déclarer ouvertement la guerre aux Perses.

XCVII. C'est au moment où ils prenaient cette résolution, et lorsqu'ils étaient déjà si mal avec les Perses, qu'Aristagoras, le Milésien chassé de Sparte par Cléomène , vint à Athènes, alors une des villes les plus puissantes. Admis dans l'assemblée du peuple, il répéta ce qu'il avait dit à Lacédémone sur les richesses de tout genre que possédait l'Asie, sur les avantages d'une guerre avec les Perses, qui ne connaissent ni la pique ni le bouclier, et qu'on pouvait vaincre avec la plus grande facilité. De plus, les Milésiens étaient une colonie d'Athènes, et rien n'était plus naturel, ajoutait-il, que les Athéniens, parvenus à tant de grandeur, veillassent au salut de leur colonie. Enfin, il n'y eut aucun genre de promesses qu'Aristagoras n'employât , et il vint à bout de persuader les Athéniens. Ce succès pourrait prouver que la multitude est plus aisée à séduire qu'un seul individu, puisque Aristagoras, qui n'avait pas pu parvenir à surprendre Cléomène seul, réussit à séduire trente mille Athéniens. Une fois entraînés, les Athéniens décrétèrent que vingt vaisseaux seraient envoyés au secours des Ioniens, et nommèrent pour commander cette flotte Mélanthius, un de leurs citoyens les plus distingués. Ces vingt vaisseaux furent le principe de tous les malheurs des Grecs et des barbares (37).

XCVIII. Aristagoras, parti d'Athènes avant la flotte, revint à Milet, et prit une résolution qui n'avait aucun but d'utilité réelle pour les Ioniens ; aussi ce ne fut point dans cette vue qu'elle fut adoptée, mais uniquement pour susciter des

contrariétés à Darius. Il détacha un émissaire en Phrygie, près de ces Pæoniens que Mégabaze avait fait esclaves sur les bords du Strymon, et qui habitaient un territoire de la Phrygie où ils s'étaient bâti un village. « Pæoniens, leur dit « cet émissaire, Aristagoras, tyran de Milet, m'envoie vers « vous pour vous indiquer une voie de salut si vous voulez « suivre ses avis. En ce moment toute l'Ionie a secoué le « joug du roi, et il ne tient plus qu'à vous de retourner en « sûreté dans votre patrie. Il suffit que vous trouviez par « vous-mêmes le moyen de vous rendre jusqu'à la mer ; ce « sera à nous à prendre soin du reste. » Les Pæoniens accueillirent avec joie cette proposition ; et, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, s'empressèrent de se rendre au bord de la mer : quelques-uns cependant, effrayés d'une telle résolution, restèrent sur les lieux. Lorsque les Pæoniens eurent atteint la mer, ils s'embarquèrent, et passèrent dans l'île de Chio. Ils y arrivaient au moment où un nombreux détachement de cavalerie envoyé à leur poursuite se montra sur le rivage, mais, comme ce détachement trouva les Pæoniens déjà hors du continent, il ne put que leur adresser dans l'île de Chio l'ordre de revenir. Les Pæoniens n'ayant pas voulu obéir, les habitants de Chio les transportèrent dans l'île de Lesbos, d'où les Lesbiens les débarquèrent à Dorisque. De là ils retournèrent par terre en Pæonie.

XCIX. Les Athéniens parurent bientôt avec leurs vingt vaisseaux, auxquels s'étaient réunies cinq trirèmes des Érétriens, qui prirent part à cette guerre, non pas à la sollicitation des Athéniens, mais par attachement pour les Milésiens et pour reconnaître les services qu'ils en avaient reçus. En effet, les Milésiens avaient autrefois donné des secours aux Érétriens dans la guerre qu'ils eurent avec les Chalcidiens, et dans le temps où les Samiens se joignaient à ces mêmes Chalcidiens contre les Érétriens et les Milésiens. Lorsque les forces navales d'Athènes et d'Érétrie furent arrivées, et que l'on eut réuni les troupes des autres peuples alliés, Aristagoras entreprit sur-le-champ l'expédition qu'il méditait

contre Sardes ; mais il ne se mit pas en campagne de sa personne, il resta à Milet, et nomma deux commandants choisis parmi les Milésiens, l'un son propre frère Charopinus, et l'autre Hermophante, l'un des simples citoyens de la ville.

C. La flotte ionienne mit à la voile ; parvenue à la hauteur d'Éphèse, les vaisseaux restèrent dans la rade de Corresse (38). Cependant l'armée, très-nombreuse, s'avancait par terre, sous la direction de guides éphésiens, en remontant le Caystre ; et, après avoir franchi le mont Tmolus, tomba sur Sardes, dont elle s'empara, aucun ennemi n'ayant tenté de s'opposer à sa marche. Elle se rendit donc aisément maîtresse de la ville et de tout ce qui s'y trouvait, à l'exception cependant de la citadelle qu'Artapherne lui-même occupait avec des forces assez considérables.

CI. La ville, quoique prise, ne resta pas au pouvoir du vainqueur ; l'événement que je vais rapporter s'y opposa. La plupart des maisons de Sardes étaient construites en roseaux ; et le petit nombre de celles qui étaient bâties en briques avait des toits également de roseaux. Le feu fut mis par un soldat à l'une de ces habitations, et gagna si promptement de maison en maison, que l'incendie dévora la ville entière. Au milieu des ravages du feu, les Lydiens et ce qui se trouvait encore de Perses dans l'intérieur, enfermés de tous côtés par le feu, qui avait atteint les extrémités de la ville, et ne trouvant aucune issue pour en sortir, reflurent en grand nombre dans la place publique, sur les rives du Pactole. (Cette rivière descend du mont Tmolus, d'où elle charrie des paillettes d'or, traverse le forum de Sardes, et va se jeter dans l'Hermus, qui a son embouchure dans la mer.) Les Lydiens et les Perses réunis dans le forum, et refoulés sur les bords de la rivière, furent, malgré eux, obligés de se défendre ; et les Ioniens, voyant d'un côté cette résistance inattendue, et de l'autre le nombre des ennemis qui accouraient s'augmenter sans cesse, cédèrent à la crainte, et se retirèrent sur le mont Tmolus. Ils en partirent dans la nuit pour regagner leurs vaisseaux.

CII. C'est ainsi que Sardes devint la proie des flammes. Entre autres monuments qu'elle renfermait, le temple de Cybèle, déesse indigène de la Lydie, fut consumé ; et ce fut sous le prétexte de venger cet attentat que les Perses incendièrent par la suite les temples de la Grèce. Cependant toutes les forces des Perses qui se trouvaient en deçà du fleuve Halys, s'étaient réunies, et accoururent au secours des Lydiens ; mais, comme les Ioniens avaient déjà quitté Sardes, elles se mirent sur leurs traces, et les atteignirent près d'Éphèse, où elles les trouvèrent rangés en bataille. Le combat s'engagea. Les Ioniens furent vaincus, et les Perses leur tuèrent beaucoup de monde. Parmi les morts, on compte divers personnages célèbres, entre autres, Evalcis, général des Érétriens, qui avait remporté plusieurs couronnes dans les jeux de la Grèce, et dont Simonide de Céos a célébré les louanges. Ceux qui échappèrent de la mêlée se dispersèrent dans les villes.

CIII. Telle fut l'issue de la bataille. A la suite de ce revers, les Athéniens abandonnèrent tout à fait les Ioniens, malgré les sollicitations d'Aristagoras, qui leur envoya inutilement plusieurs messages, et se refusèrent à lui porter aucun secours. Les Ioniens, privés de leurs alliés, ne s'en préparèrent pas moins à continuer la guerre, seul parti qu'ils eussent à prendre après ce qu'ils avaient fait contre Darius. Leur flotte entra donc dans l'Hellespont, et alla s'emparer de Byzance, ainsi que de toutes les autres villes de la côte. Après cette expédition, les Ioniens sortirent de l'Hellespont pour venir décider la majeure partie des villes de la Carie à se réunir à eux. La ville de Caune même, qui d'abord, en apprenant l'incendie de Sardes, avait refusé leur alliance, finit par y entrer.

CIV. A l'exception des habitants d'Amathonte, les Cypriens se rangèrent aussi dans ce parti, de leur propre mouvement. Ils s'étaient même antérieurement déclarés contre les Mèdes, comme je vais le rapporter. Onésilus, frère puîné de Gorgus, roi des Salaminiens (39), était fils de Chersis, petit-fils de Siromuz, et arrière-petit-fils d'Évelthon. Il avait souvent engagé Gorgus à secouer le joug du roi des Perses, et devint

plus pressant que jamais lorsqu'il fut informé de la révolte de l'Ionie. N'ayant pu cependant le déterminer, il saisit le moment où Gorgus était sorti de la ville, et, avec l'aide de sa faction, en fit fermer les portes. Gorgus, expulsé, s'enfuit chez les Mèdes, et Onésilus, resté maître de l'autorité dans Salamine, engagea les habitants de Cypre à se déclarer avec lui contre les Perses. Il réussit pour tous, à l'exception de ceux d'Amathonte, qui ne voulurent point y consentir. Sur leur refus, il mit le siège devant leur ville.

CV. Pendant qu'Onésilus était occupé de ce siège, Darius apprit à la fois que la ville de Sardes avait été prise et incendiée par les Athéniens réunis aux Ioniens, et que l'auteur du complot, celui qui avait tout tramé, était Aristagoras de Milet. A cette nouvelle, on dit que le roi se mit fort peu en peine des Ioniens, sachant bien d'avance qu'ils ne se seraient pas impunément révoltés, mais demanda avec empressement ce qu'étaient les Athéniens. Lorsqu'on eut satisfait à sa demande, Darius saisit son arc, plaça sur la corde une flèche, et la lança avec force vers le ciel en s'écriant, tandis qu'elle volait dans les airs : « O Jupiter ! fais que je « puisse me venger des Athéniens ! » Il ordonna en même temps qu'à chacun de ses repas un de ses domestiques lui répétât trois fois ces mots : « Seigneur, souvenez-vous des « Athéniens. »

CVI. Après avoir donné cet ordre, il fit venir Hystiée, que depuis longtemps il tenait près de sa personne, et lui parla ainsi : « Hystiée, je suis informé que celui à qui vous « avez laissé en votre absence le gouvernement de Milet, « vient d'y susciter de grands mouvements. Je sais qu'il a « appelé contre moi des peuples d'un autre continent, qu'il « les a joints aux Ioniens (ceux-ci ne tarderont pas à porter « la peine de ce qu'ils ont fait), qu'il a persuadé aux uns « et aux autres de le suivre, et qu'il est parvenu à m'en- « lever Sardes. Maintenant, dites-moi, que vous semble d'une « si belle conduite ? Comment tout ceci s'est-il passé sans « que l'on vous ait consulté ? Est-ce à vous que je dois en « imputer la faute ? » « Ah ! seigneur, répondit Hystiée,

« quelles paroles sont sorties de votre bouche ! moi, j'aurais
« par mes avis autorisé des résolutions qui devaient vous
« causer quelque chagrin ! Quel pourrait être mon but ? Que
« me manque-t-il , à moi qui dispose de tout ce dont vous
« disposez , que vous avez daigné admettre à tous vos con-
« seils ? Si celui à qui j'ai confié l'autorité a fait ce que vous
« me dites , croyez qu'il n'a consulté que lui pour le faire ,
« bien que je ne puisse m'expliquer quel motif a pu le pousser
« à de si étranges nouveautés. Si pourtant les choses sont
« telles ; si l'on vous a dit la vérité , considérez , seigneur ,
« ce que vous avez fait en m'obligeant à quitter les bords de
« la mer. Vous le voyez , les Ioniens semblent n'avoir at-
« tendu , pour entreprendre ce qui était depuis longtemps
« l'objet de leurs désirs , que le moment où ils n'ont plus été
« sous mes yeux. Tant que j'ai été présent en Ionie , aucune
« ville a-t-elle fait un mouvement ? Laissez-moi donc y re-
« tourner aujourd'hui , j'y rétablirai partout votre autorité ,
« et je vous livrerai prisonnier le gouverneur de Milet , qui
« a ourdi toute la trame. Si vous adoptez ce parti , j'en jure
« par les dieux des rois de Perse , je ne quitterai pas la tu-
« nique qui me couvrira quand j'entrerai en Ionie avant de
« vous avoir soumis la Sardaigne même , la plus grande des
« îles connues (40). »

CVII. Hystiée cachait sous ces mots sa véritable pensée. Néanmoins , il persuada aisément Darius , qui le laissa partir , en lui ordonnant de revenir près de sa personne à Suze dès qu'il aurait achevé ce qu'il promettait de faire.

CVIII. Dans le même temps que Darius apprenait la prise de Sardes , et qu'après avoir lancé une flèche vers le ciel , il avait avec Hystiée l'entretien que je viens de rapporter ; enfin , pendant qu'Hystiée , congédié par Darius , se rendait sur les bords de la mer , voici ce qui se passait dans l'île de Cypre. Onésibus de Salamine , occupé du siège d'Amathonte , reçut la nouvelle qu'une armée très-nombreuse , commandée par Artybius , d'une famille distinguée en Perse , était destinée à agir contre l'île ; et sur cet avis , il envoya des hérauts pour réclamer les secours des Ioniens. Ils ne se firent pas attendre :

après une très-courte délibération, les Ioniens mirent en mer une flotte considérable, et arrivèrent en Cypre. Cependant les Perses, qui étaient venus par mer de la Cilicie, débarquèrent, et se rendirent par terre à Salamine, laissant les Phéniciens doubler, avec les vaisseaux, le cap que l'on nomme les Cléides de Cypre (*).

CIX. Les choses en étaient là, lorsque les tyrans des diverses cités de l'île de Cypre, réunis, appelèrent à une conférence les chefs de l'armée ionienne, et leur parlèrent ainsi : « Généraux des troupes ioniennes, les Cypriens vous « laissent libres de choisir ce que vous préférerez, ou de « combattre les Phéniciens, ou de combattre les Perses. Si « vous êtes d'avis de vous mesurer avec les Perses, il n'y a « pas un moment à perdre pour quitter vos vaisseaux et vous « ranger en bataille; nous vous remplacerons sur la flotte, « et nous irons à la rencontre des Phéniciens. Si, au contraire, vous voulez vous mesurer avec ces derniers, nous « combattons les Perses; mais quel que soit le parti que « vous preniez, déployez tout ce que vous avez de moyens, « et faites que l'Ionie et l'île de Cypre vous doivent leur liberté. » Les Ioniens répondirent : « Le conseil général de « l'Ionie nous a envoyés pour défendre la mer et non pour « remettre nos vaisseaux aux Cypriens et aller combattre sur « terre les Perses. Nous tâcherons, au surplus, de nous conduire vaillamment dans le poste que nous prenons. C'est « à vous, de votre côté, à vous rappeler les maux que vous « avez soufferts comme esclaves des Mèdes. Ce souvenir doit « faire de vous des soldats intrépides. » Telle fut la réponse des Ioniens.

CX. Peu de temps après, les Perses ayant paru dans les plaines de Salamine, les rois de Cypre disposèrent leurs troupes de manière à tenir tête à celles qu'ils avaient à combattre, en opposant aux Perses l'élite des Salaminiens et des Soliens. Onésilus choisit sa place en face d'Artybius, général de l'armée ennemie.

(*) Les clefs de Cypre.

CXI. Artybius montait un cheval qui avait été dressé à se tenir droit sur ses jambes de derrière, en présence d'un soldat armé. Onésilus, instruit de cette particularité, en parla à un de ses écuyers, Carien de naissance, homme très-expert dans l'art de la guerre, et d'une grande force d'âme. « Je sais, lui dit-il, que le cheval d'Artybius est accoutumé à se tenir droit sur ses jambes de derrière, et à attaquer de la bouche et des pieds de devant l'homme sur lequel on le porte. D'après cela, consulte-toi promptement, et dis-moi à qui du cheval ou d'Artybius lui-même tu préfères d'adresser tes coups. » L'écuyer répondit : « Seigneur, je suis prêt à frapper l'un et l'autre, ou l'un des deux seulement, à votre volonté, et enfin à faire tout ce que vous ordonnerez. Je vous-dirai cependant ce que je crois le plus convenable à vos intérêts. Comme roi et général, je pense qu'il est dans l'ordre que vous ayez à faire à un autre roi et à un général ; d'abord, parce que si vous faites tomber sous vos coups un homme aussi distingué, une grande gloire vous en restera, et ensuite parce que s'il doit l'emporter sur vous, ce qu'aux dieux ne plaise, périr sous le fer d'un semblable adversaire est un malheur moins grand de moitié. Quant à nous, qui sommes de simples serviteurs, il nous convient de nous mesurer avec d'autres du même rang que nous, et avec un cheval même quand il est nécessaire. J'attaquerai donc celui d'Artybius, et je vous prie de ne point redouter les talents singuliers de cet animal : je vous réponds qu'il ne se lèvera plus sur ses jambes contre qui que ce soit. »

CXII. Immédiatement après cette conversation, le combat s'engagea et sur terre et sur mer. Les Ioniens eurent dans cette journée une supériorité marquée, et battirent les Phéniciens. Parmi les vainqueurs, les Samiens obtinrent la palme du combat naval. Sur terre, les deux armées se chargèrent mutuellement et se mêlèrent. Quant aux deux généraux, voici ce qui se passa entre eux. Lorsqu'Artybius, monté sur son cheval, se porta à la rencontre d'Onésilus, celui-ci, comme il en était convenu avec son écuyer, frappa le gé-

néral des Perses ; mais tandis que le cheval se dressant lançait ses pieds sur le bouclier d'Onésilus, le Carien saisit cet instant et coupe avec une faux, dont il était armé, les jarrets de l'animal, qui tombe et entraîne dans sa chute Artybius.

CXIII. Toutes les troupes Cypriennes combattaient vaillamment, lorsque Stésenor, tyran de Curium, trahit son parti, et passa du côté de l'ennemi avec les forces assez considérables qu'il avait sous ses ordres. (Les Curiens sont, à ce que l'on dit, une colonie argienne.) Cette défection fut imitée par ceux qui montaient les chars de guerre des Salaminien ; ils suivirent l'exemple des Curiens, et cette double trahison donna aux Perses l'avantage sur les Cypriens : leur armée fut mise en fuite et perdit beaucoup de monde. Dans le nombre des morts se trouvèrent Onésilus lui-même, fils de Chersis, qui avait fomenté la rébellion des Cypriens, et Aristocyprus, fils de Philocyprus, roi des Soliens. Ce Philocyprus est celui que Solon l'Athénien, lorsqu'il visita l'île de Chypre, célébra dans les vers qu'il composa en son honneur, et mit au-dessus de tous les autres tyrans (41).

CXIV. Les habitants d'Amathonte, qui avaient été assiégés par Onésilus, ayant trouvé son corps parmi les morts, lui coupèrent la tête, qu'ils emportèrent, et la suspendirent au-dessus d'une des portes de la ville. Avec le temps, cette tête étant devenue creuse, un essaim d'abeilles s'y retira et y déposa des gâteaux de miel. Les habitants consultèrent sur ce prodige l'oracle, qui leur répondit : « Qu'ils eussent à donner la sépulture à cette tête, que de plus ils devaient sacrifier tous les ans à Onésilus, lui rendre les honneurs héroïques, et qu'en faisant ainsi, ils s'en trouveraient bien. » Ils obéirent à l'oracle, et exécutent encore de mon temps ce qu'il leur a prescrit.

CXV. Les Ioniens, qui avaient combattu sur mer, près de Chypre, apprenant que les affaires d'Onésilus étaient perdues, et que toutes les villes de l'île se trouvaient assiégées par les Perses, à l'exception de celle de Salamine, dont les habitants avaient ouvert les portes à leur ancien roi Gorgus, mirent à la voile sur-le-champ et revinrent en Ionie. De toutes les

villes de Cypre, celle qui soutint le plus long siège fut la ville de Sole, que les Perses ne prirent qu'au bout de cinq mois, et après avoir été obligés de miner toute la muraille d'enceinte.

CXVI. Ainsi les Cypriens, qui avaient joui pendant un an de la liberté, tombèrent de nouveau dans l'esclavage. En ce même temps Daurisès, gendre de Darius, Hymées, Otane, et plusieurs autres généraux perses, qui avaient également épousé des filles de Darius (42), après avoir poursuivi l'armée ionienne, à son retour de Sardes, l'avoir battue, comme on l'a vu, et forcé ses débris à se sauver sur la flotte, s'étaient partagé les troupes, et désolaient chacun de leur côté les villes de l'Ionie.

CXVII. Par suite de ces dispositions, Daurisès s'étant porté sur les villes de l'Hellespont, se rendit maître de Dardanus, d'Abydos, de Percote, de Lampsaque et de Pæsos. Chacune de ces villes fut prise en un jour. Il marchait de Pæsos sur Parium, lorsqu'il apprit en route que les Cariens, d'accord avec les Ioniens, s'étaient déclarés en état de rébellion contre les Perses. A cette nouvelle, il rebroussa chemin, et s'éloignant de l'Hellespont, conduisit son armée en Carie.

CXVIII. La marche de Daurisès fut connue des Cariens, avant qu'il parût sur leur territoire, et ils eurent le temps de rassembler leurs forces aux Colonnes Blanches. Le lieu connu sous ce nom est situé sur le Marsyas, rivière qui, après avoir arrosé le territoire d'Idrias, va se jeter dans le Mæandre. Lorsque les Cariens y furent réunis, il s'ouvrit, sur le parti à prendre, divers avis, parmi lesquels le meilleur, à mon jugement, fut celui que donna Pixodarus, fils de Mausole, de la ville de Cindys, et qui avait épousé la fille de Syennésis, roi des Ciliciens. Il proposa de faire passer le Mæandre à toute l'armée, et de donner bataille ayant à dos le fleuve, afin que les Cariens, privés de tout moyen de fuir, et contraints de tenir ferme, se montrassent dans le combat encore supérieurs à ce qu'ils sont naturellement. Cet avis ne l'emporta pas, et les Cariens crurent qu'il valait mieux que les Perses eussent plutôt qu'eux le fleuve à dos. Il leur paraissait, di-

saient-ils, évident que si les Perses étaient vaincus et obligés de fuir, il ne pouvait en échapper aucun : tous étaient jetés dans le fleuve.

CXIX. Peu de temps après cette détermination, les Perses parurent, passèrent le Mæandre, et en vinrent aux mains avec les Cariens, sur les bords du Marsyas. Le combat fut sanglant et dura longtemps. Enfin, le nombre l'emporta, et les Cariens furent vaincus. Les Perses perdirent environ deux mille hommes, mais du côté des Cariens le nombre des morts s'éleva à dix mille. Ceux d'entre eux qui échappèrent furent poussés à Labranda, dans un vaste bois de platanes, consacré à Jupiter Stratius (*). (Les Cariens sont le seul peuple qui lui rende un culte sous ce nom.) Les débris de leur armée s'étant donc rassemblés dans cette enceinte, on délibéra sur le parti à prendre pour le salut commun, et sur ce qui était préférable, ou de se rendre volontairement aux Perses, ou d'abandonner tout à fait l'Asie.

CXX. Pendant qu'ils délibéraient, les Milésiens avec d'autres troupes alliées arrivèrent à leur secours ; la présence de ces forces décida les Cariens à rompre la délibération, et ils se préparèrent à attaquer de nouveau l'ennemi. Un second combat eut donc lieu, mais il leur fut plus funeste que le premier : presque tous restèrent sur le champ de bataille, et les Milésiens particulièrement furent les plus maltraités.

CXXI. Par la suite, les Cariens réparèrent, dans une nouvelle action, ces échecs, et guérèrent, en quelque sorte, la blessure qu'ils avaient reçue. Instruits que les Perses marchaient pour s'emparer de leur ville, ils leur tendirent une embuscade sur le chemin qui mène à Pédase. Les Perses y tombèrent pendant la nuit, et leur armée y fut détruite. Leurs généraux Daurisès, Amorgès et Sisimacès périrent dans cette rencontre, ainsi que Myrsus, fils de Gygès, qui se trouvait avec eux. Héraclide, fils d'Inabolis de Mylasse, avait dressé cette embuscade, où les Perses furent complètement battus.

CXXII. Hymées, un des généraux qui avait contribué à la

(*) Jupiter militaire, présidant aux campements.

poursuite et à la défaite de l'armée ionienne après qu'elle eut surpris Sardes, se porta de son côté sur la Propontide, où il occupa la ville de Cios, dans la Mysie; mais lorsqu'il sut que Daurisès avait quitté l'Hellespont pour aller faire la guerre aux Cariens, il abandonna la Propontide, et conduisit ses troupes sur l'Hellespont même. Là, il soumit tout ce qu'il y avait d'Æoliens occupant le territoire d'Illium, et les Gergithes, reste des anciens Teucriens. Au milieu de cette expédition, Hymées mourut de maladie dans la Troade.

CXXIII. Telle fut la fin d'Hymées. A cette époque Artapherne, gouverneur de Sardes, et Otane, le troisième des généraux perses, marchaient pour porter la guerre en Ionie, ainsi que dans la partie de l'Æolie qui lui est limitrophe, et s'emparaient dans la première de Clazomène, et dans la seconde de Cyme.

CXXIV. Tandis qu'un si grand nombre de villes tombaient ainsi successivement au pouvoir des Perses, Aristagoras de Milet, celui qui avait mis l'Ionie en feu, l'homme, à ce qu'il paraît, d'un courage peu ferme, après avoir amené les affaires dans cet état de confusion, jugeant alors qu'il lui était impossible de résister à la puissance de Darius, ne songea plus qu'à fuir. Il rassembla donc ceux de son parti, et leur exposa dans une conférence : « Qu'il leur serait infiniment
« avantageux d'avoir une retraite assurée, dans le cas où ils
« seraient chassés de Milet; qu'il fallait par conséquent savoir
« d'eux quel asile ils préféreraient en quittant cette ville, ou
« de la Sardaigne, où ils pourraient aller fonder une colonie,
« ou de Myrcine des Édoniens, établissement que Darius
« venait de donner à Hystiée, qui avait commencé à le fortifier.
« Il voulait avoir leur opinion sur ce point.

CXXV. Hécatee l'historien, fils d'Hégésandre, déclara qu'il n'était d'avis ni de l'un ni de l'autre de ces deux établissements; qu'il pensait que l'on devait s'occuper de bâtir une forteresse dans l'île de Léros, où ils pourraient, si ils étaient contraints de quitter Milet, rester en sûreté, jusqu'à ce que l'occasion se présentât d'en partir et de revenir en force dans leur patrie. Telle fut l'opinion d'Hécatee.

CXXVI. Mais Aristagoras, qui inclinait particulièrement pour se retirer à Myrcine, prit son parti. Il remit le gouvernement de la ville à Pythagore, un des citoyens les plus distingués, et, après avoir emmené avec lui tous ceux qui voulurent le suivre, fit voile pour la Thrace, où il vint occuper la contrée qu'il s'était proposé d'habiter. Par la suite il sortit de cet établissement pour une expédition militaire, et périt, ainsi que toute sa troupe, dans un combat contre des Thraces, qu'il tenait assiégés, et à qui il avait refusé une capitulation pour rendre la ville.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

1. (I.) *Entonnèrent le pæan.* — Le pæan était un chant de victoire qui portait ce nom, parce qu'il commençait par ces mots : *Io pæan*. C'est de la ressemblance des mots *pæan* et *pæon* que les Pæoniens conclurent que leurs ennemis les provoquaient par leur nom, comme l'oracle l'avait annoncé.

2. (III.) *Au-dessus des Crestoniens.* — Il y avait en Thrace, suivant Étienne de Byzance, une ville de Creston, que ce géographe croit être la même que celle de Crestone, dont parle Hérodote (a).

3. (IV.) *Et le félicitent d'être enfin heureux puisqu'il est délivré des maux de la vie.* — Cette pensée se retrouve dans quatre vers du Cresphonte d'Euripide. Cicéron les a traduits en vers latins (b). On trouve aussi dans la Collection des Dissertations sur Épictète, par Arrien, une allusion à cette coutume des Transes (c).

4. (VI.) *Ils estiment comme une preuve de noblesse d'avoir la peau chargée de piqûres, dont ils rendent l'empreinte ineffaçable.* — On pratiquait cette sorte de tatouage sur le corps des enfants nobles (d), des femmes de condition libre; et celles qui avaient un plus grand nombre de ces empreintes étaient les plus considérées (e). Phanoclés, dans un poëme dont Stobée nous a conservé quelques vers, donne cependant à cet usage une origine peu honorable. Il prétend que les Thraces imprimèrent d'abord ces piqûres sur le corps de leurs femmes en punition du meurtre d'Orphée, qu'elles avaient impitoyablement massacré. Mais il n'est pas impossible que, malgré cette origine, de telles marques soient, par la suite, devenues un titre de noblesse, en constatant l'antiquité des races.

5. (IX.) *Le corps couvert d'une sorte de poils épais, crépus, et qui ont jusqu'à cinq ou six doigts de long.* — Cette description s'ap-

(a) Staphen. Bysant., *De urbibus*, in voce Creston.

(b) *Tuscul.*, liv. I, § 48.

(c) Arrian., *Dissertat. in Epictet.*, l. IV, ch. 6. Vide notam Uptoni, t. II, page 250.

(d) Artemidore, *Oneirocritica*, I, 9.

(e) Dion Chrysostome, *Orat.*, XIV, p. 233, edit. Morelli. Paris, 1604.

plique parfaitement à ces chevaux couverts d'un poil long, frisé, et comme laineux, que nous avons vus dans les armées russes, et qui sont originaires à peu près des mêmes contrées dont parle ici Hérodote.

6. (IX.) *Il faut aussi observer que le nom de syginnes n'est point étranger, et que chez les Liguriens ce mot signifie marchands, et chez les Cypriens des piques.* — MM. Larcher et Jacobi ont supprimé entièrement cette phrase; et il faut avouer qu'elle ne paraît pas avoir une relation bien intime avec ce qui précède. Cependant elle ne me semble pas inutile, elle jette une sorte d'incertitude raisonnable sur l'origine prétendue de ce peuple, en faisant remarquer que son nom de Syginnes n'est point étranger aux langues de la Grèce et de l'Italie, et qu'ainsi il est assez absurde d'aller chercher fort loin, et chez les Mèdes, sa filiation. C'est là probablement ce qu'Hérodote avait en vue, et ce qui doit décider à conserver la phrase. D'ailleurs, de telles digressions, et souvent aussi brusquement amenées, sont fréquentes chez notre historien; il aime à s'y livrer, et il a eu soin d'en prévenir.

7. (XX.) *Qu'un Grec actuellement simple gouverneur de la Macédoine.* — Ce titre de Grec que prend ici le fils d'Amyntas pouvait choquer la fierté des Grecs devant lesquels Hérodote lisait son ouvrage, et c'est par ce motif qu'il s'empresse un peu plus bas de démontrer qu'Alexandre avait droit de le prendre, et qu'on ne pouvait reprocher à l'historien de le lui conserver.

Rien n'est plus caractéristique des mœurs et des préjugés d'une nation que ces traits épars qu'il faut saisir avec soin, parce qu'ils instruisent mieux qu'une longue série de faits historiques sur des batailles gagnées ou perdues.

Sans doute, la vanité des Grecs était grande; mais combien elle était fondée! Et, si un tel défaut peut avoir une excuse, quelle nation a plus mérité qu'on le lui pardonnât? Jamais aucun peuple n'eut autant de droits à ce genre d'orgueil national, inspiré aux Grecs par le sentiment d'une supériorité acquise si rapidement et conservée si longtemps, même après que leur existence politique eut cessé, et que leur liberté fut perdue.

8. (XXV.) *Juges royaux.* — Hérodote a expliqué leurs fonctions, liv. III, ch. 31 (a). On a dû remarquer comment ils se tirèrent en courtisans habiles d'un pas difficile, et surent concilier l'envie de plaire à Cambyse avec une apparence de sincérité. On voit, par la triste fin de celui dont il est ici question, qu'ils ne furent pas toujours aussi adroits.

(a) Tome I, page 344.

9. (XXIX.) *Toutes les fois qu'ils trouvaient dans la partie supérieure, moins négligée que la plaine, quelque champ bien cultivé.* — J'ai ajouté ces mots, *moins négligée que la plaine*, pour faire mieux entendre le sens du texte. Il me semble évident qu'Hérodote a voulu parler de la partie élevée du territoire des Milésiens, où les mœurs et l'habitude du travail s'étaient peut-être mieux conservées, puisqu'il dit plus bas que les commissaires pariens descendirent pour rentrer dans la ville. Je ne crois donc pas qu'on puisse donner à ces mots, ἀνεστη-
κυία τῇ χώρῃ, le sens le *pays dévasté*, que leur donne M. Larcher, ni celui de *terres en friche*, comme a traduit M. Jacobi.

10. (XXXIII.) *Aux Caucases.* — C'était probablement le nom de quelques flots qui formaient une rade. Ce nom s'est perdu et ne se retrouve dans aucun géographe ancien. Aristide le rhéteur parle seulement d'une île Caucase (a).

11. (XLIV.) *Il avait été obligé de s'enfuir et de se réfugier à Croton.* — J'entends ici que Télus, mécontent de ce que le devin n'obtenait pas des auspices favorables, l'avait menacé, et que Callias avait pris le parti de s'enfuir. Cette version me paraît plus naturelle, et ne fait aucune violence au texte. Du reste, ce Télus était un assez méchant homme, si l'on en croit Diodore de Sicile (b), et il n'y a rien d'étonnant qu'il fût à la fois assez superstitieux pour s'alarmer d'un augure défavorable, et assez inconséquent pour en punir le devin qui le lui annonçait.

12. (XLIX.) *Un tableau en airain sur lequel était entaillé le contour entier de la terre, celui de la mer, et le cours de tous les fleuves.* — On a cru trouver dans ce tableau l'origine des cartes géographiques. En ne considérant, en effet, les cartes géographiques que sous l'acception la plus simple, c'est-à-dire, comme la représentation, sur un plan, des rapports de situation plus ou moins exactement déterminés entre divers lieux de la surface de la terre, il est évident que le tableau d'Aristagoras était une carte géographique. De tout temps il a existé des dessins de cette nature, grossièrement faits; et l'on en a trouvé chez les peuples les plus sauvages, exécutés sur des pierres, sur des écorces, sur des peaux, ou tracés dans le sable sous les yeux des navigateurs européens.

Mais on ne peut voir dans ce tableau ce qu'Hérodote semble vouloir indiquer une sorte de mappemonde, une représentation des contours de la terre connue des anciens, et dont la position aurait été déterminée par des lignes telles que les parallèles et les méridiens. Les con-

(a) Aristide, édit. Jebb., t. I, p. 546.

(b) Diodore de Sicile, l. XII, § 9, t. I, p. 483, édit. de Wesseling.

naissances que ce genre de construction de cartes exigeait ; manquaient alors, et l'on ne peut, par conséquent, reporter à une époque aussi reculée une science et un art beaucoup plus récents. Les cartes construites par des procédés géométriques ne remontent pas au delà de Ptolomée, qui, le premier, a fait usage des parallèles et des méridiens, et commencé à se rapprocher de la vérité, en faisant converger ces derniers.

Ainsi, quoique l'on attribue à Anaximandre, disciple de Thalès le Milésien, d'avoir osé le premier décrire sur un tableau toute la terre habitable ; quoiqu'Hécatee de Milet ait perfectionné cette tentative de manière à produire dans son temps une grande admiration (a), il est certain que ces premiers essais, quelque honorables qu'ils fussent pour leurs auteurs, ne constituaient pas ce que nous entendons par une mappemonde. Il y a tout lieu de croire seulement que la table de cuivre qu'Aristagoras avait apportée n'était qu'une copie de ce tableau d'Anaximandre ou de celui d'Hécatee, l'un et l'autre contemporains d'Aristagoras.

13. (LII.) *On trouve deux autres portes et une double garde.* — Je n'ai pas cru devoir m'éloigner du texte, quoique le mot porte, *pylae*, soit employé quelquefois pour signifier un défilé, et non pas des portes prises dans le sens rigoureux. D'ailleurs, il est très-possible qu'il existât réellement des portes à un passage étroit de la frontière, comme on en remarque encore de nos jours sur quelques communications dans les montagnes. Enfin, il m'a semblé qu'un mot employé plusieurs fois dans le même chapitre, et sur le même sujet, ne devait pas y prendre deux significations différentes.

14. (LIII.) *Jusqu'au memnonium royal.* — On nommait ainsi le palais ou la partie de la ville de Suze qu'habitait le grand roi, et, par extension, la ville même, comme on le voit plus bas dans le chapitre 54.

On supposait que Suze avait été bâtie par Tithon, père de Memnon, ou, suivant Étienne de Byzance, par Memnon lui-même (b).

Il est assez remarquable que par la suite il y eut en Égypte des palais qui portaient également le nom de memnonium. Strabon en indique un à Abydos d'Égypte, dont il vante la magnificence, et un autre à Thèbes (c) ; mais ces monuments ou n'existaient pas du temps

(a) Agathemerus, *de Geographia*, lib. I, cap. 1. *Geographia antiqua*. Leyde, Luchtmans, 1700, in-4°, p. 172.

(b) Stephanus Bysant., *in voce* Susa.

(c) Strabon, liv. XVII, p. 813 et 816.

d'Hérodote, ou n'étaient pas encore connus sous ce nom. Serait-ce seulement après la conquête des Perses et sous leur domination, que ces noms de palais memnoniens, d'ouvrages memnoniens, se seraient introduits en Égypte pour flatter les rois de Perse et leur rappeler le souvenir de leur pays? Une observation vient à l'appui de ce sentiment : l'on ne trouve quelque mention de la fameuse statue de Memnon et des sons qu'elle rendait, que depuis cette conquête, et même seulement lorsque l'Égypte fut devenue le partage d'un des successeurs d'Alexandre. Cependant si le colosse que l'on suppose être cette statue, et que l'on voit encore dans les ruines de Thèbes, eût existé sous ce nom du temps d'Hérodote, comment n'en fait-il point mention? Il n'ignorait pas qu'on voyait dans divers pays des statues de Memnon, puisqu'il dit, livre II, chapitre 106, que l'on prenait, mais à tort, des statues de Sésostris élevées dans la Syrie pour celles de Memnon. Il me semble donc qu'il y a tout lieu de croire que lorsqu'Hérodote visita l'Égypte, le nom de ce Memnon y était encore inconnu, ou du moins n'était affecté à aucun monument, et que ce n'est que bien après qu'il s'y est introduit. La fable du colosse sonore serait alors tout à fait étrangère à l'histoire de l'Égypte proprement dite, et seulement une fable grecque, puisqu'aucun historien antérieur aux Ptolomées n'en a parlé.

Du reste, les stations placées entre Sardes et Suze sont, à ce qu'il paraît, l'origine des caravansérails établis dans l'orient sur les routes, et dont la construction est due, soit au gouvernement, qui en fait les frais, soit à de pieuses fondations des particuliers riches.

15. (LIII.) *On trouve de Sardes jusqu'au memnonium royal treize mille cinq cents stades ou quatre cent cinquante parasanges.* — Hérodote se sert ici évidemment du stade persan, beaucoup plus long que celui dont il fait ordinairement usage. Le stade persan, suivant M. Jomard, contenait 147,78 mètres, par conséquent la parasange en valait 4,433,40 (a), et la distance totale de Sardes à Suze se trouve ainsi de 1,995,000 mètres, ou mille fois mille toises et un peu plus. On employait quatre-vingt-dix jours à faire cette route, à raison de onze mille toises et quelque chose par jour. Cette journée comprend, en effet, une distance convenable pour une marche dans un pays difficile et sur une route coupée de montagnes, de défilés et de rivières considérables. Il n'est donc pas étonnant qu'elle diffère de celle qui résulte des dimensions attribuées à la Scythie dans le livre précédent. Mais j'ai fait observer que cette dernière était sans doute calculée pour des hommes

(a) *Système métrique des Égyptiens*, tableau n° X, à la fin de l'ouvrage.

allant en chariot ou à cheval, dans un pays de plaine, et qu'alors elle pouvait être estimée de vingt à vingt-deux mille toises sans choquer la vraisemblance (a).

16. (LVII.) *Et vinrent se réfugier à Athènes.* — On peut voir dans Meursius (*Lectiones Atticæ*, l. V, ch. 31) plusieurs détails curieux sur l'étymologie du nom de ces Géphyréens, qui sont illustres pour avoir donné le jour aux libérateurs d'Athènes, Harmodius et Aristogiton.

Suivant quelques critiques, il paraît que ce nom venait d'un pont (γέφυρα) que les Mystes étaient obligés de passer dans les mystères d'Éleusis.

Voir aussi Suidas *in voce* γέφυρις, où il donne une origine différente au nom de Géphyréens; selon lui, géphyris signifie *advena*, *étranger*.

17. (LVIII.) *Ils en modifièrent le trait pour les approprier à la langue grecque à mesure des changements qu'elle éprouvait.* — Le texte dit *le rythme*, expression qu'il nous est fort difficile d'entendre et de traduire. J'ai suivi le sens le plus naturel en me servant du mot *trait*, parce qu'il me semble qu'il ne peut être question que de la forme des lettres, de la manière de les tracer, et non de leur valeur ou de leur son, puisque les Grecs, en adoptant les lettres des Phéniciens, n'adoptèrent pas leur langue (b). Il y a même tout lieu de croire que dans les modifications que les Grecs firent subir aux caractères qu'ils empruntaient des Phéniciens était compris le sens dans lequel on les traçait, qu'ils avaient changé pour conserver l'usage d'écrire de gauche à droite, qui leur venait probablement des anciens habitants de la Grèce, des Pélasges (c).

Il ne faut donc pas conclure du texte d'Hérodote que les Phéniciens apportèrent aux Grecs *les lettres*, qu'ils ne connaissaient pas, mais seulement que les Grecs reçurent des Phéniciens *des lettres, des caractères, une forme d'écriture*, auparavant inconnus dans la Grèce; Hérodote, s'il avait eu la première idée, n'aurait pas manqué; pour l'exprimer, d'employer l'article, et aurait dit καὶ τὰ γράμματα, et non pas simplement καὶ γράμματα. L'impossibilité de rendre cette différence dans le latin, qui n'a point d'article, fait que les versions écrites dans cette langue confondent les deux idées quoiqu'elles soient très-différentes; mais le français permet de les distinguer.

Cette distinction est même d'autant plus fondée, qu'il paraît certain, d'après Diodore de Sicile, que les Pélasges avaient des lettres, et que

(a) Voyez plus haut la note 36 du livre IV, p. 545.

(b) Voyez la note 22 sur le cli. 57 du liv. I.

(c) *Id.*, *id.*

les anciens habitants de la Grèce, soit sous ce nom de Pélasges, soit sous celui d'Hellènes, en faisaient usage avant l'arrivée de la colonie phénicienne conduite par Cadmus (a). Les Grecs du continent auront seulement admis les lettres phéniciennes comme plus commodés que celles dont ils se servaient, et suivi probablement en cela l'exemple des Ioniens et des autres Grecs d'Asie voisins des Phéniciens.

18. (LVIII.) *Diphthères*. — Peaux d'animaux, *membranæ*, parchemin, par opposition au papyrus, à l'écorce, au *liber* des plantes.

19. (LXI.) *Laodamas, le monarque*. — Il me semble qu'il y a une différence entre l'expression employée ici et celle de *tyran*, et que M. Larcher n'aurait pas dû les confondre. Le tyran était celui qui s'emparait de l'autorité absolue, dans une cité qui jouissait, avant cette usurpation, de l'isonomie ou de l'isocratie. Le monarque était celui qui était placé à la tête de l'état comme roi, mais en vertu de la forme du gouvernement adopté par la cité, ou par succession, mais non par l'usurpation. Le tyran pouvait gouverner moins despotiquement que le monarque, mais il était toujours tyran. Le monarque pouvait, par la constitution de l'État ou par abus de la puissance qui lui était confiée, devenir despote, mais il n'était jamais tyran. Il fallait, je crois, maintenir cette nuance dans la traduction. Comme les usurpateurs du pouvoir dans les cités ne rougissaient nullement du nom de tyran, qui n'est devenu injurieux que par la suite, on ne peut supposer que ce fût par délicatesse ou par scrupule que Laodamas prit sur le trépied qu'il consacrait le nom de monarque au lieu de celui de tyran.

On verra plus bas (ch. 92, §. 2 du même livre) que la pythie appelle les Bacchiades monarques et non tyrans, parce qu'ils gouvernaient Corinthe en vertu d'une constitution qui avait placé exclusivement l'autorité souveraine dans cette famille. Ils n'étaient donc pas tyrans puisqu'ils n'avaient pas usurpé le pouvoir. Cypsélus, qui leur succéda en violant l'ordre établi, fut tyran.

20. (LXI.) *Des fêtes consacrées à Cérès Achéenne et qui leur sont propres*. — On donne diverses étymologies de ce surnom de Cérès. Le scoliaste d'Aristophane (b) le fait venir de l'écho, du retentissement des tympanons, et des cymbales en usage dans les fêtes de Cérès. Hésychius le tire du mot ἄχος, *douleur*, du chagrin que causait à la déesse la perte de sa fille Proserpine (c). Voyez aussi Meursius, *Lect. atticæ*, liv. V, ch. 31.

(a) Diodore de Sicile, liv. III, § 66, et liv. V, § 74.

(b) *In Acharnensibus ad vers. 709.*

(c) Hésychius, *in voce* ΑΧΑΙΑ.

21. (LXII.) *En pierre porine.* — Ou pierre pore : elle était semblable à celle de Paros pour la blancheur et la dureté, mais moins pesante. C'est tout ce que Pline dit de cette pierre, qui aurait eu, d'après cela, beaucoup de ressemblance avec le marbre de Paros (a). Il paraît cependant qu'elle était moins précieuse et moins chère, puisque l'on regarda comme une magnificence et une libéralité des Alcmaeonides d'avoir exécuté en pierre ou marbre de Paros quelques parties du temple de Delphes, qu'ils ne s'étaient chargés de construire qu'en pierre porine.

Voyez au surplus, sur cette pierre, la note de M. Guettard, jointe à la traduction française de Pline, par M. Poinssinet de Sivry, tome XI, page 578. Cette note contient une dissertation sur la nature de la pierre pore, qui, suivant l'auteur, serait assez semblable au tuffau, pierre tendre, qui se coupe facilement, mais qui se durcit à l'air, et devient susceptible d'une sorte de poli.

22. (LXVI.) *Sacrifiaient à Jupiter Carien.* — Jupiter Carien était le patron des esclaves, qui lui offraient des sacrifices; aussi a-t-on vu dans cette observation un trait de satire contre Isagoras et sa famille, dont Hérodote semble ici rabaisser l'origine en lui donnant pour patron la même divinité que les esclaves honoraient. Plutarque n'a pas manqué de relever ce trait, et de le présenter comme une preuve de la malignité qu'Hérodote a mise dans ses écrits (b).

Il y a, je crois, beaucoup d'affectation dans ce reproche comme dans tous ceux que Plutarque adresse à notre historien, le plus souvent avec une insigne mauvaise foi. On a vu plus haut (liv. I, ch. 171), Hérodote parler très-honorablement du temple de Jupiter Carien, et citer comme un privilège des Mysiens, des Lydiens et des Cariens de le posséder en commun.

23. (LXVI.) *Ajax, qu'il admit comme voisin et allié d'Athènes.* — Ajax, fils de Télamon, donna effectivement son nom à la tribu Éantide.

24. (LXVII.) *Qu'il n'était qu'un homme bon à lapider.* — Je suis ici le sens donné par Suidas au mot λευστήρ, *digne d'être lapidé, bon à être lapidé* (c). Je sais qu'avec une légère altération dans ce mot on l'a généralement rendu par celui de *brigand*, de *voleur*; mais j'ai peine à croire que la réponse de la pythie puisse s'entendre en ce sens. Clithène de Sicyone n'était pas un brigand : il était devenu tyran de son

(a) Pline, *Hist. Nat.*, l. XXXVI, ch. 17.

(b) Plutarque, *de Herodotei malignitate*, t. X, édit. Reiskii, p. 415.

(c) Suidas, *in voce* λευστήρ.

pays ; mais ce n'est pas en cette qualité que la réponse de la pythie est un reproche. Adraste, que Clisthène poursuivait, était un héros consacré, dont le culte avait été reconnu : en le privant de ses honneurs et des fêtes instituées pour lui, Clisthène faisait une action sacrilège ; il violait des lois saintes, et ce crime était aux yeux de la pythie punissable du dernier supplice, de la lapidation enfin, supplice des sacrilèges.

25. (LXVII.) *Ils avaient même institué des chœurs tragiques pour perpétuer le souvenir de ses malheurs.* — Ce passage est remarquable en ce qu'il semble faire remonter l'invention de la tragédie avant l'époque où vivait Thespis. Ceux qui ont voulu réserver aux Athéniens la gloire de l'invention ont cru, et M. Larcher est de ce nombre, qu'Hérodote n'avait fait ici que donner, par anticipation, aux chants en l'honneur de Bacchus le nom de chœurs tragiques, quoiqu'ils ne l'eussent point alors (a).

D'autres ont vu dans ces premiers essais, si l'on peut s'exprimer ainsi, le véritable germe de la tragédie, que Thespis n'aurait fait que recueillir et développer (b). Cependant, en admettant cette opinion, ils ont reconnu que ces chœurs tragiques des Sicyoniens ne consistaient qu'en vers improvisés, et non pas en compositions dramatiques, conçues et écrites à l'avance (c).

26. (LXVIII.) *Les autres (tribus) eurent le nom d'Hyates, de Chæréates, d'Onates.* — Ces trois noms dérivent de mots grecs dont les deux premiers signifient un pourcean, et le troisième un âne. Le nom d'Archélaens que Clisthène conserve à sa tribu vient d'un mot qui signifie puissance, autorité, et pourrait être rendu en français par tribu princière.

27. (LXIX.) *Le peuple, qu'on avait jusque-là toujours repoussé des affaires.* — Il me semble que c'est le seul sens raisonnable que l'on puisse donner à l'expression employée dans l'original. Hérodote a voulu dire, du moins je le pense ainsi, que jusque-là on avait toujours maltraité le peuple, qu'on l'avait compté pour rien, et que Clisthène fut le premier qui songea à le ménager, à le gagner, et réussit ensuite dans ses projets par la faveur populaire. Entendre les mots du texte, comme l'a fait M. Larcher, de la privation des droits du peuple par la tyrannie, c'est leur donner une trop grande extension ; les faire rapporter à Clisthène, comme l'a fait M. Schweighæuser, et lire, *le peuple, auparavant mal disposé pour Clisthène*, etc., c'est, je crois, intro-

(a) Traduction d'Hérodote, t. IV, p. 303.

(b) Bentley, *Opuscul. philologica*, p. 310, édit. Lipsiæ.

(c) Freder. Creuzer, *Commentationes Herodoteæ*, p. 221, in notis.

duire dans le récit d'Hérodote une circonstance nouvelle, dont il ne fait aucune mention. On ne voit, en effet, dans tout ce qu'il dit sur Clisthène, rien qui annonce que celui-ci eût d'abord été mal avec le peuple et obligé de regagner sa faveur. Mais prendre ce passage comme une réflexion de l'écrivain, qui fait voir que Clisthène, plus habile que les autres, commença à compter pour quelque chose le peuple, que l'on avait avant lui heurté sans ménagement, est un sens naturel et simple. M. Jacobi a aussi entendu le texte de cette manière.

28. (LXIX.) *Il constitua dix phylarques au lieu de quatre*, etc. — Phylarques, chefs ou commandants des tribus.

29. (LXXI.) *Les prytanes des Naucreres*. — C'étaient des magistrats qui avaient l'administration de la marine des Athéniens (a).

Dans le récit de l'affaire de Cylon, que donne Thucydide, ce ne sont pas les prytanes des Naucreres qui s'engagent avec les réfugiés, mais les neuf archontes qui avaient la garde de la citadelle.

30. (LXXI.) *Ces événements se passèrent avant le temps de Pisistrate*. — On peut les lire plus en détail dans Thucydide, liv. I, ch. 126. Suivant ce dernier historien, Cylon et son frère s'étaient échappés, et leurs complices seuls avaient été mis à mort. Du reste, les faits sont semblables.

31. (LXXXII.) *Damiès et Auxésiès*. — Ou Damia et Auxésia. Les mêmes divinités que Cérès et Proserpine, dont le culte mystérieux s'était étendu dans toute la Grèce, particulièrement depuis l'arrivée des colonies égyptiennes. On retrouve même dans les injures que les femmes se disaient aux fêtes de Damiès et d'Auxésiès une particularité du culte égyptien dans les panégyries de Bubaste (b).

32. (XCII.) *Les monarques*. — Les Bacchiades sont appelés ici monarques, parce qu'ils étaient la seule famille dont les chefs du gouvernement étaient tirés, quoique la forme de ce gouvernement fût cependant, à ce qu'il paraît, une sorte d'oligarchie (c).

33. (XCII.) *Et châtiéra Corinthe*. — M. Larcher a traduit *gouvernera Corinthe*; M. Jacobi, *possédera Corinthe*. Le sens que j'ai suivi, et que M. Schweighæuser adopte également, semble le plus naturel. Les Corinthiens seront châtiés en passant de la monarchie, ou, pour mieux dire, de l'oligarchie sous la tyrannie.

34. (XCII.) *L'aigle est fécondée parmi les pierres*. — Cette con-

(a) Voyez *Harpocraton Lexicon*, in voce Ναυκραρικά, et Hesychius in voce Ναύκλαροι.

(b) Voyez liv. II, ch. 60.

(c) Voyez la note sur le chap. 61 de ce livre.

tinuelle allusion du mot pierre, *petra*, pris au simple et au figuré, vient de ce que la femme d'Éétion accoucha dans un bourg nommé *Pétra*, la pierre.

On voit que le jeu de mots sur la même expression qui se trouve dans l'Évangile (a), est beaucoup plus ancien que ce livre, et que le goût pour les allusions de ce genre, si fréquemment employées dans les réponses des oracles, dans les écrits des prophètes, remonte à la plus haute antiquité.

Du reste, l'allusion sur le nom de l'apôtre Pierre appartient à la langue araméenne. Pierre était appelé dans cette langue Céphas (b), mot qui a la même signification que *petra* (c) en grec et en latin; elle se retrouve donc dans la version syriaque, mais elle a disparu dans l'arabe.

Pour achever tout ce qui, dans le chapitre d'Hérodote qui nous occupe, a rapport aux jeux de mots (et ils y sont nombreux), je ferai remarquer que le mot aigle qui commence la réponse de la pythie est encore une allusion au nom d'Éétion, qui vient d'ἄετος, *aigle*; et qu'enfin celui de sa femme *Labda* en est aussi une prise de la forme du lambda grec Λ. *Labda* était boiteuse, et avait probablement les jambes à peu près disposées comme les deux traits du lambda.

35. (XCII.) *Mais non pas les fils de ses fils.* — L'oracle n'est pas exact, parce qu'il paraît qu'un certain Psammitichus, petit-fils de Cypsélus, régna après la mort de Périandre; mais le règne très-court de ce Psammitichus, dont la filiation n'est pas même bien établie, ne me paraît pas un motif assez puissant pour altérer le texte (d).

M. Coray, voulant sauver l'honneur de l'oracle grec, propose une légère correction qui ferait lire, *et encore les enfants de ses enfants*. Cette correction ingénieuse, appuyée par l'autorité d'un savant aussi éclairé que M. Coray, juge si excellent dans la matière, a engagé M. Larcher à réformer sa traduction. Je n'aurais pas hésité à suivre son exemple, si la correction même ne m'eût pas paru amener une nouvelle difficulté; *et encore les enfants de ses enfants* ne peut se dire d'un seul des petits-fils de Cypsélus, qui régna à peine trois ans. Ainsi c'est tomber d'une contradiction dans une autre; et dans la nécessité de choisir, j'ai laissé subsister la plus vieille erreur comme la plus respectable.

Du reste, le lecteur peut se déterminer pour l'une ou l'autre leçon, rien n'est moins important.

(a) Math., ch. XVI, verset 18.

(b) Joann., ch. I, verset 42.

(c) *Thesaurus linguae sanctae*, in-10no, p. 465.

(d) Voyez Bouthier, *Dissertations sur Hérodote*, ch. XV, p. 169.

M. Schweighæuser a conservé l'ancienne leçon, et M. Jacobi l'a également maintenue dans sa traduction allemande.

36. (XCIII.) *Les oracles qui se trouvaient actuellement dans les mains des Lacédémoniens.* — J'ai ajouté ces derniers mots pour l'intelligence du texte. Il est ici question des oracles qui avaient appartenu aux Pisistratides, et dont les Lacédémoniens s'étaient emparés pendant qu'ils occupèrent la citadelle d'Athènes. Il en a été parlé plus haut chap. 90.

37. (XCVII.) *Ces vingt vaisseaux furent le principe de tous les malheurs des Grecs et des Barbares.* — Rien n'est plus vrai et ne pouvait être exprimé plus simplement ni plus noblement. Hérodote est loin de faire un tort aux Athéniens, déjà révoltés des prétentions des Perses, d'avoir cédé aux instances d'Aristagoras, d'avoir été généreux et sensibles aux maux des Grecs d'Asie; mais, en homme supérieur, l'historien saisit et fait remarquer habilement l'influence que les résolutions précipitées, lors même qu'elles sont dictées par de nobles sentiments, ont sur la destinée des hommes et des nations.

La critique de Plutarque sur ce passage d'Hérodote est tout à fait sans fondement (a).

38. (C.) *La rade de Coresse.* — Coressus, nom d'une montagne assez élevée, distante d'Éphèse de quarante stades environ. Il y avait au pied de cette montagne un bourg du même nom et une rade (b).

39. (CIV.) *Roi des Salaminien.* — Salamis, Salamine, était le nom d'une des villes de l'île de Chypre. Ces villes étaient, à ce qu'il paraît, presque toutes sous le commandement ou l'autorité d'un chef, qui portait le nom de roi, *Basileus*.

40. (CVI.) *La Sardaigne même, la plus grande île connue.* — On a trouvé étrange qu'Hystiée parlât ici de la Sardaigne. Rollin a particulièrement fait cette observation : « La Sardaigne était, dit-il, un pays trop éloigné de l'Ionie (c) ; » mais M. Larcher a parfaitement justifié notre historien, dont le texte d'ailleurs ne peut être soupçonné d'altération en cet endroit. La Sardaigne, la plus grande des îles, était parfaitement connue des Ioniens; Bias leur avait même proposé d'aller s'y établir lorsque la liberté de l'Ionie fut menacée par les Perses (d). Cette circonstance ne pouvait être ignorée de Darius, à qui sans doute on l'avait racontée : rien n'était donc plus naturel et plus propre à

(a) Plutarch., *de Herodotea malignitate*, tom. IX, édit. Reiskii, p. 417.

(b) Wesseling, *ad Diodorum*, l. XIV, 99.

(c) *Histoire ancienne*, tom. III, pag. 129, sa note, édition in-12. Paris, 1736.

(d) Livre I, chap. 165 et 166.

séduire le roi que cette sorte d'engagement que prenait Hystiée (a).

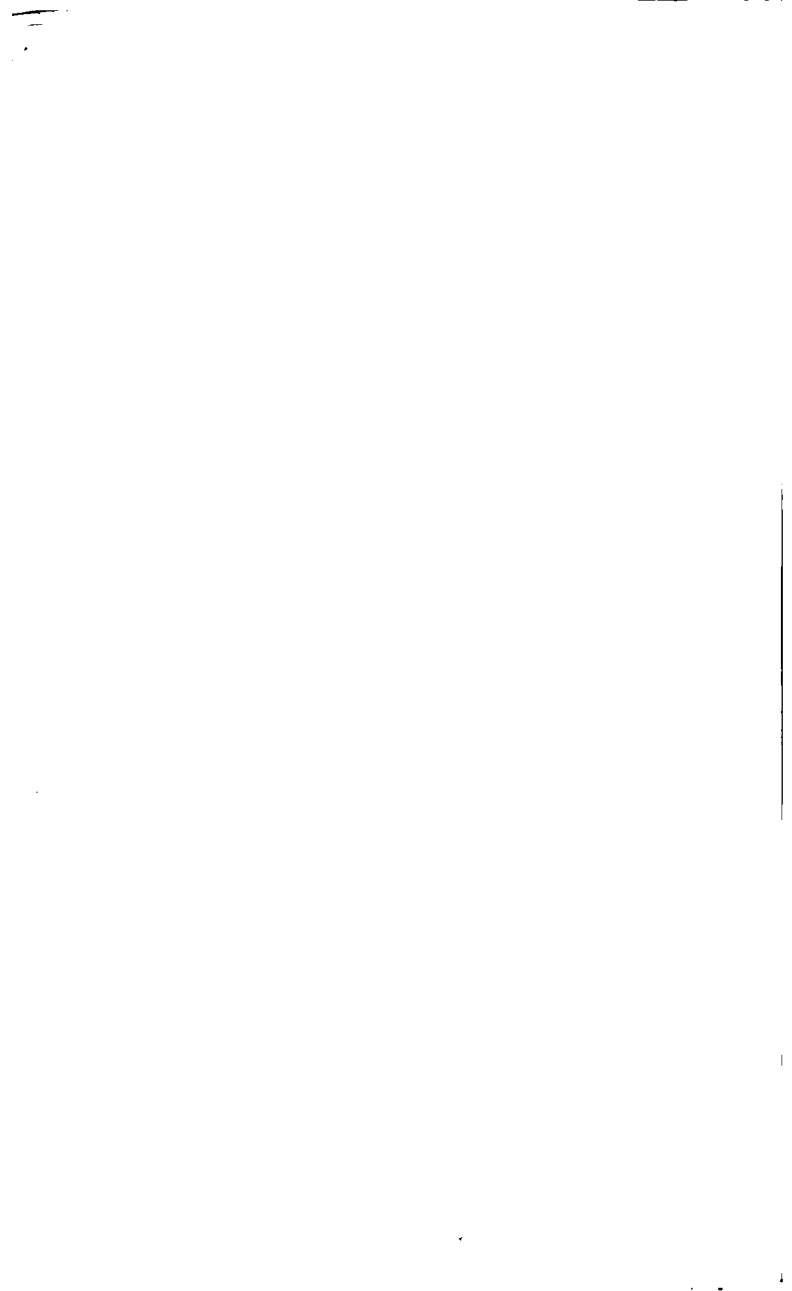
41. (CXIII.) *Dans les vers qu'il (Solon) composa en son honneur et mit au-dessus de tous les tyrans.* — Ces vers existent, et ont été insérés par Brunk dans un de ses recueils de poésies grecques (c).

42. (CXVI.) *Et plusieurs autres généraux perses, qui avaient également épousé des filles de Darius.* — J'avoue que ce nombre indéfini de généraux qui tous ont épousé des filles de Darius me paraît suspect; et je crois que cette qualité de gendre du roi n'appartenait qu'aux généraux Daurisès, Hymées et Otane, qui sont nommés. Une légère transposition dans le texte aurait amené ce sens plus naturel; il suffisait de placer avant les mots *παι ἄλλοι Πέρσαι στρατηγοί*, ceux-ci, qui les suivent immédiatement, *ἔχοντες παι οὗτοι Δαρείου θυγατέρας*, et toute l'in vraisemblance qui résulte de la leçon actuelle disparaissait. Mais comme il est assez indifférent d'adopter l'une ou l'autre de ces deux interprétations, je n'ai pas voulu supposer la transposition : je me contente de l'indiquer comme un changement facile à faire par ceux qui seraient choqués de cette foule de gendres de Darius.

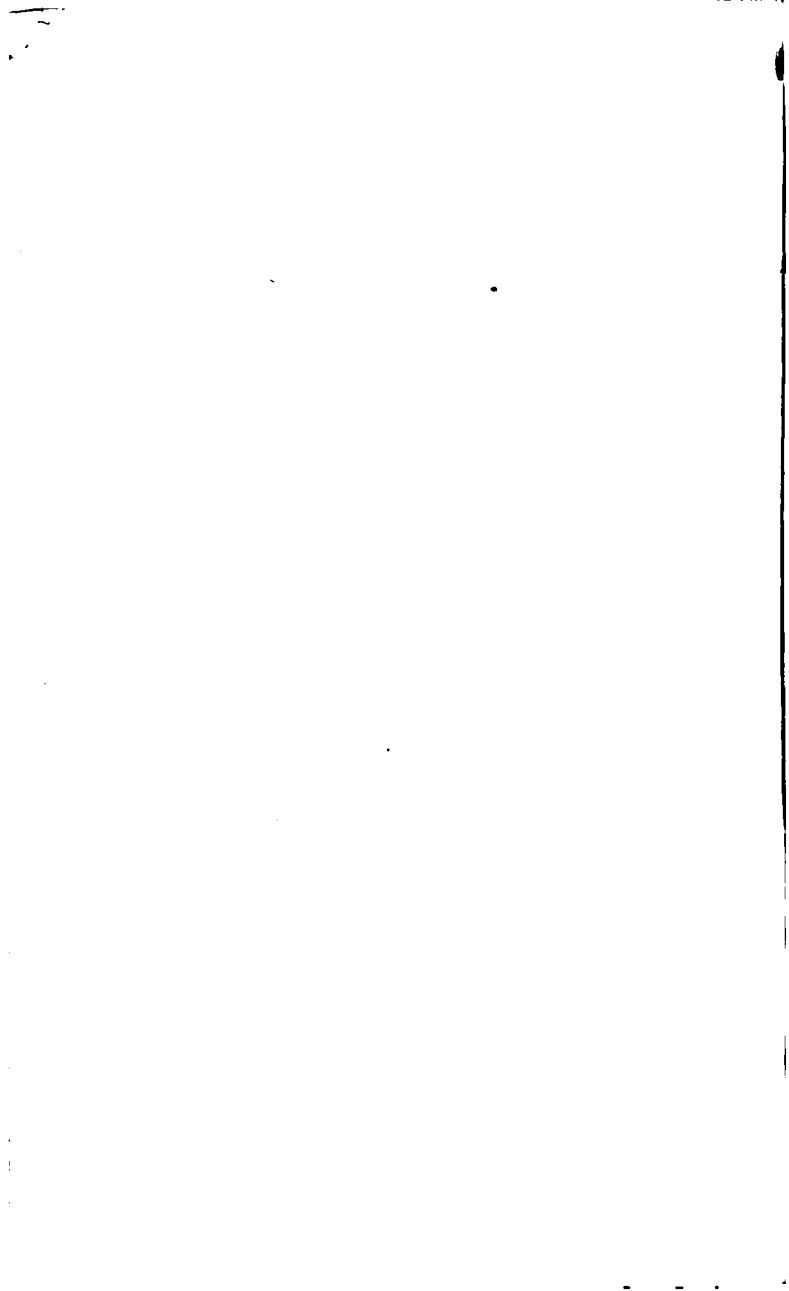
Ce changement a reçu l'approbation de M. Letronne. Voy. *Journal des Savants*, mars 1823.

(a) M. Larcher, note 283, sur le livre V de sa traduction d'Hérodote, t. IV, p. 368 de la seconde édition.

(b) *Gnomici poetæ Græci*. Strasbourg, 1784, pag. 81.



LIVRE SIXIÈME.
ÉRATO.



OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE SIXIÈME LIVRE.

Les faits racontés dans ce livre suivent une succession régulière d'époques, à l'exception d'un petit nombre de digressions que j'aurai soin d'indiquer. Voici les événements rangés suivant l'ordre chronologique :

	Années avant l'ère vulgaire.
Arrivée d'Hystiée à Sardes.....	498
Combat naval, sous Milet, entre la flotte de Darius et celle des Ioniens, qui y sont défaits.....	498
Prise de Milet, six ans après le commencement de la révolte d'Ionie, suscitée par Aristagoras.....	498
On représente à Athènes la tragédie de Phrynicus sur la prise de Milet.....	497
Fondation de Zancle en Sicile (aujourd'hui Messine) par les Samiens, qui parvinrent à se sauver après la perte de la bataille navale de Milet.....	497
Mort d'Hystiée.....	497
Conquête des Iles grecques à la suite de la prise de Milet.	
L'Ionie soumise de nouveau aux Perses.....	468
Conquête de la Chersonèse de Thrace et des villes grecques sur l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore, faite par les Perses.....	497
Au sujet de la conquête de la Chersonèse, Hérodote raconte épisodiquement les événements qui s'y étaient passés. Miltiade l'Athénien avait fondé, environ soixante ans auparavant, c'est-à-dire vers l'an 560, une colonie dans la Chersonèse, et y avait régné. Stésagoras lui succéda dans la puissance souveraine, et à sa mort, Miltiade fils de Cimon, descendant de la famille de Miltiade l'ancien, était venu recueillir l'héritage de Stésagoras, vers l'an 518. Ce Miltiade, célèbre dans la suite, par la victoire de Marathon, fut chassé de la Chersonèse par les Thraces; mais il y revint quelques années après, vers 507. Il s'était trouvé, avec les autres chefs ioniens, à l'expédition de Darius en Scythie, en 511, et avait donné le conseil de rompre le pont sur l'Ister. Il régnait dans la Chersonèse, lorsque les Perses	

Années avant
l'ère vulgaire.

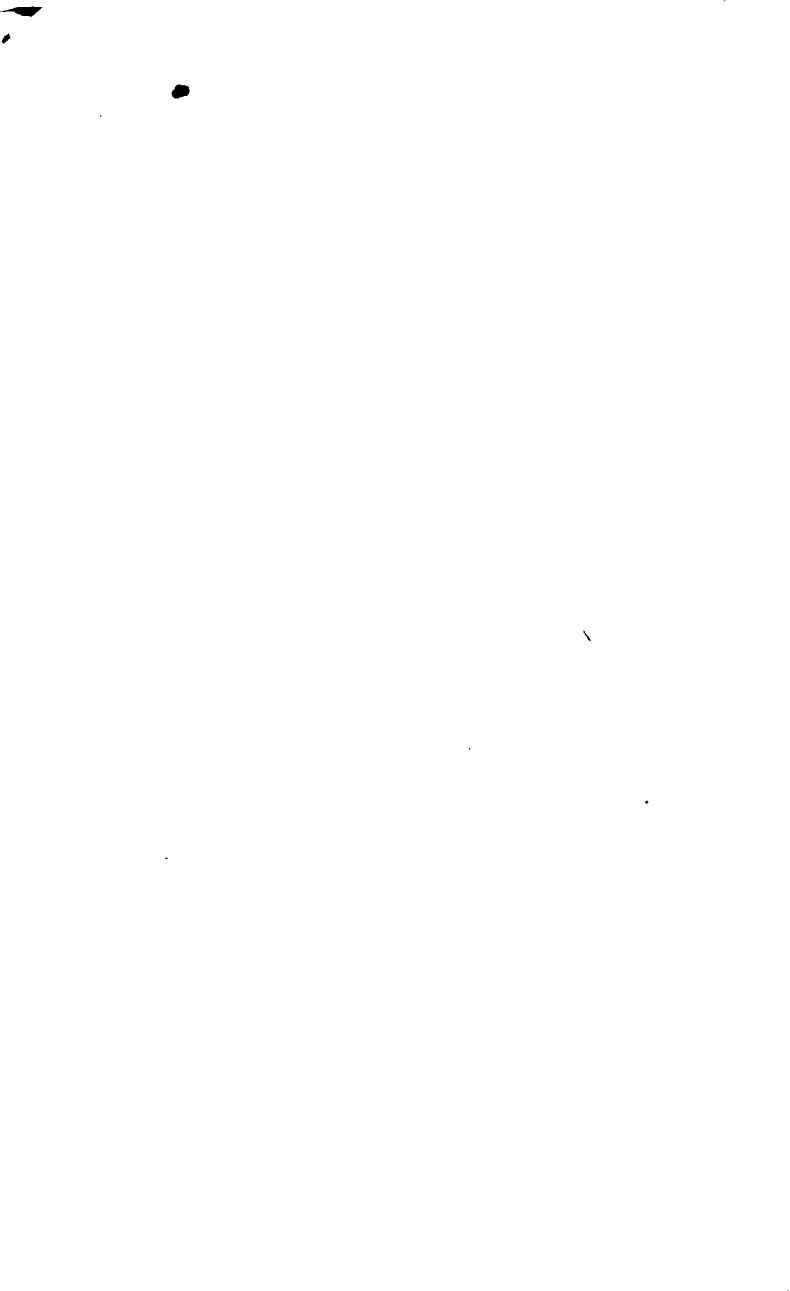
y portèrent leurs armes. Obligé de fuir, après avoir essuyé beaucoup de revers, il retourne à Athènes, en.....	496
Il est ensuite nommé un des dix généraux athéniens qui commandaient l'armée à Marathon.	
Mardonius, général des Perses, arrive sur l'Hellespont, en..	495
Il soumet la Macédoine, en.....	495
Il revient la même année en Asie.....	495
L'Ionie est pacifiée entièrement; les Perses y établissent un nouveau système d'administration.....	495
Darius, méditant de nouveaux projets contre la Grèce, envoie demander dans toutes les villes l'hommage de la terre et de l'eau.....	493
La plupart l'accorde, entre autres celle d'Egine. Les Athéniens profitent de cette occasion pour accuser les Eginiètes à Sparte: guerre entre les Athéniens et les Eginiètes....	493 à 492
Hérodote raconte ici, épisodiquement, l'origine des inimitiés entre ces deux peuples. Il est inutile, et peut-être impossible, de fixer des dates aux événements qu'il rapporte à ce sujet, et qui sont mêlés de beaucoup de fables.	
Les Lacédémoniens prennent le parti des Athéniens contre les Eginiètes.....	493
Dans une autre digression, Hérodote donne des détails sur les dissensions qui existaient à cette époque entre les deux rois de Sparte, Cléomène et Démarate.	
Cléomène force, par ses intrigues, Démarate à se démettre de la royauté.....	492
Démarate se retire en Asie, près de Darius, qui l'accueille...	492
Cléomène meurt misérablement.....	492
Les Perses font de nouveaux préparatifs contre la Grèce, et particulièrement contre les villes d'Athènes et d'Erétrie.....	492
Mardonius est rappelé par Darius, et le commandement est donné à Datis.....	491
Bataille de Marathon.....	490
Invasion de Miltiade dans les îles grecques après la victoire de Marathon.....	490
Miltiade meurt, à Athènes, des suites d'une blessure qu'il	

Années avant
l'ère vulgaire.

s'était faite au genou en franchissant les murs du temple
de Cérès-Thesmophore, à Paros.....

490

La digression sur les Alcmaeonides qui se trouve vers la fin
de ce livre, se rattache à des temps qui précèdent l'é-
poque des événements racontés dans le cours du livre.
Alcmæon, auteur de cette famille, était antérieur à Crésus,
puisque le petit fils de cet Alcmæon, du même nom que
lui, était contemporain du roi lydien. Ainsi le premier
Alcmæon peut être placé vers l'an 630 avant l'ère vul-
gaire, et le second vers l'an 560. Mégacles, fils de ce se-
cond Alcmæon, se met au rang des prétendants à la main
d'Agariste, fille de Clisthène de Sicyone; ce qui fixe son
mariage avec cette Agariste et l'aventure d'Hippoclide,
une génération après Alcmæon, et, par conséquent,
vers l'an 530.



LIVRE SIXIÈME.

ÉRATO.

I. C'est ainsi que finit Aristagoras , qui avait suscité la révolte de l'Ionie. Cependant Hystiée , tyran de Milet , ayant obtenu de Darius la permission de quitter Suze , se rendit à Sardes. Lorsqu'il y fut arrivé , Artapherne , gouverneur de la province , lui demanda s'il connaissait les causes de la révolte de l'Ionie : il répondit qu'il les ignorait entièrement , et ajouta , comme s'il eût été tout à fait étranger à ce qui s'était passé , qu'il avait été plus que personne surpris de l'événement ; mais Arthapherne , instruit de la vérité , et qui démasquait les artifices d'Hystiée , reprit la parole , et lui dit : « Voulez-vous , Hystiée , savoir comment les choses ont eu lieu ? le voici : vous avez cousu le soulier et Aristagoras l'a chaussé. »

II. Artapherne ayant , par ces mots , laissé voir qu'il était au fait des causes de la rébellion , Hystiée , à qui un homme aussi pénétrant devenait redoutable , s'échappa dès la nuit suivante , et s'enfuit vers la mer. On vit alors clairement qu'il avait trompé Darius , et qu'il n'avait promis de lui soumettre la grande île de Sardaigne que pour ménager l'occasion de se mettre à la tête des Ioniens dans la guerre qu'ils faisaient contre Darius même. Hystiée s'étant hâté de passer dans l'île de Chio , y fut d'abord arrêté par les habitants , comme soupçonné de venir au nom du roi exciter des troubles parmi eux ; mais dès qu'il se fut expliqué et fait connaître comme ennemi de Darius , on le relâcha immédiatement.

III. Les Ioniens voulurent alors connaître quelle raison il avait eue pour faire passer à Aristagoras l'avis de se révolter contre le roi , et attirer par là de si grands malheurs sur l'Ionie ; mais Hystiée déguisa les véritables causes de

sa conduite et supposa pour motif, « que Darius ayant
« formé le projet de donner aux Phéniciens l'Ionie à ha-
« biter et de transporter les Ioniens en Phénicie, l'objet de
« l'avis envoyé à Aristagoras était de prévenir l'effet de ce
« dessein. » Jamais le roi n'avait conçu une telle pensée, mais
cette réponse augmentait les craintes des Ioniens.

IV. A la suite de cette explication, Hystiée employa un certain Hermippus d'Atarnée, comme courrier, pour porter à Sardes des lettres écrites par lui à quelques Perses, déjà admis à la confiance du rôle qu'il jouait dans la rébellion. Cet Hermippus, au lieu de rendre les lettres à ceux à qui elles étaient adressées, les remit toutes entre les mains d'Artapherne, qui, après les avoir lues, complètement éclairé sur tout ce qui se passait, ordonna à Hermippus de les donner à ceux à qui elles étaient destinées, d'en prendre les réponses et de les lui apporter. Ceux des Perses dont la trahison était ainsi dévoilée furent mis à mort par l'ordre d'Artapherne, et cet événement excita dans Sardes de grands troubles.

V. Les espérances qu'Hystiée avait fondées sur cette intrigue étant déçues, les habitants de Chio, à sa prière, le ramenèrent à Milet; mais les Milésiens, déjà charmés d'être délivrés d'Aristagoras, n'étaient nullement disposés à recevoir chez eux un autre tyran, après avoir goûté de la liberté. Hystiée, obligé de recourir à la force, fut blessé à la cuisse dans une tentative de nuit qu'il fit pour pénétrer dans Milet, et contraint de se retirer. Repoussé de sa patrie, il retourna dans l'île de Chio; et, n'ayant pu déterminer les habitants à lui donner des vaisseaux, il passa à Mitylène, où il vint à bout de persuader aux Lesbiens de lui en confier. Ils mirent en mer huit trirèmes, avec lesquelles Hystiée se rendit à Byzance. Ces bâtiments s'y tinrent en embuscade, s'emparant de tous les navires qui sortaient du Pont-Euxin, à l'exception de ceux dont les équipages consentaient à se ranger du parti d'Hystiée.

VI. Tandis que les Mityléniens dévoués à Hystiée en agissaient ainsi, la ville de Milet était menacée par une expédition formidable de terre et de mer, qui se préparait contre

elle. Les généraux perses avaient réuni toutes leurs troupes pour en former une seule armée, qu'ils dirigeaient sur Milet, laissant de côté la conquête des autres villes comme peu importante. Les Phéniciens, habiles à la mer, et qui montraient beaucoup d'ardeur, montaient la flotte des Perses, sur laquelle servaient encore, comme auxiliaires, les Cypriens récemment soumis, ainsi que les Ciliciens et les Égyptiens.

VII. Ces forces marchaient contre Milet et contre l'Ionie. Informés de leurs mouvements, les Ioniens convoquèrent, dans le Panionium, une assemblée composée des députés des différentes villes. Cette assemblée, après s'être réunie dans le lieu indiqué, arrêta qu'on ne formerait point d'armée de terre pour s'opposer à la marche des Perses, et que les Milésiens seraient chargés seulement de défendre leurs murailles; mais qu'on mettrait en mer une flotte la plus nombreuse possible, en n'exceptant du service aucun vaisseau, et que cette flotte se réunirait, dans le plus court délai, à Ladé, pour défendre Milet par mer. Ladé est une petite île située en avant de la ville.

VIII. A la suite de ces dispositions, les Ioniens parurent en mer avec un très-grand nombre de vaisseaux, auxquels s'étaient joints ceux des Éoliens qui habitent Lesbos. Voici l'ordre de bataille qu'ils adoptèrent. A l'orient les Milésiens, qui avaient amené quatre-vingts vaisseaux; à leur suite venaient les Priénéens avec douze vaisseaux, et ceux de Myonte avec trois; les Téiens suivaient avec dix-sept vaisseaux; près des Téiens étaient ceux de Chio avec cent vaisseaux; les Phocéens et les Érythréens prenaient rang près de ceux de Chio, les Érythréens avec huit vaisseaux, et les Phocéens avec trois; les Lesbiens avec soixante-dix vaisseaux venaient après les Phocéens; enfin les Samiens avec soixante vaisseaux fermaient la ligne à l'occident. Le nombre total de ces vaisseaux s'élevait à trois cent cinquante-trois trirèmes: telle était la flotte des Ioniens.

IX. Celle des Barbares comptait six cents vaisseaux. Lorsqu'elle fut arrivée en face de Milet, et que l'armée de terre parut, les généraux perses ayant reconnu le nombre des vais-

seaux ioniens, commencèrent à craindre de n'être point assez forts pour les combattre avec avantage, et, ne se croyant pas en mesure de se rendre maîtres de Milet dès qu'ils n'avaient pas une supériorité certaine sur mer, ils ne voulaient point courir le risque du ressentiment de Darius, s'ils venaient à échouer. Ces réflexions les décidèrent à convoquer les divers tyrans de l'Ionie, qui, chassés de leurs États par Aristagoras, s'étaient réfugiés chez les Mèdes, et se trouvaient alors dans l'armée marchant sur Milet. Lorsqu'ils furent rassemblés, les généraux perses leur parlèrent en ces termes : « Ioniens, « voici pour vous tous une occasion de manifester votre attachement au roi et à sa maison. Que chacun de vous essaie « de détacher ses concitoyens du reste de la ligue ; et offrez-« leur les conditions suivantes. Annoncez qu'aucun ne sera recherché ni maltraité par suite de la rébellion ; assurez-les « que ni leurs temples ni leurs maisons ne seront livrés aux « flammes, et qu'ils n'auront point à supporter un joug plus « dur que celui qu'ils supportaient avant la guerre. Mais s'il « refusent de se séparer, s'ils veulent courir les hasards du « combat, dites-leur que vaincus ils seront tous esclaves, leurs « enfants mâles faits eunuques, et leurs filles transportées à « Bactre ; qu'enfin nous donnerons leur territoire à habiter « à d'autres nations. »

X. Les anciens tyrans de l'Ionie envoyèrent de nuit des exprès pour faire part à leurs concitoyens de ce qu'ils venaient d'entendre ; mais ceux des Ioniens à qui ces propositions parvinrent se refusèrent obstinément à les écouter, et ne se chargèrent pas de la trahison, parce que chacun d'eux se crut le seul auquel les Perses avaient fait parler. Ces choses se passaient au moment où les Perses arrivaient sous les murs de Milet.

XI. De leur côté les Ioniens, rassemblés sous l'île de Ladé, tenaient diverses conférences, dans l'une desquelles Denys, général des Phocéens, prononça le discours suivant : « Citoyens de l'Ionie, nos affaires sont suspendues sur le tranchant du rasoir, serons-nous libres ou serons-nous esclaves ; « et, qui pis est, traités en esclaves fugitifs ? Si vous abordez

« courageusement le danger, si la fatigue ne vous effraie
« pas, vous aurez, je le sais, beaucoup de peines pour le
« moment; mais aussi, en vous mettant en état de battre
« l'ennemi, vous avez la certitude d'être libres. Si, au con-
« traire, vous vous laissez aller à la mollesse, si vous n'ob-
« servez ni discipline, ni ordre, je ne vois pour vous au-
« cun moyen d'échapper à la vengeance que Darius voudra
« tirer de votre révolte. Laissez-vous donc persuader par
« mes avis; confiez-vous à moi, et je vous garantis, si les
« dieux restent neutres, que je saurai ou empêcher l'ennemi
« d'en venir aux mains, ou, s'il combat, assurer son en-
« tière défaite. »

XII. Les Ioniens cédèrent à ces raisons, et se rangèrent sous le commandement de Denys. Investi de l'autorité, le général phocéén occupait chaque jour la flotte à manœuvrer. Après avoir disposé les vaisseaux sur deux rangs, en ordre de bataille étroit, il exerçait les rameurs à les faire avancer et à virer de bord pour traverser alternativement les lignes, tandis que la troupe se tenait sur les ponts avec ses armes et prête à combattre. Ces manœuvres duraient une grande partie de la journée, et le reste du temps la flotte se tenait à l'ancre. Quoique de semblables exercices, renouvelés tous les jours, donnassent beaucoup de fatigue aux Ioniens, ils la supportèrent néanmoins pendant sept jours, et exécutèrent ce qui leur était commandé; mais au bout de ce terme, peu accoutumés à de si rudes travaux, épuisés de lassitude, et dévorés par la chaleur du soleil, ils commencèrent à murmurer, et se disaient entre eux : « Quel Dieu avons-nous of-
« fensé pour être condamnés à de telles fatigues? N'est-ce
« point avoir perdu la raison que de s'être mis entièrement
« à la disposition d'un Phocéén présomptueux, qui ne nous
« a amené que trois vaisseaux et nous accable de peines
« et de tourments insupportables. Déjà plusieurs d'entre
« nous sont tombés malades, et le même sort menace tout
« ce que nous avons d'hommes robustes. Il n'est pas de
« maux qu'il ne soit plus aisé de souffrir que ceux que
« nous supportons aujourd'hui; la servitude même, dont on

« nous effraie, quelle qu'elle soit, est préférable à notre situation actuelle. Allons, ayons le courage de prendre notre parti, et cessons d'obéir. » Tels étaient leurs discours, et bientôt personne ne voulut plus exécuter les ordres de Denys. Enfin, l'armée navale se transformant peu à peu en une armée de terre descendit dans l'île, y dressa des tentes, à l'ombre desquelles elle se reposait, et refusa de remonter sur les vaisseaux et de continuer à s'exercer.

XIII. Les chefs samiens, témoins de cette étrange conduite, revinrent sur les propositions qui, au nom des Perses, leur avaient été faites par *Æacès*, fils de *Syloson*, pour les engager à se séparer des Ioniens; et, réfléchissant aux suites de l'indiscipline qui se manifestait dans l'armée, résolurent d'écouter ces mêmes propositions qu'ils avaient d'abord rejetées. D'ailleurs, ils voyaient clairement qu'il devenait impossible de l'emporter sur les forces supérieures que le roi de Perse déployait; et qu'en supposant même que l'on battit la flotte qui était actuellement en présence, *Darius* ne manquerait pas d'en envoyer une autre cinq fois plus forte, s'il était nécessaire. Les Samiens saisirent donc, comme un prétexte l'éloignement que les Ioniens montraient pour se soumettre à la discipline, et en profitèrent afin de mettre en sûreté leurs temples et leurs propriétés particulières. *Æacès*, par qui les Samiens avaient reçu les propositions des Perses, était fils de *Syloson*, et petit-fils d'un autre *Æacès*. Il avait été tyran de *Samos*, et privé de l'autorité par *Aristagoras* de *Milet*, comme tous les autres tyrans de l'Ionie.

XIV. La flotte de *Darius*, que montaient les Phéniciens, se mit alors en mouvement, et les Ioniens, pour la recevoir, se rangèrent en bataille en ligne et sur un front étroit. Les deux flottes s'approchèrent, et le combat s'engagea. Je ne puis pas indiquer positivement ceux des Ioniens qui, dans cette journée, firent courageusement leur devoir et ceux qui se conduisirent mal; les uns et les autres s'accusent réciproquement. Quoi qu'il en soit, on dit que les Samiens, suivant ce qui avait été convenu avec *Æacès*, déployèrent leurs voiles et quittèrent l'ordre de bataille pour se rendre à *Samos*;

à l'exception de onze de leurs vaisseaux, dont les capitaines, malgré les ordres des généraux, restèrent à leur poste et prirent part à l'action. Par la suite le peuple de Samos honora la fidélité et le courage de ces capitaines, en faisant inscrire leurs noms, avec ceux de leur famille, sur une colonne qui subsiste encore dans le forum de la ville. Les Lesbiens voyant les Samiens, près desquels ils étaient rangés dans l'ordre de bataille, prendre la fuite, les suivirent, et la plus grande partie des Ioniens imita successivement cet exemple.

XV. Parmi ceux qui demeurèrent et prirent part au combat, les habitants de Chio furent les plus maltraités, après cependant s'être conduits avec la plus brillante valeur, et n'avoir cédé qu'à la force. Ils avaient, comme on l'a vu plus haut, cent vaisseaux, sur chacun desquels étaient quarante combattants choisis parmi les citoyens de Chio. Spectateurs de la trahison de la plus grande partie de leurs alliés, ils ne voulurent point se rendre coupables de la même lâcheté; et, restés presque seuls, avec un petit nombre d'auxiliaires, ils combattirent en perçant à plusieurs reprises la ligne ennemie avec un tel succès qu'ils enlevèrent un grand nombre de vaisseaux. De leur côté ils en perdirent plusieurs, et ramenèrent le reste dans leur île.

XVI. Mais quelques-uns de leurs vaisseaux, trop maltraités pour faire la même route, et qui se voyaient suivis de près par l'ennemi, se réfugièrent à Mycale. Là, ceux qui les montaient les abandonnèrent, et se déterminèrent à continuer leur route par terre. Ils atteignirent ainsi le territoire d'Éphèse, et parvinrent à un lieu où des femmes célébraient les Thesmophories (1). A leur aspect, les Éphésiens, qui ne soupçonnaient rien de ce qui était arrivé, et qui virent des hommes armés se jeter sur leurs terres, les prenant pour des brigands qui venaient enlever leurs femmes, coururent aux armes et les massacrèrent tous. Tel fut le triste destin de ces malheureux insulaires.

XVII. Lorsqu'il vit les affaires des Ioniens complètement ruinées, Denys le Phocéen, après s'être emparé de trois

vaisseaux ennemis, fit voile, non pas pour Phocée, prévoyant bien que cette ville serait réduite en esclavage comme le reste de l'Ionic, mais en se dirigeant vers la Phénicie. Il trouva sur cette côte un grand nombre de vaisseaux marchands qu'il coula à fond; et, s'étant ainsi procuré beaucoup d'argent, il se rendit en Sicile, où il continua le métier de pirate, donnant la chasse aux vaisseaux carthaginois ou tyrrhéniens, et ne ménageant que ceux des Grecs.

XVIII. Les Perses, après la défaite des Ioniens dans le combat naval, firent par terre et par mer le siège de Milet. Ils minèrent les murailles, et employèrent contre elles des machines de guerre de toute espèce; enfin, ils s'en emparèrent ainsi que de la citadelle, dans la sixième année de la défection d'Aristagoras. Tous les habitants furent faits esclaves, et ce malheur accomplit l'oracle qui avait été rendu contre Milet, dans une circonstance que je vais indiquer.

XIX. Les Argiens étant venus consulter l'oracle de Delphes sur la conservation de leur ville, reçurent de la pythie une réponse qui ne leur était pas exclusivement propre; une partie s'appliquait bien à eux, mais le reste, comme une sorte d'appendice, concernait entièrement les Milésiens. Pour ce qui, dans cette réponse, regarde les Argiens, j'en parlerai quand la suite de la narration m'y conduira; mais ce que l'oracle prononça sur Milet, quoiqu'il n'y eût eu aucun Milésien de présent, le voici.

« Pour toi, ô ville de Milet, artisan de tant de maux, tes richesses serviront de récompense à bien des gens, et fourniront aux frais de leurs festins; tes femmes laveront les pieds d'un grand nombre d'hommes aux longs cheveux, et mon temple de Didyme sera confié à d'autres soins. »

Cet oracle se vérifia : les Milésiens tombèrent sous les coups des Perses, qui portent une longue chevelure; leurs femmes et leurs enfants furent menés en captivité, et le temple de Didyme, ses bâtiments sacrés, ainsi que l'oracle qu'il renfermait, furent pillés et consumés par les flammes. J'ai déjà parlé plusieurs fois des richesses que renfermait ce temple.

XX. Les captifs faits à Milet furent conduits à Suze. Darius, sans leur faire aucun autre mal, les envoya habiter, sur les bords de la mer Érythrée, la ville d'Ampé, près de laquelle le Tigre, qui la traverse, a son embouchure dans cette mer. Quant au territoire de Milet, les Perses se réservèrent pour eux toute la plaine qui est dans le voisinage de la ville, et donnèrent la partie montueuse aux Cariens de Pédase.

XXI. Tandis que les Milésiens étaient frappés par tant de revers, les Sybarites, réfugiés à Laos et à Scidros, n'y prenaient pas autant d'intérêt que les Milésiens leur en avaient autrefois témoigné. (A la nouvelle de la prise de Sybaris par les Crotoniates, tous les Milésiens, sans distinction d'âge, s'étaient rasé la tête et avaient pris le deuil, tant les liens d'hospitalité qui unissaient ces deux villes étaient resserrés); mais les Athéniens ne montrèrent point la même indifférence. Lorsque le sort de Milet leur fut connu, ils manifestèrent leur douleur de diverses manières; et, entre autres Phrynicus, un de leurs poètes, ayant composé sa tragédie de la prise de Milet, tous les spectateurs fondirent en larmes en la voyant représenter. Phrynicus fut même condamné à une amende de mille drachmes pour avoir rappelé aux Athéniens des malheurs domestiques. On défendit en outre de faire représenter jamais cette pièce.

XXII. Ainsi dans la ville de Milet il ne resta aucun Milésien. Quant à Samos, ceux de ses habitants qui possédaient quelque fortune n'approuvèrent pas le parti que leurs généraux avaient suivi en se déclarant en faveur des Mèdes. Aussitôt donc qu'ils furent instruits de l'issue du combat naval, ils prirent, après en avoir délibéré entre eux, la résolution de ne point attendre le retour des vaisseaux, ni celui du tyran Éacès, et d'aller fonder une colonie, décidés à ne point demeurer pour subir le joug et des Mèdes et d'Éacès; d'ailleurs, il se présentait une conjoncture favorable à ce dessein. Dans le même temps les Zancléens de Sicile avaient envoyé des députés engager les Ioniens à venir occuper le Calé-Acté, où ces Zancléens avaient le désir de

fonder une ville ionienne. Le Calé-Acté est une contrée de la Sicile, située sur la côte opposée à la mer Tyrrhénienne. De tous ceux des Ioniens invités à s'y rendre, les Samiens seuls, auxquels se réunirent quelques Milésiens qui étaient parvenus à se sauver, partirent pour s'y établir. Voici ce qui leur arriva.

XXIII. Les Samiens se rendant en Sicile avaient relâché chez les Locriens-Épizéphyriens; les Zancliéens se trouvaient alors, ainsi que leur roi, dont le nom était Scythès, occupés, en Sicile, du siège d'une ville dont ils voulaient se rendre maîtres. Instruit de cette particularité, Anaxiléus, tyran de Rhegium, ennemi des Zancliéens, eut des conférences avec les Samiens pendant leur relâche, et leur persuada, de laisser de côté le projet de s'établir dans le Calé-Acté où ils se rendaient, et d'aller s'emparer de la ville de Zancle, qui, dans ce moment, était entièrement déserte par l'absence de ses habitants. Les Samiens adoptèrent cette résolution et réussirent. Quand les Zancliéens apprirent que les Samiens occupaient leur ville, ils cherchèrent à la reprendre, et appelèrent à leur secours Hippocrate, tyran de Géla, qui était leur allié. Hippocrate se mit à la tête d'une troupe qu'il paraissait vouloir employer en faveur des Zancliéens; mais, au lieu de les seconder, il fit arrêter Scythès leur roi, qui avait laissé prendre sa ville, ainsi qu'un de ses frères nommé Pythagène, et les envoya l'un et l'autre à Inycum. Ensuite, il céda le reste des Zancliéens aux Samiens, avec lesquels il contracta une alliance garantie par des serments réciproques. Pour prix de ce service, les Samiens abandonnèrent à Hippocrate la moitié de tous les esclaves et de tout le mobilier qui étaient dans la ville, et la totalité de ce qui était dans la campagne. De cette manière Hippocrate réduisit en esclavage la plus grande partie des Zancliéens, et livra trois cents de leurs citoyens les plus distingués aux Samiens pour les faire mourir : mais ils s'y refusèrent.

XXIV. Cependant le roi des Zancliéens, Scythès, parvint à s'enfuir d'Inycum et à gagner Himère. De là, il se rendit en Asie, et alla trouver Darius, qui le considéra comme le plus

conscientieux de tous les Grecs venus dans ses États, parce qu'ayant obtenu la permission d'aller en Sicile, il revint à Suze, comme il s'y était engagé. Au retour de ce voyage, il demeura près du roi, et mourut en Perse, comblé de biens, et dans un âge très-avancé. Les Samiens restèrent possesseurs de la belle ville de Zancle, dont ils s'étaient emparés, comme on a vu, sans grand'peine, en échappant aux Mèdes.

XXV. Après le combat naval de Milet, les Phéniciens, suivant l'ordre qu'ils en reçurent, ramenèrent à Samos *Æacès*, fils de *Syloson*, qui s'était acquis beaucoup de considération chez les Perses, auxquels il venait en effet de rendre de grands services. Les Samiens sont, de tous les peuples qui avaient pris part à la révolte de l'Ionie, le seul de qui les villes et les temples n'ont pas été livrés aux flammes; et ce fut le prix dont les Perses payèrent la défection des vaisseaux samiens dans le combat. Milet soumis, les Perses s'emparèrent bientôt de la Carie, où une partie des villes se rendit volontairement : le reste fut réduit par la force. C'est ainsi que les choses se passèrent.

XXVI. *Hystiée* apprit à Byzance, où il avait établi une croisière pour s'emparer de tous les vaisseaux marchands ioniens qui sortaient du Pont-Euxin, les événements de Milet. Dès qu'il en fut instruit, il remit à *Bysalte* l'Abydénien, fils d'*Apollophone*, le soin de ses affaires sur l'Hellespont, et lui de sa personne, suivi des Lesbiens qui étaient à son service, fit voile pour Chio; mais la garnison de l'île n'ayant pas voulu le recevoir, il fut obligé d'en venir aux mains avec elle, près du lieu appelé les creux de Chio, et lui tua beaucoup de monde. *Hystiée*, toujours aidé de ses Lesbiens, s'étant ensuite rendu maître du poste de *Polichna*, d'où il se remit en campagne, vint aisément à bout du reste des habitants déjà très-affaiblis par les suites du combat naval de Milet.

XXVII. Si l'on aime à croire que quelques signes extraordinaires semblent toujours annoncer à l'avance les maux qui doivent arriver à une ville ou à une nation, les habitants de Chio eurent en ce genre des présages bien remarquables. Ils avaient envoyé de Delphes un chœur de cent jeunes gens :

deux seulement revinrent dans leur patrie ; les quatre-vingt-dix-huit autres périrent en route , de la peste. Vers le même temps, et peu avant le combat naval de Milet, un toit s'écroula sur la tête de cent vingt enfants occupés à apprendre à lire ; et, de ces cent vingt enfants, un seul échappa à la mort. Tels étaient les présages que la divinité envoyait ; ils furent suivis du combat naval qui avait mis l'État sur le penchant de sa chute : Hystiée, avec les Lesbiens, survint, et compléta facilement la ruine d'un peuple déjà si maltraité.

XXVIII. De Chio, Hystiée, à la tête d'un grand nombre d'Ioniens et d'Æoliens qu'il rassembla, entreprit une expédition contre Thasos. Il faisait le siège de la ville, lorsqu'il apprit que les Phéniciens avaient mis à la voile, de Milet, pour se porter sur les autres villes de l'Ionie. Dès qu'il en eut connaissance, il abandonna le siège commencé, et se rendit à Lesbos, amenant avec lui toutes ses forces. De Lesbos, où il manquait de vivres pour son armée, il passa sur le continent, afin d'aller enlever les moissons de l'Atarnée et des champs dépendant de la Mysie, qu'arrose le Caïque ; mais il se trouva que ce pays était alors occupé par Harpagus, général perse, qui avait sous ses ordres une armée considérable. Harpagus attaqua Hystiée au moment de son débarquement, battit et détruisit presque la totalité de son armée, et le fit lui-même prisonnier.

XXIX. Je vais donner quelques détails sur cet événement. Dans le combat qui s'était engagé entre les Grecs et les Perses, à Malène, sur le territoire de l'Atarnée, on combattit longtemps sans avantage marqué d'aucun côté. Enfin la cavalerie perse chargea les Grecs, et décida du sort de la journée. Ceux-ci ayant pris la fuite, Hystiée, poursuivi, fut atteint par un cavalier ennemi ; et, dans le moment où il allait être percé, soit qu'il conçut quelque espérance que Darius l'épargnerait malgré les torts qu'il avait envers lui, soit que l'amour de la vie l'eût saisi, il se découvrit lui-même, en s'écriant, dans la langue des Perses : « Qu'il était Hystiée, le « Milésien. »

XXX. Si ses jours eussent été respectés par ceux qui l'a-

vaient pris et s'il eût été conduit devant Darius, je croirais volontiers qu'il ne lui serait arrivé aucun mal, et que le roi lui eût pardonné (2); mais par cette raison même, et pour empêcher qu'en échappant au danger, il ne reprit un nouveau crédit auprès de leur maître, Artapherne, gouverneur de Sardes, et Harpagus, qui avait fait Hystiée prisonnier, s'empressèrent, dès qu'il fut arrivé à Sardes, de le faire mettre en croix : son corps y resta, et sa tête, qu'ils firent saler, fut envoyée à Suze, pour être présentée au roi. Darius, informé de tout ce qui s'était passé, fit un crime à Artapherne et à Harpagus de ne lui avoir pas envoyé Hystiée vivant ; et ordonna que sa tête, lavée avec soin, fût enterrée honorablement, comme celle d'un homme qui lui avait rendu à lui-même et aux Perses de grands services. Tel fut le sort d'Hystiée.

XXXI. L'armée navale des Perses passa l'hiver à Milet, et, ayant mis en mer l'année suivante, s'empara sans difficulté de toutes les îles voisines du continent, telles que Chio, Lesbos et Ténédos. A mesure qu'ils occupaient une île, les Barbares en prenaient tous les habitants comme au filet, et voici quel moyen ils employaient. Ils formaient une chaîne en se donnant la main d'homme à homme, et partant du bord de la mer, au nord, ils s'avançaient vers le midi. En marchant ainsi sur toute la longueur de l'île, rien ne pouvait leur échapper, et ils chassaient comme du gibier les hommes qu'ils rencontraient. Les Perses se rendirent maîtres aussi des villes ioniennes de l'Asie, mais ne purent en prendre les habitants de la même manière, ce genre de chasse n'étant pas praticable sur le continent.

XXXII. A la suite de ces conquêtes, les généraux perses ne manquaient point d'accomplir leurs menaces contre ceux des Ioniens qui avaient pris les armes. Dès qu'ils s'étaient emparés d'une ville, ils faisaient mettre à part tous les enfants d'une figure agréable, mutilaient les mâles pour en faire des eunuques, et envoyaient les plus belles filles au roi ; ils mettaient ensuite le feu aux villes et même aux temples qu'elles renfermaient. C'est ainsi que l'Ionie fut soumise et réduite

en esclavage trois fois. La première par les Lydiens, et les deux autres consécutivement par les Perses.

XXXIII. La flotte, ayant quitté les côtes de l'Ionie, parut dans l'Hellespont, et soumit tout le pays situé à la gauche du navigateur qui entre de la mer de Grèce dans ce détroit : la partie à droite, qui dépend du continent d'Asie, était déjà au pouvoir des Perses. Sur celui d'Europe qui borde l'Hellespont, les lieux les plus remarquables sont, la Chersonèse, où l'on trouve plusieurs villes : Périnthe, quelques forts dans la Thrace, Sélybria et Byzance. Ni les Byzantins ni les Chalcédoniens (ceux-ci habitent de l'autre côté du Bosphore), n'attendirent l'arrivée de la flotte perse, montée par les Phéniciens, et s'empressèrent d'abandonner leurs villes pour se réfugier plus dans l'intérieur du Pont-Euxin, où ils allèrent bâtir celle de Mésambria. Les Phéniciens, après avoir mis le feu dans tous les lieux qui avaient été abandonnés par les habitants, se portèrent sur Proconèse et Artacé, brûlèrent ces deux villes, et retournèrent dans la Chersonèse, où ils achevèrent de détruire le reste de celles qu'ils avaient laissé subsister lors de leur première invasion. Dans ces diverses expéditions, les Phéniciens ne firent rien contre Cyzique : avant leur arrivée, les Cyzicéniens s'étaient rendus au roi et avaient traité des conditions de leur soumission avec Ébarès, fils de Mégabaze, gouverneur de Dascylium. Quant à la Chersonèse, toutes les villes qui s'y trouvent, à l'exception de celle de Cardia, tombèrent au pouvoir des Phéniciens.

XXXIV. Jusque-là, Miltiade, fils de Cimon et petit-fils de Stésagoras, avait exercé dans la Chersonèse l'autorité souveraine, dont un autre Miltiade, fils de Cypsélus, s'était autrefois emparé, comme je vais le rapporter. Les Thraces-Dolonces étaient maîtres du pays ; pressés par les Apsinthiens, avec lesquels ils étaient en guerre, ils envoyèrent à Delphes consulter l'oracle sur l'issue de cette guerre. La pythie répondit : « Qu'il fallait emmener avec eux, pour fonder dans
« la contrée une colonie, celui qui le premier, à la sortie
« du temple, leur offrirait l'hospitalité. » Les députés do-

lonces, en s'en retournant par la voie sacrée (3), traversèrent le pays des Phocidiens et des Béotiens; et, n'ayant reçu des habitants aucune offre d'hospitalité, se rendirent à Athènes.

XXXV. Dans ce temps Pisistrate exerçait la puissance souveraine à Athènes. Cependant Miltiade, fils de Cypsélus, y jouissait également d'une grande autorité, soit comme étant d'une maison assez riche pour entretenir un char à quatre chevaux, soit comme descendant d'Æacus et d'Égine. D'ailleurs, il n'était citoyen d'Athènes que par un droit assez récent, qu'il tenait de Philée, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui ait été naturalisé Athénien. Ce Miltiade était assis sous le vestibule de sa maison lorsque les députés dolonces entrèrent dans la ville, et, jugeant à leur habit et à leurs armes qu'ils étaient étrangers, il les appela, et leur offrit un logement et l'hospitalité; les députés acceptèrent : reçus sous le toit de Miltiade, ils lui firent part de la réponse de l'oracle, et l'exhortèrent à accomplir ce que le dieu prescrivait. Cette proposition fut agréée sur-le-champ par Miltiade, que le pouvoir de Pisistrate fatiguait, et qui cherchait à s'éloigner. Il envoya néanmoins consulter de nouveau l'oracle de Delphes, pour savoir s'il devait faire ce que les Dolonces lui proposaient.

XXXVI. La pythie ayant répondu affirmativement, Miltiade, fils de Cypsélus, et qui avait remporté auparavant le prix aux jeux olympiques, dans la course des chars à quatre chevaux, s'embarqua avec les Dolonces, emmenant tous ceux des Athéniens qui voulurent prendre part à cette expédition, et vint se mettre en possession de la Chersonèse, où ceux qui l'avaient suivi l'établirent tyran. Investi de l'autorité souveraine, il ferma l'isthme de la Chersonèse par un mur qu'il fit conduire de la ville de Cardia jusqu'à Pactye, pour défendre le pays contre les incursions des Apsinthiens. Cet isthme a trente-six stades de large, et la Chersonèse entière, à partir de l'isthme, quatre cent vingt stades de longueur.

XXXVII. Au moyen de ce mur, qui occupait les gorges de la Chersonèse, Miltiade, s'étant garanti des attaques des Apsinthiens, fit la guerre aux autres peuples voisins, et d'abord

aux habitants de Lampsaque, qui, lui ayant dressé une embuscade, le firent prisonnier; mais comme il était alors lié d'amitié avec Crésus, roi de Lydie, dès que celui-ci fut instruit de la captivité de Miltiade, il fit dire à ceux de Lampsaque : « De le mettre en liberté, ou, s'ils s'y refusaient, qu'il « les taillerait comme on taille les pins (4). » Les Lampsacéniens s'épuisaient en conjectures sur ce que signifiaient ces mots, et ce que voulait dire la menace de Crésus : « tailler « à la manière des pins, » lorsqu'un de leurs vieillards leur en expliqua le sens, en leur apprenant que le pin était le seul de tous les arbres qui, après avoir été coupé ne donne aucun rejeton et meurt complètement. Sur cette explication, les Lampsacéniens, craignant l'effet d'une telle menace, laissèrent aller Miltiade.

XXXVIII. C'est ainsi qu'il échappa, par la protection de Crésus. Peu de temps après, il mourut sans enfants, et légua son pouvoir et ses richesses à Stésagoras, fils de Cimon son frère de mère. Les habitants de la Chersonèse, après la mort de Miltiade, lui ont décerné des fêtes, lui offrent des sacrifices comme à leur fondateur, et ont, de plus, institué en son honneur des jeux gymniques et des courses de chevaux, dans lesquels aucun habitant de Lampsaque n'est admis à disputer le prix. La guerre avec les Lampsacéniens continua sous le règne de Stésagoras, qui mourut aussi sans enfants, d'un coup de hache à la tête que lui porta, dans le Prytanée, un homme qui se disait un transfuge; mais qui n'était réellement que son plus cruel ennemi.

XXXIX. Après la mort de Stésagoras, qui arriva comme je viens de le rapporter, Miltiade, fils de Cimon, et par conséquent frère de Stésagoras, fut envoyé d'Athènes, sur une trirème que lui avaient fournie les Pisistratides, pour venir prendre possession de l'autorité. Ce n'était point la première obligation que Miltiade leur avait : déjà les Pisistratides l'avaient traité avec beaucoup d'égards, pour faire croire qu'ils n'étaient point complices de la mort de Cimon, son père, dont je rapporterai les circonstances dans un autre lieu. Miltiade, en arrivant dans la Chersonèse, se tint renfermé chez

lui, sous prétexte de vouloir rendre des honneurs à la mémoire de son frère Stésagoras. Instruits de son dessein, les habitants les plus distingués de toutes les villes de la contrée s'empressèrent de se réunir, et vinrent à la fois près de lui ; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit tous jeter en prison. Il prit en même temps à sa solde une troupe de cinq cents étrangers, avec laquelle il sut contenir toute la Chersonèse, et épousa Hégésipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace.

XL. Ce Miltiade, fils de Cimon, qui était revenu depuis assez peu de temps dans la Chersonèse, s'était vu, en arrivant, au milieu de conjonctures plus difficiles encore que celles où il se trouvait alors. Trois ans après les premiers faits que je viens de rapporter, il fut obligé de s'exiler pour se soustraire aux Scythes nomades, qui, irrités contre Darius, ravageaient tout le pays depuis leurs frontières jusqu'à la Chersonèse. Miltiade, n'osant les attendre, s'enfuit de la contrée ; mais il fut ramené par les Dolonces dès que les Scythes se furent retirés ; et il y avait à peine trois ans que ces événements avaient eu lieu, lorsque ceux de l'époque dont je m'occupe actuellement survinrent.

XLI. A cette époque donc, dès qu'il fut informé que les Phéniciens étaient dans l'île de Ténédos, il s'empressa de charger cinq trirèmes de toutes les richesses qu'il possédait, et mit à la voile pour se rendre à Athènes. Parti du port de la ville de Gardia, il fit route par le golfe de Mélas ; et, en côtoyant la Chersonèse, tomba au milieu de la flotte phénicienne. Il parvint pourtant à s'enfuir dans Imbros, avec quatre de ses vaisseaux ; le cinquième, poursuivi par les Phéniciens, fut pris. Ce vaisseau était commandé par Métiochus, fils aîné de Miltiade, qui n'était point né de la fille d'Olorus, roi de Thrace, mais d'une autre femme. Les Phéniciens le firent prisonnier, et dès qu'ils surent que Miltiade était son père, l'envoyèrent à Darius, ne doutant pas que le roi ne leur en sût un gré infini. On se rappelle que Miltiade avait ouvert, parmi les Ioniens, l'avis de se rendre aux propositions des Scythes, et de se retirer chacun chez soi, après avoir rompu

le pont de l'Ister. Mais Darius, ayant reçu Métiochus des mains des Phéniciens, loin de lui faire subir aucun mauvais traitement, lui accorda, au contraire, beaucoup de faveur. Il lui donna une maison, des terres et une femme du pays, dont il eut des enfants qui furent admis au rang des Perses. Quant à Miltiade, il quitta Imbros et se rendit à Athènes.

XLII. A compter de l'année qui suivit ces événements, les Perses mirent un terme aux hostilités qu'ils exerçaient contre les Ioniens, et commencèrent même, dans le cours de cette année, à faire quelques dispositions qui leur furent avantageuses. Artapherne convoqua près de lui des députés de toutes les villes de l'Ionie, et les obligea à signer une convention où ils s'engageaient réciproquement à faire juger par des tribunaux les procès qui pourraient s'élever entre les différentes villes, et à cesser de recourir à la force. Ensuite, il fit partager tout le territoire de l'Ionie en parasanges (mesure en usage chez les Perses, qui équivaut à trente stades), et régla sur cette mesure les contributions à payer au trésor du roi. Cette division du territoire, telle qu'elle fut établie par Artapherne, subsiste encore de mon temps; du reste, le montant des impositions fut à peu près ce qu'il était avant la rébellion. Tous ces règlements étaient propres à maintenir la paix chez les Ioniens.

XLIII. Au printemps, Darius ayant rappelé ses autres généraux de l'Ionie, envoya sur les côtes Mardonius, fils de Gobrias, et mit sous ses ordres une armée de terre très-forte avec une flotte considérable : Mardonius était jeune et venait d'épouser Artazostra, fille de Darius. Arrivé en Cilicie, ils'y embarqua, et prit le commandement de la flotte, laissant l'armée de terre s'avancer vers l'Hellespont, sous les ordres de ses chefs particuliers. Mardonius, après avoir côtoyé l'Asie, descendit en Ionie, et ce que j'ai à dire sur la conduite qu'il y tint paraîtra très-surprenant à ceux des Grecs qui n'auront pas voulu croire que, dans la conférence des sept conjurés, après la mort des mages, Otane avait ouvert l'avis d'introduire le pouvoir populaire en Perse; car Mardonius chassa tous les tyrans des villes ioniennes, et y ré-

tablit la démocratie. Ce changement fait, il mit à la voile pour l'Hellespont; y rassembla un grand nombre de vaisseaux, et lorsque l'armée de terre fut aussi réunie, la fit transporter en Europe, où il la destinait à agir contre Érétrie et contre Athènes.

XLIV. Ces deux villes étaient le but apparent de l'expédition : cependant, comme en réalité Mardonius avait le projet de s'emparer du plus grand nombre possible de villes grecques, il envoya la flotte soumettre les Thasiens, quoiqu'ils n'eussent fait aucun acte d'hostilité contre les Perses; et en même temps il employait l'armée de terre à réduire les Macédoniens pour les réunir aux autres conquêtes des Perses (1) : toutes les nations qui se trouvaient en deçà de la Macédoine (*) étaient déjà sous leur obéissance. De Thasos, la flotte traversa le canal, et rangea la côte du continent d'Europe, se dirigeant sur Acanthe. Elle partit ensuite d'Acanthe pour doubler le promontoire de l'Athos; mais au moment où elle arrivait sous cette montagne, elle fut accueillie par un vent du nord furieux, contre lequel toute résistance fut impossible, et dont la violence jeta sur la côte un grand nombre de vaisseaux. On assure que, dans cette tempête, trois cents des navires de la flotte se perdirent, et qu'il périt vingt mille hommes; car la mer qui baigne l'Athos étant, plus que tout autres fréquentée par des monstres marins, une grande partie des hommes tombés à la mer devint la proie de ces monstres; d'autres furent brisés sur les rochers, ou se noyèrent, ne sachant point nager. Enfin le froid fit même périr la plupart de ceux qui s'étaient sauvés en nageant. Tels furent les désastres que la flotte eut à souffrir.

XLV. Cependant Mardonius, qui faisait l'expédition de Macédoine, à la tête de l'armée de terre, fut attaqué dans la nuit par les Bryges (c'est un peuple de Thrace), qui lui tuèrent beaucoup de monde : il fut même blessé dans l'action. Malgré cet événement, les Thraces mêmes n'échappèrent point au joug des Perses, Mardonius n'ayant pas

(*) Par rapport aux Perses; c'est-à-dire la Thrace.

voulu quitter ces contrées sans les avoir entièrement soumises ; mais après les avoir subjuguées , il retourna sur ses pas , forcé à cette retraite par le revers que les Bryges avaient fait éprouver à l'armée de terre , et par celui bien plus grand encore que la flotte venait d'essuyer sous l'Athos , et qui l'obligeait à regagner honteusement la côte d'Asie.

XLVI. L'année suivante , Darius ayant commencé à prêter l'oreille aux calomnies des peuples voisins de Thasos , qui lui en avaient dénoncé les habitants comme disposés à se révolter , leur envoya , par un courrier , l'ordre de détruire les murs de leur ville , et de conduire à Abdère tous leurs vaisseaux. Depuis qu'Hystiéc de Milet avait , *comme on l'a vu* , assiégé les Thasiens sans succès , riches de leurs revenus publics , qui étaient considérables , ils les avaient employés à construire des vaisseaux longs et à élever une muraille d'enceinte. Ces revenus provenaient des terres qu'ils possédaient sur le continent et de mines qu'ils exploitaient ; celle d'or de Scapté-Hylé leur rendait jusqu'à quatre-vingts talents , et celles qui étaient dans l'île même de Thasos rapportaient habituellement un peu moins , mais quelquefois autant ; de manière que , bien que les Thasiens fussent libres de tout impôt sur les fruits de la terre , les revenus publics tirés , soit du continent , soit de leurs mines , montaient à deux cents talents par an , et même trois cents , lorsque les produits étaient portés le plus haut possible.

XLVII. J'ai vu moi-même ces mines , et j'ai surtout admiré celles qui furent découvertes par les Phéniciens , fondateurs de la colonie dans l'île , où ils abordèrent sous la conduite d'un de leurs chefs , nommé Thasos , de qui elle tient le nom phénicien qu'elle porte. Elles sont situées entre Ænyres et Cœnyres , vis-à-vis de la Samothrace , au sein d'une montagne fouillée en tous sens pour y chercher des veines métalliques , et presque détruite. Tel est l'état actuel des choses. Quoi qu'il en soit , les Thasiens obéirent aux ordres de Darius , détruisirent leurs murailles et conduisirent leurs vaisseaux à Abdère.

XLVIII. Avant d'aller plus loin , Darius voulut essayer de

connaître quelles étaient les véritables résolutions des Grecs , et s'ils étaient décidés à faire la guerre ou à se soumettre. Pour s'en éclaircir , il envoya dans plusieurs parties de la Grèce des hérauts chargés de demander l'eau et la terre pour le roi ; et en même temps il fit partir des courriers qui portaient à toutes les villes maritimes payant tribut l'ordre de construire un grand nombre de vaisseaux longs et de bâtiments propres à embarquer des chevaux.

XLIX. Les villes maritimes s'empressèrent d'obéir à cet ordre. Quant aux hérauts qui vinrent en Grèce , ils obtinrent d'un assez grand nombre de villes du continent et de la totalité des îles où ils abordèrent ce que les Perses demandaient au nom du roi ; quelques îles même où ils ne parurent pas , et entre autres celle d'Égine , rendirent l'hommage de la terre et de l'eau. Instruits de ce qui se passait , les Athéniens attaquèrent alors sans ménagement les Éginètes , qui semblaient en effet ne s'être soumis que pour pouvoir , de concert avec les Perses , leur faire la guerre à eux-mêmes. Ils furent donc charmés de ce prétexte , et envoyèrent à Sparte accuser les Éginètes de trahison envers la Grèce.

L. Sur cette accusation , Cléomène , fils d'Anaxandride , roi de Sparte , se rendit à Égine , dans le dessein d'arrêter les plus coupables ; mais lorsqu'il voulut se saisir d'eux , plusieurs des habitants s'y opposèrent. Dans le nombre se trouvait Crios , fils de Polycrite , qui montra le plus de résistance. « Nous ne souffrirons pas , disait-il , qu'on enlève aucun de nos concitoyens. Ce n'est point d'après les ordres de Sparte , que Cléomène agit ; mais comme vendu aux Athéniens : autrement , il serait venu avec l'autre roi pour s'emparer de ceux qu'il veut emmener. » Il parlait ainsi , d'après une lettre que Démarate lui avait écrite. Cléomène , forcé de quitter Égine sans avoir réussi , demanda à Crios comment il se nommait ; celui-ci ayant répondu qu'il se nommait Crios (bélier) : « Eh bien ! lui dit Cléomène , bélier , songe à bien ferrer tes cornes , si tu veux repousser les coups qui te menacent. »

LI. Démarate , fils d'Ariston , l'autre roi de Sparte , mais d'une branche inférieure , et qui était resté à Lacédémone ,

avait effectivement accusé Cléomène. En disant ici que Démarate était d'une maison inférieure, je ne veux pas faire entendre qu'il fût d'une autre famille, car les deux rois sont toujours de la même; mais seulement que les descendants d'Eurysthène, dont Cléomène tirait sa naissance, étaient considérés comme plus nobles, par le droit de primogéniture. Je crois nécessaire d'éclaircir ce point.

LII. Les Lacédémoniens prétendent, et en cela ils ne sont d'accord avec aucun poëte, que ce ne furent pas les fils d'Aristodémus, mais Aristodémus lui-même, fils d'Aristomachus, petit-fils de Cléodéus, et arrière-petit-fils d'Hyllus, qui les conduisit dans la contrée qu'ils possèdent aujourd'hui. Peu de temps après qu'ils y furent établis, la femme d'Aristodémus, qui se nommait Argia, fille, à ce qu'ils disent, d'Autésion, fils de Tisamène, petit-fils de Thersandre et arrière-petit-fils de Polynice, accoucha de deux enfants jumeaux, et Aristodémus, qui eut à peine le temps de les voir, mourut de maladie. A sa mort, les Lacédémoniens voulurent, comme la loi le prescrivait, prendre pour roi l'aîné de ces enfants; mais, ne pouvant les distinguer, et n'ayant conséquemment aucune raison pour choisir l'un de préférence à l'autre, ils résolurent de consulter celle qui les avait mis au jour. Elle leur répondit « qu'elle était, elle-même, hors d'état de distinguer l'aîné, » quoique peut-être elle sût parfaitement la vérité; mais elle la taisait, parce qu'elle désirait que ces deux enfants fussent reconnus pour rois. Les Lacédémoniens, restés dans le doute, se déterminèrent à envoyer consulter l'oracle de Delphes sur le parti auquel il leur convenait de s'arrêter, et la pythie leur ordonna de prendre les deux enfants pour rois, mais cependant de rendre de plus grands honneurs au plus âgé. Par cette réponse les Lacédémoniens se voyaient toujours dans la même incertitude, et ne trouvaient pas moins de difficultés qu'auparavant à discerner l'aîné, lorsqu'un Messénien, qui s'appelait Panitès, leur suggéra un moyen de savoir la vérité. Il leur dit « d'observer avec soin la mère, et « de remarquer quel était celui des deux enfants qu'elle lavait « le premier, et à qui elle donnait à manger avant l'autre ;

« que s'ils s'assuraient que ce fût toujours au même qu'elle
 « marquait cette préférence, ils découvriraient infailliblement
 « ce qu'ils cherchaient à savoir ; mais qu'au contraire, si
 « elle faisait alternativement la même chose pour l'un et pour
 « l'autre enfant, il était évident qu'elle n'en savait pas elle-
 « même plus qu'eux, et qu'il faudrait alors chercher un autre
 « moyen. » Les Lacédémoniens se rangèrent à l'avis de Panitès, et ayant fait suivre attentivement la mère des enfants d'Aristodémus, qui ne se doutait pas qu'elle fût épiée, ils reconnurent qu'elle montrait constamment plus d'égards pour un de ses enfants, et qu'elle le lavait ou le faisait manger toujours le premier. Ils s'emparèrent donc de celui que la mère distinguait ainsi, et le firent élever aux frais de l'État. Ils lui donnèrent le nom d'Eurysthène ; et à l'autre, qu'ils regardaient comme le puîné, celui de Proclès. On assure que les deux frères, devenus grands, eurent de perpétuels débats, pendant toute la durée de leur vie, et que la même discorde est passée chez les descendants de l'un et de l'autre.

LIII. Au surplus, les Lacédémoniens sont, parmi les Grecs, les seuls qui racontent les faits de cette manière. Je dirai actuellement ce que, d'un commun accord, les autres Grecs rapportent sur le même sujet. Ils affirment que les rois doriens, en remontant jusqu'à Persée, fils de Danaé, et, ne comptant pas dans cette série le dieu qui lui donna le jour, doivent être considérés comme Hellènes d'origine; et c'est avec raison, puisqu'ils étaient effectivement alors déjà rattachés aux Hellènes (6). J'ai dit en remontant jusqu'à Persée, sans prendre la série de plus loin, parce qu'on ne connaît aucun mortel qui ait porté le nom de père de Persée, comme Amphitryon à l'égard d'Hercule. Ainsi je m'explique convenablement en disant jusqu'à Persée; mais si l'on voulait remonter plus haut, en partant de Danaé, fille d'Acrisius, on trouverait que les chefs des Doriens de cette époque étaient originaires d'Égypte. Telle est la généalogie adoptée par les Grecs.

LIV. Les Perses ont une autre tradition, d'après laquelle ce même Persée, d'origine assyrienne, serait, à la vérité, devenu Grec; mais ses ancêtres ne l'étaient pas. Pour ceux

d'Acrisius, qui n'ont, au fond, aucune relation de parenté avec Persée, les Grecs conviennent, avec les Perses, qu'ils étaient Égyptiens.

LV. C'est tout ce que j'avais à dire sur ce sujet. Quant à la manière dont ceux-ci, quoiqu'ils fussent Égyptiens, sont devenus rois chez les Doriens, comme d'autres en ont parlé, je tairai ces détails, pour faire mention seulement de ce qui ne se trouve pas ailleurs.

LVI. Les rois de Lacédémone ont des droits et des honneurs particuliers qui leur sont attribués. Ils exercent, exclusivement à tout autre, deux sacerdoces, celui de Jupiter Lacédémonien, et celui de Jupiter Céleste; ils peuvent porter la guerre dans quelque pays que ce soit, et aucun Spartiate ne saurait s'opposer à leur autorité sans se rendre coupable de sacrilège. Quand l'armée est en campagne, les rois marchent les premiers en allant à l'ennemi, les derniers en revenant. Ils ont, en guerre, une garde de cent hommes choisis (7), déterminent à leur gré le nombre des victimes, et ont le droit de se réserver les peaux et le dos de celles qui sont sacrifiées. Telles sont leurs prérogatives en campagne.

LVII. En paix, ils ont d'autres privilèges. Dans les sacrifices qui se font aux dépens du trésor public, les rois occupent la première place au festin; la distribution des portions commence par eux, et ils ont une part double de celle qui est attribuée aux autres convives. Ce sont eux aussi qui font les premières libations; et la peau des animaux sacrifiés leur appartient. A chaque néoménie (*) et le septième jour de chaque mois, le trésor public leur fournit une victime légale (**), pour être sacrifiée dans le temple d'Apollon; un médimne de farine et un quart de vin, mesure de Sparte. Ils ont la première place dans les jeux : ils désignent pour Proxènes (8) ceux des citoyens qui leur conviennent, et choisissent chacun deux Pythiens. (On nomme ainsi ceux qui sont chargés d'aller à Delphes consulter l'oracle, et d'en rapporter

(*) Nouvelle lune.

(**) Ayant les conditions nécessaires pour être sacrifiée.

les réponses.) Ces Pythiens sont, comme les rois, nourris aux dépens de l'État (9). Lorsque les rois ne veulent point assister aux repas publics, on leur envoie à chacun, chez eux, deux chénices de farine et un cotyle de vin; s'ils s'y trouvent, on leur sert une double portion de tout, et on leur rend les mêmes honneurs dans les repas privés où ils sont invités. Ce sont eux qui ont la garde des oracles, dont ils partagent la connaissance avec les Pythiens. Ils jugent seuls certaines matières. Par exemple, à l'égard d'une fille qui se trouve unique héritière des biens de son père, ils prononcent à qui elle doit se marier, lorsque le père ne l'a point fiancée avant de mourir. Ils jugent également toutes les difficultés qui peuvent s'élever sur la confection des chemins publics; et quand un citoyen veut adopter un enfant, l'adoption se fait en présence des rois. Ils doivent assister aux délibérations du sénat, qui est composé de vingt-huit membres. Lorsqu'ils ne s'y trouvent pas, leurs droits sont exercés par les deux sénateurs leurs plus proches parents, qui donnent d'abord deux suffrages, au nom des rois, et ensuite un troisième pour eux-mêmes (10).

LVIII. Telles sont les distinctions accordées aux rois de Sparte pendant leur vie; à leur mort, on leur rend les honneurs suivants. Des hommes à cheval vont annoncer l'événement dans toute la Laconie. A cette nouvelle, les femmes parcourent la ville en frappant sur des chaudières d'airain, et chaque maison doit fournir, sous peine d'une amende considérable, un homme et une femme de condition libre, revêtus d'habits de deuil. Au surplus, les usages que suivent alors les Lacédémoniens leur sont communs avec beaucoup de nations barbares de l'Asie, qui observent des cérémonies semblables à la mort de leurs rois; et c'est à leur exemple que, lorsqu'un roi de Lacédémone vient à mourir, un nombre déterminé d'habitants, non-seulement de Sparte même, mais de tout le territoire de Lacédémone, est obligé de suivre les funérailles. Tous ceux qui doivent s'y rendre, tant des Spartiates que des hilotes, dont le nombre s'élève souvent à plusieurs milliers, se réunissent avec un grand nombre de

femmes qui se mêlent à la foule. Ensuite la troupe se met en marche, tous se frappant le front de coups réitérés, qu'ils accompagnent de gémissements continuels, et s'écriant que le dernier roi qui vient de mourir était, comme il arrive toujours, le meilleur des rois. Si le roi meurt à la guerre, on en fait faire une figure ressemblante, que l'on place sur un lit funéraire très-orné. Pendant les dix jours qui suivent les funérailles, aucune assemblée, aucune réunion des magistrats n'a lieu : ces dix jours sont consacrés entièrement au deuil.

LIX. Il est encore un usage qui se rapporte à ceux des Perses. A la mort d'un roi de Sparte, celui qui lui succède remet à tous les Lacédémoniens les dettes qu'ils ont envers le roi ou le trésor public. La même chose a lieu chez les Perses; le nouveau roi, à son événement, remet à toutes les villes les impositions dont elles sont redevables.

LX. Enfin une autre institution est aussi commune aux Lacédémoniens et aux Égyptiens. Chez les uns et chez les autres, les hérauts, les joueurs de flûte et les cuisiniers exercent leur art de père en fils (11). Le joueur de flûte est fils d'un joueur de flûte, le cuisinier d'un cuisinier, le héraut d'un héraut. Parmi ces derniers, ce n'est pas, par exemple, le mérite d'une voix plus sonore qui fera admettre un concurrent; mais le fils tient toujours du père le droit de remplir les fonctions que celui-ci remplissait. Telles sont les principales institutions des Lacédémoniens.

LXI. Je reprends actuellement le fil de ma narration, que j'ai interrompue. Cléomène, qui était venu à Égine, dans le dessein de servir surtout les intérêts communs de la Grèce, avait donc été, comme je l'ai dit, calomnié par Démarate, moins pour obliger les Éginètes, que pour satisfaire à la haine et à l'envie qu'il portait à son collègue. De retour à Sparte, Cléomène forma le projet de faire déposer Démarate de la royauté, et fonda sur une circonstance que je vais exposer l'action qu'il voulait lui intenter. Ariston, roi de Sparte, avait épousé deux femmes qui ne lui avaient point donné d'enfants. Persuadé que leur stérilité ne pouvait lui

être imputée, il en épousa une troisième, et voici de quelle manière se fit ce nouveau mariage. Ariston avait, parmi les citoyens de Sparte, un ami qu'il aimait beaucoup; cet ami était marié à une femme qui passait pour la plus belle de toutes les Lacédémoniennes, et qui l'était devenue après avoir été originairement très-laide. Née de citoyens riches (12), mais avec une figure repoussante, elle eut une nourrice qui, témoin de la peine qu'éprouvaient ses maîtres en voyant leur fille si disgraciée de la nature, imagina d'invoquer le secours d'une puissance surnaturelle. Elle portait donc chaque jour l'enfant au temple d'Hélène, situé dans le Théragné, au-dessus de celui qui est consacré à Phébus, et toutes les fois qu'elle y venait, elle se plaçait en face de la statue de la déesse, la suppliant de changer les traits difformes de l'enfant. On dit qu'un jour, lorsque la nourrice se retirait du temple, une femme inconnue lui apparut, et lui demanda ce qu'elle portait dans ses bras; la nourrice répondit que c'était un enfant. L'étrangère voulut le voir, mais la nourrice s'y refusa, alléguant que le père et la mère avaient défendu de le laisser voir à qui que ce fût. La femme inconnue ayant néanmoins insisté et témoigné un vif désir de satisfaire sa curiosité, la nourrice consentit enfin à lui montrer l'enfant : aussitôt qu'il fut découvert, l'inconnue lui toucha la tête, et, le caressant de sa main, prononça ces mots : « Cette fille sera la plus belle femme de Sparte. » En effet, depuis ce moment la figure de la jeune fille changea; devenue nubile, elle épousa par la suite Agétus, fils d'Alcidas; et Agétus était cet ami d'Ariston dont j'ai parlé plus haut.

LXII. La vue d'une si belle femme avait allumé l'amour dans le cœur d'Ariston, et, pour le satisfaire, il eut recours à un étrange artifice. Il fit avec son ami (celui à qui elle était mariée) une sorte de traité par lequel il s'engageait à lui céder un objet quelconque, pris à son choix, dans tout ce qu'il possédait, à condition qu'Agétus s'engagerait réciproquement à laisser exercer le même droit sur les biens qui lui appartenaient. Agétus qui savait Ariston marié, et qui

ne croyait pas compromettre sa femme par ce marché, consentit au traité; et les serments furent donnés et reçus mutuellement. Les choses ainsi convenues, Ariston abandonna sans peine un de ses meubles, quel qu'il fût, qu'Agétus désigna; mais, se présentant à son tour chez celui-ci, pour user du même droit, il déclara que c'était sa femme qu'il choisissait, et voulut l'emmener. Agétus exposa en vain qu'il avait toujours entendu l'excepter du consentement qu'il avait donné pour tout le reste; trompé par cette ruse, et lié par son serment, il fut contraint de céder et de se la laisser enlever.

LXIII. C'est de cette manière qu'Ariston se maria pour la troisième fois, après avoir répudié sa seconde femme. Il n'y avait pas encore dix mois entiers que celle qu'il venait d'épouser était mariée, lorsqu'elle accoucha, dans un terme aussi court, de Démarate, dont il est ici question. Un des domestiques d'Ariston vint apporter cette nouvelle pendant qu'il siégeait en conseil avec les éphores, et lui annonça la naissance d'un fils; mais Ariston, qui se rappelait parfaitement l'époque de son mariage, calculant sur ses doigts les mois qui s'étaient écoulés, s'écria, en joignant même un serment à son exclamation : « L'enfant n'est pas de moi (13). » Les éphores entendirent ces paroles, mais ne parurent pas y attacher de l'importance pour le moment. Cependant l'enfant grandit, et Ariston commença à se repentir de ce qui lui était échappé, d'autant plus qu'il s'était, depuis, convaincu que Démarate était réellement son fils. Il lui avait même donné ce nom de Démarate (14), afin de perpétuer la mémoire des prières publiques ordonnées par les Spartiates, avant ces événements, pour obtenir des dieux qu'Ariston, le plus estimé de tous les rois que Sparte avait comptés jusque-là, pût avoir un fils. Ce fut là l'origine du nom de Démarate (*).

LXIV. Dans la suite Ariston mourut, et Démarate lui succéda; mais il semble qu'il était dans la destinée que les pa-

(*) Prières du peuple; accordé aux prières du peuple.

roles que l'on avait entendu prononcer au père, ôteraient la royauté au fils. En effet, elles servirent de prétexte aux poursuites de Cléomène, qui en voulait beaucoup à Démarate, d'abord pour avoir fait retirer d'Eleusis l'armée lacédémonienne, lors de l'invasion de l'Attique, dont j'ai parlé plus haut (*); et ensuite pour avoir traversé, en dernier lieu, ses opérations, contre les Éginètes du parti des Mèdes.

LXV. Cléomène, dans le dessein de se venger, était convenu avec Léotychide, fils de Ménarès, petit-fils d'Agis (15) et de la même maison que Démarate, de le faire déclarer roi à la place de celui-ci, à condition qu'ils marcheraient ensemble contre les Éginètes. Léotychide était déjà l'ennemi déclaré de Démarate; et je vais dire quelle fut l'origine de cette inimitié. Léotychide s'était fiancé avec Percale, fille de Chilon et petite-fille de Démarmène, et allait l'épouser lorsque Démarate fit manquer ce mariage, en enlevant dans une embuscade, cette Percale, dont il fit sa femme. Ainsi, d'une part, la haine, qu'une telle violence avait inspirée à Léotychide contre Démarate, et de l'autre les sollicitations de Cléomène, déterminèrent le premier à faire serment en justice : « Que « Démarate n'était pas roi légitime de Sparte, parce qu'il « n'était point fils d'Ariston. » Le serment reçu (16), Démarate fut traduit en jugement, et l'on reproduisit au procès les paroles qu'Ariston avait proférées lorsqu'un de ses domestiques étant accouru lui annoncer la naissance d'un fils, il avait calculé les mois qui s'étaient écoulés depuis son mariage, et s'écrié, était même avec serment, « que cet enfant n'était pas de lui. » Léotychide insistait sur ces mots, comme une preuve évidente que Démarate n'était point fils d'Ariston, ni par conséquent roi légitime de Sparte, et appelaient témoignage les éphores qui se trouvaient présents dans le conseil, et les avaient entendus de la bouche même d'Ariston.

LXVI. Enfin, de vives contestations s'étant élevées sur cette accusation, les Lacédémoniens jugèrent à propos de consulter l'oracle de Delphes pour savoir si Démarate était

(*) Livre V, chapitre 75, page 41.

véritablement fils d'Ariston. Ce parti paraissait pris subitement, mais il était cependant suggéré par Cléomène (17), qui, en faisant renvoyer la discussion par-devant la pythie, avait eu soin de se concilier un certain Cobon, fils d'Aristophante, citoyen de Delphes, où il jouissait d'une grande influence. Ce Cobon persuada à la prêtresse, qui se nommait Périalle, de faire une réponse conforme aux desseins de Cléomène; et, en effet, lorsque les envoyés de Sparte eurent interrogé la pythie, elle déclara que Démarate n'était point fils d'Ariston. Par la suite, cette collusion fut connue, Cobon banni de Delphes, et Périalle déposée.

LXVII. Démarate, privé de la royauté par cette intrigue, et ayant reçu, peu de temps après, un nouvel affront, quitta Lacédémone, et se réfugia chez les Mèdes. Voici ce qui le détermina à prendre ce parti. Quoique destitué de l'autorité royale, il avait été nommé à une des magistratures de l'État : on célébrait à Sparte les jeux nommés gymnopædies (18), et il y assistait. Léotychide, qui déjà l'avait remplacé dans la royauté, envoya un de ses domestiques lui demander, par raillerie, comment il se trouvait des fonctions qu'il exerçait après avoir rempli celles de roi. Démarate, blessé de la demande, répondit : « Qu'il savait, du moins, ce qu'étaient les unes et les autres, et « que celui qui l'interrogeait l'ignorait; qu'au surplus, cette « question allait devenir pour les Lacédémoniens ou le principe d'une foule de prospérités, ou la source de maux innombrables. » En achevant, il se voila la tête, et sortit du théâtre pour retourner dans sa maison. Quand il y fut arrivé, il sacrifia un bœuf à Jupiter, et appela sa mère près de lui.

LXVIII. Dès qu'elle s'y fut rendue, il mit dans ses mains une partie des entrailles de la victime (19), et lui adressa cette prière. « O ma mère, au nom de tous les dieux, et particulièrement au nom de Jupiter Hercéen (20), dites-moi, « je vous supplie, la vérité; dites-moi qui est réellement « mon père. Léotychide, dans le procès qu'il m'a intenté, « a soutenu que vous étiez enceinte de votre premier mari « quand vous êtes entrée dans la maison d'Ariston; d'autres, « écoutant des bruits plus ridicules, vont jusqu'à dire que

« vous étiez grosse du commerce que vous aviez eu avec un
 « de vos domestiques chargé d'avoir soin des ânes, et que
 « je suis l'enfant né de ce honteux commerce. Je vous en
 « conjure donc, au nom des dieux, ne me cachez pas la vérité :
 « si les choses se sont passées comme on le dit, c'est une
 « faute dont vous n'êtes pas seule coupable, et que beau-
 « coup d'autres ont commise : vous pouvez l'avouer. Vous savez
 « aussi que, suivant le bruit très-répandu dans Sparte, on
 « prétend qu'Ariston était incapable d'avoir des enfants, et
 « que c'est par cette raison que ses premières femmes ne
 « lui en avaient point donné. Que dois-je croire? Ainsi parla
 « Démarate. »

LXIX. « Mon enfant, répondit la mère, puisque, dans un
 « acte si solennel, tu m'interpelles de dire la vérité, la vérité
 « tout entière te sera dévoilée. La troisième nuit après mon
 « entrée dans la maison d'Ariston, un fantôme m'apparut
 « sous les traits de mon nouvel époux. Il partagea mon lit, et,
 « en s'en allant, me laissa les couronnes qu'il portait sur la
 « tête. A peine il m'avait quittée, qu'Ariston lui-même vint
 « me trouver, et, voyant ces couronnes, me demanda qui
 « m'en avait données. Je lui répondis que je les tenais de
 « lui ; il le nia : je l'affirmai par serment, et j'ajoutai qu'il
 « en agissait mal en soutenant le contraire, puisque lui-
 « même, sortant de mon lit, m'en avait fait présent. Frappé
 « de mon assurance et de mes serments, il aperçut quelque
 « chose de merveilleux et, pour ainsi dire, de divin dans
 « l'événement ; et cette opinion était d'autant mieux fondée
 « que les couronnes paraissaient être celles-là même qui
 « avaient été suspendues au monument héroïque situé près de
 « la porte de la cour de notre habitation. Ce monument est
 « comme tu sais, celui d'Astrabacus ; et, en effet, les devins
 « que j'ai consultés m'ont répondu que c'était ce héros que
 « j'avais vu. Ainsi, mon enfant, tu sais actuellement ce que
 « tu voulais savoir : ou tu es fils d'un héros, et Astrabacus est
 « ton père ; ou tu es fils d'Ariston ; car c'est dans cette nuit
 « même que tu fus conçu. Pour ce qui est de l'argument que
 « tes ennemis font le plus valoir, et qu'ils tirent de ce qu'A-

« riston , lorsqu'on vint lui annoncer ta naissance , avait dit ,
« en présence de plusieurs témoins , que tu n'étais pas son
« fils , puisque dix mois ne s'étaient point encore écoulés
« depuis qu'il m'avait épousée , c'est un argument qui ne
« prouve que leur ignorance. Les femmes peuvent accoucher
« au terme de neuf mois , et même de sept , et toutes ne vont
« pas jusqu'au dixième. Pour moi , mon enfant , je t'ai donné
« le jour après sept mois de grossesse ; et Ariston reconnut
« lui-même , peu de temps après , l'inconséquence extrême
« des mots qui lui étaient échappés. Voilà la vérité. Les
« autres fables répandues sur ta naissance ne méritent au-
« cune attention ; et , puissent les femmes de Léotychide et de
« ceux qui l'ont secondé , leur donner des enfants qui aient
« pour pères des hommes d'une aussi basse condition que
« celui qu'ils t'ont supposé ! » Ainsi parla la mère de Déma-
rate.

LXX. Quant à lui , dès qu'il fut instruit de ce qu'il voulait savoir , après s'être muni des vivres nécessaires en voyage , il partit pour l'Élide , sous le prétexte de se rendre à Delphes et d'aller consulter l'oracle ; mais les Lacédémoniens , soupçonnant qu'il méditait de fuir , envoyèrent sur ses traces. Ceux qu'ils avaient chargés de sa poursuite apprirent effectivement , en Élide , que Démarate en était parti pour Zacynthe. Ils l'y suivirent , et l'atteignirent dans cette île , où ils s'emparèrent de ses domestiques , mais non pas de sa personne , ces Zacynthiens n'ayant pas voulu le livrer. Démarate eut donc la faculté de passer en Asie , et de se rendre près de Darius , qui l'accueillit magnifiquement , et lui donna des terres et des villes. C'est ainsi , et par une telle combinaison d'événements , que Démarate vint en Asie , après avoir acquis beaucoup de célébrité chez les Lacédémoniens , tant par ses conseils que par ses actions , et surtout par la victoire qu'il avait remportée aux jeux olympiques , dans la course du quadrigé , honneur que lui seul de tous les rois de Sparte , avait obtenu.

LXXI. Léotychide , qui succéda à la royauté dont Démarate avait été dépossédé , eut pour fils Zeuxidémus , que plusieurs

Lacédémoniens désignent aussi sous le nom de Cyniscus, mais qui ne régna point à Sparte, et mourut avant son père, laissant un fils, nommé Archidémus. Après la mort de Zeuxidémus, Léotychide épousa une seconde femme, du nom d'Eurydamé, sœur de Ménius et fille de Diactoride; elle ne lui donna pas d'enfant mâle, mais seulement une fille, nommée Lampito, qu'Archidémus, fils de Zeuxidémus, épousa du consentement de Léotychide.

LXXII. Du reste, Léotychide n'atteignit point dans Sparte un âge avancé, et porta promptement la peine de ce qu'il avait fait contre Démarate. Il commandait l'armée lacédémonienne en Thessalie, et lorsqu'il pouvait aisément soumettre le pays, il se laissa corrompre par l'argent qui lui était offert; il fut même surpris en flagrant délit, dans le camp, où on le trouva assis sur un sac rempli d'argent. Mis en jugement à Sparte, condamné au bannissement et sa maison rasée, il se réfugia à Tégée, où il finit ses jours; mais ceci n'eut lieu que bien postérieurement.

LXXIII. Je reviens à l'époque qui m'occupait. Cléomène ayant, comme on vient de le voir, réussi dans ses projets contre Démarate, s'empressa de prendre avec lui Léotychide, et de marcher contre Égine, où il avait à se venger des injures qu'il avait reçues, dont il conservait un vif ressentiment; mais les Éginètes, voyant les deux rois de Sparte en campagne, jugèrent qu'il n'y avait plus de résistance à opposer, et se soumirent. Cléomène et Léotychide se firent donner en otage dix habitants d'Égine, choisis parmi les citoyens les plus distingués par leurs richesses ou leur naissance, dans le nombre desquels ils comprirent Crios, fils de Polycrite, et Casambus fils d'Aristocrate, qui avaient la plus grande autorité dans l'État : ils les envoyèrent en dépôt dans l'Attique, les mettant ainsi à la disposition des Athéniens, les plus cruels ennemis des Éginètes.

LXXIV. Quelque temps après cette expédition, les intrigues tramées contre Démarate furent découvertes, et Cléomène, craignant les effets du mécontentement des Lacédémoniens, se retira en Thessalie. De là il vint dans l'Arcadie, qu'il

chercha à soulever contre Sparte, pour l'exécution des nouveaux desseins qu'il avait formés ; et entre autres serments qu'il exigea des Arcadiens, il en obtint celui de le suivre partout. Il voulait, en outre, conduire les plus riches citoyens à Nonacris, pour leur faire prêter le même serment par l'eau du Styx, que l'on y voit (du moins à ce que prétendent les Arcadiens), dans un fonds entouré de murailles, où le peu qui paraît de cette eau tombe goutte à goutte d'un rocher. La ville de Nonacris, dans laquelle se trouve cette source, est en Arcadie, et voisine de Phénée.

LXXV. Les Lacédémoniens, instruits des menées de Cléomène, en furent intimidés, et le rappelèrent à Sparte, où ils le rétablirent dans la même autorité qu'il avait exercée auparavant. Mais à peine était-il de retour, qu'il fut saisi de la maladie connue sous le nom de manie furieuse ; il avait été de tout temps d'un sens peu rassis, et souvent, dans ces accès, s'il rencontrait quelques Spartiates, il les frappait avec le sceptre qu'il portait à la main. Ses parents, témoins de ses folies, et convaincus qu'il était tombé en démence, prirent le parti de le faire lier et de l'assujettir par des entraves de bois. Un jour Cléomène, ainsi enchaîné, se trouvant seul avec un gardien, lui demanda un couteau : le gardien refusa d'abord ; mais Cléomène l'ayant menacé de le punir rigoureusement par la suite, cet homme, qui n'était qu'un Hiloté, effrayé de la menace, se rendit, et lui donna le couteau. Quand il eut le fer dans les mains, Cléomène s'en servit pour se mutiler misérablement, en commençant par les jambes, dont il se coupa les chairs en longues lanières ; des jambes, il vint aux cuisses, et des cuisses, aux reins et aux hanches, qu'il découpa de la même manière ; enfin, il atteignit le ventre qu'il se fendit en taillant dans tous les sens les intestins, et se donna la mort. La plupart des Grecs prétendent qu'il subit cette mort cruelle en punition de ce qu'il avait séduit la pythie pour la faire parler contre Démarate, mais les Athéniens, seuls à la vérité, soutiennent que ce fut pour avoir, dans l'invasion d'Éleusis, abattu un bois consacré aux déesses (*).

(*) Cérés et Proserpine.

Les Argiens ont aussi une version différente, et disent qu'il fut ainsi puni pour avoir arraché du bois sacré d'Argos des citoyens qui s'y étaient réfugiés à la suite d'un combat, et qu'il fit égorger(21); enfin pour avoir en outre, dans un accès de folie, fait mettre le feu à ce bois. Voici comment la chose s'était passée.

LXXVI. Cléomène, ayant consulté l'oracle de Delphes sur l'événement de la guerre qu'il méditait contre les Argiens, et reçu pour réponse qu'il prendrait Argos, arriva à la tête de l'armée lacédémonienne, sur les rives de l'Erasinus, qui, suivant ce que l'on raconte, sort du lac Stymphe; car on prétend que les eaux de ce lac tombent dans un vaste gouffre, pour reparaitre ensuite dans l'Argolide, et que ce sont ces mêmes eaux qui forment le fleuve que les Argiens nomment l'Erasinus. Quoi qu'il en soit, Cléomène, campé sur ces bords, fit un sacrifice, et comme les entrailles des victimes ne lui paraissaient pas favorables pour le passage, il n'insista pas, et se borna à dire que « l'Erosinus ne méritait que des éloges, puisqu'il ne voulait pas trahir ses compatriotes; mais que, malgré cela, les choses n'en iraient pas mieux pour les Argiens. » Il se retira donc, et ramena l'armée à Thyrée, où après avoir sacrifié un taureau à la mer, il fit embarquer ses troupes pour les conduire dans la Tirynthie et la Nauplie.

LXXVII. Les Argiens, informés de ce mouvement, portèrent leurs forces du côté de la mer. Arrivés près de Tyrinthe, dans un lieu nommé Sépia, ils campèrent en face des Lacédémoniens, laissant entre les deux armées un intervalle assez considérable. Dans cette position, les Argiens ne craignaient pas de courir les chances d'un combat à découvert; mais ils redoutaient d'être vaincus par la ruse. Cette crainte leur était inspirée par une réponse de la pythie, dont j'ai déjà parlé, et qui leur était commune avec les Milésiens. Voici ce qu'elle disait à l'égard des Argiens.

« Quand la femelle, après avoir vaincu le mâle, l'aura chassé, et acquis de la gloire parmi les Argiens, alors un grand nombre de femmes d'Argos se déchireront le visage

« de douleur, et chacun des hommes qui viendront à naître
« par la suite, dira : Le terrible serpent aux triples replis
« est mort, blessé d'un trait mortel (22). »

Comme ces diverses circonstances semblaient se réunir pour inspirer de la terreur aux Argiens, ils prirent, après s'être consultés, la résolution de régler leurs mouvements sur ceux dont les hérauts lacédémoniens donneraient le signal ; et en effet, toutes les fois qu'un héraut lacédémonien se faisait entendre, les Argiens exécutaient de leur côté le même mouvement qu'il prescrivait de faire (23).

LXXVIII. Cléomène s'étant aperçu de cette imitation, ordonna que lorsque l'on donnerait dans son camp le signal du diner, les troupes prendraient, au contraire, les armes et attaqueraient les Argiens. Cet ordre fut suivi de la part des Lacédémoniens, et les Argiens, qui, trompés par le signal, s'étaient mis à manger, attaqués à l'improviste, perdirent beaucoup de monde sur la place. Un nombre encore plus considérable d'entre eux qui s'était réfugié dans le bois sacré d'Argos, y fut cerné par les Lacédémoniens.

LXXIX. Pour les tirer de cette asile, Cléomène eut recours à la ruse. Il avait dans son armée plusieurs déserteurs argiens, et, ayant appris d'eux les noms de ceux qui étaient réfugiés dans le bois sacré, il envoya un héraut qui les appela individuellement, en leur annonçant que Cléomène avait reçu le prix de leur rançon. (La rançon, suivant une ancienne convention entre les peuples du Péloponèse, était fixée à deux mines par homme fait prisonnier à la guerre.) Cinquante Argiens, environ, qui sortirent sur cette assurance, furent égorgés par les ordres de Cléomène, et le massacre, ignoré de ceux qui étaient restés dans le bois, dont l'épaisseur les empêchait de voir ce qui avait lieu au dehors, continua jusqu'à ce qu'un d'entre eux, étant monté sur un arbre, vit les choses telles qu'elles se passaient, et empêcha le reste des Argiens, que l'on venait appeler, de quitter leur retraite.

LXXX. Cléomène, voyant que le moyen qu'il avait employé ne lui réussissait plus, ordonna aux Hilotes d'entourer le bois sacré de matières combustibles, et, après que ces ordres

furent exécutés, il y fit mettre le feu. Pendant que les arbres brûlaient, Cléomène demanda à un des déserteurs à quel dieu ce bois appartenait, et sur la réponse qui lui fut faite qu'il était consacré à Argos, il s'écria : « O Apollon, qui rends
« les oracles, tu m'as grandement trompé en m'annonçant
« que je prendrais Argos. Voilà, je le crains bien, ton oracle
« accompli pour moi. »

LXXXI. Après cette expédition, Cléomène ayant renvoyé la majeure partie de son armée à Sparte, prit avec lui mille hommes de ses meilleures troupes, et se rendit au temple de Junon pour y sacrifier ; mais, ayant voulu offrir le sacrifice sur l'autel de la déesse, le prêtre s'y opposa, en lui disant qu'il n'était point permis à un étranger de sacrifier sur cet autel. Cléomène, irrité de ce refus, ordonna aux Hilotes de s'emparer du prêtre, le fit battre de verges, et remplit lui-même les fonctions de sacrificateur ; ensuite il revint à Sparte.

LXXXII. A son retour, Cléomène fut traduit par ses ennemis devant les éphores, comme coupable de s'être laissé corrompre par de l'argent, et d'avoir manqué l'occasion de se rendre maître de la ville d'Argos, dont il eût été, suivant eux, facile de s'emparer. Il répondit à cette accusation (et je ne puis dire positivement si ce fut un mensonge ou une vérité) : « que, depuis que le bois sacré d'Argos était
« tombé entre ses mains, il avait regardé l'oracle d'Apollon
« comme accompli, et qu'il n'avait pas osé risquer d'atta-
« quer la ville avant d'avoir, du moins, offert des sacrifices
« pour apprendre si ce même dieu voulait lui permettre de
« s'en rendre maître ou l'en empêcher ; qu'ayant sacrifié, dans
« cette intention, au temple de Junon, des flammes étaient
« sorties de la poitrine de la statue, et qu'il avait vu clairement,
« parce prodige, qu'il n'était point destiné à faire la conquête
« d'Argos ; que si ces flammes fussent parties de la tête, il
« en aurait conclu qu'il pouvait prendre la ville et la cita-
« delle ; mais que puisque c'était sur la poitrine seule qu'elles
« avaient brillé, il était évident que tout ce que le dieu avait
« voulu lui accorder était accompli. » Les Lacédémoniens,

trouvant ces raisons vraisemblables, yajoutèrent foi, et Cléomène fut absous à une grande majorité.

LXXXIII. A la suite de ces revers, Argos se trouva tellement dépourvue de citoyens, que les esclaves s'y emparèrent de l'administration publique, et exercèrent toutes les magistratures, tant que les fils de ceux qui étaient morts à la guerre n'eurent pas atteint l'âge viril ; mais lorsque ceux-ci y furent parvenus, ils reprirent possession d'Argos, et en chassèrent les esclaves, qui, forcés de quitter la ville, occupèrent par force celle de Tirynthe. Après qu'ils s'y furent établis, ils restèrent en paix avec les Argiens jusqu'au moment où parut parmi eux un devin, nommé Cléandre, Arcadien d'origine, et né à Phigalia : il leur persuada d'attaquer leurs anciens maîtres, et excita une guerre qui dura très-longtemps. Il en coûta même beaucoup de peine aux Argiens pour parvenir à soumettre ces esclaves.

LXXXIV. Ce que je viens de dire explique les causes auxquelles les Argiens attribuent la fin malheureuse de Cléomène. Les Spartiates, au contraire, n'y supposent rien de surnaturel ; ils prétendent seulement que Cléomène, ayant beaucoup vécu avec des Scythes, avait pris l'habitude de boire du vin pur, et qu'il était tombé en démence par suite de ses excès. En effet, les Scythes nomades, après l'invasion faite par Darius, dans leur pays, désirant vivement d'en tirer vengeance, avaient envoyé des députés à Sparte pour former une alliance avec les Lacédémoniens. Suivant les conditions de cette alliance, les Scythes, habitants des rives du Phase, devaient passer ce fleuve et se jeter sur la Médie, tandis qu'un corps de Spartiates, partant d'Éphèse, s'avancerait, par la haute Asie, pour faire sa jonction avec eux dans un lieu convenu. Cléomène, qui eut, à ce sujet, avec les Scythes, de longs entretiens, passés dans une familiarité plus intime qu'il n'était convenable, avait appris d'eux l'usage du vin pur ; et les Spartiates prétendent que ce fut cet usage qui altéra sa raison. Au surplus, c'est de cette époque aussi que les Lacédémoniens ont coutume, lorsqu'ils veulent boire du vin pur, de dire à celui qui les sert : « Verse-moi à la scythie. » J'ai dû rapporter

ce que les Lacédémoniens pensent au sujet de Cléomène ; quant à moi, je crois que sa mort fut la punition de ce qu'il avait fait contre Démarate.

LXXXV. Dès que Cléomène fut mort, les Éginètes envoyèrent des députés à Sparte porter plainte contre Léotychide, au sujet des otages retenus à Athènes. L'affaire fut plaidée devant l'assemblée des Lacédémoniens, qui prononcèrent que les Éginètes ayant été traités injurieusement par Léotychide, lui-même leur serait livré, et envoyé à Égine, pour répondre des otages qui étaient à Athènes. Mais au moment où les députés d'Égine s'emparaient de Léotychide pour l'emmener avec eux, Théaside, fils de Léoprèpès, un des citoyens les plus distingués de Sparte, leur parla en ces termes : « Qu'allez-vous faire, citoyens d'Égine ? Quoi ! vous voulez
« emmener un roi de Sparte que ses concitoyens vous livrent !
« Pensez-y bien : si, dans un moment d'indignation, les
« Lacédémoniens ont rendu un semblable décret, craignez,
« lorsque vous l'aurez mis à exécution, qu'un jour ils ne veu-
« lent venger une telle injure en portant la guerre et la dé-
« vastation sur vos terres. » Cette réflexion retint les députés ; et il fut seulement convenu que Léotychide les suivrait à Athènes pour faire rendre aux Éginètes leurs otages.

LXXXVI. Lorsque Léotychide fut arrivé à Athènes, il demanda qu'on lui remit le dépôt. Les Athéniens, qui ne voulaient pas le rendre, cherchèrent divers prétextes pour s'en dispenser, et représentèrent, entre autres, que le dépôt leur ayant été fait par les deux rois de Sparte, il n'était pas régulier de le rendre à l'un en l'absence de l'autre. Sur ce refus, Léotychide leur adressa le discours suivant. « Athé-
« niens, faites ce que vous voudrez ; mais, sachez que si
« vous restituez les otages, vous ferez une action louable et
« religieuse ; et que, si vous les retenez, vous ferez tout le
« contraire. Je ne veux, pour vous le prouver, que vous ra-
« conter ce qui s'est passé à Sparte, au sujet d'un dépôt.
« Nous autres, Spartiates, nous savons par tradition, que,
« trois générations avant moi, il y avait à Lacédémone un
« citoyen nommé Glaucus, fils d'Épicyde, qui passe pour

« avoir été, dans son temps, par ses bonnes qualités, et sur-
« tout par son amour particulier de la justice, le plus dis-
« tingué de tous les citoyens de Lacédémone. Voici, suivant
« ce que l'on raconte parmi nous, ce qui lui arriva à une
« certaine époque. Un Milésien se rendit à Sparte pour con-
« férer avec lui, et exposa, en ces termes, l'affaire qu'il
« voulait traiter. Je suis, lui dit-il, citoyen de Milet, et je
« viens près de vous, Glaucus, profiter de votre probité et
« en réclamer un service important, car votre réputation
« d'intégrité et d'amour pour la justice est répandue dans
« toute la Grèce, et même dans l'Ionie : écoutez donc ce
« dont il s'agit. J'ai réfléchi souvent que le Péloponèse
« jouit d'une sécurité parfaite, tandis que l'Ionie est exposée
« à des troubles continuels, et que par conséquent, chez
« nous, les richesses ne restent pas longtemps dans les mêmes
« mains. Ces réflexions m'ont déterminé à convertir en ar-
« gent la moitié de mes propriétés, et à vous en confier le
« dépôt, convaincu qu'il me sera fidèlement conservé.
« Veuillez donc, je vous prie, recevoir cet argent, et garder
« en même temps cette marque : vous remettrez l'argent à
« ceux qui vous en présenteront une pareille. Telle fut la
« proposition du Milésien.

« Glaucus accepta le dépôt à ces conditions. Un long
« temps s'était écoulé, lorsque les enfants de celui qui avait
« déposé l'argent arrivèrent à Sparte, et le redemandèrent
« à Glaucus, en lui présentant la marque convenue, suivant
« ce qui avait été stipulé. Glaucus refusa la restitution, et
« motiva ainsi son refus. Je ne me rappelle nullement, leur
« dit-il, l'affaire dont vous me parlez, et il ne m'en est
« resté dans l'esprit aucun souvenir. Cependant, pour peu
« qu'elle revienne à ma mémoire, je veux faire ce que la jus-
« tice exige. Si j'ai reçu l'argent, il est de droit que je le
« rende ; mais si je n'en ai point reçu, j'aurai recours aux
« lois de la Grèce pour me défendre contre vous. Je vous re-
« mets donc à quatre mois d'ici pour vous donner satisfac-
« tion.

« Les Milésiens se retirèrent très-affligés, et regardèrent

« leur argent comme perdu. Cependant Glaucus se rendit à
 « Delphes pour consulter l'oracle, et lui demander s'il pou-
 « vait s'approprier l'argent, en faisant serment qu'il ne l'a-
 « vait point reçu. La pythie lui répondit, en vers, ce qui
 « suit.

« Glaucus, fils d'Épicyde, ce qu'il y a de plus sûr pour
 « toi, c'est de gagner ton procès par un serment, et de t'ap-
 « propriier l'argent : jure donc. La mort frappe aussi celui
 « qui jure d'après sa conscience, mais le serment a un fils :
 « ce fils n'a point de nom; on ne lui distingue ni mains ni
 « pieds : cependant il accourt à l'improviste, il tombe sur
 « la postérité du parjure, il la perd et détruit sa maison. La
 « postérité de l'homme qui a juré selon sa conscience vit, au
 « contraire, heureuse dans l'avenir.

« En entendant ces paroles, Glaucus pria le dieu de lui
 « pardonner la demande indiscrete qu'il lui avait faite; mais
 « la pythie lui répliqua : que tenter un dieu pour autoriser
 « une mauvaise action, ou exécuter cette action, était la
 « même chose (24).

« Glaucus, de retour à Sparte, fit venir les Milésiens, et
 « s'empessa de leur rendre l'argent. Actuellement, ô Athé-
 « niens ! il me reste à vous dire pour quelle raison j'ai en-
 « trepris de vous raconter ceci. Sachez qu'aujourd'hui il ne
 « subsiste pas un seul descendant de Glaucus; qu'il n'est
 « pas un seul foyer qu'on puisse croire avoir été la maison
 « de Glaucus, et que sa famille entière a été, jusque dans
 « ses dernières racines, anéantie à Sparte. Ainsi, vous le
 « voyez, il n'est pas bien quand on a reçu un dépôt, de
 « songer à autre chose qu'à le rendre à ceux qui le récla-
 « ment. »

Léotychide, après avoir prononcé ce discours, voyant
 que les Athéniens ne changeaient point de résolution, se re-
 tira.

LXXXVII. Les Éginètes, avant de porter, comme on vient
 de le voir, la peine des premiers torts que, pour plaire aux
 Thébains, ils avaient eus envers les Athéniens (*), s'étaient

• (*) Voyez livre V, chap. 80 et 81, p. 43 et 44.

rendus coupables de beaucoup d'autres. Emportés par leur haine contre les Athéniens, dont ils croyaient avoir à se plaindre, ils s'étaient préparés à satisfaire leur ressentiment dans toutes les occasions; et il s'en présenta une dont ils profitèrent. Les Athéniens tenaient, sous le cap de Sunium, le vaisseau sacré, à cinq rangs de rames, qui avait porté les Théores à Délos (25). Les Éginètes s'embusquèrent, et, s'étant emparés de ce vaisseau par surprise, jetèrent dans les fers un grand nombre de citoyens distingués d'Athènes, qui s'y trouvaient embarqués.

LXXXVIII. Les Athéniens, en recevant une si cruelle insulte, n'hésitèrent plus à employer contre de tels ennemis tous les moyens praticables pour se venger d'eux. A cette époque vivait dans Égine Nicodrome, fils de Chnœtus, un des habitants les plus distingués de la ville; mais extrêmement irrité contre ses concitoyens, qui l'avaient autrefois condamné à l'exil (26). Lorsqu'il connut les dispositions des Athéniens, il fit avec eux un traité, et promit de leur livrer Égine à un jour fixé, à condition que, ce même jour, ils arriveraient et le seconderaient dans son entreprise. Les choses ainsi concertées, Nicodrome s'empara au jour dit de la partie d'Égine appelée la vieille ville.

LXXXIX. Mais les Athéniens ne parurent point à l'instant convenu : comme ils ne possédaient pas assez de vaisseaux pour risquer de se mesurer avec les Éginètes, ils avaient demandé aux Corinthiens de leur en prêter, et ce fut cet incident qui perdit les affaires. Les Corinthiens, alors très-liés avec les Athéniens, leur accordèrent ce qu'ils demandaient, et leur donnèrent vingt vaisseaux, qu'ils furent censés louer, à raison de cinq drachmes par navire, la loi ne permettant pas aux Corinthiens de les livrer sans exiger un prix de location. Dès que les Athéniens les eurent à leur disposition, ils les réunirent à ceux qu'ils avaient déjà, et formèrent une flotte de soixante vaisseaux, avec laquelle ils firent voile pour Égine : malheureusement, le temps s'était écoulé, et ils n'arrivèrent que le lendemain du jour convenu.

XC. Nicodrome, ne voyant point paraître les troupes athé-

niennes à l'époque fixée , monta sur un bâtiment et s'enfuit d'Égine. Les Athéniens lui donnèrent Sunium à habiter, avec ceux qui l'avaient suivi, et c'est de cet asile que ces réfugiés partaient pour aller faire des excursions dans Égine , qu'ils mirent souvent au pillage ; mais cela n'eut lieu que par la suite.

XCI. Pour le moment, les plus riches habitants d'Égine , contre lesquels le peuple s'était soulevé, à l'instigation de Nicodrome, demeurèrent vainqueurs, et condamnèrent au dernier supplice tous ceux qui tombèrent dans leurs mains. Cette cruelle exécution donna lieu à un sacrilège, qu'ils ne purent expier, ni par aucun sacrifice, ni par aucun autre acte religieux ; et les coupables furent obligés de sortir de l'île avant que la divinité s'apaisât. Lorsque l'on menait au supplice les prisonniers, au nombre de sept cents, un d'eux, s'échappant des fers, courut se réfugier dans le vestibule du temple de Cérès thesmophore (*), où il saisit les anneaux qui servent à tirer la porte pour la fermer. Ceux qui conduisaient les prisonniers, n'ayant pas pu faire lâcher prise à cet homme, lui coupèrent les mains, et parvinrent ainsi à l'emmener. Les mains, séparées du corps, restèrent attachées aux anneaux.

XCII. Tandis que ces choses se passaient, la flotte des Éginètes, composée de soixante-dix vaisseaux, allait au-devant de celle des Athéniens, et le combat s'engagea entre elles. Les Éginètes, vaincus, implorèrent le secours des Argiens, comme ils l'avaient déjà fait anciennement, mais ceux-ci le refusèrent, encore irrités d'avoir vu des vaisseaux d'Égine, que Cléomène avait emmenés de force, aborder dans l'Argolide, où ils avaient fait une descente, de concert avec les Lacédémoniens. Des troupes de Sicyone, portées sur des vaisseaux de cette ville, ayant aussi pris part à cette expédition, les Argiens avaient imposé aux deux villes une amende de mille talents : cinq cents pour chacune. Les Sicyoniens, reconnaissant leur faute, obtinrent la remise du reste de la somme, en payant seulement cent talents. Les Éginètes, au

(*) Cérès législatrice.

contraire, ne voulurent point avouer leurs torts, et s'obstinèrent à ne rien payer. Ce fut par ce motif que les Argiens se refusèrent à leur envoyer, aux frais de l'État et de son aveu, aucun secours; mais il se trouva mille hommes de bonne volonté pour s'y porter. Cette troupe était commandée par Eurybate, qui s'était exercé au Pentathle (27). La plupart de ceux dont elle était composée ne revirent point leur patrie; presque tous périrent dans Égine, de la main des Athéniens, et leur chef, Eurybate, après avoir tué trois hommes en trois combats singuliers, fut tué lui-même dans un quatrième, par Sophanès de Décélée.

XCIII. Peu de temps après, les Argiens, ayant attaqué, sur mer, les Athéniens, dans un moment où leur flotte était en désordre, remportèrent la victoire, et leur prirent quatre vaisseaux, avec les équipages qui les montaient.

XCIV. Pendant que la guerre se faisait ainsi entre les Athéniens et les Éginètes, le roi de Perse suivait les projets qu'il avait conçus. Un de ses domestiques continuait tous les jours à lui rappeler qu'il devait se souvenir des Athéniens, et les Pisistratides aigrissaient encore son ressentiment, en les calomniant sans cesse. Darius saisit donc l'occasion qui se présentait d'attaquer les villes de la Grèce et de les soumettre, sous prétexte qu'elles lui avaient refusé l'hommage de la terre et de l'eau. En même temps il retira le commandement de l'armée à Mardonius, qui avait agi mollement avec la flotte; nomma d'autres généraux, et envoya, contre Érétrie et Athènes, Datis, Mède d'origine, et son neveu Artapherne, fils d'Artapherne. Il leur commanda de se rendre maîtres de ces deux villes, d'en faire les habitants captifs, et de lui envoyer ces esclaves, qu'il voulait voir de ses propres yeux.

CXV. Dès que les nouveaux généraux furent nommés, ils partirent de la résidence du roi et se rendirent en Cilicie, conduisant une armée de terre nombreuse, parfaitement approvisionnée, et établirent leur camp dans les plaines d'Alée. Bientôt après, la flotte, composée des vaisseaux fournis par les diverses nations, parut, et, avec elle, les bâtiments que Darius avait, l'année précédente, ordonné aux villes maritimes qui lui payaient

tribut, de préparer et d'équiper pour le transport des chevaux. La cavalerie fut embarquée sur ces bâtiments, l'infanterie sur les vaisseaux, et la flotte, composée de six cents trièmes, mit à la voile pour l'Ionie. De là, au lieu de se diriger sur l'Hellespont et la Thrace, en côtoyant le continent, elle fit route, en partant de Samos, par la mer Icarienne, à travers les îles, pour éviter, du moins selon mon opinion, de doubler l'Athos, navigation devenue redoutable après le grand désastre de l'année précédente. D'ailleurs, il fallait nécessairement prendre cette nouvelle direction pour s'emparer de Naxos, qui n'était pas encore soumise.

XCVI. La flotte, après avoir passé la mer Icarienne, arriva à Naxos; car les Perses, qui se souvenaient du passé, avaient, avant tout, le dessein de se rendre maîtres de cette île (28). A la vue des forces qui les menaçaient, les Naxiens ne songèrent point à résister, et s'enfuirent dans leurs montagnes. Les Perses réduisirent en esclavage ceux qu'ils purent joindre, et mirent le feu à la ville et aux temples. Cette expédition terminée, ils firent voile pour les autres îles.

XCVII. Tandis que ces événements avaient lieu, les Déliens abandonnaient Délos, et s'embarquaient pour se réfugier à Ténos. Cependant la flotte s'étant approchée de leur île, Datis, dont le vaisseau prit les devants, défendit aux troupes d'y descendre, les fit aborder dans celle de Rhénée, située en face; et aussitôt qu'il fut instruit du lieu où les Déliens s'étaient retirés, leur envoya un héraut, chargé de leur faire la déclaration suivante. « Hommes consacrés à un culte religieux, pourquoi fuyez-vous, sans connaître quels sont mes desseins? Sachez que, d'après ma propre inclination et d'après ce que le roi m'a prescrit, j'ai donné l'ordre que la terre où les deux divinités (*) sont nées fût à l'abri de toute hostilité et que Délos et ceux qui l'habitent, fussent également respectés. Revenez donc sans crainte dans vos maisons, et habitez en paix votre île. » A cette déclaration

(*) Apollon et Diane.

était joint un présent de trois cents talents d'encens, qui furent brûlés sur l'autel.

XCVIII. Datis, suivi de toute l'armée, fit voile pour Èréttrie, conduisant avec lui des troupes ioniennes et æoliennes. Au moment où il partit pour cette expédition, l'île de Délos éprouva une secousse de tremblement de terre, événement qui n'avait jamais eu lieu auparavant, selon ce que disent les Déliens, et qui ne s'est point répété depuis, du moins jusqu'au temps où nous vivons. Par ce prodige, la divinité sembla présager aux hommes les malheurs qui les attendaient dans l'avenir; et, en effet, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, de Xerxès fils de Darius, d'Artaxerxès fils de Xerxès, c'est-à-dire pendant trois générations successives, la Grèce eut à souffrir plus de calamités qu'elle n'en avait essuyé pendant vingt autres générations écoulées avant Darius; maux terribles, qu'elle dut en partie aux Perses, et en partie à quelques cités ambitieuses, se disputant entre elles la domination. Ce ne fut donc point sans une cause puissante que l'île de Délos, jusqu'alors immobile, fut ébranlée par un tremblement de terre; cet événement même avait été prévu par un oracle rendu sur Délos, où se trouvent ces mots :

« Je mettrai en mouvement Délos, quelque immobile qu'elle soit. »

Au surplus, les noms des rois de Perse que je viens de citer ont tous une signification propre : Darius veut dire l'oppresser, Xerxès le guerrier, Artaxerxès le grand guerrier; et les Grecs rendent ainsi très-bien, dans leur langue, ces noms perses (29).

XCIX. Les barbares, en quittant Délos, abordèrent les autres îles, qui se rendirent à eux, et en tirèrent des troupes, ayant soin de prendre pour otages les enfants des principaux habitants. Enfin, après avoir dépassé ces îles, ils arrivèrent à Caryste, en Eubée; mais les Caristiens ne voulurent ni donner des otages, ni combattre contre les villes de leur voisinage : ils entendaient sous cette désignation, celles d'Èréttrie et d'Athènes. Les Perses furent donc obligés de faire le siège de la ville et de ravager la campagne, jusqu'à ce que

les Carystiens eussent consenti à ce que l'on exigeait d'eux.

C. Les Érétriens, informés que l'armée des Perses marchait contre eux, firent demander des secours à Athènes. Les Athéniens ne refusèrent point d'en accorder, et leur envoyèrent, comme auxiliaires, les quatre mille hommes auxquels ils avaient partagé les biens appartenant aux Chalcidiens hippobotes (*). Du reste, il n'y avait dans le conseil des Érétriens ni accord, ni sagesse. En même temps qu'ils appelaient les Athéniens à leur secours, ils étaient partagés entre deux opinions; les uns voulaient que l'on abandonnât la ville pour se retirer dans les montagnes de l'Eubée; d'autres, espérant tirer quelque avantage particulier de la générosité des Perses, préparaient une trahison. Eschine, fils de Nothon, l'un des principaux citoyens d'Érétrie, instruit des projets des deux partis, dévoila la véritable situation des affaires aux Athéniens qui arrivaient, et les conjura de retourner chez eux, s'ils voulaient échapper à une ruine certaine; les Athéniens se rendirent à cet avis, et, repassant promptement à Orope, surent se soustraire au danger qui les menaçait.

CI. La flotte perse vint aborder sur le territoire des Érétriens, vers Tamynes, Chærées et Ægilies. Aussitôt qu'elle se fût rendue maîtresse de ces points, les chevaux furent mis à terre, et l'on se prépara à marcher à l'ennemi. Les Érétriens avaient résolu de ne point sortir de l'enceinte de leurs murailles pour combattre, et de se borner à la défense de la ville, depuis que le parti qui voulait qu'on l'abandonnât n'avait point prévalu. La ville fut assiégée vigoureusement; et comme la résistance ne fut pas moins animée, il périt beaucoup de monde de part et d'autre pendant les six premiers jours; mais le septième, Euphorbe, fils d'Alcimachus, et Philagrus, fils de Cynéas, deux hommes très-considérés parmi leurs concitoyens, trahirent et livrèrent la ville. Les Perses y entrèrent, et, après avoir pillé les édifices sacrés, y mirent le feu, en représailles de l'incendie

(*) Hippobote, homme assez riche pour nourrir un cheval. Voyez plus haut, Livre V, ehap. 77, pag. 42.

des temples de Sardes. Enfin, tous les habitants furent faits esclaves, comme Darius en avait donné l'ordre.

CII. Maîtres d'Érétrie où ils s'arrêtèrent quelques jours, les Perses firent voile pour l'Attique, qu'ils serrèrent de près, se figurant qu'ils feraient des Athéniens ce qu'ils venaient de faire des Érétriens. La plaine de Marathon, assez voisine d'Érétrie, est, de toute l'Attique, le terrain le plus favorable aux évolutions de la cavalerie; et c'est là qu'Hippias, fils de Pisistrate, conduisit les Perses.

CIII. Lorsque les Athéniens furent instruits de ces mouvements, ils marchèrent à la rencontre de l'ennemi, en se dirigeant également sur Marathon. L'armée se trouvait sous les ordres de dix généraux, et le dixième d'entre eux était Miltiade, qui avait pour père Cimon, fils de Stésagoras, banni d'Athènes par Pisistrate fils d'Hippocrate. Ce Cimon, pendant son exil, avait remporté le prix de la course des quadriges aux jeux olympiques, et avait abandonné l'honneur de cette victoire à un autre Miltiade, son frère utérin. Aux jeux suivants, ayant encore remporté le prix de cette course avec les mêmes chevaux, il l'avait cédé à Pisistrate, qu'il laissa proclamer vainqueur à sa place, et obtint par cette condescendance la permission de rentrer dans sa patrie, sous la garantie d'un traité conclu entre lui et Pisistrate. Enfin, vainqueur de nouveau dans une troisième olympiade, et toujours avec les mêmes juments, il fut tué par les fils de Pisistrate (leur père ne vivait déjà plus), qui apostèrent des hommes pour l'assassiner, pendant la nuit, dans les environs du Prytanée. Cimon est inhumé en avant de la ville, et l'on voit son tombeau au delà de la route qui s'appelle le chemin de Coelé (30). En face de ce tombeau sont enterrées les quatre juments qui remportèrent le prix à trois olympiades consécutives. On connaît quatre autres juments qui ont eu la même gloire : ce sont celles d'Évagoras, le Lacédémonien; mais, après celles-ci, on n'en compte plus (31). A la mort de Cimon, l'ainé de ses fils, qui se nommait Stésagoras, était élevé dans la Chersonèse, près de son oncle paternel; Miltiade, le plus jeune, l'était, dans Athènes, près de son

père, et avait reçu son nom de son oncle Miltiade, le même qui fonda une colonie dans la Chersonèse.

CIV. Il y avait peu de temps que le Miltiade, fils de Cimon, était revenu de la Chersonèse, après avoir risqué deux fois de perdre la vie, lorsqu'il fut nommé général des Athéniens. Poursuivi jusque dans Imbros par les Phéniciens, qui mettaient beaucoup d'importance à le prendre et à le conduire au roi, il s'en était peu fallu qu'il ne tombât entre leurs mains. Échappé à ce danger, à peine était-il rentré dans sa patrie où il se croyait en sûreté, que ses ennemis lui intentèrent un procès et le firent mettre en jugement, comme accusé d'avoir exercé la tyrannie dans la Chersonèse. Absous et délivré de cette poursuite, il fut élu général des troupes athéniennes par les suffrages du peuple.

CV. Avant de sortir d'Athènes, les généraux réunis dans cette ville envoyèrent le héraut Phidippide à Sparte. Phidippide était d'Athènes, où il exerçait la profession d'héniérodrome (*), et c'est à lui, suivant ce qu'à son retour il raconta aux Athéniens, qu'apparut le dieu Pan, dans les environs du mont Parthénium, situé au-dessus du Tégée. Il rapportait que ce dieu l'ayant appelé à haute voix, par son nom de Phidippide, l'avait chargé de reprocher, de sa part, aux Athéniens le peu de cas qu'ils faisaient de lui, malgré l'affection qu'il leur portait, et quoiqu'il leur eût rendu souvent de grands services, et se proposât de leur en rendre encore. Ce fut sur un tel rapport que les Athéniens, lorsque les affaires prospérèrent, ne doutant plus de la vérité du récit, firent élever un temple au dieu Pan, au-dessous de la citadelle. Chaque année, en mémoire de cet événement, ils offrent des sacrifices propitiatoires, et célèbrent, en l'honneur de cette divinité, des courses de flambeaux.

CVI. Phidippide, dépêché par les généraux, et qui avait fait cette rencontre du dieu Pan, arriva à Sparte le second jour de son départ d'Athènes, et, s'étant rendu devant les magistrats, leur parla en ces termes : « Lacédémoniens,

(*) Courrier qui fait beaucoup de chemin en un jour.

« les Athéniens vous demandent de les secourir, et de ne
« point tolérer que la plus ancienne ville de la Grèce soit
« réduite en esclavage par des barbares. Déjà Érétrie est
« captive, et la Grèce se voit affaiblie de la perte d'une de
« ses villes importantes. » Ainsi parla Phidippide, selon ce
qui lui avait été prescrit. Les Lacédémoniens furent d'avis
unanime de secourir les Athéniens ; mais il leur était impos-
sible de le faire sur-le-champ, sans transgresser une loi
qu'ils voulaient respecter. On n'était qu'au neuvième jour de
la lune, et cette loi ne leur permettait pas de se mettre en
marche, avant que le cercle entier de cet astre ne fût rempli.
Ils attendirent donc jusqu'à la pleine lune (32).

CVII. Hippias, fils de Pisistrate, qui avait conduit les
barbares à Marathon, eut, la nuit qui précéda leur débarque-
ment, un songe remarquable : il rêva qu'il était couché avec
sa mère. Il interpréta cette vision comme un présage heu-
reux, lui annonçant qu'il allait rentrer dans sa patrie, qu'il
y recouvrerait l'autorité et y finirait ses jours après une
longue vieillesse. Tel était, du moins, l'augure qu'il tirait de
son rêve pour l'avenir. Dans le moment, occupé de remplir
les devoirs de général, il avait d'abord déposé dans l'île d'Æ-
gilia, appartenant aux Styréens, tous les prisonniers faits à
Érétrie, et réuni la flotte dans la rade de Marathon, où elle
mouilla. Ensuite, l'armée des barbares étant descendue
à terre, il la rangea en bataille dans la plaine. Tandis qu'il
s'acquittait de ces soins, il fut saisi d'un accès de toux et d'é-
ternuement plus violent que ceux auxquels il était sujet.
Hippias, d'un âge avancé, avait la plupart des dents très-
ébranlées ; une d'elles se détacha dans les efforts de la toux,
et tomba sur le sable, où elle s'enfonça. Il prit beaucoup de
peine à la rechercher ; mais, malgré les soins qu'il se donna,
la dent ne se trouva point. Alors se tournant vers ceux qui
étaient près de lui : « Je vois bien, leur dit-il en soupirant,
« que cette terre n'est point à nous, et que nous ne par-
« viendrons jamais à la soumettre : ma dent a pris posses-
« sion de tout ce qui m'en revenait. » Hippias regardait cet
accident comme l'accomplissement de son rêve.

CVIII. Cependant, tandis que les Athéniens étaient de leur côté campés en ordre de bataille dans l'enceinte du temple d'Hercule, les Platéens leur amenèrent un secours fourni par toute la population de la ville. Les Platéens s'étaient donnés aux Athéniens, qui souvent avaient, à leur sujet, éprouvé de grands embarras; et voici quelle circonstance amena des relations entre eux. Les Platéens, opprimés par les Thébains, eurent d'abord l'idée de se donner à Cléomène fils d'Anaxandride, et aux Lacédémoniens; mais ceux-ci ne voulurent pas les recevoir. « Nous demeurons, leur dirent-ils « pour s'excuser, trop loin les uns des autres, et nos secours « vous parviendraient toujours trop tard. Il pourrait même « arriver, plus d'une fois, que vous eussiez subi le joug, « avant qu'aucun de nous sût seulement que vous étiez at- « taqués. Nous vous conseillons donc de vous remettre aux « mains des Athéniens, qui sont vos voisins et en état de « vous défendre. » Les Lacédémoniens ouvraient cet avis, non pas par bienveillance pour les Platéens, mais dans le dessein de susciter des difficultés aux Athéniens, qui, en acceptant, se trouveraient nécessairement compromis avec les Béotiens. Quoiqu'il en soit, les Platéens suivirent le conseil des Lacédémoniens, et s'étant rendus à Athènes au moment où l'on célébrait la fête des douze dieux, ils vinrent embrasser l'autel en suppliants, et se donnèrent aux Athéniens. Dès que les Thébains furent instruits de cet arrangement, ils attaquèrent Platée; mais les Athéniens coururent à son secours, et le combat était près de s'engager, lorsque les Corinthiens empêchèrent d'en venir aux mains; comme ils se trouvaient sur les lieux, ils furent pris pour arbitres par les deux parties, et les réconcilièrent. Les limites des territoires furent fixées, sous cette condition cependant, que les Thébains laisseraient ceux des Béotiens qui ne voudraient point être compris dans la confédération béotienne, maîtres de s'en séparer. Après cette convention, les Corinthiens s'éloignèrent; mais, dès qu'ils furent partis, les Béotiens attaquèrent à l'improviste, les Athéniens, qui se retiraient de leur côté. Les Béotiens furent battus : les Athéniens, vainqueurs, étendirent

les limites que les Corinthiens avaient fixées aux Platéens, et reculèrent jusqu'à la rivière d'Asope, et à Hysies même la frontière entre eux et les Thébains. Les Platéens s'étaient donc donnés aux Athéniens comme je viens de le rapporter, lorsqu'ils arrivèrent à leur secours à Marathon.

CIX. Les généraux d'Athènes se trouvaient divisés en nombre égal, par deux opinions : les uns étaient d'avis qu'il ne fallait pas combattre. « On avait, disaient-ils, trop peu de forces « pour risquer un engagement avec l'armée des Mèdes; » les autres, au contraire, et Miltiade était de ce nombre, soutenaient qu'il fallait combattre. Les avis ainsi divisés, l'opinion la plus dangereuse était sur le point de l'emporter, et il ne restait plus qu'un onzième suffrage, que pouvait donner le polémarque (33). (Le polémarque est élu au scrutin des fèves par les Athéniens, et a, suivant une ancienne loi, le droit de donner son suffrage, comme les généraux.) Callimaque d'Aphidnée occupait alors cette place, et sa voix était décisive. Miltiade alla donc le trouver, et lui parla ainsi : « Il dépend de vous seul, Callimaque, de rendre Athènes « esclave ou de la maintenir libre, et de laisser, dans la « mémoire des âges futurs, un souvenir de vous, tel qu'Har- « modius et Aristogiton eux-mêmes n'en peuvent espérer un « semblable. Jamais, depuis que les Athéniens existent, ils « n'ont été dans une alternative plus périlleuse. Soumis aux « Mèdes, il est évident qu'ils sont livrés à Hippias; vain- « queurs, Athènes devient la première ville de toute la Grèce. « Actuellement, je vais vous expliquer comment les choses « en sont venues à un point si critique, et comment c'est de « vous seul que dépend le sort des affaires. Nous sommes « dix généraux : deux avis nous partagent en nombre égal; « l'un est pour combattre, l'autre pour éviter le combat. « Si nous ne livrons pas la bataille, je ne doute point qu'un « grand mouvement n'ait lieu dans Athènes, qu'il ne jette « le trouble dans tous les esprits, et ne finisse par les en- « traîner vers le parti des Mèdes. Si, au contraire, nous en « venons aux mains avant que de lâches conseils n'égarent « quelques-uns d'entre nous, nous sommes, je le pense du

« moins, en état de vaincre, si les dieux restent neutres (34). Tout
« est donc en ce moment dans vos mains, et dépend de vous.
« Si vous ajoutez votre voix à l'opinion qui est la mienne,
« vous avez une patrie libre ; Athènes est la première ville
« de la Grèce. Si vous vous rangez à l'avis de ceux qui dis-
« suadent de combattre, vous avez tous les maux opposés
« aux biens que je viens de vous présenter. »

CX. Le discours de Miltiade entraîna Callimaque, et ayant, comme polémarque, ajouté son suffrage, l'opinion pour le combat l'emporta. Après cette décision, chacun des généraux qui s'étaient déclarés en faveur de l'avis de Miltiade, lui céda son jour de commandement. Miltiade accepta cette concession, mais sans en profiter, et attendit, pour attaquer, le jour où le commandement lui revenait de droit.

CXI. Ce jour étant arrivé, les Athéniens se rangèrent en bataille dans l'ordre suivant : Callimaque eut le commandement de l'aile droite ; car, chez les Athéniens, la loi prescrivait que le polémarque commandât la droite. En partant de ce point, toutes les tribus se rangèrent l'une après l'autre suivant leur ordre numérique ; et après elles se placèrent les Platéens, qui formaient l'aile gauche. C'est depuis ce combat que, dans les sacrifices solennels qui se célèbrent tous les cinq ans à Athènes, le héraut athénien associe les Platéens aux prières, qu'il prononce en ces termes : « Fas-
« sent les dieux que tout soit heureux à la fois et pour les
« Athéniens et pour les Platéens. » D'après l'ordre de bataille des Athéniens à Marathon, leur ligne égalait en longueur celle des Mèdes ; seulement, les rangs étaient plus clairs et moins serrés au centre, ce qui le rendait le point le plus faible de la ligne. Leurs forces principales se trouvaient aux ailes, où les rangs étaient très-épais.

CXII. L'armée entièrement rangée en bataille, et les entailles des victimes reconnues favorables, les Athéniens, dès que le signal de se mettre en mouvement fut donné, coururent d'un seul trait sur les barbares, quoique l'espace qui séparait les deux armées ne fût pas au-dessous de huit stades (35). Les Perses, en les voyant ainsi arriver, se dispo-

sèrent à les recevoir ; mais ils regardaient comme un acte de folie, qui menait les Athéniens à une ruine certaine, une attaque faite à la course par un si petit nombre de troupes dépourvues et de cavalerie et d'archers : telle était l'idée que se formaient les barbares. Cependant les Athéniens, après les avoir joints, ayant serré leurs rangs, combattirent avec une valeur digne de tout éloge ; ils étaient, du moins à ma connaissance, les premiers Grecs qui eussent risqué une attaque à la course, les premiers Grecs qui eussent osé envisager l'habillement mède et les hommes qui le portaient : jusque-là, le nom seul de Mède était pour tous les Grecs un objet de terreur.

CXIII. La bataille de Marathon dura longtemps ; les barbares furent vainqueurs au centre ; les Perses et les Saces qui s'y trouvaient ayant percé la ligne des Athéniens les poursuivirent dans les terres : les Athéniens et les Platéens furent au contraire vainqueurs aux deux ailes ; mais, après avoir défait l'ennemi et rompu ses rangs, ils le laissèrent fuir, et, réunissant alors les deux ailes, revinrent sur ceux qui avaient forcé le centre et les défirent complètement. Ils se mirent ensuite à la poursuite des Perses et les suivirent de si près l'épée dans les reins, qu'ils arrivèrent en même temps qu'eux sur le rivage où ils attaquèrent les vaisseaux, en demandant à y mettre le feu.

CXIV. Le polémarque, après avoir déployé la plus grande valeur, fut tué dans le combat, ainsi qu'un des dix généraux, Stésilée, fils de Thrasyllée ; Cynégire, fils d'Euphorion, au moment où il avait saisi la saillie de la poupe d'un des vaisseaux ennemis, reçut un coup de hache qui lui coupa la main et périt aussi. Enfin beaucoup d'autres Athéniens, non moins distingués, perdirent également la vie.

CXV. Les Athéniens, dans l'attaque qu'ils firent de la flotte ennemie, parvinrent à s'emparer de sept vaisseaux. Les barbares se sauvèrent sur le reste, en forçant de rames, sans prendre le temps de revirer ; et, après avoir été reprendre les captifs d'Érétrie, dans l'île où ils les avaient laissés, s'empressèrent de doubler le cap Sunium, pour arriver à Athènes

avant que l'armée y fût rentrée et pût protéger la ville. Le bruit s'est répandu, depuis, parmi les Athéniens que ce dessein fut conçu d'après la trahison des Alcmaeonides, qui avaient donné un signal convenu en élevant un bouclier en l'air, lorsque les Perses étaient déjà rembarqués.

CXVI. Cependant, tandis que ceux-ci doubleraient le cap Sunium, les Athéniens, revenant à marche forcée au secours de leur ville, y devancèrent l'arrivée des barbares ; et, partis du temple d'Hercule, près de Marathon, vinrent camper aux environs d'un autre temple de ce même dieu, dans le Cynosarge. Bientôt les vaisseaux des barbares se montrèrent en face de Phalère, qui était alors le port d'Athènes ; mais après y être demeurée quelque temps en vue, la flotte vira de bord et retourna en Asie.

CXVII. Les barbares eurent, à la bataille de Marathon, environ six mille quatre cents hommes tués ; les Athéniens n'en perdirent que cent quatre-vingt-douze : telle fut la perte de part et d'autre. Pendant la durée de l'action, il arriva un événement merveilleux que je ne dois point passer sous silence. Un Athénien nommé Épizélus, fils de Cuphagoras, combattant à son rang avec beaucoup de courage, se trouva subitement privé de la vue, sans avoir ressenti sur aucune partie de son corps un seul coup qui l'eût frappé de près ou atteint de loin, et demeura depuis ce moment aveugle pendant tout le reste de sa vie. J'ai entendu dire qu'il racontait, en parlant de son malheur, qu'à l'instant où il l'éprouva, il lui avait semblé voir en face un homme armé dont la barbe épaisse ombrageait tout le bouclier, et que ce fantôme, qui ne fit que passer devant ses yeux, alla tuer le soldat combattant près de lui. C'est ainsi, d'après ce que l'on m'a dit, qu'Épizélus racontait son aventure.

CXVIII. Datis se retirant en Asie, avec l'armée, relâcha à Mycone. Là, il eut un songe dont on ne donne pas de détail, mais d'après lequel dès que le jour commença à paraître, il fit faire une visite générale de tous les vaisseaux de la flotte. Dans cette recherche, on découvrit sur un bâtiment phénicien une image dorée d'Apollon. Datis voulut savoir d'où elle

avait été enlevée, et ayant appris à quel temple elle appartenait, il fit voile sur son propre vaisseau pour Délos. Quand il fut arrivé, il trouva les habitants qu'il y avait rappelés déjà rentrés dans l'île, et déposa l'image dans le temple d'Apollon, leur enjoignant de la transporter dans le Délium des Thébains (c'est le nom d'un temple situé sur la côte, en face de Chalcis). Datis, après avoir donné ces ordres, se rembarqua; mais les Déliens ne ramenèrent point la statue, comme il leur avait été enjoint de le faire, et ce fut seulement vingt ans après que les Thébains vinrent, sur l'avis d'un oracle, la chercher pour la rétablir eux-mêmes dans le Délium.

CXIX. Lorsque Datis et Artapherne eurent abordé en Asie, ils firent partir pour Suze les captifs érétriens qu'ils conduisaient sur la flotte. Darius, qui regardait les Érétriens comme les auteurs de la guerre, avait, tant qu'ils ne furent pas soumis, manifesté contre eux un vif ressentiment; mais dès qu'il les vit amenés captifs près de lui, et qu'il fut le maître de disposer d'eux comme il lui plairait, il ne leur fit subir aucun mauvais traitement, et leur donna même des terres à habiter dans la province de Cissie, aux environs d'une de ces stations dont j'ai parlé, qui se nommait Ardérica. Cette station est éloignée de Suze de deux cent dix stades, et située à quarante d'un puits remarquable par la triple propriété qu'il a de fournir de l'asphalte, du sel et de l'huile. Pour y puiser, on se sert d'une roue à laquelle, au lieu de seaux, sont attachées des outres coupées par la moitié, qui, après s'être remplies, versent ce qu'elles contiennent dans un réservoir. La matière passe de ce premier réservoir dans un second, où elle se sépare promptement en trois substances distinctes. L'asphalte et le sel se consolident sur-le-champ, et l'huile, qui surnage, est recueillie dans des vases. On donne à cette huile le nom de rhadinacé; elle est noire et d'une odeur forte (36). C'est dans cette contrée que Darius donna un établissement aux Érétriens. Ils l'occupaient encore de mon temps, et avaient même conservé leur ancienne langue. Tel fut le sort de ces captifs.

CXX. Les Lacédémoniens, au nombre de deux mille, s'étaient mis en marche, à la pleine lune, pour venir au secours d'Athènes. Ils avaient un si grand désir de prendre part à l'action et firent une telle diligence, qu'ils étaient entrés en Attique le troisième jour de leur départ de Sparte. Ils n'arrivèrent cependant qu'après le combat ; mais comme ils voulurent au moins voir les Mèdes qui étaient restés sur le champ de bataille, ils se rendirent à Marathon, où ils purent contempler leurs cadavres. Après avoir satisfait leur curiosité et donné de grands éloges aux Athéniens, ils s'en retournèrent.

CXXI. Au surplus, je ne puis voir sans surprise que l'on ait accusé les Alcmaeonides d'avoir fait, par trahison, le signal du bouclier aux Perses, et je ne crois pas à cette accusation. Il faudrait supposer que les Alcmaeonides eussent voulu livrer Athènes à Hippias, et cependant ils paraissent avoir été plus ennemis, ou du moins autant ennemis du tyran, que Callias, fils de Phænippe et père d'Hipponique. Or, Callias fut le seul de tous les Athéniens qui, lorsque Pisistrate eut été banni d'Athènes, osa acheter ses biens, mis en vente au profit de l'État, et qui ne laissa échapper aucune occasion de lui nuire.

CXXII. De toute manière ce Callias mérite que l'on conserve de lui un souvenir honorable (37) ; d'abord par ce que je viens de dire, où l'on voit en lui un citoyen, ami prononcé de la liberté de sa patrie ; ensuite, par la gloire qu'il acquit dans Olympie, où de tous les Grecs il déploya le plus de magnificence, où, vainqueur à la course des chevaux, il eut encore la seconde palme à celle des chars, après avoir déjà remporté le prix aux jeux pythiques ; enfin par la conduite pleine de bonté qu'il tint à l'égard de ses filles. Elles étaient au nombre de trois : lorsqu'elles furent nubiles, non-seulement il leur donna une riche dot, mais les laissa encore maîtresses de leur choix, et les accorda en mariage à ceux des citoyens d'Athènes que chacune d'elles voulut prendre pour époux.

CXXIII. Si donc les Alcmaeonides étaient comme Callias, et

autant que lui, ennemis des tyrans, je ne puis assez m'étonner, et je regarde comme une calomnie qu'on leur ait imputé le signal du bouclier, à eux qui, dans tous les temps avaient fui les tyrans, et dont l'adresse seule était parvenue à arracher l'autorité des mains de Pisistrate. En cela même, ils ont, à mon avis, plus fait pour la liberté qu'Harmodius et Aristogiton. Ces généreux citoyens, en tuant Hipparque, n'ont fait qu'aigrir le ressentiment des autres Pisistratides, et n'ont pas mis un terme à la tyrannie, tandis que les Alcmaeonides ont véritablement délivré leur patrie, en persuadant, comme je l'ai rapporté plus haut, à la pythie d'imposer aux Lacédémoniens l'obligation de rendre la liberté à Athènes.

CXXIV. Mais, dira-t-on, n'avaient-ils pas quelque sujet de se plaindre des Athéniens, et ne serait-ce pas là le motif de leur trahison? La chose est impossible : de tous les citoyens d'Athènes ils étaient les plus considérés; personne n'y fut plus honoré qu'eux; rien ne peut donc expliquer raisonnablement par quel motif ils auraient donné ce signal. Du reste, il est certain qu'il a été donné, qu'un bouclier a été levé en l'air. C'est un fait; on ne peut le nier. Mais quel est celui qui a élevé le bouclier? Sur ce dernier point, je n'ai rien de plus à dire.

CXXV. La famille des Alcmaeonides d'Athènes avait une origine très-illustre, mais elle tirait son plus grand éclat, d'abord d'Alcmaeon, et ensuite de Mégaclês. Cet Alcmaeon, fils d'un premier Mégaclês, avait cultivé particulièrement l'amitié des députés lydiens envoyés par Crésus pour consulter l'oracle de Delphes, et les avait aidés à remplir leur mission. Crésus, instruit, au retour de ses députés, des services qu'ils en avaient reçus, appela Alcmaeon près de lui, à Sardes; il s'y rendit, et le roi lui fit présent de la quantité d'or qu'il pourrait emporter sur son corps en une fois. Alcmaeon s'habilla, pour recevoir ce don singulier, de façon à en tirer le meilleur parti possible. Il s'était enveloppé d'une ample tunique, munie d'une poche profonde, et avait chaussé les cothurnes les plus larges qu'il put se procurer. On le conduisit, ainsi habillé, dans le trésor du roi, où il trouva un

amas de paillettes d'or que l'on mit à sa disposition. Il commença à en accumuler autour de ses jambes autant que ses cothurnes purent en contenir; ensuite il en remplit toute la poche qu'il avait pratiquée dans sa tunique. Enfin, après en avoir poudré ses cheveux et fait entrer dans sa bouche tout ce qu'elle en put contenir, il sortit du trésor, traînant avec peine ses cothurnes derrière lui, la bouche et tout le corps boursoufflés, et ne ressemblant plus en rien à un homme. Crésus, en le voyant passer dans cet état, ne put s'empêcher de rire; mais il lui laissa tout ce qu'il avait pu emporter, et lui fit en outre beaucoup d'autres présents, qui n'avaient pas moins de valeur. C'est ainsi que la maison des Alcmaeonides devint puissamment riche, et qu'Alcmaeon lui-même fut en état de nourrir des chevaux pour la course des quadriges aux jeux olympiques, où il remporta le prix.

CXXVI. Dans le cours de la génération suivante, Clisthène, tyran de Sicyone, éleva cette même famille tellement, qu'elle devint la plus illustre de toute la Grèce. Ce Clisthène, fils d'Aristonyme, petit-fils de Miron et arrière-petit-fils d'Andraëas, avait une fille nommée Agariste, et il voulait la donner en mariage à celui des jeunes gens de la Grèce qui l'emporterait en mérite sur tous les autres. Dans ce dessein, pendant la durée des jeux olympiques, où il avait remporté le prix des chars, Clisthène fit publier, par un héraut, « Que tous
« ceux des Grecs qui se croiraient faits pour prétendre à de-
« venir son gendre, eussent à se rendre, dans l'espace de
« soixante jours, et même plus tôt s'ils le voulaient, à Si-
« cyone, et que, dans un an, à compter de ces soixante
« jours, Clisthène déclarerait l'époux de sa fille. » Tout ce qu'il y avait dans la Grèce de jeunes gens, enorgueillis ou de leur supériorité personnelle ou de celle de leur patrie, se rendirent à Sicyone, comme prétendants; et Clisthène leur fit préparer chez lui une lice et une palestre où ils pouvaient se mesurer entre eux.

CXXVII. Dans le nombre de ces prétendants, on vit arriver Smindyride (38), fils d'Hippocrate de Sybaris, le plus voluptueux des hommes (Sybaris était alors une ville très-floris-

sante), et Damasus de Siris, fils d'Amyris surnommé le Sage : ces deux prétendants venaient de l'Italie. Du golfe ionien arriva Amphimneste d'Épidamne, fils d'Épistrophus et de l'Ætolie, Malès frère de ce Titormus qui surpassait en force tous les autres Grecs, et s'était retiré aux extrémités de l'Ætolie pour fuir le commerce des humains. Le Péloponèse donna Léocède, fils de Phidon, tyran d'Argos. Ce Phidon est l'auteur du système métrique en usage dans le Péloponèse, et passait pour le plus insolent de tous les Grecs, parce qu'il avait ôté aux Éléens le privilège de fournir les agonothètes des jeux olympiques, et s'en était constitué juge à leur place (39). Indépendamment de Léocède, on vit arriver aussi du Péloponèse Amiantus, fils de Lycurgue de Trapésus, en Arcadie; Laphanès Azanien, du bourg de Pæos, fils d'Euphorion, qui, suivant ce que l'on raconte en Arcadie, logea dans sa maison les Dioscures, et depuis ce temps offrit l'hospitalité à tous les voyageurs, et Onomastus d'Élide, fils d'Agæus. Athènes envoya Mégaclês, fils de l'Alemæon qui avait été appelé près de Crésus, et Hippoclide fils de Tisandre, le plus distingué de tous les Athéniens par sa beauté et ses richesses. De la ville d'Érétrie, qui était alors dans sa splendeur, on vit venir Lysanias (il fut le seul de l'île d'Eubée), de la Thessalie Diactoride le Cranonien, de la famille des Scopades; et enfin du pays des Molosses, Alcon. Tels sont les noms des divers prétendants.

CXXVIII. Dès qu'ils furent tous arrivés, au jour fixé, Clis-thène s'informa d'abord de leur patrie et de la famille de chacun d'eux; puis, les retenant près de lui une année entière, il eut le temps de les bien observer et de mettre à diverses épreuves leurs forces, leurs passions, leur éducation et leurs mœurs. Tantôt il les entretenait en particulier, tantôt il les admettait tous ensemble à sa conversation; il conduisait lui-même les plus jeunes au gymnase; mais surtout il les examinait tous plus particulièrement dans les repas qu'il leur donnait; car, pendant tout le temps qu'ils furent près de lui, il exerça envers eux une magnifique hospitalité. De tous les prétendants, ceux pour lesquels il prit plus de goût,

furent les deux Athéniens ; et, entre eux, il donnait la préférence à Hippoclide, fils de Tisandre, qu'il distinguait tant à cause de sa force personnelle que pour sa naissance : ses ancêtres étaient parents des Cypsélides de Corinthe.

CXXIX. Lorsque le jour fixé où Clithène devait prononcer son jugement définitif et faire célébrer le mariage fut arrivé, il offrit un sacrifice de cent bœufs, et donna un grand festin aux prétendants, ainsi qu'à tous les habitants de Sicyone. Après que les viandes furent desservies, tandis que les prétendants, cherchant à l'envi à déployer leurs moyens, se disputaient la supériorité de mérite en musique ou dans les talents cultivés ordinairement parmi les jeunes gens, et que l'on continuait à boire, Hippoclide, faisant taire tous les autres pour que l'on ne s'occupât que de lui, ordonna au joueur de flûte de jouer l'Emmélie (40), air de danse qu'il lui indiqua. Le musicien ayant obéi, Hippoclide se mit à danser, et parut s'admirer beaucoup dans tous ses mouvements ; mais Clithène, qui l'observait, voyait de mauvais œil ce qui se passait. Bientôt Hippoclide, après un court moment de repos, fit apporter une table ; lorsqu'elle fut dressée, il monta dessus, et dansa d'abord sur des airs laconiques et ensuite sur des airs attiques ; enfin, se tenant la tête en bas sur la table, il marqua la mesure avec ses jambes comme il l'eût fait avec ses mains. Clithène, qui, à la première et la seconde danse, avait renoncé tout à fait à prendre pour gendre un homme capable de se livrer à un exercice si peu décent, mais qui s'était contenu, pour ne pas éclater, ne put maîtriser son indignation lorsqu'il le vit les jambes en l'air, et s'écria : « O fils de Tisandre, vous venez de danser votre mariage (41). » « Eh bien, Hippoclide ne s'en soucie guère, » répondit sur-le-champ le danseur ; et ce mot est passé depuis en proverbe.

CXXX. Alors Clithène, ayant fait faire silence, parla à l'assemblée en ces termes : « Vous tous, qui prétendez à la main de ma fille, je n'ai que des éloges à vous donner, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de remplir les vœux de chacun ; mais comme je n'ai à prononcer que sur le

« sort d'une seule fille, il m'est impossible de vous satisfaire tous. Que chacun de ceux qui seront exclus veuille donc accepter de moi un talent d'argent, en signe de reconnaissance de l'honneur qu'il m'a fait en demandant la main de ma fille, et pour l'indemniser des frais de son voyage. Maintenant je déclare que je fiance, selon les lois d'Athènes, ma fille Agariste à Mégaclos fils d'Alcmæon ; » Mégaclos ayant répondu qu'il acceptait, Clisthène, sur-le-champ, ratifia le mariage.

CXXXI. C'est de cette manière que Clisthène se décida entre les prétendants, et c'est par le choix qu'il fit de Mégaclos que les Alcmæonides acquirent une si grande célébrité dans toute la Grèce. De cette union naquit le Clisthène qui divisa les Athéniens en tribus et établit chez eux la démocratie (*). Il tirait ce nom du Clisthène de Sicyone. Mégaclos eut aussi un autre fils nommé Hippocrate, qui donna le jour à un autre Mégaclos et à une Agariste, dont le nom fut pris d'Agariste femme de Mégaclos. Cette seconde Agariste, mariée à Xantippe, fils d'Ariphron, devenue grosse, eut un songe dans lequel il lui sembla qu'elle enfantait un lion. Peu de jours après, elle accoucha de Périclos, fils de Xantippe.

CXXXII. La défaite des Perses à Marathon ayant beaucoup accru la réputation de Miltiade, qui déjà était très-considéré parmi les Athéniens ; il leur proposa de lui confier soixante-dix vaisseaux avec des troupes et de l'argent, sans leur dire quel était le but de cette expédition ; mais, se bornant à assurer qu'il les enrichirait et les mènerait, s'ils voulaient le suivre, dans des pays dont ils tireraient aisément une immense quantité d'or. Les Athéniens, enflammés par une telle espérance, lui accordèrent ce qu'il demandait, sans le faire expliquer plus clairement.

CXXXIII. Miltiade, ayant donc pris le commandement de l'expédition, fit voile pour Paros, sous prétexte que les Pariens avaient les premiers déclaré la guerre aux Athéniens, en envoyant une trirème à Marathon, pour agir de concert

(*) Voyez livre V, chap. 66.

avec les Perses. Ce fut du moins le motif apparent ; mais le véritable était le ressentiment que Miltiade conservait contre Lysagoras, fils de Tisias, Parien d'origine, qui l'avait calomnié près du perse Hydarne. Descendu à terre avec ses troupes, il bloqua les Pariens, qu'il avait forcés à se réfugier dans leurs murs, et envoya un héraut pour leur demander une contribution de cent talents, les menaçant, s'ils s'y refusaient, de ne se retirer qu'après avoir pris la ville. Les Pariens, loin de consentir à donner une pareille somme, ne songèrent qu'à se défendre ; et, entre autres moyens qu'ils employèrent, ils firent, dans une nuit, élever du double les parties de la muraille qui leur paraissaient les plus faciles à escalader.

CXXXIV. Jusqu'ici tous les Grecs sont d'accord sur les faits ; mais les Pariens seuls racontent ce qui se passa ensuite. Ils disent que Miltiade, retenu devant Paros et incertain de ce qu'il avait à faire, avait eu un entretien avec une femme du pays, sa captive ; que cette femme, prêtresse du temple des dieux infernaux, avait conseillé à Miltiade, qui mettait beaucoup d'importance à prendre Paros, de faire ce qu'elle allait lui indiquer ; que Miltiade, ayant effectivement écouté ses avis, s'était rendu sur une hauteur, en avant de la ville, où il avait franchi les murailles de l'enceinte du temple de Cérès Thesmophore, n'ayant pas pu en ouvrir les portes, que de cette manière il était parvenu à entrer dans le sanctuaire, soit qu'il voulût pratiquer dans l'intérieur quelque cérémonie, soit qu'il eût le dessein d'en enlever quelques-unes des choses sacrées qu'il n'est pas permis de déplacer : mais, ajoute-t-on, à peine avait-il franchi le seuil de la porte, qu'une frayeur subite le saisit et le força de retourner en arrière par le même chemin qu'il avait suivi en venant ; enfin, en franchissant de nouveau la muraille, il s'était démis la cuisse, ou, comme d'autres le prétendent, foulé le genou.

CXXXV. Quelle qu'en fût au surplus la cause, Miltiade tomba malade, et remit à la voile, n'ayant pu, ni procurer aux Athéniens aucune des richesses qu'il leur avait promises, ni se rendre maître de Paros, après l'avoir tenue blo-

quée pendant vingt-six jours, qu'il employa à ravager tout l'intérieur de l'île. Lorsqu'il se fut éloigné, les Pariens, instruits de ce que Timo, la prêtresse des dieux infernaux, avait conseillé à Miltiade, voulurent l'en punir; mais avant de le faire, le siège étant levé, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, et lui demander : s'il leur était permis de condamner une prêtresse convaincue d'avoir indiqué aux ennemis les moyens de subjuguier la patrie, et d'avoir révélé à Miltiade des mystères interdits à tout être du sexe masculin ? La pythie répondit : « Qu'ils ne devaient pas la condamner ; qu'elle « n'était pas coupable ; mais que, comme il était dans la fatalité que Miltiade aurait une fin funeste, elle avait obéi « au destin, en le menant à sa perte. »

CXXXVI. La conduite de Miltiade fut, après son retour à Athènes, le sujet de tous les entretiens, et trouva beaucoup de censeurs ; mais personne ne le poursuivit plus vivement que Xanthippe, fils d'Arphron, qui le traduisit devant l'assemblée du peuple pour avoir trompé la confiance des Athéniens et s'être rendu par là coupable d'un crime qui emportait la peine de mort. Malade de sa blessure à la cuisse, et hors d'état de paraître, Miltiade ne put se disculper par lui-même ; mais, tandis qu'il était dans son lit, ses amis entreprirent sa défense, et firent surtout valoir en sa faveur, et la victoire de Marathon, et la prise de Lemnos, dont il s'était emparé pour tirer vengeance des Pélasges, et qu'il avait ensuite donnée aux Athéniens. Le peuple lui remit la peine de mort, et le condamna seulement, en réparation du dommage qu'il avait causé à l'État, à une amende de cinquante talents. Peu de temps après cette sentence, Miltiade mourut de la gangrène qui s'était mise à sa plaie. Son fils Cimon paya pour lui l'amende des cinquante talents.

CXXXVII. Puisque j'ai parlé de la prise de Lemnos, je dois dire comment Miltiade, fils de Cimons'en était rendu maître. Les Pélasges avaient été chassés de l'Attique par les Athéniens (42) : je laisse aux autres à décider si cet acte fut juste ou injuste, et je me bornerai à répéter ce qui a été dit à ce sujet. Hécatee fils d'Hégésandre déclare dans ses écrits, que cette

expulsion fut , suivant son opinion , une véritable injustice. « Athènes , dit-il , avait donné aux Pélasges un territoire situé « au-dessous du mont Himette , comme prix des travaux exé- « cutés par eux pour encadrer de murs la citadelle. Lorsque « les Athéniens virent parfaitement cultivé ce territoire jadis « en mauvais état et sans valeur , la jalousie et le désir de « se remettre en possession d'un sol productif s'empara d'eux , « et c'est par ce motif qu'ils chassèrent les Pélasges , sans « chercher d'autre prétexte. » Les Athéniens , au contraire , soutiennent qu'ils agissent avec équité. Ils prétendent : « Que « les Pélasges , habitant au pied de l'Hymette , sortaient de « leur séjour pour commettre divers excès ; que particulière- « ment , lorsque les filles ou les jeunes gens d'Athènes allaient « puiser de l'eau à la fontaine nommée les Neuf-Sources (les « Athéniens , comme tous les autres Grecs , n'avaient alors ni « esclaves , ni serviteurs) , les Pélasges insultaient ces enfants « et employaient la violence contre eux ; que , non contents « de ces insultes , ils avaient encore eu le projet de s'emparer « de l'autorité ; que cependant , malgré de telles injures , les « Athéniens s'étaient montrés si humains envers eux , qu'ayant « le droit de mettre à mort tous les Pélasges , puisqu'ils les « avaient surpris dans l'exécution de leur complot , ils n'en « avaient point usé , et s'étaient contentés de les bannir du « pays ; qu'alors les Pélasges avaient été habiter d'autres con- « trées , et , entre autres , l'île de Lemnos. » Voilà , d'une part , ce que dit Hécatee ; et , de l'autre , ce que les Athéniens répondent.

CXXXVIII. Quoi qu'il en soit , les Pélasges établis dans Lemnos voulurent se venger. Comme ils étaient parfaitement au courant des jours de fête des Athéniens , ils vinrent , avec plusieurs vaisseaux à cinquante rameurs , dresser sur la côte de l'Attique une embuscade contre les femmes athéniennes qui allaient célébrer , au bourg de Brauron , la fête de Diane. Ils enlevèrent ainsi un certain nombre d'entre elles , qu'ils conduisirent à Lemnos , et dont ils firent leurs concubines. Ces femmes ayant eu des enfants , leur apprirent la langue des Athéniens , et leur donnèrent les mœurs de leur

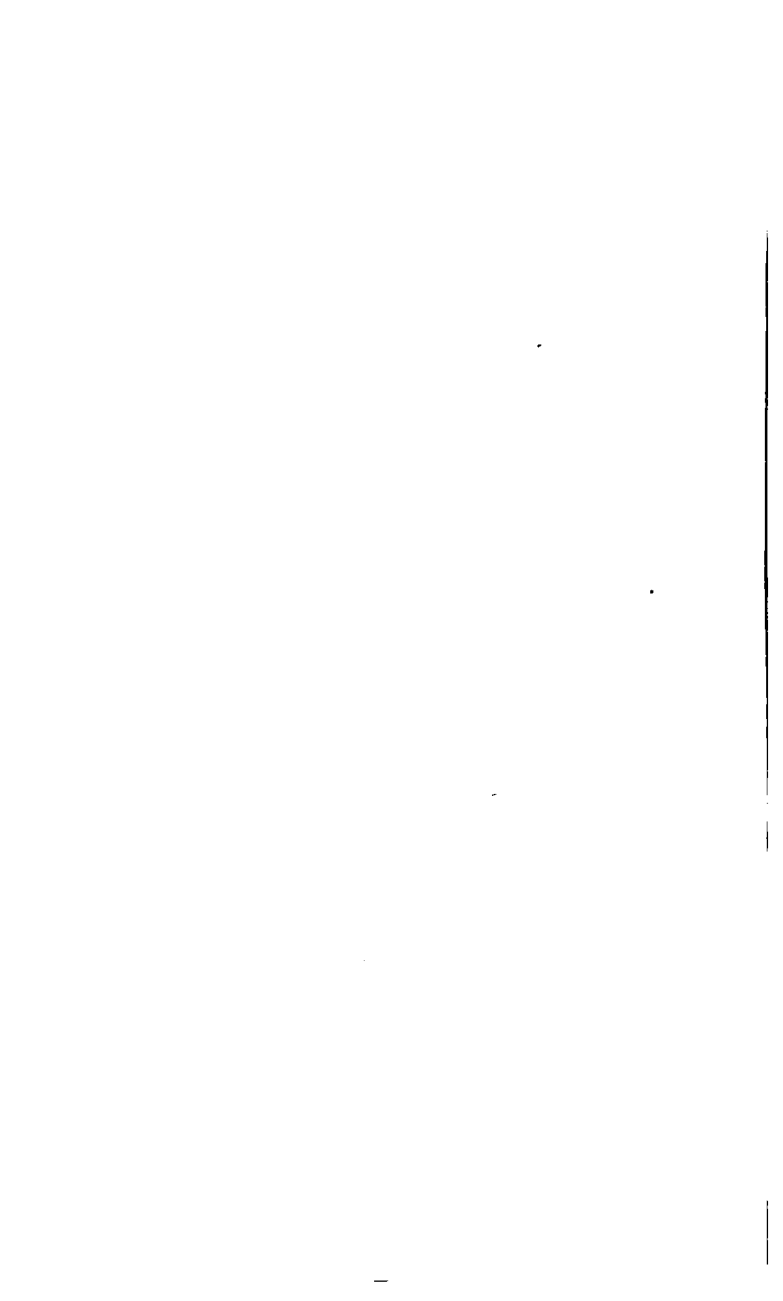
patric. Mais les enfants ainsi élevés ne voulurent point faire société avec ceux des femmes pélasges ; et si l'un d'eux venait à être frappé par un Pélasge, tous allaient à son secours, et ils se soutenaient réciproquement; enfin, ces enfants grecs exerçaient une véritable autorité sur tous ceux du pays, et les avaient subjugués. Les Pélasges, instruits de ce qui se passait et déjà très-intimidés, conclurent, après en avoir délibéré entre eux, que, si déjà ces enfants s'entendaient pour se défendre mutuellement contre ceux de leurs femmes légitimes, et cherchaient à les dominer, il y avait tout à craindre de ce qu'ils pourraient faire avec une telle disposition d'esprit lorsqu'ils seraient devenus hommes. Ils se décidèrent donc à faire mourir non-seulement les enfants qu'ils avaient eus des femmes de l'Attique, mais encore les mères, et exécutèrent cette barbare résolution. C'est depuis cet acte de cruauté, et aussi d'après celui dont les femmes de Lemnos se rendirent coupables, en assassinant, sous le règne de Thoas, tous leurs maris et Thoas lui-même, qu'il est passé en usage, dans la Grèce, d'appeler actions lemniennes tous les faits atroces.

CXXXIX. Les Pélasges, au surplus, n'eurent qu'à se repentir d'avoir fait périr leurs captives, et les enfants qui en étaient nés. Après cet acte criminel, leurs terres ne portèrent plus de moissons, leurs femmes légitimes et leurs troupeaux cessèrent d'être féconds. Désespérés enfin de la famine qui les pressait, et d'une stérilité si funeste, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de mettre un terme à ces calamités. La pythie leur répondit : « Qu'ils devaient donner aux Athé-
« niens la satisfaction, quelle qu'elle fût, qu'ils leur deman-
« deraient. » Sur cette réponse, les Pélasges envoyèrent déclarer à Athènes : qu'ils étaient prêts à donner satisfaction de tous les torts dont ils s'étaient rendus coupables. Les Athéniens firent alors établir dans le Prytanée un lit orné avec toute la magnificence qu'ils purent déployer, et dresser une table abondamment chargée de toutes sortes de productions de la terre; puis, montrant l'un et l'autre aux Pélasges, ils leur dirent : « Nous exigeons pour satisfaction, que vous nous
« livriez le pays que vous habitez, en aussi bon état que ce

« que vous voyez ici. » A cette proposition les Pélasges répondirent ironiquement : « Quand un vaisseau, parti de vos côtes « par un vent du nord, pourra dans un seul jour aborder sur « les nôtres , alors nous vous livrerons notre pays. » En faisant cette réponse, ils regardaient l'exécution de cette condition comme impossible , puisque l'Attique située au midi de Lemnos, est à une grande distance de cette île.

CXL. Les choses en restèrent là pour le moment ; mais plusieurs années après, lorsque les Athéniens furent maîtres de la Chersonèse hellespontique, Miltiade, fils de Cimon, profitant des vents étésiens, passa, en un jour, d'Éléonte de Chersonèse à Lemnos. Lorsqu'il y fut arrivé, il somma les Pélasges de sortir de l'île, suivant l'engagement qu'ils en avaient pris, et leur rappela l'oracle, dont ils avaient cru l'accomplissement impossible. Les habitants d'Héphæstia cédèrent ; mais ceux de Myrine, n'ayant pas voulu convenir que la Chersonèse fût la même chose que l'Attique, refusèrent d'obéir, et Miltiade se vit obligé de faire le siège de leur ville : elle finit par se rendre, et c'est ainsi que les Athéniens devinrent possesseurs de l'île entière de Lemnos (43).

FIN DU LIVRE SIXIÈME.



NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.

1. (XVI.) *Thesmophories*. — Fêtes que les femmes célébraient en l'honneur de Cérès. Ce culte s'était répandu dans les colonies grecques d'Asie, qui conservaient les usages et les cérémonies religieuses de leurs métropoles. C'est ainsi que la fête des Apatouries avait été portée en Asie par les colonies athéniennes.

2. (XXX.) *Je croirais volontiers que le roi lui eût pardonné*. — Cette opinion d'Hérodote était fondée sur le principe de droit public admis chez les Perses, qu'on ne pouvait jamais condamner un coupable avant d'avoir comparé les services qu'il avait rendus avec les crimes qui lui étaient imputés, et reconnu de quel côté penchait la balance (a); doctrine humaine qui justifiait la clémence par l'équité.

3. (XXXIV.) *La voie Sacrée*. — On désignait ainsi probablement la route que devait suivre la députation, ou la pompe que les Athéniens envoyaient tous les ans à Delphes (b). Il y avait une autre voie Sacrée, très-célèbre, qui allait d'Athènes à Élensis; mais ce n'est pas celle dont il est ici question (c).

4. (XXXVII.) *Il les taillerait comme on taille les pins*. — Le pin ne repousse pas du pied comme les autres arbres quand on en a coupé le tronc : telle est l'origine de ce proverbe (d).

5. (XLIV.) *Réduire les Macédoniens et les réunir aux autres conquêtes des Perses*. — M. Larcher a traduit : *Ceux des Macédoniens qui n'avaient point encore été soumis*. — Cependant, depuis la tentative faite par les Perses envoyés à la cour d'Amyntas, il n'y avait eu

(a) Livre I, ch. 137.

(b) Strabon, livre IX, p. 646.

(c) Pausanias, l. I. Attiq. ch. XXXVI. — Athénée, l. XIII, p. 594.

(d) Voyez Erasme, chil. II, centur. VII, p. 647. — Élian. V. H. l. VI, ch. XIII. — Aulu-Gel., *Excerpt.*, l. VIII, ch. 4. — Et les paramegraphes.

aucune expédition des Perses en Macédoine, et le passage ne peut s'entendre que de la totalité des Macédoniens. Comment supposer aussi qu'une partie de la nation fût soumise et que l'autre ne le fût pas? Le sens naturel est donc, je le crois du moins, celui que j'ai suivi, et que M. Jacobi a également adopté.

Du reste, en parlant des nations subjuguées par les Perses, Hérodote se sert de l'expression *en deçà de la Macédoine*, pour désigner celles qui se trouvaient au delà de la Macédoine par rapport aux Perses, c'est-à-dire les peuples de la Thrace, ainsi que le fait très-bien observer M. Letronne, *Journal des Savants*, mars 1823.

6. (LIII.) *Puisqu'ils étaient effectivement alors déjà rattachés aux Hellènes.* — On a vu (liv. I, ch. LVI) que les Hellènes, qui s'étaient séparés des Pélasges, formaient la tige des Doriens; et c'est ce qu'Hérodote rappelle ici: il ne faut donc pas traduire le mot *Hellènes* du texte par celui de *Grecs*, mais par celui d'Hellènes (a).

7. (LVI.) *Ils ont, en guerre, une garde de cent hommes choisis.* — Suivant Thucydide, cette garde était de trois cents hommes (b). Il parait, d'après cela, qu'elle s'était augmentée avec le temps.

8. (LVII.) *Ils désignent ceux des citoyens qui leur conviennent pour proxènes.* — Les proxènes étaient chargés de faire les honneurs de la ville, de recevoir et de loger les ambassadeurs, les députés et les étrangers de distinction que la république traitait à ses dépens.

9. (LVII.) *Ils sont, comme les rois, nourris aux dépens de l'État.* — Cette phrase, peu importante à la vérité, est oubliée dans la traduction de M. Larcher et dans celle de M. Jacobi: elle se trouve dans la traduction anglaise de M. Beloë.

10. (LVII.) *Qui donnent d'abord deux suffrages au nom des rois, et ensuite un troisième pour eux-mêmes.* — Thucydide prétend que c'est une fausseté, et que les rois de Sparte ne mettaient pas deux boules ou deux cailloux dans l'urne des suffrages. Il cite même cette circonstance pour prouver combien une opinion fautive dans le principe, se propage par une suite de la paresse naturelle que l'on met à remonter aux sources (c). D'un autre côté, le scoliaste de cet auteur prétend, qu'à la vérité, les rois de Sparte ne mettaient qu'une seule boule dans l'urne, mais que cette boule avait une valeur double. Il me semble que l'on peut en conclure que le suffrage des rois était seulement prépondérant, et l'emportait lorsqu'il y avait partage de voix; mais que cependant ils ne déposaient pas matériellement deux boules.

(a) Voyez la note sur le ch. 67 du livre I, note 22.

(b) Thucydide, I, V, § 72.

(c) Thucydide, I, I, § 20.

C'est, au fait, ce que dit, à la lettre, Thucydide, et les deux autorités se concilieraient de cette manière.

11. (LX.) *Les hérauts, les joueurs de flûte, les cuisiniers, exercent leur état de père en fils.* — Hérodote a effectivement rapporté, dans le second livre de son ouvrage (a), que les Égyptiens avaient adopté des institutions semblables; mais, chez eux, elles s'étendaient à toutes les classes, tandis que chez les Lacédémoniens elles n'en atteignaient que quelques-unes. Du reste, cette séparation des divers états de la société était assez dans le caractère de l'aristocratie guerrière de Sparte, où toutes les fonctions étrangères au gouvernement et à l'art de la guerre étaient regardées comme au-dessous des membres du corps politique.

12. (LXI.) *Née de citoyens riches.* — Comment y avait-il alors des gens riches à Lacédémone? Suivant Plutarque, l'argent monnayé ne s'y introduisit que du temps d'Agis, fils d'Archidamus; et la corruption se répandit ensuite, lorsque Lysandre, vainqueur d'Athènes, apporta dans sa patrie le goût des richesses et des plaisirs (b). Il faut cependant croire que, malgré la rigueur des institutions de Lycurgue, qui étaient encore dans toute leur force au temps où vivaient Cléomène et Dénarale, il y avait des moyens d'éluder ces lois, et que des distinctions de fortune s'étaient déjà glissées entre les citoyens.

13. (LXIII.) *L'enfant n'est pas de moi.* — Les Grecs comptaient par mois lunaires de vingt-huit jours. Ainsi la durée de la grossesse des femmes était de dix mois, ou deux cent quatre-vingts jours; ce qui équivaut à peu près aux neuf mois alternativement de trente et de trente et un jours qui fixent cette durée chez nous. Mais, comme on le sait, ni l'un ni l'autre de ces termes ne sont rigoureux; et l'accouchement les devance ou les suit avec des différences quelquefois très-remarquables. Ici, Ariston, calculant qu'il n'y avait pas encore tout à fait dix mois qu'il était marié, refuse de croire que l'enfant dont sa femme était accouchée soit de lui; et en effet, comme elle avait été séparée de son premier mari, il pouvait supposer qu'elle était déjà enceinte lorsqu'elle passa dans sa maison. C'est cette idée seule qui devait exciter le doute en lui, et non pas le terme trop court de la grossesse, auquel, probablement, dans tout autre cas il n'aurait pas attaché autant d'importance.

Quant au calcul qu'Ariston fait sur ses doigts, je ne vois là qu'un simple emploi des doigts pour retenir le nombre de mois que sa mé-

(a) L. II, chap. 164.

(b) Plutarque, *in Lycurgo*, t. I, p. 229. Edit. Reisk.

moire lui rappelle, et non pas l'usage de la méthode assez compliquée que les anciens avaient adoptée pour indiquer des nombres très-élevés, au moyen de diverses combinaisons faites avec les doigts des deux mains. Bède nous a conservé cette combinaison dans une dissertation particulière qui est assez curieuse (a). On parvenait à compter jusqu'à cent avec les seuls doigts de la main gauche, et pour les nombres depuis cent jusqu'à mille, on se servait de ceux de la main droite.

14. (LXIII.) *Le nom de Démarate*. — Un très-grand nombre des noms propres en usage chez les anciens avait une signification relative à quelques circonstances de l'origine ou de la vie des individus. M. Creuzer, dans ses *Dissertations hérodoteennes* (b), cite un fragment de Proclus sur le Cratyle de Platon, où le commentateur entre à ce sujet dans quelques détails remarquables. Il range les noms attribués aux mortels en deux classes : les noms donnés sans dessein ou par hasard, et ceux qui le sont à dessein et par choix. Dans les noms donnés par hasard, ou sans dessein, il distingue cependant ceux qui semblent dériver d'une certaine fatalité, d'un pouvoir divin ; et il cite pour exemple celui d'Oreste (habitant des montagnes, et, par extension, brigand, voleur) (c). Parmi ceux qui sont donnés par choix, ou à dessein, il fait trois divisions : 1° les noms destinés à exprimer quelque qualité du corps existante dans l'individu ; et il cite pour exemple le nom de Platon (Large, aux larges épaules) donné à Aristoclès ; 2° ceux qui rappellent quelque fait honorable de la vie d'un homme, tel que le surnom de Philopator (ami de son père), donné à Aristoloque, qui s'était exposé pour sauver les jours de son père ; 3° enfin ceux donnés à un enfant au moment de sa naissance, par une sorte de présage ou de pronostic de sa destinée future ; et il cite le nom de Périclès (Illustre), qui fut donné à ce célèbre Athénien par ses parents, comme s'ils avaient deviné la gloire qu'il devait acquérir. D'après ces distinctions, on voit facilement dans quelle classe on doit ranger le nom de Démarate (accordé aux prières du peuple) qu'Ariston donne à son fils.

15. (LXV.) *Petit-fils d'Agis*. — M. Larcher a substitué le nom d'Agésilaüs à celui d'Agis, parce que cet Agis ne se trouve pas dans la généalogie de Léotychide, qu'Hérodote donne ailleurs (d). Je n'ai

(a) *Venerabilis Bedæ Tractatus de Computo, vel loquela per gestum digitorum*. Ce Traité a été imprimé pour la première fois, à Venise, en 1526. Il se trouve dans les *Oeuvres* de Bède, tome I, p. 572.

(b) Freder. Creuzer, *Commentationes Herodotæ*, p. 226 et seq.

(c) Suidas, *in voce* ORESTES.

(d) L. VIII, ch. 131.

pas cru devoir admettre ces corrections hardies, et j'ai eu l'occasion d'expliquer plusieurs fois les motifs de ma répugnance.

16. (LXV.) *Le serment reçu, Démarate fut traduit en jugement.* — On pourrait croire, d'après l'expression employée par Hérodote (*κατωμοσία*), qu'il serait ici question d'un second serment, qui aurait été celui de Démarate. Il était en effet d'usage chez les Grecs, ou du moins chez les Athéniens, que l'accusé prêtât, à son tour, un serment en opposition à celui de l'accusateur, et ce serment s'appelait *ἀντωμοσία*, ou quelquefois *κατωμοσία*, si l'on s'en rapporte à Eustathie (a). Il serait donc très-possible qu'Hérodote eût voulu parler ici de ce second serment. M. Creuzer, de qui j'emprunte cette note (b), n'a pas cru cependant devoir se prononcer; et comme ce changement, d'ailleurs peu important, n'est point admis par M. Schweighæuser, dans la version latine, j'ai suivi le sens qui a été donné jusqu'ici à ce passage. M. Jacobi ne l'a point traduit, probablement parce qu'il l'aura regardé comme une répétition de ce qui précède.

17. (LXVI.) *Ce parti paraissait pris subitement, mais il était cependant suggéré par Cléomène.* — Je crois avoir saisi le véritable sens de l'expression employée dans le texte; car cette manière de la rendre semble s'accorder très-bien avec l'esprit d'intrigue que Cléomène déploya dans toute cette affaire; et elle lie, d'ailleurs, convenablement les faits entre eux. Enfin, il se pourrait que c'eût été dans la difficulté de concilier les deux serments opposés de Léotychide et de Démarate (c), et de décider la question en justice, que les Lacédémoniens eussent adopté cette proposition imprévue faite par Cléomène pour se tirer d'embarras; et, comme il arrive toujours lorsque l'on croit les lumières des hommes insuffisantes, on aura eu recours à la décision de la divinité. Cléomène avait prévu qu'il serait très-facile d'amener le peuple de Sparte à ce résultat, et s'était ménagé les moyens d'en profiter; c'est ce qu'indique clairement le texte, et ce que justifie la suite de la narration.

18. (LXVII.) *On célébrait les Gymnopædies.* — Les Gymnopædies étaient une fête instituée à Sparte: des chœurs de jeunes gens y chantaient des hymnes en l'honneur des Spartiates morts dans la guerre avec les Argiens pour le territoire de Thyrée (d): telle est la définition

(a) *Ad. Odys.*, lib. X, v. 343 et seq.

(b) Freder. Creuzer, *Commentationes Herodotæ*, p. 228 et seq.

(c) Voyez la note précédente.

(d) Voyez l. I, ch. 82.

que donnent Timée, le sophiste, et Suidas (a). L'*Etymologicon Magnum* dit que les Gymnopœdies étaient des fêtes où des enfants nus chantaient des hymnes à Apollon en l'honneur des trois cents Spartiates morts aux Thermopyles. Il se peut que, par la suite, on ait substitué aux Lacédémoniens morts dans les champs de Thyrée ceux qui avaient péri encore plus glorieusement aux Thermopyles; mais à l'époque où Démarate assistait à ces jeux, le combat des Thermopyles n'avait pas encore eu lieu, et la fête était nécessairement en l'honneur des Spartiates morts à Thyrée. Cette circonstance a sans doute échappé à M. Larcher, puisque, dans sa note, il ne parle que de l'*Etymologicon Magnum*, et ne cite ni Timée, ni Suidas, qui donnent au mot *Gymnopœdie* une explication plus convenable.

19. (LXVIII.) *Il mit dans ses mains une partie des entrailles de la victime.* — C'était la manière la plus solennelle d'invoquer le témoignage de la personne qu'on interrogeait, et le serment fait sur les entrailles d'une victime passait pour le plus sacré de tous.

20. (LXVIII.) *Jupiter Hercéen.* — Jupiter gardien de l'enceinte de la maison. On regardait comme ayant droit de cité, tous ceux qui avaient dans leurs maisons un autel consacré à Jupiter Hercéen (b). On peut, en effet, remarquer que c'est à Jupiter que Démarate offre le sacrifice dans lequel il invoque le témoignage de sa mère.

Il paraît au surplus que les Lacédémoniens rendaient un culte à Jupiter, sous différents noms, puisque l'on a vu, plus haut (c), que les rois s'étaient réservé exclusivement le sacerdoce de Jupiter Lacédémonien et celui de Jupiter Céleste ou Uranien. Il est assez difficile de démêler aujourd'hui quelle différence on supposait exister entre les attributions de chacune de ces divinités : il faut croire seulement que le Jupiter Lacédémonien et le Jupiter Céleste étaient d'un ordre beaucoup plus relevé que le Jupiter Hercéen, qui avait un autel dans toutes les maisons particulières.

21. (LXXV.) *Pour avoir arraché du bois sacré d'Argos des citoyens qui s'y étaient réfugiés et qu'il fit égorger.* — On lit dans le texte : *pour avoir arraché de l'enceinte de l'Argos, ou d'Argos, etc.*; mais il est évident, par ce qui suit, qu'il est question ici du bois consacré au héros Argos (*Argus* des Latins), fils de Niobé, et qui avait près d'Argos une enceinte, un bois sacré que probablement on appelait

(a) Timæus sophista, *Lexicon cum notis Rhunkenii*. — Suidas, in voce GYMNOPEIDIA.

(b) Harpocrat., in voce Ἑρκεῖος Ζεύς.

(c) Chap. LVI de ce livre.

l'Argos (a). C'est du double emploi de ce nom, appliqué à la ville même d'Argos, ou au bois sacré qui se trouvait dans ses environs, que dérive l'équivoque de l'oracle d'Apollon rapporté plus bas, et qui avait trompé Cléomène, en lui permettant de croire qu'il était destiné à faire la conquête de cette ville.

22. (LXXVII.) *Le terrible serpent aux triples replis est mort blessé d'un trait mortel.* — Cet oracle était contenu dans la réponse de la pythie, rapportée plus haut (ch. 19, p. 318). Il est fort obscur; mais Pausanias l'a un peu éclairci. Suivant ce dernier auteur, après la défaite des Argiens, les femmes d'Argos, ayant à leur tête Télésilla, défendirent la ville; et les Lacédémoniens, honteux de combattre des femmes et les esclaves qu'elles avaient armés, se retirèrent. Télésilla, indépendamment du courage qu'elle montra dans cette circonstance, était encore célèbre par ses poésies; et l'on voyait sa statue près du temple de Vénus, à Argos (b). Plutarque l'a mise au nombre des femmes dont il célèbre les vertus dans un traité particulier. Il dit que, née d'une famille distinguée d'Argos, elle était d'une constitution délicate, et qu'ayant consulté les dieux sur les moyens de recouvrer la santé, l'oracle lui avait conseillé de servir les Muses: elle suivit ce conseil, et fut délivrée des maux qui l'affligeaient (c).

23. (LXXVII.) *Les Argiens exécutaient de leur côté le même mouvement que le héraut prescrivait de faire.* — On peut voir dans Polyen un détail plus circonstancié de ce stratagème (d).

24. (LXXXVI.) *La pythie répliqua que tenter un dieu pour autoriser une mauvaise action, ou exécuter cette action, était la même chose.* — Cette décision de la pythie et l'oracle qui précède, sur la sainteté du serment et les peines qui menacent le parjure, sont l'une et l'autre d'une grande beauté. J'ai eu soin de rendre, dans la traduction, le sens littéral de l'oracle, qui donne un fils au Serment; c'est-à-dire au dieu qui, selon les anciens, présidait aux engagements pris entre les hommes. Ce fils, ou l'action de la divinité, cachée sous ce voile allégorique, frappe la descendance du parjure, et respecte celle de l'homme qui a juré suivant la vérité; il détruit l'une, il protège l'autre. Rien n'est plus clair; rien n'est plus conforme à la morale. Il me semble donc qu'on ne peut donner une autre interprétation au texte de l'oracle, que j'ai conservé et rendu religieusement.

(a) Pausanias, liv. III, *Laconic.*, chap. 4.

(b) Pausanias, *Corinth.*, ch. XX.

(c) Plutarque, *De Virtutibus Mulierum*. Tome VII, p. 10, editio Reiskii.

(d) Polyæni, *Stratagem*, l. I, ch. 14.

On connaît les beaux vers que ce sujet a inspirés à Juvénal (a).

Stobée nous a aussi conservé l'histoire de Cydias de Ténédos, auquel Archétime, son hôte et son ami, confie un dépôt, et qui refuse de le rendre. Appelé à faire un serment solennel, Cydias renferme la somme réclamée dans une fêrûle creuse qu'il entoure d'une bandelette, afin de cacher l'ouverture qu'il y avait pratiquée. Le jour fixé pour prêter le serment devant le juge, Cydias se présente, et, feignant d'être malade, s'appuie sur la fêrûle qui lui sert de soutien (b) : au moment de jurer, il remet son bâton dans les mains d'Archétime, et fait serment que, véritablement, il a reçu de lui de l'argent en dépôt, mais qu'il l'a restitué; il veut ensuite reprendre son bâton. Archétime indigné, au lieu de le remettre à Cydias, le jette avec violence; la fêrûle se brise, et la somme qu'elle renfermait se répand sur la terre (c).

Un trait à peu près semblable se retrouve dans Cervantes; mais l'auteur de *Don Quichotte* fait honneur de la découverte à la sagacité de Sancho-Pança, qui soupçonne la fraude, et fait briser le bâton (d).

25. (LXXVII.) *Qui avait porté les Théores à Délos.* — Il y a simplement dans le texte *le vaisseau de la Théorie*. La Théorie était une fête célébrée à Athènes, et qui durait pendant le temps que le vaisseau sacré se rendait à Délos. Ce vaisseau portait les Théores, ou députés athéniens chargés de faire dans cette île un sacrifice à Apollon, en accomplissement du vœu de Thésée.

26. (LXXXVIII.) *Irrité contre ses concitoyens qui l'avaient autrefois condamné à l'exil.* — M. Larcher, sur la foi d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, a changé le sens de ce passage, et traduit :

(a) *Spartano cuidam respondit pythia vates :
Haud impunitum quondam fore, quod dubitaret
Depositum retinere, et fraudem jure tueri
Jurando : quærebat enim, quæ numinis esset
Mens, et an hoc illi facinus suaderet Apollo ?
Reddidit ergo metu, non moribus et tamen omnem
Focem adyti dignam templo veramque probavit :
Extinctus tota pariter cum prole, domoque ,
Et, quamvis longa deductis gente, propinquis.
Has patitur pœnas peccandi sola voluntas.*

(JUVÉNAL, Satyr. XIII. v. 199 et seq.)

(b) Les tiges de fêrûle, à la-fois très-légères et assez solides, servent encore à cet usage dans le midi de l'Europe, où cette plante acquiert une hauteur et une grosseur très-remarquables.

(c) Stobée, *Sermo*, CXVI, p. 362, editio Wecheliana.

(d) *Don Quixote*, tome V, ch. 45, p. 315. Emprunta real, Madrid. 1798.

qui, mécontent de ses compatriotes, s'était d'abord banni lui-même de sa patrie ; mais, outre que ce sens a quelque chose d'obscur, il justifie mal le vif ressentiment qui porte Nicodrome à se lier avec les Athéniens. Le souvenir et le désir de se venger d'une injure personnelle pouvaient seuls l'exciter à une telle démarche ; un simple mécontentement n'aurait pas suffi. D'ailleurs comment était-il revenu à Égine après s'en être banni volontairement ? J'ai donc suivi l'ancienne leçon, que M. Schweighæuser a conservée.

27. (XCII.) *Qui s'était exercé au Pentathle.* — Pentathle, les cinq combats en usage aux jeux olympiques ; savoir, le saut, la course, le disque, le javelot, la lutte : il y avait peu de combattants en état de disputer le prix dans tous les cinq, et ceux qui avaient obtenu cette gloire jouissaient d'une grande célébrité dans la Grèce.

28. (XCVI.) *Les Perses, qui se souvenaient du passé, avaient le désir de se rendre maîtres de l'île.* — (Voyez livre V, ch. 34). Les Perses avaient été obligés de lever le siège de Naxos.

29. (XCVIII.) *Les Grecs rendent ainsi très-bien dans leur langue ces noms perses.* — Si quelque passage, dans Hérodote, porte le caractère d'une interpolation, sans doute c'est celui-ci ; et je le crois introduit par un glossateur, d'autant plus que l'on n'est nullement d'accord sur la vraie signification de ces noms dans la langue des Perses. D'ailleurs, comme on l'a vu, Darius s'appelait ainsi bien avant de monter sur le trône ; et, si tous les noms des rois perses avaient eu quelque signification propre adaptée, soit à leur caractère, soit à leurs actions, comment celui de Cyrus ne se trouve-t-il pas compris dans la nomenclature de ceux dont notre historien donne la traduction ? Cyrus était le personnage le plus important et le plus remarquable des souverains des Perses ; il était le véritable auteur de leur puissance, et celui qui, par conséquent, avait préparé de plus loin les malheurs de la Grèce. On peut consulter, au surplus, sur les trois noms de rois dont il est question dans ce chapitre, la dissertation de Réland sur l'ancienne langue des Perses (a).

30. (CIII.) *La route qui s'appelle le chemin de Cælé.* — J'ai suivi ici le texte littéralement, au lieu du sens que M. Schweighæuser a cru devoir adopter dans la version latine, où il rend le mot *Cælé* par *chemin creux*. Je me suis, en cela, rangé à l'opinion de M. Letronne, qui, dans ses savantes notes, a fait remarquer qu'il existait dans l'At-

(a) Relandus, *De Veteri Lingua Persarum. Dissertationes Miscellaneæ*, tom. II.

tique un bourg du nom de Cœlé, et que c'est probablement de ce bourg qu'Hérodote veut parler ici (a).

31. (CIII.) *On connaît quatre autres juments qui ont eu la même gloire ; mais après celles-ci, on n'en compte plus.* — On conserva avec le plus grand soin la race des juments qui avaient remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques ; et l'on donnait à ces juments le nom d'olympioniques (b). On espérait obtenir de leur descendance de nouvelles victoires.

Il paraît, par quelques passages de Pline et d'Ælien, que, pour l'attelage des chars, les anciens faisaient plus de cas des juments que des chevaux (c). Les Scythes les préféraient aussi pour la guerre, parce qu'elles pouvaient uriner en courant et sans s'arrêter (d).

32. (CVI.) *Ils attendirent donc jusqu'à la pleine lune.* — Les Lacédémoniens, retenus par cette raison religieuse, ne se mirent en marche que le jour de la pleine lune, et arrivèrent, comme on le verra plus bas, le 18 de cette même lune à Athènes, après avoir fait une diligence incroyable ; mais la bataille de Marathon avait déjà eu lieu et les Lacédémoniens, dont le secours était devenu inutile par la victoire des Athéniens, ne purent que visiter le champ de bataille.

En actions de grâces de cette victoire, les Athéniens instituèrent une fête, qui se célébrait tous les ans dans le temple d'Hécaté-Agrotéra, le 6 du mois de Boëdromion. Plutarque, en parlant de la date de cette fête, prétend qu'elle avait lieu le jour anniversaire de la bataille, et comme, cette année, le 6 de Boëdromion précédait de dix jours entiers la pleine lune du mois, il en conclut que l'accusation portée par Hérodote contre les Lacédémoniens, qui avaient refusé de se mettre en marche avant la pleine lune, était fausse. Mais outre qu'on peut appliquer ici l'argument que nous avons employé plusieurs fois, qu'il était impossible qu'Hérodote eût avancé un fait de cette nature, encore récent à l'époque où il vivait, et eût osé lire publiquement l'ouvrage qui le contenait, devant la Grèce assemblée, qui se serait sans doute levée tout entière pour le démentir, M. Fréret a démontré clairement, que le sacrifice célébré le 6 de Boëdromion n'a eu lieu que plusieurs jours après la bataille, et que c'est à la pleine lune du mois précédent qu'il faut rapporter la difficulté opposée par les Lacédémoniens. Les preuves qu'allègue ce célèbre chronologiste ne peuvent être révoqués

(a) *Journal des Savants*, janvier 1817, page 39.

(b) Columella, de *Re rustica*, l. III, ch. 9.

(c) Ælien, de *Animal*., l. XI, ch. 36, p. 651.

(d) Pline, liv. VIII, ch. 42 : *De natura eorum*.

en doute, et mettent dans un jour évident la mauvaise foi ou du moins l'ignorance de Plutarque (a).

33. (CIX.) *Le polémarque.* — Le polémarque (*général de l'armée en campagne*) était le troisième des neuf magistrats ou archontes d'Athènes. Le premier était l'archonte éponyme, qui donnait son nom à l'année, le deuxième le roi, le troisième le polémarque. Les six thesmothètes complétaient le nombre des neuf archontes. Le polémarque avait, indépendamment de ses droits à l'armée, diverses fonctions dans la ville. Pollux en donne le détail (b).

34. (CIX.) *Si les dieux restent neutres.* — C'est-à-dire ne penchent pas plus pour les Perses que pour nous. Hérodote dit, *partageant les choses également*. Il me semble que le sens du texte est ainsi fidèlement exprimé. Dans la traduction de M. Larcher, l'on trouve ces mots, *avec le secours des dieux* : mais, en donnant ce sens à la phrase, ce serait alors une faveur des dieux que Miltiade aurait attendue ; et cette faveur, qui pouvait la garantir ? En se bornant, au contraire, à demander que les dieux voulussent seulement consentir à rester neutres, il donnait une grande preuve de la confiance qu'il avait dans le courage des Athéniens et dans leurs propres ressources, et employait un argument bien plus fait pour déterminer le polémarque à se ranger à son avis.

La même expression se retrouve au chapitre 42 de ce livre, et je l'ai rendu de même. M. Larcher avait traduit, *si les dieux tiennent la balance égale* ; c'était, du moins à mon avis, mieux entrer dans le sens de l'original. J'ignore ce qui a pu le déterminer à rejeter ici cette interprétation.

35. (CXII.) *Quoique l'espace qui séparait les deux armées ne fût pas au-dessous de huit stades.* — Les stades dont il est ici question étaient sans doute des stades de mille cent onze un neuvième au degré ; ainsi l'espace parcouru pouvait être d'environ quatre cent quatre-vingts pas. Ce qu'Hérodote appelle ici *courir, course*, doit s'entendre, selon moi, d'un pas, ou d'un mouvement qui portait probablement ce nom dans les évolutions militaires ; mais qui était soumis à des règles, pour éviter le désordre et empêcher que les rangs ne se rompiissent. Il y a tout lieu de croire qu'il avait quelque rapport avec ce que nous appelons, dans les manœuvres modernes, *pas de charge*.

(a) Voyez Fréret, *Observations sur la date de la bataille de Marathon*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XVIII. Partie Histoire, p. 134. — *Œuvres de Fréret*, collection in-12. Tome II, Histoire, p. 192 et suiv.

(b) Voyez Pollux, *Onomasticon*, l. VII, ch. 9, p. 85 et seq.

36. (CXIX.) *On donne à cette huile le nom de rhadinacée; elle est noire et d'une odeur forte.* — Cette huile est évidemment le bitume connu sous le nom de *pétrole* (huile de pierre), substance très-inflammable, qui est de couleur ambrée lorsqu'elle est pure, et porte alors le nom de naphte. On trouve du pétrole naturel dans divers lieux de la terre, en Perse, et particulièrement près de Bakou, sur le rivage nord-ouest de la mer Caspienne. L'asphalte est un autre bitume, qui se présente ordinairement en masse de couleur noire, opaque, mais dont les fragments très-minces deviennent translucides. Il existe en abondance sur les bords du lac Asphaltite, où il est longtemps ballotté par les eaux de ce lac extrêmement chargées de sel (a), circonstance qui se rapporte à celle qu'Hérodote indique pour le puits d'Ardérica, où le sel se rencontrait mélangé avec les substances bitumineuses que ses eaux contenaient.

Du reste, il ne faut pas confondre cet Ardérica avec le bourg de l'Assyrie, situé sur l'Euphrate, dont il est question dans Hérodote, livre I, ch. 185. Il s'agit ici d'une de ces maisons ou auberges royales établies sur la route d'Éphèse à Suze, et que notre historien a décrites, livre V, ch. 52.

37. (CXXII.) *De toute manière, ce Callias mérite que l'on conserve de lui un souvenir honorable.* — M. Larcher croit que ce chapitre a été ajouté au texte d'Hérodote par quelque commentateur qui a voulu flatter un des descendants de Callias; mais il y a dans le cours de l'histoire d'Hérodote tant de digressions du même genre, et souvent moins motivées, qu'il est impossible de faire un choix, et de rejeter l'une après avoir admis les autres. D'ailleurs, j'en ai déjà fait l'observation, il faut lire l'auteur avec ses défauts; et ce goût des digressions qu'avait Hérodote, et pour lequel il a demandé l'indulgence de ses lecteurs, jette souvent tant de variété et de charme dans son ouvrage, qu'on serait injuste de le lui reprocher trop sévèrement.

38. (CXXVII.) *Smindyride, le plus voluptueux des hommes.* — C'est lui que le pli d'une senille de rose empêchait de dormir (b). Athénée assure aussi qu'en se rendant chez Clisthène, pour se mettre au rang de ceux qui prétendaient à la main de sa fille, le même Smindyride avait amené avec lui mille domestiques, tant cuisiniers qu'oiseleurs (c). Athénée semble même croire que ce conte se trouve dans

(a) Deterville, *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, au mot *Bitume*. — Voyez aussi Volney, *Voyage en Syrie*, tom. I, ch. xx, § 7.

(b) Élien, l. IX, ch. 24. — Montesquieu a employé cette image dans le Temple de Gnide.

(c) Athénée, l. XII, p. 544.

Hérodote ; mais il n'en est pas question , du moins dans les manuscrits qui nous sont parvenus.

39. (CXXVII.) *Avait été aux Éléens le privilège de fournir les agonothètes des jeux olympiques, et s'en était constitué juge en leur place.* — Les agonothètes étaient les juges qui présidaient aux jeux olympiques : on les prenait parmi les Éléens , qui furent privés de ces fonctions honorables par les intrigues des Piséens ; ceux-ci amenèrent à Olympie le Phidon dont il est ici question , et firent célébrer les jeux sous sa présidence. Par la suite , cette querelle donna lieu à une guerre sanglante entre les deux peuples : elle fut tout au désavantage des Piséens , qui finirent par être chassés de leur pays. La ville de Pise fut même entièrement détruite. Du temps de Pausanias , il ne restait aucun vestige de ses murs ni de ses édifices , et le terrain que la ville avait occupé était planté de vignes (a).

40. (CXXIX.) *L'Emmélie.* — L'Emmélie était , suivant Hésychius (b) , une danse tragique. Platon , dans l'éloge qu'il fait de la danse honnête , en indique deux genres , la danse de guerre , ou pyrrhique ; la danse de paix , ou Emmélie , et ajoute que l'on a donné justement à cette dernière le nom qu'elle porte et qu'elle tient , de la mélodie ou du chant musical qui l'accompagne (c). Il paraîtrait cependant qu'il y avait diverses espèces d'Emmélie , puisqu'Æschyle , au rapport d'Hésychius , emploie , dans une de ses pièces (d) , le même nom , pour désigner la danse satyrique , appelée par les autres Sicinne. C'était probablement une de ces Emmélies satiriques qu'exécutait Hippoclide , car Clisthène paraît , en général , choqué de l'immodestie , ou de l'extrême liberté qu'Hippoclide avait montrée dans toutes les danses qu'il exécuta successivement.

41. (CXXIX.) *Vous venez de danser votre mariage.* — J'ai risqué cette expression pour faire sentir , s'il est possible , l'énergie du texte. La réponse : *Eh bien ! Hippoclide ne s'en soucie guère* , est devenue , comme le dit Hérodote , un proverbe. C'est par ces mots que Lucien termine son apologie pour les gens qui se mettent aux gages des grands (e).

42. (CXXXVII.) *Les Pélasges avaient été chassés de l'Attique*

(a) Pausanias , l. VI , Eliac. II , ch. 22.

(b) Hésychius , in voce Ἐμμέλεια.

(c) Platon , *De Legibus* , l. VII , p. 898.

(d) *Les Argyriens* , ou mieux *les Argiens* , pièce qui ne nous est pas parvenue. Fabricius , *Biblioth. Græca* , t. I , p. 609.

(e) Lucien , *Apologia pro mercede conductis* , t. III , p. 275. Edit. Biontina.

par les Athéniens. — Il ne faut pas confondre ces Pélasges avec les anciens Pélasges, qui, dans l'origine, avaient habité l'Attique en commun avec les Athéniens. Les Pélasges dont il s'agit ici étaient une colonie nouvelle, ou plutôt un reste des anciens Pélasges, qui, repoussés des autres parties de la Grèce par les Hellènes, étaient venus offrir leurs services aux Athéniens, les avaient aidés à bâtir la citadelle d'Athènes, et particulièrement un des murs de cette forteresse, qui, de leur nom, avait retenu celui de mur pélasgique (a). Les Athéniens, pour payer ce travail, leur avaient donné une partie du territoire d'Hymette à habiter; mais, jaloux de leur industrie, ils trouvèrent bientôt, comme on le voit, un prétexte pour les expulser et s'emparer du terrain qu'ils avaient cultivé et rendu fertile.

43. (CXL.) *Et c'est ainsi que les Athéniens devinrent possesseurs de l'île entière de Lemnos.* — Il y avait dans l'île de Lemnos deux villes, Héphaestia et Myrine. Suivant Hérodote, les Athéniens s'emparèrent de l'une et de l'autre, et se rendirent ainsi maîtres de l'île entière; mais on remarque quelque différence entre ce récit et celui de Cornelius-Nepos (b), qui ne parle pas de la résistance de Myrine. Il y a tout lieu de croire cependant qu'Hérodote, plus voisin de l'époque où ces événements ont eu lieu, était le mieux instruit. D'ailleurs Cornelius-Nepos, qui n'écrivait qu'une sorte d'abrégé de la vie des capitaines illustres, a pu négliger une circonstance, au fond peu importante.

(a) Voyez le président Bouhier, *Dissertations sur Hérodote*, ch. IX, p. 100.

(b) Cornelius-Nepos, in *Miltiad.*, ch. I.

LIVRE SEPTIÈME.
POLYMNIE.

OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE SEPTIEME LIVRE.

Ce livre, un des plus remarquables de ceux qui composent l'histoire qu'Hérodote nous a laissée, et le plus riche en faits, en récits, en descriptions, ne renferme néanmoins qu'un espace de temps très-court, depuis la mort de Darius jusqu'au combat des Thermopyles, c'est-à-dire environ quatre années. Quelques événements y sont en outre racontés épisodiquement, et remontent à des temps antérieurs; ils sont en petit nombre, et j'aurai soin de les indiquer, en donnant la série successive des faits historiques qui font le sujet principal du livre.

Les voici tels qu'ils se présentent dans l'ordre chronologique.

Années avant
l'ère vulgaire.

Préparatifs faits par Darius pour porter la guerre dans la Grèce. Trois années y sont employées, à commencer de 489, année qui suit celle de la bataille de Marathon.....	489
L'Égypte se révolte contre la puissance de Darius, dans la quatrième année de ces préparatifs.....	486
Darius meurt l'année suivante, après un règne de trente-six ans.....	485
Xerxès lui succède.....	485
Il pacifie l'Égypte, et délibère avec ses généraux et les grands de la Perse sur le projet de faire la guerre en Grèce.....	485
La guerre est résolue, et les quatre années qui suivent la pacification de l'Égypte sont employées aux nouveaux préparatifs de l'expédition, qui comprennent les travaux pour le percement de l'Athos et la construction des ponts sur le détroit. Ces travaux et ces préparatifs occupent donc l'intervalle de l'année 485 à.....	481
Xerxès part de Suze au mois d'avril.....	481
Il passe l'hiver à Sardes, de 481 à.....	480
Les Grecs, menacés par la puissance formidable des Perses, se préparent de leur côté à lui résister, et envoient demander des secours aux Argiens, à Gélon tyran de Syracuse et aux Crétois, qui tous les refusent. Ces députations ont lieu au printemps de l'année.....	480
A l'occasion des démarches faites par la ligue grecque, Hé-	

Années avant
l'ère vulgaire.

rodote rapporte divers faits épisodiques sur l'origine de la puissance de Gélon, qui s'était rendu maître de Syracuse, quatre années auparavant (en 484), et avait en partie peuplé cette ville avec les habitants de Camarine. En parlant des Crétois, notre auteur entre aussi dans quelques détails relatifs à l'histoire de leur pays; mais ces détails, où se trouvent la mort violente de Minos, et les tentatives faites par les Crétois pour se venger des habitants de la Sicile, qui s'en étaient rendus coupables, remontent à des temps très- reculés, et même aux temps fabuleux. M. Borheck place la mort de Minos en l'an 1353 avant l'ère vulgaire, et l'expédition des Crétois en Sicile dans l'année 1351.

A la suite de cette digression, qui est très-courte, le récit des faits continue sans interruption.

Xerxès, après avoir fait construire de nouveaux ponts sur le détroit pour remplacer ceux que la tempête avait détruits, part de Sardes au printemps de l'année.....	480
Revue générale de ses troupes dans les plaines d'Abydos.....	480
Il passe l'Hellespont.....	480
Suivant Hérodote, il y eut une éclipse de soleil peu de temps avant ce passage; elle aurait donc eu lieu en l'année 480. Cependant, il paraît constant qu'il n'y a pas eu cette année d'éclipse de soleil visible dans l'Asie Mineure, mais seulement dans l'année précédente, 481, et dans la suivante, 479, je parle, dans ma note 15 sur le chapitre XXXVII, de cette difficulté chronologique.	
Xerxès, arrivé en Europe, continue sa marche par la Macédoine et la Thessalie.....	480
Combats dans l'Artémisium, entre la flotte grecque et celle des Perses.....	480
Combat des Thermopyles.....	480
Dans la même année, Gélon remporte en Sicile une victoire sur les Carthaginois commandés par Amilcar.....	480
(Voyez chap. CLXVI.)	

LIVRE SEPTIÈME

POLYMNIE.

I. Lorsque Darius, fils d'Hystaspe, reçut la nouvelle du combat de Marathon, sa colère contre les Athéniens, excitée d'abord par l'invasion de Sardes, ne connut plus de bornes ; et, résolu plus que jamais à faire une guerre terrible à la Grèce, il envoya sur-le-champ aux différentes villes de son empire l'ordre de disposer tout ce qui était nécessaire à une nouvelle expédition, exigeant d'elles un bien plus grand nombre de vaisseaux, de chevaux, de vivres et de bâtiments de transport, que pour la première. L'Asie se trouva donc, pendant trois années de suite, agitée sans relâche, par l'enrôlement de ses meilleurs soldats, et les immenses préparatifs qui se faisaient contre la Grèce ; mais dans la quatrième, les Égyptiens, soumis par Cambyse, s'étant révoltés contre les Perses, il fallut se décider à agir en Égypte en même temps qu'en Grèce.

II. Au moment où Darius allait mettre en mouvement ses armées contre Athènes et contre l'Égypte, des querelles sérieuses s'élevèrent entre ses fils sur l'exercice de l'autorité souveraine pendant son absence. (Les lois de Perse veulent que le roi, quand il doit marcher de sa personne dans une expédition, nomme un successeur.) Darius, avant de monter sur le trône, avait eu trois fils de sa première femme, fille de Gobrias ; et, depuis qu'il était roi, il en avait quatre autres d'Atossa, fille de Cyrus : Artabazane était l'aîné des premiers, et Xerxès des seconds. Issus de mères différentes, ils se disputaient l'empire ; Artabazane faisait valoir ses droits, comme le premier-né de toute la descendance de Darius, et s'appuyait de l'opinion reçue chez tous les peuples, qui décerne aux aînés la succession au trône ; Xerxès fondait ses préten-

tions sur ce qu'il était né d'Atossa, fille de Cyrus, de ce grand Cyrus, qui avait donné l'indépendance aux Perses.

III. Darius ne s'était point encore prononcé, lorsque Démarate, fils d'Ariston, privé, comme on l'a vu, de la royauté, et s'étant exilé volontairement de Sparte, arriva à Suze (*). Instruit du différend qui s'était élevé entre les fils du roi, il s'attacha, suivant ce que l'on rapporte, à Xerxès, et lui conseilla d'ajouter aux raisons qu'il avait fait valoir en sa faveur, celle-ci : « Qu'étant fils de Darius roi et maître de l'empire des Perses, tandis qu'Artabazane était né de Darius encore simple particulier, il ne serait ni convenable ni juste que celui-ci fût préféré. De plus, disait Démarate, on peut encore, à l'appui de ce raisonnement, citer l'exemple de Sparte, où les fils nés avant que leur père soit parvenu à la royauté n'y ont aucun droit, lorsqu'un autre vient au jour après que le père est devenu roi ; ce dernier est toujours désigné pour successeur. » Les raisons suggérées par Démarate parurent décisives à Darius, qui déclara Xerxès roi. Du reste, en mettant même de côté les arguments fournis par Démarate, je crois que Xerxès aurait eu, dans tous les cas, la préférence, comme fils d'Atossa, qui avait tout pouvoir sur l'esprit de son époux.

IV. Darius ayant nommé Xerxès son successeur, était sur le point de partir pour se mettre à la tête de son armée, lorsque, dans l'année qui suivit celle où la révolte de l'Égypte éclata, la mort le surprit au milieu de ses préparatifs. Ainsi ce roi mourut, après un règne de trente-six ans, sans avoir pu tirer vengeance de la défection de l'Égypte, ni punir les Athéniens. A sa mort, l'autorité royale passa dans les mains de Xerxès, son fils.

V. Xerxès, monté sur le trône, parut d'abord peu disposé à porter la guerre dans la Grèce, et réunissait ses forces pour agir de préférence contre l'Égypte ; mais Mardonius, fils de Gobrias, un des hommes qui avaient le plus de pouvoir en Perse, comme fils d'une sœur de Darius et cousin de Xerxès,

(*) Voyez livre VI, chapitre 70.

vint le trouver, et lui parla en ces termes. « Seigneur (1), je ne
« saurais m'imaginer que vous puissiez jamais consentir à
« laisser les Athéniens impunis, et que vous ne tiriez pas
« un jour vengeance des injures que les Perses en ont reçues.
« J'approuve, toutefois, que vous vous occupiez d'abord de
« ce qui est le plus pressant; mais aussitôt que vous aurez
« fait rentrer dans le devoir l'Égypte révoltée, tournez vos
« armes contre Athènes. C'est là qu'il faut aller, si vous avez
« le désir d'acquérir une grande renommée parmi les
« hommes, et si vous voulez que, par la suite, personne n'ose
« mettre le pied dans vos États. » Tel fut le fond du discours de Mardonius pour exciter Xerxès à se venger des Athéniens; mais il y mêlait encore d'autres considérations plus générales. « L'Europe, disait-il, est un beau pays, dont le
« sol, fertile en arbres à fruits est excellent, et digne
« enfin de n'avoir pas d'autres maîtres que le roi. »

VI. Mardonius parlait ainsi, parce qu'il était naturellement avide de nouvelles entreprises, et cherchait par ces insinuations surtout à se ménager le gouvernement de la Grèce, qu'il ambitionnait d'obtenir. Avec le temps, il vint à bout d'entraîner Xerxès, et de le décider à agir selon ses vues. Il fut même aidé par diverses circonstances dans les arguments qu'il employait pour le persuader. Des députés des Aleuades arrivèrent de Thessalie pour engager le roi à hâter l'expédition contre la Grèce, promettant de le seconder avec empressement. (Ces Aleuades étaient rois de Thessalie.) D'un autre côté, ceux des Pisistratides qui s'étaient réfugiés à Suze appuyaient les instances des Aleuades, et avaient d'ailleurs pris une grande autorité sur l'esprit du roi, par la présence d'Onomacrite, d'Athènes, fameux devin qui a mis en ordre les oracles de Musée, et qu'ils menaient alors avec eux. Il y avait, au surplus, peu de temps qu'Anomacrite s'était réconcilié avec les Pisistratides; il était leur ennemi depuis qu'Hipparque, fils de Pisistrate l'avait fait bannir d'Athènes, lorsque Lasus, fils d'Hermion, le surprit insérant dans le recueil de Musée un oracle qui prédisait que les îles situées dans le voisinage de Lemnos

disparaîtraient, englouties par la mer. Hipparque, d'abord très-lié avec Onomacrite, s'était déterminé, par ce motif, à l'exiler ; mais après leur réconciliation, il avait suivi les Pisistratides à Suze, et toutes les fois que ceux-ci étaient admis en présence de Darius, ils lui parlaient honorablement du devin. De son côté, Onomacrite récitait au roi ses oracles, ayant soin cependant de passer sous silence ceux qui menaçaient les barbares de quelques calamités, et choisissant au contraire tous ceux qui leur étaient favorables. Il produisait particulièrement celui qui annonçait qu'un Perse devait joindre les deux rives de l'Hellespont, et insistait sur toutes les prédictions où il était parlé de la conquête de la Grèce. Par ce moyen, en mettant à toute occasion ses oracles en avant, Onomacrite appuyait les raisons dont les Pisistratides et les Alcuaides se servaient près du roi.

VII. Xerxès, déterminé à porter la guerre en Grèce, voulut, avant d'entreprendre cette expédition, marcher d'abord contre les rebelles d'Égypte. C'est ce qu'il exécuta dans la seconde année qui suivit la mort de Darius. Après avoir battu ces rebelles, et réduit l'Égypte sous un joug beaucoup plus dur que celui qui lui avait été imposé par Darius, il en confia le gouvernement à Achæmènes, fils de Darius, et son propre frère : c'est ce même Achæmènes, gouverneur de l'Égypte, qu'Inaros, fils de Psammitichus, et né en Libye, assassina par la suite.

VIII. Xerxès ayant pacifié l'Égypte, et sur le point de faire marcher son armée contre Athènes, réunit les personnages les plus distingués de la Perse, pour avoir leur avis sur l'expédition qu'il méditait, et leur exposer lui-même ses propres opinions. Le conseil rassemblé, Xerxès prit la parole en ces termes (2) : « Ce n'est pas pour introduire de
« nouveaux usages parmi nous, mais pour suivre l'exemple
« qui nous a été laissé, que je vous convoque. Selon ce que
« j'ai appris de ceux qui ont vécu plus longtemps que moi,
« je sais que jamais les Perses ne sont restés dans un repos
« honteux depuis que Cyrus, vainqueur d'Astyage, a arraché
« l'empire aux Mèdes ; un dieu semble même s'être mis à

« notre tête pour nous guider, et nous avons, en le suivant,
« trouvé partout des succès. C'est ainsi que Cyrus, Cambyse,
« et Darius mon père, ont fait de si grandes choses, et soumis
« tant de nations; mais il est inutile de vous rappeler ces
« conquêtes; vous en connaissez trop bien l'histoire. Pour
« moi, dès que je suis monté sur le trône, j'ai cherché dans
« ma pensée comment je parviendrais à égaler la gloire de
« mes ancêtres, jaloux, comme je le suis, de ne pas ajouter
« moinsqu'eux à la puissance des Perses. Après y avoir mû-
« rement réfléchi, je me suis donc convaincu que nous pou-
« vons accroître notre célébrité et augmenter notre territoire
« d'une contrée non moins étendue et plus fertile encore que
« celle que nous possédons, en même temps que nous sau-
« rons tirer une juste vengeance des outrages que nous avons
« reçus; et c'est pour vous communiquer mes desseins que
« je vous ai rassemblés.

« Je me propose, après avoir réuni les deux rives de l'Hel-
« lespont, de conduire, à travers l'Europe, une armée dans
« la Grèce, et d'aller punir les Athéniens du mal qu'ils ont
« fait aux Perses et à mon père. Vous avez vu Darius se
« disposant à marcher contre ce peuple; mais il n'est plus,
« et puisque le destin ne lui a pas permis de se venger lui-
« même, c'est à moi à le venger, lui et les Perses; je ne po-
« serai donc pas les armes que je ne me sois rendu maître
« d'Athènes et avant d'avoir réduit en cendres cette ville
« coupable de tant d'outrages envers mon père et moi. Ce
« sont, vous le savez, les Athéniens qui, d'abord alliés avec
« Aristagoras de Milet, un de nos esclaves, sont venus sur-
« prendre Sardes et livrer aux flammes ses temples et ses
« bois sacrés; et vous n'ignorez pas non plus comment ils
« nous ont ensuite traités, lorsque Datis et Artapherne, des-
« cendus sur les côtes de l'Attique, ont porté la guerre dans
« leur pays même.

« Tels sont les motifs qui me déterminent à les attaquer.
« Que d'avantages, d'ailleurs, en y réfléchissant bien, je
« vois résulter pour nous de cette expédition! Après avoir
« soumis Athènes et les peuples voisins, héritiers du Phrygien

« Pélops (3), les possessions des Perses n'auront plus d'au-
« tres limites que le séjour éthéré du grand Jupiter; le soleil
« n'éclairera plus de contrée qui soit une de nos frontières(4),
« puisqu'après avoir envahi avec vous l'Europe entière,
« j'aurai fait de toute la terre un seul empire. Et le succès
« d'une telle entreprise peut-il être douteux? Quelle sera la
« ville, quel sera le peuple, dans le reste du monde, qui
« osera se mesurer avec nous, si nous avons vaincu d'abord
« la nation dont je viens de vous parler? Ainsi le joug de
« l'esclavage s'étendra également et sur ceux qui sont cou-
« pables envers nous et sur ceux à qui nous n'avons point
« de reproches à faire.

« Secondez-moi donc, si vous voulez me plaire; et lorsque
« j'aurai fixé l'époque où la campagne devra s'ouvrir, que
« chacun s'empresse de se rendre au poste qui lui sera as-
« signé. Ceux de vous qui paraîtront avec les troupes les
« mieux équipées, recevront de moi les récompenses aux-
« quelles on attache le plus de prix parmi nous. Voilà
« ce que je me propose de faire. Cependant, comme je
« ne veux pas qu'une résolution si importante paraisse
« prise uniquement d'après ma seule opinion, je mets l'affaire
« en délibération, et je désire que chacun de vous me
« fasse connaître son avis. » Après ces mots, Xerxès se tut.

IX. Alors Mardonius se leva, et parla ainsi. « Seigneur,
« il n'appartenait qu'au plus grand des Perses qui aient
« existé jusqu'ici, et sans doute de ceux qui naîtront à l'a-
« venir, d'exposer dans un discours si sage tant d'idées su-
« périeures et tant de vérités; mais surtout de ne pas vou-
« loir tolérer plus longtemps que ces Ioniens d'Europe, mé-
« prisables à nos yeux, osent se jouer davantage de nous.
« Quoi! nous qui avons soumis seulement pour étendre notre
« empire, les Saces, les Indiens, les Éthiopiens, les Assy-
« riens, et tant d'autres peuples dont nous n'avions reçu
« aucune injure, nous ne nous vengeons pas des Grecs qui
« nous ont tant outragés? Quelle crainte peuvent-ils donc
« nous inspirer? quelles sont leurs forces? quelles sont leurs ri-
« chesses?

« Si nous avons , à la vérité , appris à connaître leur manière de combattre , nous connaissons aussi la faiblesse de leurs moyens ; et déjà nous avons soumis leurs enfants , ces Ioniens , ces Æoliens , ces Doriens , comme il les nomment , qui habitent notre continent. Moi-même , d'après les ordres de votre père , j'ai marché contre ces peuples ; j'ai pénétré jusque dans la Macédoine : il me restait peu de chemin à faire pour arriver à Athènes , et je n'avais pas encore rencontré un ennemi à combattre.

« Les Grecs , comme je l'ai entendu dire , n'ont pas l'habitude d'apporter beaucoup de prudence dans leur manière de faire la guerre : ils la conduisent , au contraire , presque sans réflexion , et avec une folle opiniâtreté. En effet , dit-on , lorsqu'ils prennent les armes les uns contre les autres , ils choisissent toujours les plaines les plus ouvertes et les plus unies pour en venir aux mains ; de sorte que les vainqueurs même ne se retirent qu'après avoir infiniment souffert : je ne dis rien des vaincus , qui sont toujours entièrement anéantis. Singulier usage pour des peuples qui , parlant la même langue , devraient accommoder leurs différends par la voie des hérauts et des négociateurs , ou de toute autre façon , plutôt que de courir les risques d'un combat. Enfin , s'il leur faut absolument en venir aux mains , ils devraient du moins choisir de préférence leur champ de bataille dans des lieux d'un accès difficile , et y tenter la fortune des armes. Quoi qu'il en soit , malgré que les Grecs aient une aussi vicieuse méthode de faire la guerre , lorsque je me suis avancé jusqu'en Macédoine , il ne vint dans la pensée à aucun d'eux de chercher le combat.

« D'après cela , qui oserait , ô grand roi ! s'opposer à votre marche , lorsqu'à la tête de cette multitude innombrable , tirée de l'Asie , vous paraîtrez , suivi de tous les vaisseaux qu'elle peut fournir ? Autant que j'en puis juger , l'audace des Grecs n'ira pas jusque-là ; mais , en supposant que je me trompasse , et qu'ils en vinssent à cet excès de démcnce de vouloir combattre , qu'ils apprennent à

« leurs dépens que nous ne le cédon's à personne dans l'art
« de la guerre. Cependant, ne négligeons aucune mesure
« pour assurer le succès ; car rien n'arrive de soi-même
« aux hommes , et le succès ne répond qu'à de nombreux
« efforts. » Mardonius ayant adouci ce que l'opinion de
Xerxès avait de trop dur, cessa de parler.

X. Les autres conseillers présents demeurant dans le silence , ou , n'osant ouvrir un avis contraire à celui qui était proposé, Artabane fils d'Hystaspe, oncle paternel de Xerxès, et qui , à ce titre , avait plus de hardiesse , prit la parole, et s'exprima ainsi : « O roi ! toutes les fois que , dans une
« question, les deux opinions opposées ne sont point débat-
« tues , il est impossible de déterminer celle qui doit être
« préférée , et il faut nécessairement se borner à adopter la
« seule qui est exposée ; mais lorsque l'opinion contraire
« est aussi avancée, la meilleure des deux se fait connaître.
« Il en est comme de l'or pur, qui ne se démontre pas par
« lui-même, et qui se distingue aisément dès qu'on le compare
« à un autre moins pur, en les frottant tous les deux sur
« la pierre de touche. C'est moi qui ai conseillé à Darius
« votre père, et mon frère, de ne point faire la guerre aux
« Scythes, nation qui n'habite jamais dans des villes ; mais,
« persuadé qu'on pouvait aisément soumettre un peuple no-
« made, il ne voulut pas me croire, et il ne revint de cette
« guerre qu'après avoir perdu la meilleure et la plus nom-
« breuse partie de son armée. Et vous, ô roi ! vous allez faire
« la guerre à des hommes bien supérieurs aux Scythes, à des
« hommes qui , suivant l'opinion commune, sont à la fois
« très-braves sur terre, et les plus habiles gens de mer : il
« est donc de mon devoir de vous exposer quels sont les
« dangers du projet que vous avez formé.

« Vous dites qu'après avoir jeté un pont sur le détroit ,
« vous conduirez, à travers l'Europe, votre armée dans la
« Grèce ; mais alors il peut arriver que nous soyons vaincus,
« ou sur terre, ou sur mer, ou peut-être même sur l'une et sur
« l'autre. Les peuples de la Grèce ont une grande réputation
« de courage, et l'on peut estimer ce qu'ils valent, si l'on

« considère que les seuls Athéniens ont suffi pour battre
« Datis et Artapherne, descendus dans l'Attique avec des
« forces si considérables. Supposons cependant qu'ils ne
« tentent pas de résister, à la fois, sur terre et sur mer,
« mais qu'ils se bornent à monter sur leurs vaisseaux, et qu'a-
« près nous avoir vaincus dans un combat naval, ils viennent
« détruire le pont que vous aurez construit, à quel péril, ô
« roi ! n'êtes-vous point exposé !

« Et ce n'est pas prudence ou timidité personnelle qui me
« fait prévoir ce danger. N'ai-je pas l'expérience qu'il s'en
« est fallu de bien peu qu'un pareil malheur n'arrivât lorsque
« votre père, après avoir jeté des ponts sur le Bosphore de
« Thrace et sur l'Ister, est entré en Scythie ! Les Scythes ne
« sont-ils pas venus conjurer les Ioniens de rompre celui de
« l'Ister, dont la garde leur avait été confiée ; et si Hystiée,
« tyran de Milet, qui entraîna tous les autres chefs dans son
« opinion, ne s'y fût opposé, l'armée perse n'était-elle pas
« perdue ? Eh ! qu'y a-t-il de plus épouvantable à dire et à
« entendre, que le salut du roi ait dépendu de la volonté
« d'un seul homme ?

« N'allez donc point, je vous en conjure, chercher de tels
« dangers lorsque la nécessité ne vous y force pas ; et, si
« vous m'en croyez, mettez fin au conseil. Après avoir pris
« du temps pour vous consulter, vous le rassemblez de
« nouveau et vous déclarerez votre dernière résolution. Il y
« a toujours un grand avantage à délibérer mûrement. Si,
« lorsqu'une résolution a été sagement prise, l'événement
« est contraire, c'est alors la fortune qui l'emporte sur les
« conseils ; mais si la résolution est imprudente, lors même
« que la fortune est favorable et donne quelque heureux ré-
« sultat, c'est par hasard, et l'on n'en a pas moins à rougir
« d'avoir mal raisonné.

« Voyez comme le ciel fait tomber sa foudre de préférence
« sur les plus grands animaux, et ne les laisse point s'enor-
« gueillir de leur force, tandis que les petits n'excitent ja-
« mais sa colère. Voyez ses traits frapper toujours les pa-
« lais ou les arbres les plus élevés, et la Divinité se plaisir à

« rabaisser tout ce qui prédomine. C'est ainsi qu'une armée
« formidable peut être détruite par une poignée d'hommes.
« Il suffit qu'un dieu jaloux y jette la terreur, qu'il fasse
« tomber la foudre au milieu d'elle, et vous la verrez périr
« honteusement; car les dieux ne laissent rien concevoir de
« grand que ce qu'ils inspirent.

« Précipiter les affaires, c'est donner lieu à de grandes
« fautes, que suivent souvent de terribles punitions. Se con-
« tenir, c'est au contraire s'assurer des biens qui, pour
« n'être pas sentis immédiatement, se retrouvent avec le
« temps. Tels sont, ô roi! les conseils que je crois devoir
« vous donner.

« Et vous, fils de Gobrias, Mardonius! cessez de vous li-
« vrer à ces vaines déclamations contre les Grecs, qui ne
« méritent pas qu'on parle d'eux avec tant de mépris. En les
« calomniant, vous ne voulez qu'exciter le roi à leur faire
« la guerre; et c'est vers ce seul but, à ce qu'il me semble,
« que tendent vos désirs. Renoncez à un si honteux moyen :
« la calomnie est ce qu'il y a de plus odieux. Elle rend tou-
« jours deux personnes coupables d'une grande injustice, et
« malheureuse une troisième, sur qui retombe une double
« injure; car le calomniateur, en accusant celui qui n'est
« point présent pour se défendre, est coupable aussi bien
« que celui qui croit l'accusation avant de s'être convaincu
« qu'elle est vraie; et, en même temps, celui qui est l'objet
« de la calomnie reçoit des deux autres une égale injure, de
« l'un qui le calomnie, et de l'autre qui croit le mal sur la foi
« du calomniateur qui l'a débité.

« Enfin, s'il faut absolument combattre ces Grecs, j'y con-
« sens; mais que le roi demeure au moins en Perse. Et vous,
« Mardonius, après avoir laissé vos enfants avec les miens
« en otage, allez faire cette guerre. Choisissez les généraux
« qui serviront avec vous; prenez une armée telle que vous
« la voudrez composer; et si les affaires tournent comme
« vous l'avez annoncé au roi, que mes enfants soient mis à
« mort, et moi-même avec eux; si, au contraire, l'issue est
« telle que je la prévois, que vos enfants et vous soyez traités

« aussi rigoureusement, pourvu toutefois que vous reve-
« niez dans votre patrie. Que si vous refusez de souscrire
« à ces conditions, en persistant à vouloir faire passer toute
« l'armée du roi dans la Grèce, je prédis qu'on entendra
« bientôt dire parmi ceux qui seront restés ici, que Mardo-
« nius, artisan des malheurs des Perses, est devenu la
« proie des chiens et des oiseaux, dans les champs d'A-
« thènes ou de Lacédémone, peut-être même en route avant
« d'y arriver, et après avoir appris à ses dépens à quels
« hommes il avait persuadé le roi de faire la guerre. »

XI. Artabane ayant fini de parler, Xerxès, irrité de son audace, lui répondit en ces mots : « Artabane, vous êtes
« frère de mon père : que ce titre vous sauve du juste châti-
« ment que vos discours insensés vous ont mérité, mais que
« le déshonneur vous en punisse. Puisque vous montrez une
« âme si lâche, vous ne m'accompagnerez pas dans l'expé-
« dition de la Grèce, et vous resterez ici avec les femmes ;
« je saurai bien accomplir sans vous tout ce que j'ai annoncé.
« Eh ! serais-je vraiment le fils des Darius, des Hystaspe,
« des Arsame, des Ariaramne, des Teïpse, des Cyrus, des
« Cambyse, des Achæmène, si je ne savais pas me venger
« des Athéniens ? Moi, surtout, qui ne dois pas ignorer que
« ces Athéniens, quand bien même je pourrais m'oublier
« dans un honteux repos, ne resteront pas tranquilles de
« leur côté, et viendront encore bientôt porter la guerre
« dans mes États ! N'est-il pas aisé du moins de le prévoir,
« et par ce qu'ils ont déjà fait, et par l'incendie de Sardes,
« et par leur première invasion en Asie. Nous ne sommes
« donc plus libres, ni les uns ni les autres de nous retirer
« de la lice : il nous faut, nécessairement, donner ou rece-
« voir le combat, et il décidera à qui des Grecs ou des
« Perses restera l'empire. Je ne vois plus de moyen terme
« propre à concilier un tel différend. Quoi de plus beau,
« d'ailleurs, que de venger les injures que nos pères ont
« reçues ? Enfin, je veux reconnaître par moi-même quels
« sont les grands dangers d'une guerre contre des hommes
« que le Phrygien Pélops, un simple esclave de mes ancê-

« tres, a su tellement subjuguier, que leurs contrées et ses
« habitants ne portent encore aujourd'hui que le nom de
« celui qui les a soumis.

XII. Tels furent les discours tenus dans le conseil. Cependant lorsque le soir arriva, l'opinion d'Artabane, qui revint à l'esprit de Xerxès, troubla son repos, et après avoir passé une partie de la nuit à réfléchir, il finit par se convaincre qu'il n'était pas dans ses véritables intérêts de faire la guerre aux Grecs. Ayant donc changé de résolution, il s'endormit, et, si l'on en croit les récits des Perses, il eut pendant son sommeil un songe remarquable. Il lui sembla voir debout, devant lui, un homme d'une taille élevée et d'une belle figure, qui lui parla en ces termes : « Ainsi, Xerxès, tu as
« changé d'avis, et tu es décidé à ne point faire la guerre
« en Grèce, quand déjà tes ordres sont donnés pour ras-
« sembler une armée. Cette nouvelle résolution, crois-moi,
« n'est pas sage, et tu trouveras difficilement qui t'approuve.
« Tiens-toi donc à ce que tu as déterminé d'abord, et con-
« tinue à suivre fermement la même route. » Après ces mots, le fantôme parut s'évanouir.

XIII. Le jour étant venu, Xerxès, sans tenir aucun compte de cette vision, rassembla de nouveau en conseil ceux qu'il avait réunis la veille, et, prenant la parole, leur dit : « Vous
« saurez me pardonner en me voyant si promptement changer
« d'avis; car je ne suis point encore parvenu au degré de
« prudence que je désire atteindre, et ceux qui m'excitent
« à agir selon leurs vucs ne me laissent pas un moment à
« moi-même. D'un autre côté, l'ardeur de la jeunesse m'a
« emporté hier pendant qu'Artabane parlait, à tel point, qu'en
« lui répondant j'ai laissé échapper des expressions dont je
« rougis, et que je ne devais pas adresser à un homme plus
« âgé que moi; mais, aujourd'hui, je reconnais ma faute,
« et je me range à son avis. Ainsi, comme je renonce au
« projet de faire la guerre en Grèce, vous pouvez tous de-
« meurer tranquilles. » Les Perses, satisfaits d'un si heureux changement, s'empressèrent de se prosterner devant le roi pour le remercier.

XIV. La nuit suivante, Xerxès revit en songe le même fantôme, qui lui adressa ces mots : « Eh bien, fils de Darius, tu as donc publiquement déclaré aux Perses que tu renonçais à l'expédition de la Grèce, sans faire plus de cas de ce que je t'avais dit, que si tu ne l'avais pas entendu ; sois bien assuré pourtant que, si tu ne te mets promptement en marche pour cette expédition, tu n'échapperas point au malheur qui doit t'arriver ; et apprends que, si en peu de temps tu es devenu grand et puissant, tu seras aussi promptement abaissé et humilié. »

XV. Xerxès, effrayé de cette nouvelle vision, se jeta hors de son lit, et fit appeler Artabane. « Je conviens, lui dit-il, que je suis sorti des bornes de la sagesse et de la prudence, en me servant avec vous d'expressions peu mesurées, au moment même où vous me donniez un conseil utile ; mais je n'ai pas été longtemps sans m'en repentir et sans reconnaître qu'il fallait suivre vos avis : cependant il n'est point en mon pouvoir de le faire. Depuis que je suis revenu sur mon premier dessein, un fantôme qui me poursuit dans mes songes refuse d'approuver ma nouvelle résolution, et va aujourd'hui jusqu'à me menacer. Si réellement c'est la Divinité qui m'envoie cette vision, et s'il est dans sa volonté que je fasse l'expédition de la Grèce, le même songe doit se manifester également à vous, et vous prescrire ce qu'il me prescrit. Essayons donc si vous verrez, comme je le suppose, les mêmes choses que moi, lorsqu'après avoir revêtu mes habits royaux et occupé mon trône pendant le jour, vous viendrez passer la nuit dans mon lit. »

XVI. Artabane ne se rendit pas d'abord à la proposition de Xerxès ; il n'osait, par respect, s'asseoir sur le trône du roi : cependant, forcé par les instances de Xerxès, il obéit, après lui avoir tenu le discours que je vais rapporter.

« Je regarde, ô roi ! comme un mérite égal dans un homme, de prendre de soi-même une sage résolution, ou de céder sans peine à ceux qui nous donnent un bon conseil (5). Ni l'un ni l'autre ne vous manque, mais les insinuations des

« méchants vous ont égaré, et vous ressemblez à la mer, qui,
« habituellement bienfaisante et utile aux hommes, sort de
« sa nature dès qu'elle est troublée par le souffle des vents
« impétueux. Pour moi, lorsque vous m'avez maltraité, j'ai
« été moins affligé de vos paroles que de voir, qu'entre deux
« opinions, l'une qui tend à augmenter l'orgueil de notre
« nation, et l'autre, qui, au contraire, a pour but de le di-
« minuer, et de montrer combien il est dangereux de vou-
« loir accroître sans cesse ce que l'on possède, vous vous
« étiez déterminé en faveur de celle que je regarde comme la
« plus pernicieuse pour vous et pour la Perse.

« Actuellement que vous êtes revenu à de meilleures pen-
« sées, vous dites que depuis que vous avez renoncé à vos
« projets contre la Grèce, vous êtes obsédé d'un songe en-
« voyé par quelque dieu qui vous défend de contremander
« cette expédition ; mais ces visions, ô mon fils ! n'ont rien
« de divin, et je vais vous dire, moi, qui suis plus âgé que
« vous, ce qu'elles sont. Les songes qui viennent errer au-
« tour de nous pendant notre sommeil et les images fugitives
« qu'ils nous peignent, ne font habituellement que rappeler
« aux hommes les idées qui les ont affectés pendant la
« veille (6) ; et vous savez que tous les jours qui ont précédé
« vos rêves, nous n'avons cessé de nous occuper de l'expé-
« dition de la Grèce.

« Si cependant ces songes n'étaient point l'effet naturel de
« la cause que je vous indique ici, et si réellement ils avaient
« quelque chose de divin, vous avez trouvé un moyen rai-
« sonnable de vous en assurer, et le fantôme doit, à ce qu'il
« me semble, me prescrire la même chose qu'à vous ; mais
« je ne vois pas, pour cela, en quoi il peut être nécessaire
« que je prenne vos habits, ni pourquoi il vaut mieux que je
« sois couché dans votre lit plutôt que dans le mien ; car
« l'être, quel qu'il soit, qui vous a apparu en songe, ne peut
« pousser la stupidité au point de me prendre pour vous lors-
« qu'il me verra endormi, parce que j'aurai votre habit ; et,
« s'il ne met aucune importance à moi, il ne daignera pas
« plus m'apparaître lorsque j'aurai pris vos vêtements, que

« si je conserve les miens. Ce qu'il faut savoir, c'est s'il veut
« se montrer à moi (7) ; et si véritablement il m'apparaît, il
« faudra bien convenir qu'il y a dans la vision quelque chose
« de surnaturel. Au surplus, puisque vous avez décidé com-
« ment cette épreuve doit avoir lieu, et que je n'ai pu sur ce
« point vous faire changer d'avis, je me sou mets. Je dormirai
« dans votre lit, et ayant ainsi exécuté ce que vous m'avez
« prescrit, que le fantôme vienne et se montre à moi ; jus-
« que-là, du moins, je persisterai dans mon opinion. »

XVII. Après avoir cessé de parler, Artabane, dans l'espoir de démontrer à Xerxès le peu de fondement de toutes ses craintes, fit ce qui lui avait été ordonné. Il prit les vêtements royaux, s'assit sur le trône, et alla se coucher ensuite dans le lit du roi. Mais, à peine était-il endormi, qu'il eut le même songe que Xerxès : le fantôme parut au chevet du lit d'Artabane, et lui parla en ces termes : « C'est donc toi qui dissuades
« Xerxès de faire la guerre en Grèce, comme si tu étais chargé
« de le gouverner ; mais, crois-moi, ni par la suite, ni pour
« le moment, tu n'auras pas impunément détourné le roi
« d'accomplir ce qu'il doit faire. Quant à lui, il sait déjà à
« quoi il s'expose, s'il ne suit pas mes avis. »

XVIII. Telles étaient les paroles menaçantes qu'Artabane crut entendre dans son rêve ; et il lui parut en même temps qu'on s'apprêtait à lui brûler les yeux avec des fers ardents. Effrayé, il s'élance hors du lit, jetant un grand cri, et Xerxès paraît à l'instant. Artabane lui raconta la vision qu'il venait d'avoir pendant son sommeil, et ajouta ces mots : « Avec l'ex-
« périence d'un homme qui a déjà vu de grandes puissances
« succomber sous des forces bien inférieures, j'avais cru de-
« voir, ô roi ! m'opposer au projet qu'une jeunesse ardente
« vous faisait concevoir. Instruit des maux auxquels une trop
« grande ambition expose, la mémoire remplie de l'issue
« funeste de l'expédition de Cyrus contre les Massagètes, et
« de celle de Cambyse contre les Éthiopiens ; enfin, compa-
« gnon de Darius dans la guerre de Scythie, ma première
« opinion fut qu'en restant en paix vous seriez le plus heu-
« reux des hommes. Mais puisqu'un démon puissant vous

« entraîne, et que la Divinité, à ce que je vois, souffle la
« guerre et les ravages sur les Grecs, je me rétracte, et change
« à mon tour de sentiment. Déclarez donc aux Perses ce que
« les dieux commandent : que les préparatifs que vous aviez
« d'abord ordonnés se continuent, et faites que, dans l'exécu-
« tion de ce que veulent les dieux, il ne manque rien de ce qui
« dépend de notre concours. » Cet entretien fini, Xerxès et
Artabane, également entraînés par la vision qu'ils avaient
eue, exécutèrent, dès que le jour parut, ce qui était convenu
entre eux. Xerxès fit connaître aux Perses ses volontés, et
Artabane, qui s'était montré d'abord le seul opposant, se
déclara le plus ardent fauteur de l'entreprise (8).

XIX. Pendant que Xerxès hâtait le moment de l'expédition, il eut en songe une troisième vision. Les mages, à qui il en fit le récit, jugèrent qu'elle s'appliquait à la terre entière, et annonçait que tous les hommes devaient devenir les sujets de Xerxès; voici en quoi elle consistait. Il crut se voir, en dormant, couronné d'une branche d'olivier, et il lui semblait que des rameaux partis de cette branche s'étendaient sur toute la terre : la couronne disparut ensuite de dessus sa tête. Les mages ayant interprété ce songe comme je l'ai dit plus haut, tous ceux des Perses que le roi avait convoqués en conseil s'empressèrent de se rendre dans leurs domaines, et mirent la plus grande ardeur à exécuter ce qui leur était prescrit, chacun voulant mériter les récompenses qui leur avaient été promises. Ainsi, le roi rassembla une armée, en fouillant, pour ainsi dire, tous les recoins du continent.

XX. Les quatre années qui suivirent la soumission de l'Égypte furent employées tout entières à organiser cette armée, ou à réunir ce qui était nécessaire à son entretien; et dans le cours de la cinquième, Xerxès entra en campagne à la tête de cet immense rassemblement. De toutes les expéditions militaires dont la mémoire est venue jusqu'à nous, celle-ci fut sans contredit la plus grande; toute autre n'est rien en comparaison : ni celle de Darius contre les Scythes, ni celle des Scythes, qui vinrent, en poursuivant les Cimmériens, fondre sur la Médie et soumettre presque toute l'Asie,

conquête dont, par la suite, Darius essaya de tirer vengeance; ni la célèbre entreprise des Atrides contre Ilion, ni l'invasion antérieure aux temps de Troie, faite par les Mysiens et les Teucriens, lorsqu'après avoir traversé le Bosphore, pour passer en Europe, ces peuples ravagèrent toute la Thrace et, descendant vers la mer Ionienne, s'avancèrent au midi jusqu'au fleuve Pénée.

XXI. Toutes ces expéditions, et s'il en est encore quelques autres du même genre, ne sont point dignes d'entrer un moment en parallèle avec une expédition véritablement unique. Est-il une nation de l'Asie que Xerxès n'ait armée et conduite contre la Grèce? Est-il un fleuve, si l'on en excepte les plus grands, dont ses troupes n'aient dans leur passage épuisé les eaux pour étancher leur soif? Des peuples sans nombre procuraient, ici des vaisseaux, là des troupes de terre; les uns, d'après les ordres qu'ils avaient reçus, envoyaient de la cavalerie, les autres des soldats de marine et des bâtiments propres à embarquer des chevaux. Telle nation a fourni de grands navires pour la construction des ponts; telle autre les vivres et les bâtiments de transport.

XXII. Avant tout, comme les Perses avaient déjà éprouvé un grand désastre devant l'Athos, on s'était occupé, depuis trois ans, de ce qui concernait le passage de cette montagne, et l'on avait envoyé des trirèmes à Éléonte, dans la Chersonèse. Les troupes qu'elles amenèrent furent occupées à percer la montagne; on les forçait à travailler à coups de fouet, et les hommes qui succombaient étaient immédiatement remplacés par d'autres. Les peuples habitant dans le voisinage de l'Athos furent aussi employés à ce travail, qui s'exécutait sous les ordres de Bubarès, fils de Mégabaze, et d'Artachée, fils d'Artéc, l'un et l'autre Perses de naissance. L'Athos est une montagne très-élevée et fort célèbre, qui s'avance dans la mer, et dont les flancs sont habités. Par l'extrémité opposée à celle qui touche à la mer, elle se rattache au continent, et constitue ainsi une presqu'île, dont l'isthme, qui peut avoir douze stades de long, est formé par une plaine semée de quelques hauteurs peu considérables, s'étendant de la mer

d'Acanthium jusqu'à celle de Torone, qui est en face. Dans cet isthme, où se termine l'Athos, est située la ville grecque de Sané. Les autres, qui, après Sané, se trouvent dans l'intérieur même de la montagne, et dont les Perses voulaient dans ce moment faire des villes insulaires en les séparant du continent, sont celles de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Tysos et de Cléones. Toutes ces villes sont renfermées dans la presqu'île de l'Athos.

XXIII. Les travaux du percement de la montagne se suivaient de la manière que je vais rapporter. Les barbares s'étaient partagé par nation tout le terrain, sur une ligne tirée au cordeau, et partant de Sané. Quand la fouille eut atteint une certaine profondeur, des ouvriers, restés en bas, continuèrent à creuser, tandis que d'autres, se tenant à divers degrés, sur des échelles, recevaient la terre et se la donnaient de main en main jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à ceux de l'extrémité supérieure de l'échelle, qui la jetaient en dehors. Tous ces ouvriers, à l'exception des Phéniciens, eurent un double travail à faire, à cause de l'éboulement des parois de la fouille; car, ayant donné au fond la même largeur qu'à l'évasement supérieur, ces parois, maintenues perpendiculaires, se renversèrent sur elles-mêmes; mais les Phéniciens qui montraient dans tous leurs travaux beaucoup plus de connaissances et d'industrie que les autres nations, en firent également preuve dans cette circonstance. Dans la partie de la fouille qui leur était assignée par le sort, ils eurent soin de donner à l'ouverture une largeur double de celle qui avait été réglée pour le canal, et en s'enfonçant, ils diminuaient successivement cette largeur, de manière qu'en atteignant le fond, elle fût réduite à ce qu'elle devait être, et égale à celle que les autres travailleurs avaient donnée partout. Dans une prairie, voisine de leurs travaux, les Phéniciens avaient établi leur place publique et leur marché; une grande quantité de farine, venant de l'Asie, y était exposée.

XXIV. En réfléchissant sur ces travaux, je suis convaincu que Xerxès n'a ordonné cette fouille que par ostentation,

pour montrer sa puissance, dont il désirait laisser un monument, et non par un motif réel d'utilité. Ne pouvait-il pas, à moins de peines, faire, à force de bras, franchir par terre l'isthme à ses vaisseaux, au lieu de creuser, à partir de la mer, un canal dont la largeur était telle que deux trirèmes, marchant à la fois à la rame, pussent y passer de front. Indépendamment de cet immense travail, il avait aussi commandé à ceux qui le dirigeaient de jeter un pont sur le Strymon.

XXV. Tels furent les travaux préliminaires que Xerxès ordonna. Il fit, en outre, préparer une très-grande quantité de câbles, en papyrus et en écorce d'arbres, pour la construction des ponts : les Égyptiens et les Phéniciens furent chargés de les fournir. Il ne négligea pas non plus de rassembler de grands magasins de subsistances, afin que les hommes et les animaux employés aux transports n'eussent point à souffrir de la disette, lorsqu'ils entreraient en Grèce ; et ayant envoyé reconnaître les lieux les plus convenables pour leur établissement, il y fit passer successivement sur des vaisseaux ou sur des bâtiments de transport les vivres qu'il tirait de toutes les contrées de l'Asie. La plus grande partie fut conduite de cette manière dans le Leucé-Acté de Thrace (*). D'autres magasins furent cependant établis à Tyrodize des Périnthiens, à Dorisque, à Éïon sur le Strymon, et dans la Macédoine même.

XXVI. Tandis que ces immenses préparatifs se faisaient, l'armée de terre, partie de Critalles en Cappadoce, où s'était réunie la totalité des troupes qui devaient marcher sous le commandement du roi, se rendait à Sardes. Quant à la récompense promise à celui des gouverneurs de provinces qui amènerait les plus belles troupes, je ne puis dire si le roi la décerna réellement ; je n'ai point appris qu'il y ait eu quelque jugement prononcé à ce sujet. Quoi qu'il en soit, l'armée, après avoir passé le fleuve Halys, entra en Phrygie, et, en la traversant, arriva à Célènes, où sont les sources du Mæandre et celles d'un autre fleuve qui ne lui est pas inférieur, que l'on nomme le Catarrhactés. Celui-ci

(*) La Côte-Blanche, sur la Propontide.

prend naissance au milieu de la place publique de la ville, et va se jeter dans le Mæandre. On voit aussi, dans cette même ville, l'outre du Silène Marsyas, suspendue à une muraille. Cette outre est formée de la peau de ce Silène, qu'Apollon, suivant le récit des Phrygiens, avait écorché.

XXVII. Pythius, fils d'Atys et Lydien de naissance, reçu à Célænes Xerxès et son armée, qu'il traita magnifiquement; et offrit une partie de ses richesses pour contribuer aux frais de la guerre. Frappé d'une si grande opulence, Xerxès demanda aux Perses qui l'accompagnaient quel était cet homme, et quelles richesses il possédait pour pouvoir offrir de tels dons? « O roi! lui répondit un d'entre eux, cet homme est le même qui fit présent à Darius, votre père, d'un platane et d'une vigne en or. C'est l'homme le plus riche que nous connaissions, après vous. »

XXVIII. Xerxès, encore plus émerveillé de ces derniers mots, voulut interroger Pythius, et savoir de lui ce qu'il possédait de biens. « O roi! répondit Pythius, je ne vous cacherai rien, et sans prétexter que je ne connais pas moi-même toutes mes richesses, je vous dirai franchement ce que je sais, d'une manière positive; car, ayant appris que vous aviez le dessein de faire une descente en Grèce, et désirant vous offrir mes services pour cette guerre, j'ai procédé au recensement exact de ma fortune. J'ai appris ainsi que je possède en argent deux mille talents, et en or quatre millions de statères dariques (9), moins sept mille. Je puis vous donner tout cet argent comptant. Ce qui me restera ensuite en champs cultivés et en esclaves suffit pour mon existence. »

XXIX. Telle fut la réponse de Pythius. Xerxès, charmé de ce discours, et reprenant la parole, lui dit: « Mon cher hôte, depuis que j'ai quitté la Perse, à l'exception de vous; je n'ai trouvé personne qui ait voulu donner l'hospitalité à mon armée et à moi, ou qui, admis en ma présence, m'ait fait l'offre de ses richesses pour contribuer aux frais de la guerre: vous êtes le seul qui nous ayez reçus avec magnificence, et vous joignez à cette hospitalité le don

« d'une grande somme d'argent. Je veux, de mon côté, re-
« connaître de tels procédés : soyez donc admis au nombre
« de mes hôtes ; et, de plus, pour compléter les quatre millions
« de dariques, je vous donne les sept mille pièces qui vous
« manquent, afin que vous puissiez vous dire véritablement
« possesseur de quatre millions de dariques, et que ce soit
« moi qui aie achevé cette somme. Du reste, continuez à
« jouir des richesses que vous avez su acquérir jusqu'ici,
« et soyez toujours le même : en vous conduisant ainsi,
« vous n'aurez à vous repentir ni pour le moment, ni dans
« la suite. »

XXX. Xerxès, ayant accompli ce qu'il avait promis à Pythius, se remit en marche ; et après avoir passé près d'une ville de Phrygie nommée Anaua, et d'un lac dont on retire du sel, arriva à Colosses, grande ville de la Phrygie, où le fleuve Lycus se perd en se précipitant dans un gouffre. (Il reparait, environ cinq stades plus loin, et se jette dans le Mæandre.) En partant de Colosses, l'armée atteignit les frontières qui séparent la Phrygie de la Lydie, et vint camper à Cydrara. On voit dans cette ville une colonne érigée par ordre de Crésus, et chargée d'une inscription qui indique la limite des deux pays.

XXXI. En sortant de la Phrygie pour entrer en Lydie, la route se partage en deux : une, à gauche, conduit dans la Carie ; l'autre, à droite, mène à Sardes. En prenant celle-ci, il faut nécessairement traverser le Mæandre, et passer par la ville de Callatébos, où l'on fabrique une espèce de miel tiré du myrica et du froment (10). Xerxès, en suivant cette dernière direction, trouva, sur sa route, un platane qu'il fit, à cause de sa beauté singulière, parer de divers ornements en or. Il confia, de plus, la garde de cet arbre à l'un de ces soldats que l'on nomme les immortels. Enfin, le second jour après son départ de Cydara, le roi entra dans la capitale des Lydiens.

XXXII. Arrivé à Sardes, Xerxès fit partir pour la Grèce des hérauts chargés de demander l'hommage de la terre et de l'eau, et d'avertir, en même temps, que l'on tint par-

tout des repas préparés pour recevoir le roi : ces hérauts eurent ordre de se rendre dans toutes les villes de la Grèce, à l'exception d'Athènes et de Lacédémone. Xerxès envoyait cette seconde sommation, parce qu'il supposait que la crainte forcerait ceux qui n'avaient point prêté hommage la première fois, à ne plus le refuser; et que, dans tous les cas, il voulait s'assurer, positivement, de leurs dispositions. Dès que ses hérauts se furent mis en route, il se disposa à partir pour Abydos.

XXXIII. Cependant ceux qui devaient réunir les rives de l'Hellespont pour passer d'Asie en Europe, avaient exécuté ce grand ouvrage. La côte de la Chersonèse opposée à Abydos, et qui longe la mer entre Sestos et Madytos, est extrêmement âpre. C'est sur ce même rivage que, peu de temps auparavant, Xanthippe fils d'Ariphron, et général des Athéniens, ayant fait prisonnier Artayctès, gouverneur de Sestos pour les Perses, l'avait ensuite fait clouer vif sur une planche, comme coupable d'avoir introduit des femmes dans le temple à Protésilas, à Élécote, et d'y avoir eu avec elles un commerce sacrilège.

XXXIV. A partir d'Abydos, et en se dirigeant vers la côte d'Europe, dont je viens de parler, les ingénieurs avaient établi deux ponts; l'un, fait en câbles de lin blanc, était l'ouvrage des Phéniciens; l'autre, en cordages de papyrus, était celui des Égyptiens. (L'espace entre Abydos et la côte opposée est de sept stades); mais à peine la communication était-elle établie, qu'il survint une tempête terrible qui rompit les câbles et ruina entièrement tous les ouvrages (11).

XXXV. Xerxès, instruit de cet événement, et transporté de colère, ordonna que l'on battit les eaux de l'Hellespont de trois cents coups de fouet, et qu'on jetât dans la mer une paire d'entraves. J'ai même entendu dire qu'il avait chargé des Grecs qu'il envoya sur les lieux, de flétrir cette mer avec un fer rouge. Du moins, est-on certain qu'il prescrivit à ceux qui avaient ordre de la battre à coups de fouet, de prononcer, au moment de l'exécution, ces mots, non moins barbares qu'insensés : « Onde amère, ton seigneur et maître te fait

« subir cette punition, pour lui avoir fait injure, à lui, qui
« ne t'en fit jamais aucune ; au surplus, que tu y consentes ou
« non, le roi Xerxès viendra toujours bien à bout de franchir
« tes flots ; mais aussi à l'avenir aucun mortel ne t'offrira de
« sacrifices, fleuve aussi trompeur que tes eaux sont
« salées (12). » Tel fut le châtement que Xerxès ordonna d'in-
fliger à la mer. Il fit, en outre, couper la tête à tous ceux
qui avaient eu la direction de ces travaux.

XXXVI. Ces ordres ridicules ayant été exécutés par ceux
à qui la triste commission en avait été donnée, d'autres ar-
chitectes furent chargés de jeter de nouveaux ponts, et voici
quels moyens ils employèrent. On rassembla des navires, les
uns à cinquante rameurs, les autres à trois rangs de rames,
et on les disposa de manière que trois cent soixante furent
employés à construire le pont qui faisait face à l'Euxin, et trois
cent quatorze à construire le second. Les bâtiments étaient ran-
gés dans une ligne oblique à la mer, du côté du Pont-Euxin,
mais dans la direction du courant des eaux de l'Hellespont,
afin que les câbles fussent toujours maintenus dans une
égale tension. Lorsque tous ces navires furent bien liés les
uns aux autres, on les arrêta par de fortes ancres, qui main-
tenaient ceux du premier pont du côté de l'Euxin contre les
vents qui soufflent de cette mer dans le canal, et ceux du
pont situé au couchant, vers la mer Égée, contre les vents
du midi et du levant. On avait ménagé, dans la ligne formée
par les navires à cinquante rameurs et les trirèmes, une
triple ouverture, pour servir de passage aux embarcations
légères, soit pour entrer du canal dans la mer qui mène
au Pont-Euxin, soit pour sortir de cette mer et entrer dans
le canal. Les navires ainsi disposés, on jeta d'un rivage à
l'autre des câbles fortement tendus par des machines en bois.
Ces câbles n'étaient pas simples, mais formés ou de deux
cordages en lin blanc ou de quatre en papyrus tordus en-
semble. L'une et l'autre espèce de ces cordages avait la même
épaisseur, et paraissait à l'œil d'une égale bonté ; mais ceux
de lin blanc, dont chaque coudée pesait un talent, étaient
infiniment plus forts (13). Lorsque les deux rivages furent

ainsi réunis, on travailla au plancher des ponts, et on le composa de madriers sciés d'une longueur égale à la largeur du pont. Ces madriers, fixés sur les câbles tendus, étaient couchés par ordre les uns à côté des autres, de manière à former en se touchant un plancher contigu, et l'on étendit dessus des branches d'arbres que l'on recouvrit de terre fortement battue; enfin, on éleva de chaque côté, et dans toute la longueur des deux ponts, une palissade, pour empêcher les chevaux et les bêtes de somme, de s'effrayer à la vue de la mer (14).

XXXVII. Lorsque les travaux des ponts et du mont Athos furent terminés, et que l'on eut informé Xerxès que le canal qui coupait cette montagne était achevé, ainsi que les digues qui avaient été construites à ses deux embouchures dans la mer, pour empêcher que l'entrée du canal ne fût comblée par les effets du flux, le roi, après avoir passé l'hiver à Sardes, partit au printemps avec toute l'armée pour se rendre à Abydos. Au moment où il allait se mettre en marche, le soleil disparut de la place qu'il occupait dans le ciel (15), et quoique l'on n'aperçût aucun nuage, et que l'air fût parfaitement serein, la nuit prit la place du jour. Témoin de ce phénomène, Xerxès en conçut beaucoup de trouble, et voulut savoir des mages ce qu'un tel prodige pouvait présager. Les mages répondirent « qu'il annonçait aux Grecs la disparition de leurs villes, parce que le soleil était l'astre « qui prophétisait aux Grecs les événements futurs, comme « la lune les annonce aux Perses. » Xerxès, satisfait de cette réponse, fit marcher l'armée.

XXXVIII. Au moment où les troupes se mettaient en mouvement, Pythius le Lydien, effrayé du prodige qui venait de se manifester dans le ciel, et se confiant dans la faveur que ses services lui avaient acquise près de Xerxès, vint le trouver, et lui parla en ces termes : « Puis-je espérer, seigneur, que vous m'accorderez une grâce que je désire vivement obtenir; grâce qui est peu de chose pour vous, et « qui pour moi est d'une grande importance? » Xerxès, se figurant que cette demande portait sur toute autre chose que

ce que Pythius avait dans la pensée, lui répondit « qu'il l'accorderait volontiers » et lui ordonna d'expliquer ce qu'il désirait. Pythius, encouragé par cette réponse, dit au roi : « Seigneur, j'ai cinq fils, et le sort a voulu que tous fissent « partie de l'expédition de la Grèce. Je vous prie donc, ô roi ! « de prendre compassion de mon âge avancé, et d'exempter « du service militaire l'aîné de mes fils, afin qu'il puisse « avoir soin de moi et de mes biens. Que les quatre autres « vous suivent ; et, puissiez-vous, après avoir heureusement « réussi dans votre entreprise, revenir promptement ! »

XXXIX. A cette demande, Xerxès, transporté de colère, répondit ainsi : « Quoi, misérable, quand tu me vois partir « moi-même pour l'expédition de la Grèce, quand j'y conduis « avec moi mes enfants, mes frères, mes parents, mes amis, « tu oses penser à un de tes enfants : toi, mon esclave ; toi, « qui devrais me suivre, avec ta femme même et toute ta « maison ! Apprends de moi que l'esprit de l'homme est dans « son oreille ; entendons-nous l'expression des sentiments « vertueux, la satisfaction et la joie se répandent dans tout « l'individu ; mais si le contraire nous frappe, nous nous indignons. Naguère, tu as bien agi envers moi, t'u m'as « fait des offres magnifiques, et tu as vu que je n'ai pas « voulu que tu pusses te vanter de surpasser ton roi en générosité. Aujourd'hui, lorsque tu portes l'impudence à « l'excès, je veux encore que la peine que tu mérites soit « au-dessous de ton offense. Que l'hospitalité qui nous lie te « sauve donc, toi et quatre de tes fils ; mais que la vie de « l'un de tes enfants, de celui que tu affectionnes le plus, « paye pour les autres. » En finissant de prononcer ces mots, le roi donna l'ordre à ceux qui étaient près de lui, d'aller saisir l'aîné des fils de Pythius, et de le couper en deux par le milieu du corps (16). Cet ordre exécuté, il fit placer l'une des moitiés du corps à la droite, et l'autre à la gauche du chemin par lequel l'armée défila.

XL. Voici dans quel ordre cette armée marchait. Les équipages et les charrois occupaient la tête ; ils étaient suivis des troupes tirées de toutes sortes de nations mêlées ensemble, et

sans aucune distinction ; elles faisaient à peu près la moitié de la totalité de l'armée. Un intervalle succédait, afin de ne point confondre ces troupes avec le corps d'armée où était le roi, et qui s'avavançait ensuite. Mille cavaliers, choisis dans toute la Perse, marchaient en avant, suivis de mille lanciers, également d'élite, ayant le fer de leurs lances tourné vers la terre (17). Après eux, on voyait paraître les dix chevaux, nommés les chevaux niséens sacrés, magnifiquement enharnachés (ces chevaux sont ainsi nommés, parce qu'ils se tirent d'une vaste plaine de la Médie, appelée la plaine de Nisée, qui nourrit des chevaux d'une très-haute taille) : à la suite de ces dix chevaux, on voyait le char consacré à Jupiter, trainé par huit chevaux blancs. Derrière, le cocher allait à pied, tenant les rênes des chevaux, car il n'est permis à aucun mortel de monter sur ce char. Immédiatement après, venait Xerxès, sur un char trainé par des chevaux niséens ; au côté du char, marchait le cocher du roi, nommé Patiramphès : il était Perse et fils d'Otane.

XLI. C'est dans cet ordre que Xerxès sortit de Sardes. Au surplus, il changeait de voiture quand il le jugeait à propos, et passait de son char sur un simple chariot couvert. Derrière le roi venaient mille lanciers, choisis entre tous les Perses, comme les plus braves et les plus distingués par leur naissance. A leur suite, mille autres cavaliers d'élite. Enfin, derrière cette cavalerie, dix mille hommes d'infanterie, choisis sur tous les Perses. Mille d'entre eux portaient à l'extrémité inférieure de leurs piques, au lieu de pointe de fer, une grenade d'or, et enveloppaient le reste de la troupe ; les neuf mille renfermés dans cette enceinte n'avaient à leurs piques que des grenades d'argent. J'ai oublié de dire que ceux qui tenaient le fer de leurs lances tourné vers la terre portaient aussi des grenades d'or, et ceux qui se trouvaient les plus rapprochés de Xerxès, des pommes de même métal. A ces dix mille hommes d'infanterie succédaient dix mille hommes de cavalerie perse. Derrière cette cavalerie, on avait laissé un intervalle de deux stades, après lequel venait le reste des troupes sans distinction de rang.

XLII. L'armée dirigea sa route de la Lydie sur le Caïque et la Mysie. En partant des bords du Caïque, elle laissa la montagne de Cané à sa gauche, et arriva, par l'Atarnée, dans la ville de Carine. De là, elle traversa la plaine de Thèbes, passant à côté des villes d'Atramyttium et d'Antandros des Pélasges; puis, laissant le mont Ida sur sa gauche, elle entra dans la campagne d'Ilion, où elle fut, la première nuit qu'elle passa au pied de l'Ida, assaillie par un violent orage : le tonnerre et la foudre lui tuèrent beaucoup de monde.

XLIII. Arrivée sur le Scamandre, ce fleuve fut de tous ceux que l'armée avait trouvés sur sa route, le premier dont elle épuisa les eaux, et qui ne put suffire à désaltérer les hommes et les animaux. Lorsque Xerxès en eut atteint les bords, il monta dans Pergame, l'ancienne demeure de Priam, pour satisfaire le désir qu'il avait de visiter ces lieux. Il les vit, en effet, dans un grand détail; et, après avoir tout examiné, il sacrifia mille bœufs à Minerve-Iliade, tandis que les mages firent des libations aux héros. La nuit qui suivit ce sacrifice, une terreur panique se répandit dans l'armée; mais, au jour, elle se remit en marche, laissant dans sa route, sur sa gauche, les villes de Rhœtium, d'Ophrynéum et de Dardanus, limitrophes d'Abydos, et sur sa droite le pays des Gergithes-Teucriens.

XLIV. Lorsque l'armée fut campée près d'Abydos, Xerxès voulut voir toutes ses troupes. On lui avait préparé, pour cette revue, un trône en marbre blanc, élevé sur un tertre qui dominait la plaine; et cette construction était l'ouvrage des habitants d'Abydos, qui en avaient reçu l'ordre à l'avance. Xerxès s'assit sur le trône, et, portant ses regards vers le rivage, il put embrasser d'un coup d'œil toute l'armée de terre et la flotte. Pendant qu'il admirait ce spectacle, il désira voir la représentation d'un combat naval : on le satisfit. Les Phéniciens de Sidon furent vainqueurs, et le roi se montra également charmé de la vue du combat et de l'aspect de ses troupes.

XLV. En contemplant tout l'Hellespont, caché, pour ainsi dire, sous les vaisseaux, et tout le rivage de la mer et tous les

champs d'Abydos couverts d'un nombre infini d'hommes, Xerxès se crut le plus heureux comme le plus puissant des mortels, et s'en félicitait; mais bientôt ses yeux se remplirent de larmes, et il pleura.

XLVI. Artabane, son oncle paternel, celui qui avait déjà si librement exposé son opinion, et n'avait point partagé celle du roi sur l'expédition de la Grèce, s'étant aperçu des pleurs de Xerxès, s'approcha, et lui dit : « O roi ! que vous avez mis peu d'intervalle entre deux actions bien différentes ! Il y a un moment, vous vous félicitez de votre bonheur, et maintenant vous versez des larmes. » — « Je pleure, » répondit Xerxès, de pitié sur la brièveté de la vie humaine, en réfléchissant que, de cette foule immense, pas un seul homme n'existera dans cent ans. » — « Hélas ! » répliqua Artabane, nous sommes dans le cours de notre vie bien plus dignes encore de compassion sous d'autres rapports. Par exemple, pendant cette vie, si courte, il n'est pas un homme, ni dans le nombre de ceux qui sont ici, ni partout ailleurs, assez heureux pour n'avoir point souhaité, je ne dis pas une seule fois, mais souvent, d'être mort plutôt que de vivre. Les adversités qui viennent nous accabler, les maladies qui portent en nous le trouble et le désordre, ne font-elles pas que cette vie, si courte en réalité, nous paraît encore trop longue, et, quand la vie est à charge, la mort est l'asile le plus sûr où l'homme puisse se réfugier : tant il est vrai que la Divinité ne nous laisse goûter quelques douceurs dans la vie, que pour mieux nous faire sentir combien elle est jalouse de notre bonheur (18). »

XLVII. « Artabane, reprit Xerxès, j'en conviens, la vie humaine est telle que vous venez de la dépeindre; mais, quittons ce sujet, et ne pensons pas aux misères humaines, dans ce moment où nous avons sous la main tant de prospérités. Dites-moi seulement; si la vision que vous avez eue en songe n'eût pas été aussi décisive, persisteriez-vous encore dans l'opinion que je ne devrais pas entreprendre l'expédition de la Grèce, ou bien en auriez-vous changé ? ne craignez rien, et répondez-moi franchement

« sur ce point. » — « O roi ! répondit Artabane , puissent les
« suites de cette vision être telles que nous les désirons l'un
« et l'autre ! mais je n'en suis pas moins encore rempli de
« crainte , et à peine suis-je maître de moi , quand je cal-
« cule , entre autres sujets d'inquiétude , que vous avez
« contre vous deux obstacles bien forts. »

XLVIII. « Et quels sont, s'écria Xerxès, homme merveilleux !
« ces deux obstacles si redoutables ? Serait-ce que notre
« armée de terre est méprisable par le nombre, et que celle
« des Grecs semble devoir être plus forte, ou que notre flotte
« est inférieure à la leur ? Serait-ce par hasard l'un et l'autre ?
« Si cela est, et que vous pensiez que le succès de nos af-
« faires exige de plus grandes forces , qui nous empêche de
« rassembler encore une autre armée ? »

XLIX. « O roi ! répondit Artabane, quiconque est dans son
« bon sens ne peut rien trouver à redire , ni à la force de
« votre armée de terre , ni à celle de votre flotte , et si vous
« les augmentiez encore , vous ne feriez que rendre plus
« puissants les deux obstacles dont je vous parle. Ces deux
« obstacles sont la terre et la mer. La mer, parce que je n'y
« vois , dans le cas où une tempête s'élèverait , aucun port
« capable de contenir et de mettre en sûreté tant de vais-
« seaux ; et ce port même , en supposant qu'il existât , ne
« suffirait pas , s'il était seul ; il en faudrait beaucoup de
« semblables qui pussent recevoir la flotte sur toute la côte
« du continent. Si donc de tels ports nous manquent , n'ou-
« bliez pas , qu'alors , ce sont les événements qui comman-
« dent aux hommes , et non pas les hommes qui comman-
« dent aux événements. Après avoir parlé de ce premier
« danger , je vais actuellement vous parler de l'autre : il est
« sur le continent. La terre ne nous est pas moins redoutable
« que la mer , et l'est à tel point , qu'en admettant même que
« vous ne rencontriez aucune autre difficulté , elle vous
« deviendrait d'autant plus fatale , que , toujours séduit ,
« sans y penser , par le plaisir d'aller en avant , vous auriez
« pénétré plus loin ; car il n'est pas , vous le savez , dans le
« cœur de l'homme de se rassasier de prospérités (19). Je dis

« donc que, lors même que personne ne s'opposerait à vos pro-
« grès, plus vous vous étendriez sur le continent, plus vous
« y demeureriez, et plus tôt vous y trouveriez la famine. Con-
« sidérez bien ces inconvénients; l'homme le plus sage est
« celui qui, examinant avec soin les conséquences d'une
« entreprise, hésite à prendre un parti, et qui se montre
« ensuite le plus décidé dans l'exécution (20). »

L. Artabane ayant cessé de parler, Xerxès lui répondit en ces termes : « Artabane, ce que vous venez d'exposer ne
« manque point de justesse ; mais il ne faut pas ainsi s'ef-
« frayer de tout, ni tout peser trop scrupuleusement. Si l'on
« voulait toujours considérer ainsi les affaires de la vie ,
« sous chacune de leurs faces, il serait impossible de rien en-
« treprendre. Il vaut mieux, plus hardi dans ses résolutions,
« risquer, s'il le faut, la moitié des dangers qu'elles pré-
« sentent, que de ne rien faire parce que l'on aura tout re-
« douté. D'ailleurs, si, en vous déclarant contre les opinions
« des autres, vous ne parvenez pas cependant à démontrer
« rigoureusement que vous avez trouvé la vérité, on doit
« en conclure que vous avez pu vous tromper, comme celui
« qui soutient l'avis contraire ; et alors des deux côtés il y
« a égale incertitude ; car il me semble qu'il n'est pas d'un
« mortel de connaître absolument le vrai. Mais, du moins,
« ceux qui se déterminent pour agir, ont l'espérance d'ob-
« tenir quelques avantages ; tandis que ceux qui, après avoir
« tout minutieusement considéré, reculent sans cesse le mo-
« ment de l'action, n'ont rien à attendre.

« Vous voyez à quel point de puissance la Perse est parve-
« nue. Si les rois mes prédécesseurs eussent eu les mêmes
« opinions que vous, ou si, pensant différemment, ils eussent
« cédé à des conseils semblables à ceux que vous me donnez,
« certes ils n'auraient point atteint ce haut degré de prospé-
« rité : ils n'y sont arrivés qu'en courant des hasards, et en se
« jetant dans les périls. Les grandes choses ne se font qu'a-
« vec de grands dangers. Imitons leur exemple, profitons de
« la plus belle saison de l'année pour passer sur l'autre
« continent ; et, après avoir soumis toute l'Europe, nous

« reviendrons vainqueurs, sans avoir, croyez-moi, ni souffert
« de la famine, ni éprouvé aucun accident funeste. N'avons-
« nous pas, pour nous en garantir, d'abord les vivres que
« nous portons avec nous, et ensuite les ressources que nous
« fournira le pays même? Car enfin les peuples chez les-
« quels nous allons faire la guerre, sont des peuples agri-
« culteurs, et non pas des nomades. »

LI. Après que Xerxès eut fini, Artabane, reprenant la pa-
role, dit au roi : « Seigneur, puisque vous ne permettez
« aucun accès à la crainte, veuillez seulement recevoir de
« moi un dernier conseil : quand il s'agit de discuter tant
« d'objets divers, il faut nécessairement multiplier les dis-
« cours. Cyrus, fils de Cambyse, soumit toute l'Ionie, à
« l'exception des Athéniens, et la rendit tributaire de la Perse.
« Cependant, je vous conseille de n'employer en aucune ma-
« nière ces Ioniens contre le peuple dont ils descendent, et
« je pense que, sans leur secours, nous serons suffisamment
« supérieurs à nos ennemis. Si les Ioniens nous suivent, ou
« ils seront les plus criminels des hommes, en nous aidant
« à réduire en esclavage leur métropole, ou ils seront fi-
« dèles à leurs devoirs en défendant sa liberté. Criminels, ils
« ne nous rendent qu'un très-léger service : fidèles, ils peu-
« vent, au contraire, faire beaucoup de mal à votre armée.
« Pesez encore cette observation, et rappelez-vous cet ancien
« adage : que la fin d'une entreprise ne se montre pas en
« même temps que le commencement. »

LII. « Artabane, répliqua Xerxès, de toutes les opinions
« que vous avez mises en avant, celle où vous êtes que les
« Ioniens puissent se détacher de nous, me paraît la plus er-
« ronée. N'avons-nous pas, et vous en fûtes témoin, ainsi
« que tous ceux qui servirent sous Darius dans la guerre
« contre les Scythes, n'avons-nous pas eu déjà la plus forte
« preuve de leur fidélité lorsqu'il fut en leur pouvoir de perdre
« ou de sauver l'armée perse tout entière, et que, loin de nous
« nuire, ils nous donnèrent une si grande marque de leur
« foi et de leur droiture? Indépendamment de cette garantie,
« que nous trouvons dans le passé, ne nous offrent-ils pas

« encore, en laissant entre nos mains leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, l'assurance qu'ils n'auront pas même la pensée de changer? Cessez donc de vous effrayer, et, reprenant une âme plus ferme, songez à veiller à la conservation de ma maison et de ma puissance : c'est en vos mains que je laisse, en mon absence, mon sceptre et l'autorité souveraine. »

LIII. A la suite de cet entretien, Xerxès fit d'abord partir Artabane pour Suze, convoqua ensuite près de lui les personnages les plus distingués parmi les Perses, et quand ils furent rassemblés, leur parla ainsi : « Je vous ai réunis pour vous dire que, dans la guerre où nous allons entrer, j'attends de vous de nouvelles preuves de votre courage, et que vous ne ternirez pas l'honneur des Perses qui vous ont précédés, en restant au-dessous de leurs glorieuses actions. Montrons, soit chacun séparément, soit tous ensemble, la même ardeur pour le succès, et que le bonheur commun soit le prix de nos efforts. C'est pour atteindre ce but que je ne puis trop vous recommander de déployer toute votre vaillance dans une lutte où nous avons affaire, je le sais, à des hommes qui excellent dans la guerre ; mais, si nous en sortons vainqueurs, quelle autre nation osera jamais s'armer contre nous? Maintenant, ne songeons qu'à passer l'Hellespont, après avoir offert nos sacrifices aux dieux à qui la Perse est échue en partage (21). »

LIV. Le même jour, on fit les préparatifs du passage. Le lendemain, les troupes sous les armes, avant le lever du soleil, attendirent le moment où cet astre paraîtrait : pendant ce temps, on purifiait les ponts avec des parfums de tout genre, et la route était semée de branches de myrte. Aussitôt que le soleil se montra, Xerxès fit, avec une coupe d'or, une libation dans la mer, et, tourné vers l'orient, demanda au dieu, « de ne rencontrer dans son expédition aucun obstacle capable de l'arrêter avant qu'il eût atteint les dernières limites de l'Europe. » Après cette prière, Xerxès lança dans l'Hellespont le vase qu'il tenait en ses mains, et ensuite un cratère d'or et une épée perse, espèce de cimetière. Au

surplus, je ne puis dire positivement si, dans cette cérémonie, Xerxès, en jetant ces offrandes dans la mer, ne le faisait qu'en l'honneur du soleil, ou si, pressé par le repentir d'avoir fait battre de verges l'Hellespont, il adressait ces présents à la mer pour l'apaiser.

LV. Les sacrifices terminés, l'infanterie et la cavalerie passèrent sur le pont le plus près de l'Euxin, et les bagages, ainsi que les valets, sur le pont situé du côté de la mer Égée. En avant de l'armée paraissaient dix mille Perses, tous portant des couronnes sur leurs têtes : les troupes d'infanterie des diverses nations, confondues ensemble, marchaient après. Leur passage occupa le premier jour. Le second, la cavalerie passa la première, et après elle le corps de soldats qui tenaient la pointe de la lance tournée vers la terre : ces derniers portaient aussi des couronnes : à leur suite, venaient les chevaux sacrés, le char du soleil, et enfin Xerxès lui-même, entouré de ses gardes et de mille cavaliers : le reste de l'armée suivait. En même temps les vaisseaux mettaient à la voile et se rendaient sur la côte opposée. J'ai ouï dire aussi que le roi avait passé le dernier de tous.

LVI. Arrivé en Europe, Xerxès vit défiler en sa présence l'armée, que l'on faisait avancer à coups de fouet; et ce passage, quoiqu'il ne fût pas interrompu un seul moment, dura sept jours et sept nuits. On dit qu'un habitant des bords de l'Hellespont, en contemplant l'armée de Xerxès traverser le détroit, s'écria : « O Jupiter ! quel besoin avais-tu de
« prendre les traits d'un Perse et de quitter ton nom de Ju-
« piter pour celui de Xerxès, si tu voulais détruire de fond
« en comble la Grèce, en conduisant contre elle tout ce
« qui existe d'hommes sur la terre ? Ne pouvais-tu sans cela
« remplir tes desseins ? »

LVII. Lorsque la totalité de l'armée fut passée, et au moment où elle allait se mettre en marche, on vit une chose merveilleuse, que Xerxès ne sut point expliquer, quoiqu'il fût cependant facile de l'entendre : une jument enfanta un lièvre. Le sens d'un tel prodige était très-clair. Il signifiait que Xerxès, qui conduisait, dans ce moment, en Grèce une

armée si pompeuse et si magnifique, fuirait bientôt, et, au péril de ses jours, reviendrait en courant au même lieu d'où il partait. Déjà on avait observé un premier prodige : dans le temps où le roi était à Sardes, une mule avait mis bas un poulain dont les parties génitales étaient doubles, les unes du sexe masculin et les autres du sexe féminin ; les premières placées au-dessus des secondes.

LVIII. Cependant Xerxès, sans attacher aucune importance à ces événements merveilleux, continua à marcher en avant, à la tête de l'armée de terre. La flotte partit en même temps de l'Hellespont, et, suivant la côte dans une direction opposée à celle que tenait l'armée de terre, se dirigea, au couchant, sur le cap de Sarpedon, où elle avait l'ordre de s'arrêter. L'armée de terre faisait route au contraire, vers l'orient d'été, à travers la Chersonèse, laissant sur sa droite le tombeau d'Hellé, fille d'Athamas, et sur sa gauche la ville de Cardia. Dans cette marche, elle passa au milieu d'une ville nommée Agora (*). De là, se détournant, pour suivre le contour du golfe Mélas, elle arriva sur les bords du fleuve du même nom, dont les eaux ne purent suffire à la consommation de l'armée. Après avoir passé ce fleuve, qui donne son nom au golfe, elle se dirigea à l'occident, et laissant derrière elle la ville æolienne d'Ænos et le lac Stentoris, elle entra dans le Dorisque.

LIX. Le Dorisque est une vaste plaine contiguë au rivage de la Thrace, et traversée par un grand fleuve, l'Hèbre. On y avait bâti un château royal, qui portait le nom de château Dorisque : il était occupé par une garnison perse que Darius y avait établie dans le temps de son expédition contre les Scythes. Cette plaine parut convenable à Xerxès pour y mettre son armée en bataille et en faire le dénombrement. Les commandants de la flotte eurent aussi l'ordre de ranger le long de la plage tous les vaisseaux arrivés au Dorisque. C'est sur ce même rivage du Dorisque que l'on trouve la ville samothracienne de Salé, celle de

(*) Le marché.

Zoné, et à son extrémité le célèbre promontoire de Serrhium. Toute la contrée appartenait autrefois aux Ciconiens. Les vaisseaux, conduits près du rivage, furent tirés à terre pour les réparer, pendant que Xerxès faisait procéder, dans la plaine, au dénombrement de toutes ses troupes.

LX. Il m'est impossible de dire positivement quel fut le nombre des soldats que chaque nation avait fournis, parce que le détail ne s'en rencontre nulle part, mais la totalité de l'armée de terre se trouva monter à un million sept cent mille individus. On les compta de la manière suivante. On réunit dans un certain espace de terrain dix mille hommes, serrés le plus possible les uns contre les autres (22), et l'on traça un cercle autour de cet espace. On en fit sortir ensuite les dix mille hommes qu'on y avait renfermés, et l'on éleva sur le tracé du cercle une muraille qui allait à la hauteur de la ceinture d'un homme. Lorsque cette enceinte fut construite, on y fit entrer le nombre d'hommes nécessaire pour la remplir, et l'on continua ainsi de suite, jusqu'à ce que la totalité de l'armée eut été comptée. Après ce dénombrement général, les troupes furent classées par nations.

LXI. Je vais actuellement donner le nom des peuples qui fournirent à la composition de cette armée :

LES PERSES ; leur tête était entourée de cette sorte de bonnets flexibles, qu'ils nomment des tiarcs (23) ; leur corps était couvert d'une tunique à manches allant jusqu'aux mains, faite en étoffe de dessins variés, et par-dessus d'une cuirasse de fer poli, façonné en écaille de poissons ; ils avaient les jambes revêtues de chausses, et, au lieu de boucliers, ils tenaient au bras des gerrhes (*). Un carquois était suspendu sur leur dos. Leurs armes consistaient en une pique courte, un arc très-grand, des flèches faites en roseau, et un poignard attaché à la ceinture, du côté de la cuisse droite. Ils marchaient sous le commandement d'Otane, père d'Amestris, femme de Xerxès. Les Perses étaient autrefois appelés

(*) Espèce de bouclier fait en osier.

par les Grecs Céphènes, et eux-mêmes se donnaient anciennement le nom d'Artéens, sous lequel ils étaient aussi connus des peuples limitrophes; mais lorsque Persée, fils de Danée et de Jupiter, arriva près de Céphée, fils de Bélus, et obtint sa fille Andromène en mariage, il eut d'elle un fils, auquel il donna le nom de Persès, et qu'il laissa près de son beau-père qui n'avait point d'enfant mâle. C'est de ce fils que les Perses ont pris, par la suite, le nom qu'ils portent aujourd'hui.

LXII. Les MÈDES; l'équipage de leurs guerriers était semblable à celui que je viens de décrire, qui est, au fait, d'origine mède, et non pas perse. Ils avaient pour chef Tigrane, de la famille des Achéménides. Les Mèdes s'appelaient autrefois Ariens (24); mais lorsque Médée de Colchos vint d'Athènes en Médie, ils changèrent de nom et prirent le sien: c'est du moins ce que les Mèdes disent eux-mêmes. Les Cissiens; leur habillement était semblable à celui des Perses, à l'exception cependant qu'au lieu de bonnets, ils portaient des mitres: ils étaient sous les ordres d'Anaphès, fils d'Otane. Les Hyrcaniens; leur vêtement et leurs armes étaient tout à fait semblables à ceux des Perses. Ils étaient commandés par Mégapane, qui, par la suite, fut gouverneur de Babylone.

LXIII. Les ASSYRIENS; ils portaient sur leurs têtes des casques d'airain, contournés d'une manière assez barbare, et dont il n'est pas facile de donner une idée. Ils étaient armés de lances et de poignards à peu près de la même forme que ceux dont les Égyptiens font usage. Ils avaient, en outre, des massues de bois garnies de têtes de clous en fer, et des cuirasses de lin. Ce sont les barbares qui donnent à ce peuple le nom d'Assyriens, les Grecs ne les connaissent que sous celui de Syriens. Les Chaldéens se trouvaient mêlés avec eux: les uns et les autres marchaient sous le commandement d'Otaspès, fils d'Artachée.

LXIV. Les BACTRIENS; leur coiffure était à peu près semblable à celle des Mèdes: mais ils avaient des arcs faits avec une espèce de roseau (25), qui croît dans leur pays, et portaient une javeline courte. Les SACES, peuple de Scythie; ils portaient

sur leur tête une sorte de bonnet qu'ils nomment cyrbasie , terminé en pointe solide , très-aiguë , et qui se tient droite. Leurs jambes étaient revêtues de chausses. Indépendamment de l'arc , à la mode de leur pays, et du poignard, ils étaient encore armés d'une espèce de hache appelée sagare (26). Les Saces sont les Scythes amyrgiens ; mais ils étaient ainsi désignés parce que les Perses donnent indistinctement le nom de Saces à tous les Scythes. Les Bactriens et les Saces étaient sous le commandement d'Hystaspe, fils de Darius et d'Atossa, fille de Cyrus.

LXV. Les INDIENS ; leur habillement consistait en étoffe de coton : ils portaient des arcs faits en roseau , ainsi que leurs flèches , dont les pointes étaient de fer. Tel était l'équipage des Indiens, qui marchaient sous les ordres de Pharnazathrès, fils d'Artabate.

LXVI. Les ARIENS ; ils se servaient de l'arc médique : du reste, leur armure était en tout semblable à celle des Bactriens. Ils étaient sous le commandement de Sisamène , fils d'Hydarne. Les PARTHES , les CHORASMIENS , les SOGDIENS , les GANDARIENS, les DADICES, ne différaient en rien des Bactriens. Leurs chefs étaient, pour les Parthes et les Chorasmiens, Artabaze, fils de Pharnace ; pour les Sogdiens, Azane, fils d'Artée, et pour les Gandariens et les Dadices, Atyphius, fils d'Artabane.

LXVII. Les CASPIENS ; ils étaient vêtus d'un manteau court nommé sisyrne : leurs armes étaient l'arc, fait de roseaux indigènes, et le cimeterre. Ils avaient pour chef Ariomardus, frère d'Artyphius. Les SARANGÉENS ; ils portaient des habits teints de couleurs agréables et une chaussure qui montait jusqu'aux genoux. L'arc et la javeline des Mèdes étaient leurs armes. Ils avaient à leur tête Phérandate, fils de Mégabaze. Les PACTYICES ; leur vêtement était la sisyrne des Caspiens ; leurs armes, l'arc de leur pays et le poignard. Ils avaient pour chef Artyntès, fils d'Itamatrès.

LXVIII. Les OUTIENS , les MYCIENS et les PARICANIENS ; leur habillement et leur armure étaient absolument semblables à ceux des Pactyices. Leurs chefs étaient , pour les

Outiens et les Myciens, Arsamène, fils de Darius ; et pour les Paricaniens, Sirométrès, fils d'OEbasus.

LXIX. Les ARABES ; ils étaient vêtus d'une saye ample, connue sous le nom de zeira (27), et fixée par une ceinture : leur arme était un arc très-grand, qui pouvait se tendre dans les deux sens, et qu'ils portaient sur l'épaule droite. Les ÆTHIOPIENS ; leur vêtement était composé de peaux de lion ou de panthère : ils étaient armés d'arcs longs fabriqués avec des spathes de palmier (28), et qui n'ont pas moins de quatre coudées ; mais les flèches, de roseau, étaient d'une petite dimension, et, au lieu de fer, armées d'une pointe très-aiguë (29) faite avec la même pierre sur laquelle ils gravent leur cachet. Ils portaient, en outre, des lances terminées par une corne aiguisée de gazelle qui en formait la pointe. Enfin ils étaient encore armés de massues garnies de tête de clous. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils se blanchissent la moitié du corps avec de la craie, et peignent l'autre moitié en rouge avec du minium. Arsamès avait le commandement des Arabes et des Æthiopiens qui habitent au dessus de l'Égypte. Il était fils de Darius et d'Artystona, fille de Cyrus, celle de ses femmes que Darius aimait le plus tendrement, et dont il fit faire la statue en or battu au marteau.

LXX. Quant aux Æthiopiens orientaux (car les uns et les autres avaient fourni des troupes), ils marchaient avec les Indiens. Du reste, les deux peuples ne diffèrent nullement entre eux par la figure et la forme du corps ; mais ils diffèrent par l'idiome et la chevelure. Les Æthiopiens d'Orient ont les cheveux droits et lisses ; les Æthiopiens-libyens les ont plus crépus qu'aucune autre espèce d'hommes. Les premiers, qui sont aussi appelés Æthiopiens d'Asie, armés et vêtus à peu près comme les Indiens, portaient sur leur tête la peau de la partie antérieure de celle d'un cheval, détachée avec les oreilles et le sommet de la crinière. Cette crinière formait le haut de la coiffure, et les oreilles de cheval qui en dépendaient étaient tenues droites et fortement assujetties dans cette direction. Au lieu de boucliers d'airain, leurs armes défensives étaient des peaux de grues dont ils se couvraient le corps.

LXXI. Les LIBYENS ; ils étaient entièrement vêtus de cuir, et se servaient de javelots dont l'extrémité était durcie au feu. Massagès, fils d'Oarizus, les commandait.

LXXII. Les PAPHLAGONIENS ; ils avaient la tête couverte d'un casque en mailles de fer. Leur bouclier était petit, et leur pique de moyenne grandeur. Ils étaient, en outre, armés de javelots et de poignards, et portaient une chausse qui embrassait le pied, en montant jusqu'à la moitié de la jambe ; Les LIGYENS, les MATIÉNIENS, les MARIANDYNIENS et les SYRIENS, tous portaient le vêtement et l'armure des Paphlagoniens. (Il faut remarquer que les Perses donnaient aux Syriens le nom de Cappadociens.) Les Paphlagoniens et les Matiéniens étaient sous les ordres de Dotus, fils de Mégasidrus. Gobrias, fils de Darius et d'Artistona, commandait les Mariandyniens les Ligyens et les Syriens.

LXXIII. Les PHRYGIENS ; leur équipage ressemblait à celui des Paphlagoniens, dont il différait très-peu. Suivant ce que les Macédoniens rapportent, les Phrygiens portèrent le nom de Briges, pendant tout le temps qu'ils demeurèrent en Europe et habitèrent dans le voisinage de la Macédoine. En passant en Asie, ils changèrent également de contrée et de nom, et prirent celui de Phrygiens. Les ARMÉNIENS : ils marchaient vêtus et armés comme les Phrygiens, dont ils ne sont qu'une colonie. Les uns et les autres étaient sous les ordres d'Artochmès, qui avait épousé une fille de Darius.

LXXIV. Les LYDIENS ; leurs armes étaient assez semblables à celles des Grecs. Ils portaient anciennement le nom de Méoniens, et le quittèrent pour prendre celui de Lydus, fils d'Atys. Les MYSIENS ; ils avaient la tête couverte d'une espèce de casque à la façon de leur pays, un bouclier petit, et des javelots dont l'extrémité était durcie au feu. Les Mysiens sont une colonie des Lydiens, et prennent aussi le nom d'Olympiens du mont Olympe qu'ils habitent. Artapherne, fils d'Artapherne, le même qui servait avec Datis, lors de la descente des Perses à Marathon, commandait les Lydiens et les Mysiens.

LXXV. Les THRACES ; à la guerre, ils portaient sur la tête

un bonnet fait de peau de renard , et avaient le corps couvert d'une tunique , sur laquelle ils jetaient une zeira peinte de diverses couleurs. Ils avaient en outre des bottines de cuir de chevreau , qui leur cachaient les pieds et les jambes , et étaient armés de javelots , de boucliers et d'un poignard courts. Lorsque les Thraces passèrent en Asie , ils prirent le nom de Bithyniens. Ils portaient auparavant , suivant ce qu'ils disent eux-mêmes , celui de Strymoniens , comme habitants des bords du Strymon. Ils avaient été chassés de leur pays par les Teucriens et les Mysiens. Ces Thraces d'Asie étaient sous le commandement de Bassacès , fils d'Artabane.

LXXVI. Les *** (30) ; ils portaient de petits boucliers de cuir de bœuf , et pour armes deux javelines semblables à celles qui servent à la chasse du loup (31). Leurs casques , en airain , étaient surmontés d'oreilles et de cornes de bœuf du même métal , et avaient , de plus , un cimier. Leurs jambes étaient enveloppées de bandes d'étoffe teintes en pourpre. Il existe chez ce peuple un oracle du dieu Mars.

LXXVII. Les CABÉLIENS MÉONIENS , connus sous le nom de Lasoniens ; ils avaient le même vêtement et la même armure que les Ciliciens. Je les décrirai quand je serai arrivé à parler de ces derniers. Les MILYENS ; ils étaient armés de lances courtes , et leur vêtement était rattaché avec des boucles : quelques-uns portaient l'arc lycien , et tous avaient la tête couverte d'un casque de cuir. Badrès , fils d'Hystane , commandait les troupes fournies par ces deux peuples.

LXXVIII. Les MOSQUES ; ils portaient des casques de bois , de petits boucliers et des lances courtes , mais dont le fer était très-long. Les TIBARÉNIENS , les MACRONS , les MOSYNÆQUES ; leur équipement militaire était semblable à celui des Mosques. Leurs chefs étaient , pour les Mosques et les Tibarédiens , Ariomarde , fils de Darius et de Parmys , fille de Smerdis , fils de Cyrus : pour les Macrons et les Mosynœques , Artayctès , fils de Chérasmis , gouverneur de Sestos , sur l'Hellespont.

LXXIX. Les MARES ; ils portaient des casques à la mode de leur pays , avec des petits boucliers de cuir , et étaient armés de javelots. Les COLCHIDIENS ; leurs casques étaient en bois ,

et leurs boucliers en cuir de bœuf, très-petits; ils avaient la lance courte et une épée. Pharandate, fils de Théaspis, commandait les Mares et les Colchidiens. Les ALORODIENS et les SASPIRES marchaient armés et vêtus comme les Colchidiens; ils étaient sous les ordres de Masistius, fils de Siro-mètres.

LXXX. Les troupes fournies par les peuples habitant les îles de la mer Érythrée, et qui suivaient l'armée, après avoir été tirées de ces îles que le roi assigne pour résidence aux déportés, avaient le vêtement et l'armure à peu près semblables à ceux des Mèdes. Ces insulaires étaient sous les ordres de Mardontès, fils de Bagée, qui, deux ans après, mourut au combat de Mycale, où il commandait.

LXXXI. Telles étaient les diverses nations qui avaient fourni les troupes d'infanterie destinées à faire la guerre sur le continent d'Europe : j'ai donné les noms de ceux qui les commandaient. Leurs chefs les avaient d'abord distribuées sous le commandement particulier des myriarques et des chiliarques (*). Les myriarques avaient ensuite nommé pour commander les subdivisions, des hécatonarques et des décarques (**). Il y avait, en outre, quelques officiers inférieurs attachés à ces divers corps ou à ces différentes nations; mais les commandants principaux étaient ceux que je viens d'indiquer.

LXXXII. Toute cette infanterie avait pour généraux : Mardonius, fils de Gobrias; Tritantæchmès, fils de cet Artabane qui avait été de l'avis de ne point faire l'expédition de la Grèce; Smerdoménès, fils d'Otane (ces deux derniers étaient fils des frères de Darius, et, par conséquent, cousins, de Xerxès); Masistès, fils de Darius et d'Atossa, Gergis, fils d'Arizus, et Mégahyse, fils de Zopyre.

LXXXIII. Ces généraux avaient, comme je l'ai dit, le

(*) *Myriarque*, commandant dix mille hommes; *Chiliarque*, commandant mille hommes.

(**) *Hécatonarque*, commandant de cent hommes. *Décarque*, commandant de dix hommes.

commandement suprême de toute l'infanterie, à l'exception, cependant, du corps d'élite, de dix mille Perses, qui étaient sous les ordres particuliers d'Hydarne, fils d'Hydarne, et qu'on appelait les Immortels. Ils portaient ce nom, parce que jamais il ne manquait un seul homme à leur nombre, et que si l'un d'eux venait à mourir, soit dans les combats, soit de maladie, un autre était choisi immédiatement pour le remplacer, de manière que jamais ce corps ne se trouvait ni au-dessus ni au-dessous de dix mille hommes. Les Perses qui le composaient, remarquables par la richesse et l'élégance de leur tenue, étaient aussi les plus renommés par la valeur. Leur équipage, semblable à celui que j'ai décrit pour le reste des Perses, s'en distinguait, cependant, en ce qu'il brillait d'un grand nombre d'ornements en or. Ils avaient à leur suite des chariots couverts, qui conduisaient leurs concubines, et un nombreux domestique richement vêtu. Des chameaux et des voitures portaient leurs vivres et leurs provisions, qui n'étaient point confondues avec celles du reste de l'armée.

LXXXIV. Les diverses nations dont j'ai donné les noms, connaissent l'usage des chevaux; mais toutes cependant n'avaient point fourni de la cavalerie. Je vais indiquer les seules dont on en avait tiré.

Les PERSES; leur cavalerie était équipée comme l'infanterie, à l'exception que quelques hommes portaient sur la tête une armure partie en airain et partie en fer battu au marteau.

LXXXV. Les SAGARTIENS NOMADES, peuple qui fait partie des Perses et qui parle la même langue; leur vêtement tient, en quelque sorte, le milieu entre celui des Perses et celui des Pactyics. Ils avaient fourni huit mille hommes de cavalerie; mais ces hommes ne portaient aucune arme en airain ou en fer, à l'exception d'un poignard. Ils font usage seulement de cordes composées de lanières de cuir tressées, et se présentent hardiment au combat avec cette seule arme: voici comment ils s'en servent. Lorsqu'ils se sont mêlés avec l'ennemi, ils lancent leurs cordes, qui ont à l'extrémité un

nœud coulant, et, après avoir saisi soit un homme, soit un cheval, ils le tirent à eux et le tuent, tandis qu'il est embarrassé dans cette espèce de rêts. Telle est leur manière de combattre : ils marchaient avec la cavalerie des Perses.

LXXXVI. Les MÉDES, les CISSIENS, armés et vêtus comme l'infanterie. Les INDIENS, armés et vêtus également comme leur infanterie : ils montaient des chevaux de selle et des chars de guerre ; ces chars étaient attelés de chevaux de trait ou d'ânes sauvages. Les BACTRIENS, les CASPIENS, avec le même équipage que l'infanterie. Les LIBYENS, équipés aussi comme leur infanterie : ils montaient tous des chars, ainsi que les CASPIRES (32) et les PARICANIENS, qui, d'ailleurs, étaient tout à fait semblables, par l'armure et le vêtement, à l'infanterie. Les ARABES ; leur équipement ne différait en rien de celui des hommes de pied ; mais ils montaient tous des chameaux, qui ne le cèdent point en vitesse aux chevaux.

LXXXVII. Ces nations étaient les seules qui eussent fourni la cavalerie, dont la force montait à quatre-vingt mille chevaux, non compris les chameaux et les chars de guerre. Toute cette cavalerie était formée en corps séparés, et les Arabes fermaient la marche, pour ne pas effrayer les chevaux, qui ne peuvent soutenir la vue des chameaux.

LXXXVIII. Les généraux de la cavalerie étaient Harmamithrès et Tithée, tous les deux fils de Datis. Le troisième général de cavalerie, Pharnuchès, était resté malade à Sardes. En sortant de cette ville, il avait éprouvé un accident fâcheux : un chien s'étant jeté entre les jambes de son cheval, cet animal qui n'avait pas aperçu le chien, s'effraya, se cabra de toute sa hauteur, et renversa celui qui le montait. Pharnuchès vomit une grande quantité de sang, et, à la suite de cette chute, tomba en phthisie. Ses domestiques, en exécution de ses ordres, punirent le cheval du malheur dont il était cause. Ils le reconduisirent sur le lieu où il avait jeté par terre son maître, et lui coupèrent les jarrets. Pharnuchès fut mis ainsi hors d'état de prendre le commandement qui lui avait été donné.

LXXXIX. Le nombre des trirèmes qui composaient la flotte était de mille deux cent sept. Sur ce nombre, les PHÉNICIENS avec les SYRIENS de la Palestine en avaient fourni trois cents. Les hommes qui les montaient étaient vêtus et armés de la manière suivante. Ils portaient des casques d'une forme très-rapprochée de celle du casque grec, une cuirasse de lin, et des boucliers qui n'étaient point bordés d'un cercle de fer. Leur arme offensive était le javelot. Ces Phéniciens, suivant ce qu'ils rapportent eux-mêmes, habitaient anciennement les bords de la mer Érythrée. Ils les quittèrent, et vinrent ensuite se fixer dans la partie de la Syrie qui touche à la mer Méditerranée. Cette contrée de la Syrie et tout le pays, jusqu'à la frontière de l'Égypte, porte le nom de Palestine. Les ÉGYPTIENS avaient fourni deux cents vaisseaux. Les hommes qui les montaient avaient la tête couverte d'un casque en mailles de fer, et leurs boucliers creux étaient entourés d'un très-grand cercle de fer; ils portaient pour armes des lances propres aux combats de mer, et des haches de fer très-fortes. Le plus grand nombre avait des cuirasses et de longues épées. Telle était leur armure.

XC. Les CYPRIENS avaient fourni cent cinquante vaisseaux; la coiffure de leurs rois consistait en une mitre roulée autour de la tête : tous les autres portaient des cidares (33) (*). Du reste, ils avaient entièrement le costume grec. Les Cypriens se divisent en diverses peuplades; les uns, se disant issus d'Athènes et de Salamine, d'autres de l'Arcadie, de Cythnos, de Phénicie et même de l'Éthiopie; c'est, du moins, ce qu'ils rapportent eux-mêmes.

XCI. Les CILICIENS amenèrent cent navires. Ils portaient tous des casques faits à la mode de leur pays, et au lieu de boucliers, des rondaches de cuir de bœuf cru : ils étaient vêtus de tuniques de laine. Chaque homme avait pour arme deux javelots, et une épée assez semblable à celle des Égyptiens. Les Ciliciens, anciennement connus sous le nom d'Hypachéens, ont pris celui de Ciliciens, de Cilix, fils d'Agénor.

(*) *Cidare*, espèce de bonnet ou de chapeau pointu.

Phénicien. Cinquante vaisseaux avaient été amenés par les PAMPHYLIENS. Leur costume était tout à fait grec. Ces Pamphyliens descendent de ceux qui, après la prise de Troie, furent dispersés par la tempête avec Amphiloque et Calchas.

XCH. Les LYCIENS avaient fourni cinquante navires montés par des hommes qui portaient des cuirasses, des chausses, et pour armes offensives, des arcs faits en bois de cornouiller, des flèches de roseau sans plumes et des javelots. Ils avaient, de plus, une peau de chèvre rattachée sur les épaules, et la tête couverte d'une sorte de bonnet orné d'une couronne de plumes. Enfin, ils étaient encore armés de poignards et de faux. Les Lyciens, originaires de Crète, furent connus d'abord sous le nom de Termiles, et prirent ensuite celui qu'ils portent de Lycus, fils de Pandion l'Athénien.

XCIH. Les DORIENS d'Asie, originaires du Péloponèse, dont le vêtement et les armes étaient tout à fait grecs, avaient fourni trente vaisseaux. Les CARIENS, soixante-dix; semblables aux Grecs dans tout le reste de leur équipement, ils étaient, en outre, armés de faux et de poignards. J'ai dit, dans les premiers livres, quels noms ils avaient porté d'abord (*).

XCIV. Les IONIENS, qui ne différaient en rien des Grecs dans leur vêtement et leurs armes, avaient fourni cent vaisseaux. Pendant tout le temps que les Ioniens habitèrent la partie du Péloponèse qui est aujourd'hui l'Achaïe, avant l'arrivée de Danaüs et de Xuthus, ils furent connus, selon le récit des Grecs, sous le nom de Pélasges Agialéens (**). Ils prirent ensuite celui d'Ioniens, d'Ion, fils de Xuthus.

XCV. Les HABITANTS DES ISLES avaient fourni dix-sept vaisseaux. Ces insulaires portaient le costume grec. Ils sont aussi de race pélasge, et furent appelés Ioniens, par la même raison qui fit prendre ce nom aux douze villes de l'Ionie, d'origine athénienne. Les ÆOLIENS avaient fourni soixante vaisseaux. Le costume de ce peuple était le même

(*) Livre I, chap. 171, tome I, page 122.

(**) Habitants des rivages de la mer.

que celui des Grecs; et, si l'on en croit ceux-ci, les *Æoliens* portèrent également le nom de *Pélasges*. Les *HELLESPONTIENS*, à l'exception cependant des *Abydénien*s, auxquels *Xerxès* avait donné l'ordre de demeurer pour la garde des ponts; les *Hellespontiens*, dis-je, avec les autres habitants des bords du *Pont-Euxin* qui se réunirent à eux, avaient fourni cent vaisseaux. Ils portaient le vêtement et l'armure des Grecs, comme étant tous des colonies ioniennes et dorien

XCVI. Sur tous les vaisseaux de la flotte, on avait embarqué des Perses, des Mèdes et des Saces, qui en formaient la garnison. Les bâtiments meilleurs voiliers étaient ceux des Phéniciens, et particulièrement ceux de Sidon, les plus estimés de tous. Ces vaisseaux, ainsi que les troupes que les diverses nations avaient fournies, étaient tous commandés par des chefs pris dans le pays, et dont je m'abstiens de donner les noms, d'abord parce que cette connaissance importe peu pour l'histoire que j'écris, et ensuite, parce qu'il y en avait autant que de villes, et que ces chefs particuliers, qui n'avaient aucun pouvoir réel, ne marchaient point comme des généraux indépendants, à la tête des forces de leur patrie, mais comme des esclaves forcés à un service militaire. J'ai, d'ailleurs, suffisamment fait connaître quels étaient les véritables généraux, ceux à qui l'autorité était remise, et qui, pris uniquement parmi des Perses, commandaient à cette foule de nations.

XCVII. Les généraux de la flotte étaient : *Ariabignès*, fils de *Darius*; *Prexaspe*, fils d'*Aspatine*; *Mégabaze*, fils de *Mégabate*, et *Achæménès*, fils de *Darius*. *Ariabignès*, fils de *Darius* et de la fille de *Gobrias*, avait sous ses ordres les vaisseaux ioniens et cariens; et *Achæménès*, frère de mère et de père de *Xerxès*, les Égyptiens. Le reste de l'armée navale obéissait aux deux autres généraux. Indépendamment de la flotte militaire, le nombre des vaisseaux de transport à trente ou à cinquante rameurs, des bâtiments légers et des navires propres à embarquer les chevaux, s'élevait à trois mille.

XCVIII. Les officiers les plus remarquables employés sur la flotte, et qui servaient sous les généraux perses que je viens de nommer, étaient : Tétramneste, fils d'Anysus, Sidonien; Mapen, fils de Sironius, Tyrien; Merbal, fils d'Agbal, d'Arados; Syennesès, fils d'Oromedon, Cilicien; Cybernisque, fils de Sicas, Lycien; Gorgus, fils de Chercis; Timonax, fils de Timagoras, l'un et l'autre Cypriens, et les trois Cariens, Histiée, fils de Tymnès, Pigrès, fils de Seldone, et Damasi-thyme, fils de Candaule.

XCIX. Je n'entrerais pas, sur les autres commandants inférieurs, dans un plus long détail : il serait inutile. Je dois cependant faire mention d'Artémise, parce que ce n'est pas sans étonnement que je vois une femme prendre les armes contre la Grèce. Après la mort de son mari, elle lui avait succédé dans l'autorité souveraine; et quoiqu'elle eût un fils jeune, elle prit part à cette expédition uniquement par envie de se distinguer, et pour obéir à un instinct de courage naturel, sans qu'aucune nécessité l'y contraignit. Elle s'appelait, comme je l'ai dit, Artémise; fille de Ligdamis, elle était, par son père, originaire d'Halicarnasse, et de Crète par sa mère. Elle avait sous ses ordres ceux d'Halicarnasse, de Coos, de Nisyros et de Calydnès, qui montaient cinq vaisseaux qu'elle avait armés. De toute la flotte, à l'exception des Sidoniens, ces cinq vaisseaux étaient les plus estimés, et de tous les alliés du roi, ce fut elle qui lui donna les meilleurs conseils. Les villes que j'ai comptées sous son obéissance étaient toutes d'origine et de nation doriennne; car les Halicarnassiens sont Trézéniens, et les habitants des autres villes Épidauriens. C'est à cela que je bornerai ce que j'avais à dire sur la flotte.

C. Xerxès, après que le dénombrement de l'armée fut terminé, et pendant qu'elle était rangée en bataille, voulut lui-même en faire la revue. Monté sur son char, il passa dans toutes les lignes des troupes fournies par chaque nation, leur adressa diverses questions, et fit écrire les réponses par ses secrétaires. Il parcourut ainsi toute l'armée, depuis les premiers rangs de l'infanterie et de la cavalerie jusqu'aux der-

niers. Ensuite, ayant donné l'ordre que l'on remit les vaisseaux à flot, il quitta son char et se rendit à bord d'un vaisseau sidonien, où il se plaça sous un dais d'étoffe d'or, et alla passer à la proue de tous les bâtiments de la flotte, adressant, comme pour l'armée de terre, des questions aux capitaines et prescrivant également de consigner par écrit les réponses. Les commandants de la flotte avaient fait jeter l'ancre à quatre plèthres environ du rivage, et rangé tous les bâtiments sur un seul front, la proue tournée vers la terre; les soldats de marine qui les montaient, armés et à leur poste, comme au moment de combattre. Xerxès passa entre le rivage et les proues, et fit de cette manière l'inspection de toute la flotte.

CI. Après cette revue, le roi descendit du vaisseau, fit appeler près de lui Démarate, fils d'Ariston, qui servait dans cette expédition, et lui parla ainsi : « Démarate, le moment est arrivé de vous interroger sur ce que je désire apprendre de vous : vous êtes né en Grèce, et d'après ce que j'ai su par vous et par plusieurs de vos compatriotes, vous appartenez à l'une des villes les plus grandes et les plus puissantes de cette contrée. Dites-moi donc, croyez-vous actuellement que les Grecs oseront prendre les armes contre moi, et se mettre en campagne ? Pour moi, je pense que tous les Grecs et que tous les peuples même qui habitent vers le couchant, ne sont pas en état de se mesurer avec mon armée, surtout à cause du peu d'accord qui règne entre eux. Néanmoins je désire apprendre de vous ce que vous en pensez. » — « Avant de m'expliquer, répondit Démarate, je veux savoir, seigneur, si vous cherchez la vérité ou une agréable imposture. » Xerxès l'assura qu'il ne lui serait pas moins cher qu'auparavant, s'il lui parlait avec sincérité.

CII. Sur cette assurance, Démarate reprit la parole, et s'exprima en ces termes : « O roi ! puisque vous exigez que je n'écoute que la vérité, et que je ne dise rien qui puisse, par la suite, me faire accuser de mensonge, je vous obéirai. La Grèce a de tout temps été nourrie dans l'habitude de

« la pauvreté ; mais elle tient de ses doctrines, et de la
« force de ses lois, la vertu dont elle est à la fois armée, et
« contre la pauvreté et contre la tyrannie. Cet éloge, je le
« fais en général des Grecs qui habitent dans le voisinage
« des Doriens, et qui le méritent. Je ne prétends pas ce-
« pendant vous parler de tous en ce moment ; je veux seule-
« ment vous entretenir des Lacédémoniens. Il est d'abord cer-
« tain qu'ils n'entendront à aucune proposition de votre
« part, si elle doit avoir pour résultat l'asservissement de
« la Grèce ; ensuite, il ne l'est pas moins qu'ils prendront
« les armes contre vous, quand même tous les autres peuples
« de la Grèce seraient passés dans votre parti. Au surplus,
« ne me demandez pas en quel nombre il faut qu'ils soient
« pour se conduire ainsi : ils ne pourraient mettre que mille
« hommes en campagne, qu'ils combattraient ; fussent-ils
« même moins, ils le feraient encore, comme s'ils étaient en
« plus grand nombre. »

CIII. A ces mots Xerxès s'écria, en riant : « Que dites-vous,
« Démarate ? mille hommes se mesurer avec une armée
« telle que la mienne ! Mais, parlez : n'avez-vous pas été roi
« de ce peuple ? Eh bien, vous ne consentiriez pas, sans
« doute, à combattre seul contre dix hommes ? En suppo-
« sant néanmoins que vos citoyens fussent tous tels que vous
« me les avez peints, il faudrait aussi croire que leur roi, qui
« doit, d'après vos lois et vos institutions, leur être supérieur,
« fût en état de se mesurer avec le double des ennemis qu'un
« simple citoyen pourrait combattre. Si donc chacun d'eux
« est en état de combattre dix hommes de mon armée, je
« devrais penser que, seul, vous pourriez en combattre vingt ;
« et c'est donner le sens le plus raisonnable à ce que vous
« avez avancé. Mais, en admettant que vos concitoyens sont
« tous, pour la force du corps et pour la taille, tels que
« vous êtes vous-même, et tous les autres Grecs que j'ai eu l'oc-
« casion de voir et d'entretenir, jugez combien, même dans
« cette hypothèse, la supériorité dont vous vous vantez serait
« vaine ! et, pour le prouver, examinons toutes les probabi-
« lités : quelle résistance mille hommes, dix mille, cinquante

« mille, indépendants entre eux et non soumis à l'empire
 « d'un seul, pourraient-ils opposer à une armée telle que
 « celle-ci ? car, en accordant aux Lacédémoniens cinq mille
 « combattants, nous serions toujours mille contre un. En-
 « core s'ils étaient, comme dans nos mœurs et notre gou-
 « vernement, dépendants de la volonté d'un seul, il serait
 « permis de croire que la crainte de la colère du maître
 « saurait leur inspirer une valeur supérieure à celle que la
 « nature leur a départie, ou qu'il serait possible de les forcer,
 « à coups de fouet, à marcher, quoique inférieurs en nombre,
 « contre des ennemis plus nombreux ; mais, indépendants
 « comme ils le sont, ni l'un ni l'autre ne peut avoir lieu.
 « Que serait-ce donc, si, comme je le pense, des Grecs,
 « même en nombre égal, ne pouvaient que difficilement se
 « mesurer avec des Perses ? Croyez-moi, chez nous on trouve,
 « non pas fréquemment, je l'avoue, mais enfin quelque-
 « fois, des exemples de cette supériorité de force de certains
 « hommes sur d'autres. Je connais, parmi les Perses de ma
 « garde, tel homme qui ne craindrait pas de combattre
 « contre trois Grecs à la fois (34) : cette particularité, que
 « vous ignoriez, démontre seule toute l'extravagance de
 « votre proposition. »

CIV. « Je savais, avant de commencer à parler, répliqua
 « Démarate, qu'en vous disant la vérité, je ne vous serais
 « pas agréable ; mais, puisque vous l'avez exigée tout en-
 « tière, j'ai dû vous la faire connaître à l'égard des Lacé-
 « démoniens. Je l'ai donc fait avec sincérité, quoique je sois,
 « dans ce moment, comme vous le savez très-bien, sans
 « aucune affection, et que je n'en puisse conserver pour des
 « hommes qui, après m'avoir dépouillé de mes honneurs et de
 « mes dignités, m'ont exilé et privé de ma patrie. Votre père
 « m'a, au contraire, accueilli, m'a donné un asile ; et certes il
 « n'est pas vraisemblable qu'un homme de bon sens se plaise
 « à blesser ceux dont il a éprouvé la bienveillance et ne s'at-
 « tache pas à eux. Du reste, je ne prétends, en aucune ma-
 « nière, être en état de combattre seul contre dix hommes,
 « ni contre deux, et même je n'en viendrais pas de propos

« délibéré aux mains avec un seul ; mais, si la nécessité m'y
« forçait, si quelque grand intérêt m'excitait, je combat-
« trais volontiers contre ceux-là même dont vous dites qu'un
« seul est en état de se mesurer avec trois Grecs. Quant aux
« Lacédémoniens, je ne les crois pas, seul à seul, infé-
« rieurs aux autres hommes ; mais réunis en troupe, ils l'em-
« portent certainement sur tous les peuples. Ils sont indé-
« pendants, à la vérité, mais ne le sont pas en tout, comme
« vous le croyez ; ils ont, dans la loi, un maître redoutable
« dont ils craignent l'autorité, bien plus que vos sujets ne
« vous craignent ; car les Lacédémoniens exécutent tou-
« jours sans hésiter ce que la loi leur commande, et elle
« leur commande de ne jamais fuir devant quelque nombre
« d'ennemis que ce soit, de demeurer fermes dans leurs
« rangs, et d'y vaincre ou d'y mourir. Mais je m'aperçois
« que je vous parais encore extravaguer, comme vous le
« dites ; je me tairai donc sur le reste ; souvenez-vous seu-
« lement que je n'ai parlé que parce que vous m'y avez con-
« traint. D'ailleurs, puissent, ô roi ! les choses réussir selon
« vos desseins ! »

CV. Telle fut la réponse de Démarate. Xerxès se contenta d'en rire, et, sans montrer aucune colère, le congédia amicalement. Cette conversation terminée, le roi, après avoir nommé pour gouverneur du château Dorisque, Mascame, fils de Mégadoste, et déposé celui que Darius y avait laissé, mit son armée en mouvement par les Thraces pour se rendre en Grèce.

CVI. Ce Mascame fut le seul de tous les gouverneurs de province, établis sous Xerxès ou sous Darius, qui ait mérité, par sa conduite courageuse, de recevoir du roi une récompense annuelle, et cette récompense a été même continuée par Artaxerxès, fils de Xerxès, aux descendants de Mascame : en voici l'origine. Lors de l'expédition de Grèce, des gouverneurs avaient été placés dans la Thrace et sur les côtes de l'Hellespont ; après l'issue de cette entreprise, les Grecs les chassèrent tous ; mais, malgré diverses tentatives répétées, ils ne purent jamais forcer Mascame à abandonner le Do-

risque. Ce fut cette valeureuse opiniâtreté qui lui mérita la récompense que lui et sa famille ont constamment reçue des rois de Perse.

CVII. Mais, de tous ces gouverneurs que les Grecs chassèrent successivement, celui dont Xerxès faisait le plus de cas, pour le courage, était Bogès, gouverneur d'Eïon : il avait sans cesse ses louanges à la bouche, et témoigna les plus grands égards à ceux de ses enfants restés en Perse, qui avaient survécu à leur père. Bogès était réellement digne de ces éloges distingués. Assiégé par les Athéniens sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, et pouvant sortir de la place par capitulation, pour retourner en Asie, il ne voulut point recourir à ce moyen, dans la crainte que le roi ne crût qu'il avait cherché, par lâcheté, à sauver sa vie, et il tint jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, lorsque les vivres manquèrent absolument, il fit construire un vaste bûcher, et, après avoir égorgé sa femme, ses enfants, ses concubines et tous ses domestiques, abandonna leurs corps aux flammes. Il ordonna ensuite que l'on jetât, par-dessus les murailles, dans le Strymon, tout l'or et tout l'argent que la ville renfermait, et quand ses ordres furent exécutés, il se précipita lui-même au milieu du feu. C'est donc à juste titre que Bogès est, encore aujourd'hui même, l'objet des louanges des Perses.

CVIII. Xerxès, ayant quitté le Dorisque, s'avança vers la Grèce, forçant les peuples dont il traversa le territoire à s'armer pour lui. Déjà, comme je l'ai dit, tout le pays dont la conquête avait été commencée par Mégabaze et achevée par Mardonius, était, jusqu'à la Thessalie, rangé sous les lois des Perses et tributaire du roi. En sortant des plaines du Dorisque, il trouva d'abord sur son chemin des forteresses appartenant aux Samothraciens, et dont la plus reculée, vers le couchant, forme une ville, nommée Mésambre, voisine de Strymé des Thasiens. Entre ces deux villes, coule le Lissus, fleuve dont les eaux ne purent suffire aux besoins de l'armée de Xerxès. Cette contrée portait anciennement le nom de Gal-laïque ; aujourd'hui, elle est connue sous celui de Briantique ;

mais si l'on s'en rapportait à des renseignements plus justes, elle dépendrait des Ciconiens.

CIX. Après avoir traversé le lit desséché du Lissus, Xerxès trouva dans sa route les villes grecques de Maronée, de Dicée et d'Abdère, que l'armée traversa, ainsi que les lacs célèbres qui sont aux environs. Ces lacs, situés entre Strymé et Maronée, sont, celui d'Ismaris, non loin de Dicée, et celui de Bistonis, dans lequel deux fleuves, le Trave et le Compasate versent leurs eaux. Près d'Abdère, l'armée ne passa à côté d'aucun lac remarquable ; mais elle traversa le Nestus, qui se jette dans la mer. Au delà de cette contrée, Xerxès laissa derrière lui plusieurs villes du continent, et, entre autres, une près de laquelle existe un lac très-poissonneux, qui peut avoir au moins trente stades de tour, et dont les eaux sont saumâtres : ce lac fut mis à sec, seulement pour abreuver les bêtes de trait et de somme : la ville se nomme Pistyre. De là il continua à s'avancer parallèlement aux villes grecques de la côte, les laissant toutes successivement sur sa gauche.

CX. Les peuples de la Thrace qu'il rencontra dans la direction de sa route, sont les Pætiens, les Ciconiens, les Bistoniens, les Sapæens, les Dersæens, les Édoniens et les Sâtres. De ces peuples, ceux qui habitaient les côtes suivirent sur leurs vaisseaux la marche de l'armée, et ceux de l'intérieur des terres, si l'on en excepte cependant les Sâtres, furent forcés à la suivre par terre.

CXI. Les Sâtres n'ont jamais été soumis, du moins à ma connaissance, et sont restés jusqu'à nos jours le seul peuple indépendant de la Thrace. Hardi à la guerre, il habite de hautes montagnes couvertes de neige et de forêts d'arbres de tout genre, et possède un oracle de Bacchus, situé sur une des plus élevées. Ce sont toujours des Besses qui, chez les Sâtres, interprètent les oracles (35) ; c'est aussi, comme à Delphes, une femme qui les rend, et ils ne sont pas moins obscurs.

CXII. Xerxès, après avoir traversé le pays dont je viens de parler, vint passer ensuite près de deux châteaux appar-

tenant aux Pières, dont l'un porte le nom de Phagrès et l'autre de Pergame. En côtoyant ces forteresses, il laissa dans sa route, sur sa droite, le Pangée, grande montagne très-élevée, qui renferme des mines d'or et d'argent que viennent exploiter les Pières, les Odomantes et particulièrement les Sâtres.

CXIII. Puis, longeant le pays des Pæoniens, des Dobères et des Pæoples, qui habitent, vers le nord, les flancs du mont Pangée, il continua sa route au couchant, et atteignit enfin les bords du Strymon et la ville d'Éion, dont Bogès, qui vivait alors, et de qui j'ai parlé plus haut, était gouverneur. Le territoire des environs du mont Pangée se nomme Phyllis, et l'on comprend sous ce nom tout le pays situé à l'orient, jusqu'à l'Angitas, rivière qui se jette dans le Strymon, et au midi, jusqu'au Strymon même. Dans ce lieu, les mages sacrificèrent des chevaux blancs, et obtinrent d'heureux auspices.

CXIV. Ce sacrifice, qu'ils accompagnèrent de diverses cérémonies superstitieuses, pour se rendre le fleuve favorable, étant terminé, l'armée se dirigea vers le lieu appelé les Neuf-Chemins, dans le pays des Édoniens, en passant le Strymon sur des ponts qu'elle trouva construits. Lorsque les Perses apprirent que le lieu où ils étaient portait le nom des Neuf-Chemins, ils y enterrèrent vivants un pareil nombre de jeunes gens et de jeunes filles du pays. Il paraît que cet usage d'enterrer des hommes vivants est originaire de la Perse (36); car j'ai appris qu'Amestris, femme de Xerxès, déjà avancée en âge, avait fait prendre, dans les meilleures familles de la Perse, quatorze jeunes gens, pour les sacrifier ainsi à une certaine divinité que les Perses disent habiter sous la terre.

CXV. Au delà du Strymon, l'armée suivit la côte, qui se dirige vers le couchant, et où se trouve la ville grecque d'Argile, près de laquelle elle passa. Cette côte, et le pays qui s'élève au-dessus, porte le nom de Bisaltie. Ensuite, laissant à sa gauche le golfe dominé par un temple d'Hercule, elle traversa la plaine de Sylée, sans entrer dans la ville grecque de Stagire, et vint camper à Acanthe : elle était suivie des troupes de toutes les nations qui habitent le Pangée et de celles qui

avaient été tirées des peuples dont j'ai parlé plus haut : les unes, fournies par les habitants des côtes, venaient parmer ; et les autres, fournies par les pays qui en étaient éloignés, marchaient avec l'armée de terre. Les Thraces n'ont jamais voulu labourer ni semer le terrain de la route que suivit Xerxès dans leur pays, et l'ont conservé religieusement intact jusqu'au temps où je vis.

CXVI. Arrivé à Acanthe, le roi admit les habitants aux droits de l'hospitalité, et leur fit présent de la robe médique , en reconnaissance de l'ardeur qu'ils avaient mise à le seconder dans ses projets. Il leur donna particulièrement de grandes louanges, en apprenant que le canal de l'Athos était terminé.

CXVII. Pendant le séjour que l'armée fit à Acanthe, Artachée, qui dirigeait les travaux de ce canal, vint à mourir, à la suite d'une maladie : Xerxès en faisait un très-grand cas. Il était de la famille des Achæménides, et d'une taille très-remarquable chez les Perses, pour sa hauteur, parce qu'elle atteignait cinq coudées royales moins quatre doigts ; il avait aussi la voix plus forte et plus sonore qu'aucun autre homme. Xerxès, très-affligé de sa perte, lui fit faire de magnifiques funérailles, et toute l'armée contribua à élever un tertre sur sa sépulture. Les habitants d'Acanthe, obéissant à un oracle, rendent à la mémoire d'Artachée les honneurs héroïques, et l'invoquent sous son propre nom. Xerxès regarda la mort d'Artachée comme un très-grand malheur.

CXVIII. Les peuples grecs, obligés de recevoir l'armée des Perses, et qui donnèrent des repas à Xerxès, furent réduits à une si grande misère, qu'ils se virent obligés d'abandonner leurs maisons. Antipater, fils d'Orgès, homme très-distingué entre les Thasiens, et chargé par eux de recevoir, au nom des villes du continent qui leur appartiennent, l'armée de Xerxès, fit voir qu'il avait été dépensé juste quatre cents talents d'argent pour lui donner à souper.

CXIX. Dans les autres villes, les commissaires nommés pour le même objet démontrèrent que la dépense n'avait pas été moindre : ces repas, annoncés longtemps d'avance,

avaient été préparés avec la plus grande somptuosité. Dès que les hérauts envoyés par Xerxès eurent donné l'avis de la marche de l'armée, tous les habitants s'étaient partagé les grains qui existaient dans les villes, et avaient employé plusieurs mois à les convertir en farine. En même temps, ils avaient fait engraisser les meilleurs bestiaux que l'on put trouver, et rassembler les oiseaux de terre ou de marais les plus rares, qu'ils avaient nourris dans la basse-cour ou dans des volières, jusqu'au moment où l'armée arriva. Enfin, ils avaient fait fabriquer des coupes d'argent et un grand nombre de vases, ainsi que tous les ornements qui servent à parer les tables. Ces recherches particulières étaient pour les repas du roi et de ceux qu'il faisait manger avec lui. Quant à l'armée, elle ne recevait que les vivres nécessaires à sa subsistance. Toutes les fois que l'on arrivait à une station, on dressait une tente pour Xerxès; et les troupes couchaient en plein air. Lorsque l'heure du repas arrivait, ceux qui hébergaient l'armée avaient toute la peine; tandis que les domestiques de la suite de Xerxès passaient la nuit à se reposer, après s'être pleinement rassasiés; mais le matin, ils levaient la tente, s'emparaient de tous les meubles qui avaient été fournis, et ne laissaient absolument rien en partant.

CXX. A ce sujet, on rapporte de Mégacréeon, citoyen d'Abdère, un trait d'esprit remarquable : il engagea ses concitoyens à se rendre tous, ainsi que leurs femmes, dans les temples, et à supplier les dieux de leur épargner du moins la moitié des maux qui les menaçaient. Leur prière fut exaucée, et après le passage de l'armée des Perses, ils eurent à rendre grâces aux dieux de ce que Xerxès n'avait pas coutume de faire deux repas par jour. En effet, si les Abdéritains avaient été obligés de préparer un dîner semblable au souper seul qui leur fut commandé, il leur eût été impossible d'y pourvoir, et ils auraient été obligés ou de s'enfuir avant l'arrivée de Xerxès ou de s'exposer, en restant, aux plus grands malheurs. Mais ils purent heureusement exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, quoiqu'ils fussent encore extrêmement foulés pour y satisfaire.

CXXI. Xerxès se sépara de la flotte à Acanthe, et ordonna aux généraux qui la commandaient d'aller l'attendre à Therme, ville située sur le golfe du même nom : il s'était assuré qu'en se dirigeant sur cette ville, il prenait la route la moins longue. Depuis le Dorisque jusqu'à Acanthe, l'armée de terre avait marché dans l'ordre suivant. Divisée en trois colonnes, la première côtoya le rivage de la mer, en vue de la flotte : elle était sous les ordres de Mardonius et de Masistès ; la seconde, qui formait le tiers de l'armée, comme la première, s'avança à travers l'intérieur des terres, commandée par Tritantæchmès et Gergis ; la troisième, avec laquelle était Xerxès, fit route entre les deux autres ; elle avait pour généraux Smerdoménès et Mégabyze.

CXXII. Séparée de Xerxès, la flotte traversa le canal creusé dans l'Athos. Ce canal communiquait au même golfe sur les bords duquel sont situées les villes d'Assa, de Pilore, de Singos et de Sarta. Après avoir pris dans ces différentes villes les troupes et les vaisseaux qu'elles purent fournir, la flotte fit voile vers le golfe Thermaïque. Dans cette direction, elle doubla l'Ampélos, promontoire du golfe Toronéen, et passa devant les villes grecques de Torone, de Galepsus, de Sermyle, de Mecyberne et d'Olynthe, où elle recueillit également des hommes et des vaisseaux. Toute cette contrée est aujourd'hui connue sous le nom de Sithonie.

CXXIII. De là, coupant au plus court, la flotte se dirigea du cap Ampélos sur celui de Canastrum, qui est la pointe la plus avancée de la Pallène, et, rangeant ensuite la côte, alla prendre les troupes et les bâtiments fournis par Potidée, Aphytis, Néapolis, Æga, Thérambos, Scioné, Mendé et Sané, toutes villes situées dans la contrée connue aujourd'hui sous le nom de la Pallène, et jadis sous celui de Phlégra. Après avoir dépassé ce cap, elle se dirigea sur le rendez-vous qui lui avait été donné, recueillant dans sa route les forces tirées des villes limitrophes de la Pallène, et situées sur les bords du golfe Thermaïque. Ces villes sont : Lipaxos, Combréa, Lisès, Gigonos, Campsa, Smila et Ænéa. La contrée où elles sont portait alors, et porte encore aujourd'hui, le nom de

Crossæa. A partir d'Ænéa, la dernière des villes que je viens de nommer, la flotte, naviguant dans le golfe Thermaïque, proprement dit, et sur les côtes de la Mygdonie, arriva enfin à Therme, rendez-vous qui lui avait été assigné, et s'arrêta en face des villes de Sindos et de Chalestre, près de l'Axius, fleuve qui fait la limite entre la Mygdonie et la Bottiæide; les villes d'Ichnée et de Pella, situées dans la partie étroite de la côte, appartiennent à la dernière province.

CXXIV. Parvenue à l'embouchure du fleuve Axius, et devant Therme et les autres villes situées entre Therme et le fleuve, la flotte mouilla, en ordre de bataille, et attendit Xerxès. Cependant l'armée de terre, avec laquelle il était parti d'Acanthe, coupa dans l'intérieur des terres pour se rendre à Therme, en traversant la Pæonique et la Crestonie, pays où coule l'Echidore, fleuve qui prend sa source chez les Crestoniens, arrose la Mygdonie, et va se jeter dans la mer près d'un marais que l'on trouve en remontant l'Axius.

CXXV. Pendant cette route, des lions vinrent assaillir les chameaux qui portaient les vivres. Durant la nuit, ils sortaient fréquemment de leurs repaires habituels, mais ne couraient ni sur les hommes, ni sur les chevaux de trait ou de somme, et ne se jetaient que sur les chameaux (37), singularité qui excite ma surprise, mais dont je ne puis expliquer la cause. Je ne vois pas en effet quelle raison pouvait déterminer les lions à s'abstenir de toute autre proie, pour attaquer seulement le chameau, animal qu'ils n'avaient jamais vu, et avec lequel ils ne s'étaient jamais mesurés.

CXXVI. Ces contrées abondent en lions; on y trouve aussi beaucoup de bœufs sauvages; leurs cornes, remarquables par la grandeur, sont un objet de commerce, et se transportent en Grèce. La limite des lieux habités par les lions est le Nestus, fleuve qui traverse la ville d'Abdère, et l'Achéloüs, qui arrose l'Acarnanie; car, il est certain qu'à l'orient du Nestus, personne n'a jamais vu de lions en Europe, ni dans le reste du continent, au couchant de l'Achéloüs; mais il s'en trouve dans l'espace compris entre ces deux fleuves (38).

CXXVII. Lorsque Xerxès fut arrivé à Therme, il y fit

camper l'armée. Dans son ordre de bataille elle occupait tout le terrain situé le long de la mer, en commençant depuis la ville de Therme et la Mygdonie jusqu'au Lydias et à l'Haliacmon, qui font la limite entre la Bottiæide et la Macédoine, et confondent leurs eaux. Cet immense terrain était entièrement couvert par les barbares. De tous les fleuves que je viens de nommer, l'Echidore seul, venant de la Crestonie, ne put suffire aux besoins de l'armée, et fut mis à sec.

CXXVIII. Xerxès, qui, de Therme, apercevait parfaitement les montagnes de la Thessalie, et l'Olympe et l'Ossa, dominants au-dessus des autres monts, ayant appris qu'un vallon étroit, où coule le Pénée, séparait ces deux montagnes, et conduisait en Thessalie, conçut le désir de s'embarquer, pour aller voir l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Comme son dessein était de faire suivre à l'armée la route d'en haut qui traverse la Macédoine, par le pays des Perrhæbes, au delà de la ville de Gonnos, route qu'il regardait comme la plus sûre, il voulait, avant de se mettre en marche, satisfaire sa curiosité. Il se rendit donc à bord du vaisseau sidopien sur lequel il montait toutes les fois qu'il allait en mer, et, ayant fait faire signal au reste de la flotte, de le suivre, il mit à la voile, laissant l'armée de terre sur le rivage. Lorsqu'il fut arrivé devant l'embouchure du Pénée, qui se déployait sous ses yeux, il parut frappé d'admiration, et, appelant les guides qui l'avaient conduit, il leur demanda : « S'il y avait quelque autre ouverture par laquelle il fut possible, en détournant le fleuve, de le rejeter dans la mer. »

CXXIX. Si l'on en croit quelques récits, la Thessalie fut autrefois un lac environné de tout côté par des montagnes très-élevées; et l'on peut observer, en effet, que le pays est encore fermé à l'orient par le Pélion et l'Ossa, dont les racines se joignent, au nord par l'Olympe, à l'occident par le Pinde, et au midi par l'Othrys. C'est au milieu de ces montagnes que se trouve la Thessalie, qui n'est qu'un bas-fonds, recevant les eaux d'un grand nombre de rivières et de ruisseaux, parmi lesquels, cinq sont particulièrement remarquables : le Pénée, l'Apidanos, l'Onochonos, l'Énipée, et le Pamisus,

rivières qui tombent des montagnes où la Thessalie se trouve renfermée. Après en avoir arrosé les champs, elles se rendent toutes à la mer par une vallée très-étroite, où elles confondent leurs eaux en un seul fleuve; et le nom de Pénée, l'important sur les autres, est resté au lit qui les rassemble. Mais on prétend, qu'en des temps très-reculés, cette vallée, ainsi que l'issue qu'elle ouvre dans la mer, n'existaient pas; et que tous ces fleuves, auxquels il faut joindre le lac Bœbéis, qui ne portaient pas alors les noms qu'ils ont aujourd'hui, quoiqu'ils ne fussent pas moins considérables, formaient, par leurs eaux rassemblées, une espèce de mer de toute la Thessalie. Les Thessaliens disent que ce fut Neptune lui-même qui creusa le vallon par lequel le Pénée s'écoule maintenant; et cette assertion ne manque pas de vraisemblance : c'est à Neptune que l'on attribue le pouvoir d'ébranler la terre; ainsi, ceux qui regardent tous les grands éboulements produits par des secousses de tremblement de terre, comme l'ouvrage de ce dieu, n'auront pas manqué de dire, en voyant celui-ci : « C'est Neptune qui a fait cela; » et avec d'autant plus de raison, qu'il me semble évident qu'un tremblement de terre a produit l'écartement des monts qui forme la vallée du Pénée (39).

CXXX. Les guides auxquels Xerxès avait demandé s'il existait quelque autre issue du Pénée dans la mer, parfaitement instruits de l'état des lieux, lui répondirent en ces termes : « O roi ! le fleuve n'a point d'autre embouchure que celle que vous voyez ; car toute la Thessalie est entièrement couronnée de montagnes. » Sur cette réponse, on dit que Xerxès s'écria : « En vérité, les Thessaliens sont des gens bien sages, et ils ont fait prudemment de se mettre de longue main à l'abri, en se soumettant à moi ; puisque entre autres raisons qui ont dû les décider, ils habitent un pays dont il serait bien facile de se rendre maître en peu de temps. Il suffirait de rejeter le fleuve dans leurs terres, en barrant la vallée par une digue, qui le forcerait à refluer sur le chemin même qu'il suit actuellement pour s'écouler ; et toute la Thessalie serait bientôt, à l'exception

« de ses montagnes, noyée sous les eaux. » Cette réflexion s'adressait aux fils d'Aleuas, qui, les premiers des Grecs (comme Thessaliens, ils étaient Grecs) s'étaient soumis aux Perses; et le roi croyait que l'alliance qu'ils avaient faite avec lui était consentie par toute la nation. Après cette conversation, et quand il eut tout examiné. Xerxès remit à la voile pour retourner à Therme.

CXXXI. Il s'arrêta un assez grand nombre de jours dans les environs de la Piérie, pendant que le tiers de l'armée était employé à aplanir une montagne de la Macédoine, pour donner à la totalité des troupes la facilité d'atteindre le pays des Perrhæbes. Dans cet intervalle de temps, les hérauts qu'il avait envoyés en Grèce, pour y demander l'hommage de la terre et de l'eau, revinrent, les uns les mains vides, les autres le rapportant.

CXXXII. Voici les noms des peuples qui consentirent à prêter hommage : les Thessaliens, les Dolopes, les Éniénes, les Perrhæbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Achéens-Phthiotes, les Thébains, et tout le reste de la Béotie, à l'exception des Thespiens et des Platéens. Les autres Grecs, au contraire décidés à faire la guerre aux barbares, s'unirent, dans une alliance commune, contre les peuples que je viens de nommer, et sanctionnèrent cette alliance par un serment dont la formule était ainsi conçue : « Tout peuple compté
« parmi les Grecs, qui, en état de se défendre, aura rendu
« hommage aux Perses, sans y avoir été contraint par la
« force des armes, payera une amende du dixième de ses
« biens, et ce dixième sera consacré au dieu de Delphes (40). »
Tel fut le serment par lequel les Grecs se lièrent.

CXXXIII. Par les motifs que je vais expliquer, Xerxès n'avait fait demander l'eau et la terre, ni à Athènes ni à Sparte. Les hérauts envoyés une première fois dans ces deux villes par Darius avaient été indignement traités. Ceux qui vinrent à Athènes furent jetés dans le Barathre (41), et les Lacédémoniens firent précipiter les autres dans un puits, en leur disant qu'ils pourraient y prendre à leur gré de la terre et de l'eau pour porter à leur roi. C'est par cette raison que Xerxès

ne voulut pas en envoyer de nouveaux ; mais une telle violation du droit des gens ne devait pas rester impunie. Je ne puis dire , cependant , quelle fut la punition que les Athéniens subirent , à moins qu'on ne la trouve dans le ravage de leurs terres et la destruction de leur ville , qui eut lieu par la suite , quoique peut-être ce ne fut pas la véritable cause de ces malheurs.

CXXXIV. Quant aux Lacédémoniens , il est certain que , pour le même crime , la colère de Talthybius , le héraut d'Agamemnon , se déclara contre eux. Il existe à Sparte une enceinte consacrée à Talthybius : on voit même encore , dans la ville , des descendants de ce héraut , qui portent le nom de Talthybiades , et qui ont conservé le privilège de remplir les missions auxquelles le ministère des hérauts est employé. Depuis l'époque où les Spartiates avaient violé les droits des envoyés de Darius , ils n'avaient obtenu d'auspices favorables dans aucun sacrifice , et cet état de choses dura longtemps. A la fin , désolés d'une telle calamité , les Spartiates , après beaucoup d'assemblées publiques tenues à ce sujet , firent proclamer : « Que si quelque Lacédémonien voulait « consentir à mourir pour le salut de Spartes il eût à se « présenter. » Sphertiès , fils d'Anériste , et Bulis , fils de Nicolaüs , l'un et l'autre d'une naissance distinguée , et jouissant d'une grande fortune , s'offrirent volontairement à subir la peine que Xerxès , fils de Darius , voudrait leur imposer en expiation du meurtre de ses hérauts , et les Spartiates , en les envoyant chez les Mèdes , crurent les envoyer à une mort certaine.

CXXXV. Le dévouement courageux de ces deux citoyens est digne d'admiration , et leurs discours , que je vais rapporter , n'en méritent pas moins. En se rendant à Suze , ils arrivèrent près d'Hydarne. Hydarne était perse de naissance , et commandait sur toute la côte maritime d'Asie. Il donna l'hospitalité aux deux Lacédémoniens et , les ayant reçus à souper , leur adressa , pendant le repas , ces mots : « Citoyens de « Sparte , quelle raison avez-vous de fuir avec tant de soin « l'amitié du roi ? si vous voulez considérer ma puissance et

« ma fortune, vous verrez qu'il sait honorer les hommes de
« mérite ; en vous donnant à lui, vous seriez traités de même.
« Il a de vous deux une haute opinion, et chacun de vous
« pourrait, avec sa faveur, régner sur une partie du terri-
« toire de la Grèce. » A cette proposition les Lacédémoniens
répondirent : « Hydarne, le conseil que vous nous donnez
« n'est pas d'un homme qui a pesé également le pour et le
« contre. En nous engageant à prendre un parti dont vous
« avez éprouvé les avantages, avez-vous l'expérience de celui
« auquel il nous faudrait renoncer ? Vous savez ce que c'est
« que d'être esclave ; mais vous n'avez jamais goûté de la li-
« berté, et vous ignorez si elle a des douceurs ou si elle n'en
« a pas. Ah ! si vous la connaissiez, vous nous conseilleriez
« de combattre pour elle, et si la pique ne suffisait pas, d'em-
« ployer la hache même pour la défendre. » Telle fut la ré-
ponse qu'ils firent à Hydarne.

CXXXVI. Lorsqu'arrivés à Suze, on les conduisit en pré-
sence du roi, et que les gardes voulurent les obliger à se
prosterner pour l'adorer, ils déclarèrent, d'abord, qu'ils ne
le feraient pas, quand même on leur prendrait la tête de
force ; que leurs lois leur défendaient de se prosterner devant
quelque homme que ce soit, et que ce n'était pas pour cela
qu'ils étaient venus. Ensuite, après avoir montré, à ce su-
jet, une résistance obstinée, ils parlèrent au roi en ces
termes : « Roi des Mèdes, les Lacédémoniens nous envoient,
« pour vous donner satisfaction de la mort des hérauts qu'ils
« ont fait périr. » — « Je n'imiterai pas, leur répondit Xerxès
« avec une noble générosité, je n'imiterai pas l'exemple
« des Lacédémoniens. Ils ont violé les droits les plus sacrés
« parmi les hommes, en faisant mourir mes hérauts ; et je
« ne ferai pas, moi qui leur reproche ce sacrilège, ce qu'ils
« ont fait. Je ne veux pas, en vous ôtant la vie, acquitter les
« Lacédémoniens du crime qu'ils ont commis. »

CXXXVII. Cependant la conduite des Lacédémoniens sus-
pendit la colère de Talthybius, qui parut s'apaiser, quoique
Sperthiès et Bulis fussent revenus à Sparte ; mais, du moins,
suivant ce que disent les Lacédémoniens, longtemps après,

cette même colère se manifesta avec une nouvelle force, dans la guerre du Péloponèse, contre les Athéniens, et il me semble qu'il y eut en cela une sorte de fatalité bien extraordinaire (42). Certes, rien de plus juste que le ressentiment de Talthybius se portât sur les envoyés des Lacédémoniens, et ne cessât pas avant d'être satisfait; mais qu'il soit tombé sur les fils de ceux qui furent envoyés près du roi de Perse pour apaiser ce ressentiment; qu'il ait atteint Nicolaüs, fils de Bulis, et Anériste, fils de Sperthiès (je parle ici de cet Anériste qui, embarqué sur un vaisseau de transport où se trouvait un nombreux équipage, s'empara des pêcheurs de Tirynthe), il est évident pour moi que cela ne pouvait arriver que par l'effet du courroux de quelque dieu. Quoi qu'il en soit, ces fils de Bulis et de Sperthiès, chargés par les Lacédémoniens de se rendre en Asie comme députés, trahis par Sitalcès, fils de Térés, roi des Thraces, et par Nymphodore, fils de Pythéas, citoyen d'Abdère, faits prisonniers dans les environs de Bisanthe, sur l'Hellespont, et transportés en Attique, furent mis à mort par les Athéniens. Avec eux périt aussi Aristéas, fils d'Adimante, Corinthien. Au surplus, cet événement eut lieu longtemps après l'expédition du roi de Perse en Grèce (43).

CXXXVIII. Je reviens actuellement à la narration que j'ai interrompue. Lorsque tous les peuples de la Grèce ne doutèrent plus que l'invasion du roi, quoique dirigée en apparence contre Athènes, menaçait en réalité la Grèce entière, ils furent loin de voir des mêmes yeux cet événement. En se déterminant à rendre aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, les uns, pleins de confiance, se croyaient certains de n'avoir rien à redouter de la part des barbares; mais les autres, qui l'avaient refusé, étaient livrés aux plus vives inquiétudes, d'abord parce qu'ils ne voyaient pas, en Grèce, un nombre de vaisseaux propres au combat qui fut suffisant pour soutenir les attaques de l'ennemi, et ensuite, parce que la populace, peu disposée à faire la guerre, inclinait ouvertement en faveur des Mèdes.

CXXXIX. Ici, je me trouve nécessairement obligé de ma-

nifester une opinion qui, je le sais, pourra déplaire à beaucoup de monde ; mais que je ne puis cependant taire , parce que je la crois vraie. Si les Athéniens, effrayés des dangers qu'ils couraient, eussent abandonné leur pays, ou si, pour obtenir d'y rester, ils se fussent décidés de se soumettre à Xerxès, aucun autre peuple de la Grèce n'eût osé se montrer sur mer contre les Perses ; et si on ne leur eût pas opposé de marine, voici ce qui se serait passé sur le continent. Malgré les nombreuses enceintes de murailles que les Péloponésiens eussent élevées pour barrer l'isthme, les Lacédémoniens, abandonnés de leurs alliés, non pas volontairement, mais par nécessité, lorsque les villes seraient tombées l'une après l'autre au pouvoir de la flotte des Perses, les Lacédémoniens, dis-je, se seraient trouvés seuls, et après les plus beaux faits d'armes, ils n'auraient pu que périr noblement : c'était là le sort qui les attendait (44), à moins qu'avant de prendre une telle résolution, et voyant tous les autres peuples de la Grèce passer du côté des Mèdes, ils ne fussent aussi entrés en négociation avec Xerxès. Mais, quel que fût le parti qu'ils eussent pris, l'un ou l'autre faisait également tomber la Grèce sous le joug des Perses ; car je ne vois pas quelle défense pouvaient offrir les fortifications élevées dans l'isthme, dès que Xerxès eût été absolument maître de la mer. Les choses étant ainsi, donner aux Athéniens le nom de sauveurs de la Grèce, est-ce, je le demande, s'écarter de la vérité ? C'était de la résolution que les Athéniens allaient prendre, que dépendait l'événement ; en se déterminant pour celle qui maintenait la liberté, ils ont échauffé le courage de tous ceux qui dans le reste de la Grèce, ne s'étaient pas prononcés en faveur des Mèdes, et ont su les amener, avec l'aide des dieux, à repousser Xerxès. Quelque effrayantes qu'elles fussent, et quelque crainte qu'elles dussent leur inspirer, les réponses des oracles venues de Delphes ne purent même les décider à abandonner la Grèce ; demeurés inébranlables, ils ont attendu et reçu courageusement l'ennemi qui envahissait leur territoire (45).

CXL. Les Athéniens avaient envoyé à Delphes consulter

le dieu. Leurs députés, après avoir satisfait à toutes les cérémonies prescrites, allèrent s'asseoir dans le temple, et la pythie (elle s'appelait Aristonice) rendit, en vers, l'oracle que je vais rapporter :

« O infortunés, pourquoi venir vous asseoir ici ? Quittez ,
« quittez vos demeures, et le sommet des collines qu'enferme
« l'enceinte circulaire de votre ville : fuyez aux extrémités
« de la terre. Rien ne subsistera d'Athènes, ni la tête, ni le
« corps, ni les pieds, ni les mains, ni rien de ce qui se
« trouve au milieu ; tout sera misérablement ruiné ; tout de-
« viendra la proie des flammes. Le farouche Mars s'avance ,
« monté sur un char syrien. Il ravagera vos biens, brisera
« les tours, et livrera au feu dévorant les temples mêmes des
« immortels. Déjà, vos monuments sacrés dégouttent d'une
« sueur froide ; déjà, sensibles à la peur, ils semblent
« ébranlés, et du faite de leurs toits découle un sang noir,
« triste présage des malheurs inévitables qui vous menacent.
« Sortez donc de l'enceinte de ce temple, et ne cherchez
« que dans votre courage un appareil salutaire à vos
« maux (46). »

CXLI. A cette réponse, les députés athéniens tombèrent dans la plus grande affliction. Timon, fils d'Androbule, un des citoyens de Delphes les plus distingués, voyant l'extrême abattement où les plongeait l'annonce de tant de maux, leur persuada de prendre entre leurs mains des rameaux d'olivier, et de consulter une seconde fois l'oracle en suppliants. Les Athéniens suivirent ce conseil, et adressèrent au dieu leur prière en ces termes : « Daigne, ô Apollon roi ! daigne,
« en honorant les rameaux que nous portons dans nos mains
« suppliantes, nous donner une réponse plus favorable à
« notre patrie ; autrement, nous ne sortirons pas de ce sanc-
« tuaire, et nous y demeurerons jusqu'à la mort. » La pythie répondit par ce second oracle :

« Pallas ne peut fléchir Jupiter, maître de l'Olympe, ni
« par ses nombreuses prières, ni par l'adresse de ses dis-
« cours ; il m'est permis cependant de te répondre encore
« une fois ; mais souviens-toi que ces dernières paroles sont

« inflexibles comme le diamant. Quand tout ce qui est ren-
« fermé entre la montagne de Cécrops et les flancs du mont
« sacré de Cythéron sera envahi, Jupiter, dont la vue s'é-
« tend partout, consent, à la prière de Minerve-Tritonie,
« qu'un mur de bois soit seul inexpugnable, et te sauve, toi
« et ta postérité. N'attends donc point tranquillement la nom-
« breuse armée de cavalerie et d'infanterie qui arrive par
« le continent; retire-toi, au contraire, et tourne-lui le dos.
« Le temps viendra où tu pourras résister. O divine Salamine,
« que tu seras funeste aux fils de la femme, soit tandis que
« les dons de Cérès seront étalés sur la terre, soit après
« qu'ils auront été recueillis! »

CXLII. Les députés, ayant mis par écrit cette réponse, qui leur parut plus douce que la première, retournèrent à Athènes, et lorsqu'ils eurent fait leur rapport dans l'assemblée du peuple, diverses opinions s'élevèrent sur la manière d'interpréter l'oracle. Entre ces opinions, voici les deux qui se disputèrent le plus l'assentiment général. Parmi les citoyens les plus âgés, les uns disaient qu'il leur semblait que le dieu prescrivait de conserver la citadelle; car la citadelle d'Athènes avait été autrefois entourée d'une palissade, et ils entendaient que cette palissade était le mur de bois dont l'oracle parlait. Les autres pensaient que le dieu indiquait clairement les vaisseaux, et qu'il fallait s'occuper uniquement de les armer, en abandonnant tout le reste. Mais ceux-là mêmes qui voulaient que, par un mur de bois, l'on entendit la flotte, étaient embarrassés d'expliquer les dernières paroles de la pythie :

« O divine Salamine, que tu seras funeste aux fils de la
« femme, soit tandis que les dons de Cérès seront étalés sur
« la terre, soit après qu'ils auront été recueillis! »

Ces mots troublaient l'esprit de ceux qui, dans les murs de bois, voyaient des vaisseaux; car les interprètes des oracles prenaient ces expressions comme présageant que les Athéniens devaient être battus près de Salamine, s'ils en venaient à un combat naval.

CXLIII. Il y avait alors à Athènes un homme qui depuis

quelque temps s'était placé au rang des premiers citoyens de la ville. Il se nommait Thémistocle, et on l'appelait aussi le fils de Néoclès. Il se lève et prétend que les interprètes des oracles ne saisissent pas bien le sens de celui de la pythie. « Si, dit-il, les mots dont il s'agit étaient dirigés contre les « Athéniens, l'oracle ne se serait pas exprimé avec autant « de douceur. Il eût dit : O malheureuse Salamine, et non « pas : O divine Salamine; et l'on aurait pu alors en conclure qu'il menaçait de la mort les habitants de l'Attique; « mais au contraire en l'interprétant dans le sens vrai, il « est évident que ces mots se rapportent aux ennemis, et « non pas aux Athéniens. » Partant de cette interprétation, il conseilla de faire tous les préparatifs nécessaires pour se défendre par mer, et parvint à convaincre ses concitoyens que leur flotte était le mur de bois dont la pythie avait parlé. Entraînés par l'opinion de Thémistocle, les Athéniens trouvèrent son explication préférable à celle que les interprètes ordinaires avaient donnée. Ceux-ci, en effet, ne s'attachaient au sens qu'ils attribuaient à l'oracle, que parce que, ne voulant laisser ni armer les vaisseaux, ni seulement lever la main pour opposer la moindre résistance, ils ne songeaient qu'à déterminer les Athéniens à quitter l'Attique, et à venir habiter une autre contrée.

CXLIV. Quelque temps auparavant, une première opinion, émise par Thémistocle, avait aussi très-heureusement triomphé. Les Athéniens, qui conservaient, dans le trésor commun, beaucoup d'argent, provenant particulièrement des mines de Laurium, étaient au moment de décider que, sur ces fonds, on distribuerait à tous les citoyens adultes dix drachmes par tête, quand Thémistocle sut leur persuader de renoncer à ce partage, pour en employer l'argent à construire deux cents vaisseaux propres à soutenir la guerre (il entendait parler de celle qui se faisait contre les Éginètes). Ainsi cette guerre, alors flagrante, sauva la Grèce, en forçant les Athéniens à s'occuper de leur marine. Si les vaisseaux qu'ils construisirent alors ne servirent pas à l'objet auquel ils étaient destinés, ils se trouvèrent prêts au moment où la Grèce en eut le plus

grand besoin, et les Athéniens, déjà en possession d'une flotte, n'eurent plus qu'à en augmenter encore la force. L'assemblée décréta donc, après avoir délibéré sur les réponses de la pythie, que les Athéniens, obéissant aux ordres des dieux, attendraient, sur leurs vaisseaux, les barbares qui venaient envahir la Grèce, et les combattraient, réunis aux autres peuples qui prendraient le même parti. Voilà ce qui se passa à Athènes au sujet des oracles qui y furent portés.

CXLV. A la suite de cette déclaration, tous les Grecs qui avaient conservé l'amour de la patrie, s'étant réunis dans un même lieu, commencèrent, après avoir conféré, par se donner réciproquement leur foi ; puis convinrent, comme le préliminaire le plus important, de mettre fin aux inimitiés qui pouvaient subsister entre eux, et de cesser toute hostilité. Il y avait, en effet, alors, de peuple à peuple, d'assez grands démêlés, parmi lesquels le plus animé était la guerre des Athéniens et des Éginètes. Ces conventions réglées, dès que les Grecs surent que Xerxès était arrivé à Sardes, ils arrêtèrent de faire passer en Asie des espions qui devaient les instruire des desseins du roi. En même temps, ils résolurent d'envoyer des députés, les uns à Argos, pour décider les Argiens à entrer dans la ligue contre les Perses ; les autres en Sicile, près de Gélon, fils de Dinomène, et dans les îles de Corcyre et de Crète, pour demander des secours. Enfin ils se négligèrent aucune des mesures qui pouvaient contribuer à faire de tout ce qui portait le nom de Grec un seul faisceau, propre à agir d'un commun accord contre un ennemi également redoutable à tous. On disait, d'ailleurs, que Gélon avait de grands moyens, et que sa puissance l'emportait beaucoup sur celle de tout autre peuple de la Grèce.

CXLVI. Lorsque ces résolutions eurent été prises en commun, et qu'il fut convenu de mettre un terme à toute dissension intérieure, on commença par faire partir trois espions pour l'Asie. Ils parvinrent jusqu'à Sardes, et examinèrent en détail l'armée du roi ; mais, découverts et arrêtés, ils furent mis à la question par ordre des généraux perses, et condamnés à mort. Comme on allait les conduire au supplice

Xerxès, instruit de ce qui se passait, désapprouva la conduite de ses généraux, et envoya quelques-uns des ses gardes, avec ordre de s'emparer des espions, s'ils étaient encore vivants, et de les lui amener. Les gardes, les ayant joints avant que la sentence fût exécutée, les conduisirent en présence du roi. Après avoir appris d'eux-mêmes le motif qui les amenait, Xerxès ordonna de leur faire voir, en détail, toute l'armée, tant l'infanterie que la cavalerie, et de les renvoyer ensuite dans leur pays, sans leur faire aucun mal, dès qu'ils auraient tout examiné et pleinement satisfait leur curiosité.

CXLVII. Xerxès expliquait ainsi les motifs de sa conduite. Il disait « que, s'il eût fait mourir ces espions, les Grecs n'auraient pas connu la véritable situation de ses forces, qui surpassaient de beaucoup tout ce que la renommée pouvait en publier. Que trois hommes de moins n'auraient pas été une grande perte pour ses ennemis, et qu'au contraire, ces trois hommes, de retour chez eux, et rendant compte de l'état de ses affaires, pouvaient déterminer les Grecs qui les entendraient à résigner leur propre liberté devant une si formidable expédition, sans qu'il fût même besoin d'aller leur faire la guerre. » Cette opinion de Xerxès est assez d'accord avec celle qu'il manifesta dans une autre occasion. Pendant son séjour à Abydos, on vit plusieurs vaisseaux chargés de vivres, venant du Pont-Euxin, qui traversaient l'Hellespont pour se rendre à Égine et dans le Péloponèse. Ceux qui se trouvaient en ce moment près du roi, ayant su que ces navires étaient des bâtiments ennemis, se préparaient à se mettre en mer pour s'en emparer, et, regardant le roi, attendaient qu'il leur en donnât le signal, lorsque Xerxès leur demanda « où allaient ces vaisseaux? » — « Ils vont, lui répondirent-ils, seigneur, porter des vivres chez vos ennemis. » — « Eh bien! reprit le roi, n'allons-nous pas nous-mêmes où ils vont; et, entre autres choses nécessaires à la guerre, n'y conduisons-nous pas aussi des vivres? Pourquoi donc ferions-nous quelque mal à ceux qui nous portent des subsistances? » Ainsi les trois Grecs

congrédiés, après avoir tout vu, repassèrent en Europe.

CXLVIII. Aussitôt que leurs espions s'étaient mis en route, les peuples de la Grèce ligüés contre les Perses avaient fait partir les députés pour Argos. Voici comme les Argiens racontent ce qui se passa alors chez eux. Ils disent que, dès l'origine, ils furent instruits de l'invasion dont la Grèce était menacée; qu'ayant su, en même temps, que les Grecs voulaient les entraîner dans la ligue commune contre les Perses, ils avaient envoyé consulter l'oracle de Delphes, et que, lui ayant demandé ce qu'ils avaient à faire sur cette proposition, eux à qui les Lacédémoniens, sous la conduite de Cléomène, fils d'Anaxandride, venaient de tuer six mille de leurs concitoyens, la pythie avait répondu en ces termes :

« Hai de tes voisins, mais chers aux dieux immortels, tiens
« ferme ton épieu en dedans du corps (47); mais reste tran-
« quillement assis, en te gardant avec soin. Surtout défends
« la tête; car c'est la tête qui sauvera le corps. »

C'est ainsi que les Argiens rapportent les paroles de la pythie : ils ajoutent que, lorsque les envoyés des Grecs, arrivés à Argos, et admis dans le sénat, eurent exposé l'objet de leur mission, ils reçurent pour réponse : « Que les Ar-
« giens étaient prêts à faire ce qu'on leur demandait, à con-
« dition qu'une trêve de trente années serait conclue et jurée
« avec les Lacédémoniens, et que, de plus, les Argiens par-
« tageraient, par moitié, le commandement de toutes les
« troupes alliées. Ils voulaient bien, quoiqu'il fût de droit
« qu'ils eussent la totalité du commandement, se contenter
« de la moitié. »

CXLIX. Telle fut la réponse du sénat, quoique l'oracle eût défendu de se joindre à la ligue des Grecs; mais, malgré la terreur qu'il pouvait inspirer, les Argiens mettaient une trop grande importance à une paix de trente ans, qui donnerait à leurs enfants le temps de parvenir à l'âge viril, pour ne pas braver une telle crainte. De plus, ils considéraient que, s'ils ne concluaient pas cette trêve, quelque nouvelle calamité, causée par la guerre de Perse, venant à se joindre à celles qu'ils avaient déjà éprouvées, ils avaient à redouter

de devenir tout à fait sujets des Lacédémoniens. Parmi les députés des Grecs, ceux qui s'y trouvaient, au nom de Sparte, prirent la parole, et répliquèrent : « Que sur la trêve de-
« mandée, ils en référeraiènt à l'assemblée générale ; mais
« que, sur l'article du commandement, il leur était ordonné
« de répondre, que les Lacédémoniens avaient deux rois,
« tandis que les Argiens n'en avaient qu'un, et que, suivant
« la proposition qui était faite, il faudrait qu'un des rois de
« Sparten'eût point de commandement (48) ; que, cependant,
« si les Argiens voulaient consentir à ce que le leur n'eût
« qu'un droit égal à celui de chacun des deux rois lacédémo-
« niens, rien ne s'opposerait à cet arrangement. » Sur cela, les Argiens disent qu'ils ne purent supporter cette prétention ambitieuse, et qu'ils aimèrent mieux passer sous l'empire des barbares, que de céder aux Lacédémoniens. Ainsi, le sénat déclara aux envoyés qu'ils eussent à sortir du territoire d'Argos avant le coucher du soleil, et qu'autrement ils seraient traités en ennemis.

CL. J'ai répété jusqu'ici ce que les Argiens racontent ; mais les choses sont rapportées bien différemment dans le reste de la Grèce. On y prétend qu'avant de partir pour l'expédition de la Grèce, Xerxès avait envoyé aux Argiens un héraut, qui, étant arrivé dans leur ville, tint le discours suivant : « Citoyens d'Argos, le roi de Perse vous parle en
« ces termes : Nous croyons que Persès, de qui nous tirons
« notre origine, fut fils de Persée, fils de Danaé, et que Cé-
« phée, fille d'Andromède, lui donna le jour (*). Ainsi, nous
« sommes enfants d'Argos, et il n'est pas plus vraisemblable
« que nous ayons le dessein de faire la guerre contre la
« ville de nos ancêtres, qu'il ne le serait que vous-mêmes,
« pour secourir d'autres peuples, eussiez songé à vous ar-
« mer contre nous. Restez donc en paix chez vous ; et, si le
« succès couronne mes desseins, croyez qu'il n'est point de
« peuple pour qui j'aie plus d'égards que pour vous. » On ajoute que les Argiens attachaient beaucoup de prix à cette

(*) Voyez chapitre 61 de ce livre.

déclaration, et que, depuis, ils ne voulurent, ni s'engager avec les Grecs, ni rien leur proposer spontanément; mais que, lorsque ceux-ci vinrent ensuite les solliciter de se réunir à eux, sachant fort bien, à l'avance, que les Lacédémoniens ne céderaient point le commandement, ils en avaient demandé le partage, ainsi qu'on l'a vu, afin d'avoir un prétexte de ne point agir.

CLL. Quelques Grecs ajoutent, pour confirmer ces faits, une circonstance qui se présenta plusieurs années après, et qui concourt parfaitement avec la dernière version. Dans le même temps où se trouvaient au Memnonium de Suze des députés athéniens chargés d'une négociation particulière, et du nombre desquels était Callias, fils d'Hipponicus, il arriva dans la même ville des envoyés d'Argos, et l'on a su que, ces derniers, admis à l'audience d'Artaxerxès, fils de Xerxès lui ayant demandé « s'il regardait l'amitié qui liait autrefois les Argiens avec Xerxès comme subsistant dans toute sa force, ou s'il les considérait comme ses ennemis, » le roi leur avait répondu : « Que certainement elle subsistait encore, et qu'il ne croyait aucune ville plus attachée à lui que celle d'Argos. »

CLLl. Je ne puis néanmoins donner pour certain, ni l'envoi du héraut de Xerxès à Argos, et ce qu'il fut chargé de dire, ni la question faite à Artaxerxès par les envoyés des Argiens, sur l'amitié qui existait entre Argos et le roi; je n'ai, à cet égard, d'autre opinion à manifester que celle que les Argiens eux-mêmes mettent en avant. Mais ce que je sais parfaitement, c'est que, si tous les hommes venaient déposer dans un même lieu toutes leurs fautes, avec le projet de troquer de fardeau entre eux, chacun, en examinant les fautes des autres, indulgent pour lui-même, finirait toujours par remporter sa propre charge, comme la plus légère (49); ainsi donc, il est possible que la conduite des Argiens ne soit pas aussi déshonorante qu'on l'a représentée. Quant à moi, mon devoir est de ne rien taire de ce qui s'est dit, mais non pas d'ajouter une foi égale à tout : que cela soit entendu de mon ouvrage entier. J'ajouterai donc, que l'on pré-

tend encore que ce sont les Argiens qui ont appelé les Perses dans la Grèce après la funeste issue de la guerre qu'ils avaient soutenue contre les Lacédémoniens, préférant tout au malheur de leur position présente. Voilà ce que j'avais à dire sur le compte des Argiens.'

CLIII. Les députés chargés par les alliés de traiter avec Gélon arrivèrent en Sicile. Syagrus, envoyé des lacédémoniens, se trouvait du nombre. Un des ancêtres de ce Gélon était citoyen de Géla, et originaire de Télôs, île située en face du promontoire Triopium. Il avait accompagné les Indiens de Rhodes, qui, sous la conduite d'Antiphémus, fondèrent la ville de Géla, et ses descendants devenus, avec le temps, hiérophantes des déesses infernales (*), étaient restés en possession de cette dignité, par succession de Télinès, un autre de leurs ancêtres, qui s'en était emparé, comme je vais le rapporter. Quelques citoyens de Géla, à la suite d'une sédition dans laquelle ils avaient succombé, s'étaient réfugiés à Mactorium, ville située au-dessus de Géla. Télinès fit rentrer ces émigrés dans leur patrie, sans avoir avec lui aucune troupe, et seulement par le secours des images sacrées des déesses. Je ne puis pas dire positivement où il les avait trouvées, et comment il s'en était mis en possession; ce qui est certain seulement, c'est que, plein de confiance en leur protection, il ramena les émigrés dans Géla; mais il mit à ce service la condition que ses descendants seraient hiérophantes de ces mêmes divinités. Ce n'est pas d'ailleurs sans éprouver quelque surprise que je vois attribuer à Télinès une de ces actions qui, suivant mon opinion, ne sont point ordinairement le fait du commun des hommes, et supposent un âme courageuse et beaucoup de force corporelle; puisque, suivant ce que les habitants de la Sicile rapportent, ce Télinès passe pour avoir été un homme très-faible et de mœurs efféminées. Quoi qu'il en soit, c'est de cette manière qu'il obtint la dignité d'hiérophante.

(*) On nommait ainsi le grand prêtre de Cérès et de Proserpine, les déesses infernales.

CLIV. Cléandre, fils de Pantarès, étant mort assassiné par un citoyen nommé Sabyllus, après avoir été pendant sept ans tyran de Géla, le pouvoir suprême passa dans les mains d'Hippocrate, son frère. Sous le règne de cet Hippocrate, Gélon, descendant de Télinès l'hierophante, servait dans la garde royale, ainsi que beaucoup d'autres citoyens, parmi lesquels se trouvait Enésidénus, fils de Pataïcus. Avec le temps, ce même Gélon parvint, par son mérite, à la place d'Hipparque, commandant toute la cavalerie. Il s'était fait remarquer, par sa valeur brillante, dans les guerres qu'Hippocrate soutint contre les Callipolites, les Naxiens, les Zancléens, les Léontins, et surtout contre les Syracusains et plusieurs nations barbares. De toutes les villes habitées par les peuples dont je viens de faire l'énumération, aucune n'échappa au joug d'Hippocrate, à l'exception pourtant de Syracuse; les Corinthiens, réunis aux Corcyréens pour secourir les Syracusains, qui venaient d'être battus par Hippocrate, sur les bords du fleuve Élorus, ayant négocié la paix entre eux et le vainqueur, sous la condition qu'ils céderaient à ce dernier la ville de Camarine, depuis longtemps dans la dépendance des Syracusains.

CLV. Hippocrate régna autant d'années que son frère Cléandre, et périt sous les murs de la ville d'Hyblé, dans la guerre qu'il faisait aux Sicules. A sa mort Gélon s'empara de l'autorité, d'abord sous le prétexte de défendre les droits d'Euclide et de Cléandre, fils d'Hippocrate, dont les citoyens d'Hyblé ne voulaient plus se reconnaître sujets; mais ensuite, ayant défait les Géléens, il la garda pour lui, et en dépouilla les enfants d'Hippocrate. Après avoir réussi dans ce dessein, Gélon fit entrer de force dans Syracuse les Gamores (*), qui, chassés de la ville par le peuple et par leurs propres esclaves, les Cyllyriens, s'étaient réfugiés dans la ville de Casmène (§0). En les ramenant, Gélon s'empara de Syracuse; car les habitants, sans essayer de lui résister, allèrent au-devant de lui, et remirent entre ses mains et la ville et eux-mêmes.

(*) Gamores, possesseurs de terres, de propriétés rurales.

CLVI. Maître de cette ville, il attacha moins d'importance à la possession de Géla, et la donna à gouverner à son frère Hiéron ; quant à lui, il s'occupa de fortifier Syracuse, qui, étant l'objet unique de ses soins, devint en peu de temps florissante, et s'accrut rapidement, surtout lorsqu'il y eut fait entrer tous les habitants de Camarine, qu'il en déclara citoyens, après avoir détruit de fond en comble leur ville. Il fit la même chose pour une grande partie des Géléens, qu'il rendit également citoyens de Syracuse. D'un autre côté, après avoir assiégé et pris la ville de Mégare, en Sicile, il envoya à Syracuse les plus riches habitants, qui, ayant suscité la guerre contre lui, s'attendaient à perdre la vie, et leur donna aussi le droit de cité. Quant au reste de la population qui, n'étant nullement coupable de cette guerre, croyait n'avoir aucun mauvais traitement à craindre, il la fit venir également à Syracuse, mais il la vendit esclave hors de l'île. Enfin, il traita de la même manière les Eubéens de Sicile, qu'il partagea en deux classes, comme les Mégariens. Il en agit ainsi à l'égard des uns et des autres, parce qu'il croyait dangereux pour lui de réunir dans la ville une populace trop nombreuse. C'est en suivant de telles méthodes que Gélon fonda une puissante tyrannie.

CLVII. Les envoyés grecs arrivés à Syracuse, et admis à conférer avec lui, s'expliquèrent en ces termes : « Les Lacédémoniens et les Athéniens, ainsi que leurs alliés, nous ont
« députés vers vous pour vous inviter à vous réunir à eux
« contre les barbares. Sans doute, vous êtes déjà instruit que
« les barbares sont prêts à envahir la Grèce, et vous n'ignorez pas que le Perse, après avoir réuni les deux
« rives de l'Hellespont, s'avance en armes, et quittant l'Asie, vient, à la tête de tout l'orient, porter la guerre dans la
« Grèce. C'est Athènes seule, à la vérité, qu'il semble
« menacer ; mais, de fait, c'est la Grèce entière qu'il a
« dessein de soumettre à son empire. Vous donc, ô Gélon !
« dont la puissance est si étendue ; vous qui, régnant en Sicile, avez sous vos lois une partie si importante de la Grèce,
« venez au secours de ceux qui défendent son indépendance ;

« venez travailler avec eux à la maintenir libre. Si toute la
 « Grèce s'unit et rassemble ses forces, nous sommes en état
 « de combattre nos agresseurs ; mais si, parmi nous, les uns
 « trahissent notre cause, si d'autres nous refusent leur se-
 « cours, si c'est enfin la moindre partie qui résiste à la cor-
 « ruption, la Grèce entière, il y a tout à le craindre, va suc-
 « comber. Je dis la Grèce entière ; car n'espérez pas, lorsque
 « le Perse nous aura vaincus et détruits, n'espérez pas,
 « dis-je, qu'il hésite à marcher contre vous-même, et prenez
 « déjà vos mesures pour vous défendre. En nous secourant,
 « vous ne ferez donc que garantir votre propre sûreté ;
 « et d'ailleurs, une résolution prudente et généreuse est tou-
 « jours suivie d'un heureux succès. »

CLVIII. Tel fut le discours des députés. Gélon, dans sa
 réponse, les traita avec beaucoup de dureté : « Quoi, leur
 « dit-il, citoyens de la Grèce, c'est en des termes si hautains
 « que vous osez venir me proposer de m'allier avec vous
 « contre les barbares ; et vous, lorsque je réclamai votre
 « appui contre une armée de barbares, à l'époque où la
 « guerre eut lieu entre les Carthaginois et moi, vous, lorsque
 « je désirai m'associer à vous, pour venger la mort de Doriée,
 « fils d'Anaxandride (*), assassiné par les Ègestæens, vous,
 « enfin, lorsque j'offris de vous aider à rendre libres ces
 « marchés dont vous tirez tant de ressources et de si grands
 « revenus, vous ne voulûtes ni venir à mon secours, ni vous
 « réunir à moi pour venger la mort de Doriée, et vous
 « m'auriez laissé, si la chose eût dépendu uniquement de
 « vous, tomber, avec tout ce que je possède, au pouvoir des
 « barbares. Aujourd'hui, seulement, que j'ai rétabli ma for-
 « tune, que ma prospérité s'est accrue, et quand la guerre
 « qui s'est éloignée de moi va pénétrer chez vous, le sou-
 « venir de Gélon vous est revenu. Néanmoins, quoique traité
 « par vous avec tant de mépris, je ne vous imiterai pas ; et je
 « suis tout prêt encore à vous servir. Je vous fournirai
 « donc deux cents trirèmes, vingt mille hommes d'infanterie

(*) Voyez livre V, chap. 46.

« pesamment armés, deux mille hommes de grosse cavalerie,
 « deux mille archers, deux mille frondeurs, deux mille hommes
 « de cavalerie légère, et je m'engage, de plus, tant que la
 « guerre durera, à pourvoir à la subsistance de toutes les
 « troupes que la Grèce tiendra sur pied ; mais j'y mets
 « cette condition, que je serai le chef de l'armée grecque
 « contre les barbares, autrement, je ne marche point, et ne
 « vous envoie pas un seul homme. »

CLIX. A ces mots, Syagrus ne put se contenir, et s'écria :
 « Dieux ! quels profonds gémissements ferait entendre le
 « descendant de Pélops, le grand Agamemnon, s'il apprenait
 « que les Lacédémoniens ont été dépouillés du commande-
 « ment de la Grèce par Gélon et les Syracusains (51) ! Ne parlez
 « donc jamais, ô Gélon ! de cette condition ; car jamais nous
 « ne vous céderons le commandement. Sachez que, si vous
 « voulez venir au secours de la Grèce, vous devez être com-
 « mandé par les Lacédémoniens ; et si vous ne consentez pas
 « à marcher sous leurs ordres, ne songez pas à nous se-
 « courir. »

CLX. Gélon, jugeant par les paroles de Syagrus, de toute
 l'aversion qu'inspirait sa demande, finit par offrir d'autres
 conditions : « Spartiate, lui dit-il, ordinairement des expres-
 « sions injurieuses excitent la colère dans l'âme de ceux à
 « qui elles s'adressent ; cependant, malgré tout ce que les
 « vôtres renferment d'offensant, vous ne me ferez mettre, dans
 « ma réponse, rien dont j'aie à rougir. Si vous attachez tant
 « d'importance à conserver le commandement, il est naturel
 « que je désire encore plus vivement que vous de l'ob-
 « tenir, moi, qui viens à la tête de l'armée et de la flotte la
 « plus considérable ; mais puisque ma première proposition
 « rencontre chez vous tant d'opposition, je consens à m'en
 « départir. Vous conserverez donc le commandement de
 « l'armée de terre, et moi, je prendrai celui de l'armée na-
 « vale, ou, si vous l'aimez mieux, commandez sur mer, et
 « je commanderai sur terre. Vous avez le choix ; mais il
 « faut consentir à l'un ou l'autre, sinon, vous décider à partir
 « sans alliés et sans secours. »

CLXI. A cette nouvelle proposition, le député d'Athènes, prévenant celui de Sparte, répondit ainsi : « Roi de Syracuse, « ce n'est pas pour demander des généraux, mais pour de- « mander des soldats, que la Grèce nous a envoyés près de « vous. Vous avez d'abord déclaré que vous ne donneriez « pas des troupes, si le commandement de l'armée entière ne « vous était remis, et vous n'avez pas dissimulé l'ambition « qui vous presse. Sur cette première proposition, et tant « qu'il n'a été question que du commandement général, nous, « députés d'Athènes, nous avons gardé le silence : nous savions « que l'envoyé de Sparte suffirait pour répondre et pour lui « et pour nous ; mais du moment que vous abandonnez cette « prétention pour vous restreindre au commandement de « l'armée navale, c'est à nous de parler. Sachez donc que, lors « même que Sparte consentirait à céder le commandement « maritime, nous ne vous le céderions pas : il nous appar- « tient, si les Lacédémoniens y renoncent. Tant qu'ils vou- « dront le garder pour eux, nous ne refuserons pas de leur « obéir ; mais nous ne souffrirons point qu'aucun autre le « prenne. Quoi donc ! ce serait inutilement pour nous, « et pour en céder le commandement aux Syracusains, « que, de tous les peuples de la Grèce, nous aurions « fourni pour sa défense les plus grandes forces navales ! « nous Athéniens, nous qui vantons justement la haute « antiquité de notre nation ! nous seuls, de tous les Grecs, « qui n'avons jamais changé le sol (52) ! nous, enfin, de « qui Homère, le poète épique dit : Qu'Athènes avait en- « voyé, sous les murs de Troie, le guerrier valeureux, le « plus habile à ordonner et à mettre en bataille une armée (*) ! « Fiers d'un tel témoignage, nous croyons pouvoir, sans « mériter de reproches, soutenir ce que nous avançons ici. »

CLXII. « Citoyen d'Athènes, répliqua Gélon, il me paraît « qu'en Grèce vous ne manquez pas de chefs, mais que vous « avez peu de gens pour leur obéir. Puis donc que vous ne « cédez rien, et que vous voulez tout garder, ne tardez point ;

(*) *Iliade*, II, v. 554. Ce héros est Ménésthée.

« partez au plus tôt, et allez annoncer à la Grèce qu'elle s'est
« laissé enlever le printemps de l'année (53). » Voici ce que
Gélon entendait par ces mots. Comme le printemps est la
plus belle saison de l'année, il supposait que ses troupes au-
raient formé la plus belle partie de l'armée, et il comparait
la Grèce, privée de son alliance, à une année privée de son
printemps.

CLXIII. Après cette conférence, dont on vient de voir le
résultat, les députés mirent à la voile pour retourner en
Grèce. Cependant Gélon, qui craignait que les Grecs ne fus-
sent pas en état de repousser les barbares, en même temps
qu'il regardait comme une chose indigne de lui, et tout à
fait impossible, d'être sous les ordres des Lacédémon-
niens, lui, tyran de la Sicile, abandonna ses premières
idées, et suivit un autre plan de conduite. Dès qu'il fut
instruit que Xerxès avait passé l'Hellespont, il fit partir
Cadmus, né à Cos et fils de Scythès, pour Delphes, avec trois
navires à cinquante rameurs, chargés de riches présents en
argent, et de lettres amicales. Il lui ordonna d'attendre l'is-
sue du combat; et, dans le cas où les barbares seraient
vainqueurs, de remettre les présents au roi, en lui offrant
l'hommage de la terre et de l'eau, pour les États de Gélon.
Dans le cas contraire, il lui prescrivit de revenir sur-le-champ.

CLXIV. Avant ces événements, Cadmus, héritier de son
père dans l'autorité souveraine, à Cos, et dont la puissance
était parfaitement affermie, avait, de son plein gré, sans
que personne eût songé à l'attaquer, et seulement par un
sentiment de justice, résigné cette autorité entre les mains
des habitants, et s'était retiré en Sicile. Il y occupait, avec
les Samiens, la ville de Zancle, qui changea depuis de nom,
pour prendre celui de Messène (*), et en avait fait sa demeure.
C'est ce Cadmus, venu de cette manière en Sicile, que Gélon,
qui connaissait sa réputation de probité, choisit pour l'en-
voyer à Delphes. Entre les autres traits de vertu et de justice
qui honorent sa vie, je vais en rapporter un qui n'est pas le
moins remarquable de ceux dont il a laissé le souvenir.

(*) Aujourd'hui Messine.

Maitre des sommes considérables que Gélon lui avait confiées, et dont il pouvait s'emparer, il ne le voulut point. Aussitôt qu'il eut appris que les Grecs avaient été vainqueurs sur mer, et que Xerxès fuyait avec son armée, il retourna sur-le-champ en Sicile, et y rapporta toutes les richesses remises à sa foi.

CLXV. Les habitants de la Sicile prétendent aussi que Gélon, quoiqu'il eût dû se trouver sous le commandement des Lacédémoniens, aurait porté des secours aux Grecs, si, dans ce temps, Térille, fils de Crinippe, tyran d'Himère, qui avait été chassé de cette ville par Théron, fils d'Ænésidémus, roi d'Agrigente, n'eût appelé en Sicile une armée de trois cent mille hommes, composée de Phéniciens, d'Ibériens, de Libyens, de Ligyens, d'Hélisyiciens, de Sardoniens et de Cyrniens (*), sous le commandement d'Amilcar, fils d'Annon, et alors roi de Carthage. Amilcar entreprit cette expédition à la sollicitation de Térille, qui avait fait valoir près de lui, pour en obtenir des secours, les droits de l'hospitalité qui les unissait, et, plus encore, séduit par le zèle empressé que montrait Anaxilas, fils de Crétinas, tyran de Rhégium, qui lui avait donné ses deux fils en otage, pour le déterminer à embrasser la querelle de son beau-père. Anaxilas avait épousé une fille de Térille, nommée Cydippe. Ce fut là, suivant les Siciliens, le véritable motif qui empêcha Gélon de donner des secours aux Grecs, et qui le décida à envoyer, comme je l'ai dit, de l'argent à Delphes.

CLXVI. Ils ajoutent que Gélon et Théron remportèrent, en Sicile, une victoire sur Amilcar (54), le même jour que les Grecs remportèrent celle de Salamine sur les Perses. On m'a, de plus, raconté que cet Amilcar, qui était Carthaginois par son père, mais qui du côté de sa mère était Sicilien, et que les Carthaginois avaient choisi pour roi, à cause de sa valeur, disparut dans le combat, dès que la bataille fut perdue, et que l'on ne l'avait revu nulle part, ni vivant, ni mort, malgré toutes les recherches que Gélon fit faire.

(*) Sardopiens, habitants de la Sardaigne; Cyrniens, habitants de la Corse.

CLXVII. A ce sujet, le bruit s'est répandu chez les Carthaginois (et ce bruit ne paraît pas dénué de vraisemblance), que le combat qui eut lieu, en Sicile, entre les barbares et les Grecs, commença au point du jour et dura jusqu'au soir; que, pendant cette longue bataille, Amilcar, demeuré dans le camp, avait offert des sacrifices, et obtenu des augures favorables, en faisant consumer par les flammes les corps entiers des victimes, jetés sur un vaste bûcher; mais, qu'instruit de la défaite des siens, au moment où il faisait des libations, il s'était précipité lui-même dans le feu, et avait ainsi disparu. Au surplus, qu'Amilcar ait disparu de cette manière, comme les Phéniciens le rapportent, ou de toute autre, comme les Syracusains le disent, les Carthaginois lui offrent des sacrifices, et lui ont fait élever des monuments dans toutes leurs colonies; celui qui se voit à Carthage même est le plus magnifique. Voilà ce que j'avais à dire sur la Sicile.

CLXVIII. En quittant cette île, les envoyés des Grecs se rendirent chez les Corcyréens, auxquels ils firent les mêmes propositions qu'ils avaient faites à Gélon. Les Corcyréens leur répondirent d'une manière et agirent d'une autre. Ils promirent sur-le-champ d'envoyer des secours : « Ils ne pou-
« vaient, disaient-ils, voir avec indifférence la Grèce dé-
« truite; car, si elle périssait, il ne leur restait plus qu'à
« tomber eux-mêmes, au premier jour, dans l'esclavage; ils
« étaient donc décidés à faire, autant qu'il était en leur
« pouvoir, des efforts pour donner un secours. » Mais après cette réponse, qui paraissait favorable, lorsqu'il fut question de faire partir le secours, ils changèrent d'avis. A peine avaient-ils rassemblé et mis à la mer soixante vaisseaux, que, s'étant approchés du Péloponèse, ils abordèrent entre Pylos et Ténare, territoire appartenant aux Lacédémoniens, et se tinrent sur cette côte, attendant aussi l'issue de la guerre. Comme, bien loin d'espérer que les Grecs pussent repousser l'ennemi, ils étaient dans l'opinion que les Perses, déployant une si grande puissance, devaient nécessairement finir par se rendre maîtres de toute la Grèce, ils s'arran-

geaient pour pouvoir, après l'événement, dire à Xerxès : « O roi ! bien que les Grecs aient essayé de nous entraîner dans la guerre, nous, dont la puissance doit encore être comptée, et qui, après les Athéniens pouvons mettre le plus grand nombre de vaisseaux en mer, nous n'avons pas voulu nous armer contre vous, ni faire quelque chose qui pût vous déplaire. » Ils se flattaient, en employant ce langage, de se faire mieux traiter que les autres ; et il en eût été probablement ainsi, à ce qu'il me semble. En même temps, ils s'étaient ménagé une autre excuse envers les Grecs, et s'en servirent en effet. Lorsque ceux-ci se plaignirent de ce qu'ils ne leur avaient point envoyé de secours, les Corcyréens répondirent : « Qu'ils avaient réuni jusqu'à soixante vaisseaux, mais qu'ayant mis à la voile, les vents étésiens ne leur avaient pas permis de doubler le cap Malée ; que, par cette raison, ils n'avaient pu gagner Salamine, et que ce n'était point par mauvaise volonté qu'ils avaient manqué de se trouver au combat. » C'est ainsi qu'ils trompèrent les Grecs.

CLXIX. Il me reste actuellement à parler du parti que prirent les Crétois. Lorsque les envoyés chargés de les engager à entrer dans la ligue grecque furent arrivés chez eux, ils députèrent, aux frais de l'État, des députés à Delphes, pour demander à l'oracle, s'il était de leur intérêt d'aller au secours de la Grèce, et la pythie leur répondit en ces termes :

« Insensés, songez que vous vous reprochez encore les malheurs que Minos irrité vous a fait éprouver, et ce qu'il vous en a coûté de pleurs pour avoir aidé Ménélas à tirer vengeance du barbare qui vint, à Sparte, enlever sa femme, tandis que les Grecs vous avaient refusé de faire cause commune avec vous pour punir le meurtre commis sur Minos même, à Camicos. »

Les députés, étant revenus avec cette réponse, les Crétois ne donnèrent aucun secours.

CLXX. Je vais entrer dans quelques détails sur les suites du meurtre dont parle l'oracle dans sa réponse. On dit que Minos, étant à la recherche de Dédale, vint dans la Sicanie,

aujourd'hui la Sicile, et y mourut de mort violente (55); que, quelque temps après cet événement, un oracle ayant excité les Crétois à venger cette mort, tous, à l'exception cependant des Polichnites et des Présiens, s'étaient réunis, et qu'après avoir fait, avec une flotte considérable, une descente en Sicanie, ils y avaient assiégé, pendant cinq ans de suite, la ville de Camicos, actuellement habitée par les Agrigentins; que, n'ayant pu parvenir à la prendre, et hors d'état de prolonger le siège, par le défaut de vivres, ils avaient été obligés d'y renoncer et de quitter la Sicile. A leur retour, faisant voile dans les environs de l'Iapygie, ils furent assaillis par une tempête violente, et forcés de se jeter à la côte, où leurs vaisseaux se brisèrent. Privés ainsi de tout moyen de retourner en Crète, ils bâtirent dans cette contrée la ville d'Hyria, où ils se fixèrent. Là, changeant de nom, au lieu de Crétois, ils prirent celui d'Iapyges-Messapiens, et, d'insulaires, devinrent habitants du continent. De cette ville d'Hyria, sortirent d'autres colonies que, par la suite, les habitants de Tarente essayèrent de détruire; mais ils furent repoussés et éprouvèrent une défaite sanglante, telle même, qu'évaluant le nombre de ceux de Tarente et de Rhégium qui succombèrent, l'on ne connaît pas de combat où plus d'hommes d'origine grecque aient péri. Parmi les Rhégiens que Micythus, fils de Chæros, avait forcés de venir au secours des Tarentins, trois mille restèrent sur la place. Quant aux Tarentins, il fut impossible de connaître au juste le nombre de leurs morts. Ce Micythus, un des domestiques d'Anaxilas, avait été laissé par lui gouverneur de Rhégium: c'est le même qui, chassé, dans la suite, de cette ville, vint habiter Tégée, en Arcadie, et consacra un grand nombre de statues à Olympie (56).

CLXXI. Je ne parle ici qu'en passant des Rhégiens et des Tarentins; sur le reste, j'ajouterai seulement quelques mots. Suivant ce que rapportent les Présiens, la Crète, que l'expédition de Sicanie avait laissée en quelque sorte déserte, fut peuplée de nouveaux habitants, et particulièrement de colonies grecques, qui se rendirent dans cette île. Trois généra-

tions après la mort de Minos survint la guerre de Troie, dans laquelle les Crétois ne paraissent pas avoir été les moindres auxiliaires de Ménélas ; mais, à leur retour, en punition des secours qu'ils avaient donnés à la Grèce, la famine et la peste détruisirent les hommes ainsi que les troupeaux. Par suite de ces fléaux, la Crète devint une seconde fois déserte : ainsi, c'est aujourd'hui, en quelque sorte, une troisième race de Crétois, qui, réunie aux débris des anciennes, habite cette île. Ces divers événements furent cause que la pythie, qui en rappelait le souvenir, arrêta les Crétois dans le dessein qu'ils avaient formé d'envoyer des secours aux Grecs.

CLXXII. Les Thessaliens ne s'étaient d'abord rangés que par force du parti des Mèdes, et avaient même laissé voir combien ils désapprouvaient les intrigues que tramaient alors les Aleuades pour les entraîner. Aussi, dès qu'ils furent instruits que les Perses étaient sur le point de passer en Europe, ils firent partir des envoyés pour l'isthme de Corinthe, où se trouvaient réunis ceux de toute la Grèce choisis par les villes liguées pour la défense commune de la patrie, et qui étaient chargés de délibérer sur les meilleures mesures à prendre. Les envoyés thessaliens, admis dans leur assemblée, parlèrent en ces termes : « Députés de la Grèce, il « est indispensable de garder les passages de l'Olympe, pour « mettre à couvert de l'invasion la Thessalie et la Grèce en- « tière. Nous sommes prêts à contribuer à la défense de ces « positions ; mais il est de toute nécessité que vous envoyiez « sur les lieux des forces considérables. Si vous vous y re- « fusez, nous vous déclarons que nous nous accommoderons avec les Perses. Serait-il juste, en effet, que placés, « comme nous le sommes, aux avant-postes de la Grèce, « nous fussions seuls exposés à une ruine certaine pour « votre salut ? Ainsi dans le cas où vous ne nous accorderiez « pas de secours, vous ne pouvez nous imposer aucune obligation : il n'en est point qui ne cède à l'impossibilité ; et « ce sera à nous de chercher quelque moyen de nous sauver « nous-mêmes. »

CLXXIII. Sur cette demande, les Grecs arrêterent d'envoyer, par mer, une armée dans la Thessalie, pour en défendre les passages. Dès qu'elle fut réunie, elle mit à la voile, et, traversant l'Euripe, alla débarquer à Alos, en Achaïe (*), où elle quitta les vaisseaux. De là elle se rendit, par terre, à sa destination, et vint occuper la vallée de Tempé et la route qui, de la basse Macédoine, conduit dans la Thessalie, en suivant le cours du Pénéc, entre les monts Olympe et Ossa. L'armée grecque, forte de dix mille hommes d'infanterie pesamment armés, campa dans le défilé avec la cavalerie thessalienne, qui l'avait jointe; les Lacédémoniens, sous les ordres d'Événétus, fils de Carénus, pris parmi les polémarques (**), mais qui n'était point de la race royale, et les Athéniens, commandés par Thémistocle, fils de Néoclès; mais elle ne demeura que quelques jours dans ce lieu. Des envoyés d'Alexandre de Macédoine, fils d'Amyntas, vinrent de sa part conseiller aux Grecs de se retirer et de ne point rester dans le défilé, où ils seraient nécessairement écrasés par l'armée perse qui s'approchait; et ces envoyés donnèrent en même temps le détail des forces de terre et de mer qui la composaient. D'après ce conseil, qui leur parut salutaire, et qu'ils regardèrent comme une preuve de la bienveillance des Macédoniens, les Grecs se retirèrent. Mais, quant à moi, je crois qu'ils furent plutôt déterminés par la crainte qui les saisit, dès qu'ils surent qu'il existait sur les confins du pays des Perrhæbes, dans les environs de la ville de Gonnos, une autre route pour pénétrer en Thessalie, par la haute Macédoine; et en effet Xerxès y fit passer son armée. Quoi qu'il en soit, les Grecs revinrent prendre leurs vaisseaux et retournèrent dans l'isthme.

CLXXIV. Ce mouvement avait eu lieu en Thessalie, à la même époque où le roi de Perse allait se porter, avec son armée, en Europe, et lorsque déjà il se trouvait à Abydos. Les Thessaliens, abandonnés à eux-mêmes, se rangèrent alors

(*) Achale de Thessalie.

(**) Commandants militaires sous les ordres des rois.

dans le parti des Mèdes, avec tant de zèle et si peu d'hésitation, qu'ils devinrent les plus utiles partisans du roi, et le servirent en toutes les occasions.

CLXXV. Dès que leur armée fut de retour dans l'isthme, les Grecs mirent en délibération, d'après les renseignements qu'ils avaient reçus d'Alexandre, de quelle manière ils conduiraient la guerre, et dans quelle partie de la Grèce ils en porteraient le théâtre. L'opinion qui prévalut fut de défendre le passage des Thermopyles, qui leur paraissait avoir le double avantage d'être plus étroit que le défilé de Thessalie et en même temps plus rapproché de leur territoire. Ils n'apprirent d'ailleurs, que lorsqu'ils furent arrivés sur les lieux, l'existence du sentier par lequel les Grecs furent, dans la suite, tournés : les Trachiniens leur en donnèrent connaissance. Les alliés se déterminèrent donc à défendre les Thermopyles, afin d'empêcher les barbares d'entrer en Grèce, et décidèrent en même temps que la flotte ferait voile par l'Artémisium (*), sur la côte de l'Histiæotide. Comme les deux positions sont voisines, l'armée de terre et celle de mer se trouvaient ainsi près l'une de l'autre, et à portée de s'avertir réciproquement de ce qui se passerait à chacune d'elles. Je vais donner la description de ces lieux.

CLXXVI. L'Artémisium, partant de la mer ouverte de Thrace, se resserre continuellement, et finit par former un canal fort rétréci entre l'île de Sciathos et la côte de Magnésie. Le rivage de l'Eubée, sur lequel est construit le temple de Diane, commence ensuite, et borne le détroit de ce côté. Le défilé qui, au sortir de la Trachinie, donne entrée dans la Grèce, n'a, dans sa partie étroite, qu'un demi-plèthre de large. Il existe même, dans la longueur de la gorge, un certain espace encore plus resserré, et qui se trouve un peu en avant et un peu en arrière des Thermopyles. La partie de cet espace qui est en arrière, du côté des Alpes, n'a que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot, et celle qui

(*) C'est le nom d'un bras de mer entre l'Eubée et le continent de la Grèce.

est en avant, ou coule le Phœnix, près de la ville d'Anthela, n'a aussi que cette même largeur. Les Thermopyles touchent, du côté du couchant, à une montagne absolument impraticable, remplie de précipices, et qui se rattache à l'OËta. Du côté de l'orient, le chemin est borné par la mer et des marais. Dans l'intérieur du défilé, on trouve des bains d'eaux chaudes, que les naturels du pays appellent les Chytres (*), et l'on voit, près de ces bains, un autel consacré à Hercule. La route était jadis coupée par un mur, dans lequel on avait pratiqué une porte : il avait été bâti par les Phocidiens, pour se garder contre les Thessaliens, lorsque, de la Thesprotie, ils étaient venus s'établir dans l'Æolide, qu'ils possèdent aujourd'hui. C'est à cette époque où ils projetaient en effet de soumettre les Phocidiens, que ceux-ci, cherchant tous les moyens possibles d'interdire aux Thessaliens l'entrée du pays, élevèrent le mur, et détournèrent en même temps les eaux des sources chaudes, pour les jeter dans le défilé, dont le fond marécageux devint tout à fait impraticable. Le mur, très-délabré, et anciennement construit, était en partie tombé en ruines ; mais on jugea utile de le relever, comme un moyen de défense de plus, pour empêcher les barbares de pénétrer en Grèce. Près du chemin est le village nommé les Alpènes, où les Grecs établirent leurs magasins de vivres.

CLXXVII. Une telle situation parut très-convenable aux Grecs. Ayant donc pourvu à tout, et choisi leur position, de manière que l'immense multitude des barbares ne pouvait la forcer, et qu'ils n'avaient rien à craindre de la cavalerie, ils résolurent d'y attendre l'armée qui marchait contre la Grèce. Ainsi, dès qu'ils furent instruits que les Perses étaient dans la Piérie, ils levèrent le camp de l'isthme et partirent ; l'armée de terre pour se rendre aux Thermopyles, et l'armée navale pour se porter dans l'Artémisium.

CLXXVIII. Tandis que les Grecs faisaient en toute hâte ces

(*) Les Chaudières, les Baignoires. Ces sources ont donné leur nom au défilé ; *Thermopyles*, portes des eaux chaudes.

dispositions, les habitants de Delphes, vivement inquiets pour eux-mêmes et pour le salut de la Grèce, ayant consulté l'oracle, la pythie leur conseilla d'adresser des prières aux Vents, les plus puissants auxiliaires que la Grèce pût avoir. Les Delphiens s'empressèrent d'abord de faire parvenir cette réponse à tous ceux des Grecs qui s'étaient ligués pour la défense de la liberté, et en l'annonçant aux peuples effrayés alors de l'approche des barbares, ils s'acquirent des droits à leur éternelle reconnaissance. Ensuite ils élevèrent un autel aux Vents dans Thyia, où se trouve l'enceinte consacrée à la fille de Céphise (57), qui a donné son nom à ce lieu, et offrirent sur cet autel des sacrifices. C'est par une suite de cet oracle que les Delphiens rendent encore aujourd'hui un culte aux Vents pour se les rendre propices.

CLXXIX. Cependant la flotte de Xerxès en partant de Therme, détacha, sur l'île de Sciathos, dix de ces vaisseaux, les meilleurs voiliers. La côte de cette île était gardée par trois vaisseaux grecs, un de Trézène, un d'Égine et un de l'Attique, qui prirent la fuite dès qu'ils aperçurent les vaisseaux ennemis.

CLXXX. Les barbares s'étant mis à leur poursuite, parvinrent à s'emparer sur-le-champ du vaisseau de Trézène, que commandait Préxinus. Après s'en être rendus maîtres, ils firent monter sur la proue le plus bel homme de l'équipage et l'égorgèrent, regardant comme un heureux présage pour leurs armes, le sacrifice du premier Grec tombé entre leurs mains, et d'un homme d'une beauté remarquable. Celui qui fut ainsi égorgé, se nommait Léon (*), et son nom aura peut-être contribué à sa mauvaise fortune.

CLXXXI. Le vaisseau d'Égine, trirème que commandait Asonide, donna plus de peine aux barbares par la conduite valeureuse de Pythéas, fils d'Ischenouïs, qui servait sur ce vaisseau, et qui montra, dans cette journée, le plus grand courage. Après même que le bâtiment se fut rendu, il continua à se battre avec tant d'acharnement qu'il se fit, pour

(*) Le Lion.

ainsi dire, tailler en morceaux; cependant quoique tombé, il respirait encore. Les Perses, frappés de sa valeur extraordinaire, firent tout ce qu'ils purent pour lui conserver la vie, pansèrent ses blessures avec la myrrhe, et les enveloppèrent de bandelettes de byssus (38). Après lui avoir prodigué ces soins, ils s'empressèrent lorsqu'ils eurent rejoint leur flotte de le montrer à toute l'armée, comme un objet d'admiration, et eurent pour lui les plus grands égards; quant aux autres prisonniers qu'ils avaient faits sur le vaisseau, ils les traitèrent en esclaves.

CLXXXII. Deux vaisseaux furent ainsi pris; le troisième, autre trirème que commandait Phormus l'Athénien, alla dans sa fuite s'échouer aux embouchures du Pénée, où les barbares s'emparèrent du bâtiment. Quant aux Athéniens qui le montaient, ils s'étaient hâtés d'en sortir aussitôt qu'il fut échoué, et parvinrent à regagner Athènes en traversant la Thessalie. La flotte grecque qui était dans l'Artémisium, instruite de l'événement par les signaux allumés sur l'île de Sciathos, effrayée de ce premier revers, se retira de l'Artémisium vers Chalcis pour défendre toujours l'Europe, ayant eu soin de laisser des guetteurs sur les montagnes de l'Eubée.

CLXXXIII. Des dix vaisseaux détachés de la flotte des barbares, trois vinrent aborder un écueil situé entre l'île Sciathos et Magnésie : on le nomme le Myrmex (*), et pour en écarter leurs vaisseaux, les Perses y élevèrent une colonne de pierre qu'ils avaient apportée; ensuite, comme rien ne pouvait plus présenter d'obstacle à leur navigation, la flotte entière mit à la voile de Therme, onze jours après que le roi en était parti avec l'armée de terre. (L'écueil situé dans la passe entre Sciathos et Magnésie avait été particulièrement indiqué aux Perses par un habitant de Scyros nommé Pammon). Les barbares ayant navigué tout le jour atteignirent la côte de Magnésie, qu'ils rangèrent au-dessus du cap Sepias, en suivant le rivage situé entre ce cap et la ville de Casthanée.

CLXXXIV. Jusqu'à l'arrivée de la flotte à Sépias et de l'armée

(*) La Fourmi.

de terre aux Thermopyles, les troupes de Xerxès n'avaient essuyé aucune perte, et le nombre des hommes qui les composaient se trouvait encore celui qui résulte du calcul que je vais faire. Il était parti d'Asie mille deux cent sept vaisseaux ; j'en conclus que tout ce que les diverses nations avaient fourni d'hommes pour monter les vaisseaux qu'elles armèrent, s'élevait à deux cent quarante et un mille quatre cents, en comptant deux cents hommes par navire. Sur chacun de ces vaisseaux, indépendamment des soldats nationaux, on avait embarqué trente combattants Perses, Mèdes ou Saces, ce qui donne trente-six mille deux cent dix hommes. J'ajouterai encore à ce dernier nombre et au précédent, celui des hommes embarqués sur les vaisseaux à cinquante rameurs, qui l'un dans l'autre contenaient quatre-vingts hommes. Or le nombre des bâtiments de ce genre était, comme je l'ai déjà dit plus haut, de trois mille, et par conséquent celui des hommes qui les montaient s'élevait à deux cent quarante mille ; ainsi la totalité des hommes embarqués sur la flotte partie d'Asie, était de cinq cent dix-sept mille six cent dix. Quant à l'armée de terre, elle était, comme on l'a vu, d'un million sept cent mille hommes d'infanterie et de quatre-vingt mille de cavalerie, auxquels il convient d'ajouter les Arabes qui montaient les chameaux et les Lybiens qui conduisaient les chars de guerre, que j'estime à vingt mille. En réunissant donc l'armée de terre et la flotte, on trouve deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes (59). Telle était la force de l'armée tirée de l'Asie, sans y comprendre, ni la domesticité qui suivait, ni les vaisseaux employés au transport des subsistances, et ceux qui les montaient.

CLXXXV. Il faut actuellement ajouter au nombre que nous venons de trouver, celui de toutes les forces tirées d'Europe, sur lequel cependant je ne puis que donner mes propres conjectures. Les vaisseaux amenés par les Grecs de Thrace, et par les habitants des îles adjacentes, étaient au nombre de cent vingt, ce qui donne vingt-quatre mille hommes pour les monter. Quant aux troupes de terre qui avaient été fournies par les Thraces, les Pæoniens, les Eordes, les Bottiéens, la

nation calchidique, les Bryges, les Pières, les Macédoniens, les Perrhæbes, les Éniènes, les Dolopes, les Magnètes, les Achéens et tout ce qui habite les côtes de la Thrace, je les estime à trois cent mille hommes. Donc, en réunissant l'un et l'autre nombre à celui des troupes d'Asie, on trouve pour le total des combattants deux millions six cent quarante et un mille six cent dix.

CLXXXVI. Le nombre des combattants ainsi déterminé, je pense que l'on ne peut pas évaluer celui des domestiques et des hommes employés au service des bâtiments destinés au transport des subsistances, ou qui montaient les autres vaisseaux à la suite de l'armée, au-dessous de celui des combattants, si même il ne l'excédait. En le supposant donc seulement égal, la totalité des hommes que Xerxès, fils de Darius, conduisit avec lui jusqu'à Sépias et aux Thermopyles, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt (60).

CLXXXVII. Tel est le nombre des hommes qui composaient l'armée de Xerxès. On ne sait rien de certain sur celui des femmes employées à faire le pain, des concubines, des eunuques, et l'on ne peut pas non plus estimer la foule des bêtes de trait et de somme qui servaient au transport des subsistances, ni la quantité de chiens indiens qui suivaient. Je ne suis donc nullement surpris que les eaux de certains fleuves n'aient pas suffi aux besoins d'une telle multitude; et je ne puis au contraire trop admirer, comment on a pu rassembler assez de vivres pour subvenir à sa consommation; car si la distribution journalière eût été seulement d'une chénice de froment par tête, il s'en serait consommé dans un jour, cent dix mille trois cent quarante médimnes (61) (je ne fais entrer dans ce calcul ni les femmes ni les eunuques). Et parmi tant de milliers d'hommes, il n'y en avait pas un qui, par l'élévation de la taille et la beauté de ses traits, l'emportât sur Xerxès, et, sous ce rapport, parût plus que lui digne de la suprême puissance.

CLXXXVIII. Lorsque l'armée navale des Perses, qui avait mis à la voile de Therme eut atteint, comme je l'ai dit, les

côtes de Magnésie, vers le rivage qui s'étend entre le cap Sépias et la ville de Casthanée, les premiers vaisseaux s'amarrèrent au rivage ; les autres restèrent sur leurs ancres, l'espace étant trop étroit pour les contenir tous, et se rangèrent sur huit de hauteur, la proue tournée vers la haute mer. Au point du jour, le temps ayant été jusque-là serein et calme, la mer grossit, et un vent d'orient, que les habitants de ces parages appellent l'Hellespontias, s'étant élevé, amena une forte tempête. Les commandants des vaisseaux, qui s'aperçurent à temps de l'augmentation du vent, et dont les bâtiments étaient placés de manière à pouvoir manœuvrer, en les faisant tirer à terre, prévinrent les effets de l'orage, et se sauvèrent ainsi ; mais tous les vaisseaux que le vent put prendre en mer furent jetés, les uns sur les rochers du mont Pélion, connus sous le nom des Ipnes (*), et sur les rivages voisins. Quelques-uns échouèrent sur le promontoire même de Sépias ; d'autres allèrent se briser près des villes de Mélibée ou de Casthanée. La violence de la tempête était irrésistible.

CLXXXIX. On dit que les Athéniens, qui, sur la réponse d'un oracle, autre que ceux que j'ai rapportés, et qui leur prescrivait de réclamer le secours de leur gendre, invoquèrent Borée. Borée, suivant l'opinion répandue parmi les Grecs, avait épousé Orithye, fille d'Érechthée, née en Attique ; et c'est d'après cette sorte de parenté, dont la mémoire s'était conservée, que les Athéniens considéraient Borée comme le gendre de qui l'oracle parlait. Quoi qu'il en soit, tandis qu'ils étaient en observation avec leurs vaisseaux, vers Calchis d'Eubée, ayant vu la tempête se déclarer, ou, peut-être même auparavant, ils avaient offert un sacrifice à ce dieu, pour invoquer sa protection, ainsi que celle d'Orithye, et supplier l'un et l'autre de détruire les vaisseaux des ennemis, comme ils les avaient déjà perdus une fois près de l'Athos. Je ne puis pas cependant affirmer que ce soit à la prière des Athéniens que Borée exerça ses fureurs contre les barbares ; mais les Athéniens le prétendent. Ils disent même que ce

(*) Les Fours.

dieu leur avait déjà rendu d'autres services, et ce fut par reconnaissance qu'à leur retour, ils lui élevèrent un temple sur les bords de l'Illissus.

CXC. Suivant l'évaluation la plus modérée, les Perses perdirent, dans cette tempête, au moins quatre cents vaisseaux, une multitude innombrable d'hommes, et une si immense quantité de richesses, que ce naufrage fit la fortune d'un habitant de la Magnésie, nommé Aminoclès, fils de Crétinès, qui possédait des terres dans les environs du cap Sépias. Quelque temps après l'événement, il ramassa sur le rivage beaucoup de vases d'or et d'argent, qui y avaient été jetés. Il trouva aussi, par la suite, des caisses remplies d'effets précieux appartenant aux Perses, et des sommes en or dont on ne peut apprécier le montant. Mais quoique singulièrement enrichi par un tel hasard, il n'en fut pas plus heureux; devenu, par un fatal accident, le meurtrier de son propre fils, un noir chagrin le consumait au milieu de ses richesses (62).

CXCI. On ne cite pas le nombre des bâtiments employés au transport des vivres ni les embarcations de tout genre qui furent détruits; mais le désastre fut tel que les généraux de l'armée navale, craignant que les Thessaliens ne profitassent du désordre où la jetait un si cruel malheur pour venir l'attaquer, firent élever autour du camp des Perses un retranchement d'une grande hauteur avec les débris des bâtiments naufragés et portés sur la côte. Cette tempête dura trois jours. Enfin les mages ayant offert des victimes aux Vents et pratiqué, pour les apaiser, diverses cérémonies superstitieuses, puis ayant également sacrifié à Thétis et aux Néréides, ils parvinrent le quatrième jour à calmer la violence de la tempête ou, ce qu'il est plus naturel de croire, elle s'apaisa d'elle-même. Les mages avaient sacrifié à Thétis, d'après l'opinion des Ioniens, qui pensent que c'est dans ces parages qu'elle fut enlevée, par Pelée, et que toute la côte de Sépias lui est consacrée, ainsi qu'aux autres Néréides. Quelle qu'en soit au surplus la cause, il est de fait que le vent tomba le quatrième jour.

CXCII. Le second jour de la tempête, les guetteurs qui étaient restés dans l'Eubée, descendant en toute hâte des hauteurs, vinrent donner les détails du naufrage des Perses. Aussitôt que les Grecs les connurent, après avoir rendu grâces à Poseidon (Neptune) Sauveur et fait des libations dans la mer, ils s'empressèrent de retourner dans l'Artémisium, espérant ne rencontrer qu'un petit nombre de vaisseaux en état de s'opposer à leur marche; et vinrent une seconde fois y prendre leur station, pour observer les mouvements de l'ennemi. Depuis ce jour, Neptune a conservé chez les Grecs, et porte encore aujourd'hui le nom de Sauveur.

CXCIII. Lorsque les vents eurent cessé de souffler et que les flots furent calmés, les barbares remirent leurs vaisseaux en mer, et firent voile, d'abord en rangeant la côte du continent; ensuite, ayant doublé le cap de Magnésie, ils se dirigèrent en droite ligne sur le golfe qui conduit aux Pagases. Dans ce golfe et à la côte de Magnésie est, dit-on, situé le lieu où Jason et ses compagnons qui montaient le navire Argo, pour se rendre à Æea, en Colchide, à la conquête de la Toison d'Or, abandonnèrent Hercule, sur le rivage où ils l'avaient descendu, et envoyé à la découverte d'une source. Comme c'est de ce point de la côte qu'ils durent remettre en mer, après avoir embarqué leur eau, on lui donna le nom d'Apôtès (*), et c'est là que la flotte de Xerxès vint mouiller.

CXCIV. Dans ce trajet, quinze vaisseaux qui étaient restés en arrière, ayant gagné le large, aperçurent d'abord les bâtiments grecs qui étaient dans l'Artémisium, les prirent pour des vaisseaux perses, et, continuant à faire voile, vinrent se jeter dans la flotte ennemie. Ces quinze vaisseaux étaient sous les ordres de Sandoce, fils de Thamasius, et gouverneur de Cyme d'Æolie. C'est ce même Sandoce que Darius, qui régnait alors en Perse, avait condamné à périr en croix, pour s'être laissé gagner en exerçant les fonctions de juge royal, et avoir vendu à prix d'argent une sentence injuste. Déjà il l'avait fait attacher, lorsque, calculant en

(*) Lieu de départ.

lui-même, et trouvant que Sandoce avait rendu à la maison royale plus de services qu'elle n'avait de torts à lui reprocher, Darius reconnut qu'il avait agi avec plus de précipitation que de raison, et ordonna de le détacher. Sandoce, échappé au supplice et à la colère du roi, avait ainsi survécu ; mais en tombant dans la flottille ennemie, il ne sut pas sauver sa vie une seconde fois. Aussitôt que les Grecs s'aperçurent de la méprise des Perses, il se mirent en mouvement pour les attaquer et vinrent aisément à bout de s'emparer des quinze bâtiments.

CXCV. On fit prisonnier, sur l'un de ces vaisseaux, Ari-dolis, tyran d'Alabande en Carie ; sur un autre, Penthylus, fils de Démonoüs, et général des Paphiens. De douze vaisseaux que ce chef avait amenés de Paphos, onze avaient péri dans la tempête, sur la côte de Sépias, et le seul qui lui restât fut pris dans l'Artémisium. Les Grecs, après avoir tiré de ces deux prisonniers tous les renseignements qu'ils désiraient obtenir sur l'armée de Xerxès, les envoyèrent enchaînés à l'assemblée de l'isthme de Corinthe.

CXCVI. Cependant toute l'armée navale des Perses, à l'exception des quinze vaisseaux commandés par Sandoce, était arrivée aux Aphètes. D'un autre côté, l'armée de terre sous les ordres de Xerxès, après avoir traversé la Thessalie et l'Achaïe, était, depuis trois jours, parvenue aux frontières des Méliens. En passant par la Thessalie, Xerxès avait fait lutter sa cavalerie avec celle des Thessaliens, qu'on lui avait dit être la meilleure de toute la Grèce, et dans cette épreuve les chevaux grecs avaient eu le dessous. De tous les fleuves de Thessalie, l'Onochonos fut le seul dont les eaux ne purent suffire aux besoins de l'armée ; mais parmi ceux de l'Achaïe, aucun ne fut assez abondant, à l'exception de l'Épidanos, le plus grand de tous, qui encore put à peine fournir l'eau nécessaire.

CXCVII. Lorsque Xerxès se rendait à Alos, en Achaïe, ses guides, qui voulaient ne lui rien laisser ignorer de ce qui concernait le pays où il se trouvait, lui parlèrent d'une tradition reçue par les naturels du pays, au sujet du temple de

Jupiter-Laphystien. Ils lui racontèrent qu'Athamas, fils d'Æole, ayant conspiré avec Ino, pour faire périr Phryxus, les Achéens, quelque temps après, sur la réponse d'un oracle, avaient imposé aux descendants de cet Athamas une punition particulière, et voici en quoi elle consistait (63). L'entrée de leur Prytanée, que, dans leur langue, ils nomment le Leitus (64), était interdite aux aînés de la famille : les Achéens veillaient eux-mêmes avec soin au maintien de cette loi ; et si l'un des proscrits entra dans le Leitus, il n'en devait plus sortir que pour être sacrifié. Suivant la même tradition, ceux qui pouvaient être ainsi exposés à périr, craignant pour leur sûreté, avaient pris le parti de se réfugier dans une autre contrée. Cependant la loi subsistait toujours, et lorsque quelqu'un d'entre eux était saisi dans le Prytanée, on le conduisait en grande pompe à l'autel, et le front orné de bandelettes, pour le sacrifier. Cette même loi s'étendait aux descendants de Cytissore, fils de Phryxus, qui, revenant d'Æa, en Colchide, au moment où les Achéens, pour purifier leur territoire, allaient sacrifier Athamas, fils d'Æole, l'avait sauvé de leurs mains, et attiré par là sur sa postérité, la colère du dieu. Xerxès, après avoir entendu ce récit, ayant atteint le bois sacré, ne voulut point y pénétrer, et fit publier dans l'armée la défense d'y entrer, respectant ainsi la demeure des descendants d'Athamas et l'enceinte religieuse qui l'entoure.

CXCVIII. Voilà ce qu'il y eut de plus remarquable pendant le passage de l'armée perse en Thessalie et en Achaïe. En quittant ces contrées, Xerxès arriva dans le pays des Méliens sur un golfe où la mer est chaque jour sujette au flux et au reflux. Le long de ce golfe est une plaine, tantôt assez large, tantôt très-resserrée, au-delà de laquelle sont des montagnes très-élevées et impraticables, nommées les Roches Trachiniennes, qui renferment tout le pays appartenant aux Méliens. La première ville, en arrivant par l'Achaïe, est Anticyre, près de laquelle coule le Sperchius, qui, descendant du pays des Éniènes, va se jeter dans la mer à peu de distance de la ville. Plus loin, et à vingt stades environ, on

trouve un autre fleuve, le Dyrras, qui, suivant la tradition du pays, sortit de terre pour secourir Hercule, lorsque le feu excité par la tunique du Centaure le consumait. Enfin, à vingt stades encore plus loin, est un autre fleuve nommé le Mélas.

CXCIX. La ville de Trachis, située à cinq stades du Mélas, est bâtie sur l'espace le plus large qui se trouve entre les montagnes et la mer : il forme une plaine de vingt-deux mille plèthres. Dans la chaîne de montagnes dont le territoire de Trachis est entouré, on remarque au midi de la ville une anfractuosité d'où sort l'Asopus, qui coule au pied de la montagne.

CC. On trouve ensuite, au midi de l'Asopus, le Phœnix, autre rivière peu considérable, qui descend des montagnes et se jette dans la première. Près du Phœnix, le défilé devient extrêmement étroit, et la route qui le traverse ne laisse de passage que pour une seule voiture. Au delà du Phœnix, à quinze stades de distance, sont les Thermopyles; et entre la rivière et les Thermopyles, le bourg d'Anthéla, près duquel coule l'Asopus. Autour de ce bourg, le terrain s'élargit, et c'est dans cet espace qu'est bâti le temple de Cérès-Amphictyonide. On y voit aussi les sièges des Amphictyons et le temple d'Amphictyon lui-même.

CCI. Xerxès vint camper dans le territoire des Méliens près de la ville de Trachis, et les Grecs dans le défilé même; ce lieu porte chez la plus grande partie des Grecs le nom de Thermopyles, mais les habitants du pays et des environs le nomment simplement les Pyles (*); telle fut la position des deux armées. Xerxès occupait tout le pays situé au nord, jusqu'à Trachis, et les Grecs toute la partie du continent située au midi.

CCII. Dans cette position, ils attendaient les Perses : leurs forces consistaient en trois cents Spartiates pesamment armés, mille Tégéates et Mantinéens, cinq cents de chaque peuple; cent vingt hommes d'Orchomène d'Arcadie, et mille du reste

(*) Les Portes. (Voyez la note au bas de la page 264.)

de la contrée (c'est tout ce que l'Arcadie avait envoyé); quatre cents de Corinthe, deux cents de Phliunte et quatre-vingts de Mycène (le Péloponèse n'avait rien fourni de plus); sept cents Thespiens et quatre cents Thébains de la Béotie.

CCIII. Indépendamment de ces forces, les Locriens opuntiens avec toutes leurs troupes, et mille Phocidiens étaient venus, sur l'invitation de la ligue grecque, qui leur avait envoyé une députation; cette députation, entre autres motifs, pour les décider à fournir des secours, leur avait exposé : « Que déjà les Grecs ligüés s'étaient mis eux-mêmes en « campagne pour former l'avant-garde; que d'un jour à « l'autre ils seraient joints par le reste des alliés, que d'ail- « leurs on avait pourvu à la sûreté de la mer, suffisamment « défendue par les Athéniens, les Éginètes, et les autres « peuples qui composaient l'armée navale; qu'enfin, il « ne fallait pas s'exagérer le danger; que ce n'était point « un dieu, mais un simple mortel, qui attaquait la Grèce, « et qu'on ne devait pas oublier qu'il est sans exemple qu'au- « cun homme, quel qu'il soit, n'ait jamais été frappé par l'ad- « versité dans le cours de son existence; que c'était surtout « les plus puissants que les grands revers atteignaient, et « que celui qui marchait en ce moment contre la Grèce, « devait comme homme tomber un jour de ce haut point de « gloire où il s'était élevé. » Ces motifs avaient décidé les Locriens et les Phocidiens; ils entrèrent donc dans l'alliance et se rendirent à Trachis.

CCIV. Chaque détachement fourni par les différentes cités était sous les ordres d'un chef particulier; mais le plus distingué de tous, et celui auquel le commandement général avait été conféré, était Léonidas de Lacédémone, fils d'Anaxandride, et qui en remontant depuis Léon son aïeul, avait pour ancêtres Eurycratides, Anaxandre, Eurycrate, Polydore, Alcamène, Téléclus, Archélaüs, Agésilas, Doryssus, Léobote, Echestratus, Agis, Eurysthène, Aristodémus, Aristomachus, Cléodeus, Hyllus et enfin Hercule. Il était devenu roi de Lacédémone par une circonstance imprévue.

CCV. En effet, comme il avait deux frères plus âgés que

lui, Cléomène et Doriée, il était fort éloigné de prétendre au rang suprême : mais Cléomène mourut sans enfants, et Doriée n'étant déjà plus (il était mort en Sicile), la royauté fut dévolue à Léonidas, qui se trouvait l'aîné de Cléombrote, le plus jeune des fils d'Anaxandride et qui de plus avait épousé la fille de Cléomène. Lorsqu'il partit pour les Thermopyles, il choisit parmi les hommes d'un âge convenable à la guerre (65), et ayant tous déjà des enfants, les trois cents Spartiates qu'il devait emmener. Il y réunit aussi, avant d'arriver aux Thermopyles, les Thébains dont j'ai fait connaître le nombre plus haut, et qui étaient commandés par Léontiade fils d'Eurymachus. Ils furent les seuls Grecs que Léonidas prit avec lui, et il s'était empressé de les emmener, parce qu'on accusait les Thébains de pencher pour le parti des Perses. Il les somma donc de se mettre immédiatement en marche, pour s'assurer par lui-même, s'ils se décideraient à envoyer un secours, ou s'ils oseraient refuser ouvertement l'alliance de la Grèce. Ce moyen réussit, et quoique les Thébains eussent au fond d'autres sentiments, ils donnèrent le secours.

CCVI. Les Spartiates avaient fait partir d'abord ces premières troupes avec Léonidas, dans l'espoir que les alliés, apprenant leur départ, se mettraient aussi en mouvement, et ne seraient point tentés, en accusant leur lenteur, de passer dans le parti des Perses. Ils devaient marcher ensuite sans perdre de temps, avec la totalité de leurs forces, aussitôt après la fête des Carnies (*), qu'ils célébraient alors, et ne laisser à Sparte qu'une simple garde ; mais le reste des alliés fit la même chose que les Lacédémoniens, et fut retenu par la solennité des jeux olympiques qui tombaient au milieu de ces grands événements. Ne pouvant se figurer que les affaires dussent être si promptement décidées aux Thermopyles, ils se bornèrent également à envoyer une avant-garde : telles furent les résolutions prises de part et d'autre.

CCVII. Cependant les Grecs rassemblés aux Thermopyles, frappés de crainte lorsqu'ils eurent connaissance de l'ar-

(*) Fêtes instituées en l'honneur d'Apollon-Carnien, de l'Acarnanie.

rivée des Perses à l'entrée du défilé, commencèrent à mettre en délibération s'ils ne se retireraient pas. Ceux qui étaient venus du Péloponèse résolurent d'y retourner et de se borner à défendre l'isthme de Corinthe, mais Léonidas ainsi que les Phocidiens et les Locriens, indignés d'une telle résolution, arrêterent en conseil de rester à leur poste, et d'envoyer dans les villes de la Grèce des courriers pour demander de prompts secours, en exposant qu'ils étaient en trop petit nombre pour arrêter l'armée des Mèdes.

CCVIII. Tandis qu'ils prenaient cette résolution, Xerxès fit partir un homme à cheval pour les reconnaître et observer en quel nombre ils étaient et ce qu'ils faisaient. Il avait déjà entendu dire en traversant la Thessalie, qu'un petit corps de troupes dont les Lacédémoniens étaient la principale force, s'était réuni aux Thermopyles, et qu'un descendant d'Hercule, Léonidas, le commandait. L'espion de Xerxès s'étant avancé, observa et reconnut le camp, mais non pas toutes les troupes qui le composaient, car il ne pouvait apercevoir celles qui étaient en dedans du mur, que les Grecs venaient de relever dans la vue d'augmenter leurs moyens de défense. Il distingua donc seulement ceux qui étaient en dehors de ce mur sous les armes; et le hasard ayant voulu que dans ce moment les Lacédémoniens y fussent de garde, il vit les uns se livrer aux divers exercices du gymnase, et les autres occupés à peigner leur chevelure. Ce spectacle le frappa d'étonnement, et après avoir compté en quel nombre ils étaient, et tout examiné avec soin, il revint tranquillement sur ses pas, sans être poursuivi, personne n'ayant daigné faire attention à lui. A son retour, il rendit compte en détail à Xerxès, de ce qu'il venait de voir.

CCIX. En écoutant ce récit, le roi ne put se figurer, ce qui était vrai pourtant, que ces Grecs s'attendaient bien à périr, mais ne voulaient perdre la vie qu'après l'avoir ôtée au plus grand nombre possible d'ennemis, et ne vit que de l'absurdité dans leur conduite. Il appela donc près de lui Démarate fils d'Ariston, qui suivait comme je l'ai dit l'armée des Perses. Démarate ayant obéi, Xerxès lui adressa diverses

questions, et désira savoir de lui ce qu'il croyait que les Lacédémoniens voulussent réellement faire. « Vous avez, « lui répondit Démarate, entendu ce que je vous ai dit, en « partant pour l'expédition de la Grèce, au sujet de ces Lacédémoniens, et vous m'avez jugé insensé, parce que je « prévoyais ce qui arrive aujourd'hui. C'est donc, ô roi ! « une tâche très-pénible pour moi, d'avoir à dire encore des « vérités qui blessent votre opinion ; cependant veuillez « m'entendre. Ces hommes sont venus certainement avec « le projet de combattre pour défendre contre nous le défilé, « et je n'en doute pas, parce que leur usage est de parer « leur tête toutes les fois qu'ils doivent exposer leur vie. Mais « aussi, si vous êtes vainqueur des ennemis que vous avez « en présence et ensuite de tous les Spartiates, qui jusqu'ici « sont demeurés chez eux, il n'est alors aucune autre nation « qui ose prendre les armes contre vous, dès que vous vous « serez mesuré avec la ville la plus célèbre, avec la plus « puissante royauté de la Grèce, et avec les plus braves des « hommes. » Xerxès ne voulut ajouter aucune foi à ce discours, et interrogeant de nouveau Démarate, lui demanda : « Comment une si petite poignée d'hommes s'y prendrait « pour combattre contre toute son armée. O roi ! répondit « Démarate, tenez-moi, j'y consens, pour un menteur, si les « choses arrivent autrement que je le dis. »

CCX. Malgré cette assurance, Xerxès ne fut pas persuadé. Il laissa donc passer quatre jours, espérant que les Grecs se retireraient ; le cinquième, comme ils ne s'éloignaient pas, il crut qu'ils ne s'obstinaient à demeurer que par une sorte de folie, et, s'irritant de ce qui lui paraissait un excès d'impudence, il envoya contre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les faire tous prisonniers et de les lui amener vivants. Les Mèdes obéirent et attaquèrent les Grecs, mais ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde ; d'autres succédèrent, et quoiqu'ils tinssent ferme plus longtemps, malgré les pertes qu'ils éprouvaient, l'événement de ces attaques fit connaître à tous ceux qui en étaient témoins et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armée perse beaucoup

d'hommes et peu de soldats. Le combat dura tout le jour

CCXI. Les Mèdes, de plus en plus maltraités, étant revenus en arrière, le corps des Perses à qui le roi a donné le nom d'immortels, commandé par Hydarne, prit leur place, comme la troupe la plus propre à terminer avec facilité cette lutte. Mais quand ils eurent joint les Grecs, et que la mêlée fut engagée, ils n'en firent pas plus que n'avaient fait les Mèdes, et eurent le même sort. En combattant dans un défilé très-étroit où la supériorité du nombre ne pouvait leur servir, ils avaient encore le désavantage des armes ; les piques qu'ils maniaient étant plus courtes que celles des Grecs. Les Lacédémoniens, dans cette journée, s'acquirent une grande gloire ; et entre autres faits remarquables, montrèrent bien toute la supériorité que leur donnait la connaissance de l'art de la guerre sur des ennemis ignorants. De temps en temps ils tournaient le dos comme s'ils allaient prendre tous la fuite, et les barbares voyant ce mouvement s'abandonnaient à leur poursuite, poussant de grands cris et frappant sur leurs armes ; mais au moment où ils allaient atteindre les Lacédémoniens, ceux-ci, se retournant subitement, faisaient tête et, renouvelant le combat, jetaient sur la place un nombre infini de Perses : les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère. Enfin, les Perses voyant, après ces inutiles tentatives, qu'il leur était impossible de s'emparer d'aucun point du défilé, prirent le parti de se retirer.

CCXII. On rapporte que le roi, témoin de ces combats, et tremblant pour le salut de son armée, s'élança trois fois de son trône. Cependant après tant d'attaques, les barbares persuadés que les Grecs, en si petit nombre devaient nécessairement être tous blessés et hors d'état de se servir de leurs bras, en tentèrent encore une le jour suivant ; mais elle n'eut pas un plus heureux succès que les autres. Les Grecs rangés par ordre de peuples, prirent part tour à tour à ces divers combats, à l'exception cependant des Phocidiens, qui, placés sur la montagne, en gardaient les sentiers. Enfin les Perses n'ayant pas mieux réussi le dernier jour que le premier, rentrèrent dans leur camp.

CCXIII. Tandis que Xerxès balançait sur le parti à prendre, un Mélien, nommé Épialte, fils d'Eurydémus, étant venu le trouver, dans l'espoir d'en tirer une grande récompense, lui apprit qu'il existait dans la montagne un sentier qui conduisait aux Thermopyles; et par une si funeste révélation causa la perte de tous les Grecs placés à la défense du défilé. Cet Épialte, craignant, à la suite de sa trahison, la vengeance des Lacédémoniens, s'enfuit en Thessalie; et, dans une assemblée générale des amphictyons réunis aux Pyles, sa tête fut mise à prix par les Pylagores (66). Quelque temps après cette proscription, Épialte revint à Anticyre où il fut tué par un habitant de Trachis, nommé Athenade, mais pour un motif étranger à sa trahison, et que j'aurai par la suite l'occasion de faire connaître (67). Cependant Athenade n'en reçut pas moins des Lacédémoniens le prix fixé. Tel fut le sort d'Épialte, dont la mort suivit de près ces événements.

CCXIV. Si l'on en croit d'autres récits, ce fut Onétès fils de Phanagoras, habitant de Caryste, et Corydallus d'Anticyre, qui vinrent trouver le roi, et conduisirent l'armée perse par la montagne; mais cette tradition ne me paraît mériter aucune croyance, et pour le prouver, il suffit de lui opposer que les Pylagores, qui sans doute connaissaient parfaitement la vérité, n'ont pas mis à prix les têtes d'Onétès et de Corydallus, mais seulement celle d'Épialte de Trachis; et l'on sait de plus que ce fut par ce motif qu'Épialte prit la fuite. Il serait à la vérité possible qu'Onétès, quoiqu'il ne fût pas Mélien eût eu connaissance de ce sentier, s'il avait beaucoup fréquenté le pays; mais je n'en persiste pas moins à établir que ce fut Épialte qui guida l'ennemi par la montagne, et c'est lui que j'accuse.

CCXV. Xerxès enchanté de ce qu'Épialte venait de lui apprendre, s'empressa de détacher Hydarne, qui, suivi de la troupe qu'il commandait, partit du camp à l'heure où l'on allume les feux. Le sentier de la montagne avait été jadis découvert par les naturels du pays, les Méliens, et ils avaient fait passer les Thessaliens, marchant contre les Phocidiens à l'époque où ces derniers, menacé de l'invasion des Thessa-

liens élevèrent le mur qui fermait l'entrée de leur pays. On voit donc que déjà dans ce temps les Méliens firent un mauvais usage de leur découverte.

CCXVI. Voici au surplus quelle est la direction de ce sentier. Il commence à l'Asopus, vers l'endroit où ce fleuve sort de l'ouverture de la montagne, et porte comme cette partie de la montagne le nom d'Anopée; passe sur la crête du mont et vient se terminer aux environs du bourg des Alpènes, le premier des Locriens du côté des Méliens, non loin de la roche Mélampyge (67), qui sert de retraite aux Cercopes (*). C'est le point où il est le plus étroit.

CCXVII. Ce fut par ce sentier, tel que je viens de le décrire, que les Perses, après avoir passé l'Asopus, marchèrent pendant toute la nuit, ayant à leur droite le mont Œta, et à leur gauche les montagnes de Trachis. Au moment où l'aurore parut, ils en avaient atteint le point le plus élevé. Sur ce sommet, ainsi que je l'ai déjà dit, étaient placés mille Phocidiens pesamment armés, qui en gardant le sentier, défendaient ainsi l'entrée de leur propre pays. Le défilé du bas était occupé par les troupes grecques, dont j'ai donné le détail, et Léonidas avait remis la garde du sentier aux Phocidiens, qui avaient demandé à s'en charger.

CCXVIII. Pendant le temps que les Perses gravissaient la montagne, les Phocidiens n'avaient pu les apercevoir. la grande quantité de chênes qui la couvrent les dérobaient à la vue. Cependant comme l'air était tranquille, le bruit des feuilles foulées aux pieds étant probablement parvenu jusqu'aux oreilles des Phocidiens, ils prirent les armes et accoururent. Dans ce moment les barbares paraissent et, voyant devant eux des soldats, sont saisis d'étonnement de tomber dans une armée, quand ils s'étaient flattés de ne rencontrer personne qui pût s'opposer à leur marche. A cet aspect imprévu, Hydarne craignant que les Phocidiens ne fussent des Lacédémoniens, demanda à Épialte de quelle nation était la troupe qui s'offrait à ses yeux, et ayant, par la réponse du

(*) Nom donné à des brigands, qui probablement occupaient cette montagne.

guide, appris la vérité, il disposa les Perses au combat. Les Phocidiens, accablés par les traits et les flèches dirigés contre eux, lâchèrent pied, s'enfuirent et gagnèrent l'extrême sommet de la montagne, où ne doutant pas que l'ennemi n'eût pour objet principal de les attaquer, ils s'attendaient à périr tous ; mais les Perses ne crurent pas devoir s'amuser à les poursuivre et s'empressèrent de descendre l'autre revers.

CCXIX. Quant aux Grecs, qui étaient aux Thermopyles, le devin Mégistias, en examinant les entrailles des victimes, leur avait prédit que la mort les menaçait au lever du jour. Bientôt arrivèrent quelques transfuges qui leur annoncèrent le détour que les Perses devaient faire : il était encore nuit. Enfin pour troisième avis, des sentinelles descendirent en courant des hauteurs et vinrent confirmer cette nouvelle : le jour paraissait alors. Les Grecs délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire, et les opinions se partagèrent ; les uns étaient d'avis qu'il fallait rester en ligne et se défendre ; les autres insistaient pour le parti opposé. Les opinions n'ayant pu se réunir, une partie des troupes se sépara, et se mit en marche pour retourner dans ses foyers ; une autre se décida à rester avec Léonidas.

CCXX. On prétend cependant que Léonidas lui-même donna aux troupes qui se séparèrent, l'ordre de partir, pour les sauver d'une perte assurée, mais en annonçant d'ailleurs : « Qu'il ne convenait ni à lui ni aux Spartiates de désertir, « sous quelque prétexte que ce fût, le poste qu'ils étaient « chargés de défendre. » Quant à moi, je crois plutôt que Léonidas, ayant bien reconnu que les alliés voulaient l'abandonner, et n'étaient nullement disposés à partager le danger qui se présentait, avait pris le parti de leur donner l'ordre de s'éloigner, en même temps qu'il avait jugé que l'honneur ne lui permettait pas de se retirer. En restant, il s'acquerrait une gloire immortelle, et assurait à Sparte toute la prospérité qui lui était promise. En effet la pythie, consultée par les Lacédémoniens au commencement de la guerre, avait répondu que Sparte, ou serait détruite par les barbares, ou perdrait son roi. Cette réponse, en vers hexamètres, était ainsi conçue :

« Habitants de Sparte et de son vaste territoire, votre ville, « si grande et si célèbre, sera dévastée par les enfants de « Persée (*), ou, s'il n'en arrive pas ainsi, Lacédémone pleurera la mort de son roi, descendant d'Hercule. La force « des lions et des taureaux n'opposerait qu'une résistance « inutile, car la colère de Jupiter subsiste encore, et je prédis « qu'elle ne s'apaisera pas, avant que l'une de ces deux choses « ne soit arrivée. »

Je pense donc que Léonidas, en réfléchissant sur cet oracle, et voulant qu'une si grande gloire fût le partage des Spartiates seuls, aura donné l'ordre aux alliés de se retirer, plutôt que de les laisser agir de leur propre résolution, et se déshonorer en partant sans ordre.

CCXXI. Une autre preuve, qui n'est pas sans quelque poids, vient encore à l'appui de mon sentiment. C'est que non-seulement Léonidas fit partir les troupes alliées, mais qu'il voulut aussi renvoyer Mégistias l'Acarnanien. (Ce devin passait pour être un descendant de Mélampus, et, d'après l'inspection des victimes, avait prédit le sort qui menaçait la Grèce.) C'était l'arracher à la mort, qu'il ne pouvait fuir en restant avec les Lacédémoniens; mais, quoique maître de s'éloigner, Mégistias refusa de quitter Léonidas, et se borna à faire partir son fils unique, qui était dans l'armée.

CCXXII: Obéissant aux ordres de Léonidas, les alliés se mirent donc en marche. Les Thespiens et les Thébains seuls demeurèrent; les Thébains contre leur gré, car Léonidas les retint comme des Otages, mais les Thespiens de leur propre volonté. Ceux-ci déclarèrent même qu'ils n'abandonneraient ni Léonidas ni ses compagnons, et qu'ils préféreraient rester et mourir avec eux. Les Thespiens étaient sous les ordres de Démophile, fils de Diadromas.

CCXXIII. Cependant, au lever du soleil, Xerxès ayant fait des libations, attendit l'heure du marché plein pour se mettre en mouvement : c'était celle qui avait été convenue avec Épialte, et calculée sur la descente de la montagne, qui

(*) Les Perses. Voyez ci-dessus, chap. 160, et livre VI, chap. 64.

demandait moins de temps que la montée. D'ailleurs, le chemin en allant vers les Thermopyles est beaucoup plus court que cette montée jointe au détour qu'il avait fallu faire du côté opposé. Xerxès, ayant donc fait avancer l'armée à l'heure dite, les Grecs, sous le commandement de Léonidas, sortirent de leur camp, pour marcher sans hésiter à une mort certaine, et s'étendant beaucoup plus qu'ils n'avaient fait encore, parurent dans une partie plus large du défilé. Jusque-là, ils s'étaient couverts par la muraille, et pendant tous les jours précédents avaient combattu dans l'espace le plus étroit. Pour cette fois, ils en vinrent aux mains avec les barbares, au delà du rétrécissement, et un nombre infini d'ennemis trouva la mort dans ce combat. Indépendamment de ceux qui succombèrent sous le fer des Grecs, comme il y avait derrière les rangs des barbares, des chefs de peloton armés de fouets, sans cesse occupés à pousser à grands coups les soldats en avant, beaucoup d'entre eux, ainsi pressés, tombèrent dans la mer et s'y noyèrent; d'autres, et en plus grand nombre encore, furent, sans qu'on y fit aucune attention, écrasés tout vivants sous les pieds de la foule des leurs qui se succédaient sans interruption. Enfin, on ne peut se faire une juste idée de tout ce qui périt dans cette mêlée; car les Lacédémoniens, instruits d'avance que les troupes qui avaient franchi les montagnes leur portaient la mort, ne songeant plus à se ménager, et, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes, déployèrent des forces surnaturelles contre les barbares.

CCXXIV. La plus grande partie d'entre eux ayant brisé leurs piques, continuèrent à combattre avec l'épée. Léonidas, couvert de gloire, tomba dans l'action, et près de lui les plus illustres Spartiates, hommes que l'on ne peut trop louer, et dont j'ai recueilli avec soin les noms : je connais même ceux de tous les trois cents. Du côté des Perses, il périt aussi beaucoup de personnages remarquables : entre autres deux fils de Darius, Abrocome et Hyperanthe, qu'il avait eus de Phratagune, fille d'Artane. Artane était frère de Darius, et comme lui fils d'Hystaspe et petit-fils d'Arsame. En donnant

sa fille à Darius, il lui avait donné tous ses biens, n'ayant qu'elle d'enfant.

CCXXV. Ainsi moururent, les armes à la main, les deux frères de Xerxès. Cependant un combat furieux s'était engagé autour du corps de Léonidas, et dans ce combat les Grecs se surpassèrent eux-mêmes en valeur. Après avoir repoussé quatre fois l'ennemi, ils parvinrent à retirer le corps de leur général, et se maintinrent jusqu'au moment où les barbares, sous la conduite d'Épialte, parurent. Dès que les Grecs furent instruits de leur arrivée, ils changèrent le terrain du combat, et se retirèrent plus en arrière, dans la partie étroite du chemin. Ils repassèrent donc la muraille, et s'arrêtèrent tous, à l'exception des Thébains, sur une hauteur qui est à l'entrée du défilé, où l'on voit actuellement le lion de marbre élevé en l'honneur de Léonidas. C'est dans cette position qu'après s'être encore défendus, ceux à qui il restait des armes, avec ces armes, les autres avec leurs mains et leurs dents, tous tombèrent enfin sous les traits dont les barbares les accablèrent, et qu'ils leur lançaient, soit de front, après avoir renversé la muraille, soit en les tournant et les enveloppant de tous côtés.

CCXXVI. Quoique les Lacédémoniens et les Thespiens restés avec eux, aient déployé le plus grand courage dans cette journée, un d'entre eux, Diénécès, de Sparte, est cependant cité comme méritant la palme. C'est de lui que l'on rapporte un mot remarquable, avant la bataille. Un habitant de Trachis ayant dit en sa présence : « Que lorsque les barbares feraient usage de leurs arcs, la quantité de flèches qu'ils lanceraient serait si considérable, qu'elle déroberait la vue du soleil. » — « Eh bien ! » s'écria, sans s'étonner Diénécès, qui voulait montrer le peu de cas qu'il faisait de cette immense multitude : « Eh bien, c'est une bonne nouvelle que nous annonce notre hôte de Trachis ; si les Mèdes prennent soin de nous cacher le soleil, nous combattrons à l'ombre. » Ce mot est resté dans la mémoire des Lacédémoniens, ainsi que plusieurs autres aussi heureux du même Diénécès.

CCXXVII. Après lui, deux Lacédémoniens frères, Alphée et Maron, fils d'Orsiphantus, passent pour avoir montré le plus de valeur ; et, parmi les Thespiens, celui qui se distingua davantage fut Dithyrambus, fils d'Harmatidas.

CCXXVIII. Tous les Grecs reçurent les honneurs de la sépulture dans le lieu même où ils avaient péri en combattant. Sur le monument de ceux qui étaient morts avant que Léonidas eût donné l'ordre aux alliés de se retirer, on plaça l'inscription suivante :

« Quatre mille hommes, sortis du Péloponèse, ont jadis
« combattu ici contre trois millions d'hommes. »

Sur le monument des Lacédémoniens, on lit celle-ci :

« Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous sommes
« couchés ici pour avoir obéi à leurs ordres. »

Enfin sur la tombe du devin Mégistias, on a gravé ces mots :

« C'est ici le tombeau de l'illustre Mégistias, qui tomba
« sous les coups des Perses lorsqu'ils eurent passé le Sper-
« chius, de ce devin fameux, qui, malgré qu'il sût parfaite-
« ment quel sort lui était réservé, ne put supporter l'idée
« d'abandonner le chef des Spartiates. »

Ces inscriptions et les colonnes qui les portent, à l'exception de celle du devin, furent décernées par les Amphictyons. Quant à celle de Mégistias, elle est l'ouvrage de Simonide, fils de Léoprepès, qui la fit graver en mémoire des liens d'hospitalité qui les avaient unis.

CCXXIX. On raconte que, des trois cents Spartiates, deux, Eurystus et Aristodémus, auraient pu, s'ils eussent été d'accord sur la conduite à tenir, ou revenir l'un et l'autre sans danger à Sparte, ayant été envoyés sur les derrières, aux Alpes, pour se guérir d'une violente ophtalmie dont ils étaient atteints, ou, s'ils n'avaient pas voulu se décider à s'en retourner, mourir tous les deux honorablement, avec leurs compagnons d'armes ; mais ils ne purent s'accorder sur aucun de ces deux partis, et se divisèrent d'opinion. Eurystus, instruit du détour que les Perses avaient fait par la montagne, demanda ses armes, et, s'en étant revêtu, or-

donna à un Hilote de le conduire parmi les combattants. Cet Hilote lui ayant obéi, le mena sur le champ de bataille, et s'enfuit ensuite, laissant Eurystus dans la mêlée, où il fut tué. Aristodémus au contraire, n'ayant pas eu la même force d'âme, resta aux Alpènes. Or, si Aristodémus eût été seul infirme, et fût retourné par cette raison à Sparte, ou si les deux, également infirmes, y fussent revenus ensemble, les Spartiates, suivant mon opinion, n'auraient pu raisonnablement voir un crime dans cette conduite ; mais l'un des deux ayant préféré périr, et l'autre, dans la même situation, ayant refusé de partager un tel sort, je trouve que les Lacédémoniens ont eu le droit de montrer un vif ressentiment contre Aristodémus.

CCXXX. C'est ainsi que quelques-uns expliquent le retour d'Aristodémus à Sparte. D'autres lui donnent un motif différent : ils prétendent qu'ayant été envoyé hors du camp pour porter quelque message, il aurait pu revenir à temps pour prendre part au combat ; mais qu'il était resté en chemin, et que, de cette manière, il avait sauvé ses jours, tandis que celui qui l'accompagnait lors de sa mission était revenu dans la mêlée et y avait perdu la vie.

CCXXXI. Quoi qu'il en soit, Aristodémus, de retour à Sparte, y fut accablé de reproches, de marques de mépris et regardé comme déshonoré, à tel point qu'aucun Spartiate ne voulut ni lui donner du feu, ni lui parler : il reçut même le nom injurieux d'Aristodémus le trembleur. Par la suite, il sut, à la bataille de Platée, effacer entièrement la faute qu'il avait commise.

CCXXXII. On prétend encore qu'un autre des trois cents, qui avait été envoyé en Thessalie, survécut aussi. Ils s'appelaient Pantitès ; mais étant tombé dans le mépris, lorsqu'il vint à Sparte, il s'étrangla de désespoir.

CCXXXIII. Quant aux Thébains, qui étaient sous les ordres de Léontiade, ils combattirent avec les Grecs contre l'armée du roi, tant qu'ils furent forcés de le faire ; mais quand ils virent que les Perses avaient pris entièrement le dessus, et au moment où les Grecs de la troupe de Léonidas se reti-

raient sur la hauteur dont j'ai parlé, ils se séparèrent d'eux ; puis tendant la main en suppliants, s'approchèrent des barbares et les implorèrent, en s'écriant : « Qu'ils avaient tous « jours été du parti des Mèdes, qu'ils étaient les premiers qui « eussent rendu au roi l'hommage de la terre et de l'eau ; « qu'ils n'étaient venus que par force aux Thermopyles, et « qu'ils étaient innocents de tout le mal que les troupes du « roi avaient souffert. » Comme ils avaient les Thessaliens pour garants de la vérité de ce qu'ils disaient, ils parvinrent à se sauver ; tous cependant n'eurent pas le bonheur de conserver la vie, car les barbares les voyant venir, en tuèrent un assez grand nombre au moment où ils se mettaient en mouvement pour s'approcher. Quant à ceux qui échappèrent, Xerxès ordonna qu'on leur imprimât, avec un fer chaud, la marque des esclaves royaux, à commencer par Léontiade. C'est lui dont le fils Eurymachus fut tué, plusieurs années après, par les Platéens, lorsqu'il commandait les quatre cents Thébains qui occupaient la ville de Platée.

CCXXXIV. Tels sont les détails du combat que les Grecs soutinrent aux Thermopyles. Lorsqu'il fut terminé, Xerxès fit venir Démarate et lui dit : « Je reconnais que vous êtes un « homme sincère, et j'en ai maintenant une preuve convaincante : tout ce que vous m'avez prédit m'est arrivé ; mais « puisqu'il est ainsi, dites-moi, Démarate, à quel nombre « peut se monter le reste des Lacédémoniens ? et, dans ce « nombre, combien s'en trouve-t-il qui égalent ceux-ci en « valeur guerrière ? » — « O roi ! répondit Démarate, les « Lacédémoniens, à les prendre en totalité, forment un « peuple nombreux qui possède beaucoup de villes ; mais « il est quelque distinction à faire pour répondre à votre demande. Dans le territoire des Lacédémoniens est la ville « de Sparte ; elle peut fournir à peu près huit mille hommes, « et ces huit mille hommes sont entièrement semblables à « ceux qui viennent de combattre ici : les autres Lacédémoniens sont inférieurs, quoiqu'ils soient encore d'excellents soldats. » — « Mais, répliqua Xerxès, quels seraient « donc les moyens de venir plus aisément à bout de soumettre

« de tels hommes ? Dites-moi sur cela votre pensée ; vous
 « devez parfaitement connaître leurs affaires, puisque vous
 « avez été leur roi. »

CCXXXV. A cette nouvelle question, Démarate répondit en ces termes : « O roi ! puisque vous me demandez sérieusement mon avis, la probité veut que je vous dise sans détour ce que je crois être le mieux pour vous. Détachez de votre flotte trois cents vaisseaux, et envoyez-les sur les côtes de la Laconie ; qu'ils s'y emparent de l'île de Cythère ; de cette île dont Chilon, un de nos sages, disait qu'il serait plus avantageux pour les Lacédémoniens qu'elle fût abîmée dans la mer, que de subsister. Il fondait son opinion sur ce qu'il était persuadé qu'un jour cette même île pourrait être fatale à ses compatriotes ; et elle le sera , en effet, si vous suivez mon avis. Sans prévoir que votre flotte dût un jour paraître sur nos côtes, Chilon redoutait une expédition entreprise sur ce point par des ennemis ; justifiez sa crainte : faites partir de cette île un détachement de votre armée navale ; qu'il aille porter l'effroi chez les Lacédémoniens. Pressés par une guerre qui leur serait per sonnelle, sur leur propre frontière, ils cesseraient d'être redoutables pour vous, et vous n'auriez plus à craindre qu'ils vinssent au secours des autres peuples grecs. Votre armée de terre soumettrait alors ceux-ci sans beau coup de peine ; et tout le reste de la Grèce une fois asservi, la Laconie isolée demeurerait sans force et hors d'état de résister. Si vous n'exécutez pas ce plan, voici à quoi vous devez vous attendre. L'isthme qui sépare le Péloponèse est extrêmement étroit, et je vous prédis que vous aurez à y soutenir un grand nombre de combats sanglants contre tous les peuples du Péloponèse ligués pour vous faire la guerre. Si vous prenez, au contraire, le parti que je vous propose, l'isthme même et les villes du Péloponèse tombent sans combat. »

CCXXXVI. Un des frères de Xerxès et commandant général de la flotte, Achæménès, qui se trouvait présent au discours de Démarate, craignant que Xerxès ne se rendit à son avis,

prit la parole, et s'exprima ainsi : « O roi! je vous vois prêt
« à écouter les conseils d'un homme jaloux de votre prospé-
« rité et qui trahit vos intérêts, car tous les Grecs se plaisent
« à en agir ainsi; ils portent toujours envie à ceux qui
« sont heureux, et haïssent la puissance. Si dans la circons-
« tance où nous nous trouvons, après avoir perdu par le nau-
« frage quatre cents vaisseaux, vous en détachez encore trois
« cents autres sur les côtes du Péloponèse, vous mettrez les
« ennemis en état de combattre sur mer contre nous. Si, au
« contraire, la flotte entière reste réunie, il leur sera plus
« difficile de l'attaquer, et ils ne seront jamais assez forts
« pour nous combattre. De plus, la flotte sert d'appui à l'armée
« de terre, comme l'armée de terre en est un pour la flotte
« quand elles agissent de concert. Divisés, de quelle utilité
« serez-vous à votre armée navale, et à quoi ce qui en res-
« tera vous sera-t-il bon? Je pense donc qu'après avoir
« arrêté convenablement vos résolutions, vous ne devez pas
« vous occuper de ce que font vos ennemis, ni rechercher
« trop curieusement sur quel terrain ils voudront transpor-
« ter la guerre, et quels sont leurs desseins, ou quelles sont
« leurs forces : qu'ils s'occupent de leurs affaires, et nous
« des nôtres. Quant aux Lacédémoniens, lors même qu'ils
« oseraient revenir au combat contre les Perses, je ne
« crois pas qu'ils puissent réparer le revers qu'ils viennent
« d'éprouver, ni guérir une telle blessure. »

CCXXXVII. « Achæménès, reprit Xerxès, vos observations
« me paraissent justes, et j'agirai en conséquence; mais je
« n'en pense pas moins que Démarate, dans le conseil qu'il
« m'a donné, a eu en vue ce qu'il croyait le plus avantageux
« pour moi : ainsi, quoique votre opinion l'emporte dans
« mon esprit sur la sienne, je n'admettrai point pour cela qu'il
« ne soit pas dévoué à mes intérêts : j'en ai la preuve dans
« tout ce qu'il m'a déjà dit antérieurement, et même dans
« ce qu'il vient de me dire. Je conçois, en effet, qu'un citoyen
« peut porter envie à la prospérité d'un de ses concitoyens,
« et soit en secret mal intentionné pour lui; je conçois aussi
« qu'étant consulté par l'un deux, il peut ne pas lui suggérer

« toujours le meilleur parti, à moins qu'il ne soit fort avancé
« dans la pratique de la vertu, et de tels hommes sont rares ;
« mais un hôte ne peut jamais qu'être bienveillant pour son
« hôte dans la prospérité, et quand il est consulté, ne peut
« jamais manquer de lui donner ce qu'il croit le meilleur
« conseil. D'après cela, j'ordonne que chacun s'abstienne
« dans ses discours de toute maligne insinuation contre Dé-
« marate, qui est mon hôte. »

CCXXXVIII. Après cette conférence, Xerxès se rendit sur le champ de bataille. Il passa au milieu des cadavres étendus à terre, et ayant trouvé le corps de Léonidas, il ordonna, dès qu'on l'eut reconnu pour celui du roi et du chef des Lacédémoniens, qu'on lui coupât la tête et qu'on le suspendît à une croix. Cette rigueur, et beaucoup d'autres renseignements que j'ai pris, me prouvent d'une manière évidente, que Léonidas était, pendant sa vie, celui des Grecs contre lequel Xerxès avait nourri le plus de ressentiment, autrement se serait-il jamais porté à un aussi criminel excès contre son corps, surtout les Perses étant de tous les peuples, comme je n'en puis douter, ceux qui honorent le plus la bravoure et les talents militaires? Cependant, la sentence de Xerxès fut exécutée.

CCXXXIX. Je reviens actuellement à la narration que j'ai interrompue plus haut. Les Lacédémoniens ont été, de tous les Grecs, les premiers instruits de la marche de Xerxès, et ce fut d'après cela qu'ils envoyèrent, à Delphes, consulter l'oracle, qui leur fit la réponse que j'ai rapportée; l'avis de cette marche leur était parvenu d'une manière assez merveilleuse. Démarate, fils d'Ariston, en s'exilant de sa patrie, et, comme il me paraît très-vraisemblable de le supposer, fort irrité contre les Lacédémoniens, s'était réfugié chez les Mèdes : ainsi on sera libre d'attribuer ce que je vais rapporter de lui, soit à un reste d'affection, soit au projet d'insulter ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, il est de fait que Xerxès s'étant décidé à porter la guerre en Grèce, Démarate, qui se trouvait alors à Suze, instruit de ce dessein, désira l'apprendre aux Lacédémoniens. Très-embarrassé des moyens de faire

parvenir une telle nouvelle, dont la révélation pouvait lui devenir funeste, il imagina un artifice singulier; il prit des tablettes à deux feuilles, et ayant gratté la cire qui les recouvrait, il grava sur le bois l'avis des desseins du roi; ensuite il enduisit ce bois d'une nouvelle couche de cire, afin que les gardes chargés de veiller à la sûreté des routes ne pussent en chemin inquiéter le porteur des tablettes. Lorsque l'homme à qui il les avait confiées fut arrivé à Lacédémone, on ne put deviner le motif de cet envoi, jusqu'à ce que Gorgo, fille de Cléomène et femme de Léonidas, ayant conseillé d'enlever la cire, on trouva sur le bois les caractères que l'on y avait tracés. Après avoir lu ce qui était écrit, les Lacédémoniens, informés par cette voie extraordinaire des mouvements des Perses, s'empressèrent d'en faire part au reste des Grecs. C'est ainsi, suivant le bruit public, que les choses se passèrent.

NOTES

DU LIVRE SEPTIÈME.

1. (V.) *Seigneur*. — On a déjà pu remarquer que le mot seigneur, par lequel j'ai toujours rendu celui de *despota* de l'original, est un titre que les nations orientales seules attribuaient à leurs rois. Les Grecs ne les appelaient pas de ce nom ; ils leur donnaient seulement celui de *Basileus* ou d'*Anax*, et réservaient le titre de seigneur, *despota*, pour les dieux seuls. C'est d'après cette distinction que, dans la tragédie d'Euripide, un des serviteurs d'Hippolyte ne donne à son maître que le nom d'*Anax*, et ajoute : car, on ne doit donner qu'aux dieux le nom de *despote* (*seigneur*). Cette réflexion est d'accord avec le langage d'Hippolyte lui-même, qui, dans la prière qu'il adresse à Diane, vient de l'appeler *despoina* (*madame*) (a).

Xénophon, dans le discours qu'il tient aux Grecs, au l. III de son *Histoire de l'expédition de Cyrus*, ou de la Retraite des Dix-Mille, rappelle le mot d'Euripide que je viens de citer. « Vous n'adorez pas, dit-il, « un homme comme un maître ; mais seulement les dieux (b). »

2. (VIII.) *Xerxès prit la parole en ces termes*. — Le discours de Xerxès est très-beau, très-insinuant, et dispose merveilleusement les Perses à seconder ses projets. L'art de flatter la vanité des peuples y est adroitement employé. Il faut remarquer en général, dans tout ce livre, avec quelle pompe et quelle magnificence d'expressions Hérodote fait parler les Perses, et lui-même parle d'eux. Rien ne pouvait faire une plus forte impression sur l'esprit des Grecs. Quelle orgueilleuse satisfaction ! Quels sentiments de fierté devaient exciter en eux un tableau si animé de tant de puissance et de grandeur déployées au fond de l'Asie pour venir expirer aux pieds de quelques peuplades de la Grèce qui n'avaient pas désespéré de la liberté de leur patrie !

Denys d'Halicarnasse a fait en rhéteur l'éloge du discours de Xerxès ; il trouve que la diction y tient le milieu entre l'harmonie sé-

(a) Euripide, *Hippolytus-Stephanophorus*, v. 88.

(b) Xénophon, *de Cyri expeditione*, l. III, p. 211 de l'édition du Hutchinson, in-4°. Oxford, 1735.

vère et l'harmonie douce et caressante du langage (a) ; mais , sans contester un genre de mérite dont nous ne pouvons pas être de justes appréciateurs , j'aurais voulu qu'il eût fait plus attention à l'adresse que je crois y découvrir et qui me frappe davantage. Elle est à mes yeux la preuve d'un talent bien supérieur à celui du style.

3. (VIII.) *De Pélops le Phrygien*. — La Phrygie était , avec l'Asie Mineure , tombée sous l'empire des Perses. Xerxès , souverain de ce pays , se regardait donc comme succédant aux droits de Pélops sur le Péloponèse , et qui avaient dû passer à ses héritiers. Nous avons vu beaucoup de guerres modernes qui n'ont pas eu d'autre origine que des prétentions aussi bien fondées.

4. (VIII.) *Le soleil n'éclairera plus de contrée qui soit une de nos frontières*. — M. Larcher a traduit : *Le soleil n'éclairera pas de pays qui ne nous touche* ; mais il me semble que cette interprétation est le contraire de la pensée qui se trouve dans le texte d'Hérodote. Les Grecs de son temps ne considéraient pas la terre comme une sphère , mais comme une surface qui s'étendait jusqu'à la rencontre du ciel visible. En soumettant tous les peuples qui habitaient la surface de la terre , les Perses arrivaient nécessairement à cette limite , et par conséquent , n'auraient plus eu d'autres frontières que le ciel même , séjour supposé de leurs divinités. C'est de cette fausse géographie que Xerxès emprunte la figure emphatique dont il se sert.

5. (XVI.) *Je regarde , ô Roi ! comme un mérite égal dans un homme de prendre de soi-même une sage résolution , ou de céder sans peine à ceux qui nous donnent un bon conseil*. — Cette pensée paraît empruntée à Hésiode : *Opera et Dies*, vers 293-295. Elle se retrouve aussi dans Cicéron , dans Tite-Live , et dans les Pensées de Marc-Aurèle (a).

6. (XVI.) *Les rêves ne font habituellement que rappeler aux hommes les idées qui les ont affectés pendant la veille*. — Cette doctrine sur les rêves , très-bonne en elle-même , paraît bien supérieure aux idées superstitieuses que les anciens attachaient à ce genre de visions ; et il fallait bien , puisqu'Hérodote la produit ici , qu'elle eût déjà quelque crédit de son temps. Les efforts de l'esprit humain pour se dégager des erreurs sont , comme on le voit , bien anciens ; mais le triomphe est lent. Voilà certes une preuve authentique que le préjugé

(a) Denys d'Halicarnasse , *De admiranda vi dicendi in Demosthenem* , t. II de l'édition de Leipsik , p. 189 (1691).

(b) Cicero , *pro Cluentio* , § xxxi , t. V , édit. Oliv. , 67. — Tite-Live , l. xxii , § 29 , t. III , p. 604 , édit. Drakenborg. — Marci-Antonini , *Imper.* , IV , 12.

qui faisait croire aux songes comme à un avertissement de la Divinité sur les événements futurs est depuis plus de vingt siècles attaqué par la raison ; et il n'est pas encore entièrement détruit.

7. (XVI.) *Ce qu'il faut savoir, c'est s'il veut se montrer à moi.* — J'ai suivi, dans le sens que je donne à cette phrase, une très-heureuse correction de M. Schweighæuser qui, au lieu de la négation οὐδέ, dans la phrase οὐδέ καὶ ἐπιποιτήσεται, lit : εἰ δὲ καὶ ἐπιποιτήσεται. Cette leçon, fondée sur un changement si léger, et cependant très-important, lie beaucoup mieux la phrase, non-seulement avec ce qui précède, mais avec ce qui va suivre (a).

8. (XVIII.) *Se déclara le plus ardent fauteur de l'entreprise.* — Il est évident que ces rêves, ces apparitions, sont une machine que Mardonius fait jouer pour entraîner Xerxès et Artabane. Il semble même étonnant qu'Hérodote n'en fasse pas l'observation ; mais comme il parlait à des Grecs, dont la plupart, malgré les réflexions de quelques esprits plus avancés, croyaient aux prédictions tirées des songes, opinion dont lui-même peut-être n'était pas exempt, il ne voulait pas d'abord attaquer un préjugé généralement répandu. Ensuite, il entraînait dans son plan d'admettre toujours comme vrai ce qui pouvait flatter la vanité de ses compatriotes ; il avait donc fallu l'ordre des dieux, des prodiges, des apparitions surnaturelles, pour déterminer le roi de Perse, le grand roi, à faire la guerre aux Grecs, et surmonter la terreur qu'inspirait à une nation aussi puissante, aussi nombreuse que celle des Perses, la seule valeur militaire et l'habileté sur mer d'une poignée de Grecs. L'historien, toujours occupé de faire ressortir ce contraste si frappant, devait rejeter tout ce qui pouvait l'affaiblir.

9. (XXVIII.) *Deux mille talents d'argent et quatre millions de statères dariques.* — On pourra voir l'évaluation de ces monnaies dans les Tables, à la fin de l'ouvrage. En supposant ici des talents attiques, les deux mille feraient environ dix millions sept cent mille francs, et les quatre millions de statères dariques, soixante-quinze millions ; en tout, quatre-vingt-cinq millions.

10. (XXXI.) *On fabrique une espèce de miel tiré du myrica et du froment.* — Le myrica des anciens est certainement notre tamarix, plante qui croît spontanément en France, en Italie, en Espagne et dans le Levant. Telle est l'opinion de M. Desfontaines, qui a bien voulu me communiquer une note sur cet objet. « Mais, ajoute ce célèbre botaniste, j'ai consulté Théophraste, Pline, les Bauhins, Sprengel et autres, et aucun de ces auteurs ne parle du miel fait avec le myrica

(a) Voyez *Varietates Lectionis*, t. III, pars II, p. 84.

« ou tamarix ; il me paraît même bien difficile qu'on en puisse retirer
 « des feuilles, des tiges ou des fruits de cet arbre. Le myrica d'Hé-
 « rodoté serait-il une autre plante ? c'est ce qu'il n'est pas aisé de savoir ;
 « ou bien le même arbre produirait-il une substance analogue au miel
 « sous un autre climat ? »

D'après les observations qui terminent cette note, j'ai conservé dans la traduction française le mot de l'original, *myrica*, afin de laisser la question indécise, comme elle paraît l'être encore à M. Desfontaines. En adoptant le mot tamarix, tel que M. Schweighauser l'a admis dans sa traduction latine, j'aurais induit le lecteur français en erreur ; puisqu'il est évident que le myrica des Grecs postérieurs à Hérodote, ou le tamarix des Latins, n'a jamais pu fournir de miel, et que le climat auquel le récit d'Hérodote rapporte ce fait singulier est celui de l'Asie Mineure, trop analogue aux autres parties des côtes de la Méditerranée, où croît spontanément le tamarix, pour permettre de supposer que cette plante puisse y avoir éprouvé de grandes modifications.

Pollux range le myrica parmi les arbres stériles et qui ne portent aucun fruit bon à manger (a). Hesychius se borne à dire que le myrica est une espèce d'arbre, et ajoute qu'on le nomme ainsi parce qu'il a servi à embaumer le corps de Myrrha ; mais il y a certainement confusion dans le texte, et cette dernière phrase ne se rapporte point au mot myrica ; elle a été corrigée par Alberti (b).

11. (XXXIV.) *Il survint une tempête terrible qui rompit les câbles, et ruina entièrement tous les ouvrages.* — M. Larcher a traduit, *qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux*. Comme l'auteur n'a point encore expliqué de quelle manière les ponts étaient construits, il me semble qu'il faut suivre sa marche, et ne pas parler ici de vaisseaux, puisqu'il n'en est point question dans le texte.

12. (XXXV.) *Fleuve aussi trompeur que les eaux sont sales.* — Il existe dans le détroit des Dardanelles un courant si rapide, que les anciens le considéraient comme un fleuve. Æschyle lui donne le nom de *courant* ou de *fleuve divin* : « Et Xerxès se flatta d'enchaîner, « tel qu'un esclave, l'Hellespont sacré, ce Bosphore rapide, rapide « courant des dieux (c). »

13. (XXXVI.) Dans ce chapitre, où Hérodote fait la description des ponts élevés sur le détroit pour le passage de l'armée de Xerxès, l'historien, en parlant des cordages employés à soutenir le plancher de ces ponts,

(a) Pollux, *Onomasticon*, l. I, segm. 234.

(b) Voyez Hesychius, *in voce* Μύρρα.

(c) Æschyle, *Persæ*, v. 690-691.

ajoute qu'une seule coudée de ceux qui étaient fabriqués en lin blanc était du poids d'un talent. On peut voir, dans la Table des Mesures, qu'un talent attique pesait plus de vingt-six kilogrammes; et M. Letronne, dans ses notes sur la nouvelle édition de Rollin (a), a été frappé, avec juste raison, de la pesanteur extraordinaire attribuée à une seule coudée d'un câble quelconque. Il a donc soupçonné qu'Hérodote avait mis, par mégarde, le nom d'une mesure pour une autre, comme, par exemple, coudée pour orgye (l'orgye équivaut à 1 M. 8472). Comme cette conjecture tend à faire disparaître du récit d'Hérodote une sorte d'invraisemblance qui pourrait choquer le lecteur, j'ai pensé qu'il me saurait gré de la consigner ici.

14. (XXXVI.) *Enfin on éleva de chaque côté, et dans toute la longueur des deux ponts, une palissade pour empêcher les chevaux et les bêtes de somme de s'effrayer à la vue de la mer.* — La construction de ces ponts a été le sujet de beaucoup de controverses; et le texte d'Hérodote a paru difficile à entendre dans quelques endroits. J'ai tâché de le rendre aussi intelligible qu'il m'a été possible, en suivant les leçons les plus accréditées; je vais, en outre, essayer d'expliquer ici ce qui peut y rester d'obscurité, en exposant l'idée que je me suis formée de ces travaux et de la manière dont ils ont été exécutés.

L'Hellespont, aujourd'hui le détroit des Dardanelles, est un canal de largeur inégale; ses eaux viennent de la Propontide, coulent avec rapidité, et le courant porte tantôt vers une rive, tantôt vers l'autre : il n'est, par conséquent, jamais entièrement parallèle à la côte, dont les détours sont sinueux. Tels sont les détails que M. Amédée Jaubert, un de nos plus habiles orientalistes, qui a plusieurs fois traversé ce détroit, a bien voulu me donner.

Le point choisi par les architectes de Xerxès pour le passage de l'Hellespont est parfaitement indiqué par Hérodote, entre Abydos et Sestos, un peu au-dessous de ce dernier lieu. C'est effectivement là où le détroit est le plus resserré; mais on remarque une grande différence entre la largeur de cette partie de l'Hellespont, telle qu'Hérodote la fixe, et celle que les observations modernes lui assignent.

L'historien énonce positivement (ch. XXXIV) que cette largeur est de sept stades. D'Anville, qui lui donnait seulement trois cent soixante-quinze toises environ (b), en avait conclu très-justement que le stade

(a) Tome III, page 108, *Œuvres de Rollin*, avec les notes, de M. Letronne. Paris, Firmin Didot, 1821.

(b) D'Anville, *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXVIII, p. 334.

employé était le stade de mille cent onze un neuvième au degré, ou de cinquante-une toises cent soixante-dix-neuf millièmes (a), dont sept donnent effectivement trois cent cinquante-neuf toises un quart, valeur très-rapprochée de celle de trois cent soixante-quinze. Cette évaluation a été admise par l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* (b), quoiqu'il lui eût été assez difficile d'expliquer comment on aurait pu disposer dans un espace aussi resserré le grand nombre de vaisseaux employés à former les ponts et ménager entre eux les trois ouvertures dont parle Hérodote.

La distance que donneraient les autres stades, tels que le stade persan ou le stade olympique, serait, pour le premier, de cinq cents toises environ, et pour le second, le plus grand de tous, de six cent soixante-douze. Mais aucune de ces évaluations ne peut s'accorder avec les mesures modernes.

La carte de l'Hellespont, insérée dans l'édition de l'an VII du *Voyage d'Anacharsis* (c), et qu'a dressée M. Barbié du Bocage, d'après celle qui avait été levée par M. l'amiral Truguet et d'après les observations de M. Tondou, insérées dans la *Connaissance des Temps de l'année 1789*, fixe la distance entre le cap de Nagara ou d'Abydos, le plus occidental de la côte d'Asie, et la côte d'Europe située en face, à onze cent vingt-cinq ou onze cent trente toises. Cette même distance, prise également entre la pointe de Nagara et la batterie de Boali, peu loin de Sestos, a été, pendant l'ambassade de M. le général Sébastiani, relevée de nouveau par le colonel Boutin, et portée à onze cent cinquante toises, évaluation qui diffère très-peu de celle que donne la carte de M. l'amiral Truguet, faite avant que l'on eût élevé la batterie de Boali, dont la situation peut aisément expliquer la différence peu importante qui existe entre les deux résultats (d).

Cependant, M. Juchereau de Saint-Denis (e), qui a été également

(a) Voyez M. Jomard, *Système métrique des Égyptiens*.

(b) Note 6 de l'Introduction, t. I^{er}. Cette note se retrouve encore sans aucune observation dans l'édition de l'an VII (Paris, Didot), quoique les cartes de l'Atlas joint à cette édition, et revu par M. Barbié du Bocage, assignent à la distance des deux rives du détroit une largeur presque deux fois plus grande.

(c) Voyez *Analyse critique des cartes géographiques du Voyage d'Anacharsis*, par M. Barbié du Bocage, et la carte n° 9 de l'Atlas, édition de Didot, an VII.

(d) Je dois ces renseignements précieux à M. Barbié du Bocage, qui a bien voulu me les donner avec une extrême obligeance.

(e) *Révolution de Constantinople en 1807 et 1808*, t. II, p. 54. Paris, 1819.

sur les lieux, n'estime qu'à huit cents toises la distance entre les forts de Kelidit-Baiar et de Soultanié-Calessi, qu'il regarde comme situés dans la partie la plus étroite de l'Hellespont. Mais lors même que l'on adopterait cette simple estime, de préférence à des mesures prises par des procédés rigoureux, ce qui ne peut se supposer, la distance serait encore bien plus considérable que celle qui résulterait des sept stades d'Hérodote, quel que fût le choix que l'on fît parmi les stades en usage de son temps.

Ainsi, il me semble qu'il est de toute impossibilité de concilier les expressions d'Hérodote avec le résultat des observations modernes; et l'on n'a pas même la ressource de supposer dans le texte une interpolation ou une de ces erreurs si communes lorsqu'il s'agit de la notation des valeurs numériques en lettres de l'alphabet, puisque Pline, qui écrivait cinq cents ans après Hérodote, ne donne à l'Hellespont, dans sa partie la plus étroite, que sept stades. Il ajoute à la vérité ces mots : *Ut dictum est* (comme on dit); mais ils prouvent seulement qu'il suivait une ancienne tradition dont on n'avait point, de son temps, cherché à vérifier l'exactitude (a). Il faut donc encore reconnaître ici une de ces difficultés que l'on doit renoncer à expliquer.

Mais en admettant comme une chose actuellement hors de doute, que la largeur du détroit, au point où Xerxès le passa, est beaucoup plus considérable qu'on ne le croyait anciennement, et même à la fin du siècle dernier, il convient d'examiner si l'on peut néanmoins concevoir que les rives en aient été réunies par un ou plusieurs ponts; car l'existence de ces ponts est, depuis une longue succession de siècles, un fait reçu qui a tout le caractère des vérités historiques, et je ne sais plus celles qu'il faudrait reconnaître, si l'on rejetait cette dernière. Aussi les observations qui ont fixé la véritable largeur du détroit, loin de démentir le fait de la construction des ponts, me semblent au contraire se concilier aisément avec ce fait même, et le récit d'Hérodote me servira de guide pour le prouver.

Suivant cet historien, deux ponts, du moins c'est ainsi qu'il faut entendre le texte d'après l'opinion des meilleurs critiques que j'ai suivie (b); deux ponts, dis-je, ont été jetés sur l'Hellespont, dans la partie la plus étroite de ce canal, qui a cependant encore, comme on vient de le voir, de onze cent trente à onze cent cinquante toises de large. L'un de ces ponts, le plus voisin de la Propontide, était formé de trois cent soixante navires; et le second, situé au-dessous du premier, de trois cent quatorze seulement. Ces vaisseaux étaient, les uns des na-

(a) Pline, l. IV, ch. 12.

(b) M. Schweighæuser, le major Rennell, Barthélemy, etc.

vires à cinquante rameurs, et les autres des trirèmes; ils étaient placés parallèlement, et lors même qu'on ne leur supposerait qu'une largeur moyenne de dix à douze pieds [M. Rennell leur donne onze pieds anglais (a)], ils devaient occuper au moins un espace, dans l'un des ponts, de six cents toises, et dans l'autre de cinq cent vingt-huit. Il y avait donc un intervalle moyen dans le premier, de neuf pieds au plus entre chaque navire, et dans le second, d'environ dix à douze pieds; et comme ces intervalles étaient encore diminués, pour ménager dans la ligne des vaisseaux les trois grandes ouvertures dont parle Hérodote, il s'ensuit que l'espace entre les navires était assez resserré pour que les câbles qu'ils soutenaient, et qui probablement reposaient sur quelque saillie extérieure au corps du bâtiment, n'eussent pas, entre chaque navire, une portée trop grande, nuisible à la solidité du pont, et qu'en même temps la séparation d'un bâtiment à l'autre fût assez large pour les empêcher de se toucher dans le mouvement des vagues.

Ces deux files de navires étaient placées sur une ligne oblique; *mais ils se trouvaient dans la direction du courant du canal, afin que les câbles fussent maintenus dans une égale tension.* Telles sont les expressions d'Hérodote. Cette disposition était, à ce qu'il me semble, un perfectionnement que les constructeurs avaient donné aux derniers ponts, et qui sans doute manquait à ceux que la tempête venait de détruire. Les premiers architectes, en voulant faire les deux ponts directs et dans la ligne la plus courte, n'avaient pu placer les navires dans le fil de l'eau, puisque le courant est oblique à la côte; il prenait donc une partie des vaisseaux par leur travers, et cette position, qui probablement fut aussi une des causes de leur destruction lors de la tempête, nuisait encore à la solidité des ponts, puisque les câbles, partant du rivage et portés par les navires, devaient être inégalement tendus, suivant que ces navires avaient leur quille plus ou moins dans le fil de l'eau et se trouvaient plus ou moins entraînés par le courant.

Dans la seconde construction, on avait remédié à ces inconvénients, en plaçant tous les bâtiments dans le fil de l'eau, et il en était résulté que leur position, et par conséquent la ligne que décrivait le pont, étaient obliques l'une et l'autre à la direction du canal. C'est en ce sens que l'on peut entendre l'expression d'Hérodote, *obliques à la mer du Pont-Euxin.* Il doit seulement paraître assez singulier que notre historien ait été chercher, pour terme de comparaison de la direction des ponts une mer aussi éloignée, séparée du canal de l'Hellespont par la Propontide et le Bosphore de Thrace, et je serais porté à croire qu'il

(a) *Geographical System of Herodotus*, p. 126.

se trouve quelque lacune ou quelque altération dans le texte de ce passage. Quoi qu'il en soit, la largeur du canal n'était pas, comme on voit, un obstacle absolu au succès de l'entreprise, et le nombre des vaisseaux qui furent employés répond à cette largeur.

Le reste du système de la construction s'entend très-facilement. Les navires, peu distants entre eux, portaient les câbles, qui, d'une rive à l'autre, étaient tendus par des cabestans pour recevoir le plancher des ponts. Ces câbles n'étaient pas simples, mais formés de deux cordages de lin blanc, ou de quatre de papyrus tordus ensemble; et la différence entre les deux espèces de câbles s'explique par ce qu'Hérodote ajoute plus bas, où il dit que les cordages de lin blanc étaient d'une qualité bien supérieure à ceux de papyrus. En effet, une coudée des premiers pesait un talent; et l'on conçoit ainsi qu'un câble composé de deux cordages de lin blanc pouvait rendre le même service qu'un câble composé de quatre cordages de papyrus. C'est ainsi que j'ai cru devoir entendre le texte pour lui donner un sens intelligible.

Le plancher des ponts était composé de madriers contigus. On avait chargé la surface de fascines et de terre, pour en rendre l'usage plus facile, et élevé de chaque côté une sorte de palissade, ou de parapet, qui empêchait les animaux de s'effrayer à l'aspect de la mer.

Telle est l'idée que je me suis formée de cette construction, qui a pu s'exécuter et subsister, pour un temps très-court, dans une saison et dans des circonstances favorables, sur un trajet de onze cents à onze cent cinquante toises : je n'y vois rien qui excède ce que l'état des arts à cette époque et les moyens dont Xerxès disposait pouvaient lui permettre d'entreprendre et d'achever.

15. (XXXVII.) *Le soleil disparut de la place qu'il occupait dans le ciel.* — En consultant les astronomes, on ne trouve, aux environs de l'époque du passage de Xerxès en Grèce, d'éclipse visible dans l'Asie Mineure que pour les années 481 et 479 avant l'ère vulgaire : la première au printemps, la seconde en automne; mais comme les chronologistes fixent l'invasion des Perses à l'année 480, il faudrait avancer ou reculer cette époque d'une année, pour la mettre d'accord avec les observations astronomiques; or ce changement, qui ne pourrait se faire sans déranger en même temps l'ordre chronologique d'une foule de faits antérieurs ou postérieurs au passage de Xerxès, et dépendants de la date qu'on lui assigne, entraînerait de nouvelles difficultés. Une solution plus simple se présente : l'éclipse de l'année 481 s'appliquerait facilement à l'époque du départ de Xerxès de Suze, départ qui a eu lieu effectivement au printemps de cette même année; et l'on pourrait croire qu'Hérodote, induit en erreur par quelques récits, a indiqué

ce phénomène pendant la marche de Xerxès de Sardes à Abydos, au lieu de le placer dans l'année précédente pendant la route de Suze à Sardes. Cette explication très-naturelle rétablirait sans peine l'ordre chronologique; mais alors il serait difficile d'expliquer l'aventure de Pythius, qui ne se détermine à demander la faveur de conserver un de ses fils, que par la crainte que lui inspire l'éclipse, et comme cette éclipse aurait eu déjà une année de date, Pythius devrait en avoir entendu parler avant le temps même où il reçoit avec tant de magnificence Xerxès et son armée.

Je ne vois donc aucun moyen de résoudre cette dernière difficulté, à moins que l'on ne suppose encore qu'Hérodote, trompé par le récit qu'il suivait et qui déplaçait le phénomène, ne l'ait été également sur les motifs qui avaient décidé Pythius à faire près du roi la démarche qui lui a si mal réussi, et n'ait attribué cette démarche à une cause différente de celle qui l'avait réellement motivée. Je laisse le lecteur se décider.

16. (XXXIX.) *Ordonna d'aller saisir l'ainé des fils de Pythius et de le couper en deux par le milieu du corps.* — Cette atrocité est racontée un peu différemment par Sénèque (a); il suppose que Xerxès laissa Pythius maître de choisir celui de ses enfants qu'il voulait conserver près de lui, et que ce fut sur le fils qu'il désigna que le roi fit exercer le traitement cruel rapporté par notre historien.

Quelle que soit celle des deux versions que l'on adopte, l'action en elle-même est également barbare. Je trouve seulement, dans le récit de Sénèque, un de ces raffinements de cruauté qui sont assez dans le caractère des despotes. On en a vu un exemple plus haut (b), au sujet d'Œobasus, que Darius trompe indignement par une équivoque: il se pourrait bien que Xerxès eût voulu imiter ici son père. Sénèque rapporte aussi l'aventure d'Œobasus (c).

17. (XL.) *La pointe tournée vers la terre.* — Était-ce marque de respect? était-ce défiance? J'inclinerais assez pour le dernier motif. On peut, en effet, remarquer ici que la plupart des corps de troupes qui forment le cortège de Xerxès avaient la pointe de leurs piques tournées vers la terre, ou portaient même à l'extrémité, au lieu du fer ordinaire, des boutons en forme de pommes ou grenades d'or et d'argent, qui rendaient ces armes inutiles. On ne craignait pas ainsi qu'ils les tournassent contre celui qu'ils étaient chargés de défendre. Ce genre

(a) Sénec., *de Ira*, l. III, ch. XVII.

(b) L. IV, ch. LXXXIV.

(c) Sénec., *de Ira*, l. III, ch. XVI.

de précaution a eu lieu dans quelques cours modernes, où les hommes qui montaient la garde dans l'intérieur avaient la batterie du fusil tournée en arrière.

18. (XLVI.) *Ne nous laisse goûter quelques douceurs dans la vie que pour mieux nous faire sentir combien elle (la Divinité) est jalouse de notre bonheur.* — Cette idée revient, comme on voit, fréquemment dans Hérodote; et, à ce qu'il paraît, elle était de son temps un principe religieux. Dans la difficulté de prendre un parti sur la grande question de l'origine du bien et du mal, et d'admettre deux puissances opposées, les raisonneurs de cette époque supposaient, dans la Divinité, prise en général, soit un penchant à la malignité, soit une envie de faire du mal, de tromper les espérances, et surtout d'endormir les hommes dans la prospérité, de les élever même pour rendre leur chute plus terrible (a); soit, enfin, le besoin de venger, comme les despotes de la terre, son orgueil blessé par les prétentions ridicules de quelques faibles mortels qui croyaient pouvoir dans leurs œuvres s'égaliser à elle, ou se passer de son secours dans leurs entreprises. En admettant ces penchants comme inhérents à la Divinité, et faisant partie de son essence, les anciens raisonnaient juste dans les conséquences qu'ils tiraient d'une telle hypothèse. On pouvait espérer de détourner les effets de cette malignité par des prières, des soumissions, une résignation absolue, et par des flatteries; car, puisque cette malignité était une faiblesse, elle en supposait d'autres. Si l'on ne réussissait pas par ce moyen, il fallait recourir à des sacrifices, offrir en échange de la tête menacée une autre victime sur laquelle la mauvaise humeur de la Divinité pût s'exercer; et ces sacrifices lui étaient d'autant plus agréables que la victime était plus pure, plus innocente, plus précieuse à celui qui l'offrait. De là, ces horribles holocaustes, et l'accomplissement de ces vœux exécrables qui ont déshonoré l'espèce humaine pour plaire à un Dieu que l'homme imaginait d'après lui.

Une plus juste et plus grande idée de l'Être suprême, acquise par un meilleur emploi de notre raison et les vives clartés répandues par une saine philosophie, auraient dû bannir entièrement des systèmes religieux plus récents cette antique et dégradante opinion de la Divinité; mais elle s'est tellement identifiée avec notre propre faiblesse, elle convient tellement à des passions que nous ne pouvons excuser qu'en y associant Dieu même, qu'elle se retrouve debout, au milieu des

(a) Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.

(CLAUDIUS, in *Rufinum*, l. I, v. 22-23.)

préceptes plus purs et des dogmes plus majestueux des religions modernes. On dit encore qu'il faut à ce Dieu, que nous reconnaissons si puissant, si juste, et surtout si parfaitement bon, des victimes, et des victimes innocentes pour apaiser sa colère; c'est encore lui qui punit les nations des fautes de leurs chefs, et les chefs des empires des fautes des peuples; qui suscite ces conquérants ces insatiables ambitieux, ces fléaux de l'humanité, qu'il charge de ravager la terre et de venger sur la foule innocente, écrasée, les grands crimes des grands coupables.

19. (XLIX.) *Et il n'est pas, vous le savez, dans le cœur de l'homme de se rassasier de prospérités.* — La même pensée se trouve dans *Æschyle*; « Tout mortel est insatiable de prospérités, » dit le chœur dans *Agamemnon*, vers 1326-1327.

20. (XLIX.) *Le plus sage est celui qui hésite à prendre un parti, et qui se montre ensuite le plus décidé dans l'exécution.* — *Démosthène* et *Salluste* disent la même chose : « Délibérez beaucoup avant de commencer; mais, quand vous aurez résolu, exécutez promptement (a). »

21. (LIII.) *Aux dieux à qui la Perse est échue en partage.* — C'est le sens littéral du texte, et j'ai cru devoir le conserver : il semble même que l'expression employée par *Hérodote* jette quelque clarté sur les opinions théologiques du temps. Les Perses, suivant lui, ne reconnaissaient qu'un petit nombre de dieux (b); ne leur élevaient ni temples, ni autels, et se rapprochaient beaucoup plus que les Grecs du monothéisme et de la spiritualité; mais ils croyaient en même temps leurs dieux des dieux propres à la Perse, exclusivement attachés à ce pays, et qui ne se mêlaient que de ses affaires, sans s'occuper de celles des autres nations. Quand les Perses étaient victorieux, leurs dieux avaient été plus forts que ceux de leurs ennemis; quand ils étaient battus, leurs dieux avaient été plus faibles. C'est, à ce qu'il paraît, la première idée que les hommes se sont faite de la Divinité : elle était pour chaque société primitive un génie, un protecteur, qui avait affaire aux génies et aux protecteurs des autres sociétés, à peu près comme les rois qui font la guerre ou la paix entre eux. La notion d'un Dieu unique, créateur, maître et ordonnateur de l'univers, n'est venue qu'après.

Il ne paraît pas que les Hébreux même fussent, avant la captivité,

(a) *Démosthènes*, *Philipp.*, I. — *Salluste*, *Bellum Catilinar.*, p. 3, édit. varior. Hack, 1654.

(b) Voyez liv. I, ch. CXXXI et CXXXII.

très-fermement attachés à cette notion d'un Dieu unique (a) ; et le stoïcien Cléanthe, qui, le premier, dans un hymne justement admiré, a célébré Jupiter comme le seul dieu de l'univers, ne vivait que deux cent cinquante ans avant l'ère vulgaire.

Je me suis occupé de cette question dans la note 29^e du Livre II (b).

22. (LX.) *On réunit dans un espace de terrain dix mille hommes serrés le plus possible les uns contre les autres.* — J'ai suivi dans ce passage la correction de M. Schweighæuser, qui propose de lire : *συνάξαντες*, au lieu de *συνατάντες*, quoique M. Letronne trouve le mot substitué insolite (c) ; mais comme ces expressions, *serrés le plus possible*, qui résultent de la nouvelle leçon, entrent parfaitement dans l'esprit du reste de la phrase, tandis que l'ancienne n'offre, suivant l'opinion même de M. Letronne, qu'une répétition inutile du premier membre de cette même phrase, j'ai cru devoir exprimer dans ma traduction une idée qui complète en quelque sorte celle que l'on doit se former de l'opération qu'Hérodote nous décrit, sans me permettre, toutefois, de décider entre deux autorités l'une et l'autre très-respectables pour moi.

23. (LXI.) *Leur tête était entourée de cette sorte de bonnets flexibles, qu'ils nomment tiars.* — M. Mongès, dans un Mémoire sur l'habillement des Perses (d), traduit l'expression du texte d'Hérodote, par *bonnet fait d'étoffe molle*. La tiare des Perses, aurait été alors une sorte de turban.

Quoi qu'il en soit, le mot de *tiare*, et celui de *mître* que l'on verra employé plus bas (ch. XC), pour désigner un autre genre de coiffure dont les rois cypriens faisaient usage, sont passés dans nos langues modernes ; mais ils ont été donnés à des coiffures qui ne rappellent, à ce qu'il me semble, aucune idée de celles qui portaient ces noms chez les anciens.

24. (LXII.) *Les Mèdes s'appelaient autrefois Ariens.* — Il paraît, d'après l'opinion de M. de Sainte-Croix (e), qu'il ne faut pas confondre ce nom d'*Ariens*, *Ἄριοι*, avec celui des *Aréiens*, *Ἄρειοι*, qui, dans le dénombrement des satrapies, font partie de la seizième (f). Ces Aréiens

(a) So dass, das Volk (die Hebræer) auch vor dem Exil den Begriff eines einzigen Gottes, nie fest halten konnte (Adelung, *Mithridates*, T. I, p. 357.)

(b) Voyez t. I, p. 287.

(c) *Journal des Savants*, janvier 1817, p. 49.

(d) Tome IV des *Mémoires de l'Institut*, p. 7.

(e) *Examen critique des Historiens d'Alexandre*, p. 380.

(f) Voyez livre III, ch. xciii, t. I, p. 360.

s'y trouvent compris dans un même gouvernement avec les Parthes, les Sogdiens et autres peuples très-reculés vers l'est et voisins de la Bactriane. Ce sont aussi probablement ces mêmes Aréiens, qui, plus bas, au chapitre LXVI, reparaissent, quoiqu'avec une orthographe différente (Ἄριοι, Ariens), comme ayant fourni un corps de troupes dans l'armée de Xerxès, puisqu'ils sont placés à la suite des Indiens, et précèdent les Parthes; ce qui les range selon l'ordre géographique qu'ils ont occupé dans le dénombrement des satrapies.

Cependant le nom d'Ariania, donné par Étienne de Byzance à une petite province de la Perse, et conservé par les géographies persans sous celui d'Aran, au pays situé entre l'Aderbedjan et la Géorgie (a), prouve que le nom d'Arie était resté à une partie de l'ancienne Médie. En effet, Diodore de Sicile (b) fait mention d'un peuple d'Aréianiens, auxquels il donne pour législateur un certain Zathraustes, qui, suivant M. Anquetil du Perron, est évidemment Zoroastre (c); or, d'après l'opinion la plus généralement reçue, Zoroastre était né dans l'Atropatène, partie de la Médie septentrionale, aujourd'hui l'Aderbedjan (d). Ces Aréianiens, qui eurent Zoroastre pour législateur, étaient donc des Mèdes, comme les Ariens d'Hérodote; et la différence qui existe entre les deux noms tient seulement à la manière de les écrire et de les prononcer. Enfin, les inscriptions grecques, trouvées à Naschi-Roustang, portent plusieurs fois le mot Arianon; et M. Sylvestre de Sacy pense qu'il doit s'appliquer à la Perse en général, à l'Iram, mot qui a été altéré par l'orthographe et la prononciation des Grecs (e).

Ainsi les traces du nom d'Ariens, traces qui ont subsisté si longtemps dans les contrées occupées par la Médie, et la savante interprétation que M. Sylvestre de Sacy donne de ce mot, ne permettent pas de douter que les Mèdes n'aient porté, dans une antiquité très-reculée, le nom d'Ariens; par la suite, il a été changé en celui de Mèdes, non pas, comme le dit Hérodote, parce que les Ariens le prirent de Médée de Colchos, étymologie que l'on doit, ainsi que beaucoup d'autres, attribuer à l'ignorance des Grecs dans les langues étrangères, mais parce qu'ils l'ont puisée à quelque autre source qui nous est inconnue.

(a) *Mémoires sur diverses Antiquités de la Perse, et sur les Médailles des Sassanides*, par M. Sylvestre de Sacy. Paris, 7793. Imprimerie royale, p. 47 et suiv.

(b) Livre I, ch. xcv.

(c) *Recherches sur les Anciennes Langues de la Perse*, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXXI, p. 376.

(d) Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 260.

(e) *Mémoires sur les Antiquités de la Perse*, p. 47 et suiv.

Aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne Médie est occupé par les provinces persanes d'Aderbedjan, Schirwan, Ghilan, Masandéran, qui ont formé plus tard l'Irak adgémý ou Irak persan (a). De ces provinces, la plus remarquable est d'Aderbedjan ou Terre de Feu (b), l'Atropatène des anciens. Ce nom d'Atropatène paraît même n'être qu'une corruption du mot persan, quoique d'Anville lui attribue une origine différente, et le fasse dériver de celui d'un roi qui s'appelait Atropatès (c). Dans l'Aderbedjan se trouvent la ville de Tauris et celle d'Urmia, que quelques-uns regardent comme la patrie de Zoroastre. M. Amédée Jaubert, à qui j'ai l'obligation de plusieurs remarques dont j'enrichis cette note, et qui a été sur les lieux, a observé, dans les environs d'Urmia, des débris de volcan, des sources d'eaux chaudes abondantes; et le pays passe en outre pour être exposé fréquemment à des tremblements de terre, circonstances qui semblent toutes justifier le nom qu'il a porté dans l'antiquité et qu'il conserve encore aujourd'hui. Elles peuvent même jeter quelque jour sur l'origine du culte du feu, puisque Zoroastre, que l'on regarde comme l'auteur de ce système religieux, était né dans cette contrée; fait sur lequel les meilleurs critiques sont tous d'accord, soit qu'ils fassent remonter son existence jusqu'à 1250 ans avant l'ère vulgaire, ainsi que M. de Volney, qui appuie son opinion de toutes les preuves qu'une critique éclairée et les plus savantes recherches peuvent fournir, a essayé de le démontrer (d), soit qu'ils la rapprochent jusqu'à l'année 520, comme l'ont fait plusieurs autres, et particulièrement M. Adelung (e).

Je ne dois pas, au surplus, négliger d'avertir mes lecteurs que les détails que je donne ici sur l'emplacement de l'ancienne Médie trouvent une nouvelle autorité dans l'ouvrage que M. de Saint-Martin a publié sous le titre de *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* (f), ouvrage également remarquable par la nouveauté du sujet et les recherches qu'il contient. Un de ces Mémoires, faussement attribué à Moyse de Chorène, sous le nom de *Livre de Géographie*, et que M. de

(a) Adgémý est le nom donné par les Arabes aux Persans. Il signifie qui a de la peine à parler, et par extension, barbares. Il est assez remarquable que les Arabes aient, comme les Grecs, désigné par le même nom les peuples qui ne parlaient pas leur langue.

(b) Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 260.

(c) D'Anville, *Géographie ancienne*; Médie.

(d) *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, II^e partie, p. 276.

(e) *Mithridates*, t. I, p. 256.

(f) Paris, Imprimerie royale, 1819.

Saint-Martin a publié en arménien, avec une traduction française, contient sur la Médie le passage suivant :

« La Médie, qu'on appelle K'housdi-K'habgokh, est voisine de l'Arménie; on y trouve les provinces d'Aderbadagan, de Rhé, de Kilan, « de Mougan de Tilioum, d'Almadan; de Tampwar, de Sbarasdan, « d'Ami, de K'hschosch et de Rhovan : elle renferme des montagnes, « des fleuves, le lac K'habodan, et beaucoup de villes, parmi lesquelles « est Kansag-Schahasdan (a). »

On reconnaît évidemment dans plusieurs de ces noms, altérés par la prononciation ou l'orthographe arménienne, ceux des provinces persanes qui occupent de nos jours l'emplacement de l'ancienne Médie. M. de Saint-Martin en a fait le rapprochement, et retrouve, particulièrement, dans l'Aderbadagan des Arméniens, la province d'Aderbedjan, ou Terre de feu des Persans, et dans le lac K'habodan celui d'Urmia (b).

25. (LXIV.) *Des arcs faits avec une espèce de roseau.* — Ce roseau est probablement le bambou, dont les Indiens se servaient pour fabriquer leurs arcs et leurs flèches. (Voyez ce qui a été dit sur cette plante, à la note 29 du livre III, tome 1^{er}, page 424.)

26. (LXIV.) *La sagare.* — Espèce de hache à deux tranchants; elle était aussi l'arme des Massagètes. (Voyez, livre 1^{er}, ch. CCXV.) Cette arme, donnée à un peuple scythe, est une nouvelle preuve que les Massagètes n'étaient eux-mêmes qu'un peuple d'origine scythe.

27. (LXIX.) *D'une saye ample, connue sous le nom de zeira.* — C'était, à ce qu'il paraît, le nom grec donné à un vêtement très-large et très-ample, qui se jetait sur les épaules. Hésychius et Harpocrate (c) en font une sorte de manteau semblable à l'*éphaptis*, ou manteau qui se portait par-dessus la tunique.

Timée, le sophiste, dans son Lexicon, s'éloigne de cette idée; il rend le mot *zeira* par ceux de χιτῶνες ἀνακεκολλημένοι, qui signifient à la lettre, *tuniques plissées*, ou mieux, *tuniques dont les plis sont collés ensemble* : on pourra choisir. Je pense pourtant que l'interprétation donnée par Hésychius et Harpocrate est bien plus vraisemblable; du moins elle se rapproche beaucoup du vêtement actuel des Arabes, et même de celui que portent encore de nos jours les paysans du royaume de Valence, qui le tiennent des Maures.

28. (LXIX.) *Des arcs fabriqués avec des spathes de palmier.* — Les botanistes donnent le nom de *spathe* à une enveloppe membraneuse

(a) *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, p. 371.

(b) *Id.*, *ibid.* note 83, p. 390.

(c) Hésychius et Harpocrate, *in voce* Ζεῦρᾱ.

qui, dans la famille des palmiers, renferme le régime auquel sont attachées les fleurs des deux sexes. Cette enveloppe se déchire à l'époque de la fécondation de la plante : elle est coriace, assez forte, mais elle n'a ni le volume ni la rigidité convenables pour en tirer un arc, et surtout des arcs de six pieds. Il faut donc croire qu'Hérodote désigne ici, sous le nom de *spathe*, une partie de l'arbre différente de celle à laquelle les botanistes ont conservé ce nom ; mais comme je n'en vois aucune qui puisse être employée à faire des arcs, et que, s'il n'eût été question que du bois du palmier, Hérodote aurait simplement dit, des arcs faits en palmier, je croirais qu'il a voulu seulement parler de la corde de ces arcs, que l'on peut concevoir tirée des filaments du spathe. C'est la seule manière raisonnable d'entendre ce passage.

29. (LXIX.) *Leurs flèches en roseau, d'une petite dimension, et très-aiguës.* — Quelques critiques ont lu, au lieu du mot *μικροὺς*, *petits*, de l'original, *μακροὺς*, *grands*, qui se trouve aussi dans quelques manuscrits. L'erreur est facile, et la correction légère : cependant, M. Schweighæuser n'a pas cru devoir admettre cette leçon ; et je pense qu'il a eu raison. Il faut d'abord remarquer que le texte dans lequel on lit ἐπὶ δὲ, annonce, par l'emploi de cette dernière particule, qu'il s'agit d'une observation qui doit fixer l'attention ; et en effet, c'est par opposition avec la grandeur des arcs des Arabes, que l'on fait observer que leurs flèches étaient petites. Hérodote n'eût pas employé cette tournure de phrase, s'il eût voulu dire seulement que les flèches étaient grandes.

Ensuite, il ne s'agit pas ici d'une grandeur absolue ; et les flèches des Arabes pouvaient être petites par rapport à celles que les autres nations employaient, sans être pour cela disproportionnées avec les arcs dont ils se servaient.

Enfin, la conséquence que l'on tire de la grandeur de l'arc pour conclure que les flèches devaient être nécessairement grandes, ne me paraît pas rigoureuse : on ajustera très-bien sur un arc de six pieds une flèche de deux à trois pieds, si la tension que l'on peut faire subir à l'arc ne présente pas une ouverture plus grande : ainsi l'arc des Arabes pouvait être plus long, par comparaison à celui dont les autres nations faisaient usage, tandis que la flèche était, au contraire, plus petite ; et je ne vois rien qui implique là contradiction. J'ai donc traduit conformément au texte maintenu par M. Schweighæuser.

M. Jacobi, dans sa traduction allemande, a suivi la correction de M. Larcher et de Paulmier de Grantmenil (a).

(a) *Exercitationes in Herodotum*, ad libr. VII, p. 32.

30. (LXXVI.) *Les ***.* — Il est évident qu'il existe ici une lacune dans le texte, ainsi que Paw l'avait indiquée; car il est impossible de rapporter, comme quelques-uns l'ont fait, tout ce chapitre aux Thraces d'Asie, les seuls dont il peut être question dans le dénombrement, et dont Hérodote vient de décrire l'habillement et les armes: ainsi, tous les nouveaux détails qu'il donne s'appliquaient nécessairement à un autre peuple dont le nom aura échappé aux copistes, et se sera perdu.

M. Wesseling avait supposé qu'on lisait dans ce passage le nom des Chalybes, peuple voisin des nations dont l'historien vient de parler, et qui n'est pas compris dans le reste du dénombrement; mais cette correction fort ingénieuse portant sur une simple conjecture, je n'ai pas cru devoir l'admettre, et j'ai préféré laisser en blanc le mot omis.

31. (LXXVI.) *Des javelines semblables à celles qui servent à la chasse du loup.* — La conformité des mots λυκίος, Lycien, et λύκος, loup, a fait croire qu'il s'agissait ici seulement des javelines faites en Lycie, à la mode des Lyciens, et ce sens a été suivi par MM. Larcher, Beloë et Jacobi. Cependant, comme dans tout le reste de la description, lorsqu'Hérodote compare les armes d'un peuple avec celles d'un autre, il ne se sert jamais d'une expression analogue à celle qu'il emploie ici (προβόλους λυκοεργέας), j'ai pensé, comme M. Schweighæuser, que c'était véritablement une arme de chasse qu'il voulait désigner. D'ailleurs le mot προβόλος est particulièrement appliqué aux instruments de vénerie (a).

Il faut remarquer aussi que, dans le chapitre suivant, Hérodote, en parlant d'arcs lyciens, dit: τόξα λυκία, et non τόξα λυκοεργέα.

32. (LXXXVI.) *Les Caspires.* — On lit dans le texte: *les Caspiens*, mais comme Hérodote vient de les nommer un peu plus haut, il y a tout lieu de croire qu'il parle ici d'un autre peuple. M. Schweighæuser soupçonne que ce sont *les Caspires*, dont il a déjà été question (l. III, ch. xciii). Cette conjecture est très-vraisemblable, et je l'ai adoptée. M. Jacobi a supprimé le mot, et ne parle que des Paricaniens.

33. (XC.) *La coiffure de leurs rois consistait en une mitre roulée autour de la tête; tous les autres portaient des cidares.* — Je lis dans le texte, κιτάρις au lieu de κιθῶνας, par opposition aux mitres, que les rois seuls portaient. La cidare était une sorte de coiffure. (Voy. Pollux, l. X, segem. 162.) MM. Larcher et Jacobi ont adopté cette correction qui est très-raisonnable. M. Schweighæuser ne l'a pas introduite dans le texte, mais l'indique dans la version latine.

Quant à la manière dont la coiffure nommée *mitre* était roulée autour

(a) Pollux, *Onomastic.*, l. V, segm. 23.

de la tête des rois cypriens qui en faisaient usage, nous avons de la peine à l'expliquer d'après la forme que les modernes ont donnée aux mitres dont les évêques se servent; mais j'ai déjà fait observer, dans une note précédente (a), que les mots de *tiare* et de *mitre* ne rappellent en aucune manière les coiffures auxquelles ils s'appliquaient chez les anciens, et pourraient être plus justement rapportés aux turbans des Turcs.

34. (CIII.) *Je connais parmi les Perses de ma garde tel homme qui ne craindrait pas de combattre contre trois Grecs à la fois.* — Pausanias raconte que, par la suite, sous le règne de Darius, fils naturel d'Artaxerxès, qui venait de détrôner Sogdianus, un Grec, nommé Polydamas, appelé à Suze, avait combattu seul contre trois de ces Perses, nommés *les Immortels*, et les avait tués tous les trois, quoiqu'ils l'eussent attaqué ensemble. Il y a tout lieu de croire que ce fut le souvenir du discours de Xerxès à Démarate et le désir de venger l'honneur des Grecs qui avaient amené ce combat, ou du moins qui ont servi de texte à ce conte, si le fait est controuvé (b).

35. (CXI.) *Ce sont toujours des Besses qui chez les Satres interprètent les oracles.* — Ces Besses étaient un autre peuple de la Thrace méditerranée, encore plus barbare que les Satres. Les prêtres du temple de Bacchus étaient probablement choisis parmi cette nation féroce.

36. (CXIV.) *Il paraît que cet usage d'enterrer les hommes vivants est originaire de la Perse.* — Hyde, dans son savant ouvrage sur l'ancienne religion des Perses, ne leur dispute pas le mérite de l'invention de ce genre barbare de supplice; mais, entraîné par ses opinions, il croit que l'usage de sacrifier des hommes à la Divinité vient de l'histoire du sacrifice d'Abraham, mal entendue par les païens (c). Je ne sais si cette opinion est bien fondée, et surtout bien honorable pour les juifs; ce que je sais seulement, c'est qu'il n'est que trop avéré pour l'honneur de l'humanité, que cette affreuse superstition avait fait de grands progrès en Asie et en Afrique. La peinture si animée et si philosophique que Plutarque nous a laissée des maux causés par la superstition, prise en général, contient sur les excès de barbarie qu'elle a enfantés quelques détails qu'on ne peut lire sans frémir: « N'aurait-il pas été, s'écrit Plutarque, plus heureux pour les

(a) Note 23 sur le ch. LXI de ce livre.

(b) Voyez Pausanias, L. VI, *Élide* II, ch. V.

(c) Nam ex male intellecta Abrahami historia, Ethnici elicuerunt, quod si aliquis grande aliquid à cælo petendum haberet, id obtineret per holocaustum humanum. (Hyde, ch. II, p. 25 et suiv. édit. Oxford, 1760.)

« Carthaginois d'avoir pris pour législateur un Critias, un Diagoras, « qui ne croyaient ni à l'existence des dieux, ni à celle des génies ou « des démons, que d'aller offrir à Saturne, non pas comme le dit Em- « pédocle, qui se moque de ceux qui immolent des animaux, des sa- « crifices où un père égorge, sans le connaître, son fils bien-aimé, sous « une forme différente, et l'offre stupidement aux dieux ; mais des sa- « crifices où des parents égorgent leurs propres enfants, les connais- « sant très-bien, et parfaitement instruits de ce qu'ils font ? Et, ce « qu'il y a de plus inconcevable, ceux qui n'en avaient point à eux, « en achetaient à des pauvres, comme on achète des agneaux ou des « chevreaux. De plus, il fallait que la mère, elle-même, assistât sans « pleurer au sacrifice (a) ; et si elle poussait quelque gémissement, on « la condamnait à une amende, et l'enfant n'en était pas moins im- « molé (b). »

Les Romains n'ont pas été exempts de cette indigne superstition : dans les grandes calamités, ils enterraient des hommes vivants. Tite-Live rapporte qu'après la bataille de Cannes, on enterra, dans le Forum, un Gaulois et une Gauloise, avec un Grec et une Grecque (c).

Au surplus, ces pratiques révoltantes dérivait toujours de ce préjugé religieux, absurde en lui-même, mais généralement répandu dans l'antiquité, qui supposait la Divinité maligne, jalouse du bonheur des mortels, et qui ne s'apaisait dans sa colère, ou ne vendait ses faveurs aux hommes qu'au prix du sacrifice de ce qu'ils possédaient de plus précieux. J'en ai parlé plus haut (c).

Les barbaries exercées chez les nations modernes, par principe religieux, ne découlaient pas, à la vérité, du même préjugé ; mais l'humanité n'en a pas moins à gémir, et elles ne sont pas moins insultantes pour la Divinité : les auto-da-fé et les hommes enterrés vivants dans la Perse et à Rome, pour apaiser la colère divine ; les sacrifices à Saturne, et l'enfant qu'une femme condamnée à être brûlée vive comme hérétique, sous le règne de Marie d'Angleterre, met au jour dans les douleurs d'un horrible supplice, et que le magistrat qui préside à l'exécution fait rejeter dans les flammes, sont des barbaries qui peuvent

(a) On lit dans la traduction d'Amyot : *la mère qui a vendu l'enfant* ; mais ces derniers mots ne sont pas dans le texte : ce qui me fait penser que Plutarque entend que ce raffinement de barbarie était applicable à toutes les mères.

(b) Plutarque, *De Superstitione*, t. VI, édit. Reisk., p. 654.

(c) Tit.-Liv., lib. XXII, ch. LVII.

(d) Voyez ci-dessus, note 18 de ce livre.

aller de pair. Ainsi, nous n'avons rien en ce genre à envier à ceux qui nous ont précédés.

Les Grecs seuls paraissent avoir échappé à cette horrible contagion, et il faut remarquer, comme une honorable exception, que leurs annales positives n'offrent aucun exemple de sacrifices humains. L'histoire d'Iphigénie, et celle du meurtre commis par Ménélas, en Égypte, sur deux enfants du pays, pour se rendre les vents favorables (a), appartiennent l'une et l'autre aux temps fabuleux : la première, d'ailleurs, n'est qu'une magnifique allégorie de l'ambition punie.

37. (CXXV.) *Et ne se jetaient que sur les chameaux.* — Les anciens étaient persuadés que les lions recherchaient particulièrement la chair des chameaux, et la préféraient à toute autre. Élien, qui rapporte aussi cette observation, trouve qu'Hérodote montre peu d'instruction, puisqu'il s'étonnait que les lions se jetassent sur les chameaux, quoiqu'ils n'en eussent jamais vu ; et il croit expliquer parfaitement le fait en l'attribuant à ce que l'appétit naturel des animaux suffit pour éveiller en eux le désir de s'emparer d'une nourriture qui leur a été jusqu'alors inconnue, lorsqu'elle leur est propre (b) : mais c'est positivement cet instinct qui excite justement la surprise d'Hérodote ; et l'explication que donne Élien n'en découvre nullement la cause. Du reste, elle nous est aussi inconnue aujourd'hui qu'elle l'était des anciens, et fait partie de ces secrets qu'il faut se borner à admirer ou à observer, sans prétendre les approfondir. Élien, comme beaucoup d'autres, se contentait de mots ; Hérodote était plus difficile.

38. (CXXVI.) *Mais il se trouve des lions dans l'espace compris entre ces deux fleuves (le Nestus et l'Achéloüs).* — Depuis longtemps on ne voit plus de lions en Europe ; mais il y en avait encore du temps d'Aristote (c). Du moins il confirme ce qu'Hérodote dit ici sur les lions qui habitaient entre le Nestus (Aristote le nomme Nessus) et l'Achéloüs. Ces animaux avaient cependant disparu promptement de la Macédoine : on n'y en trouvait plus à l'époque où écrivait Dion Chrysostome (d), c'est-à-dire vers la fin du premier siècle de l'ère vulgaire.

Il paraît, au surplus, que le pays compris entre l'Achéloüs, qui traverse l'Épire, et le Nestus, qui a son embouchure près d'Abdèle, était célèbre, du temps d'Hérodote, par des races d'animaux très-puissants qui s'y trouvaient. Indépendamment des lions, notre historien cite en-

(a) Hérodote, liv. II, ch. cxix.

(b) Élien., *Hist. animal.*, lib. XVII, ch. xxxvi.

(c) Aristote, *Hist. animal.*, lib. VI, ch. xxxi.

(d) Dion Chrysostome, *Orat.*, XXI, p. 269.

core des bœufs sauvages dont les cornes étaient d'une grandeur démesurée; mais ces races ont disparu ou sont dégénérées. M. Pouqueville en a fait la remarque dans son voyage; il dit, en parlant de l'Épire, que les espèces animales de ce pays, qu'Hérodote nous peint comme colossales, ont beaucoup dégénéré (a).

39. (CXXIX.) *Il me semble évident qu'un tremblement de terre a produit l'écartement des monts qui forme la vallée du Pénée.* — Cette opinion n'a rien que de très-probable, et les Thessaliens conservaient le souvenir d'un événement de cette nature qui avait ouvert une issue aux eaux du Pénée. On voit, par un passage d'Athénée (b), que la fête en l'honneur de Jupiter Pélore, avait pour objet d'en perpétuer la mémoire. Cette fête tirait, à ce qu'il paraît, son nom de Pélorie, de celui d'un Pélasge nommé Pélorus, qui avait le premier annoncé ce grand bouleversement.

Boulanger, dans son *Antiquité dévoilée par ses usages*, n'a pas négligé de profiter de cette tradition, comme d'un fait qui venait à l'appui du système qu'il avait embrassé (c).

Quelques critiques ont cru, d'après le passage d'Athénée cité plus haut, pouvoir fixer l'époque de l'éruption des eaux du Pénée, et l'ont placée dans l'année 1885 avant l'ère vulgaire (d); mais M. Dureau de la Malle, qui attribue la rupture des monts de la Thessalie aux secousses produites par le déluge de Deucalion, qu'il considère comme la même chose que l'éruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée, ne recule cet événement que jusqu'en l'année 1541 avant l'ère vulgaire (e).

40. (CXXXII.) *Payera une amende du dixième de ses biens, et ce dixième sera consacré au dieu de Delphes.* — L'expression du texte est beaucoup plus forte, et pourrait s'entendre de la décimation corporelle. M. Creuzer, dans ses *Fragments des anciens historiens grecs* (f), a élevé cette controverse, et M. Schweighæuser, à qui j'emprunte cette citation, a fait à ce sujet des réflexions très-judicieuses. En supposant, dit-il, que l'expression du texte (δεκατεῦσαι) pût s'entendre du dixième des hommes réservé pour le consacrer à Delphes, quel usage eût-on fait de ces hommes? Les aurait-on employés comme esclaves à labourer les champs du territoire sacré de Delphes? auraient-

(a) *Voyage dans la Grèce*, t. II, p. 182. Paris, Didot, 1820.

(b) Athénée, *Deipnosophist.*, lib. XIV, ch. x.

(c) Boulanger, *Antiquité dévoilée par ses usages*, liv. I^{er}, ch. v.

(d) M. Larcher, note 184 du livre VII de sa traduction d'*Hérodote*, 2^e édition, t. V, p. 348.

(e) *Géographie physique de la mer Noire*, ch. XXIX, p. 207, et suiv.

(f) *Historicorum Græcorum antiquissim. Fragmenta*, p. 178.

ils été remis simplement à la disposition du dieu qui devrait prononcer sur leur sort ? D'après cela, il insiste peu sur cette interprétation (a) : je l'ai donc écartée de ma traduction, et je me suis borné à faire porter le serment sur les biens du peuple qui aurait trahi la cause commune.

41. (CXXXIII.) *Ceux qui vinrent à Athènes furent jetés dans le Barathre.* — Barathre, fosse profonde où l'on jetait les criminels condamnés à mort ; il parait, d'après Suidas, qu'elle était située dans la tribu hippothoontide.

42. (CXXXVII.) *Et il semble qu'il y eût en cela une sorte de fatalité bien extraordinaire.* — M. Larcher a traduit : *Je ne trouve dans cet événement rien de divin* ; mais il convient que la leçon qu'il a adoptée pour trouver ce sens est fort incertaine. Il me semble que l'on ne doit rien changer au texte, et que la négation qu'on a voulu y introduire n'est pas nécessaire pour entendre ce passage : M. Schweighæuser ne l'a pas admise.

Les anciens attribuaient toujours à la fatalité les événements dont les causes naturelles leur échappaient. La colère du héraut Talthybius n'avait point atteint les deux Lacédémoniens qui s'étaient dévoués ; mais elle atteignait leurs fils : c'était une injustice révoltante ; et il n'y avait qu'un dieu, qu'une divinité maligne qui pût s'écarter aussi ouvertement des règles de l'équité. Ainsi cette divinité, cette fatalité extraordinaire pouvait seule être l'auteur de la mort injuste de Nicolaüs et d'Armériste. C'est toujours la même conséquence, tirée du principe religieux que les anciens avaient adopté, et sur lequel j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de revenir. Voyez particulièrement la note 18 de ce livre.

43. (CXXXVII.) *Au surplus, cet événement a eu lieu longtemps après l'expédition du roi de Perse.* — Dans la LXXXVII^e olympiade, quatre cent trente-deux ans avant l'ère vulgaire, cinquante-deux ans après l'expédition de Xerxès.

44. (CXXXIX.) *C'était là le sort qui les attendait.* — Il me semble évident qu'Hérodote ne présente ici que deux alternatives pour les Lacédémoniens : ou de mourir noblement les armes à la main, ou de se rendre aux Perses comme les autres peuples de la Grèce. M. Larcher, d'après une légère correction indiquée par M. Coray, et qui consiste à changer dans la phrase *ἡ ταῦτα ἂν ἐπαθόν*, le pronom *ταῦτα* en *ταῦτά*, trouve pour les Lacédémoniens une troisième chance, c'est-à-dire, qu'ils auraient pu encore éprouver le même sort que ceux de leurs alliés qui avaient traité avec Xerxès. Mais cette manière d'entendre

(a) M. Schweighæuser, Note sur le CXXXII^e ch. du VII^e livre d'Hérodote ; t. VI, pars prima, p. 373.

la phrase jette beaucoup de lenteur dans le récit, et y ajoute peu d'intérêt. Placer les Lacédémoniens entre l'alternative de périr les armes à la main ou de traiter, lorsque l'impossibilité de sortir victorieux de la lutte leur eut été démontrée, me paraît suffisant pour confirmer la proposition avancée par Hérodote. J'ai donc lu le texte tel qu'il était avant cette correction, et tel que M. Schweighæuser l'a maintenu.

45. (CXXXIX.) *Ils ont attendu et reçu courageusement l'ennemi, qui envahissait leur territoire.* — Cet éloge des Athéniens, exprimé d'une manière si simple et si noble en même temps, fait le plus grand honneur à l'impartialité d'Hérodote. Ce n'est point une flatterie, ce n'est point une exagération; c'est la simple vérité, et la vérité démontrée par l'exposition des dangers inévitables que la Grèce courait si les Athéniens eussent manqué de résolution. Plus on avance dans la lecture d'Hérodote, moins on s'étonne de l'enthousiasme que dut exciter la lecture de son Histoire aux jeux Olympiques. Avec quelle avidité, avec quel silence, interrompu seulement par des cris involontaires d'admiration, la Grèce entière devait entendre le récit de tant de faits glorieux pour elle, et si récents! mais aussi jamais panégyrique ne fut plus digne de l'assemblée qui l'écoutait.

46. (CXL.) *Et ne cherchez que dans votre courage un appareil salutaire à vos maux.* — Le texte dit mot à mot : *Et répandez le courage sur vos maux*; image vive, énergique et brillante, qui compare le courage dans l'adversité à ces poudres salutaires que le médecin répand sur les plaies pour les guérir. Notre langue ne peut la rendre. M. Jacobi a traduit : *Et garnissez d'acier votre cœur contre l'adversité.* Mais c'est une tout autre idée. Dans l'impossibilité de traduire la figure hardie de l'original, j'ai tâché de la rendre par une expression qui eût quelque analogie avec elle, et ne blessât pas pourtant notre oreille délicate.

47. (CXLVIII.) *Tiens ferme ton épieu en dedans du corps.* — Il y avait différentes manières de tenir l'épieu, et de s'en servir, soit pour attaquer, soit pour parer les coups et se mettre sur la défensive : cette dernière manière est celle que l'oracle indique aux Argiens, et il leur prescrit ainsi de se borner à garder la neutralité dans la guerre entre les Perses et les Grecs. L'interprétation donnée à ce passage, et qui jette un jour très-clair sur une expression du texte auparavant fort obscure, est due à M. Coray : elle a été adoptée par M. Schweighæuser, dans sa version latine (a), et je l'ai suivie.

(a) Voy. les notes jointes à l'édition d'Hérodote de M. Schweighæuser, t. VI, partie première, p. 393.

48. (CXLIX.) *Les Lacédémoniens avaient deux rois, et qu'il faudrait nécessairement qu'un des deux n'eût pas de commandement.* — Les rois de Sparte ne pouvaient aller en même temps à la guerre, l'un d'eux devait toujours rester dans la ville (a) ; mais cet usage n'implique pas contradiction avec ce que dit ici Hérodote, comme M. Larcher a cru le voir. Les deux rois pouvaient commander les armées, tour à tour dans la même année ; et, pour ne pas leur enlever cette prérogative, les Lacédémoniens ne voulaient céder que le tiers du commandement et non la moitié. Autrement, si les Argiens avaient eu le commandement pendant six mois, les deux rois de Sparte n'auraient eu que les six autres mois à se partager, et, par conséquent, l'un des deux n'en aurait point eu, ou chacun d'eux eût commandé pendant moins de temps que le général argien ; c'est à quoi les Spartiates ne voulaient pas consentir.

49. (CLII.) *Finirait toujours par remporter sa propre charge, comme la plus légère.* — Ce passage sera difficile à comprendre, ou du moins paraîtra déplacé, si l'on entend par le fardeau que les hommes étaient appelés à mettre en commun, celui de leurs misères, de leurs maux, comme l'a cru Valère-Maxime, qui attribue du reste cette pensée à Solon (b). En la prenant dans ce sens, on n'y voit rien qui ait un rapport, même éloigné, avec la conduite des Argiens, qu'Hérodote veut excuser jusqu'à un certain point ; mais si l'on conçoit, au contraire, qu'il est question du fardeau des fautes que chaque homme a commises, et si l'on traduit le mot *κακά* de l'original, non pas par *misère* ou *malheur*, mais par *fautes*, *mauvaises actions*, sens que lui donne Plutarque, qui, en citant le passage d'Hérodote, rend ce mot par celui d'*ἑγκλήματα* (c), *crimes*, *fautes*, tout devient parfaitement clair, et l'application de la pensée d'Hérodote se présente naturellement. Elle se réduit à ceci : En général les hommes considèrent leurs propres fautes comme plus légères, parce qu'ils y trouvent facilement des excuses, et sont par conséquent peu disposés à troquer avec d'autres ce genre de fardeau. Ainsi les Athéniens regardaient les torts des Argiens envers eux comme très-graves, et ne s'en croyaient au contraire que de très-légers à l'égard des Argiens.

J'ai traduit dans ce sens : M. Larcher et M. Jacobi ont entendu de même la pensée d'Hérodote.

(a) Voyez liv. V, ch. LXXV.

(b) Valer. Maxim., lib. VII, ch. II. — On trouvera ce sujet traité avec beaucoup d'esprit dans le *Spectateur*, n° 558.

(c) Plutarq., *De Malignitate Herodoti*, t. IX, p. 426 ; édit Reisk.

50. (CLV.) *Chassés par leurs propres esclaves, les Cillicyriens s'étaient réfugiés dans la ville de Casmène.* — M. Larcher, d'après l'autorité d'Hésychius, a traduit Cillicyrien (a), et cette version peut être la meilleure. Cillicyriens pourrait se rendre par ceux que le maître appelle, et serait un nom convenable d'esclaves; mais comme M. Schweighäuser n'a pas introduit cette correction dans le texte, et que la chose est peu importante, j'ai suivi l'ancienne leçon.

51. (CLIX.) *S'il apprenait que les Lacédémoniens ont été dépouillés du commandement par Gélon et les Syracusains.* — M. Larcher en considérant que, dans le texte, les noms de Gélon et de Syracusains ne sont pas précédés de l'article, en a conclu que cette forme entraînait une idée de mépris, et a cru devoir la faire sentir dans le français; il a donc traduit : un Gélon et des Syracusains; mais il me semble que c'est prêter à Hérodote une sorte d'affectation qui n'est point dans le génie des anciens écrivains. D'ailleurs, comment l'orateur spartiate aurait-il pu employer une manière de parler si choquante, vis-à-vis d'un roi dont il reconnaissait la puissance, qu'il considérait comme Grec, et dont enfin il venait implorer le secours? Un juste orgueil pouvait bien lui faire rejeter la demande du commandement que Gélon avait faite; mais cette prétention au commandement était un droit que Sparte réclamait sur tous les peuples de la Grèce, sur les Argiens, sur les Athéniens même, que certainement elle était loin de mépriser; et il n'était ni nécessaire, ni convenable de l'appuyer près des Syracusains par une si grande marque de mépris : rien n'eût été moins adroit et plus nuisible au succès d'une démarche qui intéressait toute la Grèce.

52. (CLXI.) *Nous seuls, de tous les Grecs, qui n'avons jamais changé de sol.* — On se rappellera ici que les Athéniens avaient la prétention d'être autochthones.

53. (CLXII.) *Allez annoncer à la Grèce qu'elle s'est laissé enlever le printemps de l'année.* — On sait quel heureux emploi Périclès a fait de cette figure dans l'oraison parentale qu'il prononça en l'honneur des Athéniens morts la première année de la guerre du Péloponèse : elle ne se trouve cependant pas dans le discours que Thucydide lui attribue (b); mais elle est rapportée par Aristote, qui en fait honneur à Périclès : « Enlever la jeunesse à Athènes, c'est enlever le printemps à l'année (c). »

(a) Hésychius, in voce Κιλλικύριοι.

(b) Thucyd., l. II, ch. xxxv et suiv.

(c) Aristot., *Rhetoric.*, I, ch. vii, in fine. Edit. Duval, t. II, p. 529.

54. (CLXVI.) *Ils ajoutent que Gélon et Théron remportèrent en Sicile une victoire sur Amilcar.* — Plutarque raconte que c'est à la suite de cette victoire que Gélon exigea des Carthaginois de renoncer à la coutume barbare de sacrifier des enfants (a) « Gélon, ayant vaincu les Carthaginois, n'accorda la paix à leurs prières qu'après qu'ils eurent consenti à insérer dans le traité une clause par laquelle ils s'engageaient à ne plus sacrifier, à l'avenir, des enfants à Saturne (b). »

55. (CLXX.) *Et y périt de mort violente.* — Zénobius rapporte que Minos fut étouffé au bain par les filles de Cocalus, qui régnaient dans la partie de la Sicile où il avait abordé. Elle jetèrent de la poix bouillante dans l'eau du bain (c).

56. (CLXX.) *Et consacra un grand nombre de statues à Olympie.* — Pausanias en donne la description. Micythus avait fait toutes ces offrandes en accomplissement d'un vœu pour la guérison de son fils, attaqué d'une maladie de langueur (d).

57. (CLXXVIII.) *Thya, fille de Céphise.* — On la croyait mère de Delphus, qu'elle avait eu d'Apollon (e).

58. (CLXXXI.) *De bandelettes de byssus.* — Je ne sais pas s'il faut entendre sous ce nom de *byssus* le coton. Le duvet de la pinne marine et de quelques espèces de moules porte le nom de *byssus*, et l'on en fabrique encore aujourd'hui, à Tarente, des étoffes très-fines et assez recherchées. Serait-ce une de ces étoffes que les Perses employaient en bandelettes ou en compresses dans le pansement des blessures? Il est assez difficile de prononcer.

59. (CLXXXIV.) *En réunissant donc l'armée de terre et la flotte on trouve deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes.* — Cette phrase entière a échappé à M. Larcher dans sa traduction.

60. (CLXXXVI.) *Le nombre des hommes que Xerxès, fils de Darius, conduisit avec lui jusqu'à Sépias et aux Thermopyles, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt.*

Voici, dans un seul tableau, le détail de cette immense multitude, tel qu'Hérodote nous le donne :

(a) Voyez ci-dessus, note 34 de ce livre.

(b) Plutarq., *De sera numinis vindicta*, t. VIII, édit. Reisk, p. 181.

(c) Zénobius, *Centuriæ*, t. IV, p. 110. Édit. Plantin, 1612. — Voyez aussi Diodore de Sicile, liv. IV, ch. LXXIX.

(d) Pausanias, *Eliac. Prior*, ch. XXVI, t. III, p. 207. Édit. de Clavier. Paris, Bobée, 1820.

(e) Pausanias, *Phocic.*, ch. VI, *ibid.* t. V, 1^{re} partie, p. 292.¹

Douze cent sept vaisseaux, à deux cents hommes d'équi-		Nombre d'hommes.
page.....		241,400
Garnison de ces vaisseaux, à trente hommes par vaisseaux.		36,210
Trois mille navires à quatre-vingts hommes		240,000
Total de l'armée navale.....		517,610
Armée de terre :	{ infanterie	1,700,000
	{ cavalerie.....	80,000
	{ chars de guerre et chameaux.....	20,000
Total des forces venues de l'Asie.....		2,317,610
Forces navales tirées de la Thrace et provinces adjacentes.		24,000
Troupes de terre tirées également de la Thrace et du continent d'Europe, à mesure que Xerxès s'avavançait.....		300,000
Total de toutes les troupes tirées de l'Asie et de l'Europe.....		2,641,610
Domestiques suivant l'armée, et hommes employés sur les bâtiments destinés au transport des subsistances, qu'Hérodote estime au moins en nombre égal à celui des combattants.....		2,641,610
Total.....		5,283,220
61. (CLXXXVII.) <i>Il s'en serait consommé par jour cent dix mille trois cent quarante médimnes.</i> — Le chénice était la quarante-huitième partie du médimne.		
Cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt divisés par quarante-huit, donnent.....		110,067
Différence en moins sur le calcul d'Hérodote.....		273
		110,340

Cette différence est peu de chose et ne doit pas arrêter.

62. (CXC.) *Devenu par un fatal accident le meurtrier de son propre fils, un noir chagrin le consumait au milieu de ses richesses.* — Plutarque, qui ne néglige aucune occasion de dire du mal d'Hérodote, semble lui reprocher de n'avoir amené cet Aminoclès sur la scène, qu'afin de l'accuser du meurtre de son fils (a). Ce reproche, comme presque tous ceux que contient le traité de la *Malignité d'Hérodote*, ouvrage si peu digne d'un écrivain ordinairement sage et judicieux, est véritablement absurde. Je ne vois rien de plus philosophique que ces sortes de rapprochements qui nous montrent les hommes com-

(a) Plutarque, *De Herodoti Malignitate*, t. IX, p. 486. Edit. Reisk.

blés de richesses, exposés néanmoins à de grandes adversités, dont les faveurs de la fortune ne les ont pas mis à l'abri. C'est une leçon utile qu'il est du devoir de l'historien de donner à ses lecteurs toutes les fois que l'occasion s'en présente.

63. (CXCVII.) *Avaient imposé aux descendants de cet Athamas une punition particulière, et voici en quoi elle consistait.* — Cette digression présente un sens fort obscur. On voit, par ce qui est dit plus bas, que la punition infligée aux descendants d'Athamas devient commune à ceux de ce même Phryxus qu'Athamas avait voulu assassiner, et cela parce que Cylissore, fils de Phryxus, est venu délivrer l'ennemi de son père, Athamas, au moment où les Achéens allaient le sacrifier. Rien ne semble moins conséquent, et les faits s'enchaînent très-mal dans tout le récit. J'avais d'abord pensé qu'il ne fallait faire rapporter la punition conseillée par l'oracle qu'à la postérité de Phryxus et non pas à celle d'Athamas, et le texte laisse la liberté du choix; mais il naîtrait de cette interprétation une autre invraisemblance non moins choquante, puisque l'oracle aurait ainsi prononcé la punition des descendants de l'offensé, au lieu de celle de la postérité de l'offenseur. J'ai donc laissé subsister dans la traduction le sens que tous ceux qui m'ont précédé ont adopté, malgré l'obscurité qui en résulte pour la suite. Du reste cette aventure appartient aux temps fabuleux, et il est fort peu important de l'éclaircir.

Les Achéens dont il est ici question ne sont pas les habitants de l'Achaïe proprement dite, mais les Achéens de Thessalie : j'en ai déjà fait la remarque.

64. (CXCVII.) *Leitus.* — Probablement du mot λαός, λῆος, qui signifie peuple. Les Prytanées étaient ce que sont parmi les modernes les maisons communes, les hôtels de ville.

65. (CCV.) *Il choisit parmi les hommes d'un âge convenable à la guerre, et ayant tous déjà des enfants, les trois cents Spartiates qu'il devait emmener.* — Il n'y a aucun doute que ce ne soit là le véritable sens du texte. Le choix que fait ici Léonidas ne pourrait s'accorder avec l'existence d'un corps fixe et permanent, comme le suppose M. Larcher, et comme il a traduit : aussi cette interprétation a-t-elle été abandonnée par tous les traducteurs.

On pourrait reprocher à l'auteur de l'admirable tableau de Léonidas, qu'il n'a pas eu présente cette circonstance particulière du récit d'Hérodote, puisqu'il a peint les compagnons du général lacédémonien sous la figure de jeunes gens qu'on ne peut prendre pour des hommes mariés, surtout à Sparte, où l'on ne se mariait que très-tard.

66. (CCXIII.) *Pylagores* — On donnait ce nom aux principaux

membres de l'assemblée des Amphictyons, qui se réunissaient aux *Thermopyles*, défilé que l'on a souvent désigné simplement par le mot *Pylés* ou *Portes*; et l'assemblée même se nommait aussi quelquefois *Pylée*. Les Pylagores étaient députés par chacune des villes grecques qui avaient droit de séance dans le conseil amphictyonique (a).

67. (CCXIII.) *Que j'aurai l'occasion de faire connaître par la suite*. — Cette promesse n'est pas remplie, du moins dans ce qui nous reste des écrits d'Hérodote.

68. (CCXVI.) *La roche Melampyge*. — La roche de l'Homme aux léses noires. Le nom de *Melampyge* était un des surnoms d'Hercule.

(a) Voyez Sainte-Croix, *Gouvernements fédératifs de la Grèce*, p. 38. Paris, Jansen, an VII, in-8°. — Potter, *Archæologia græca*, lib. I, ch. xvi, p. 76. Édit. in-folio; Leyde, 1702. — Harpocrate, *in voce* πύλαι.

LIVRE HUITIÈME.

URANIE.



OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE HUITIÈME LIVRE.

Les événements remarquables rapportés dans ce livre ont eu lieu, pour la plupart, dans le cours de la même année ou au commencement de la suivante.

Les voici sommairement rappelés :

	Années avant l'ère vulgaire.
Premiers combats dans l'Artémisium entre la flotte des Grecs et celle des Perses.....	480
Xerxès entre dans Athènes.....	480
Bataille de Salamine.....	480
Xerxès repasse en Asie dans l'hiver de la même année...	480
La flotte des Perses remet en mer au commencement de l'année suivante.....	479
Celle des Grecs se réunit à la même époque, près d'Égine, et y reçoit des députés Ioniens : elle s'avance ensuite jusqu'à Délos.....	479
Amyntas, député par Mardonius, vient à Athènes au printemps de la même année.....	479

Les aventures de Perdicas et de ses frères, racontées épisodiquement, à l'occasion de l'ambassade d'Amyntas, peuvent être placées entre les années 700 et 720 avant l'ère vulgaire, puisqu'Hérodote donne Perdicas pour septième ancêtre à Amyntas.



LIVRE HUITIÈME.

URANIE.

I. Je vais dire maintenant comment la flotte des Grecs était composée. Les Athéniens avaient fourni cent vingt-sept vaisseaux ; les Platéens, quoiqu'ils n'eussent point l'habitude de la mer, animés par un sentiment de vertu patriotique et par leur courage, avaient complété avec les Athéniens les équipages de ces vaisseaux ; les Corinthiens en donnèrent quarante ; les Mégariens, vingt ; les Chalcidiens fournirent les équipages de vingt vaisseaux que les Athéniens leur cédèrent ; les Éginètes en amenèrent dix-huit ; les Sicyoniens, douze ; les Lacédémoniens, dix ; les Épidauriens, huit ; les Érétriens, sept ; les Trézéniens, cinq ; les Styréens, deux ; les habitants de l'île de Céos, deux et deux navires à cinquante rameurs ; enfin, les Locriens Opuntiens envoyèrent un secours de sept navires à cinquante rameurs.

II. Telles étaient les forces navales qui se rendirent à l'Artemisium. D'après ce que j'ai dit du nombre de bâtiments que chaque peuple avait fourni, la totalité de la flotte était de deux cent soixante-onze vaisseaux, indépendamment des navires à cinquante rameurs. Le commandant en chef de l'armée navale, qui avait toute l'autorité, fut pris parmi les Lacédémoniens ; c'était Eurybiade, fils d'Euryclide. Tous les alliés avaient déclaré « que si le commandement en chef n'était point dévolu à un Lacédémonien, ils ne marcheraient pas sous les ordres d'un Athénien, et que l'armée qui allait se former se séparerait. »

III. Le bruit s'était en effet répandu, avant que l'on fit partir les députés pour aller demander du secours en Sicile, que le commandement de la flotte devait être confié aux Athéniens ; mais, les alliés s'y étant opposés, ils renoncèrent à leur prétention, jugeant bien que le point le plus impor-

tant était d'assurer le salut de la Grèce, et qu'elle était perdue s'il s'élevait des débats sur le commandement. En cela, ils pensèrent sagement; car autant la paix est préférable à la guerre, autant des dissensions civiles sont un mal plus grand qu'une guerre faite d'un commun accord. Les Athéniens, convaincus de cette vérité, ne résistèrent donc point et cédèrent, mais seulement autant qu'ils eurent besoin du secours des autres peuples, comme ils le firent voir après que le Perse eut été repoussé et lorsqu'ils n'avaient plus à le combattre que sur son propre territoire. Ils arrachèrent alors le commandement aux Lacédémoniens, sous prétexte qu'ils ne pouvaient supporter l'arrogance de Pausanias; mais cela arriva plus tard.

IV. Lorsque la flotte réunie dans l'Artémisium eut connaissance du grand nombre des vaisseaux ennemis qui arrivaient aux Aphètes et des forces considérables qui occupaient les environs, enfin lorsque les affaires des barbares parurent dans une situation plus favorable qu'on ne l'avait supposé, les Grecs, frappés de terreur, mirent en délibération s'ils ne quitteraient pas l'Artémisium pour se retirer dans l'intérieur de la Grèce. Les habitants de l'île d'Eubée, instruits de cette délibération, prièrent Eurybiade de prolonger son séjour, pour leur donner le temps de mettre en sûreté leurs enfants et leurs familles; mais Eurybiade n'y voulut pas consentir. Sur son refus, les Eubéens, se tournant d'un autre côté, s'adressèrent à Thémistocle, qui commandait les vaisseaux athéniens, et lui offrirent trente talents, à condition qu'il empêcherait le départ de la flotte et ferait livrer le combat dans les parages de l'Eubée.

V. Thémistocle, gagné, prit le véritable moyen de retenir les Grecs. Sur la somme qu'il avait reçue des Eubéens il donna cinq talents à Eurybiade, comme de son propre argent, et le décida. Son exemple entraîna les autres généraux; mais il restait encore le commandant des Corinthiens, Adimante fils d'Ocytus, qui voulait absolument quitter l'Artémisium. Thémistocle alla le trouver, et lui dit : « Non, vous ne nous quitterez pas, Adimante, car je vous donnerai plus d'argent

« que le roi des Mèdes ne vous en donnerait pour vous dé-
« terminer à abandonner les alliés ; » et il s'engagea par ser-
ment à remplir cette promesse. Adimante se rendit, et Thé-
mistocle envoya sur son vaisseau trois talents. Éblouis par
ces dons, Eurybiade et Adimante ayant ainsi cédé, à la grande
satisfaction des Eubéens, Thémistocle eut encore, comme
on voit, un bénéfice considérable. Il s'était en effet bien
gardé de parler du reste de la somme remise entre ses mains, et
ceux qui avaient reçu ce qu'il leur avait offert étaient persuadés
que l'argent venait des Athéniens seuls, sous la condition
qu'on avait mise à le donner.

VI. Ainsi la flotte grecque resta dans les parages de l'Eubée,
et en vint aux mains avec l'ennemi. Voici les principales
circonstances de ce combat. Les barbares, qui étaient ar-
rivés aux Aphètes vers le milieu du jour, instruits déjà que
les vaisseaux Grecs stationnés dans l'Artémisium étaient peu
nombreux, comme ils purent alors le reconnaître par eux-
mêmes, formèrent le projet de les attaquer et d'essayer de
s'en emparer ; mais, en même temps, ils ne crurent pas con-
venable de marcher directement contre eux, dans la crainte
que les Grecs, voyant leur mouvement, ne prissent la fuite,
et ne se sauvassent à la faveur de la nuit : car les Perses di-
saient qu'ils ne voulaient même pas que le porte-flambeau
restât en vie (1).

VII. D'après ce plan, ils manœuvrèrent de la manière sui-
vante. Ils détachèrent de leur flotte deux cents vaisseaux
choisis qu'ils firent passer en dehors de l'île de Sciathos, afin
de dérober leur marche à l'ennemi, avec ordre de tourner
l'île d'Eubée par les caps Capharé et Géreste, et d'entrer
dans l'Euripe, pour fermer toute retraite aux Grecs, tandis
que le reste de la flotte les attaquerait de front. Cette réso-
lution arrêtée, les Perses demeurèrent en repos, n'ayant pas
le dessein d'attaquer dans la journée, et attendant qu'ils
fussent avertis, par un signal convenu, que les vaisseaux dé-
tachés étaient arrivés à leur destination. Lorsqu'ils furent
partis, on fit la revue de ceux qui étaient restés aux Aphètes,
pour en connaître le nombre.

VIII. Sur la flotte des Perses se trouvait un fameux plongeur, le plus habile connu. Il se nommait Scyllias Scionée (2); dans le naufrage que les Perses essuyèrent sous le mont Pélion, il parvint à sauver beaucoup d'effets précieux qui leur appartenaient, et s'en était même approprié un grand nombre. Ce Scyllias avait déjà, quelque temps auparavant, formé le projet de passer chez les Grecs; mais aucune occasion aussi favorable que le moment de la revue ne s'était présentée : il en profita. Je ne puis pas cependant expliquer très-précisément comment il s'y prit pour parvenir jusqu'à la flotte des Grecs, et je serais très-surpris si ce que l'on raconte à ce sujet était vrai. On dit, qu'ayant plongé dans la mer aux Aphètes, il n'avait pas reparu avant d'atteindre l'Artémisium, et qu'il fit ainsi quatre-vingts stades sous l'eau. On rapporte aussi de ce Scyllias plusieurs autres faits du même genre, qui ont bien l'air de fables, mais dont quelques-uns peuvent pourtant être vrais. Pour moi, je pense qu'il se sera rendu dans l'Artémisium sur une barque. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il y fut arrivé, il donna aux généraux Grecs des détails sur le naufrage des Perses, et leur apprit en même temps le départ des vaisseaux détachés pour tourner l'Eubée.

IX. A cette nouvelle, les Grecs délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Après un grand nombre de propositions différentes, il fut arrêté que la flotte resterait toute la journée dans la position où elle était, et qu'elle partirait vers le milieu de la nuit suivante pour aller à la rencontre des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Mais, comme ils ne virent paraître aucun bâtiment ennemi, ils se déterminèrent vers le soir à mettre à la voile et à se porter sur les barbares (3), empressés de s'essayer contre eux, et de juger leur habileté, soit dans le combat, soit dans la manœuvre des vaisseaux.

X. Les généraux et les soldats de Xerxès, les voyant s'avancer en aussi petit nombre, crurent que les Grecs avaient perdu l'esprit, et se mirent eux-mêmes en mouvement, ne doutant pas qu'ils ne s'emparassent facilement de ces vaisseaux; et leur espérance semblait même d'autant plus fondée, qu'ils se trouvaient très-supérieurs non-seulement par le

nombre, mais encore par la marche de leurs bâtiments. Ainsi, pleins de mépris pour un ennemi si faible, ils manœuvrèrent dans le dessein d'entourer les vaisseaux grecs. Ceux d'entre les Ioniens qui, étant au service des Perses, combattaient à regret dans leurs rangs, virent alors avec peine les Grecs, qu'ils affectionnaient, cernés de tous côtés, et, jugeant qu'il était impossible qu'aucun de leurs vaisseaux échappât, regardèrent, non sans une douleur extrême, les affaires de la Grèce comme désespérées. Quant aux autres, qui voyaient au contraire avec joie à quelle extrémité les Grecs étaient réduits, ils se disputèrent entre eux l'honneur de s'emparer le premier d'un vaisseau de l'Attique, et de mériter la récompense promise par le roi ; car c'étaient les Athéniens dont on faisait le plus de cas dans les armées ennemies.

XI. Cependant à un premier signal, les Grecs, qui jusque-là avaient marché en ligne, la proue de leurs vaisseaux en face des ennemis, se formèrent d'abord en cercle, ayant les poupes réunies au centre. Ensuite, à un second signal, ils commencèrent le combat, et quoique resserrés dans un espace étroit, attaquèrent de toutes parts l'armée ennemie de front. Dans cette attaque, ils parvinrent à s'emparer de trente vaisseaux des barbares, et firent prisonnier Philaon, fils de Chersis et frère de Gorgus, roi des Salamiens (*), un des hommes les plus estimés de l'armée. Celui qui s'empara le premier d'un vaisseau ennemi fut Lycomède, fils d'Æschrée Athénien, qui remporta le prix de la valeur dans la journée. Du reste, la nuit qui survint mit promptement fin au combat, dont le succès fut indécis : les Grecs retournèrent dans l'Artemisium, et les barbares, qui avaient eu un engagement beaucoup plus sérieux qu'ils ne s'y étaient attendus, revinrent aux Aphètes. Durant l'action, Antidore de Lemnos fut, parmi les Grecs au service du roi, le seul qui passât du côté de ses compatriotes. Les Athéniens, pour le récompenser, lui donnèrent un domaine rural dans l'île de Salamine.

XII. Pendant toute la nuit (on était alors à la moitié de

(*) Salamine, dans l'île de Chypre. (Voyez liv. V, ch. cxv.)

l'été) la pluie ne cessa de tomber à torrents, et de nombreux coups de tonnerre se firent entendre du côté du Pélion. Des cadavres et des débris de naufrage furent poussés sur le rivage des Aphètes, et roulant autour de la proue des navires embarrassaient souvent l'action de l'extrémité des rames. Frappés de terreur à la vue de tant de désastres qui se succédaient, les soldats se crurent entièrement perdus. En effet, à peine, après la tempête et le naufrage sous le Pélion, avaient-ils eu le temps de reprendre un peu haleine, qu'ils s'étaient vus engagés dans un combat terrible et vivement disputé; et à la suite de ce combat une pluie violente, l'impétuosité des vagues qui rejetaient les vaisseaux dans la haute mer, et des coups de tonnerre épouvantables, achevaient de porter le désordre et la crainte dans l'armée. C'est ainsi que se passa la nuit.

XIII. Elle fut encore plus funeste aux vaisseaux, qui avaient été détachés pour tourner l'Eubée, parce qu'elle les surprit en pleine mer : et la fin en fut peu agréable pour eux (4). La tempête et la pluie ayant pris cette flotte, au moment où elle se trouvait en face des creux de l'Eubée (*), la violence du vent l'emporta vers la côte que l'on ne pouvait distinguer; et les vaisseaux, jetés au milieu des rochers, s'y brisèrent : on eût dit qu'une divinité prenait soin, en les faisant périr sur ces écueils, d'égaliser en quelque sorte les forces des Grecs et celles des Perses, et qu'elle voulait qu'il n'y eût plus entre leurs flottes une si grande disproportion.

XIV. Les barbares, qui étaient rentrés aux Aphètes, tinrent leurs vaisseaux à l'ancre; et lorsqu'à leur grande joie le jour reparut, ils s'estimèrent heureux, après tant de revers, de pouvoir goûter pour le moment quelque repos. Cependant les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois vaisseaux de l'Attique, et en même temps que ce secours venait accroître leurs forces et leur courage, ils apprirent l'heureuse nouvelle que les vaisseaux ennemis détachés pour faire le tour de

(*) C'est le nom de quelques écueils qui se trouvent sur la côte de l'île d'Eubée.

l'Eubée, avaient tous été brisés par la tempête de la nuit. Ils attendirent donc la même heure que la veille, remirent à la voile pour tomber sur les vaisseaux Ciliciens, les attaquèrent avec succès, et vinrent, après les avoir détruits, reprendre leur station dans l'Artémisium.

XV. Le jour suivant, les généraux barbares, irrités et honteux des désastres que leur causait un si petit nombre de vaisseaux, craignant d'ailleurs la colère de Xerxès, résolurent de ne plus attendre que les Grecs les attaquaient les premiers, et, s'étant réciproquement encouragés, firent avancer leurs vaisseaux vers l'heure de midi. Il est remarquable, au surplus, que ces divers combats sur mer eurent lieu le même jour où sur terre l'on se battait aux Thermopyles; ainsi, la lutte était engagée pour défendre l'Euripe, comme elle l'était avec les troupes de Léonidas pour défendre les Thermopyles, entre les Grecs animés par le désir d'empêcher les barbares de pénétrer dans la Grèce, et les barbares redoublant d'efforts pour se rendre maîtres du passage, par la destruction des armées grecques.

XVI. Tandis que la flotte de Xerxès s'avancait, les Grecs se tinrent en dehors de l'Artémisium, sans faire aucun mouvement. Les barbares avaient rangé leur vaisseaux en forme de croissant, toujours dans le dessein d'envelopper les Grecs; mais ceux-ci, sans leur donner le temps d'achever cette manœuvre, se portèrent en avant, et engagèrent le combat. Dans cette affaire, il semblait que les deux partis se mesurassent à forces égales, car la flotte de Xerxès, dans la foule de vaisseaux qui la composaient, s'embarrassait elle-même, et les bâtiments, tombant les uns sur les autres ou se mettant réciproquement en désordre, lui ôtaient l'avantage du nombre; cependant, elle résista et ne céda point, retenue par la honte de prendre la fuite devant si peu de vaisseaux. Les Grecs perdirent dans ce combat un assez grand nombre de bâtiments, et beaucoup de monde; mais la perte des barbares en hommes et en vaisseaux fut bien plus considérable. Après s'être ainsi battues, les deux flottes se retirèrent chacune de son côté.

XVII. De toutes les troupes de Xerxès, ce furent les Égyptiens qui, dans cet engagement, montrèrent le plus de valeur. Indépendamment de plusieurs faits glorieux, ils s'emparèrent de cinq vaisseaux grecs, et de tout l'équipage. Du côté des Grecs, les Athéniens eurent l'honneur de la journée, et parmi les Athéniens, ce fut Clinias, fils d'Alcibiade, qui se distingua le plus. Il combattait sur un vaisseau qui lui appartenait en propre, et que montaient deux cents hommes entretenus à ses frais.

XVIII. Les flottes s'étant séparées, chacune alla reprendre avec plaisir sa station. Les Grecs, en se retirant après le combat, recueillirent les corps de ceux qui avaient péri, et beaucoup de débris de naufrage. Cependant, comme ils avaient été très-maltraités, et particulièrement les Athéniens, dont la moitié des vaisseaux avaient été endommagés, ils prirent la résolution de se réfugier dans les mers de l'intérieur de la Grèce.

XIX. Mais Thémistocle, convaincu par un juste raisonnement que, si l'on pouvait détacher de la flotte des barbares tout ce qu'avaient fourni les deux nations ionienne et carienne, il serait possible de venir à bout du reste, et réfléchissant que l'on était au moment de l'année où les habitants de l'Eubée envoient les troupeaux sur les bords de la mer, rassembla tous les chefs de la flotte grecque, et leur dit qu'il croyait avoir trouvé un moyen d'enlever au roi ses meilleurs auxiliaires. Il ne leur expliqua pas davantage ses idées : « Mais, ajouta-t-il, je crois que, dans la conjoncture « actuelle, il faut faire ce que je vais vous proposer. Qu'il « soit libre à chacun de tuer pour son usage autant qu'il jugera convenable de bestiaux pris parmi les troupeaux des « Eubéens, car il vaut mieux que notre armée en profite que « les ennemis. Je vous engage, de plus, à tenir tous vos feux « allumés. Quant au moment où il faudra penser à la retraite, « ce sera mon affaire de le déterminer, et de veiller à ce que « nous puissions sans péril revenir dans la Grèce. » Cette proposition ayant été agréée, on descendit à terre, et après avoir allumé les feux, on tomba sur les troupeaux des Eubéens.

XX. Les Eubéens , sans égard pour un oracle de Bacis (5), qu'ils regardaient comme tout à fait insignifiant , n'avaient rien transporté hors de leur île , ni rien mis en sûreté dans l'intérieur , comme si la guerre ne dût jamais les atteindre , et s'étaient placés eux-mêmes dans une situation très-critique. L'oracle de Bacis , rendu en vers , était conçu en ces termes :

« Prends garde à celui qui parle une langue barbare : lorsqu'il imposera à la mer un joug fait d'écorce d'arbre (6), il sera temps d'éloigner de l'Eubée les chèvres bélantes. »

Mais ni dans les malheurs présents , ni pour écarter ceux qui les menaçaient , les Eubéens n'avaient profité des conseils de l'oracle , et les plus grands maux allaient tomber sur eux.

XXI. Tandis que ces choses se passaient , il arriva de Trachis un courrier. On avait pris la précaution de laisser dans l'Artémisium Polyas d'Anticyre , en lui prescrivant , dans le cas où la flotte aurait un engagement , d'en faire passer la nouvelle aux Thermopyles ; et il tenait pour remplir sa mission un bateau à rames tout prêt. En même temps on avait placé , près de Léonidas , Abronychus , fils de Lysiclès , Athénien , qui devait monter sur un bâtiment à trente rameurs , et venir dans l'Artémisium faire part à la flotte de ce qui pourrait survenir à l'armée de terre. Ce fut cet Abronychus qui arriva en courrier et annonça ce qui venait de se passer , ainsi que le sort de Léonidas et de son armée. A cette nouvelle les Grecs crurent ne devoir plus temporiser , et se mirent en retraite suivant l'ordre de bataille dans lequel ils s'étaient rangés pendant leur station , les Corinthiens en tête , et les Athéniens formant l'arrière-garde.

XXII. Ce fut alors que Thémistocle , ayant pris quelques vaisseaux Athéniens , les meilleurs marcheurs , se rendit dans tous les lieux de la côte où l'on trouve de l'eau douce , et fit graver sur les rochers , en caractères grecs , une inscription que les Ioniens , qui probablement viendraient le jour suivant dans l'Artémisium , pussent lire. Cette inscription portait ces mots : « Ioniens , vous faites une action injuste en venant

« combattre contre le pays de vos pères, pour asservir la
« Grèce. Quittez donc les Perses, et rangez-vous de notre
« côté, c'est ce que nous souhaitons le plus vivement; mais
« si cela vous est impossible, du moins restez neutres, et
« conjurez les Cariens de vous imiter. Si vous ne pouvez
« faire ni l'un ni l'autre, et si l'absolue nécessité ne vous
« permet ni la défection ni la neutralité, au moins, lorsque
« le combat sera engagé, et que vous vous trouverez dans
« la mêlée, laissez-vous vaincre volontairement, vous sou-
« venant que c'est de nous que vous tenez votre origine, et
« que vous êtes la première cause de l'inimitié qui existe
« entre les barbares et nous (7). » Telle était l'inscription
que Thémistocle fit graver, et il me semble qu'il se proposait
ainsi un double but : ou de déterminer les Ioniens, après l'a-
voir lue à l'insu du roi, à passer du côté des Grecs ; ou, si
l'on venait la dénoncer, de rendre les Ioniens suspects à
Xerxès, qui, n'osant plus se fier à eux, les tiendrait éloignés
du combat.

XXIII. Cependant, un habitant d'Histiée était venu, sur
une barque, donner en toute hâte aux barbares la nouvelle
de la retraite des Grecs et de leur départ de l'Artémisium.
Les Perses ne voulurent pas d'abord y croire, et, gardant en
prison celui qui la leur portait, détachèrent quelques vais-
seaux pour aller à la découverte; mais leur retour ayant con-
firmé le fait, toute la flotte se mit en mouvement, lorsque
les premiers rayons du soleil se répandaient sur la terre, et
fit voile pour l'Artémisium, où elle s'arrêta jusqu'au mi-
lieu du jour. Elle en partit ensuite pour gagner Histiée, se
rendit maîtresse de la ville, et s'empara de tout le territoire
de l'Ellopie dans l'Histiæotide, ainsi que des villes situées
sur la côte et qu'elle ravagea.

XXIV. Dans le même temps où ces événements avaient
lieu, Xerxès envoya des Thermopyles un héraut à la flotte,
ayant auparavant réglé tout ce qui concernait la sépulture
des morts, et voici ce qu'il avait ordonné. Tous les cadavres
de ceux de son armée qui périrent dans le combat, et le
nombre s'en élevait à vingt mille, furent, à l'exception de

mille environ, jetés dans de grandes fosses que l'on recouvrit ensuite de feuilles et de terre, afin que les soldats de la flotte ne pussent ni les voir, ni reconnaître le véritable nombre des morts. Après que cette précaution eut été prise, le héraut partit et arriva à Histiée. Là, toute l'armée navale étant réunie, il parla en ces termes : « Soldats et compagnons d'armes, le roi Xerxès permet à tous ceux qui le voudront de quitter leurs rangs, et de venir voir par eux-mêmes comment il a su combattre ces insensés qui s'étaient flattés de l'emporter sur la puissance du roi. »

XXV. A la suite de cette publication, rien ne fut plus rare à Histiée que d'y trouver un bateau, tant il y eut d'hommes empressés à traverser le détroit pour venir contempler les morts restés sur le champ de bataille. Tous crurent que la totalité des cadavres grecs était composée de Lacédémoniens et de Thespiens, confondant ainsi avec eux les Hilotes; néanmoins, la ruse que Xerxès avait employée à l'égard des siens fut aisément découverte, et devint même un objet de risée pour les spectateurs, qui voyaient un millier de cadavres perses épars sur la terre, tandis que les quatre mille corps des Grecs avaient été transportés et entassés en un même point. La journée entière fut employée à cette visite : le jour suivant, les soldats de la flotte retournèrent sur les vaisseaux, et l'armée de terre, commandée par Xerxès, se remit en marche.

XXVI. Dans la route, des transfuges arcadiens, mais en petit nombre, se présentèrent en demandant à travailler pour gagner leur subsistance. On les mena en présence du roi; un des Perses qui étaient près de lui, chargé de les interroger, leur demanda des nouvelles des Grecs, et ce qu'ils faisaient en ce moment. « Ils célèbrent, répondirent les transfuges, les jeux Olympiques, et sont occupés du spectacle des combats gymniques et des courses de chars. » — « Et quel est le prix de ces combats ? » leur demanda-t-on. — « Une couronne d'olivier. » A ces mots, le fils d'Artabane, Tritantæchmès, se permit une très-noble réflexion, qui le fit pourtant accuser de pusillanimité par le roi. Lorsqu'il en-

tendit que les prix de ces combats n'étaient point de l'argent, mais une simple couronne de feuilles, il ne put garder le silence, et s'écria : « Grands dieux ! quels hommes « sont donc, ô Mardonius ! ceux contre lesquels tu nous a « menés, puisqu'ils ne combattent point pour des riches- « ses, mais pour disputer de valeur ! » Tel fut le mot de Tritantæchmès.

XXVII. Vers le même temps, les Thessaliens, après le funeste revers des Thermopyles, s'empressèrent d'envoyer un héraut aux Phocidiens, contre lesquels ils étaient toujours mal disposés, surtout depuis la dernière défaite qu'ils avaient éprouvée, et qui avait augmenté leur inimitié. Cette défaite était arrivée quelques années avant l'expédition de Xerxès, lorsque les Thessaliens, ayant réuni toutes leurs forces et celles de leurs alliés pour faire une invasion dans la Phocide, avaient été vaincus et très-maltraités. Dans cette guerre, les Phocidiens se trouvèrent bloqués sur le mont Parnasse ; mais ils avaient parmi eux un devin nommé Teliias, d'Élis, qui leur suggéra un stratagème singulier. Il fit blanchir, avec de la craie, la figure et les armes de six cents Phocidiens choisis parmi les plus vaillants, et les mena, pendant la nuit, attaquer les Thessaliens, après leur avoir donné l'ordre de tuer tous ceux qu'ils ne verraient pas couverts de blanc comme eux. Le stratagème réussit. D'abord les gardes avancées des Thessaliens, apercevant les Phocidiens, crurent que c'était quelque vision surnaturelle, et furent frappés d'épouvante. Bientôt la même terreur gagna le corps d'armée, et elle fut telle que les Phocidiens tuèrent aux Thessaliens quatre mille hommes, et s'emparèrent d'un nombre égal de boucliers. De ces boucliers, ils en consacrèrent moitié dans le temple d'Abas et moitié dans celui de Delphes. De plus, avec le dixième du butin que les Phocidiens firent dans ce combat, ils élevèrent les grandes statues qui sont placées auprès du trépied, en avant du temple de Delphes, et d'autres tout à fait semblables que l'on voit dans la ville d'Abas.

XXVIII. C'est ainsi que les Phocidiens battirent l'infan-

terie des Thessaliens qui les assiégeait. Ils maltraitèrent encore plus cruellement leur cavalerie, qui s'était répandue dans la campagne et la désolait. A l'entrée d'un défilé que l'on trouve près d'Hyampolis, les Phocidiens creusèrent un large fossé dans lequel ils enterrèrent un grand nombre d'amphores vides; et, après avoir recouvert ce fossé de terre, ils attendirent les Thessaliens. Ceux-ci, croyant pouvoir enlever facilement les Phocidiens, se mettent en mouvement pour les charger, tombent dans le piège, et leurs chevaux se rompent les jambes au milieu des amphores.

XXIX. Irrités de ces deux défaites, les Thessaliens avaient envoyé aux Phocidiens un héraut, qui leur parla en ces termes : « Phocidiens, vous devez actuellement être plus
« que jamais convaincus que vos forces ne sont point égales
« aux nôtres. Si avant l'époque actuelle, quand nous n'étions
« qu'entre Grecs, nous avons été, toutes les fois que nous l'a-
« vons bien voulu, supérieurs à vous, actuellement nous
« jouissons d'un si grand crédit près des barbares, que nous
« sommes en état de vous priver de vos champs, et même
« de vous réduire en esclavage. Cependant, quoique tout
« puissants, nous ne voulons pas trop nous souvenir des in-
« jures que nous avons reçues. Payez-nous donc seulement
« cinquante talents en réparation, et nous consentons à éloi-
« gner de vous les malheurs qui menacent votre territoire. »

XXX. Telle fut la déclaration faite par les Thessaliens. Les Phocidiens étaient dans cette contrée les seuls qui n'eussent pas pris le parti des Mèdes; et peut-être, en y réfléchissant, faut-il croire que ce fut uniquement à cause de la haine qu'ils portaient aux Thessaliens; car si ces derniers se fussent déclarés pour les Grecs, les premiers se seraient probablement rangés du côté des Mèdes. Quoi qu'il en soit, les Phocidiens répondirent à la déclaration des Thessaliens :
« qu'ils ne donneraient point l'argent qu'on leur demandait,
« puisqu'ils avaient toujours la ressource de passer, si bon
« leur semblait, dans le parti des Mèdes, comme l'avaient
« fait les Thessaliens; mais qu'ils ne se décideraient jamais
« à trahir la Grèce. »

XXXI. Ce fut à la suite de ces discussions que les Thessaliens, pleins de ressentiment contre les Phocidiens, servirent de guides aux barbares pendant leur route, à partir des Thermopyles. Conduite par eux, l'armée perse quitta Trachis pour entrer dans la Doride, langue de terre d'environ trente stades de large, qui s'étend entre la Mélide et la Phocide. Elle portait autrefois le nom de Dryopide; et ce petit territoire est la mère patrie des Doriens, établis dans le Péloponèse. Les barbares ne firent aucun mal au pays, qui s'était déclaré pour les Mèdes, et que d'ailleurs les Thessaliens jugèrent à propos de faire épargner.

XXXII. En entrant de la Doride dans la Phocide, les Perses n'y trouvèrent point d'habitants. Plusieurs s'étaient retirés sur les hauteurs du Parnasse, dont un des sommets, situé au-dessus de la ville de Néon, et que l'on nomme le Tithorée, est très-propre à servir de retraite pour une troupe même nombreuse. Ce fut dans cette partie de la montagne que quelques Phocidiens se réfugièrent avec leurs effets; mais le plus grand nombre s'était sauvé chez les Locriens-Ozoles, dans la ville d'Amphissa, située au-dessus de la campagne de Crisa. Les barbares ne purent donc, à l'instigation des Thessaliens qui servaient de guides à l'armée, que ravager les champs des Phocidiens, et, dans tous les lieux qui se trouvèrent sur leur route, dépouiller entièrement la campagne, en mettant, de plus, le feu aux villes et aux temples.

XXXIII. Arrivés sur les bords du Céphise, dont ils suivirent le cours, les Perses désolèrent toute la contrée; ils brûlèrent d'un côté la ville de Drymos, et de l'autre celles de Charadre, Érochos, Téthronium, Amphicée, Néon, Pédieés, Tritée, Élatée, Hyampolis, Parapotamie et Abas, où se voyait un temple d'Apollon, célèbre par les richesses et les nombreuses offrandes qu'il renfermait. L'oracle qui y était alors subsiste encore aujourd'hui; mais le temple, après avoir été pillé, fut entièrement réduit en cendres. Quelques-uns des Phocidiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, poursuivis par les barbares, tombèrent entre leurs mains, ainsi qu'un certain nombre de femmes, qui furent livrées à

la brutalité des soldats et périrent des suites de ces violences.

XXXIV. Après avoir dépassé la ville de Parapotamie, les barbares arrivèrent dans le territoire de Panopée, où l'armée perse se divisa en deux colonnes. La principale et la plus forte, ayant Xerxès à sa tête, et marchant sur Athènes, entra dans la Béotie, par le territoire d'Orchomène. Comme tous les Béotiens s'étaient déclarés pour les Mèdes, leurs villes furent mises sous la sauve-garde des troupes macédoniennes qu'Alexandre y avait envoyées, pour prouver à Xerxès que les Béotiens avaient embrassé ses intérêts. C'est dans cette direction que la première colonne s'avavançait.

XXXV. La seconde, ayant pris des guides, et laissant le mont Parnasse à sa droite, se dirigea sur le temple de Delphes, ravageant tout ce qu'elle traversa dans sa route du territoire de la Phocide, où elle brûla la ville des Panopéens, celle des Dauliens, et enfin celle des Éolides. En se séparant du gros de l'armée, cette colonne n'avait pris une semblable direction que pour aller piller le temple de Delphes, et en livrer les trésors à Xerxès. On lui avait fait des récits tellement répétés et si pompeux des richesses que renfermait ce temple, et surtout des offrandes consacrées par Crésus, fils d'Alyatte, que je croirais volontiers qu'il en savait mieux le compte que de tout ce qu'il avait laissé de précieux dans son propre palais.

XXXVI. Les Delphiens, informés de la marche des Perses, furent saisis d'effroi; et, dans la crainte excessive qui s'empara d'eux, consultèrent l'oracle pour savoir s'ils devaient enfouir les richesses du temple ou les transporter ailleurs. L'oracle leur répondit « qu'ils ne dérangent rien, et « que seul il suffisait pour protéger ce qui lui appartenait. » Sur cette réponse, les Delphiens ne s'occupèrent plus que de leur propre conservation, et envoyèrent leurs femmes et leurs enfants au delà de la mer, dans l'Achaïe (*). Quant à eux, le plus grand nombre gagna les sommités du Parnasse, et transporta tous ses effets dans l'autre de Corycie. Les

(*) Au delà du golfe de Corinthe.

autres se réfugièrent dans la ville d'Amphissa, située en Locride. Ainsi, tous les habitants de Delphes quittèrent la ville, à l'exception de soixante d'entre eux qui restèrent avec le prophète du temple (8).

XXXVII. Cependant les barbares s'approchaient et avaient déjà en vue les monuments de Delphes, lorsque ce prophète, qui s'appelait Acératus, s'aperçut que les armes sacrées, qu'il n'est permis à aucun mortel de toucher, se trouvaient transportées hors du sanctuaire et en avant du temple. Il s'empressa d'annoncer ce prodige à ceux des Delphiens qui étaient demeurés dans la ville; mais aussitôt que les barbares, pressant leur marche, furent parvenus près du temple de Minerve-Pronéa, d'autres prodiges plus surprenants que celui que je viens de rapporter apparurent; et, bien que ce fût une grande merveille de voir ces armures consacrées à Mars se mouvoir d'elles-mêmes pour venir se placer en avant du temple, le second prodige qui succéda est, de tous ceux qu'on ait pu observer, le plus digne d'admiration. A peine les barbares se trouvaient sous les murs du temple de Minerve-Pronéa, que la foudre du ciel tomba sur eux à coups redoublés; en même temps, deux masses de rochers s'arrachant des sommets du Parnasse, se précipitèrent avec fracas, et écrasèrent un grand nombre d'hommes. L'on entendit aussi le temple de Minerve retentir de cris et de hurlements.

XXXVIII. Ce concours d'événements miraculeux jeta la terreur dans l'âme des barbares, qui retournèrent en arrière. Les Delphiens, instruits de leur fuite, descendirent en toute hâte de la montagne, les assaillirent, et en firent un grand carnage; ceux qui échappèrent se réfugièrent par le chemin le plus direct dans la Béotie. A leur retour, suivant ce qu'il m'a été rapporté, ils racontèrent encore d'autres prodiges; et, dans le nombre ils remarquèrent particulièrement deux hommes armés, au-dessus de la taille ordinaire, qui les avaient continuellement pressés et poursuivis en leur tuant beaucoup de monde.

XXXIX. Les Delphiens prétendent que ces guerriers étaient

deux héros du pays, Phylacus et Autoonüs, à chacun desquels une enceinte sacrée est dédiée dans les environs du temple. Celle de Phylacus se voit le long du chemin qui passe au-dessus du temple de Minerve-Pronéa; celle d'Autoonüs, près de la fontaine de Castalie, au-dessus de l'Hyampée, un des sommets du Parnasse. Les éclats de rochers qui tombèrent de ce mont se trouvaient, de mon temps, et encore entiers, dans l'enceinte sacrée du temple de Minerve-Pronéa, à la même place où ils roulèrent en écrasant les barbares. C'est ainsi que les Perses furent obligés de renoncer à leur entreprise contre le temple de Delphes.

XL. Cependant la flotte grecque partie de l'Artémisium, vint, à la prière des Athéniens, jeter l'ancre sous l'île de Salamine. Les Athéniens avaient demandé qu'elle s'arrêtât dans ce parage, afin d'avoir le temps de retirer de l'Attique leurs femmes ainsi que leurs enfants, et de délibérer sur ce qu'il conviendrait de faire. Il était en effet indispensable pour eux de prendre conseil sur leur position, puisqu'ils se voyaient tout à fait trompés dans leurs espérances. D'abord, ils s'étaient flattés de rencontrer l'armée du Péloponèse en Béotie pour arrêter la marche des barbares, et ils n'y avaient trouvé personne. Ensuite, les Péloponésiens, ainsi qu'ils l'apprirent alors, se bornant à veiller à leur propre défense, n'avaient travaillé qu'à couper l'isthme de Corinthe par une muraille, sans s'occuper du reste de la Grèce. C'était particulièrement à la nouvelle de cette dernière détermination que les Athéniens avaient insisté pour que la flotte s'arrêtât devant Salamine.

XLI. Tous les vaisseaux grecs jetèrent donc l'ancre sous cette île, à l'exception de ceux des Athéniens, qui vinrent mouiller sur la côte de leur propre territoire. En y arrivant, ils firent proclamer que tout Athénien avisât au moyen de sauver sa femme, ses enfants et ses domestiques, comme il le pourrait. Sur cette proclamation, la majeure partie des Athéniens envoyèrent leurs familles à Trézène, d'autres à Égine, et quelques-uns à Salamine. Ces dispositions se firent avec d'autant plus de précipitation que les Athéniens vou-

laient d'une part obéir à l'oracle dont nous avons parlé (9), et que d'une autre ils étaient excités par un motif très-puissant sur eux, que je vais faire connaître. On croit à Athènes qu'un très-grand serpent, gardien de la citadelle, habite le temple, et dans cette croyance on présente à ce serpent, tous les mois, des offrandes qui consistent en gâteaux recouverts de miel. Ces gâteaux avaient toujours été consommés, mais les derniers offerts étaient restés intacts. La prêtresse, ayant annoncé cette circonstance extraordinaire, les Athéniens redoublèrent d'empressement pour quitter la ville, persuadés que la divinité qui les protégeait avait déjà abandonné la citadelle; et, après avoir enlevé et mis en sûreté ce qu'ils avaient de plus précieux, allèrent joindre la flotte avec leurs vaisseaux.

XLII. Dès que les vaisseaux sortis de l'Artémisium furent rendus à Salamine, le reste de l'armée navale des Grecs, rassemblé à Pogon (c'est le nom du port des Trézéniens), en partit, et vint se réunir à eux. Après leur jonction, la flotte augmentée de ce renfort, fourni par plusieurs villes grecques, se trouva plus nombreuse qu'elle ne l'était lors du combat dans l'Artémisium. Du reste, elle fut mise tout entière, comme dans l'Artémisium, sous les ordres d'Eurypiade, fils d'Euryclide, Spartiate, mais qui n'était point du sang des rois. Les Athéniens avaient armé le plus grand nombre des vaisseaux, et les meilleurs de la flotte.

XLIII. Voici actuellement sa composition. Vaisseaux du Péloponèse : Lacédémoniens, en tout seize; Corinthiens, le même nombre que dans l'Artémisium; Sicyoniens, quinze; Épidauriens, dix; Trézéniens, cinq; Hermionéens, trois. Tous les peuples que je viens de nommer, à l'exception des Hermionéens, sont Doriens ou Macednes d'origine, et sortaient d'Érinée, des environs du Pinde, et en dernier lieu de la Dryopide. Quant aux Hermionéens, ils sont Dryopes, et avaient été jadis chassés par Hercule et par les Méliens de la contrée qui porte aujourd'hui le nom de Doride. Telles étaient les forces envoyées par le Péloponèse.

XLIV. A l'égard des peuples du continent extérieur au

Péloponèse, il faut mettre en première ligne les Athéniens, qui fournirent presque autant de vaisseaux que tous les autres ensemble, cent quatre-vingts, et ils les montaient seuls (10); car les Platéens ne combattirent pas à Salamine dans les rangs des Athéniens, par la raison que je vais exposer. Lorsque les Grecs, se retirant de l'Artémisium, arrivèrent devant Chalcis, les Platéens descendirent sur la côte opposée de la Béotie pour se rendre chez eux, afin de mettre en sûreté leurs familles, et, occupés de ce soin, ils restèrent en arrière. Tandis que les Pélasges habitèrent la contrée que l'on nomme aujourd'hui la Grèce, les Athéniens avaient porté, en qualité de Pélasges, le nom de Cranaens (11); sous le roi Cécrops, ils prirent celui de Cécropides, et le changèrent en celui d'Athéniens quand Érechthée devint leur roi; enfin, ils prirent encore celui d'Ioniens, d'Ion, fils de Xuthus, lorsque cet Ion fut fait général des Athéniens.

XLV. Les Mégaréens avaient le même nombre de vaisseaux que dans l'Artémisium. Les Ampraciotes en avaient amené sept; et les Leucadiens, peuple d'origine dorienne, sorti de Corinthe, trois.

XLVI. Vaisseaux des îles : les Éginètes en amenèrent trente (12), indépendamment de quelques autres qu'ils avaient armés, mais qu'ils employèrent à la garde de leur île; ainsi ils ne combattirent à Salamine qu'avec ces trente, les meilleurs marcheurs qu'ils eussent. Les Éginètes sont Doriens, issus d'Épidaure; leur île portait d'abord le nom d'Œnone. Après les Éginètes venaient les Chalcidiens, avec le même nombre de vaisseaux qu'ils avaient dans l'Artémisium, et les Érétriens avec sept. Ceux-ci sont ioniens. Ensuite, on voyait avec les mêmes vaisseaux que dans l'Artémisium, les Céens, peuple d'origine ionienne, sorti d'Athènes; et les Naxiens, avec quatre. Envoyés par leurs concitoyens dans l'armée des Mèdes, comme les autres insulaires, les Naxiens, sans égard pour les ordres qu'ils avaient reçus, s'étaient réunis aux Grecs, à l'instigation de Démocrite (13), un des hommes les plus distingués de leur île, et alors commandant d'une trirème. Les Naxiens sont Ioniens, d'origine athé-

nienne. Les Styréens joignirent la flotte avec les mêmes vaisseaux qu'ils avaient dans l'Artémisium ; et les Cythiens, avec un seul, et un navire à cinquante rameurs. Les uns et les autres sont Dryopes d'origine. Les Sérifiens, les Siphniens et les Méliens combattirent aussi. Ils étaient les seuls insulaires grecs qui eussent refusé aux barbares l'hommage de l'eau et de la terre.

XLVII. Ces divers peuples qui prirent part à la guerre, et dont je viens de parler, habitent tous en deçà du pays des Thesprotiens et du fleuve Achéron ; car les Thesprotiens sont limitrophes des Ampraciotes et des Leucadiens, les plus éloignés de tous ceux qui s'armèrent. Quant aux peuples qui habitent au delà, des Crotoniates, les seuls qui vinrent au secours de la Grèce, amenèrent un vaisseau, commandé par Phayllus, vainqueur trois fois aux jeux Pythiques. Les Crotoniates sont d'origine achéenne.

XLVIII. Tous les bâtiments envoyés par ces peuples étaient des trirèmes, à l'exception de ceux des Méliens, des Siphniens et des Sérifiens, qui n'avaient fourni que des navires à cinquante rameurs. Les Méliens, d'origine lacédémonienne, en avaient amené deux. Les Siphniens et les Sérifiens, d'origine ionienne, et sortis d'Athènes, deux, un de chaque peuple ; et le nombre total des vaisseaux était de trois cent soixante-dix-huit, non compris les navires à cinquante rameurs.

XLIX. Les commandants des forces envoyées par toutes les cités dont je viens de donner le détail, s'étant réunis à Salamine, arrêterent, d'après la proposition d'Eurybiade, que chacun ouvrirait librement son avis sur le point de la contrée dont on était encore maître, où il lui paraîtrait le plus convenable de livrer bataille ; car déjà l'Attique était abandonnée, et il fallait se déterminer à choisir un autre lieu. Les opinions se réunirent en grande partie pour se retirer vers l'isthme de Corinthe, et combattre en avant du Péloponèse. Ceux qui soutenaient cet avis donnaient pour raison « que si l'on « était battu à Salamine, l'armée vaincue serait nécessairement assiégée dans l'île, son unique retraite, et où elle « ne pouvait espérer de recevoir aucun secours ; tandis que

« dans une défaite en avant de l'isthme , chacun pourrait
« encore aller rejoindre les siens et protéger son propre
« pays. »

L. Pendant que les généraux du Péloponèse discutaient cette proposition, il arriva un Athénien portant la nouvelle que les barbares avaient pénétré dans l'Attique, et l'avaient livrée entièrement aux flammes ; et en effet, l'armée sous les ordres de Xerxès s'étant avancée par la Béotie, après avoir mis le feu à la ville des Thespiens, abandonnée par ses habitants, qui s'étaient réfugiés dans le Péloponèse, et traité de même celle de Platée, était entrée dans Athènes, où elle avait tout ravagé, ainsi que le territoire environnant. Mais elle n'avait brûlé les villes de Thespie et de Platée que quand les Thébains eurent assuré que ni l'une ni l'autre n'avaient voulu se déclarer pour les Mèdes.

LI. Depuis que les barbares, après avoir consumé un mois aux préparatifs de la traversée et au passage de l'Hellespont, étaient descendus en Europe, ils avaient employé trois autres mois à se rendre dans l'Attique. Calliade était alors archonte des Athéniens. La ville se trouvait entièrement déserte lorsque les Perses s'en emparèrent ; il ne restait qu'un très-petit nombre d'habitants, réfugiés dans le temple, avec les concierges et quelques indigents. Cette faible troupe environna de planches et de palissades la citadelle , et se défendit derrière ces retranchements : ceux qui la composaient avaient pris ce parti, tant parce que leur pauvreté les privait des moyens de joindre la flotte à Salamine , que parce qu'ils croyaient avoir mieux saisi le sens de l'oracle de la Pythie, qui avait déclaré que des remparts de bois seraient inexpugnables , persuadés qu'elle indiquait l'asile qu'ils avaient choisi , et non pas les vaisseaux.

LII. Les Perses, ayant pris position sur une hauteur opposée, que les Athéniens nomment l'Aréopage, firent le siège de la citadelle de la manière suivante. Ils entouraient la pointe de leurs flèches d'étoupes auxquelles ils mettaient le feu, et les lançaient ainsi enflammées dans les retranchements. Cependant les Athéniens, réduits aux dernières extrémités,

continuaient à se défendre, et quoique leurs remparts eussent trahi leur courage, ne voulaient rien entendre aux propositions que leur faisaient les Pisistratides, qui se trouvaient dans l'armée de Xerxès : ils redoublaient, au contraire, d'efforts, et, imaginant de nouveaux moyens de défense, repoussaient les barbares toutes les fois qu'ils s'avançaient jusqu'aux portes, en faisant rouler sur eux d'énormes pierres. Enfin la résistance des assiégés fut telle, que Xerxès, après avoir perdu un temps assez long, commença à douter qu'il pût enlever la citadelle.

LIII. Mais après tant de difficultés, les barbares parvinrent enfin à y pénétrer ; car la fatalité voulait, suivant l'oracle, que toute l'Attique continentale tombât au pouvoir des Perses. Il se trouvait sur le front de la citadelle, en arrière des portes et de l'entrée de la forteresse, un escarpement où l'on n'avait pas mis de garde, parce qu'il paraissait impossible qu'un homme pût jamais y monter. Ce fut par là néanmoins que quelques soldats gravirent dans le voisinage du temple d'Aglaure, fille de Cécrops, quoique le terrain fût à pic. Lorsque les Athéniens virent les ennemis parvenus de ce côté au sommet de la citadelle, une partie d'entre eux se précipita du haut des murs en bas, et périt de cette manière : les autres se réfugièrent dans le sanctuaire ; mais les Perses, qui étaient venus à bout de leur entreprise, assaillirent bientôt les portes, et, les ayant enfoncées, massacrèrent dans l'intérieur ceux qui y avaient cherché un asile ; puis ils pillèrent le temple même, et livrèrent aux flammes toute la citadelle.

LIV. Entièrement maître d'Athènes, Xerxès envoya à Suze un courrier à cheval, pour informer Artabane de cet heureux succès ; et deux jours après le départ de ce courrier, ayant rassemblé les exilés athéniens qui l'avaient suivi, il leur ordonna de monter à la citadelle, pour offrir des sacrifices suivant leurs rites religieux ; soit que dans un songe, quelque vision lui eût prescrit d'en agir ainsi, soit qu'il éprouvât quelques remords d'avoir fait mettre le feu au temple. Quoi qu'il en soit, les exilés firent ce qui leur avait été commandé.

LV. Je vais actuellement expliquer par quel motif j'ai cru devoir faire mention de ce fait. Il existe dans la citadelle d'Athènes un temple consacré à Èrechthée, celui que l'on dit être né de la terre ; et dans l'enceinte de ce temple, on voit un olivier, et un puits qui contient de l'eau de mer. (14), en mémoire, suivant ce que racontent les Athéniens, de la dispute qui s'éleva entre Neptune et Minerve, sur la possession du territoire d'Athènes. Cet olivier fut brûlé avec le reste du temple lorsque les barbares y mirent le feu ; et cependant, deux jours après, les Athéniens qui, suivant l'ordre du roi, montèrent à la citadelle pour y sacrifier, virent un rejeton vert, et d'une coudée de long, sorti du tronc de l'arbre (15). Tel est le récit que l'on m'a fait.

LVI. Les Grecs rassemblés à Salamine, en apprenant que la citadelle d'Athènes était au pouvoir de l'ennemi, furent saisis d'un tel trouble, que plusieurs des chefs, sans attendre qu'on eût pris une résolution sur la question qui s'agitait, se jetèrent dans leurs vaisseaux, firent hisser les voiles, et se tinrent prêts à partir : ceux qui restèrent pour continuer la délibération décrétèrent que l'on ne combattrait qu'en avant de l'isthme de Corinthe. Cependant la nuit arrivait, et après la délibération, chacun alla regagner son vaisseau.

LVII. Au moment où Thémistocle revenait sur le sien, Mnésiphile, Athénien, qui se trouvait à son bord, lui demanda ce qui avait été résolu dans le conseil. Thémistocle lui dit qu'il avait été arrêté que la flotte se rendrait à l'isthme, et que l'on ne combattrait qu'en avant du Péloponèse. « En ce cas, répondit Mnésiphile, si les vaisseaux partent de Salamine, vous n'aurez plus la chance d'un combat qui peut sauver la patrie : chacun, vous le verrez, quittera la flotte pour retourner chez soi ; ni Eurybiade lui-même, ni qui que ce soit au monde, ne pourra empêcher que l'armée se disperse, et la Grèce sera perdue, faute d'un sage conseil. Retournez donc, et, s'il en est quelque moyen, essayez de rompre ce qui vient d'être décidé ; déterminez Eurybiade à changer d'avis et à demeurer où nous sommes. »

LVIII. Frappé de la justesse de cette observation, Thé-

mistocle, sans répondre un seul mot, se rendit au vaisseau d'Eurybiade, et lui fit dire qu'il avait à l'entretenir d'un objet relatif à l'intérêt commun de l'armée. Eurybiade ayant répondu qu'il pouvait monter à bord, Thémistocle y vint et exposa les réflexions de Mnésiphile comme les siennes propres, en ajoutant encore beaucoup de choses ; enfin il fit tant, qu'il arracha le consentement d'Eurybiade, et le décida à quitter son vaisseau pour convoquer les chefs de l'armée à un nouveau conseil.

LIX. Lorsque tous furent rassemblés, et avant même qu'Eurybiade eût proposé l'objet de la délibération, Thémistocle se mit à parler avec chaleur aux commandants, et les pressait de se ranger à son avis. Un d'eux, Adimante, fils d'Ocytus, et général des Corinthiens, lui dit : « O Thémistocle : on fait rasseoir à coups de verge ceux qui dans les combats du stade se lèvent avant le signal. » — « Oui, répondit Thémistocle, mais aussi ceux qui restent en arrière ne sont pas couronnés. »

LX. Thémistocle mit, comme on voit, beaucoup de ménagements dans sa réponse au général corinthien, évitant avec soin de le blesser ; ensuite, se tournant vers Eurybiade, il lui adressa la parole ; mais il se garda bien, dans son discours, de répéter ce qu'il lui avait dit auparavant en particulier, que si la flotte quittait Salamine, l'armée se disperserait, accusation qu'il n'eût point été adroit d'adresser en face aux alliés ; ils s'exprima donc en ces termes :

« Il est en votre pouvoir, Eurybiade, de sauver aujourd'hui la Grèce, si, vous rangeant à mon opinion, vous vous déterminez à combattre dans la position où nous sommes, et si, écartant les avis que d'autres vous ont donnés, vous vous refusez à conduire la flotte vers l'isthme. Mettez en balance les deux opinions et jugez. Si vous en venez aux mains avec l'ennemi dans les environs de l'isthme, vous avez à combattre dans une mer large et ouverte ; ce qui ne peut être avantageux pour nous, dont les vaisseaux sont plus lourds que ceux de l'ennemi, et en nombre inférieur. En supposant même que l'événement

« nous soit favorable, vous perdez encore Salamine, Mégare, Égine ; car il est tout simple que les forces de terre des Perses suivent les mouvements des forces de mer, et, en amenant vous-même les ennemis dans le Péloponèse, vous mettez en danger la Grèce entière.

« Si, au contraire, vous faites ce que je propose, que d'avantages vous trouvez ! D'abord, dès que vous livrez bataille dans un espace resserré, il est probable, en admettant que la vraisemblance soit quelque chose à la guerre, que, malgré l'infériorité du nombre des vaisseaux, nous l'emporterons ; car la chance est pour nous en combattant dans un lieu resserré, comme elle l'est pour les ennemis dans une mer ouverte. Ensuite, nous sauvons Salamine, où sont nos femmes et nos enfants. De plus, et cette considération est, je le sais, celle de toutes qui vous tient davantage au cœur, en restant ici, vous combattez pour la sûreté du Péloponèse, aussi bien que dans les environs de l'isthme ; et, ce qui est un acte d'une grande prudence, vous n'aurez pas attiré l'ennemi sur votre pays.

« En effet, si nous remportons la victoire dans le combat naval, comme je dois l'espérer, les barbares ne viendront pas chercher dans l'isthme, et, loin de s'avancer au delà de l'Attique, se retireront en toute hâte : ainsi nous aurons conservé Mégare, Égine, et cette île de Salamine près de laquelle un oracle nous annonce que nous devons être vainqueurs de nos ennemis. Enfin quand les hommes, dans leurs conseils, se décident pour ce qui est probable, il arrive presque toujours que le succès les suit ; mais lorsqu'ils se décident pour ce qui ne doit pas probablement arriver, la divinité se plaît rarement à seconder leurs résolutions. »

LXI. Thémistocle ayant cessé de parler, le Corinthien s'emportant encore une fois contre lui, s'écria « qu'un homme qui n'avait point de patrie devait se taire ; » puis, s'adressant à Eurybiade, il lui dit « qu'il n'aurait pas dû laisser opiner celui qui n'était plus citoyen d'aucune ville ; et que lorsque Thémistocle aurait produit sa patrie, on lui

« permettrait de donner son avis. » Adimante faisait ici allusion à la prise d'Athènes, qui venait de tomber au pouvoir des barbares. A ces mots Thémistocle ne put s'empêcher de se répandre à son tour en invectives contre les Corinthiens et contre leur chef, mais il leur fit voir en même temps, par un raisonnement très-clair, que les Athéniens avaient une cité et un patrie plus puissante que celle de Corinthe, puisqu'ils possédaient encore deux cents vaisseaux remplis de combattants, dont aucun des peuples de la Grèce ne serait en état de repousser l'attaque.

LXII. Après avoir démontré ce qu'il avançait, Thémistocle se tourna vers Eurybiade, et continuant à parler avec une nouvelle chaleur : « Si, vous restez ici, lui dit-il, vous agissez en « homme de cœur, sinon vous perdez la Grèce ; car tout le « sort de la guerre est sur nos vaisseaux. Suivez donc, je « vous en conjure, mon opinion ; mais dans le cas où vous « ne voudriez pas vous y rendre, sachez qu'après avoir em- « barqué nos familles, nous mettrons immédiatement à la « voile, pour nous rendre en Italie, à Siris, qui de toute « antiquité est à nous, et doit, suivant un oracle, devenir « une de nos colonies. Quant à vous, lorsque vous serez « seuls, abandonnés par des alliés tels que nous, vous vous « souviendrez de ce que je viens de vous dire. »

LXIII. Ces derniers mots de Thémistocle achevèrent d'éclairer Eurybiade (16) ; et ce qui porta surtout dans son esprit la conviction fut, à mon avis, la crainte que les Athéniens ne se séparassent, s'il persistait à vouloir conduire la flotte vers l'isthme ; car après leur départ, le reste des alliés n'était plus en état de se mesurer avec l'ennemi. Ainsi l'opinion de Thémistocle l'emporta : il fut décidé que l'on resterait, et que l'on combattrait dans la position où l'on était.

LXIV. Après cette vive discussion entre les généraux réunis à Salamine, et lorsque Eurybiade eut pris le parti de rester, les ordres furent donnés pour se préparer au combat. Le jour parut bientôt, et un tremblement de terre s'étant fait sentir, même sur la mer, au moment où le soleil se levait,

on jugea convenable de faire des prières solennelles et d'appeler les *Æacides* comme auxiliaires. Dans ces prières, adressées à tous les dieux, on invoqua donc particulièrement Ajax et Télamon, dont les images, tirées de Salamine, furent placées sur la flotte, et l'on envoya un vaisseau chercher à Égine celles d'*Æacus* et des autres *Æacides* (17).

LXV. A ce sujet, Dicéus, fils de Théocyde, Athénien, l'un des exilés qui s'était retiré chez les Mèdes, et y avait acquis beaucoup de considération, racontait un fait remarquable. Il disait « qu'après que l'armée de terre de Xerxès eut ravagé
« l'Attique, et lorsque toute la contrée était entièrement vide
« d'habitants, se trouvant par hasard avec le lacédémonien
« Démarate, dans la plaine de Thria, il vit du côté d'Éleusis
« une poussière considérable qui s'élevait comme sous les
« pieds d'une troupe que l'on aurait pu estimer à trente mille
« hommes ; que pendant qu'il considérait avec étonnement
« cette poussière, sans s'expliquer quels pouvaient être les
« hommes qui l'excitaient, il avait entendu des voix qui lui
« parurent chanter l'hymne mystique d'Iachus, et que Dé-
« marate, qui n'était point initié aux mystères d'Éleusis, lui
« ayant demandé quel était ce bruit, il lui avait répondu en ces
« termes : Démarate, peu de temps se passera avant que
« l'armée du roi n'éprouve un grand revers ; car il est évi-
« dent pour moi, l'Attique étant aujourd'hui tout à fait dé-
« serte, que ces voix sont celles des dieux qui partent d'Éleusis
« pour aller au secours des Athéniens et de leurs alliés. Si
« elles se dirigeaient vers le Péloponèse, le danger que peut
« courir le roi serait sur le continent, et pour son armée
« de terre ; mais puisqu'elles se tournent vers les vaisseaux ,
« c'est son armée navale qu'il est menacé de perdre. Chaque
« année les Athéniens célèbrent une fête en l'honneur de
« Cérès mère, et de Proserpine. Tout Athénien, ou même tout
« autre Grec, peut se faire initier, et les sons que vous en-
« tendez sont l'hymne mystique d'Iachus, qui se chante dans
« cette fête. » Démarate, après avoir écouté cette explication,
répondit à Dicéus : « Taisez-vous, je vous prie, et n'allez pas
« répéter à un autre ce que vous venez de me dire ; car si

« vos paroles étaient rapportées au roi, vous les payeriez de
« votre tête, et personne ne pourrait vous sauver, ni moi,
« ni quelque autre que ce fût. Gardez donc le silence, et
« que les dieux décident du sort de l'armée. » Ce fut l'avis
de Démarate. « Bientôt, ajoutait Dicéus, du sein de cette
« poussière, et au milieu de ces voix merveilleuses, un nuage
« se forma, qui s'élevant dans l'air, se porta sur l'île de Sa-
« lamine et sur la flotte des Grecs. Ainsi, je sus à l'avance que
« l'armée navale de Xerxès devait être détruite. » Tel était
le récit de Dicéus, fils de Théocyde, et il citait à l'appui le
témoignage de Démarate et de plusieurs autres.

LXVI. Cependant l'armée navale de Xerxès, ayant satisfait
sa curiosité en contemplant les suites de la défaite des Lacé-
démoniens aux Thermopyles, partit de Trachis pour repasser
à Histiée. Après y avoir séjourné trois jours, elle traversa
l'Europe, et arriva, en trois autres jours, devant Phalère. Sui-
vant mon opinion, les forces des Perses, au moment de l'inva-
sion de l'Attique, tant celles qui étaient venues par le con-
tinent, que celles que portaient les vaisseaux, n'étaient
point inférieures en nombre à ce qu'elles étaient quelque
temps auparavant, lorsqu'elles arrivèrent à Sépias et aux
Thermopyles, parce que je mets en balance des pertes qu'elles
avaient éprouvées depuis, soit par la tempête, soit dans les
combats des Thermopyles et de l'Artémisium, tous les ren-
forts qui, à cette époque, n'avaient point encore rejoint l'ar-
mée du roi. Je comprends dans ce nombre ceux qu'avaient
envoyés les Méliens, les Doriens, les Locriens, les Béotiens
(ces derniers vinrent avec toutes leurs forces, à l'exception
cependant des Thespiens et des Platéens); enfin, les Carys-
tiens, les peuples d'Andros, de Ténos, et de toutes les au-
tres îles, hors les cinq dont j'ai donné déjà les noms : plus
Xerxès s'avancait dans l'intérieur de la Grèce, plus il y avait
de nations qui se joignaient à lui.

LXVII. Toutes ces forces se trouvèrent réunies devant
Athènes, excepté les Pariens seuls, qui, restés en arrière à
Cythnos, y attendaient quelle tournure la guerre prendrait.
La flotte était à Phalère, et Xerxès s'y rendit dans le dessein

de conférer avec les généraux de mer, dont il voulait prendre les avis. Après qu'il se fut assis pour présider le conseil, tous ceux qu'il avait convoqués, chefs et tyrans des différents peuples, ou généraux de mer, prirent séance dans le rang que le roi leur fit assigner en raison du degré d'honneur qu'il voulut attribuer à chacun d'eux. La première place fut occupée par le roi de Sidon ; la seconde par celui de Tyr ; les autres se placèrent à la suite ; et lorsque tout fut en ordre, Xerxès chargea Mardonius de proposer cette question : Convient-il de donner bataille sur mer ?

LXVIII. Mardonius ayant adressé la demande à chacun, en commençant par le roi de Sidon, tous furent d'avis qu'il fallait combattre. Artémise seule parla en ces termes : « Veuillez, Mardonius, rendre exactement au roi ce que je « vais dire. Seigneur, si je ne me suis pas conduite plus mal « qu'un autre dans les combats qui ont eu lieu près de « l'Eubée ; si je ne m'y suis pas montrée inférieure en cou- « rage, il est juste qu'il me soit permis d'exprimer librement « mon opinion et ce que je pense dans l'intérêt de vos af- « faires : voici donc ce que je dis. Ne risquez pas votre « flotte dans un combat naval ; car les hommes auxquels « vous avez affaire l'emportent autant à la mer sur vos sol- « dats, que des hommes l'emportent en général sur des « femmes. Qui peut d'ailleurs vous engager à courir les « chances d'un tel combat ? N'êtes-vous pas maître d'Athènes, « contre laquelle vous avez entrepris cette grande expédi- « tion ? N'êtes-vous pas maître de toute la Grèce ? Rien ne « peut plus vous résister, et ceux qui jusqu'ici l'ont osé, ont « été traités comme ils le méritaient.

« Actuellement, je vous dirai quelle est mon opinion sur « ce que feront les ennemis. Si vous renoncez au projet de « combattre sur mer, ou vous vous arrêterez ici, en faisant « tirer à terre vos vaisseaux, ou vous vous déciderez à mar- « cher contre le Péloponèse. Eh bien ! de toute manière, « vous obtiendrez également et sans peine le résultat que « vous êtes venu chercher ; car il est évident que, dans « l'une ou l'autre supposition, les Grecs ne peuvent tenir

« longtemps contre vous. Si vous restez, vous les forcez à
« se disperser et à s'enfuir dans leurs villes, par le défaut
« de vivres; car je sais parfaitement que l'île de Salamine,
« dont ils peuvent seulement en tirer, est hors d'état de leur
« en fournir. Si vous marchez sur le Péloponèse avec l'armée
« de terre, est-il croyable qu'ils vous regardent tranquille-
« ment menacer leur propre pays, et qu'ils songent alors à
« combattre pour l'intérêt seul des Athéniens ?

« Mais, au contraire, vous pressez-vous de livrer un combat
« sur mer, il est à craindre alors que votre armée navale,
« éprouvant un revers, ne compromette en même temps le
« sort de l'armée de terre. Enfin, seigneur, réfléchissez sé-
« rieusement à ceci : les maîtres trop bons ont ordinairement
« de méchants serviteurs, et les maîtres sévères en ont de
« bons; aussi, vous qui êtes le meilleur des hommes, avez-
« vous dans l'armée un grand nombre de méchants servi-
« teurs, que vous comptez cependant parmi vos auxiliaires.
« A quoi vous serviront, par exemple, dans un combat,
« les Égyptiens, les Cypriens, les Ciliciens et les Pamphy-
« liens (18) ? »

LXIX. Artémise ayant fini de parler à Mardonius, tous ceux qui prenaient intérêt à elle souffraient, dans la crainte qu'elle n'éprouvât quelque disgrâce de la part du roi, en cherchant à le dissuader de combattre sur mer. Ses ennemis, au contraire, et ceux qui étaient jaloux des égards que le roi, qui lui avait accordé un des premiers rangs parmi ses alliés, s'empressait de lui témoigner, se réjouissaient du sentiment qu'elle avait manifesté, comme devant perdre cette reine; mais lorsque tous les avis recueillis furent portés devant Xerxès, il applaudit beaucoup à celui d'Artémise, et la bonne opinion qu'il avait déjà conçue d'elle, ainsi que la considération qu'il lui portait, s'en augmentèrent. Néanmoins, il déclara que, dans cette circonstance, on devait obéir à l'avis du plus grand nombre. Persuadé d'ailleurs que l'armée navale n'avait pas bien fait son devoir au combat de l'Eubée, parce qu'il n'était pas présent, il voulait être témoin de celui qui allait avoir lieu.

LXX. A l'issue du conseil, la flotte ayant reçu l'ordre de remettre à la voile, les vaisseaux se dirigèrent sur Salamine, et se rangèrent sans obstacle en bataille; mais le jour trop avancé ne permit pas aux Perses d'engager sur-le-champ le combat, et la nuit étant survenue ils le remirent au lendemain. Cependant la crainte et l'effroi s'étaient répandus chez les Grecs, particulièrement parmi les Péloponésiens, qui ne pouvaient voir sans terreur que, prêts à combattre pour sauver l'Attique, ils n'avaient, s'ils étaient vaincus, d'autre retraite qu'une île, où bientôt ils seraient bloqués de toutes parts et forcés de laisser leur propre pays sans défense.

LXXI. Dans cette même nuit, l'armée de terre des Perses se mit en marche pour le Péloponèse, dont les habitants avaient, de leur côté, fait tout ce qui était possible pour empêcher les barbares de pénétrer chez eux par le continent. Du moment où ils surent que Léonidas avait succombé aux Thermopyles, ils étaient accourus de toutes les villes de l'intérieur pour s'établir dans l'isthme, sous les ordres de Cléombrote, fils d'Anaxandride et frère de Léonidas. Réunis dans cette position, ils avaient commencé par couper la route de Sciron, et résolu ensuite, d'après une délibération prise en commun, d'élever une muraille à travers l'isthme. Comme ils étaient au nombre de plusieurs fois dix mille hommes, et que chacun sans exception se mit à l'ouvrage, il fut promptement achevé. On rassembla de toutes parts les pierres, les briques, les bois, ainsi que le sable, que l'on apportait dans des paniers d'osier, et le travail ne fut interrompu un seul moment, ni pendant le jour, ni pendant la nuit.

(LXXII. Ceux des Grecs qui se rassemblèrent dans l'isthme pour la défense commune étaient les Lacédémoniens et les Arcadiens en totalité, les Éléens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Épidauriens, les Phliasiens, les Trézéniens et les Hermionéens. Ces peuples seuls, effrayés du danger que courait la Grèce, s'unirent pour la secourir; le reste des Péloponésiens n'y prit aucune part. Les jeux Olympiques et les fêtes Carniènes (*) venaient de finir.

(*) Jeux en l'honneur d'Apollon. (Voyez liv. VII, ch. ccvi.)

LXXIII. Le Péloponèse renferme sept nations différentes. Deux sont indigènes et habitent encore la même contrée qu'elles ont habitée de tout temps : ce sont les Arcadiens et les Cynuriens ; une troisième, ce sont les Achéens, n'est point sortie du Péloponèse, mais a quitté le canton qu'elle habitait, pour aller en occuper un autre. Les quatre nations qui restent, sur les sept, sont venues du dehors : ce sont les Doriens, les Ætoliens, les Dryopes et les Lemniens. Les Doriens possèdent un grand nombre de villes considérables ; les Ætoliens celle d'Élis seule ; les Dryopes, Hermione et Asine, situées près de Cardamyle, ville de la Laconie ; et les Lemniens tout le territoire des Paroréates ; les Cynuriens, que l'on regarde comme indigènes, passent cependant, dans l'opinion de quelques-uns, pour Ioniens ; mais, par la suite des temps, ils se sont faits Doriens, sous la domination des Argiens, ainsi que les Ornéates et leurs voisins. Toutes les cités de ces sept nations différentes, à l'exception de celles que j'ai nommées plus haut, étaient restées neutres, ou, pour dire librement toute ma pensée, en demeurant neutres, s'étaient, en réalité, rangées du parti des Mèdes.

X LXXIV. Ainsi les Grecs qui se trouvaient rassemblés dans l'isthme s'étaient livrés à ces grands travaux, comme leur unique ressource, n'osant se flatter que la flotte pût remporter une victoire décisive ; et, en apprenant la marche des Perses vers l'isthme, ceux qui étaient à Salamine, remplis de trouble, craignaient encore plus pour le Péloponèse que pour eux-mêmes. D'abord cette frayeur se manifesta par des discours que chacun tenait en secret à ses compagnons, en déplorant la détermination insensée d'Eurybiade ; mais enfin les murmures éclatèrent de toutes parts, et une assemblée se forma, où l'on discuta de nouveau les résolutions à prendre. Les uns se prononçaient pour que la flotte, mettant à la voile, se rendit dans le Péloponèse, et que l'on ne risquât le combat que pour le sauver, et non pour défendre un pays déjà envahi ; les autres, c'est-à-dire les Athéniens, les Éginètes et les Mégariens, voulaient, au contraire, rester et combattre dans la position où l'on se trouvait.

LXXV. Dès que Thémistocle vit que son opinion avait le dessous, et que celle des Péloponésiens allait l'emporter, il quitta le conseil sans que l'on s'en aperçût, et dépêcha au camp des Mèdes une barque qui portait un homme de confiance avec des instructions sur ce qu'il aurait à dire. Cet homme se nommait Sicinnus; il était domestique de Thémistocle, et gouverneur de ses enfants : Thémistocle l'avait enrichi et fait citoyen de Thespie, dans le temps où les Thespiens admettaient de nouveaux citoyens. Il partit, et s'étant rendu chez les généraux des barbares, il leur parla en ces termes : « Le général des Athéniens m'envoie près de
« vous à l'insu du reste de l'armée. Tout à fait favorable au
« parti du roi, dont il désire les succès plutôt que ceux des
« Grecs, il vous fait dire que ceux-ci, frappés de terreur,
« méditent de prendre la fuite; il se présente donc pour
« vous l'occasion du plus beau fait d'armes : comme ils ne
« sont pas d'accord entre eux, si, en les attaquant, vous
« ne leur laissez pas le temps de fuir, non-seulement ils ne
« pourront faire aucune résistance, mais vous trouverez
« même le parti qui vous est favorable aux prises avec celui
« qui est contre vous. » Après avoir tenu ce discours, Sicinnus s'éloigna sur-le-champ.

LXXVI. Les généraux perses, ayant ajouté foi à cet avis, envoyèrent d'abord un fort détachement dans la petite île de Psythalie, située entre Salamine et le continent. Ensuite, vers le milieu de la nuit, une partie de la flotte se porta sur l'aile des Grecs qui regardait l'occident, avec le dessein de les cerner du côté de Salamine, en même temps que les vaisseaux stationnés sous l'île de Céos et le cap Cynosure, ayant levé l'ancre, vinrent occuper le canal, depuis la presqu'île de Munychie, fermant ainsi tout passage aux vaisseaux ennemis. Ce mouvement avait pour objet de ne laisser aucun moyen de fuite aux Grecs : en détruisant sans retour leur flotte à Salamine, les Perses voulaient venger complètement la défaite qu'ils avaient essuyée dans l'Artémisium. C'est aussi dans cette vue qu'ils avaient fait occuper l'île de Psythalie, calculant qu'à la suite de l'action, le plus grand nombre

des hommes qui tomberaient à la mer et les débris des vaisseaux seraient nécessairement poussés vers cette île, qui se trouve au milieu du canal où le combat devait se livrer, et que, de cette manière, ils pourraient sauver ce qui leur appartiendrait, ou achever d'anéantir ce qui serait aux Grecs. Les Perses avaient fait cette manœuvre très en secret pour en dérober la connaissance à l'ennemi, et employé toute la nuit à ces divers mouvements sans prendre aucun repos.

LXXVII. Des oracles remarquables ont prédit les événements de cette époque, et je n'ai rien à leur opposer : je ne puis dire qu'ils ne sont pas vrais, ni les rejeter quand ils se sont expliqués d'une manière aussi positive que celui que je vais rapporter :

« Mais lorsque la plage consacrée à Diane au glaive d'or,
« et celle de Cynosure, baignées par la mer, seront couvertes
« de la foule des navires, comme d'un pont, et que le vain-
« queur, animé d'un espoir insensé, aura ravagé la bril-
« lante Athènes, la Vengeance, fille des dieux, éteindra cette
« rage de tout détruire qu'enfante le mépris des hommes
« et que suit la satiété ; le fer se croisera avec le fer ; Mars
« rougira de sang les flots ; et le fils de Saturne, dont les re-
« gards vont partout, rappelant la Victoire auguste, fera
« luire pour les Grecs le jour de la liberté. »

A de telles prédictions, si clairement exprimées par l'oracle de Bacis, je n'ose, je le répète, rien opposer, et je ne puis admettre les doutes que d'autres ont manifestés.

LXXVIII. Cependant de vives altercations continuaient parmi les généraux grecs réunis à Salamine, qui, ignorant encore que déjà les vaisseaux des barbares cernaient l'armée, les croyaient toujours dans la même position où ils les avaient vus le jour précédent

LXXIX. Tandis que ces discussions avaient lieu, Aristide, fils de Lysimaque, arriva d'Egine. Il était Athénien ; le peuple l'avait banni par l'ostracisme ; et pourtant, suivant ce que j'ai appris de ses mœurs, il n'existait pas chez les Athéniens d'homme plus vertueux ni plus juste. Aristide donc, tel que je viens de dépeindre, vint à la porte du lieu où le conseil des

généraux était réuni, et fit appeler Thémistocle, qui, loin d'être son ami, s'était déclaré ouvertement son ennemi; mais, dès qu'il fut informé que les Péloponésiens insistaient pour que l'on conduisit la flotte vers l'Isthme, la gravité des conjonctures l'avait déterminé à chercher un entretien avec lui. Thémistocle étant sorti du conseil, Aristide lui dit : « Il n'aurait jamais dû exister entre nous d'autre débat, que pour disputer à qui de nous deux rendrait plus de services à sa patrie, et c'est aujourd'hui, plus que jamais, que nous devons le prouver. Je vous avertis donc qu'il est actuellement assez indifférent que vous fassiez peu ou beaucoup d'efforts pour dissuader les Péloponésiens de leur projet de retraite; d'après ce que j'ai vu moi-même, ni les instances des Corinthiens, ni les ordres d'Eurybiade, ne peuvent faire que la flotte mette à la voile maintenant : nous sommes totalement enveloppés par des vaisseaux ennemis; rentrez donc, et annoncez cette nouvelle au conseil. »

LXXX. Thémistocle lui répondit : « L'avis que vous donnez est excellent, et c'est en même temps une bonne nouvelle que vous m'apportez. Vous avez vu positivement la chose que je désirais le plus vivement : apprenez que les Perses n'ont agi qu'à mon instigation. Il fallait, puisque les Grecs ne voulaient pas d'eux-mêmes se résoudre à combattre, les y contraindre par nécessité, et c'est ce que j'ai fait; mais entrez dans le conseil, et portez vous-même la nouvelle. Si c'est moi qui l'annonce, on croira qu'elle est une feinte de ma part, et je ne persuaderai jamais que les barbares ont fait ce mouvement; vous, au contraire, venez : si l'on se fie à ce que vous dites, tout ira bien; mais, lors même qu'on n'y ajouterait pas foi, peu importe, puisqu'il est impossible de songer à la retraite, dès que nous sommes, comme vous le dites, entourés de toutes parts. »

LXXXI. Aristide entra dans le conseil, et dit : « Qu'il arrive d'Égine, qu'il ne s'était dérobé qu'avec peine aux vaisseaux ennemis; que la flotte grecque était déjà entourée de tous côtés par les vaisseaux de Xerxès, et qu'actuelle-

« ment il ne fallait plus délibérer que sur les moyens de se défendre. » Après avoir prononcé ces mots, Aristide se retira, et de nouvelles discussions s'élevèrent, car la plupart des chefs ne voulaient point croire à cet avis.

LXXXII. Pendant qu'ils manifestaient leurs doutes, une trirème de Ténos, transfuge de la flotte des Perses, parut. Elle était sous les ordres de Panétius, fils de Sosimène, et son arrivée confirma le rapport d'Aristide. C'est à cause de ce fait que les Téniens furent inscrits, sur le trépied consacré à Delphes, au rang des peuples qui repoussèrent les barbares. Cette trirème, en joignant les Grecs à Salamine, et celle de Lemnos, qui était passée de leur côté dans l'Artémisium, portèrent leur flotte à trois cent quatre-vingts vaisseaux : il s'en fallait auparavant de deux qu'elle ne fût de ce nombre.

LXXXIII. Les Grecs ne pouvant plus, d'après la déclaration des Téniens, douter de la vérité, se préparèrent au combat ; et, lorsque le jour parut, les chefs rassemblèrent les garnisons des vaisseaux pour les haranguer. Le discours de Thémistocle fut celui qui fit le plus d'impression : il y mettait en opposition les avantages d'une bonne conduite et les dangers d'une mauvaise, exhortant ses compagnons à préférer toujours, dans quelque situation où les hommes se trouvent placés, soit par la nature, soit par leur condition dans la société, le parti le plus honorable. Après avoir fini de parler, il ordonna à chacun d'aller prendre son poste sur les vaisseaux. Dans le moment où ils s'y rendaient, la trirème qui avait été envoyée à Égine, pour chercher les images des *Æacides*, arriva. Ainsi la flotte des Grecs fut complète.

LXXXIV. A peine leurs vaisseaux se mettaient en mouvement, que les barbares commencèrent l'attaque, tandis que les Grecs faisaient force de rames pour reculer par la poupe et ranger la terre ; mais dans ce mouvement Aminias, Athénien de Pallène, emporté au large, accrocha son bâtiment dans les agrès d'un bâtiment ennemi, et comme il ne put se dégager, d'autres vaisseaux athéniens accoururent à son secours, et

en vinrent aux mains avec l'ennemi. C'est de cette manière que le combat s'entama , suivant le rapport des Athéniens ; les Éginètes disent, au contraire, que ce fut le vaisseau qui revenait d'Égine avec les images des *Æacides* qui le commença. On raconte aussi, que dans ce moment parut un fantôme de femme, qui, d'une voix entendue de toute la flotte, ordonna d'avancer, après avoir reproché aux Grecs leur timidité par ces mots : « Misérables ! quand cesserez-vous « de manœuvrer pour reculer ? »

LXXXV. Les Athéniens avaient devant eux les Phéniciens placés dans l'armée perse à l'aile faisant face à Éleusis et au couchant. Les Lacédémoniens étaient opposés aux Ioniens, qui se trouvaient à l'aile tournée vers l'orient et le Pirée. Plusieurs des vaisseaux ioniens, cédant aux insinuations de *Thémistocle*, se battirent avec assez de mollesse ; mais la majeure partie soutint chaudement le combat. Je pourrais même donner ici les noms de plusieurs commandants de leurs trirèmes qui enlevèrent des vaisseaux grecs ; je me bornerai néanmoins à citer celui de *Théomestor*, fils d'*Androdamas*, et de *Phylacus*, fils d'*Histiée*, l'un et l'autre *Samiens*, et j'indique ces deux seuls, parce que l'un, *Théomestor*, en récompense de ce service, fut établi par les Perses, tyran de *Samos*, et que l'autre, *Phylacus*, eut l'honneur d'être inscrit au rang de ceux qui ont bien mérité du roi : on les nomme, dans le langage des Perses, *Orosanges*.

LXXXVI. Mais ce fut du côté des Perses que le plus grand nombre de vaisseaux périt à *Salamine*, partie sous les efforts des Athéniens, partie sous ceux des Éginètes, et les choses devaient être ainsi, puisque les Grecs y combattirent parfaitement en ordre, tandis que les ennemis ne surent ni garder leurs rangs, ni agir avec ensemble. Toutefois, dans cette journée, les barbares se montrèrent mieux que dans les précédents combats sous l'*Eubée* : la crainte qu'inspirait la présence de *Xerxès*, dont chacun se croyait aperçu, leur fit déployer plus de valeur.

LXXXVII. Parmi tant de guerriers qui prirent part à ce combat, je ne puis indiquer en particulier tous ceux qui s'y

distinguèrent, soit du côté des barbares, soit du côté des Grecs; je parlerai donc seulement d'une action remarquable d'Artémise, qui lui valut de grands éloges de la part du roi. Au moment où le désordre se mettait dans les affaires de Xerxès, le vaisseau d'Artémise se trouva vivement poursuivi par un vaisseau athénien, et n'avait aucun moyen de lui échapper. Serrée de si près, Artémise se détermina par un stratagème hardi, qui lui réussit, à attaquer un des vaisseaux de la flotte des Perses, qu'elle avait devant elle, et tomba sur celui des Calyndiens, que montait leur roi Damasithyme. Je ne dirai pas si elle choisit ce vaisseau par suite de l'altercation qu'elle avait eue avec ce Damasithyme, lorsqu'ils étaient dans l'Hellespont, ou si ce fut le hasard seul qui le lui offrit : quoi qu'il en soit, l'ayant atteint et coulé bas, elle retira de sa résolution un double avantage. D'abord le vaisseau athénien qui poursuivait celui d'Artémise, le voyant tomber sur un de ceux des barbares, le prit pour un bâtiment allié ou pour un bâtiment transfuge de l'armée perse, passé du côté des Grecs, et, cessant de lui donner la chasse, alla en attaquer d'autres.

LXXXVIII. Ensuite, outre qu'elle réussit de cette manière à échapper et à éviter une perte certaine, elle eut de plus le bonheur que le roi, auquel elle avait, au fond, causé un dommage réel, en perdant un de ses vaisseaux, ne put cependant que faire l'éloge de son action. On rapporte, en effet, que Xerxès, témoin du combat, ayant remarqué le vaisseau d'Artémise, au moment où elle tombait sur celui des Calyndiens, un de ceux qui se trouvaient près de lui, lui dit : « Seigneur, voyez-vous avec quelle valeur combat Artémise, et comme elle vient de couler bas un navire « ennemi? » Xerxès demanda si, véritablement, c'était bien le vaisseau d'Artémise, et on l'assura qu'on l'avait reconnu parfaitement aux enseignes qu'il portait : chacun d'ailleurs était persuadé que le vaisseau qu'elle venait de couler bas était ennemi ; car, entre autres choses qui avaient jusque-là réussi à Artémise, sa bonne fortune voulut encore qu'il ne se sauvât du vaisseau calyndien personne qui pût la venir

accuser près du roi. On ajoute donc que Xerxès, convaincu que c'était bien le vaisseau d'Artémise qu'il avait remarqué, s'écria : « Aujourd'hui les hommes ne sont pour moi que des femmes, et les femmes sont des hommes. » C'est le mot que l'on attribue au roi.

LXXXIX. Dans le combat, Ariabignès, fils de Darius, frère de Xerxès, et l'un des généraux de l'armée, périt avec un grand nombre d'autres personnes distinguées parmi les Perses et les Mèdes, ainsi que parmi les alliés. Les Grecs, au contraire, perdirent fort peu de monde. Comme ils savaient tous nager, ceux qui n'étaient pas tués sur la place, quand leur vaisseau coulait bas, gagnaient Salamine, tandis que les barbares, qui n'avaient pas cet avantage, périssaient dans les flots. De plus, au moment où les vaisseaux de la première ligne prirent la fuite, un très-grand nombre d'entre eux se perdirent ; les vaisseaux de la seconde ligne qui voulaient s'avancer pour se distinguer par quelque action d'éclat, aux yeux du roi, s'engageant avec ceux des leurs qui se retiraient.

XC. Dans l'extrême confusion qui résulta de cette rencontre, il arriva que quelques Phéniciens, dont les vaisseaux s'étaient ainsi perdus, vinrent près du roi accuser les Ioniens de trahison. Ce fut même par le seul effet du hasard que les chefs des Ioniens ne succombèrent pas dans cette accusation, et que les Phéniciens qui les dénonçaient, furent au contraire punis, comme on va le voir. Pendant qu'ils portaient leur plainte au roi, un vaisseau de Samothrace tomba sur un vaisseau athénien, et le coula. Dans le même moment un vaisseau d'Égine se porta sur le premier ; mais les Samothraciens, très-habiles à lancer le javelot, ayant réussi à jeter le désordre parmi les soldats du vaisseau qui les attaquait, parvinrent à s'en rendre maîtres. Cette action courageuse sauva les Ioniens. Xerxès, témoin d'un fait d'armes aussi remarquable, trop prompt, dans la disposition chagrine de son esprit, à s'en prendre indistinctement à tout ce qui se présentait de la cause de son malheur, tourna sa colère contre les Phéniciens, et ordonna qu'on leur cou-

pât la tête, « Ne pouvant, dit-il, souffrir que de tels lâches
« vinssent accuser des hommes qui valaient beaucoup
« mieux qu'eux. » C'est ainsi que Xerxès, placé au pied de
l'Égalée, montagne située en face de Salamine, suivait des
yeux les événements du combat. Toutes les fois qu'il obser-
vait quelque fait remarquable, il ne manquait pas de de-
mander quels étaient ceux qui y avaient pris part, et faisait
inscrire, par ses secrétaires, le nom du commandant du
vaisseau, avec celui de son père et de sa ville. Un Perse,
nommé Ariaramnès, grand ami des Ioniens, qui se trouvait
présent, contribua aussi au malheur des Phéniciens, en di-
rigeant la colère du roi sur eux.

XCI. Enfin les barbares, complètement mis en fuite se
retiraient sur Phalère; mais les Éginètes, ayant gagné le dé-
troit pour leur couper la retraite, se distinguèrent par plu-
sieurs actions dignes de mémoire. Pendant que les Athéniens
jetaient le désordre parmi les vaisseaux qui faisaient encore
quelque résistance, et les forçaient à prendre la fuite, les
Éginètes, attendant au passage ceux qui se retiraient, les at-
taquaient et achevaient leur défaite; de manière que tout ce
que les Athéniens faisaient fuir, allait tomber sous les coups
des Éginètes.

XCII. Dans ce mouvement, le vaisseau de Thémistocle, qui
en poursuivait un des ennemis, se rencontra avec celui que
montait Polycrite, fils de Crios, d'Égine, au moment où il
attaquait un navire sidonien. Ce bâtiment sidonien était le
même qui, quelques jours auparavant, avait pris dans les
parages de l'île Sciathos le vaisseau éginète envoyé à la dé-
couverte, et sur lequel se trouvait Pythias, fils d'Ischénoüs,
qui, blessé si cruellement pendant le combat, avait été sauvé,
comme on l'a vu, par les Perses mêmes, étonnés de sa valeur.
Polycrite s'empara du vaisseau sidonien, et Pythias, se trouvant
avec les Perses qui le montaient, fut délivré et retourna par
la suite à Égine. Lors donc que Polycrite, se trouvant près
du vaisseau athénien, eut reconnu à ses enseignes que c'était
celui que montait le général, il cria à Thémistocle, en le
raillant : « Eh bien ! vous voyez comme les Éginètes favori-

« sent le parti des Mèdes. » C'est en adressant ces mots à Thémistocle, que Polycrite attaqua le vaisseau sidonien et s'en rendait maître. Ceux des barbares qui échappèrent par la fuite revinrent dans le port de Phalère, où l'armée de terre pouvait les protéger.

XCIII. L'honneur de la journée fut décerné, entre tous les peuples, aux Éginètes, et après eux aux Athéniens; entre les individus, à Polycrite d'Égine, et aux deux Athéniens, Euménès d'Anagyronte, et Aminias de Pallène. C'est ce dernier qui donna la chasse au vaisseau d'Artémise, et qui, certes, s'il avait su que cette reine le montât, n'en aurait point abandonné la poursuite avant de s'en emparer ou d'être pris lui-même, suivant l'ordre qui avait été transmis à tous les commandants des trirèmes athéniennes. Une récompense de dix mille drachmes (*) était même promise à celui qui aurait fait Artémise prisonnière, rien ne paraissant aux Athéniens plus insultant que de voir une femme porter les armes contre eux; mais elle échappa, comme je l'ai rapporté plus haut, et se réfugia à Phalère avec le reste des vaisseaux qui purent se sauver.

XCIV. Les Athéniens rapportent, qu'au moment où le combat s'engagea, Adimante, général des Corinthiens, frappé d'une terreur soudaine, ayant fait déployer les voiles de son vaisseau, prit la fuite, et que les Corinthiens, qui virent leur chef s'éloigner, l'avaient suivi. Ils ajoutent que, dans leur fuite, les Corinthiens, au moment où ils se trouvaient sur la côte de Salamine, en face du temple de Minerve-Sciras, avaient rencontré une de ces barques légères nommées céloces, envoyée au-devant d'eux, sans doute par quelque divinité, car on ne put jamais savoir qui l'avait détachée pour joindre les Corinthiens; et en effet, comme ceux-ci ignoraient ce qui se passait à l'armée, cette circonstance prouve évidemment qu'il y avait dans une telle rencontre quelque chose de surnaturel. Quoi qu'il en soit, ceux qui montaient la céloce, lorsqu'ils

(*) Environ neuf mille francs. (Voyez les Tables à la fin de cet ouvrage.)

se trouvèrent assez près des vaisseaux corinthiens pour se faire entendre, leur adressèrent ces mots : « Quoi donc, Adimante, tu trahis les Grecs ; tu fais prendre la fuite à tes vaisseaux, et cependant ces Grecs sont vainqueurs, et remportent sur leurs ennemis la victoire qu'ils ont demandée aux dieux. » Adimante, n'ayant pas voulu ajouter foi à cette nouvelle, ceux de la barque reprirent la parole, et lui dirent : « Qu'ils offraient de passer sur son vaisseau, comme otages, et qu'il pourrait les mettre à mort, si réellement les Grecs n'étaient pas victorieux. » Sur cette assurance, Adimante fit revirer de bord son vaisseau, ainsi que ceux qui le suivaient, et vint se réunir à la flotte grecque. L'action était déjà terminée. Tel est le récit des Athéniens (19) ; mais les Corinthiens sont loin d'être d'accord avec eux, et prétendent, au contraire, avoir les premiers pris part au combat ; en cela, ils ont en leur faveur le témoignage du reste de la Grèce.

XCV. Enfin, Aristide, fils de Lisimaque, celui dont j'ai fait mention plus haut comme d'un homme parfaitement vertueux, fit, pendant la chaleur et le tumulte du combat de Salamine, une action dont le souvenir ne doit pas être perdu. Il se mit à la tête d'un certain nombre de soldats pesamment armés, qui étaient postés le long du rivage de Salamine, tous Athéniens, et les fit passer dans la petite île de Psytalie, où ils taillèrent en pièce la garnison que les Perses y avaient détachée.

XCVI. Lorsque le combat eut cessé, les Grecs, après avoir recueilli, dans les parages de Salamine, tout ce qu'ils purent de leurs vaisseaux maltraités, se préparèrent à un nouvel engagement, ne doutant pas que le roi ne voulût se servir des forces qui lui restaient encore pour tenter le sort d'un second combat. Cependant un vent du couchant qui se leva avait porté un grand nombre de débris de naufrage sur la côte de l'Attique, vers le rivage de Collias ; et ainsi s'accomplirent toutes les prédictions faites sur l'événement du combat, par les oracles de Bacis et de Musée ; car une, entre autres, qui avait été publiée plusieurs années auparavant, par le devin Lysistrate, l'Athénien, et dont le sens avait échappé

à toute la Grèce, parlait de ce naufrage, et portait ces mots :

« Les femmes du rivage de Collias feront cuire leurs aliments au feu des rames (20). » Ce qui devait avoir lieu effectivement après le départ de Xerxès.

XCVII. Lorsque Xerxès connut toute l'étendue de la défaite que sa flotte venait d'éprouver, il commença à songer à sa retraite, dans la crainte que quelqu'un des Ioniens ne suggérât aux Grecs ou que ceux-ci ne prissent d'eux-mêmes le parti d'aller détruire les ponts établis sur le détroit, et ne l'exposassent à périr enfermé en Europe. Ne voulant pas cependant manifester son dessein, ni aux Grecs, ni à son armée, il ordonna de travailler à une digue en terre, pour réunir l'Attique à l'île de Salamine, et fit lier ensemble une suite de gaules phéniciennes (*), qui devaient servir à la fois de pont et de fortifications pour protéger cet ouvrage. D'un autre côté, il prit des mesures militaires, comme s'il se préparait à un nouveau combat naval; de manière que chacun, le croyant occupé de ces soins, ne douta pas qu'il ne fût dans l'intention de rester et de continuer la guerre; mais son véritable projet ne put échapper à Mardonius, qui avait plus d'expérience de son caractère. En même temps que Xerxès faisait exécuter ces diverses dispositions, il dépêcha un courrier pour porter en Perse la nouvelle du revers qu'il venait d'éprouver.

XCVIII. Les courriers de la Perse sont les plus prompts que l'on connaisse, et il n'en est point qui se rendent avec plus de célérité d'un lieu à un autre, au moyen du genre de communication inventé dans ce pays. Voici, suivant ce que l'on rapporte, en quoi il consiste : on y établit autant de chevaux et d'hommes que l'on compte de journées de marche à faire, et chaque cheval et chaque homme est disposé pour parcourir seulement une de ces journées. Ni la neige, ni la pluie, ni la chaleur, ni la nuit, n'empêchent jamais que chacun d'eux ne fasse, et le plus vite possible, la course qui lui est

(*) Nom d'une espèce de vaisseau rond que les Phéniciens employaient au transport des marchandises.

assignée. Le premier courrier qui arrive donne au second les ordres dont il est porteur, le second les transmet au troisième, et ainsi de suite de l'un à l'autre, absolument comme chez les Grecs, dans la fête des Lampadophories, célébrée en l'honneur de Vulcain, on se passe de l'un à l'autre un flambeau. Les Perses, dans leur langue, nomment angaréïon cette sorte de course (21).

XCIX. Les premières nouvelles arrivées à Suze avaient annoncé que Xerxès était maître d'Athènes, et répandu la joie parmi les Perses restés dans leurs foyers. Les chemins étaient jonchés de branches de myrte, la fumée des parfums brûlés sur les autels s'élevait dans les airs : on ne voyait que sacrifices et festins. Le second courrier changea tout, et jeta la consternation. Chacun déchira ses vêtements; des cris et de longs gémissements se firent entendre, et se mêlaient à des imprécations contre Mardonius, qu'on accusait d'être la cause de ces malheurs; mais ces démonstrations de douleur avaient moins pour objet la perte de quelques vaisseaux, que les dangers qui semblaient menacer le roi. L'inquiétude se prolongea même longtemps, et ne cessa que lorsque le retour de Xerxès vint y mettre un terme.

C. Cependant Mardonius, qui voyait l'impression que la perte de la bataille navale de Salamine avait faite sur l'esprit de Xerxès, et qui ne doutait pas qu'il n'eût formé le dessein de quitter Athènes, réfléchit sur sa propre position. Il conçut facilement que le roi voudrait se venger des revers de l'expédition sur celui qui l'avait conseillée, et qu'ainsi il n'avait rien de mieux à faire que d'achever, s'il était possible, la conquête de la Grèce, ou du moins de chercher dans cette grande entreprise, qui flattait son orgueil, une mort glorieuse. La résolution de continuer la guerre en Grèce l'ayant donc emporté dans son esprit, il se rendit auprès de Xerxès, et lui parla ainsi : « Cessez de vous affliger, seigneur, et de
« considérer l'événement du dernier combat comme un
« malheur irréparable. Le succès de la lutte entre les Grecs
« et vous ne dépend pas de quelques planches, mais des
« immenses forces en hommes et en chevaux qui composent

« votre armée. Les Grecs, qui croient avoir tout terminé,
« ne risqueraient pas de descendre de leurs vaisseaux pour
« venir se mesurer avec vous : ceux qui ont osé tenter le
« sort d'un combat sur terre en ont porté la peine. Nous
« sommes donc encore les maîtres d'entrer sur-le-champ dans
« le Péloponèse, si tel est toujours votre dessein. Si vous ju-
« gez, au contraire, devoir suspendre cette expédition, aban-
« donnons-la, pour le moment ; mais, dans tous les cas, ne
« vous laissez point abattre. Je ne vois pour les Grecs aucun
« moyen de vous échapper ; il faut qu'ils tombent sous votre
« joug, et qu'ils vous donnent, en devenant vos esclaves,
« satisfaction de leurs torts passés et de leurs torts actuels.
« C'est le but que nous devons atteindre. Si, cependant,
« vous étiez décidé à vous retirer, et à emmener avec vous
« l'armée, j'aurais alors une autre proposition à vous sou-
« mettre. En renonçant entièrement à vos projets, n'exposez
« pas, seigneur, aux railleries des Grecs, les Perses qui,
« jusqu'ici n'ont point contribué à vos revers, et à qui vous
« n'avez rien à imputer. Si des Phéniciens, des Égyptiens,
« des Cypriotes, des Ciliciens, se sont conduits en lâches,
« doit-on en accuser les Perses ? et, puisque vous n'avez
« aucun reproche à leur faire, suivez l'avis que je vais vous
« donner. S'il vous convient de ne pas prolonger votre
« séjour en Grèce, retournez dans vos États, emmenez avec
« vous la plus grande partie de l'armée, et laissez-moi seu-
« lement trois cent mille hommes ; ils me suffiront pour
« vous soumettre la Grèce. »

CI. Le discours de Mardonius ne pouvait que plaire à Xerxès ; il le tirait de peine ; mais, malgré la joie qu'il en ressentait, il se contenta de répondre qu'il ne se déciderait qu'après en avoir délibéré. Il convoqua donc les personnages les plus distingués parmi les Perses, et jugea convenable d'appeler à ce conseil Artémise, qui seule, dans une autre occasion, avait bien jugé de ce qu'il y avait de mieux à faire. Lors donc qu'elle fut entrée dans la salle de l'assemblée, Xerxès, écartant tous les autres conseillers et ses gardes, lui parla en ces termes : « Mardonius est d'avis que, pro-

« longéant mon séjour en Grèce, je porte la guerre dans le
« Péloponèse. Il me représente que ni les Perses ni l'armée
« de terre ne peuvent être accusés du dernier revers, et
« qu'ils sont prêts à le prouver; ainsi, il me conseille de
« prendre ce parti. D'un autre côté, il me propose de le
« laisser ici avec trois cent mille hommes, pris à son choix
« dans toute l'armée, et de les employer à me soumettre la
« Grèce. Dans ce dernier cas, il m'engage à retourner au sein
« de mes États avec le reste de mes troupes. Vous, Artémise,
« qui avez déjà ouvert un si bon conseil, en me dissuadant
« de risquer un combat naval, donnez-moi votre opinion,
« et dites-moi auquel des deux partis je dois m'arrêter. »

CII. « Seigneur, répondit Artémise, il est toujours difficile
« de trouver le meilleur conseil à donner. Cependant, je
« dirai que, dans l'état où sont en ce moment les affaires,
« il me semble que le parti le plus sage à prendre pour
« vous est de vous retirer, en laissant ici Mardonius et
« les troupes qu'il demande, puisqu'il se charge d'exécuter
« avec elles ce qu'il vous promet. En effet, ou, en rem-
« plissant sa promesse, le succès répondra aux projets qu'il
« a conçus, et alors le résultat en est tout à votre avantage :
« ce sont des sujets qu'il vous aura acquis; ou bien l'évé-
« nement sera contraire, et, dans ce cas, il n'en résulte
« rien de bien fâcheux pour vous : vous et vos États, vous
« êtes en sûreté. D'une manière ou d'autre, tandis que votre
« personne et votre maison sont à l'abri de toute atteinte,
« les Grecs sont obligés de livrer sans cesse de nouveaux
« combats pour leur propre existence; et si, dans ces combats,
« Mardonius essuie des revers, qui en parlera ? Les Grecs,
« victorieux, n'auront vaincu et anéanti qu'un de vos es-
« claves; quant à vous, vous aurez atteint le but de votre
« expédition, puisque vous ne vous serez retiré qu'après
» avoir livré aux flammes la ville d'Athènes. »

CIII. Xerxès accueillit avec joie un avis qui était le fond
de sa pensée, qu'Artémise n'avait fait qu'exprimer. Je suis
même persuadé que, quand tous les avis se seraient réunis
pour l'engager à demeurer, il ne serait pas resté, tant la

terreur l'avait saisi. Il combla donc de louanges Artémise, et la chargea de conduire à Éphèse quelques-uns de ses enfants naturels qui l'avaient suivi.

CIV. Il mit ces enfants sous la garde d'Hermotime, né à Pédase, et qui tenait le premier rang parmi ses eunuques. Les Pédasieus habitent au-dessus d'Halicarnasse, et il se passe chez eux une chose fort étrange. Lorsqu'il doit arriver quelque malheur aux habitants des terres limitrophes de leur ville, une grande barbe croît au menton de la première prêtresse du temple de Minerve : singulier phénomène qui déjà a eu lieu deux fois (22).

CV. Cet Hermotime était donc d'une famille Pédasienne, et l'on rapporte qu'il trouva l'occasion de se venger d'un homme dont il avait reçu, à la vérité, une grave injure; mais il le fit d'une manière bien cruelle. Enlevé par un parti ennemi, Hermotime avait été exposé en vente, et acheté par un certain Panionius de Chio, qui se livrait à un commerce à la fois atroce et impie : il mutilait tous les enfants d'une figure agréable qui tombaient dans ses mains, et les vendait à un très-grand prix, soit à Sardes, soit à Éphèse; car chez les barbares, on attache une valeur considérable aux ennuques, comme plus sûrs que les autres esclaves. Ce Panionius, qui vivait, ainsi que je l'ai dit, de ce honteux trafic, avait fait un grand nombre d'eunuques, parmi lesquels se trouva celui-ci. Hermotime n'eut pas cependant à se plaindre en tout de sa mauvaise fortune : arrivé à Sardes, et offert au roi avec d'autres présents, il fut, par la suite, celui de tous ses ennuques que Xerxès distingua le plus.

CVI. Dans le temps où le roi se trouvait à Sardes, et pressait l'expédition contre Athènes, Hermotime vint, pour quelque affaire particulière, dans cette contrée de la Mysie, dépendante de Chio, que l'on nomme l'Atarnée. Il y trouva Panionius, et, l'ayant reconnu, lui parla souvent et très-amicalement. Il commença par lui faire l'énumération des biens dont il jouissait, et dont il lui attribuait l'origine; ensuite, il promit de lui procurer, en reconnaissance, divers avantages, s'il voulait venir s'établir à Sardes avec sa fa-

mille. Enfin , il fit tant que Panionius , séduit par de telles offres , se transporta dans cette ville , avec sa femme et ses enfants. Lorsque Hermotime l'eut ainsi , et toute sa famille , en sa puissance , il lui parla en ces termes : « O toi , le plus « indigne des hommes , toi qui vis du plus sacrilège de tous « les commerces , quelle injure , moi et les miens , avions-
« nous faite à toi ou à qui que ce soit de ta famille , pour « m'avoir , d'homme que j'étais , réduit à n'être rien. As-tu « pensé pouvoir toujours dérober tes crimes aux dieux , à « ces dieux dont la justice te fait tomber dans mes mains , « et te livre à une vengeance dont tu ne peux avoir le droit « de te plaindre. » En disant ces mots , Hermotime fit venir les enfants de Panionius , au nombre de quatre , le força à les mutiler lui-même , et ensuite contraignit les fils à faire sur leur père la même opération. Telle fut l'horrible vengeance qu'Hermotime tira de Panionius.

CVII. Xerxès , après avoir confié ses enfants à Artémise , pour les conduire à Éphèse , fit appeler Mardonius , lui dit qu'il pouvait choisir dans l'armée les troupes qu'il voulait garder avec lui , et lui recommanda de faire ses efforts pour que l'événement fût d'accord avec ses promesses. Ces diverses dispositions faites dans le cours de la journée , le roi , lorsque la nuit fut venue , donna l'ordre à tous les commandants des vaisseaux , de quitter la rade de Phalère , et de se rendre le plus promptement possible dans l'Hellespont , pour garder les ponts qui devaient servir à son passage. Les barbares mirent donc à la voile. Ils se trouvaient près de la côte de Zoster (23) , lorsqu'ils découvrirent , attendant à la terre ferme , quelques rochers saillants au-dessus de la mer , qu'ils crurent être des vaisseaux : à cette vue , ils prirent la fuite dans tous les sens , et ne se rassemblèrent pour continuer leur route que longtemps après , ayant reconnu que ce n'étaient point des vaisseaux , mais des pointes de rochers.

CVIII. A la naissance du jour , les Grecs , qui voyaient l'armée de terre des Perses encore sur la côte , crurent que les vaisseaux étaient également demeurés dans la rade de Phalère , et , ne doutant pas que les ennemis ne dussent recommencer le

combat, se préparaient à se défendre ; mais lorsqu'ils apprirent que la flotte était partie, ils résolurent de se mettre sur-le-champ à sa poursuite, et allèrent jusqu'à Andros, sans pouvoir la découvrir. Là, ils s'arrêtèrent et tinrent conseil. Thémistocle fut d'avis de continuer, à travers les îles, la poursuite des vaisseaux ennemis, et de se porter directement dans le détroit, pour y détruire les ponts. Eurybiade fut d'une opinion contraire, et soutenait que si l'on détruisait les ponts, on ferait un grand tort à la Grèce. — « En effet, « disait-il, si, en interceptant le passage aux Perses, vous les « forcez à demeurer en Europe, il est évident qu'ils ne resteront pas en repos, et essayeront de continuer la guerre ; « car, s'ils demeuraient dans l'inaction, ne pouvant changer « la situation de leurs affaires, et n'ayant d'ailleurs aucun « moyen de retour, leur armée mourrait infailliblement de « faim : ils seraient donc forcés d'agir, et, en s'attachant à « gagner d'autres villes en Europe et d'autres peuples, ou « en profitant des ressources de ceux qui sont déjà passés « dans leur parti, ils subsisteraient aisément des récoltes « annuelles de la Grèce. Au contraire, après la défaite qu'ils « viennent d'éprouver sur mer, il est certain que les Perses « ne resteront pas, par choix, en Europe ; il faut donc leur « laisser les moyens de fuir pour rentrer chez eux, et si « nous devons ensuite les combattre, que ce soit sur leur « propre territoire. » Tous les autres chefs du Péloponèse se rangèrent à l'avis d'Eurybiade.

CIX. Dès que Thémistocle reconnut qu'il ne pouvait déterminer la majorité des généraux à faire voile vers l'Hellespont, il changea tout à fait de plan ; et comme il savait que ses concitoyens, qui voyaient avec peine les ennemis leur échapper par la fuite, étaient déterminés à les poursuivre et à les attaquer seuls, si les alliés refusaient de se joindre à eux, il parla en ces termes aux Athéniens : « Il n'est que trop vrai, « je l'ai vu par moi-même et je l'ai encore plus souvent entendu dire, que lorsque l'on pousse un ennemi à la dernière extrémité, en le forçant, quoique déjà vaincu, à renouveler le combat, on lui donne l'occasion de réparer sa

« première défaite ; ainsi, nous, qui avons eu le bonheur
« inespéré de repousser des nuées d'hommes et de sauver
« notre patrie et la Grèce, n'entreprenons pas de poursuivre
« les fuyards. Ne nous y trompons point, ce succès étonnant
« n'est pas notre ouvrage ; il est celui des dieux et des héros
« de la Grèce. Ils n'ont pas voulu souffrir qu'un seul homme
« devînt le roi de l'Europe et de l'Asie, et que cet homme
« fût l'insolent et l'impie qui a traité avec une égale fureur
« et les temples sacrés et les habitations privées, qui a livré
« aux flammes et renversé partout les images des dieux, qui
« a fait battre de verges la mer et jeté des chaînes dans les
« flots. Puisque nos affaires ont changé si heureusement, res-
« tons pour le moment en Grèce ; après avoir tout à fait éloi-
« gné l'ennemi, prenons soin de nos intérêts et de ceux de
« nos familles, et que chacun de nous s'occupe de recons-
« truire sa maison et d'ensemencer ses terres. Au printemps,
« nous montrerons nos voiles dans l'Hellespont et sur la côte
« de l'Ionie. » Thémistocle donnait ce conseil dans la vue de se
ménager la faveur des Perses, et, par la suite, un asile chez
eux, s'il venait à être maltraité par les Athéniens, et c'est
ce qui arriva.

CX. Ce discours adroit trompa les Athéniens, qui cédèrent
à l'opinion de Thémistocle. Comme il passait, depuis long-
temps, pour un homme de talent, et que, dans les dernières
circonstances, il s'était montré véritablement habile et de
bon conseil, on était tout à fait disposé à suivre ses avis.
Mais aussitôt qu'il eut entraîné les Athéniens, il fit partir,
sur un petit bâtiment, des hommes de confiance, déterminés,
quels que fussent les tourments qu'on leur fit endurer, à
ne jamais révéler ce qu'il les chargeait de dire à Xerxès :
dans le nombre était encore le même Sicinnus, celui de ses
domestiques dont j'ai parlé plus haut. Lorsque le bâtiment
fut arrivé sur les côtes de l'Attique, les hommes qui le mon-
taient restèrent à bord ; mais Sicinnus descendit à terre, et
se rendit près de Xerxès, auquel il ne dit que ces mots :
« Thémistocle, fils de Néoclès, général des Athéniens, le
« plus distingué et le plus habile des chefs de la confédéra-

« tion, m'envoie près de vous. Il me charge de vous dire que, « désirant vous servir, il s'est opposé à ce que les Grecs « poursuivissent votre flotte et allassent détruire les ponts « du détroit. Vous pouvez donc retourner à loisir et en sû- « reté dans vos États. » Après avoir fait au roi cette commu-
nication, Sicinnus remit à la voile.

CXI. Les Grecs ayant ainsi arrêté de ne pas poursuivre plus loin les vaisseaux des barbares, et d'abandonner le projet d'aller rompre les ponts, entourèrent l'île d'Andros, dans le dessein de s'en emparer. Les habitants de cette île furent les premiers qui, lorsque Thémistocle vint demander aux îles de la Grèce des secours en argent, s'y étaient refusés. Thémistocle les ayant menacés : « Que les Athéniens vien-
« draient exiger cet argent, menant à leur suite deux divi-
« nités puissantes, la Persuasion et la Nécessité, et qu'ils « ne pourraient alors s'empêcher de le donner, » les habi-
tants lui avaient répondu : « Qu'Athènes était sans doute
« une ville grande, très-florissante, et, d'après ce qu'il leur
« disait, protégée par des dieux qui ne pouvaient manquer
« de lui rendre de grands services; que les habitants d'An-
« dros, au contraire, n'étaient que de misérables labou-
« reurs; mais que deux autres divinités, beaucoup moins
« aimables à la vérité, habitaient aussi constamment leur
« île, la Pauvreté et l'Impossibilité : qu'ayant l'une et l'autre
« pour eux, ils ne pouvaient jamais être contraints à donner
« de l'argent; car toute la puissance des Athéniens ne sau-
« rait l'emporter sur leur impuissance. » Les Grecs prirent
le prétexte de cette réponse et du refus de donner de l'argent,
pour faire le siège d'Andros.

CXII. En même temps Thémistocle, dont l'avidité ne laissait échapper aucune occasion d'amasser des richesses, avait envoyé dans les autres îles faire les mêmes menaces et demander des contributions, annonçant qu'en cas de refus, il conduirait contre elles la flotte grecque, et les soumettrait de vive force. Au moyen de ces menaces, il tira beaucoup d'argent des Carystiens et des Pariens, qui, ayant appris que les Grecs faisaient le siège d'Andros, parce que cette île

s'était déclarée pour les Mèdes, et, instruits d'ailleurs que Thémistocle était, de tous les généraux, celui qui avait le plus d'autorité, donnèrent par crainte ce qu'on leur demandait. Je ne puis dire précisément si les autres îles suivirent cet exemple. Je croirais cependant que les deux peuples que je viens de nommer ne furent pas les seuls, et que plusieurs firent les mêmes sacrifices. Les Carystiens n'en furent pourtant pas moins exposés aux malheurs d'une invasion; mais les Pariens s'étant rendu Thémistocle favorable à force d'argent, l'armée n'entra pas chez eux. C'est ainsi que Thémistocle, faisant partir d'Andros diverses expéditions, obtint des insulaires des sommes considérables à l'insu des autres généraux (24).

CXIII. Cependant Xerxès, très-peu de jours après le combat de Salamine, se mit en marche, l'armée reprenant, par la Béotie, le même chemin qu'elle avait parcouru en venant. Mardonius même suivit le mouvement du roi, parce que, d'un côté, la saison était trop avancée pour continuer la guerre, et que, de l'autre, il jugeait plus convenable de prendre ses quartiers d'hiver en Thessalie, remettant à l'entrée du printemps l'expédition du Péloponèse. Lors donc que toute l'armée fut arrivée en Thessalie, Mardonius fit choix des troupes qui devaient rester avec lui. Il désigna d'abord tout le corps, composé des Perses qui portent le nom d'Immortels, à l'exception cependant de leur chef Hydarne, qui ne voulut pas se séparer du roi. Il prit ensuite le corps des Perses portant des cuirasses, avec les mille cavaliers de la même nation, et garda la totalité des troupes mèdes, saces, bactriennes et indiennes, tant infanterie que cavalerie. Telles furent les nations qu'il préféra. Il ne choisit que très-peu de monde sur le reste des alliés, et y prit seulement quelques hommes qui se distinguaient par la taille et la figure, ou qui s'étaient fait remarquer par des actions d'éclat. Ainsi la majorité de ses troupes était composée de soldats perses, décorés de colliers et de bracelets, et de Mèdes, dont le nombre était à peu près égal à celui des Perses, mais qui leur étaient inférieurs pour la force du corps. Enfin, la totalité de son armée

était de trois cent mille hommes, y compris la cavalerie.

CXIV. Tandis que Mardonius choisissait ses troupes et que Xerxès était encore en Thessalie, les Lacédémoniens reçurent un oracle de Delphes qui leur prescrivait d'envoyer demander à Xerxès satisfaction de la mort de Léonidas, et d'accepter tout ce qu'il leur donnerait en compensation. Les Spartiates obéirent, et firent partir un héraut. Il trouva toute l'armée perse en Thessalie, et, conduit en présence de Xerxès il lui parla en ces termes : « Roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Héraclides de Sparte demandent satisfaction de la mort de leur roi, tombé sous vos coups lorsqu'il marchait à la défense de la Grèce. » A ce discours, le roi, éclatant de rire, fut longtemps sans répondre. Enfin, comme dans ce moment Mardonius se trouvait à ses côtés, il le montra de la main au héraut, et lui dit : « Mardonius, que voilà, donnera aux Lacédémoniens la satisfaction qui leur convient. » Le héraut accepta la satisfaction offerte, et s'éloigna.

CXV. Xerxès laissa Mardonius en Thessalie, et s'avança en toute hâte vers l'Hellespont. Il arriva en quarante-cinq jours au lieu où il avait passé le détroit, n'ayant plus, pour ainsi dire, d'armée avec lui. Les troupes qu'il ramenait avaient vécu en pillant tout ce qu'elles trouvèrent de grains et de fruits chez tous les peuples dont elles traversèrent le territoire ; quand ces ressources manquèrent, les soldats avaient dévoré les herbes qui naissent à la surface de la terre, et l'écorce des arbres, qu'ils enlevaient, ou les feuilles des plantes cultivées et sauvages, sans distinction, ne laissant absolument rien, tant la faim les pressait. Bientôt la dysenterie et des maladies contagieuses avaient désolé l'armée, qui se détruisit entièrement pendant la route, et le roi, obligé de laisser ses malades dans les villes où ils se trouvaient, n'avait pu qu'ordonner aux habitants de les soigner et de les nourrir. Un certain nombre de ces malades resta en Thessalie, d'autres dans Siris de Pæonie et en Macédoine. C'est dans cette contrée que Xerxès, en marchant sur la Grèce, avait laissé le char sacré du soleil ; mais il ne put le reprendre en s'en retournant. Les Pæoniens, qui l'avaient livré aux Thraces, lui

répondirent, lorsqu'il le redemanda : « Que les juments qui
« le traînaient avaient été enlevées des pâturages où on les
« avait mises, par des habitants de la haute Thrace qui vi-
« vent aux environs des sources du Strymon. »

CXVI. Ce fut aussi dans ces mêmes lieux que le Thrace, roi des Bisaltes et des Crestoniens, commit un horrible attentat. Comme il avait juré de ne point se soumettre à Xerxès, il s'était retiré dans le mont Rhodope, et avait défendu à ses enfants de prendre les armes contre la Grèce ; mais ceux-ci, soit par mépris des ordres de leur père, soit par le désir de voir la guerre, s'étaient rangés sous les drapeaux des Perses. Revenus chez eux, au nombre de six, et sans avoir été blessés, leur père leur fit arracher à tous les yeux, et vengea par cette barbare punition son autorité méconnue.

CXVII. Les Perses, après être sortis de la Thrace, atteignirent l'Hellespont, et le traversèrent pour se rendre à Abydos, sur des embarcations, n'ayant plus trouvé les ponts tendus ; les tempêtes les avaient emportés. Arrivés en Asie, ils se procurèrent les vivres qui leur avaient manqué pendant la route ; mais, n'ayant mis aucune mesure dans l'usage qu'ils en firent, et affectés en même temps par l'effet des nouvelles eaux qu'ils burent, la majeure partie de ceux qui avaient repassé l'Hellespont périt. Le reste suivit Xerxès à Sardes.

CXVIII. Selon d'autres traditions, on dit que Xerxès, étant parti d'Athènes, et arrivé à Eïon, sur le Strymon, avait quitté la route de terre, et qu'après avoir confié le commandement de l'armée à Hydarne, pour la conduire vers l'Hellespont, il était monté sur un bâtiment phénicien, qui l'avait transporté en Asie. On ajoute que, pendant qu'il était en mer, un vent du Strymon (*) avait excité une tempête ; que cette tempête ayant augmenté de violence, et le vaisseau se trouvant chargé à tel point, qu'un grand nombre des Perses, de la suite de Xerxès, remplissait le pont, la peur avait saisi le roi, qui demanda à grands cris au pilote s'il

(*) Vent du nord, dans la mer Égée.

connaissait quelque voie de salut : « Aucune, seigneur, répondit le pilote, à moins que ceux qui surchargent le pont ne le débarrassent; » que Xerxès, en entendant cette réponse, s'écria, en s'adressant aux Perses : « Eh bien ! qui de vous, maintenant, montrera l'intérêt qu'il prend à son roi ? C'est de vous que mon salut dépend en ce moment; » qu'à ces mots, les Perses qui se trouvaient sur le pont, après s'être prosternés devant le roi, s'étaient précipités dans la mer, et qu'ainsi la charge du vaisseau étant allégée, Xerxès avait pu gagner la côte d'Asie. A ce rapport, l'on ajoute encore que, dès qu'il fut descendu à terre, il fit donner une couronne d'or au pilote pour avoir sauvé la vie du roi; mais qu'en même temps, il lui avait fait trancher la tête pour avoir été la cause de la mort d'un grand nombre de Perses.

CXIX. Tel est le second récit au sujet du retour du roi, mais je n'y ajoute aucune foi, et je ne le crois vrai, ni pour la mort des Perses, ni pour les autres circonstances; car sur dix mille personnes que je pourrais consulter, toutes seraient d'accord que, si le pilote eût fait réellement la réponse que j'ai rapportée, le roi eût ordonné aux Perses qui obstruaient le pont, et qui certainement étaient des premiers personnages, de descendre dans l'intérieur du bâtiment, et aurait fait jeter à la mer un nombre égal des rameurs, qui n'étaient que des Phéniciens. Ainsi, je suis persuadé que Xerxès, comme je l'ai dit plus haut, suivit la route par terre, à la tête de son armée, et repassa avec elle en Asie.

CXX. A l'appui de cette opinion vient encore un autre témoignage. Il paraît évident que, dans sa retraite, Xerxès s'est arrêté à Abdère; qu'il a contracté avec les habitants de cette ville une liaison d'hospitalité, et qu'il leur a fait présent d'un cimenterre à poignée d'or, et d'une tiare à bandes dorées. Les Abdéritains prétendent même (et cela me paraît croyable) que ce fut chez eux qu'en fuyant d'Athènes, il se désarma pour la première fois, comme n'ayant plus rien à craindre. Or, Abdère est, comme on sait, plus près de l'Hellespont que le Strymon et que la ville d'Éion, où l'on prétend qu'il se serait embarqué.

CXXI. Les Grecs, n'ayant pu se rendre maîtres d'Andros, se rejetèrent sur Caryste, dont ils ravagèrent toutes les campagnes, et reprirent ensuite la route de Salamine. A leur retour, ils commencèrent par consacrer aux dieux les prémices du butin qu'ils avaient fait, et, entre autres, trois trirèmes phéniciennes. L'une de ces trirèmes fut placée comme monument dans l'Isthme, où elle existait encore de mon temps; une autre sur le cap Sunium; et la troisième fut dédiée à Ajax, dans Salamine même. Ils firent ensuite le partage du butin, dont ils envoyèrent les prémices à Delphes. Avec l'argent de cette offrande, on éleva une statue haute de douze coudées, qui tenait en sa main l'éperon d'un vaisseau. Elle était placée dans le même lieu où l'on voit la statue en or d'Alexandre de Macédoine.

CXXII. Après avoir offert ces prémices à Delphes, les Grecs consultèrent en commun l'oracle, et lui demandèrent : « Si la Divinité acceptait leurs dons, et si elle les trouvait « suffisants. » L'oracle répondit : « Qu'elle était satisfaite de « tous les Grecs, à l'exception cependant des Éginètes, dont « elle attendait un hommage particulier, comme de ceux « qui avaient le plus contribué à la victoire de Salamine. » Les Éginètes, dès qu'ils eurent connaissance de cette réponse, s'empressèrent de consacrer, à Delphes, les trois étoiles d'or attachées à un mât figuré en airain qui se voient dans un angle du temple, près du cratère de Crésus.

CXXIII. Le partage du butin terminé, les Grecs firent voile pour l'Isthme de Corinthe, où ils se proposaient de décerner un prix à celui d'entre eux qui serait jugé s'en être rendu le plus digne par sa conduite dans la guerre. Lorsqu'ils y furent rendus, les chefs de l'armée déposèrent sur l'autel de Neptune leurs suffrages, où étaient indiqués les noms de celui qu'ils plaçaient au premier rang, et de celui qu'ils jugeaient avoir mérité le second. Chacun d'eux ne balança pas à s'attribuer lui-même les premières voix, comme à celui qui s'était le mieux comporté; mais en même temps presque tous assignèrent les secondes à Thémistocle. Ainsi, tandis qu'ils restèrent avec la seule voix qu'ils s'étaient donnée,

Thémistocle l'emporta sur tous les autres , par le nombre des secondes voix.

CXXIV. Les Grecs , par jalousie , n'ayant pas voulu ratifier ce jugement , chacun se retira chez soi. Cependant Thémistocle n'en fut pas moins reconnu et honoré dans toute la Grèce comme le général le plus habile ; mais dès qu'il vit que ceux avec lesquels il avait combattu à Salamine ne lui accordaient aucun des honneurs auxquels il s'attendait , il prit le parti de se rendre à Lacédémone , où il espérait en obtenir. Effectivement , les Lacédémoniens le reçurent avec beaucoup de distinction , lui montrèrent les plus grands égards , et , après avoir décerné à Eurybiade le prix de la valeur , et une couronne d'olivier , en donnèrent une semblable à Thémistocle , comme prix de la prudence et de l'habileté. Ils lui firent , en même temps , présent du char le plus magnifique que l'on put trouver à Sparte. Enfin , après l'avoir comblé d'éloges , ils lui donnèrent , à son départ , un détachement de trois cents Spartiates d'élite et pris dans le corps des cavaliers , pour l'accompagner , jusque sur la frontière des Tégæates. Il est le seul , du moins à notre connaissance , à qui les Lacédémoniens aient accordé l'honneur d'un tel cortège.

CXXV. Lorsque Thémistocle , après son voyage à Sparte , revint à Athènes , Timodémus , du bourg d'Aphidne , ennemi de Thémistocle , et en général de tous les hommes célèbres , emporté par un excès de jalousie , et reprochant à Thémistocle son voyage à Sparte , soutenait que c'était par égard pour Athènes , et non pas pour lui personnellement , que les Spartiates avaient accordé de telles distinctions. Timodémus ayant répété à différentes fois ces reproches , Thémistocle lui dit enfin : « Ce sera comme vous voudrez ; mais apprenez que , « lors même que je serais Belbinite (25), les Lacédémoniens « m'auraient rendu les mêmes honneurs , et qu'ils ne vous « en auraient décerné aucun , à vous , tout Athénien que « vous êtes. » Voilà ce qui se passa dans ce temps.

CXXVI. Cependant Artabaze , fils de Pharnace , un des hommes les plus distingués de la Perse , et qui par la suite

acquit encore une plus grande célébrité , à la bataille de Platée , s'étant mis à la tête de soixante mille hommes de troupes, pris parmi celles que Mardonius avait choisies pour composer son armée, avait accompagné Xerxès jusqu'au détroit. Lorsque le roi fut passé en Asie, Artabaze, revenant sur ses pas, s'arrêta dans la Pallène (*); et comme rien ne le pressait d'aller rejoindre le gros de l'armée, puisque Mardonius devait passer l'hiver en Thessalie, il crut, que, se trouvant à portée, il était de son honneur de punir les Potidéates, qui avaient abandonné le parti du roi, et de les réduire en servitude. En effet, lorsque le roi eut dépassé leur territoire, et que la flotte des Perses fuyait, après la bataille de Salamine, ils se détachèrent ouvertement des barbares, et toutes les villes de la Pallène suivirent leur exemple. Artabaze fit donc le siège de Potidée.

CXXVII. Il investit également Olynthe, dont il soupçonnait les habitants de s'être aussi séparés de la cause du roi. Dans ce moment, Olynthe était sous la domination des Bottiéens, qui avaient été chassés, par les Macédoniens, du golfe de Therme. Lorsqu'Artabaze se fut rendu maître de la place, il rassembla la garnison sur les bords du lac, et fit passer au fil de l'épée tous les hommes qui la composaient. Il introduisit ensuite dans la ville une colonie de Chalcidiens, et confia le gouvernement de la ville à Critobule de Torone. C'est ainsi que les Chalcidiens devinrent possesseurs d'Olynthe.

CXXVIII. Après la prise d'Olynthe, Artabaze tourna tous ses efforts contre Potidée, et fut secondé très-efficacement, dans cette entreprise, par la trahison de Timoxène, chef des Scionéens(**). Je ne puis dire par quel moyen ils commencèrent à s'entendre, parce que je n'ai recueilli à ce sujet aucun détail; mais enfin la correspondance entre eux avait lieu comme je vais le rapporter. Lorsque Timoxène voulait écrire

(*) Presqu'île entre le golfe de Torone et celui de Therme. Il en a été question, Liv. VII, ch. CXXIII.

(**) Scioné, une des villes de la Pallène, voisine de Potidée.

quelque lettre à Artabaze, ou celui-ci à Timoxène, ils attachaient le billet dans les rainures d'une flèche, et après l'avoir garnie de plumes, comme à l'ordinaire, ils la lançaient dans un lieu déterminé. Cependant, ce fut ce moyen même qui découvrit la trahison de Timoxène. Artabaze ayant fait partir une flèche avec un billet, l'archer manqua le but convenu, et atteignit à l'épaule un habitant de Potidée; on s'assembla, comme cela a lieu dans les guerres, autour du blessé, et ceux qui retirèrent la flèche, ayant aperçu le billet attaché, s'empressèrent de le porter aux généraux. (Il se trouvait dans la ville des troupes auxiliaires que les peuples de la Pallène avaient fournies.) Instruits de la trahison, par la lecture de ce billet, les généraux ne jugèrent pas à propos de faire le procès à Timoxène, par égard pour la ville de Scioné, ne voulant pas que les habitants fussent, dans la postérité, flétris à jamais comme des traîtres. Toutefois, c'est ainsi que la trahison fut découverte.

CXXIX. Il y avait déjà trois mois qu'Artabaze assiégeait Potidée, lorsqu'un reflux extraordinaire de la mer eut lieu, et se prolongea pendant un assez long temps. Les barbares, voyant que le flot, en se retirant, avait laissé un gué praticable, voulurent en profiter pour passer dans la Pallène. Ils avaient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, et il leur en restait encore trois à faire pour atteindre la terre, quand le flux revint, et si considérable, que les naturels du pays n'en avaient jamais vu de semblable, quoique fréquemment l'on en observe de très-forts. Tous ceux des barbares surpris par ce flux qui ne savaient pas nager furent noyés; et les Potidéates, ayant mis des embarcations en mer pour attaquer ceux qui se soutenaient sur les flots, les firent périr. Les Potidéates disent que la cause de ce reflux et de ce flux extraordinaire, et du désastre des ennemis, fut la colère de Neptune, dont les Perses avaient profané le temple ainsi que la statue qui se voyait dans le faubourg de la ville; et je crois qu'ils ont raison d'attribuer l'événement à cette cause. Artabaze, obligé de lever le siège, alla rejoindre Mardonius en Thessalie, avec les restes de son armée. Tels sont les évé-

ments qui marquèrent le retour des troupes dont le roi s'était fait accompagner dans sa retraite.

CXXX. Fuyant de Salamine, les débris de la flotte des Perses, après avoir atteint l'Asie et transporté de la Chersonèse à Abydos, Xerxès, avec les restes de l'armée, passèrent l'hiver à Cyme, et lorsque le printemps s'approcha, se réunirent à Samos, où une partie des vaisseaux s'était réfugiée pendant le même hiver. Toutes les garnisons des bâtiments furent composées pour la majeure partie de Mèdes ou de Perses; et de nouveaux généraux, Mardontès, fils de Bagéus, et Artayntès, fils d'Atarchée, qui demanda qu'on lui adjoignît son neveu Ithamitrès, vinrent en prendre le commandement. Mais cette flotte, toujours consternée du grand revers qu'elle venait d'éprouver, ne s'avança pas plus loin vers l'occident, et, ne voulant rien entreprendre, veilla seulement, sans s'éloigner de Samos, à la sûreté de l'Ionie, pour empêcher qu'une rébellion n'y éclatât : elle était cependant encore forte de trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens. Du reste, les Perses ne pensaient pas que les Grecs, qu'ils croyaient assez occupés à défendre leur propre territoire, songeassent à se montrer sur la côte de l'Ionie. Ils en jugeaient ainsi sur ce qu'ils n'avaient point été poursuivis dans leur fuite, après la bataille de Salamine, et sur ce que les Grecs s'étaient retirés satisfaits de leur victoire. Enfin les Perses, quoique découragés de leur défaite sur mer, se flattaient que Mardonius l'emporterait sur terre, et attendaient l'événement. La flotte resta donc dans les parages de Samos, pour observer s'il se présenterait quelque occasion favorable d'agir contre l'ennemi, et en même temps pour se tenir à portée d'apprendre des nouvelles de ce que ferait Mardonius.

CXXXI. Le retour du printemps et la présence de Mardonius en Thessalie éveillèrent de nouveau l'attention des Grecs : leur armée de terre n'était pas encore rassemblée; mais la flotte se porta vers Égine. Elle était composée de cent dix vaisseaux, et commandée par Léotychide, fils de Ménarès, d'Agésilas, d'Hypocratide, de Léotychide, d'Anaxilas, d'Archidamus, d'Anaxandride, de Théopompe, de Nicandre, de

Charillus, d'Eunomus, de Polydecte, de Prytanis, d'Euryphron, de Proclès, d'Aristodémus, d'Aristomachus, de Cléodæus, d'Hyllus et d'Hercule. Ainsi Léotychide était de la seconde maison royale de Sparte, et tous ses ancêtres, que je viens de nommer, avaient été rois, à l'exception des deux qui sont placés dans cette liste après Léotychide (26). Le général des forces athéniennes était Xanthippe, fils d'Ariphron.

CXXXII. Lorsque toute la flotte grecque était réunie sous Égine, des envoyés ioniens arrivèrent. Ces envoyés, parmi lesquels se trouvait Hérodote, fils de Basilide, étaient venus, peu de temps auparavant à Sparte, dont ils avaient imploré le secours pour rendre la liberté à l'Ionie. Déjà une conspiration s'était formée; et quoique les conjurés ne fussent qu'au nombre de sept, ils avaient résolu de tuer Strattis, tyran de Chio; mais le complot ayant été découvert par un des conjurés, qui les trahit, les six autres, obligés de s'enfuir, s'étaient rendus d'abord à Sparte, et ensuite à Égine, pour engager la flotte à faire voile vers l'Ionie. Cependant, ils purent à peine obtenir qu'elle vint jusqu'à Délos, les Grecs craignant de s'aventurer, et par le peu de connaissance qu'ils avaient des lieux et par l'opinion où ils étaient que tout le pays était rempli de troupes; enfin Samos leur paraissait aussi loin que les colonnes d'Hercule. Il arriva donc, tandis que les barbares, par crainte, n'osaient pas s'avancer vers l'occident au delà de Samos, que les Grecs, malgré les instances des habitants de Chio, n'osaient pas, par le même motif, s'avancer vers l'orient au delà de Délos : la peur défendait, pour ainsi dire, l'espace qui séparait les deux flottes.

CXXXIII. Pendant que celle des Grecs se rendait, comme je viens de le dire, sous Délos, Mardonius, encore dans ses quartiers d'hiver de Thessalie, se préparait à en partir : mais avant de se mettre en mouvement, il envoya consulter des oracles par un certain Mys d'Europos (*), auquel il prescrivit d'aller de divers côtés, et d'interroger tous ceux qu'il pourrait aborder. Je ne puis pas dire sur quel objet il

(*) Ville de Carie.

les faisait consulter, parce que personne ne le rapporte; mais je pense que ce fut uniquement sur la situation des affaires présentes.

CXXXIV. Quoi qu'il en soit, ce Mys vint certainement à Lébadie, et, après avoir gagné par argent un naturel du pays, descendit dans l'autre de Trophonius; de là, il vint à Abas, en Phocide; ensuite à Thèbes, où, dès qu'il fut arrivé, il consulta, non-seulement Apollon-Isménien, qui rend, comme à Olympie, des oracles, par les entrailles des victimes; mais même, après avoir corrompu un des gardiens du temple (ce gardien était étranger et non Thébain), il passa la nuit dans le temple d'Amphiaräus, dont il n'est permis à aucun des citoyens de Thèbes d'interroger l'oracle, par la raison que je vais dire. Amphiaräus avait, dans une de ses réponses, donné aux Thébains le choix, ou de le conserver comme oracle, ou de l'avoir pour auxiliaire à la guerre, en renonçant à l'un ou à l'autre. Les Thébains se décidèrent à le prendre comme auxiliaire; et, depuis cette époque il est défendu à tous les Thébains de dormir dans son temple.

CXXXV. Voici, au surplus, un fait très-extraordinaire qu'ils m'ont raconté. Mys d'Europos, en allant ainsi, de tous côtés, chercher des oracles, arriva au temple d'Apollon-Ptoüs. Ce temple, qui s'appelle le Ptöon, est dans le pays des Thébains, et situé au-dessus du lac de Copaïs, du côté de la montagne, près de la ville d'Acræphia. Lorsque Mys se présenta dans ce temple, trois personnes choisies parmi les habitants du lieu le suivirent pour consigner par écrit la réponse que lui ferait la divinité; mais, à la grande surprise des Thébains, qui s'attendaient à entendre donner cette réponse en grec, le prophète la rendit en langage barbare; de manière qu'ils ne purent exécuter leur commission, tandis que Mys, s'emparant des tablettes qu'ils avaient apportées, y transcrivit les paroles de l'oracle. Il paraît que la langue dont se servit le prophète était celle de la Carie. Mys retourna ensuite en Thessalie.

CXXXVI. Mardonius, après avoir pris lecture des réponses

rendues par les divers oracles, envoya à Athènes, comme député, Alexandre, fils d'Amyntas, Macédonien, qui fut choisi, en partie parce qu'il avait des rapports de parenté avec les Perses; car Bubarès, Perse de naissance, avait épousé Gygée, sœur d'Alexandre, fille d'Amyntas, et mère de l'Amyntas d'Asie, ainsi nommé à cause de son aïeul maternel. C'est à ce dernier Amyntas que le roi avait donné Alabande, ville considérable de Phrygie, avec le droit d'en percevoir les revenus. Mardonius, indépendamment de ce motif, avait été encore déterminé par les liaisons d'hospitalité et de bons offices qu'il savait exister entre Alexandre et les Athéniens. Il imaginait pouvoir, par cette intervention, s'attacher les Athéniens, qu'il reconnaissait pour une nation aussi nombreuse que puissante, et pour la cause principale des revers que les flottes des Perses avaient éprouvés. En parvenant à s'adjoindre les Athéniens, il se flattait de reprendre facilement l'empire de la mer, un des buts principaux qu'il se proposait d'atteindre; et comme il ne doutait pas de sa supériorité sur terre, il se voyait, si un tel plan réussissait, tout à fait maître des affaires en Grèce. Peut-être aussi les oracles qui avaient été rapportés lui avaient-ils conseillé de chercher à se donner les Athéniens pour auxiliaires, et ce fut pour obéir à ces avis qu'il envoya un négociateur à Athènes.

CXXXVII. Alexandre, chargé de la commission, avait pour septième aïeul Perdicas, qui s'empara de l'autorité souveraine en Macédoine, comme je vais le rapporter. Trois frères, descendants de Téménus, et bannis d'Argos, s'étaient réfugiés dans l'Illyrie : l'un se nommait Gavane, le second, Aëropus, et le troisième Perdicas. Ils passèrent bientôt de l'Illyrie dans la haute Macédoine, et arrivèrent à Lébée, où ils se mirent au service du roi, en qualité de domestiques à gages. L'un fut commis au soin des chevaux, l'autre faisait paître les bœufs, et Perdicas, le plus jeune, était chargé des troupeaux de menu bétail. Les rois, comme on sait, n'avaient pas autrefois plus d'argent que les simples particuliers; ainsi la femme même du roi faisait cuire le pain

pour ses domestiques ; mais toutes les fois qu'elle s'acquittait de ce soin , le pain destiné à Perdiccas doublait toujours de poids en cuisant. Comme cette singularité se renouvelait constamment , elle en fit part au roi , qui crut y voir un prodige précurseur de quelque événement remarquable. Il fit donc venir les trois frères , et leur ordonna de s'éloigner sur-le-champ de ses États. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir aussitôt qu'ils auraient reçu les gages qui leur étaient dus. A cette demande , le roi , qui se trouvait près de la cheminée du foyer , par laquelle les rayons du soleil entraient dans la chambre , comme saisi d'une inspiration divine , dit , en leur montrant ces rayons : « Tenez , je vous donne cela ; « ce sont les gages que vous méritez. » A cette réponse , les deux plus âgés des frères , Gavane et Aëropus demeurèrent interdits ; mais le plus jeune , qui , par hasard , avait un couteau , s'écria : « Eh bien ! nous acceptons , seigneur , ce que « vous nous donnez. » Et , ayant tracé avec son couteau un cercle autour de l'espace éclairé par le soleil , il se baissa à trois reprises , feignant , à chaque fois , de puiser les rayons et de les renfermer dans son sein , puis il s'éloigna avec ses frères.

CXXXVIII. Lorsqu'ils furent partis , un de ceux qui se trouvaient en ce moment près du roi lui fit remarquer l'action du plus jeune , et avec quelle réflexion il avait accepté ce qui lui avait été offert. Cette remarque ayant excité la colère du roi , il envoya des gens à cheval à la poursuite des trois frères , avec ordre de s'en débarrasser. Dans cette contrée coule un fleuve auquel la postérité de ces Argiens sacrifie comme à un dieu sauveur , parce qu'au moment où les descendants de Téménus l'eurent passé , il se gonfla subitement , et devint si gros que les hommes à cheval qui les poursuivaient ne purent le traverser. Echappés à ce danger , les trois frères gagnèrent une autre partie de la Macédoine , et fixèrent leur demeure dans le voisinage de ces jardins que l'on nomme les Jardins de Midas , fils de Gordius. C'est là que naissent , dit-on , naturellement des roses dont la corolle est composée de soixante pétales et dont le parfum l'emporte sur celui de

toutes les autres (27). C'est aussi dans ces lieux, suivant ce que racontent les Macédoniens, que Silène fut fait prisonnier (28). Au-dessus de ces jardins s'élève une montagne nommée le Bermius, inaccessible par l'hiver éternel qui y règne. Les trois frères, après s'être rendus maîtres du pays, partirent de cette montagne pour soumettre les autres contrées de la Macédoine.

CXXXIX. C'est de ce Perdiccas qu'Alexandre descendait, comme fils d'Amyntas. Amyntas avait eu pour père Alcétas, et celui-ci Aëropus; Aëropus était fils de Philippe, Philippe d'Argéus, et Argéus de Perdiccas, qui s'était emparé de l'autorité souveraine. Tels étaient les aïeux d'Alexandre, fils d'Amyntas.

CXL. Envoyé par Mardonius à Athènes, Alexandre adressa au peuple rassemblé le discours suivant : « Citoyens d'A-
« thènes, voici ce que vous dit Mardonius. J'ai reçu un mes-
« sage du roi; il porte ces mots : *Je pardonne aux Athé-*
« *niens tous les torts qu'ils ont eus envers moi : faites donc,*
« *Mardonius, ce que je vais vous prescrire. Non-seulement*
« *rendez aux Athéniens leur ancien territoire ; mais qu'ils*
« *soient encore maîtres de choisir, en outre, les autres terres*
« *qu'ils trouveraient à leur convenance, et qu'ils les pos-*
« *sèdent en se gouvernant par leurs propres lois ; enfin s'ils*
« *veulent s'allier avec moi, faites relever tous les temples*
« *que j'ai incendiés.* En recevant ces ordres, je suis tenu de
« les exécuter, et je le ferai, à moins que vous n'y mettiez
« vous-mêmes quelque obstacle. Voilà ce que j'ai à vous
« annoncer de la part de Xerxès ; maintenant, ajoute Mar-
« donius, je vais vous parler en mon nom. Par quel délire
« voudriez-vous vous obstiner à continuer la guerre contre le
« roi ? En supposant même que vous parvinssiez à repousser
« ses armes pour le moment, pouvez-vous garder en tout
« temps cette supériorité ? Voyez quelle est l'immensité des
« forces que Xerxès a déployées dans cette invasion ! Voyez ce
« qu'il a fait ! vous connaissez aussi quel est le nombre des
« troupes qui sont sous mes ordres. En supposant que vous
« l'emportiez sur elles et que vous soyez victorieux (ce dont

« même vous ne concevrez pas l'espérance, si vous êtes
« raisonnables), une armée beaucoup plus forte est prête
« à remplacer celle que vous auriez battue. N'essayez donc
« pas plus longtemps de vous égaler au roi ; cessez de vous
« exposer à perdre votre territoire, et de mettre sans cesse
« votre existence en péril ; faites la paix ; et vous pouvez la
« faire d'autant plus honorable pour vous, que c'est le roi
« lui-même qui vous y convie. Soyez libres, et concluez
« avec nous une alliance contractée sans subterfuge et sans
« arrière-pensée. »

« Athéniens, continua Alexandre, c'est là ce que Mardo-
« nius m'a chargé de vous répéter. Quant à moi, je ne
« vous dirai rien de mon attachement pour vous : ce n'est
« pas d'aujourd'hui que vous le connaissez ; mais, je vous
« en conjure, rendez-vous aux propositions de Mardonius.
« En vérité je ne vous vois pas en état de soutenir éternelle-
« ment la guerre contre Xerxès ; et si j'avais entrevu cette
« possibilité, je ne me serais pas chargé de vous porter les
« paroles de Mardonius. La puissance du roi, n'en doutez
« pas, est plus qu'humaine ; son bras s'étend bien loin ; et
« si vous ne concluez pas sur-le-champ la paix, lorsque les
« Perses consentent à vous accorder les plus grands avan-
« tages, je crains tout pour vous, qui êtes placés plus que
« tous vos alliés sur le chemin de l'ennemi ; pour vous, qui
« devez toujours seuls être les victimes de la guerre, et
« dont le territoire est comme le champ de bataille choisi
« entre deux armées. Laissez-vous donc persuader : n'est-ce
« pas assez pour votre gloire d'être les seuls de la Grèce à qui
« le grand roi pardonne les offenses qu'il a reçues, et dont
« il veuille devenir l'ami ? » Tel fut le discours d'Alexandre. »

CXLI. Cependant les Lacédémoniens, instruits qu'il était venu pour engager les Athéniens à s'accommoder avec les barbares, se rappelaient les anciens oracles, qui prédisaient qu'eux et les autres peuples doriens devaient être chassés du Péloponèse par les Mèdes et les Athéniens réunis, et commencèrent à craindre vivement qu'un arrangement ne se conclût entre les Perses et les Athéniens. Ils s'empressèrent

donc de faire partir des députés pour Athènes ; et il arriva que leurs envoyés furent introduits dans l'assemblée en même temps que celui de Mardonius ; car les Athéniens , qui se doutaient bien que les Lacédémoniens , aussitôt qu'ils auraient appris que des négociateurs étaient à Athènes pour proposer un accommodement de la part des barbares , ne manqueraient pas d'en envoyer de leur côté , avaient exprès différé l'audience qu'ils devaient donner à Alexandre , afin de pouvoir déclarer leurs sentiments en présence même des Lacédémoniens.

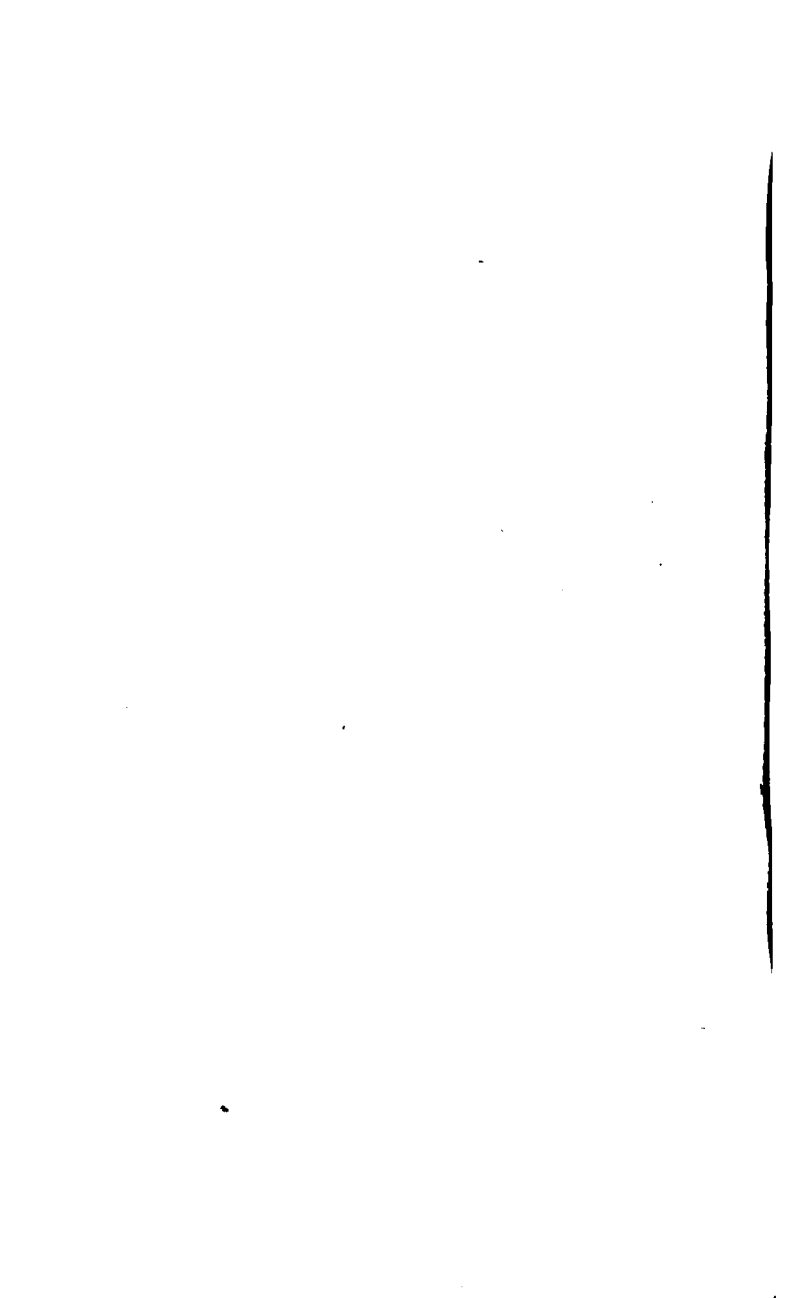
CXLII. Lors donc qu'Alexandre eut cessé de parler, les députés de Sparte prirent à leur tour la parole , et s'exprimèrent ainsi : « Les Lacédémoniens nous envoient vers vous pour vous
« prier de ne rien innover au système adopté par les Grecs ,
« et de ne pas écouter les propositions des barbares. Un tel
« changement serait souverainement injuste , et en même
« temps déshonorant pour toute la Grèce , mais encore plus
« particulièrement pour vous , par beaucoup de raisons. Cette
« guerre , c'est vous qui l'avez excitée : aucun de nous ne
« songeait à l'entreprendre ; mais la lutte qui d'abord vous
« concernait seuls , est devenue commune à la Grèce entière.
« Les choses étant ainsi , ne serait-il pas révoltant que les
« Athéniens se rendissent les artisans de la servitude de la
« Grèce , eux qui , dans tous les temps , se sont montrés les
« protecteurs de la liberté des peuples. Certes , nous pre-
« nons une grande part aux malheurs qui ont pesé sur vous.
« C'est avec une vive douleur que nous vous voyons privés ,
« deux années de suite , de toute récolte , et de votre for-
« tune domestique , ruinée pour si longtemps. Aussi , dans
« l'espoir de soulager tant de maux , venons-nous vous an-
« noncer , de la part des Lacédémoniens et des autres alliés ,
« que nous nous chargeons de nourrir , pendant la durée
« de la guerre , vos femmes et tous les individus de vos fa-
« milles qui vous seront inutiles à l'armée. Du reste , qu'A-
« lexandre , qui vous insinue d'une manière si caressante les
« propositions de Mardonius , ne vous ébranle pas. Ce qu'il
« fait , il devait le faire ; tyran lui-même , il doit appuyer un

« tyran. Mais vous, vous devez agir autrement, si vous consentez la raison, surtout si vous n'oubliez pas qu'on ne doit jamais compter sur la foi des barbares, et qu'ils ne disent jamais rien de vrai. » C'est ainsi que parlèrent les envoyés de Sparte.

CXLIII. Alors les Athéniens firent à Alexandre cette réponse. « Nous savons depuis longtemps que la puissance des Mèdes l'emporte de beaucoup sur la nôtre; ainsi il était inutile de vouloir nous faire honte de notre infériorité : mais, amants passionnés de la liberté, nous n'en sommes pas moins déterminés à nous défendre autant que nous le pourrons. Ainsi, n'essayez pas de nous persuader d'entrer en accommodement avec les barbares : nous ne nous laisserons point entraîner. Allez, et rapportez à Mar- donius ce que les Athéniens vous disent ici : tant que le soleil suivra dans les cieux sa route accoutumée, nous ne contracterons point d'alliance avec Xerxès; mais, pleins de confiance dans les dieux protecteurs, dans ces héros de la Grèce dont il a, sans respect, livré aux flammes les images et les temples, nous combattons contre lui. Pour vous, après nous avoir porté de telles propositions, ne reparaissez point dans Athènes, et ne venez plus, sous prétexte de nous rendre service, nous conseiller la plus criminelle iniquité. Partez; nous ne voudrions pas qu'en demeurant, vous fussiez exposé à quelque insulte de la part des Athéniens, vous qui leur êtes uni par les liens de l'hospitalité et de l'amitié. »

CXLIV. Après avoir fait cette réponse à Alexandre, les Athéniens, se tournant du côté des envoyés de Sparte, s'exprimèrent ainsi qu'il suit : « Que les Lacédémoniens aient redouté de voir les Athéniens contracter une alliance avec les barbares, cette crainte est dans la nature; mais elle leur fait peu d'honneur, puisqu'ils doivent bien connaître quels sont les sentiments des Athéniens. Non, il n'est point sur la terre assez d'or, il n'est point de contrée assez célèbre par la beauté du climat ou la fertilité du sol, que nous voulussions accepter, à condition de passer dans le

« parti des Mèdes et de mettre la Grèce sous le joug. Mais si
« jamais nous avons pu concevoir la pensée d'y consentir,
« voyez quelle foule de motifs nous l'eussent encore dé-
« fendu. D'abord (et c'est le plus puissant de tous), les in-
« jures faites aux dieux et à leurs temples renversés et li-
« vrés aux flammes, injures dont un accommodement avec
« les coupables ne serait pas une vengeance suffisante :
« ensuite , toute la Grèce étant unie par une origine com-
« mune, par une langue commune, par un culte commun
« envers les mêmes dieux, et par les mêmes mœurs, c'eût
« été un crime aux Athéniens de trahir et de briser tant de
« nœuds. Apprenez donc, s'il est possible que vous soyez
« venus jusqu'ici sans le savoir, que tant qu'il subsistera un
« seul des Athéniens, Athènes ne fera point de paix avec
« Xerxès. Du reste, les sentiments que vous nous manifestez,
« et qui vous engagent, en voyant la ruine de nos biens, à
« nous offrir généreusement de vous charger de la subsis-
« tance de nos familles, ne peuvent que mériter des éloges.
« C'est remplir dignement les devoirs de la bienfaisance ;
« mais laissez-nous supporter de notre mieux les difficultés
« de notre situation sans vous imposer de si grandes charges ;
« et pour le moment, bornez-vous à hâter, autant qu'il vous
« sera possible, le départ de votre armée. Suivant toutes les
« vraisemblances, les barbares ne peuvent tarder à envahir
« notre territoire, surtout dès que, par le retour de leur
« envoyé, ils apprendront que nous ne voulons rien faire
« de ce qu'ils ont demandé. Il faut donc, avant que l'en-
« nemi puisse pénétrer dans l'Attique, que nous soyons en
« mesure d'aller à sa rencontre en Béotie. » Après avoir reçu
cette réponse, les envoyés Lacédémoniens retournèrent à
Sparte.



NOTES

DU LIVRE HUITIÈME.

1. (VI.) *Car les Perses disaient qu'ils ne voulaient même pas que le porte-flambeau restât en vie.* — Les anciens employaient cette expression proverbiale : *Le porte-flambeau même n'est pas resté en vie*, pour désigner une défaite totale dans laquelle aucun des vaincus n'a échappé (a). Suivant un ancien usage, avant que deux armées en vinssent aux mains, un prêtre de Mars s'avancait au milieu de l'espace qui les séparait, et y jetait un flambeau allumé, comme le signal du combat (b). Ce porte-flambeau, ce *Pyrphore*, comme les Grecs le nommaient, était un personnage sacré et aussi inviolable que les héros. On ne pouvait donc peindre un grand désastre avec plus d'énergie, qu'en disant que le porte-flambeau même n'avait pas été respecté.

2. (VIII.) *Il se nommait Scyllias de Scionée.* — L'épigramme d'Apollonidas, qui nous est conservée dans l'Anthologie (c), donne à ce fameux plongeur le nom de Scyllis. Du reste, le poète raconte le service rendu par Scyllias ou Scyllis, très-différemment, et suit la version de Pausanias, qui, à mon avis, rapporte un fait beaucoup plus invraisemblable que celui qui nous est transmis par Hérodote (d). Il ne s'agit pas d'une course entre deux eaux pour aller donner aux Grecs les détails du naufrage que les Perses venaient d'éprouver; mais Scyllias aurait coupé, en plongeant, les câbles des ancres des vaisseaux perses, qui, abandonnés à eux-mêmes, seraient venus échouer sur le rivage. Le poète ajoute que Thémistocle avait donné cette idée au plongeur, ou semble insinuer, du moins, que c'est à l'instigation du général grec que Scyllias l'aurait mise à exécution (e). Le récit d'Hérodote me paraît plus simple et beaucoup plus croyable.

(a) Suidas, *in voce* Οὐδὲ πυρφόρος; et Zenobius, cent. V, 34.

(b) Cette cérémonie eut lieu dans le combat célèbre entre Étéocle et Polydice. Eurip., *Phéniciennes*, vers 1399.

(c) *Anthologia Græca*, Frederici Jacobi. Tome II, page 122.

(d) Pausanias, *Phocide*, ch. xix, Tome V, édit. de Clavier.

(e) Voyez *Antholog. Commentarius*, tom. II, pars prima, pag. 363.

3. (IX.) *Ils se déterminèrent à mettre à la voile et à se porter sur les barbares.* — Il me semble que ce combat doit avoir eu lieu le soir même du jour où les Grecs avaient pris la résolution de se mettre en marche au milieu de la nuit suivante, dans le dessein d'aller à la rencontre des vaisseaux perses détachés pour tourner l'Eubée, et non le lendemain, comme le suppose M. Larcher. Avant de commencer le mouvement que les Grecs devaient exécuter pendant la nuit, il leur était indispensable de faire, dans la journée, quelque démonstration, pour tenir l'ennemi aux Aphètes, et lui dérober leur marche : c'est ce qui a lieu dans la soirée. Après l'engagement qu'ils ont avec les Perses, et dont le succès leur est favorable, mais qui n'était qu'une fausse attaque, ils se retirent vers l'Artémisium, et auraient mis à la voile, dans la nuit, pour aller au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée, si la tempête, en jetant ces vaisseaux sur les rochers de l'île, n'eût dispensé les Grecs de les combattre. Tout me semble clair dans cette manière d'entendre le récit d'Hérodote ; et, bien qu'il ne précise pas positivement les époques, je crois qu'on peut les concevoir comme je le propose, sans choquer la vraisemblance. Il serait, en effet, presque absurde de supposer que les Grecs, déjà si inférieurs en nombre, se fussent divisés, et qu'une partie de leur flotte fût allée au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée, tandis que le reste aurait essayé de se mesurer avec les Perses : cependant, il faudrait admettre cette supposition si l'on remettait le combat au lendemain.

4. (XIII.) *La fin en fut peu agréable pour eux.* — Longin trouve beaucoup trop simple l'expression employée par Hérodote, dont j'ai conservé le sens littéral, et la donne comme un exemple des mots qui, par leur peu de valeur ou leur faiblesse, diminuent la grandeur d'une image. Cette expression est rendue par Boileau : *Ils firent une fin peu agréable* (a). Il est impossible, à présent, de défendre Hérodote contre l'autorité de Longin, et je suis loin de l'entreprendre. Il me semble pourtant que le mot choisi par l'historien porte un certain caractère d'ironie que le critique n'a pas remarqué, et qui pourrait peut-être en justifier l'emploi.

5. (XX.) *Sans égard pour un oracle de Bacis.* — Il y avait trois Bacis, tous les trois devins : Hérodote ne nous dit pas auquel les Eubéens s'étaient adressés. Du reste, ces oracles de Bacis n'étaient pas en grand crédit chez les Grecs, si l'on en juge du moins par ce

(a) Longin, *De Sublimitate*, section 42, p. 222, édit. Tollii ; et p. 339 pour la traduction de Boileau.

qu'en dit Aristophane, dans sa comédie de *la Paix* (a). C'était peut-être par cette raison que les Eubéens n'avaient pas fait beaucoup d'attention aux prédictions qui leur étaient venues d'une telle source.

6. (XX.) *Lorsqu'il imposera à la mer un joug fait d'écorce d'arbre.* — L'oracle parlait évidemment des ponts que Xerxès avait fait jeter sur l'Hellespont, et dont les planchers étaient, comme on l'a vu (b), supportés en partie par des cordages fabriqués avec le biblus ou l'écorce du papyrus.

7. (XXII.) *Et que vous êtes la première cause de l'inimitié qui existe entre les barbares et nous.* — Les Grecs avaient fait la guerre aux Perses pour soutenir la révolte de l'Ionie; et l'incendie de Sardes par les Athéniens fut, comme on l'a vu, le principal motif qui déterminait Darius à s'armer contre la Grèce. C'est à ces diverses circonstances que Thémistocle fait allusion dans l'écrit adressé aux Ioniens qui servaient sur la flotte des Perses.

8. (XXXVI.) *Avec le prophète du temple.* — Le prophète était chargé de répéter et d'expliquer les paroles de la pythie, qui, ordinairement, les prononçait d'une voix confuse et entrecoupée.

9. (XLI.) *Pour obéir à l'oracle dont nous avons parlé.* — J'entends ici l'oracle de Delphes, qui avait conseillé aux Athéniens de mettre leur confiance dans des murs de bois (c).

10. (XLIV.) *A l'égard des peuples du continent extérieur au Péloponèse, il faut mettre en première ligne les Athéniens, qui fournirent presque autant de vaisseaux que tous les autres ensemble : cent quatre-vingts, et ils les montaient seuls.* — Il me paraît que l'on ne peut entendre le texte que dans ce sens. On voit en effet, plus bas (ch. XLVIII), que la flotte entière des Grecs était composée de trois cent soixante-dix-huit vaisseaux, sans compter quelques navires à cinquante rameurs. Cent quatre-vingts ne sont pas la moitié de trois cent soixante-dix-huit, et encore moins de quatre cents, nombre auquel, suivant Thucydide, la totalité des bâtiments grecs s'élevait (d), mais s'en rapprochent assez pour justifier l'expression que j'emploie : on ne doit l'entendre que d'un terme de comparaison pris dans le sens le plus étendu.

11. (XLIV.) *Les Athéniens avaient porté, en qualité de Pélasges, le nom de Cranaens.* — Les anciens habitants de l'Attique n'avaient pas pris ce nom de Cranaïs, un de leurs rois qui fut postérieur à Cé-

(a) Vers 1070, et suiv.

(b) Lib. VII, ch. XXXVI.

(c) Voyez livre VII, ch. CXXI, tome II, page 242.

(d) L. I, ch. LXXIV, tome I, edit. Bipont., page 105.

crops; mais de l'aspérité et de la stérilité du sol qu'ils habitaient (a). Eustathe, dans son commentaire sur Denys le Périégète, établit cette étymologie, et elle a été généralement adoptée d'après son autorité (b). Un peu plus bas, Hérodote dit que les Athéniens prirent, sous le règne d'Érechthée, ce nom d'Athéniens; et quelques critiques ont supposé que l'on devait lire, au lieu du mot *Athéniens*, celui d'*Érechthéides*, comme un dérivé d'*Érechthée*. MM. Larcher et Jacobi ont adopté cette correction. Cependant, puisqu'il est reconnu, par les observations d'Eustathe, que les noms donnés dans ce passage aux Athéniens ne tirent pas tous leur origine d'un nom d'homme, je ne vois pas pourquoi l'on conclurait, seulement par analogie, que les Athéniens ont dû nécessairement prendre le nom d'Érechthéides, de celui d'Érechthée, dès que l'on a reconnu que celui de Cranaens ne venait point de Cranaüs, et que, par conséquent, cette analogie est rompue. Il me semble qu'Hérodote a voulu seulement dire que, sous le règne d'Érechthée, la fable de la dispute de Minerve et de Neptune se sera accréditée, et qu'à cette époque les habitants d'Athènes et de l'Attique auront pris définitivement le nom d'Athéniens. Je ne vois donc aucune raison d'admettre la correction proposée, surtout lorsqu'on remarque qu'Eustathe, dans le passage que j'ai cité plus haut, et où il rappelle tous les noms que les habitants de l'Attique ont successivement adoptés, ne fait pas mention de celui d'Érechthéides, quoiqu'il ait cité Hérodote.

Le nom d'Athéniens est celui auquel ce peuple célèbre s'est arrêté; et bien qu'Hérodote ajoute, qu'ils prirent encore celui d'Ioniens, d'Ion, fils de Xuthus, il paraît que ce nom fut particulièrement donné aux colonies de l'Attique envoyées en Asie. On a même vu que les Athéniens le dédaignèrent par la suite (c). Cette contradiction, et surtout le peu de rapport qui se trouve entre une telle digression et le récit très-animé qu'elle interrompt d'une façon si brusque et si désagréable, m'a fait croire, comme à beaucoup d'autres, que toute la fin de ce chapitre n'est qu'une note marginale de quelque ancien glossateur, et qu'elle se sera introduite dans le texte par la maladresse d'un copiste.

(a) Κραναός, asper, sterilis.

(b) Voyez Eustathe, *Commentar. ad Dyonis. Perieget.*, vers 433, pag. 189, edit. Oxon. 1597.

Voyez aussi la *Dissertation* de la Nauze, sur l'*Origine des Athéniens*, insérée dans le XXIII^e tome des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, page 115.

(c) Voyez livre I, ch. CXLIII, t. I, p. 109.

M. Schweighæuser n'a point adopté la correction que MM. Larcher et Jacobi ont suivie.

12. (XLVI.) *Les Éginètes en amenèrent trente (vaisseaux).* — M. Schweighæuser observe très-judicieusement que bien qu'Hérodote indique trente vaisseaux, il dit en même temps que les Éginètes en avaient armé quelques-uns de plus, qui furent affectés à la garde de leur île. Comme cette île était assez voisine du lieu où le combat devait se livrer, les vaisseaux employés à sa défense se trouvent naturellement compris dans la flotte grecque, composée de 378 vaisseaux. Cette addition explique suffisamment la différence qui se remarque entre la somme des nombres partiels et ce total.

13. (XLVI.) *A l'instigation de Démocrite.* — Ce Démocrite se distingua dans la bataille de Salamine; il y prit cinq vaisseaux, et s'était même déjà rendu maître d'un sixième, lorsque les barbares parvinrent à lui enlever des mains cette dernière conquête. Voyez l'épigramme de Simonide; elle nous a été conservée par Plutarque (a), et se trouve dans l'Anthologie grecque (b).

14. (LV.) *Un puits qui contient de l'eau de la mer.* — On lit simplement dans l'original, une mer; mais Pausanias (c) indique suffisamment qu'il est question d'un puits qui contenait de l'eau saumâtre, comme il paraît qu'il en existait plusieurs autres dans l'Attique. Pausanias ajoute, à la vérité, que ce qu'il y avait de remarquable dans celui de la citadelle d'Athènes, était que, lorsque le vent du nord soufflait, on y entendait un bruit pareil à celui des flots: mais c'est la partie merveilleuse du récit, pour faire croire que ce puits avait une communication avec la mer, et rattacher cette circonstance à la dispute entre Minerve et Neptune. Suivant quelques récits, ce dieu y avait produit une mer, au lieu d'un cheval, puisque, du temps de Pausanias, on voyait à la citadelle d'Athènes des statues de Minerve et de Neptune, faisant paraître, l'une un olivier, et l'autre une vague de la mer (d).

15. (LV.) *Virent un rejeton vert d'une coudée de long, sorti du tronc de l'arbre.* — Ce prodige est aussi rapporté et amplifié par Pausanias. Les Athéniens lui dirent que l'olivier de la citadelle était celui que Minerve produisit dans la dispute qu'elle eut avec Neptune, sur la possession du pays; que cet olivier fut brûlé, lorsque les Mèdes

(a) *De Malignitate Herodoti*, t. IX, p. 449, edit. Reisk.

(b) *Anthologia Græca*, Freder. Jacobi, t. I, p. 65.

(c) Pausanias, *Attic*, ch. xxvi, t. I, p. 180, edit. Clavier.

(d) Pausanias, *Attic*, ch. xxiv, t. I, p. 163, id.

mirent le feu à Athènes; mais qu'il repoussa d'environ deux coudées dans la nuit (a).

16. (LXIII.) *Ces derniers mots de Thémistocle achevèrent d'éclairer Eurybiade.* — Je crois avoir rendu le véritable sens de l'original. M. Larcher a traduit : *Ce discours fit changer de résolution à Eurybiade*; mais dans cette dernière conférence Eurybiade n'avait ouvert aucune opinion. Il paraît même, par ce qui précède, que Thémistocle l'avait déjà presque ramené à la sienne, puisque c'est d'après ses instances qu'Eurybiade convoque un nouveau conseil des généraux : il est d'ailleurs aisé de voir que le principal adversaire de Thémistocle était Adimante, et non pas Eurybiade.

17. (LXIV.) *On invoqua donc particulièrement Ajax et Télamon, dont les images, tirées de Salamine, furent placées sur la flotte; et l'on envoya un vaisseau chercher à Égine celles d'Æacus et des autres Æacides.* — Il s'agit ici des images des héros Æacides, dont quelques-unes se trouvaient à Salamine et purent être embarquées immédiatement sur la flotte; les autres étaient dans l'île d'Égine, où l'on alla les chercher.

On a déjà vu ces mêmes images envoyées par les Éginètes au secours des Thessaliens, qui, sur la réponse d'un oracle, s'étaient adressés à eux pour se procurer des auxiliaires (b). N'est-ce pas ici une circonstance semblable, et qui ne permet aucun doute sur le véritable sens de l'original?

18. (LXVIII.) *A quoi vous servent, par exemple, les Égyptiens, les Cypriens, les Ciliciens, les Pamphyliens?* — M. Larcher a ajouté : *peuples lâches et méprisables*, mots qui ne sont point dans le texte; il me semble même qu'ils dénaturent l'idée qu'Artémise cherchait à exprimer. La révolte de l'Asie Mineure et celle de l'Égypte, qui avaient eu lieu sous le règne de Darius, événements encore récents, prouvaient que ces peuples n'étaient pas si méprisables, et qu'ils n'avaient cédé qu'à l'extrême supériorité du nombre : d'ailleurs, Hérodote vient de dire un peu plus haut (ch. XVII), que de toutes les troupes de Xerxès, ce furent les Égyptiens qui montrèrent le plus de valeur dans le premier combat naval entre les Perses et la flotte grecque.

19. (XCIV.) *Tel est le récit des Athéniens.* — Dion Chrysostome, dans un de ses Discours, attaque très-vivement Hérodote au sujet de

(a) Pausanias, *Attic.*, ch. xxvii, t. I, p. 183, id.

(b) L. V, ch. LXXX, t. II, p. 44.

ce passage. Il prétend que notre historien avait d'abord fait un récit plus vrai, et favorable aux Corinthiens ; mais qu'ayant été frustré de la récompense qu'il attendait d'eux, parce qu'ils ne voulaient pas marchander la gloire, il avait tout changé, et substitué à sa première version celle que nous lisons aujourd'hui (a). Cette accusation a été, comme il était naturel de le penser, adoptée et envenimée encore par Plutarque (b).

Cependant, si l'on réfléchit que Dion, malgré toute la suavité de son éloquence, n'était au fond qu'un rhéteur qui a dit beaucoup de mal d'Homère et des hommes les plus célèbres de la Grèce ; qu'il adressait le discours dans lequel il a inséré son accusation à des Corinthiens dont il attendait une grâce, et qu'il voulait flatter ; qu'il n'apporte aucune preuve et ne cite aucune autorité à l'appui de ce qu'il avance ; qu'enfin Plutarque, contemporain de Dion, ne fait que répéter ce qu'il dit, et que, par conséquent, ils se sont l'un ou l'autre copiés ; cette grave accusation, faite, ou par un ennemi déclaré d'Hérodote, ou par un flatteur des Corinthiens, perdra toute son importance. D'un autre côté, la conduite des Corinthiens et de leur général Adimante, avant la bataille de Salamine, l'empressement qu'ils témoignent pour s'éloigner, les injures adressées à Thémistocle, donnent un très-haut degré de vraisemblance au récit des Athéniens, et il est assez naturel de penser qu'Adimante, excité par le dépit qu'il éprouvait, en voyant rejeter son avis, aura ordonné à ses vaisseaux de se retirer, au lieu de les engager dans une bataille qui se donnait contre son opinion. On ne peut même trop louer la modération d'Hérodote : loin de représenter la défection des Corinthiens comme un fait constant, il se borne à en mettre le récit dans la bouche des Athéniens, et dit positivement que le reste de la Grèce le dément. On ne saurait mieux, je crois, concilier avec l'impartialité et la justice les devoirs d'historien, qui ne lui permettaient point de passer sous silence une circonstance si remarquable et regardée, sans doute, comme vraie par beaucoup de monde.

Quant à moi, à l'exception de la partie merveilleuse, je suis très-disposé à croire le fond du récit ; et si les autres peuples de la Grèce ont démenti, par la suite, les Athéniens, il faut l'attribuer à la jalousie qu'inspirait la supériorité maritime que ceux-ci venaient d'acquérir, et peut-être même au succès de la bataille de Salamine. Il était évidemment dû au courage, à la patience, surtout à l'habileté des Athé-

(a) Dion Chrysostom., *Corinth. Orat.*, XXXVII, p. 456. Paris. Morell. 1604.

(b) Plutarque, *De Malignitate Herodoti*, t. IX, edit. Reisk., p. 454.

niens, et le service était trop grand pour n'avoir pas fait beaucoup d'ingrats.

20. (XCVI.) *Les femmes du rivage de Colias feront cuire leurs aliments au feu des rames.* — Il est clair que le sens de cet oracle est, que les femmes qui habitaient cette côte recueilleraient une grande quantité de débris de vaisseaux, tels que des planches, des mâts, des rames, et pourraient s'en servir pour faire le feu destiné à cuire, à *frir*, comme le dit l'original, leurs aliments. Je ne vois rien de plus simple que ce sens naturel, et il est superflu d'en chercher un autre.

21. (XCVIII.) *Les Perses nomment angaréion dans leur langue cette sorte de course.* — L'angaréion est positivement ce que les modernes connaissent aujourd'hui sous le nom d'estafette; et l'on voit que l'usage de ce moyen de transmission remonte bien loin dans l'antiquité.

On peut consulter Reland sur le sens et l'étymologie du mot *angaréion*, ainsi que de celui d'*orosange*, qui se trouve dans le chapitre LXXXV. L'un et l'autre appartiennent à l'ancienne langue des Perses (a).

Les Lampadophories, ou la Fête des Flambeaux, à laquelle Hérodote compare le genre de communication inventé par les Perses, était une solennité en l'honneur de Vulcain, où les assistants se passaient de main en main, et en courant, un flambeau allumé.

22. (CIV.) *Ce singulier phénomène a déjà eu lieu deux fois.* — Tout ce paragraphe, qui n'est d'ailleurs qu'une répétition de ce qui a été déjà dit au liv. I, chap. 175, est évidemment une note insérée par quelque commentateur. Rien de plus invraisemblable et de plus inutile. M. Walkenaër a cru même reconnaître que le style de ce passage n'était point celui d'Hérodote.

23. (CVII.) *Près de la côte de Zoster.* — Un promontoire sur la côte de l'Attique portait ce nom; il est situé non loin de celui de Sunium (b).

24. (CXII.) *C'est ainsi que Thémistocle, faisant partir d'Andros diverses expéditions, obtint des insulaires des sommes considérables, à l'insu des autres généraux.* — Je conçois ici que c'est pendant le temps où Thémistocle tenait Andros bloquée, qu'il faisait ces expéditions pour tirer de l'argent des insulaires. On voit effectivement,

(a) Reland., *Dissertatio VIII, De Veteri Lingua Persarum*, in voce *Angari*, t. II, p. 125.

(b) Strabon, l. IX, pag. 398, édit. Amstel., 1707.

plus bas , que les Athéniens sont obligés de lever ce siège. Cette manière d'entendre l'original peut se déduire du texte, sans lui faire violence, et donne, à ce qu'il me semble, un sens naturel et d'accord avec le reste du récit. M. Larcher a traduit que *Thémistocle tira beaucoup d'argent des insulaires, à commencer par ceux d'Andros*; mais la dernière circonstance est tout à fait en opposition avec ce qui précède et ce qui suit; et l'on ne pourrait donner ce sens aux expressions dont se sert Hérodote, sans le mettre en contradiction avec lui-même.

25. (CXXV.) *Quand je serais Belbinite.* — Belbis ou Belbina, petite île sur la côte de l'Attique; elle n'était pas très-éloignée du promontoire de Sunium (a).

26. (CXXXI.) *A l'exception des deux placés dans cette liste après le nom de Léotychide.* — C'est-à-dire à l'exception de Ménarès et d'Agésilas. M. Larcher, d'après une leçon proposée par Paulmier de Grantmesnil (b), a mis *sept*, au lieu de *deux*, parce que les cinq personnages dont les noms suivent ceux de Ménarès et d'Agésilas, n'ont pas été, plus que ces derniers, rois de Sparte. Il se peut, en effet, qu'il y ait eu, comme dans beaucoup d'autres passages d'Hérodote, une erreur commise par le copiste, qui aura employé dans la notation du nombre une lettre pour une autre; mais comme cette généalogie présente d'autres difficultés qui ne seront peut-être jamais résolues (c), je n'ai pas cru devoir admettre une correction partielle, que M. Schweighæuser a également rejetée.

27. (CXXXVIII.) *C'est là que naissent les roses dont la corolle est composée de soixante pétales, et dont le parfum l'emporte sur celui de toutes les autres.* — Ces roses étaient célèbres dans l'antiquité, et, à ce qu'il paraît, fort recherchées. Athénée nous a conservé un passage des Géorgiques de Nicander, où l'on trouve quelques préceptes sur la culture de ces fleurs (d).

28. (CXXXVIII.) *C'est aussi dans ces lieux que Silène fut fait prisonnier.* — Ces mots se rapportent à la fable du satyre enivré et fait prisonnier par Midas. Midas ne veut rendre la liberté au satyre, qu'à condition d'obtenir la faculté de changer en or tout ce qu'il touchera. Le satyre y consent : on connaît le reste. Ce charmant apologue

(a) Strabon, liv. IX, p. 398, id.

(b) *Palmerii exercitationes*, ad L. VIII Herodoti, pag. 39.

(c) Voy. *Palmerii exercitationes*, loc. cit.; et M. Larcher, *Essai de Chronologie*, joint à sa traduction d'Hérodote, ch. xvii.

(d) Athénée, *Deipnosoph.*, liv. XV, p. 683. Voyez aussi le Commentaire de Casaubon, sur le ch. VIII du liv. XV d'Athénée, page 986.

était probablement répandu au temps d'Hérodote , puisqu'il se borne à l'indiquer. Ovide l'a embelli de toutes les richesses de la poésie (a); Maxime de Tyr le rapporte également dans une de ses Dissertations (b); beaucoup d'autres écrivains anciens , grecs et romains , l'ont cité ; mais je crois que l'on ignore quel en est le premier auteur.

(a) *Metamorph.*, lib. XI, vers 92 et suiv.

(b) Maxime de Tyr, *Dissertat.* XI, suivant l'ordre de l'édition de Londres, 1740; et XXX de l'ordre ancien.

LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.



OBSERVATIONS CHRONOLOGIQUES

SUR LE NEUVIÈME LIVRE.

L'époque des grands événements rapportés dans ce livre, tels que les batailles de Platée et de Mycale, n'est pas douteuse. Ils appartiennent à l'année 479 avant l'ère vulgaire. Amyntas et les envoyés de Mardonius étaient venus à Athènes au printemps de cette année. Les Athéniens ayant refusé les offres qui leur étaient faites, les hostilités avaient recommencé immédiatement sur terre et sur mer; par conséquent, les faits militaires qui suivent cette résolution, ainsi que les malheurs domestiques de la maison de Xerxès, et dont le triste tableau termine l'histoire d'Hérodote, sont compris dans la même année 479, ou, tout au plus, atteignent le commencement de 478.

Je les réunis ici par ordre de dates.

	Années avant l'ère vulgaire.
L'armée perse quitte la Thessalie, et se porte en Béotie, au printemps de.....	479
Mardonius rentre dans Athènes, que les habitants avaient abandonné pour se retirer à Salamine, dix mois après que Xerxès s'en était emparé pour la première fois....	479
L'armée grecque se réunit dans l'Isthme de Corinthe; elle s'avance dans l'Attique, que Mardonius abandonne pour se rendre en Béotie, sur l'Asope, où il se retranche..	479
Bataille de Platée. Les Perses sont battus : Artabaze sauve à peine quelques débris.....	479
Tandis que l'armée de terre des Grecs combat sur le con- tinent, leur flotte arrive sur les côtes de l'Ionie, dé- barque ses troupes, et la sanglante bataille de Mycale, livrée le même jour que celle de Platée, complète les revers des Perses.....	479
Après la bataille de Mycale, les Péloponésiens retournent chez eux; mais les Athéniens vont attaquer Sestos, s'em- parent de la ville, et achèvent de chasser les Perses du continent d'Europe.....	479 à 478
Xerxès était resté à Sardes pendant une partie de l'année 479; il retourne enfin à Suze, et c'est dans cette der- nière ville qu'une de ses femmes exerce sur sa rivale une affreuse vengeance.....	479 à 478



LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.

I. Aussitôt qu'Alexandre lui eut rapporté la réponse des Athéniens, Mardonius quitta la Thessalie, et marcha en toute hâte sur Athènes, réunissant à son armée les troupes qui se trouvaient dans tous les lieux qu'il traversa. Les chefs de la Thessalie, loin de témoigner quelque regret de leur conduite pendant l'année précédente, ne se montraient que plus ardents à exciter cette nouvelle invasion; et Thorax de Larisse, qui avait accompagné Xerxès dans sa fuite, servant cette fois ouvertement de guide à Mardonius, le conduisait en Grèce (4).

II. Lorsque l'armée perse eut atteint la Béotie, les Thébains voulurent y retenir Mardonius, et l'assurèrent qu'il ne trouverait aucune contrée plus convenable pour établir son camp : ils lui conseillèrent donc de ne pas avancer au delà, et de s'arrêter dans un point d'où il pouvait soumettre toute la Grèce, sans courir les hasards d'un combat : « Car, lui disaient-ils, subjugué par la force les Grecs tant qu'ils resteront unis comme ils le sont actuellement est une entreprise difficile pour quelque armée que ce soit; mais si vous suivez notre conseil, vous vous rendrez sans peine maître de toutes leurs délibérations. Bornez-vous à envoyer de l'argent aux hommes influents, dans les diverses villes; vous sèmerez ainsi la division dans toute la Grèce, et ensuite, à l'aide de ce parti, vous viendrez aisément à bout de ceux qui n'auront pas voulu s'entendre avec vous. »

III. Tel fut le conseil que les Thébains donnèrent à Mardonius; mais il ne le suivit pas. Le vif désir qu'il avait de se rendre une seconde fois maître d'Athènes l'emporta. Il continua donc sa route, entraîné par une aveugle impétuosité, et

par l'espérance de faire parvenir à Xerxès , avant qu'il quittât Sardes , et au moyen des signaux de feu établis d'île en île , la nouvelle qu'Athènes était retombée en son pouvoir. Il arriva bientôt dans l'Attique , qu'il trouva sans habitants. Les Athéniens avaient pris le parti de retourner ou à Salamine ou sur les vaisseaux , et la ville était entièrement déserte quand il s'en empara. Il y avait dix mois qu'elle avait été prise par Xerxès , lorsque Mardonius y entra pour la seconde fois.

IV. Dès qu'il fut dans Athènes , il envoya à Salamine , Murychide , natif des bords de l'Hellespont , pour offrir aux Athéniens les mêmes conditions qu'Alexandre le Macédonien avait été chargé de leur proposer. Il se détermina à cette tentative , quoique les Athéniens eussent répondu peu amicalement à la première , dans l'espoir qu'ils rabattraient de leur aveugle confiance aussitôt qu'ils apprendraient que toute l'Attique était soumise à ses armes. Ce fut par ce motif qu'il dépêcha Murychide à Salamine.

V. Admis dans le conseil , Murychide exposa les propositions de Mardonius , et , après les avoir entendues , Lycidas , un des conseillers , ouvrit l'avis : « Qu'il convenait de les écouter , et qu'il fallait en référer à l'assemblée du peuple. » Cet avis fut mis en avant par Lycidas , soit qu'il eût été gagné par l'argent de Mardonius , soit que ce fût seulement son opinion personnelle. Mais les Athéniens qui se trouvaient dans le conseil , aussi bien que les citoyens qui se tenaient dehors , en eurent à peine connaissance , qu'indignés contre Lycidas , ils se jetèrent sur lui et le lapidèrent. Quant à Murychide , ils le congédièrent sans lui faire aucun mal. Pendant le tumulte qui , à cette occasion , s'éleva dans Salamine , les femmes athéniennes , instruites de ce qui se passait , s'entraînant l'une l'autre , se portèrent d'elles-mêmes à la maison de Lycidas , et lapidèrent également sa femme et ses enfants.

VI. Voici quels étaient les motifs qui avaient déterminé les Athéniens à passer dans l'île de Salamine. Tant qu'ils avaient espéré que l'armée du Péloponèse arriverait à temps pour défendre leur territoire , ils étaient restés dans l'Attique ; mais

comme ces secours traînaient en longueur, et qu'au contraire, suivant les rapports qui parvenaient, l'ennemi marchait en avant, et déjà était en Béotie, ils se déterminèrent à transporter tous leurs effets, et à passer eux-mêmes à Salamine. En même temps, ils envoyèrent des députés à Sparte, pour reprocher aux Lacédémoniens l'indifférence avec laquelle ils avaient laissé l'armée barbare pénétrer dans l'Attique, sans avoir fait un mouvement pour se réunir à eux et aller ensemble à sa rencontre en Béotie. Les Athéniens rappelaient aussi ce que les Perses leur avaient offert d'avantages pour les engager à changer de système, et annonçaient que, si Lacédémone ne venait à leur secours, ils seraient forcés de chercher quelque autre remède aux maux qui les accablaient.

VII. Dans ce temps, les Lacédémoniens étaient en fête, et célébraient les Hyacinthies (2). Cependant, quoiqu'ils missent, comme de coutume, la plus grande importance à remplir les devoirs religieux envers les dieux, ils n'avaient point interrompu les travaux pour la construction du mur de l'Isthme, qui déjà était garni de ses créneaux. Lorsque les députés athéniens furent arrivés à Sparte, accompagnés des envoyés de Mégare et de Platée, ils parlèrent aux éphores, en ces termes : « Les Athéniens, qui nous envoient vers vous, « nous ont chargés de vous dire que le roi des Mèdes leur a « offert non-seulement de leur rendre leur territoire, mais « encore a manifesté le désir de les avoir pour alliés, et de « s'unir à eux de bonne foi et sans aucune arrière-pensée ; « il veut, de plus, ajouter à nos possessions toutes les terres « que nous voudrions désigner. Mais nous, pleins de respect pour Jupiter Hellénien, indignés de l'idée seule de « trahir la Grèce, loin d'accepter ces propositions, nous les « avons rejetées, malgré les torts que les Grecs ont envers « nous, quoique livrés par eux à nos ennemis, et que nous « n'ignorions pas enfin qu'il fût bien plus avantageux pour « nous de conclure une alliance avec les Perses que de continuer la guerre. Nous n'entrerons donc jamais de notre « gré dans aucun arrangement ; ainsi, tout ce qu'il était en

« notre pouvoir de faire en faveur de la Grèce , nous l'avons
« fait complètement et de bonne foi.

« Vous, au contraire, qui, dans la crainte que nous en
« vinssions à traiter avec les Perses, vous êtes empressés,
« dans votre effroi, de nous envoyer une députation, c'est lors-
« que vous connaissez parfaitement nos sentiments, lorsque
« vous êtes certains que jamais nous ne trahirons la Grèce,
« c'est enfin lorsque votre mur de l'Isthme est presque fini,
« que vous nous abandonnez, et qu'après vous être engagés
« à marcher avec nous à la rencontre des Perses en Béotie,
« vous les voyez avec indifférence entrer en Attique. Ah!
« les Athéniens n'ont que trop de raisons d'être aujourd'hui
« pleins de ressentiment contre vous! Vous avez si mal
« agi! mais, du moins, ils attendent, ils exigent de vous,
« que, sans différer, vous fassiez marcher votre armée,
« pour se réunir à eux dans l'Attique; et, puisque nous
« avons laissé échapper l'occasion de combattre les barbares,
« en Béotie, c'est la plaine de Thria, c'est notre propre ter-
« ritoire qu'ils ont choisi pour champ de bataille. »

VIII. Les éphores, après avoir entendu ce discours, promirent de rendre la réponse le lendemain. Le lendemain, ils la remirent au jour suivant, et ainsi pendant dix jours, en différant de jour en jour. Les Lacédémoniens pressaient cependant les travaux du mur, auquel tous les habitants du Péloponèse attachaient une extrême importance, et qui était presque achevé. Du reste, je ne puis trop expliquer par quelle raison les Lacédémoniens restaient actuellement dans l'inaction, eux qui, du moment que la mission d'Alexandre le Macédonien leur fut connue, s'étaient empressés d'envoyer des députés aux Athéniens pour les empêcher d'entrer dans le parti des Mèdes. Peut-être, ayant achevé de mettre leur mur en état de défense, croyaient-ils n'avoir plus besoin des Athéniens, au lieu que dans le moment où Alexandre arriva dans l'Attique, ce mur, auquel ils travaillaient sans relâche, n'étant point encore terminé, ils redoutaient bien plus l'agression des barbares.

IX. Enfin, voici comment les Lacédémoniens se décidèrent

à répondre , et à faire partir leurs troupes. La veille du jour où la dernière conférence devait avoir lieu avec les députés athéniens , Chiléus de Tégée , qui , parmi ceux que Lacédémone admettait aux droits de l'hospitalité , avait le plus d'autorité dans la ville , ayant su , des éphores mêmes , l'état des choses , leur parla ainsi : « Quoi ! vous en êtes encore là ?
« En vérité , si les Athéniens ne vous eussent point été fi-
« dèles , s'ils eussent fait leur accommodement particulier
« avec les barbares , malgré le mur imposant que vous avez
« élevé à travers l'Isthme , les Perses auraient bien su s'ou-
« vrir des portes assez grandes pour entrer dans le Pélopo-
« nèse. Rendez-vous donc , sans hésiter , à la demande des
« Athéniens , avant qu'ils ne changent d'avis , et détournez
« le fléau qui menace la Grèce. »

X. Tel fut le conseil que Chiléus donna aux éphores ; il produisit une grande impression sur leur esprit ; et , sans rien dire aux députés des autres villes , qui se trouvaient à Lacédémone , ils firent partir de nuit cinq mille Spartiates , à chacun desquels ils adjoignirent sept hilotes , et donnèrent le commandement de cette armée à Pausanias , fils de Cléombrote. A la vérité , Plistarque , fils de Léonidas , était alors roi ; mais , encore enfant , il avait pour tuteur Pausanias , son oncle paternel ; car Cléombrote , père de Pausanias et fils d'Anaxandride , était mort peu de temps auparavant , après avoir ramené de l'Isthme l'armée qui avait été employée à la construction du mur de défense. Cléombrote avait ordonné cette retraite à la suite d'un sacrifice qu'il offrait avant d'agir contre les Perses , et pendant lequel le soleil s'était éclipsé dans les cieux (3). Pausanias prit pour collègue dans le commandement Euryanax , fils de Doriée , de la même maison royale que lui ; et les troupes se mirent en marche sous ses ordres.

XI. Les députés athéniens , qui n'avaient aucune connaissance du départ des troupes , se rendirent , lorsque le jour parut , chez les éphores , dans le dessein de leur annoncer l'intention où ils étaient de partir , et parlèrent en ces termes :
« O Lacédémoniens , puisque , déterminés à demeurer chez

« vous, vous ne vous occupez que de la célébration des Hya-
« cinthies, et que, trahissant vos alliés, vous passez les jours
« en fêtes, les Athéniens, traités si indignement par vous,
« et privés des secours qu'ils attendaient, n'ont plus qu'à
« s'arranger le mieux qu'ils pourront avec les Perses. Mais,
« comme il est évident qu'en faisant la paix, nous devien-
« drons leurs alliés, nous serons obligés de porter la guerre,
« de concert avec eux, partout où ils nous conduiront; et
« vous apprendrez alors quel doit être pour vous le résultat
« de votre conduite envers nous. » A ce discours des députés,
les éphores, pour toute réponse, firent serment « que l'ar-
« mée était partie, et qu'elle devait déjà être arrivée à Ores-
« tium, marchant contre les étrangers (4). » (Il faut remar-
quer que les Lacédémoniens ne donnent aux barbares que le
nom d'étrangers.) Les députés, étant allés aux informa-
tions, surent bientôt que la chose était telle que les éphores
la leur avaient annoncée; et, ne pouvant assez admirer un
tel dénouement, se mirent en toute hâte sur les traces des
troupes lacédémoniennes, pour les rejoindre. Avec eux par-
tirent encore cinq mille hommes pesamment armés, choisis
parmi les habitants du territoire qui environne Sparte.

XII. Toutes ces troupes se rendirent à l'Isthme. Cependant,
aussitôt que les Argiens, qui avaient promis à Mardonius
d'empêcher les Lacédémoniens de se mettre en campagne,
furent informés que Pausanias était parti de Sparte et se
rendait à l'Isthme, ils envoyèrent dans l'Attique le meilleur
de leurs hémérodromes (*). En arrivant à Athènes, il se fit
conduire près de Mardonius, et lui parla en ces termes :
« Mardonius, les Argiens me dépêchent près de vous pour
« vous instruire que toute la jeunesse lacédémonienne est
« partie de Sparte. Ils n'ont pu, comme ils s'en flattaient, s'op-
« poser à sa marche. Délibérez donc sur ce que vous avez à
« présent de mieux à faire. » Après avoir donné cet avis, le
courrier repartit.

XIII. Mardonius, en apprenant la nouvelle, renonça au

(*) Courriers à pied. Voyez liv. VI, ch. cv, t. II, p. 339.

projet de rester plus longtemps en Attique. Jusque-là il avait contenu son armée, pour connaître avant tout le parti que prendraient les Athéniens, et n'avait souffert aucun dégât dans le pays, parce qu'il s'était toujours flatté qu'avec le temps, ils en viendraient à un accommodement; mais n'ayant pas réussi, comme on l'a vu, dans sa seconde tentative, et informé de ce qui s'était passé à Salamine, il songea à se retirer avant que l'armée sous les ordres de Pausanias fût arrivée à l'Isthme. En partant d'Athènes, il mit le feu à la ville, et acheva de ruiner et de faire jeter par terre tout ce qui pouvait y subsister encore d'habitations ou même de murs. Une des raisons, d'ailleurs, qui le décidaient à abandonner l'Attique, était la nature du terrain, impraticable pour la cavalerie, et dans le cas où il aurait été battu, il n'avait de retraite que par des défilés, où les moindres forces auraient pu l'arrêter. Au contraire, en se retirant sur Thèbes, il considérait qu'il aurait l'avantage de combattre aux portes d'une ville amie et dans un terrain favorable aux mouvements de sa cavalerie.

XIV. Il était déjà en marche, lorsqu'un autre courrier vint lui annoncer qu'un corps de mille Lacédémoniens arrivait à Mégare. En recevant ce nouvel avis, il conçut le désir de s'emparer de ce corps, dans le début de la campagne, et, après avoir délibéré sur les dispositions à faire, il changea la direction de sa route pour se porter à Mégare, en détachant sa cavalerie, qui vint occuper toute la province. Cette contrée fut ainsi, vers le couchant, le point le plus reculé de l'Europe où les armes des Perses pénétrèrent.

XV. Peu de temps après, un autre courrier ayant apporté la nouvelle que les Grecs étaient déjà tous réunis à l'Isthme, Mardonius se décida à continuer sa retraite. Il dirigea sa route par Decelée, sous la conduite de guides pris dans le pays voisin des rives de l'Asope, et que les béotarques (*) avaient fait venir, pour indiquer le chemin qui conduit aux Sphendalées, et de là à Tanagre. Arrivé de nuit à Tanagre.

(*) Béotarques magistrats des Béotiens.

Mardonius en partit le lendemain pour gagner Scolon , où il se trouva sur le territoire de Thèbes. Dès qu'il y fut, il y commit de grands dégâts, quoique les Thébains eussent passé dans le parti des Mèdes. Ce ne fut pas, à la vérité, comme ennemi, mais par nécessité et pour former un camp retranché qui pût servir de refuge à son armée si l'issue des combats ne lui était pas favorable. Ce camp retranché s'étendait, à partir des Érythres, au delà d'Hysies, jusque sur le territoire de Platée, le long de l'Asope. Du reste, il ne fut pas entouré de murs dans un aussi grand développement; mais seulement dans un carré ayant dix stades de côté.

Pendant que les barbares étaient occupés de ce grand travail, Attaginus, fils de Phrynon, citoyen de Thèbes, après avoir fait de magnifiques préparatifs, invita à souper Mardonius et les cinquante Perses les plus distingués de l'armée : l'invitation fut acceptée, et le repas eut lieu à Thèbes.

XVI. Ce qui suit, je le tiens de Thersandre, citoyen d'Orchomène, et l'un des personnages les plus considérables de la ville. Il me raconta qu'il avait lui-même été invité par Attaginus à ce repas, et que cinquante citoyens de Thèbes y furent aussi appelés; que les convives n'avaient point été placés séparément, mais qu'un Perse et un Thébain avaient occupé ensemble un même lit; qu'à la fin du repas, au moment où, suivant l'usage, on se mettait à boire, le Perse qui s'était trouvé son compagnon lui avait demandé en grec de quel pays il était, et qu'ayant répondu qu'il était d'Orchomène, ce même Perse lui avait dit ces mots remarquables : « Puis-
« que le hasard nous a fait convives de la même table, et nous
« a associés aux mêmes libations, je désire vous laisser un témoignage de mon opinion particulière; lorsque vous la
« connaîtrez, vous pourrez réfléchir à ce qu'il vous conviendra le mieux de faire dans votre intérêt. Vous voyez les
« Perses présents à ce festin; vous connaissez l'armée que
« nous avons laissée campée sur les bords de l'Asope : eh
« bien ! de tout ce nombre d'hommes, d'ici à très-peu de
« temps, croyez-moi, il en restera à peine quelques-uns. » En proférant ces paroles, le Perse ne pouvait retenir ses pleurs.

Thersandre, surpris de ce qu'il entendait, lui répondit : « Mais
« il faudrait communiquer à Mardonius et aux autres géné-
« raux qui après lui ont de l'autorité ce que vous me
« dites. » — « Cher hôte, reprit le Perse, ce qui doit arri-
« ver par la volonté de la Divinité, les hommes ne peuvent
« le détourner; car personne ne veut alors croire ceux qui
« donnent de sages avis. Beaucoup de Perses savent ce que
« je vous ai dit aussi bien que moi; mais cependant nous sui-
« vons l'armée, enchaînés par la nécessité. Il n'est pas pour
« l'homme de plus grand chagrin que de prévoir ce qu'il y a
« de mieux à faire, et de ne pouvoir jamais l'exécuter. »
Voilà ce que j'ai entendu de la bouche de Thersandre, et il
m'assura, de plus, en avoir fait part à plusieurs personnes
avant la bataille de Platée.

XVII. Pendant que Mardonius était campé en Béotie et
se préparait à marcher sur Athènes, tous les peuples grecs en-
trés dans le parti des Mèdes, ayant joint leurs forces à
l'armée perse, l'avaient suivie dans l'invasion de l'Attique.
Les Phocidiens seuls restèrent sans y prendre part. Ils s'é-
taient bien prononcés pour les Mèdes, et, en apparence, avec
assez de chaleur; mais, comme ils n'avaient agi que par né-
cessité, ils montraient en général peu de zèle. Cependant,
quelques jours après le retour de Mardonius à Thèbes, ils
vinrent le joindre, au nombre de mille hommes, pesamment
armés, sous le commandement d'Harmocyde, un des plus
considérables de leurs concitoyens. Instruit que cette troupe
était arrivée près de Thèbes, Mardonius envoya quelques
hommes à cheval, lui porter l'ordre de s'arrêter sur le terrain
où elle se trouvait. Dès qu'elle eut obéi, toute la cavalerie
des Perses parut dans la plaine. Bientôt le bruit se répandit
parmi les troupes grecques qui faisaient partie de l'armée
des Perses que le corps des Phocidiens allait être taillé en
pièces, et ce bruit étant parvenu jusqu'à ces derniers, Harm-
ocyde prévint sa troupe du danger qu'elle courait, en lui
adressant ces mots : « Phocidiens, il est évident que la cava-
« lerie que vous voyez nous menace d'une mort inévitable,
« et ce sont, je le suppose du moins, les calomnies semées

« contre nous par les Thessaliens qui sont la cause de notre
« perte. Nous n'avons donc plus qu'à nous montrer actuel-
« lement en hommes de cœur; car il vaut mieux perdre la
« vie en nous défendant avec courage, que de périr lâche-
« ment d'une mort honteuse. Allons, et apprenons aux bar-
« bares à quoi ils s'exposent lorsqu'ils complotent de donner
« la mort à des Grecs. »

XVIII. Ainsi Harmocyste encourageait sa troupe. Cependant, la cavalerie perse avait entouré les Phocidiens; elle se met en mouvement pour les charger, en même temps qu'elle agite les javelots, comme prête à les lancer, et qu'elle en décoche de temps en temps quelques-uns. Les Phocidiens tiennent ferme, serrent le plus possible leurs rangs; mais, au moment où ils se préparent à soutenir la charge, la cavalerie perse tourne bride, et se retire. Je ne puis dire positivement si, en effet, cette cavalerie, ayant le dessein de faire main basse sur les Phocidiens, d'après les instigations des Thessaliens, se retira sur les ordres de Mardonius, lorsqu'elle vit la contenance de cette troupe, et craignant elle-même d'être maltraitée, ou si Mardonius ne s'était proposé que d'éprouver les Phocidiens et de s'assurer de leur courage : quoi qu'il en soit, dès que la cavalerie perse se fut éloignée, Mardonius envoya un héraut qui leur parla, de sa part, en ces termes : « Rassurez-vous, ô Phocidiens ! vous êtes, je le vois, « des hommes de cœur ; c'est ce que l'on ne m'avait pas dit. « Comportez-vous avec autant de vaillance dans la guerre ac-
« tuelle ; et, quels que soient vos services, vous ne l'empor-
« terez en générosité ni sur Darius ni sur moi. » Voilà ce qui se passa au sujet des Phocidiens.

XIX. L'armée lacédémonienne, arrivée dans l'Isthme, y campa, et lorsque les peuples du Péloponèse furent instruits de son mouvement, ceux d'entre eux dont les sentiments en faveur de la liberté n'avaient point varié, et quelques autres même qui crurent qu'il serait honteux de rester chez eux tandis que les Spartiates avaient quitté leurs foyers, vinrent les joindre (5). Bientôt, les présages tirés des victimes s'étant montrés favorables, l'armée se rendit de l'Isthme à Éleusis,

et de nouveaux sacrifices ayant encore donné d'heureux augures, on résolut de s'avancer plus loin. Les Athéniens, qui étaient repassés de Salamine sur le continent, avaient joint les Lacédémoniens à Eleusis. Toute l'armée grecque ainsi réunie, en arrivant à Érythres, en Béotie, apprit que les barbares avaient établi leur camp sur l'Asope; et, après en avoir délibéré, campa elle-même en face de l'ennemi, au pied du Cithéron.

XX. Aussitôt que Mardonius vit que les Grecs avaient pris position, et qu'ils ne descendaient point dans la plaine, il détacha contre eux toute sa cavalerie, que commandait Masislius (les Grecs le nomment Makistius), un des personnages les plus considérables de la Perse. Il montait un cheval niséen dont le frein était d'or et l'équipement d'une grande magnificence. Cette cavalerie, chargeant les Grecs par pelotons, leur fit beaucoup de mal, et se moquait d'eux en les appelant des femmes.

XXI. Les Mégariens se trouvaient campés dans la partie du terrain la plus exposée aux mouvements de la cavalerie, et supportaient ainsi ses principaux efforts. Accablés par les attaques fréquentes dirigées contre eux, ils envoyèrent aux généraux grecs un héraut, qui leur parla en ces termes : « Les Mégariens vous adressent les observations suivantes. « Nous sommes, disent-ils, hors d'état de soutenir seuls, « dans la position où nous avons été d'abord placés, les attaques de la cavalerie perse; cependant nous tenons ferme, « et, quoique écrasés, nous résistons avec courage. Mais enfin, si vous n'envoyez pas sur-le-champ d'autres troupes « pour nous remplacer, sachez que nous serons forcés de « quitter le terrain que nous occupons. » Le héraut des Mégariens ayant fait cette déclaration, Pausanias demanda aux Grecs « quels étaient ceux d'entre eux qui voulaient « aller prendre cette position et y remplacer les Mégariens. » Aucun ne s'étant présenté, les Athéniens offrirent trois cents hommes d'élite, sous le commandement d'Olympiodore, fils de Lampon.

XXII. Ces trois cents hommes, ayant pris avec eux un dé-

tachement d'archers, se postèrent en avant de tout le reste des troupes qui campaient à Èrythres, et soutinrent le combat pendant quelque temps. Voici quelle en fut l'issue. Tandis que la cavalerie perse les chargeait par pelotons, le cheval de Masistius, qui se trouvait en avant du reste de la troupe, fut atteint dans les flancs par une flèche, et la douleur de la blessure l'ayant fait cabrer presque droit, il jeta par terre Masistius. En le voyant tomber, les Athéniens coururent sur lui, s'emparèrent de son cheval, et parvinrent à le tuer lui-même, malgré une défense opiniâtre. Ils eurent même beaucoup de peine à en venir à bout dans le premier moment : Masistius portait, sous une tunique de pourpre, une cuirasse à écailles d'or, à travers laquelle il était impossible que le fer pénétrât. Enfin, un de ceux qui l'assaillaient ayant reconnu la cause de cette résistance, lui porta un coup dans l'œil qui le fit en même temps tomber par terre et périr. Ces choses se passaient sans que les cavaliers perses s'en fussent aperçus, aucun d'eux n'ayant vu Masistius ni tomber de cheval, ni mourir, parce que la troupe, dans ce moment, avait tourné bride, et s'était repliée un peu en arrière ; mais en s'arrêtant, comme elle ne recevait aucun ordre, elle apprit la perte qu'elle avait faite. Elle en ressentit une vive douleur, et les cavaliers, formés en une seule troupe, prirent unanimement la résolution de lancer tous leurs chevaux pour aller enlever le corps de leur chef.

XXIII. Les Athéniens, voyant les Perses revenir à eux non pas comme de coutume, par pelotons, mais en masse, appelèrent le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie grecque se met en mouvement pour aller à leur secours, un combat très-acharné s'était engagé autour du corps de Masistius : et comme les Athéniens seuls n'étaient qu'au nombre de trois cents, vaincus par la multitude, ils furent obligés d'abandonner le corps ; mais quand toute l'infanterie grecque fut arrivée, la cavalerie perse lâcha pied à son tour, et non-seulement ne put enlever le corps, mais perdit encore beaucoup de monde. Elle se retira environ deux stades en arrière, et après s'être mise à délibérer sur ce qu'il y avait de mieux à

faire, il fut résolu, comme elle n'avait plus de chef, qu'elle se rendrait près de Mardonius.

XXIV. Lorsqu'elle rentra dans le camp, et que la nouvelle de la mort de Masistius s'y répandit, toute l'armée prit le deuil, et particulièrement Mardonius. Les hommes se rasèrent la tête, et l'on ordonna aussi de tondre les chevaux et les bêtes de trait. De longs gémissements se firent entendre de toutes parts, et les échos de la Béotie entière répétèrent les regrets donnés à la mort de celui qui, après Mardonius, était le plus considéré des Perses et du roi. C'est ainsi que les barbares honorèrent, à leur manière, le trépas de Masistius.

XXV. Les Grecs, après avoir si vaillamment reçu la cavalerie qui les avait chargés et l'avoir même repoussée, prirent une nouvelle confiance. Le corps de Masistius, placé sur un chariot, fut promené dans tout le champ, où l'on admira la grandeur de sa taille et la beauté de ses formes. Toute l'armée put ainsi satisfaire sa curiosité, et les soldats quittaient leurs rangs pour jouir de ce spectacle. A la suite de cet événement, les généraux grecs pensèrent à descendre vers Platée, jugeant que le terrain des environs de cette ville était d'abord plus favorable pour camper que celui des Érythres, et, en outre, beaucoup plus abondant en eau. D'après cela, ils se déterminèrent à y conduire l'armée, et à l'établir aux environs de la fontaine Gargaphie, qui se trouve dans cet emplacement. Les troupes prirent donc les armes, et, dirigeant leur route par les racines du Cithéron, se rendirent au delà d'Hysies, dans le territoire de Platée. Arrivée sur le terrain désigné, l'armée campa par divisions de peuples, dans le voisinage de la fontaine Gargaphie et du monument du héros Androcrate (6), partie sur des hauteurs peu élevées, et partie dans la plaine même.

XXVI. Au moment où l'armée prenait ses rangs dans le nouveau camp, une vive discussion s'éleva entre les Tégéates et les Athéniens. Les uns et les autres croyaient avoir le droit de prendre la tête d'une des deux ailes, et citaient à l'appui de leur prétention des faits d'armes anciens et récents.

« Nous avons, disaient les Tégéates, toujours été jugés
« dignes d'occuper le rang que nous réclamons parmi les
« peuples alliés, toutes les fois que ceux du Péloponèse se
« sont mis en campagne pour une expédition entreprise en
« commun, soit anciennement, soit dans des temps plus
« rapprochés, et cela depuis l'époque où les Héraclides ont
« tenté de rentrer dans le Péloponèse, après la mort
« d'Eurysthée ; mais, s'il faut vous rappeler ce qui nous a
« mérité cette distinction, le voici. Quand, réunis aux
« Achéens, et aux Ioniens, qui alors habitaient le Pélo-
« ponèse, nous sommes venus camper dans l'Isthme pour
« nous opposer à la rentrée des Héraclides, on rapporte
« qu'Hyllus déclara publiquement qu'il était inutile que l'on
« en vînt aux mains armée contre armée, et proposa de
« faire choix dans le camp des Péloponésiens du meilleur
« guerrier, pour combattre seul à seul contre lui, sous
« certaines conditions qui seraient déterminées. Cette pro-
« position agréée par les Péloponésiens, et les serments
« donnés de part et d'autre, il fut convenu que, si Hyllus
« était vainqueur en combattant contre le chef de l'armée
« du Péloponèse, les Héraclides rentreraient dans leurs
« possessions paternelles ; que si, au contraire, il était
« vaincu, les Héraclides se retireraient, emmenant avec
« eux l'armée, et qu'avant cent ans, ils ne feraient aucune
« tentative pour revenir dans le Péloponèse. Le fils d'Aëropus,
« le petit-fils de Phégée (7), Échémus, alors notre roi, et
« qui commandait nos troupes, fut choisi par le suffrage
« unanime de tous les alliés ; il combattit seul à seul, et Hyllus
« le tua. Depuis cette époque, les Péloponésiens nous ont
« accordé plusieurs distinctions honorables, que nous avons
« toujours conservées, et, entre autres, celle de former
« une des ailes de l'armée lorsque nous sortons pour une
« expédition commune. Ce n'est donc point avec vous, ô
« Lacédémoniens ! que nous voulons disputer ; nous vous
« laissons le choix de l'aile à la tête de laquelle vous vou-
« drez vous placer, et nous vous la cédon ; mais nous deman-
« dons que nous puissions prendre la tête de l'autre, comme

« nous en avons eu le droit de tout temps. Au surplus, indé-
 « pendamment de l'action d'éclat que nous venons de rap-
 « peler, nous nous croyons, à beaucoup d'autres titres,
 « dignes de l'emporter sur les Athéniens. N'avons-nous pas
 « soutenu avec succès divers combats contre vous-mêmes,
 « citoyens de Sparte, et contre beaucoup d'autres peuples?
 « Il est donc de toute justice de nous laisser prendre la
 « tête d'une des ailes, de préférence aux Athéniens, qui ne
 « peuvent citer aucun fait, soit ancien, soit récent, comparable
 « à ceux que nous alléguons. » Après que les Tégéates eurent
 fini de parler, les Athéniens répondirent en ces termes :

XXVII. « Nous savions bien être rassemblés ici pour com-
 « battre les barbares; mais nous ne croyions pas y être venus
 « pour combattre de parole. Toutefois, puisqu'il a plu aux
 « Tégéates de mettre en avant ce qu'ils ont fait de remar-
 « quable, soit à une époque reculée, soit récemment, nous
 « sommes forcés, à notre tour, de vous prouver que nous
 « tenons de nos ancêtres, tant que nous ne dégènerons
 « pas de leur valeur, le droit de précéder les Arcadiens. Ces
 « mêmes Héraclides, dont ils se vantent d'avoir tué le chef,
 « dans l'Isthme de Corinthe, menacés de la servitude par les
 « Mycéniens, et rejetés par tous les Grecs dont ils avaient
 « imploré le secours, nous les avons seuls accueillis, nous
 « avons vengé seuls les injures d'Eurysthée, en combattant
 « avec eux, et remportant la victoire sur tous les peuples
 « qui alors occupaient le Péloponèse. N'avons-nous pas aussi,
 « dans le temps où tous les Argiens qui suivirent Polynice
 « au siège de Thèbes, après y avoir perdu la vie, étaient
 « restés privés des honneurs funèbres, n'avons-nous pas,
 « pour enlever leurs corps et leur donner la sépulture sur
 « notre territoire d'Éleusis (8), fait la guerre aux Cadméens?
 « Parlerons-nous de la victoire que nous avons remportée
 « sur ces Amazones qui, parties des rives du Thermodon,
 « étaient venues envahir l'Attique (9)? Enfin, avons-nous
 « été inférieurs aux autres peuples dans la guerre de Troie?
 « Du reste, il est assez inutile de rappeler ici tous ces faits,
 « puisqu'un peuple jadis valeureux peut être devenu lâche

« aujourd'hui, comme un peuple lâche autrefois peut être
« aujourd'hui valeureux ; en voilà donc assez sur le passé.
« Mais lors même que nous, qui pourtant ne le cédons en
« actions d'éclat à aucun autre peuple de la Grèce, nous
« n'aurions à citer que le combat de Marathon, nous serions
« dignes de cette distinction et de bien d'autres encore.
« Nous qui, seuls de tous les Grecs, avons combattu contre
« les Perses, et les avons défaits ; nous, les vainqueurs de
« quarante-six nations différentes : cette journée seule nous
« a donné le juste droit d'occuper le poste que nous ré-
« clamons. Cependant, comme il convient mal dans la situa-
« tion où nous sommes d'allumer la discorde pour une
« simple prétention de rang, nous sommes prêts à vous
« obéir, ô Lacédémoniens ! et à prendre la place que vous
« croirez plus convenable de nous donner, contre quelque
« ennemi que ce soit ; et partout où nous serons, nous
« tâcherons de nous y conduire vaillamment : décidez donc,
« et nous vous obéirons. »

XXVIII. Telle fut la réponse des Athéniens, et toute l'armée lacédémonienne s'écria, qu'ils étaient plus dignes que les Arcadiens de se placer à la tête d'une des ailes. Ainsi, les Athéniens l'ayant emporté sur les Tégéates obtinrent ce qu'ils demandaient.

Après cette décision, toute l'armée grecque composée tant des troupes qui s'étaient d'abord réunies que de celles qui arrivaient successivement, fut rangée dans l'ordre suivant. Dix mille Lacédémoniens formaient l'aile droite ; de ces dix mille hommes, les cinq mille qui étaient Spartiates étaient soutenus par trente-cinq mille hilotes, à raison de sept pour chacun. Les Spartiates mirent immédiatement près d'eux, les Tégéates, et leur firent cet honneur par égard pour leur valeur militaire : ils étaient au nombre de quinze cents, pesamment armés. Après eux étaient cinq mille Corinthiens, qui obtinrent de Pausanias que l'on placerait à leur côté les Potidéates, sortis de la Pallène, au nombre de trois cents ; ensuite venaient les Arcadiens d'Orchomène, au nombre de six cents ; puis trois mille Sicyoniens ; après eux,

huit cents Epidauriens et mille Trézéniens; puis deux cents Lépréates; quatre cents Mycéniens, ou Tyrinthetaiens, et mille Phliasiens; trois cents Hermionéens, et à côté d'eux six cents Érétriens ou Styréens; quatre cents Chalcidéens et cinq cents Ampraciotes; ensuite, huit cents Leucadiens et Anactoriens; deux cents Paléens de Céphallénie; cinq cents Éginètes, et trois mille Mégaréens, près desquels étaient six cents Platéens. Enfin, les Athéniens, au nombre de huit mille, formaient la tête de l'aile gauche, et terminaient l'ordre de bataille : ils étaient commandés par Aristide, fils de Lysimaque.

XXIX. Toutes ces troupes étaient pesamment armées, à l'exception des sept hilotes qui accompagnaient chaque Spartiate, et formaient un total de trente-huit mille sept cents hommes, réunis pour combattre en ligne contre les barbares. Quant aux troupes légères, elles consistaient en trente-cinq mille hommes de l'armée lacédémonienne, à raison, comme je l'ai dit, de sept hilotes par chaque Spartiate, tous équipés pour faire la guerre, et en trente-quatre mille cinq cents pour le reste des troupes lacédémoniennes et les autres Grecs, à raison, à peu près, d'un homme armé à la légère par chaque homme pesamment armé. Ainsi, la totalité des troupes légères était de soixante-neuf mille cinq cents hommes.

XXX. L'armée des Grecs assemblée sous Platée était donc de cent huit mille deux cents hommes, tant pesamment armés qu'armés à la légère; et lorsque les Thespiens l'eurent jointe, elle fut, en tout, de cent dix mille hommes, puisque tout ce qu'il arriva de Thespiens s'élevait au nombre de mille huit cents hommes; mais seulement de troupes légères. Cette armée campa sur les bords de l'Asope, dans l'ordre que j'ai indiqué.

XXXI. Lorsque les barbares, après avoir achevé de rendre les honneurs funèbres à Masistius, furent informés que les Grecs étaient campés à Platée, ils se portèrent aussi, de leur côté, sur la partie de l'Asope qui coule dans le territoire de cette ville, et Mardonius rangea ses troupes de la manière suivante. Il plaça les Perses en face des Lacédémoniens

comme les premiers étaient infiniment plus nombreux , non-seulement ils se mirent sur plusieurs rangs ; mais ils dépassaient même les Tégéates , et furent disposés de manière que l'élite d'entre eux faisait face aux Lacédémoniens , et le reste aux Tégéates. Mardonius adopta cet ordre , d'après les instructions et l'avis des Thébains. A la suite des Perses , les Mèdes campaient , opposés aux Corinthiens , aux Potidéates , aux Orchoméniens et aux Sicyoniens. Après les Mèdes , Mardonius plaça les Bactriens , en face des Épidauriens , des Trézéniens , des Lépréates , des Tirynthiens , des Mycéniens et des Phlasiens. A la suite des Bactriens venaient les Indiens , opposés aux Hermionéens , aux Érétriens , aux Styréens et aux Chalcidiens. Les Saces , placés près des Indiens , faisaient face aux Ampraciotes , aux Anactoriens , aux Leucadiens , aux Paléens et aux Éginètes. A la suite des Saces , et en face des Athéniens , des Platéens et des Mégaréens , Mardonius rangea les Béotiens , les Locriens , les Méliens , les Thessaliens et les mille Phocidiens dont j'ai parlé. Tous les Phocidiens n'avaient pas pris le parti des Mèdes ; plusieurs même , restés fidèles aux Grecs , s'étaient réunis dans les défilés du Parnasse , d'où ils sortaient souvent pour tomber sur les troupes de Mardonius , et particulièrement sur les Grecs qui faisaient partie de son armée. Les Macédoniens et les Thessaliens furent aussi placés en face des Athéniens.

XXXII. Les forces dont je viens de donner le détail , et que Mardonius avait ainsi disposées , étaient celles qu'avaient fournies les peuples les plus remarquables de son armée , et dont les noms jouissaient de quelque célébrité ; mais on voyait , en outre , dans l'armée perse , un mélange de diverses autres nations , telles que Phrygiens , Thraces , Mysiens et Pæoniens. On y comptait aussi des Ethiopiens et des Égyptiens tirés des Hermotybies et des Calasyries (*), qui étaient armés d'une épée. On comprend sous ces deux noms les seuls Égyptiens qui aillent à la guerre ; et Mardonius , lorsqu'il était à Phalère , les avait fait descendre des vaisseaux dont

(*) Voyez livre II, ch. CLXIV.

ils formaient la garnison : jusque-là les Égyptiens n'avaient point été admis dans l'armée de terre de Xerxès. Les troupes barbares montaient en tout à trois cent mille hommes, comme je l'ai dit. Quant aux Grecs, qui se trouvaient avec elles en qualité d'auxiliaires, personne n'en connaît précisément le nombre ; il n'en avait point été fait de calcul exact ; mais, s'il est permis de former à ce sujet quelque conjecture, je croirais que la totalité s'élevait à peu près à cinquante mille. Telle était la force de l'infanterie, dans la position que je viens d'indiquer : la cavalerie campait séparément.

XXXIII. Le lendemain du jour où les deux armées furent ainsi rangées par nations et par corps de troupes, chacune offrit des sacrifices. Chez les Grecs ce fut Tisamène, fils d'Antiochus, qui fit les fonctions de sacrificateur. Il avait suivi l'armée en qualité de devin, et quoiqu'il fût Éléen d'origine et de la famille de Clytius de la race des Jamides, les Lacédémoniens l'avaient fait citoyen ; voici dans quelle circonstance. Tisamène ayant été à Delphes consulter l'oracle sur sa postérité, la pythie lui répondit qu'il remporterait la victoire dans cinq grands combats. Tisamène, se trompant sur le vrai sens de cet oracle, se livra aux exercices du gymnase, persuadé que la victoire qui lui était annoncée regardait les combats gymniques. Mais s'étant présenté pour le pentathle, aux jeux olympiques, contre Hiéronyme d'Andros, après avoir été vainqueur dans quatre combats, il fut vaincu à la lutte. Les Lacédémoniens virent alors, que l'oracle en faveur de Tisamène ne portait point sur des combats du stade, mais sur des combats à la guerre ; ils cherchèrent donc à se l'attacher : ils lui firent même de grandes offres pour l'engager à accompagner leurs rois Héraclides à la guerre, et à marcher à la tête de l'armée quand elle serait en campagne. Tisamène, profitant de l'importance que les Lacédémoniens attachaient à son amitié, mit son consentement à très-haut prix. Il déclara qu'il ne le donnerait que sous la condition d'être fait citoyen, et de jouir de tous les droits attachés à ce titre : pour tout autre prix, il s'y refusait. Les Lacédémoniens, qui trouvaient cette demande exorbitante, avaient d'abord renoncé au bé-

néfice de l'oracle. Par la suite, les craintes que leur causait l'expédition des Perses les déterminèrent enfin à céder, et ils avaient appelé Tisamène, qui se prévalut encore de ce changement pour augmenter ses prétentions. Il ne se contenta pas seulement que l'on satisfît à sa première demande, il exigea de plus que son frère Hagias fût fait, comme lui, citoyen de Sparte et avec les mêmes avantages.

XXXIV. Tisamène, en élevant de telles prétentions, semblait avoir voulu imiter Melampus, s'il est permis toutefois de comparer la royauté aux simples droits de citoyen. Dans le temps où les femmes d'Argos étaient tombées en une sorte de démence furieuse, les citoyens de cette ville prièrent Melampus de venir de Pylos pour porter un remède à ce mal, et lui promirent une récompense : mais il mit pour condition qu'on lui céderait la moitié de la souveraineté. Les Argiens, n'ayant pas voulu y consentir, revinrent chez eux. Cependant le mal croissait, et, le nombre des femmes qui en étaient atteintes augmentant chaque jour, ils se déterminèrent à faire ce que Melampus exigeait, et retournèrent le lui annoncer. En les voyant céder à ses premiers désirs, il en conçut de nouveaux, et déclara aux envoyés que si l'on n'accordait aussi à son frère Bias, d'entrer avec lui en tiers dans le partage de la puissance royale, il ne ferait rien pour eux. Les Argiens, réduits à de trop grandes extrémités pour rien refuser, se virent obligés d'y consentir (10).

XXXV. Il en fut de même des Spartiates : ils accordèrent tout ce que Tisamène exigeait, quelque étrange que fût sa demande, et, lorsqu'ils eurent cédé, Tisamène, d'Eléen, devenu Spartiate, contribua effectivement à leur faire remporter la victoire dans cinq grandes actions, par le secours de la science divinatoire. Tisamène et son frère furent les seuls étrangers, qui aient jamais été admis au rang de citoyen dans Sparte. Quant aux cinq grandes actions où la victoire demeura aux Spartiates, les voici. D'abord celle de Platée, dont il s'agit; ensuite celle de Tégée contre les Tégéates et les Argiens, puis celle de Dipéa sur tous les Arcadiens confédérés, à l'exception des Mantinéens; la quatrième, sur les

Messéniens à Ithome, et enfin la dernière à Tanagre, contre les Athéniens et les Argiens. Celle-ci compléta le nombre des cinq combats dont l'oracle avait prédit le succès.

XXXVI. Ainsi Tisamène, qui avait accompagné les Spartiates, fit, dans le camp des Grecs, à Platée, les fonctions de devin. Les victimes furent trouvées favorables pour l'armée grecque, si elle se tenait sur la défensive, et contraires, si, passant l'Asope, elle attaquait la première.

XXXVII. Mardonius, qui brûlait du désir de commencer le combat, ayant fait sacrifier de son côté, trouva de même que les augures ne lui étaient point favorables pour l'attaque, mais qu'ils l'étaient s'il restait sur la défensive; et cela devait être, puisque les sacrifices furent faits suivant le rite grec, par le devin Hégésistrate, citoyen d'Élis, de la famille distinguée des Telliades. Ce même Hégésistrate avait été quelque temps auparavant mis en prison par les Spartiates, et condamné à mort, en punition de plusieurs crimes dont il s'était rendu coupable. Menacé d'un sort si funeste, et destiné non-seulement à perdre la vie, mais encore à éprouver avant la mort de longs tourments, il fit une chose vraiment incroyable. Quoiqu'il fût attaché par le pied à un bloc de bois, garni de fer, il parvint à se saisir d'un instrument tranchant, que le hasard mit à sa portée, et exécuta avec son secours l'action la plus courageuse que l'on puisse imaginer. Après avoir examiné s'il pouvait retirer, de l'entrave qui le retenait, une partie de son pied, il s'en coupa lui-même l'extrémité antérieure, et s'étant ainsi débarrassé, comme il était gardé très-étroitement, il creusa, dans le mur de sa prison, un passage par lequel il sortit : il se dirigea ensuite sur Tégée, ne marchant que la nuit et se cachant pendant le jour dans les bois, où il s'arrêtait. Enfin, il atteignit Tégée la troisième nuit après son évasion, échappant à la poursuite des Lacédémoniens, qui le firent chercher en vain de tous côtés, et ne pouvaient se lasser d'admirer l'audace courageuse d'une telle action, en voyant le reste du pied de leur prisonnier, sans réussir à trouver l'homme auquel il avait appartenu. C'est ainsi qu'Hégésistrate parvint à se sau-

ver à Tégée, qui à cette époque n'était pas en bonne intelligence avec Lacédémone. Là, il se fit guérir, et, s'étant ajusté un pied de bois, il devint depuis ce temps l'ennemi juré des Lacédémoniens. Cette haine cependant ne le servit pas jusqu'à la fin : pris par les Lacédémoniens à Zacynthe, où il exerçait la profession de devin, il fut mis à mort par leur ordre ; mais ce fut postérieurement à la bataille de Platée. A cette époque donc, il faisait les fonctions de sacrificateur près de Mardonius, qui le payait très-cher, et il servait les Perses autant pour satisfaire son inimitié contre les Lacédémoniens, que pour le gain qu'il retirait de ses fonctions.

XXXVIII. Les augures qu'avaient obtenus les Perses et les Grecs qui étaient dans leur armée (ceux-ci avaient un devin particulier qui se nommait Hippomaque de Leucade) se trouvant ainsi défavorables pour l'attaque, et le nombre des secours qui se rendaient dans le camp ennemi augmentant tous les jours, le Thébain Timagénidas, fils d'Herpyss, donna à Mardonius le conseil d'occuper les défilés du Cithéron. Il lui fit sentir, qu'il n'avait que ce moyen d'intercepter la marche des détachements de troupes grecques qui se succédaient, et de les enlever.

XXXIX. Les deux armées étaient déjà depuis huit jours en présence quand cet avis fut ouvert ; Mardonius le suivit, et fit partir dès que la nuit fut venue un corps de cavalerie pour occuper le passage du Cithéron, qui conduit à Platée. Les Béotiens lui donnent le nom des *Trois Têtes*, et les Athéniens celui des *Têtes du Chêne*. Ce mouvement ne fut pas inutile ; la cavalerie perse arrêta cinq cents bêtes de somme, au moment où elles allaient atteindre la plaine, amenant du Péloponèse des vivres dans le camp grec, et tomba sur ceux qui les conduisaient. Maîtres de ce convoi, les Perses firent un effroyable massacre des hommes et des bêtes ; et ce ne fut qu'après s'être rassasiés de carnage, qu'ils chassèrent devant eux ce qui avait échappé, et rentrèrent dans le camp de Mardonius.

XL. A la suite de cet événement, il se passa environ deux jours, sans que d'aucun côté on se décidât à commencer le

combat ; les barbares se contentant de s'avancer jusqu'aux bords de l'Asope pour provoquer les Grecs, sans que ni les uns ni les autres osassent passer la rivière. La cavalerie de Mardonius continuait cependant à harceler les Grecs ; car les Thébains, dont le zèle pour la cause des Mèdes s'animait de plus en plus, échauffaient de tout leur pouvoir la guerre, et se mettaient à la tête de toutes les expéditions, sans cependant en venir à un engagement décisif : les Perses et les Mèdes les soutenaient ou les remplaçaient, et dans ces affaires partielles se distinguèrent souvent.

XLI. Les choses demeurèrent dix jours de suite en cet état, sans qu'il arrivât rien de plus remarquable. Le onzième depuis l'époque où les deux armées étaient en présence dans le territoire de Platée, les Grecs s'étant considérablement renforcés, Mardonius, qui voyait avec un vif chagrin le temps se perdre, eut une conférence avec Artabaze, fils de Pharnace (on le comptait dans le petit nombre des Perses que Xerxès distinguait). Ils différaient d'avis. Celui d'Artabaze était : « Qu'il fallait lever le camp et replier l'armée sous les murs « de Thèbes, où l'on trouverait des vivres en abondance et du « fourrage pour les chevaux ; que l'on devait ensuite rester « tranquille dans cette position, et puisque Mardonius avait « dans ses mains beaucoup d'or monnayé et non monnayé, « avec une grande quantité d'argent et de vases précieux, « employer largement ces richesses pour les répandre chez les « Grecs, et particulièrement parmi ceux qui exercent de l'influence sur leurs concitoyens. Par ce moyen, sans avoir à « courir les hasards de la guerre, on les amènerait aisément « à trahir la liberté de leur patrie. » Les Thébains partageaient l'avis d'Artabaze, qui prévoyait mieux que tout autre ce que l'avenir devait amener. Mardonius, au contraire, tenait fortement à une opinion plus violente et moins raisonnable, sur laquelle il ne voulut jamais céder. Il déclarait : « Que son « armée étant de beaucoup supérieure à celle des Grecs, son « avis était que l'on engageât le combat le plus tôt possible, « sans attendre que les ennemis eussent le temps de se réunir en plus grand nombre. Quant aux sacrifices et aux au-

« gures d'Hégésistrate, il disait qu'il ne s'en embarrassait
« point; que d'ailleurs il ne voulait point faire violence aux
« lois de son pays, et qu'il fallait, suivant l'antique usage,
« mener sans hésiter les Perses au combat. »

XLII. Mardonius ayant manifesté hautement cette opinion, personne n'osa le contredire, et elle l'emporta; car c'était lui et non Artabaze à qui le commandement de l'armée avait été confié par le roi. Il fit donc convoquer les chefs des divers corps de troupes, ainsi que les généraux des Grecs qui marchaient avec lui, et leur demanda, s'ils avaient connaissance de quelque oracle qui eût prédit que les Perses devaient trouver leur perte en Grèce. Tous ceux qu'il interrogeait gardant le silence, soit qu'ils ne connussent pas cet oracle, soit que le connaissant ils n'osassent le révéler, Mardonius parla en ces termes : « Puisqu'aucun de vous ne connaît d'oracle de cette
« nature, ou s'il le connaît n'ose le déclarer, je vous dirai moi,
« que je sais parfaitement qu'il en existe un, qui porte que les
« Perses viendront en Grèce, et qu'après avoir pillé le temple
« de Delphes, ils y périront tous. Or, comme je suis instruit de
« cette prédiction, nous nous garderons bien d'aller à Del-
« phes; nous ne chercherons pas à dépouiller ses temples, et
« par conséquent nous ne courrons pas le danger de périr en
« punition d'un crime que nous n'aurons pas commis. Que
« ceux donc d'entre vous qui prennent intérêt aux Perses se
« réjouissent de cet oracle, au lieu de s'en alarmer : je leur
« réponds que nous serons vainqueurs. » En finissant ces mots, Mardonius donna immédiatement l'ordre de tout préparer, et de se disposer à livrer la bataille le jour suivant.

XLIII. Quant à l'oracle dont Mardonius parlait, je sais qu'il a existé, et qu'il concernait les Illyriens et l'armée des Enchéléens et non les Perses; mais il en existe un de Bacis qui a rapport réellement à la bataille de Platée : il est en vers, et le voici.

« Je vois sur les bords du Thermodon, dans les prairies de
« l'Asope, les Grecs réunis, et j'entends les cris des barbares.
« C'est dans ces lieux que tombera, sous le ciseau de Lachésis

« et de la mort un grand nombre des archers mèdes, dont
« ce jour sera le jour fatal. »

Ces vers et plusieurs autres de Musée, qui ont à peu près le même sens, ont été appliqués aux Perses. Le Thermodon est une rivière qui coule entre Tanagre et Glisas.

XLIV. Peu de moments après la conférence sur les oracles, et les paroles encourageantes adressées par Mardonius aux chefs de l'armée, le jour tomba, et les gardes furent établies. Déjà la nuit s'avavançait, tout était tranquille dans le camp, et l'armée presque entière plongée dans le sommeil, lorsque Alexandre fils d'Amyntas, roi des Macédoniens, commandant leurs troupes, monta à cheval, et se rendit à l'un des postes avancés des Athéniens, demandant à parler à leurs généraux. Le plus grand nombre des soldats qui se trouvaient à ce poste y resteront; mais quelques-uns coururent vers leurs commandants, pour les avertir qu'un homme venant du camp des Perses s'était présenté, et voulait avoir un entretien avec les chefs des Athéniens, dont il avait dit les noms sans rien ajouter.

XLV. Sur ce rapport, les généraux athéniens s'empres-
sèrent de se rendre au poste indiqué, et quand ils y furent,
Alexandre leur parla en ces termes : « Ce que j'ai à vous dire,
« je le confie à votre foi, et je vous prie, si vous ne voulez
« pas m'exposer à une mort certaine, d'en garder le secret à
« tout le monde, excepté cependant à Pausanias. Je me
« tairais même, si je n'étais aussi sincèrement attaché que
« je le suis à toute la Grèce ; mais je suis d'ancienne origine
« grecque, et je ne puis soutenir l'idée de voir la Grèce en-
« tière perdre sa liberté et tomber dans l'esclavage. Ap-
« prenez donc que jusqu'ici Mardonius n'a point trouvé les
« victimes favorables, pour lui et pour son armée, autrement
« il y aurait longtemps que vous auriez été attaqués. Cepen-
« dant, sans plus s'inquiéter des augures, il est résolu à en-
« gager le combat aussitôt que le jour paraîtra, dans la
« crainte, je le suppose du moins, que vos forces ne s'aug-
« mentent de plus en plus. Faites donc vos dispositions d'a-
« près cet avertissement ; mais, dans le cas où Mardonius

« viendrait à changer de dessein et différer l'attaque, restez
« et patientez encore : d'ici à peu de temps les vivres lui
« manqueront. Si l'issue de cette guerre vous est favorable,
« j'espère que vous vous souviendrez de moi, et que vous
« songerez aussi à rendre la liberté à celui qui par affection
« pour la Grèce s'expose à une démarche si périlleuse, à celui
« qui vous instruit des desseins de Mardonius, pour ôter aux
« barbares l'avantage de vous attaquer sans que vous en soyez
« prévenus : je suis Alexandre de Macédoine. » En pro-
férant ces derniers mots, il poussa son cheval, et retourna au
camp des Perses, où il se remit dans son rang.

XLVI. Les généraux athéniens allèrent sur-le-champ à
l'aile droite de l'armée, et rendirent compte à Pausanias de
ce qu'Alexandre leur avait appris. A cette nouvelle, Pau-
sanias, qui redoutait d'en venir aux mains avec les Perses,
campés devant lui, répondit en ces termes aux Athéniens :
« Puisque le combat doit s'engager demain au lever du
« soleil, il me semble convenable que vous Athéniens, vous
« soyez en face des Perses, et que nous, nous allions
« prendre place devant les Béotiens et les autres Grecs qui
« vous sont opposés; et voici quels sont mes motifs. Vous
« connaissez les Mèdes, et, en combattant contre eux à Mara-
« thon, vous avez appris quelle est leur manière de faire la
« guerre; nous, au contraire, nous n'en avons aucune expé-
« rience, et nous ne connaissons pas les hommes à qui nous
« aurions affaire, puisqu'aucun des Spartiates ici présent ne
« s'est encore mesuré avec les Mèdes (11); mais aussi nous
« savons parfaitement ce que sont les Béotiens et les Thes-
« saliens. Je pense donc qu'il faut que vous fassiez prendre
« les armes à vos troupes pour passer à cette aile-ci, et nous,
« nous irons prendre la gauche. Nous avons eu, dans le
« principe, la même idée, répliquèrent les généraux athé-
« niens, et aussitôt que nous avons su que les Perses étaient
« devant vous, nous vous aurions fait cette proposition, mais
« nous avons craint qu'elle ne vous fût pas agréable : à
« présent qu'elle vient de vous, elle nous convient tout à fait,
« et nous sommes prêts à l'exécuter. »

XLVII. La chose étant ainsi agréée de part et d'autre, et l'aurore ayant paru, les Athéniens et les Lacédémoniens échangèrent leurs positions ; mais les Béotiens s'en étant aperçus firent prévenir Mardonius, qui aussitôt changea également son ordre de bataille, en faisant passer les Perses en face des Lacédémoniens. De son côté Pausanias voyant que l'ennemi avait eu connaissance de son mouvement, ramena les Spartiates à l'aile droite, et Mardonius fit immédiatement revenir les Perses à sa gauche.

XLVIII. Lorsque les deux armées furent ainsi remises dans leurs premières positions, Mardonius envoya aux Spartiates un héraut qui leur adressa ces paroles : « O Lacédémoniens, « tous ceux qui habitent ces contrées vous vantent comme « les plus vaillants de leurs guerriers ; ils disent, avec admiration, que vous ne fuyez jamais à la guerre ; que, ne « quittant jamais vos rangs, vous y restez jusqu'à ce que vous « ayez terrassé l'ennemi, ou que vous y mourez. Rien de « tout cela n'est vrai sans doute, puisqu'avant même d'engager le combat et d'en venir aux mains avec nous, nous « vous voyons fuir, abandonner votre position, et, pour aller « faire tête à des hommes qui ne sont que nos sujets, laisser « aux Athéniens le soin de se mesurer avec nous. Une telle « conduite n'est pas celle des braves ; et il faut que nous ayons « été trompés en beaucoup de choses sur votre compte. Nous « nous attendions, d'après la grande réputation dont vous « jouissez, à recevoir de vous un héraut qui nous aurait porté « de votre part quelque proposition, qui nous aurait annoncé « que vous ne vouliez combattre que contre les Perses, et « tandis que nous sommes prêts à accepter ce défi, non-seulement vous ne le faites pas, mais vous paraissez trembler « d'effroi. Puis donc que vous ne nous avez pas provoqués « les premiers, c'est nous qui vous défions. Que ne combattons-nous en nombre égal de chaque côté, vous pour les « Grecs, puisque vous passez pour les plus braves d'entre eux ; « nous pour les barbares ? et si vous voulez aussi que les autres troupes des deux armées se mesurent, soit ; mais que « ce combat n'ait lieu qu'après le nôtre. Dans le cas, ce-

« pendant, où cette dernière proposition ne vous convien-
« drait pas, et qu'il vous parût suffisant que tout se passât
« entre nous, nous y consentons encore : le parti qui sera
« vainqueur décidera de la victoire pour le reste de l'ar-
« mée. »

XLIX. Après avoir prononcé ces mots, le héraut attendit quelque temps ; mais, voyant que personne ne lui répondait, il se retira, et vint rapporter à Mardonius ce qui s'était passé. Mardonius, au comble de la joie, et enivré de ce vain succès, fit marcher sa cavalerie contre les Grecs. Elle leur causa beaucoup de perte par la quantité de traits et de flèches qu'elle fit pleuvoir sur leur armée entière, toute la cavalerie perse étant composée d'archers, et les Grecs ne pouvant jamais les joindre corps à corps. De plus, elle détruisit et combla la fontaine Gargaphie, qui fournissait de l'eau à tout le camp. Il n'y avait, à la vérité, que les Lacédémoniens qui fussent campés dans le voisinage de cette fontaine ; le reste de l'armée en était plus ou moins éloigné, et avait l'Asope plus près : mais comme les Grecs n'osaient s'approcher de ses rives, ils venaient tous à la fontaine, n'ayant pas la ressource de puiser de l'eau dans le fleuve, dont les abords étaient défendus par la cavalerie et les archers de l'ennemi.

L. Les choses étaient en cet état, lorsque les divers généraux de l'armée des Grecs, voyant tout le camp manquer d'eau et l'armée mise en désordre par les mouvements de la cavalerie perse, se réunirent à l'aile droite, près de Pausanias, qui les avait convoqués. Outre les difficultés du moment, les Grecs avaient un bien plus grand sujet d'inquiétude, causé par le défaut de vivres : les valets qu'ils avaient envoyés dans le Péloponèse pour en chercher, arrêtés dans leur marche par la cavalerie ennemie, ne pouvaient arriver jusqu'au camp.

LI. On jugea donc convenable de tenir un conseil, et il y fut résolu que, dans le cas où, le jour suivant, les Perses ne renouvelleraient pas leurs attaques, l'armée se porterait sur un terrain appelé l'Ile. Ce terrain, situé près de la ville de Platée, est distant de dix stades de l'Asope et de la fon-

taine Gargaphie, près de laquelle les Grecs étaient alors campés. Il forme, en effet, une sorte d'île, parce qu'il se trouve entouré des eaux d'une rivière qui, à sa sortie du Cithéron, se partage en deux branches coulant séparément, à la distance de trois stades l'une de l'autre, et se réunissant ensuite dans un seul cours. Cette rivière porte le nom d'Oëroë, et les naturels du pays disent qu'elle est la fille de l'Asope. Ce fut dans cet emplacement que l'on arrêta de se rendre (12) : on y trouvait de l'eau en abondance et l'on était à l'abri de la cavalerie, qui désolait l'armée dans la position qu'elle occupait. Il fut, de plus, convenu qu'on lèverait le camp à la seconde veille de la nuit suivante, pour dérober le mouvement à l'ennemi, et éviter que sa cavalerie, se mettant à la poursuite des Grecs, ne les inquiétât dans leur marche. Enfin, on arrêta qu'aussitôt que l'armée serait arrivée dans le terrain que l'Oëroë, fille de l'Asope, embrasse, en descendant du Cithéron, on en détacherait, cette même nuit, la moitié, pour aller dans la montagne, au-devant des convois de vivres qui arrivaient du Péloponèse, et qui étaient interceptés dans les défilés du Cithéron.

LII. Pendant toute la journée qui suivit cette délibération, les Grecs furent harcelés par des attaques continuelles de la cavalerie des Perses, et eurent beaucoup à souffrir. Enfin à la chute du jour l'ennemi se retira, et l'heure de la nuit qui avait été fixée pour le départ de l'armée étant venue, une grande partie des troupes décampa et se mit en marche, non dans le dessein de se rendre sur le terrain qui avait été désigné; mais uniquement dans la joie d'échapper à la cavalerie ennemie; et prit réellement la fuite, sur la route de Platée, qu'elle suivit jusqu'au temple de Junon. Ce temple est en avant de la ville, à vingt stades environ de distance de la fontaine Gargaphie. En y arrivant, les troupes posèrent leurs armes à terre, et firent halte (13).

LIII. Ainsi donc cette partie de l'armée s'arrêta près du temple de Junon. Pausanias l'ayant vue quitter sa première position, avait ordonné aux Lacédémoniens de prendre les

armes, et de suivre le mouvement de ces troupes, persuadé qu'elles ne sortaient du camp que pour se rendre sur l'emplacement qui leur avait été indiqué. Tous les chefs de l'armée lacédémonienne se préparaient à obéir aux ordres de Pausanias, lorsque Amompharète, fils de Polias, chef de la division des Pitantes, déclara qu'il ne fuirait pas devant l'étranger (*), et que, de son gré, il ne contribuerait pas à la honte de Sparte. Comme il ne s'était point trouvé à la délibération qui avait eu lieu, surpris de ce qui se passait, dont il ne pouvait expliquer le motif, il refusait d'obéir. Pausanias et Euryanax, quoique indignés de la résistance d'un simple chef de division, auraient encore regardé comme un plus grand malheur, d'être obligés, s'il persistait dans sa résolution, de laisser en arrière les Pitantes, nécessairement perdus, eux et leur chef, dès qu'en exécutant ce qui avait été convenu dans le conseil, on les aurait abandonnés à eux-mêmes. Une grande discussion s'engagea donc sur cette difficulté, et les troupes lacédémoniennes restèrent dans leur position, tandis que leurs généraux essayaient de persuader Amompharète de se désister du parti qu'il avait pris.

LIV. Pendant qu'ils cherchaient à le convaincre du danger où il se trouverait exposé si sa troupe seule, de tous les Lacédémoniens et des Tégéates, restait en arrière, voici ce qui se passait du côté des Athéniens. Comme ils connaissaient parfaitement l'esprit des Lacédémoniens, qui souvent parlaient d'une façon et agissaient d'une autre, ils ne se hâtèrent point de quitter la position qu'ils occupaient, et y demeurèrent tranquilles; mais lorsqu'ils virent quelque mouvement, ils envoyèrent un homme à cheval s'informer si les Lacédémoniens se préparaient aussi à se mettre en marche, et le chargèrent, dans le cas où ils ne paraîtraient pas disposés à partir, de demander à Pausanias ce qu'il convenait de faire.

LV. Lorsque le héraut arriva près des Lacédémoniens, il

(*) Étranger, pour barbares. Les Lacédémoniens se servaient de cette expression. Voyez plus haut, ch. XI.

les trouva en bataille sur le terrain et leurs chefs très-animés à disputer entre eux, Euryanax et Pausanias n'ayant pu persuader à Amompharète de se soustraire au danger qu'il courrait en restant seul avec sa troupe; la querelle était même montée à un tel point d'aigreur qu'on en était venu aux injures au moment où l'envoyé des Athéniens parut. Au milieu de cette dispute, Amompharète, prenant une pierre dans ses deux mains, la jeta aux pieds de Pausanias, en s'écriant : « Voilà le caillou avec lequel je vote qu'on ne doit pas « fuir devant l'étranger (14). » Pausanias, irrité de son action, après l'avoir traité de furieux et d'insensé, se tourna vers le héraut des Athéniens, qui lui avait exposé l'objet de sa mission, et lui répondit : « Allez rendre compte de ce qui « se passe sous vos yeux, et engagez les Athéniens à se rapprocher, pour faire ensuite, à l'égard du mouvement « projeté, ce qu'ils verront faire aux Lacédémoniens. »

LVI. L'envoyé retourna, avec cette réponse, au camp des Athéniens. Cependant, l'aurore ayant surpris les Lacédémoniens sans qu'ils se fussent mis d'accord, Pausanias, persuadé qu'Amompharète ne resterait pas seul quand tous les autres Lacédémoniens seraient partis (c'est en effet ce qui arriva), donna l'ordre du départ, et l'armée commença à défilér le long des pentes de la montagne : les Tégéates suivirent, et les Athéniens, ayant pris leurs rangs, se mirent en marche de leur côté, mais par une route opposée à celle que tenaient les Lacédémoniens; car ceux-ci, par la crainte de la cavalerie ennemie, ne s'écartaient ni des pentes, ni du pied du Cithéron, tandis que les Athéniens, tournant plus bas, s'avançaient par la plaine.

LVII. Amompharète, qui n'avait pu se figurer que Pausanias osât jamais prendre sur lui de l'abandonner, lui et les siens, persista quelque temps à ne pas quitter sa position; mais comme les troupes que commandait Pausanias s'éloignaient de plus en plus, ne pouvant douter alors qu'il ne fût sérieusement abandonné à lui-même, il fit prendre les armes à sa division, et la mit en route au pas militaire, pour aller joindre le gros de l'armée. Les Lacédémoniens,

après avoir marché dix stades environ , s'arrêtèrent sur le fleuve Moloëis , dans un lieu appelé l'Argiopius , où se trouve le temple de Cérès Éleusine , et y attendirent le corps d'Amompharète. Ils avaient pris ce parti , afin que , dans le cas où cette troupe persisterait à ne pas quitter sa position , ils fussent encore à portée de venir à son secours , en retournant sur leurs pas. Enfin Amompharète et sa troupe les rejoignirent : en même temps la cavalerie tout entière des barbares parut , et attaqua les Grecs. Cette cavalerie s'était montrée comme de coutume ; mais , ayant trouvé l'emplacement où les Grecs étaient campés les jours précédents totalement abandonné , elle poussa toujours en avant , et les serrait de près.

LVIII. Quant à Mardonius , dès qu'il sut que les Grecs étaient partis dans la nuit , et qu'il vit désert le terrain qu'ils occupaient , il appela près de lui Thorax de Larisse , et ses deux frères Eurypile et Thrasydéus , et leur dit : « Fils
« d'Aleuas , à la vue de ce camp abandonné , me direz-vous
« encore ce que vous m'avez dit tant de fois ? Vous qui
« habitez le pays limitrophe de ces Grecs , vous souteniez
« que les Lacédémoniens ne fuyaient jamais le combat ;
« qu'ils étaient des hommes supérieurs à tous les autres dans
« la guerre : eh bien ! ces Lacédémoniens , vous les avez vus
« d'abord changer leur ordre de bataille ; et les voilà qui
« ont pris la fuite pendant la nuit dernière. N'est-ce pas
« montrer clairement que lorsqu'il faut en venir aux mains
« avec des hommes véritablement valeureux , ils ne sont
« rien par eux-mêmes , et que , s'ils sont regardés comme
« supérieurs au reste des Grecs , c'est que ces derniers valent
« encore moins. Cependant , comme vous n'avez jamais été
« à portée d'éprouver ce que sont les Perses , je veux bien
« vous pardonner d'avoir prodigué vos éloges à ces Spartiates ,
« dont quelques actions glorieuses peuvent vous être con-
« nues ; mais je ne puis trop m'étonner de les voir inspirer
« une telle frayeur à Artabaze , qu'il ait osé ouvrir le plus
« lâche des avis , et proposer de lever le camp pour aller
« nous faire assiéger dans l'enceinte des murs de Thèbes.

« J'instruirai le roi de ce conseil ; mais nous parlerons de
« cela une autre fois : actuellement, il s'agit d'empêcher que
« ces fuyards nous échappent ; il s'agit de les poursuivre
« de près , de les joindre , et de tirer une vengeance éclatante
« des injures dont ils sont coupables envers nous. »

LIX. En disant ces mots, Mardonius se mit à la tête des Perses, et, leur faisant traverser à pas précipités l'Asope, les conduisit sur les traces des Grecs, qu'il croyait en fuite devant lui ; mais dans ce mouvement, comme il n'avait pu apercevoir les Athéniens, qui suivaient la plaine, et dont la marche était cachée par les hauteurs, tous ses efforts ne se portaient que sur les Lacédémoniens et les Tégéates seuls. Lorsque les généraux des autres corps des barbares virent les Perses se mettre à la poursuite des Grecs, ils s'empressèrent de faire lever les enseignes (15), et leurs troupes suivirent le mouvement des Perses, avec toute la vitesse de leurs jambes, sans garder ni ordre, ni rangs, et poussant en tumulte des cris, comme si tous les Grecs allaient tomber dans leurs mains.

LX. Cependant, pressé par la cavalerie ennemie, Pausanias dépêcha aux Athéniens un homme à cheval : et voici ce qu'il leur fit dire : « Athéniens, au moment où un combat terrible va s'engager et décider de la liberté ou de l'esclavage de la Grèce entière, nos alliés nous trahissent ; ils nous abandonnent vous et nous ; ils ont pris la fuite dans la nuit ; cependant, voici ce que nous avons résolu : nous combattons, et avec énergie ; mais il faut aussi nous soutenir réciproquement. Si la cavalerie ennemie était tombée sur vous, nous n'hésiterions pas à marcher à votre secours, nous et les Tégéates qui sont demeurés, et qui ne nous ont pas trahis, à l'exemple des autres. Mais comme c'est nous qui avons, actuellement, toute cette cavalerie en tête, votre devoir est de venir à notre secours, et c'est à vous d'empêcher que nous n'en soyons écrasés. Dans le cas, cependant, où vous seriez en ce moment trop occupés avec l'ennemi pour pouvoir vous porter vers nous, faites au moins quelque chose en notre

« faveur : envoyez-nous vos hommes de trait. Nous connaissons toute l'importance que vous mettez à cette guerre, « ainsi nous ne doutons pas que vous ne vous rendiez à « notre prière. »

LXI. Aussitôt que les Athéniens eurent connaissance de la situation des Lacédémoniens, ils se préparèrent à se porter à leur secours, et, dans cette vue, se mettaient en mouvement, lorsque les Grecs qui marchaient avec l'armée des Perses, et faisaient face aux Athéniens, les attaquèrent avec tant de vigueur, qu'occupés à repousser cette attaque, ils ne purent, à leur grand regret, exécuter leur dessein. Les Lacédémoniens et les Tégéates restèrent donc seuls avec leurs troupes légères, au nombre, les premiers, de cinquante mille hommes, les Tégéates de trois mille (aucun de ces derniers ne s'était séparé des Lacédémoniens); et l'on commença les sacrifices pour prendre les auspices sur le combat; mais les premières victimes n'ayant pas donné de présages favorables, on différa l'attaque. Ce temps d'inaction fut extrêmement fatal aux Lacédémoniens, qui eurent beaucoup de soldats tués dans leurs rangs, et un plus grand nombre de blessés; car les Perses, après avoir planté en terre leurs gerrhes (*) lançant les traits à l'abri de ce rempart et sans aucun risque, en accablaient les Lacédémoniens. Dans cette cruelle situation, Pausanias, désespéré de ne pouvoir obtenir de réponses favorables des victimes, tournant ses regards vers le temple consacré à Junon par les Platéens, invoqua, pour dernière ressource la déesse, et la supplia de ne point permettre que les espérances des Grecs fussent trompées.

LXII. Il priaient encore, lorsque les Tégéates, impatients, se levèrent les premiers, et marchèrent à l'ennemi. Un instant après, les Lacédémoniens, ayant, à la suite de l'invocation de Pausanias, enfin obtenu des présages heureux, se mirent également en mouvement, et marchèrent contre les Perses, qui, cessant alors de faire usage de leurs arcs, se dis-

(*) Espèce de bouclier en osier, qui servait comme de claie ou de gabion. Voy. liv. VII, ch. LXI, tome II, p. 211.

posèrent à soutenir leur choc. D'abord le combat s'engagea en avant des gerrhes, et lorsque ce rempart fut renversé, un second combat, plus acharné, eut lieu près du temple de Cérès; il dura longtemps, et l'on se battit presque corps à corps, les barbares saisissant les piques des Grecs et les brisant avec leurs mains. Ainsi les Perses ne se montraient inférieurs à leurs ennemis ni en force du corps, ni en résolution; mais, outre qu'ils étaient mal armés (16), ils étaient aussi biens moins instruits dans l'art de la guerre, et fort loin d'égaliser leurs adversaires en adresse. Enfin, comme ils ne mettaient aucun ensemble dans leurs attaques, et qu'ils venaient, tantôt isolément, tantôt par troupes de dix, plus ou moins, ils tombaient toujours en désordre sur les Spartiates, qui les taillaient en pièces.

LXIII. Le point où les Grecs se virent serrés de plus près, fut celui où se trouvait Mardonius, monté sur un cheval blanc, et entouré d'un corps de mille hommes, choisis parmi les plus braves des Perses. Tant qu'il fut vivant, ses troupes soutinrent les efforts des Lacédémoniens, et leur firent perdre beaucoup de monde; mais dès que Mardonius fut tué, et que le corps d'élite qui l'entourait eut été détruit, le reste des troupes tourna le dos, et céda la victoire aux Lacédémoniens. Une des choses qui avaient le plus nui aux Perses était la forme de leurs vêtements, qui leur donnaient l'extrême désavantage de combattre presque nus, contre des hommes couverts d'une armure complète (17).

LXIV. Ce fut ainsi que la mort de Mardonius, accomplissant l'oracle, vengea les Lacédémoniens de celle de Léonidas, et que Pausanias, fils de Cléombrote, et petit-fils d'Anaxandride (nous avons dit, plus haut, en parlant de Léonidas, quels étaient ses autres ancêtres; ils sont les mêmes pour tous les deux), remporta la plus brillante de toutes les victoires dont la mémoire soit venue jusqu'à nous. Mardonius fut tué par Aïmnestus, citoyen distingué de Sparte, le même qui, par la suite, après la guerre médique, se trouvant à la tête de trois cents Spartiates, combattit, près de Stényclère, contre toute l'armée messénienne, et y périt avec ses trois cents hommes.

LXV. Les Perses, vaincus sous Platée, par les Lacédémoniens, prirent la fuite, dans le plus grand désordre, pour regagner leur camp et l'enceinte en murs de bois qu'ils avaient élevée sur le territoire de Thèbes. Un fait remarquable, et qui me frappe beaucoup, c'est qu'ayant combattu près du bocage consacré, attendant au temple de Cérès, on ne s'aperçut pas qu'aucun des Perses se fût réfugié dans cette enceinte ou y fût mort : ceux qui périrent, et ils étaient en grand nombre, tombèrent tous dans la partie profane du terrain. Je penserais donc, s'il est permis toutefois de pénétrer les secrets des dieux, que la déesse refusa de donner un asile à ceux qui avaient livré aux flammes son principal temple à Éleusis. C'est ainsi que se termina cette célèbre bataille.

LXVI. Artabaze, qui, dans le principe, avait vu avec peine Mardonius, laissé en Grèce par le roi, à la tête d'une armée, et qui depuis, n'ayant pas réussi à empêcher, malgré ses instances, qu'on livrât la bataille, était mécontent du parti que Mardonius avait pris, se conduisit dans cette conjoncture avec une merveilleuse prudence. Il fit sortir du camp les troupes qu'il tenait sous son commandement particulier (et elles n'étaient pas en petit nombre, puisqu'elles s'élevaient à quarante mille hommes environ); et lorsque le combat fut engagé, jugeant d'avance parfaitement quelle en serait l'issue, il leur ordonna de le suivre, du même pas dont il marcherait, et dans la direction où il les précéderait. Cet ordre donné, il se mit à la tête de ces troupes, comme pour les mener au combat; mais à peine s'était-il avancé dans la route, qu'il vit les Perses déjà en fuite. Dès ce moment, il changea l'ordre dans lequel il marchait, et prenant lui-même la fuite, sans perdre de temps, il se dirigea non vers l'enceinte environnée de murs de bois, ni même vers Thèbes, mais en droiture sur la Phocide, afin d'atteindre le plus promptement possible les bords de l'Hellespont. Ses troupes le suivirent, et firent leur retraite dans cette direction.

LXVII. La plus grande partie des Grecs qui servaient dans l'armée du roi de Perse se battit, à dessein, avec assez de

mollesse : les Béotiens seuls tinrent longtemps contre les Lacédémoniens. Les Thébains, surtout, qui avaient pris le parti des Mèdes, montrèrent beaucoup d'ardeur, et combattirent avec tant d'acharnement, que trois cents d'entre eux, les premiers et les plus valeureux de leurs concitoyens, tombèrent sous les coups des Athéniens. Enfin, obligés de céder, ils se retirèrent sur Thèbes, mais avec gloire et non pas comme les Perses et cette foule d'auxiliaires qui prirent la fuite en désordre, quelques-uns même sans avoir combattu ou opposé la moindre résistance.

LXVIII. Il est donc évident pour moi que, dans l'armée des barbares, tout reposait sur les Perses, puisque la masse d'hommes qui la formait, avant d'en être venue aux mains avec l'ennemi, s'enfuit dès qu'elle vit les Perses eux-mêmes leur en donner l'exemple. Ainsi la déroute fut générale, à l'exception cependant de la cavalerie perse et de celle des Béotiens, qui, en se tenant toujours à portée de l'ennemi, parvinrent à protéger et à recueillir ceux des leurs que les Grecs mettaient en fuite.

LXIX. Pendant que les vainqueurs, poursuivant sans relâche les troupes de Xerxès, en faisaient un carnage continu, et répandaient partout la terreur, on accourut annoncer aux Grecs arrêtés près du temple de Junon, et qui n'avaient pris aucune part au combat, que la bataille s'était donnée et que les troupes sous les ordres de Pausanias venaient de remporter la victoire. A cette nouvelle, les Corinthiens, sans prendre leurs rangs, sans observer aucun ordre, se jetèrent dans les hauteurs de la montagne, et suivant, à travers les collines, le chemin le plus court, arrivèrent directement sur le temple de Cérès. Les Mégaréens et les Phliasiens voulurent s'y rendre par la plaine et par une route plus unie, mais s'étant, par ce mouvement, trop approchés de l'ennemi, la cavalerie thébaine les aperçut marchant confusément, sans garder leurs rangs, et les chargea. Cette cavalerie était sous le commandement d'Asopodoros, fils de Timandre. Les Mégaréens et les Phliasiens, dans le désordre où ils étaient, n'en purent soutenir le choc, et eurent six

cents hommes de tués. Le reste fut poursuivi jusqu'au Cithéron, et précipité dans la montagne. Ainsi périt sans gloire cette troupe imprudente.

LXX. Les Perses, et toute la foule des fuyards, après avoir atteint le camp retranché, se hâtèrent d'occuper les tours avant que les Lacédémoniens arrivassent, et mirent, autant qu'il leur fut possible, leurs fortifications en état de défense. Quand les Lacédémoniens parurent, un combat très-chaud s'engagea. Cependant les assiégés repoussèrent l'assaut, tant que les Athéniens furent absents; mais dès que ceux-ci purent y prendre part, ils réussirent mieux que les Lacédémoniens, moins habiles dans l'attaque des murailles : le combat devint alors plus vif que jamais, et dura longtemps. Enfin, à force de valeur et de constance, les Athéniens parvinrent à escalader la muraille, la renversèrent, et ouvrirent aux Grecs l'entrée du camp, où les Tégéates, qui s'y jetèrent les premiers, se mirent à piller la tente de Mardonius (18). Entre autres choses qu'ils enlevèrent, se trouva la mangeoire des chevaux de Mardonius, tout en airain et d'un travail admirable. Les Tégéates ont consacré, par la suite, cette mangeoire dans le temple de Minerve Aléa; quant au reste des dépouilles, ils le joignirent au butin commun à tous les Grecs. Après la chute du retranchement, les barbares ne purent se reformer en bataille, et personne d'entre eux ne retrouva son courage. L'épouvante et l'effroi se répandirent parmi cette multitude de tant de milliers d'hommes renfermés dans un étroit espace, et les Grecs n'eurent que la peine de les tuer. Enfin le carnage fut tel, que des trois cent mille hommes qui composaient l'armée, si l'on en déduit les quarante mille qui avaient fait leur retraite sous les ordres d'Artabaze, il n'en resta à peu près que trois mille vivants. Les Lacédémoniens perdirent, en tout, quatre-vingt-onze citoyens de Sparte, tués dans le combat (19), les Tégéates seize hommes, et les Athéniens cinquante-deux.

LXXI. Du côté des barbares, la troupe qui montra le plus de valeur fut, pour l'infanterie, celle des Perses, et pour la cavalerie, celle des Saces; entre les guerriers, Mardonius

l'emporta sur tous. Parmi les Grecs, quelque courage éclatant que les Athéniens et les Tégéates aient déployé, les Lacédémoniens les ont encore surpassés ; mais, puisque les uns et les autres ont également vaincu tout ce qui leur était opposé, cette prééminence tient uniquement à ce que les Lacédémoniens ont eu affaire aux meilleures troupes de l'ennemi, et les ont battues. Quant à celui qui individuellement mérita le prix de la valeur, ce fut, du moins à mon jugement, Aristodémus ; seul il avait survécu dans le nombre des trois cents Spartiates qui combattirent aux Thermopyles, et par cette raison, était regardé comme déshonoré parmi ses concitoyens. Après lui, ceux qui se distinguèrent le plus, furent Posidonius, Philocyon et Amompharète le Spartiate. Cependant, lorsqu'il fallut décider lequel d'entre eux était plus digne de la palme, les Lacédémoniens prononcèrent qu'Aristodémus, ayant évidemment cherché la mort pour laver sa honte, avait fait, à la vérité, de grandes choses, mais avec une sorte de rage, et en quittant son rang, tandis que Posidonius, n'ayant pas, comme lui, voulu se faire tuer, avait été réellement supérieur en courage, et devait l'emporter ; mais il me semble que ce fut la jalousie qui dicta cette décision. Quoi qu'il en soit, on décerna des honneurs publics à tous ceux que je viens de nommer, et qui étaient morts sur le champ de bataille, mais à l'exception d'Aristodémus qui en fut exclu comme ayant manifestement cherché la mort par le motif que j'ai indiqué plus haut.

LXXII. Tels sont ceux des Lacédémoniens dont les noms ont été illustrés par la bataille de Platée. On pourrait y joindre celui de Callicrate, regardé comme le plus bel homme des Lacédémoniens, et même de tous les Grecs ; mais il ne mourut point dans l'action. Assis à son poste, pendant que Pausanias offrait des sacrifices, il fut percé d'une flèche qui lui traversa le côté, et lorsque le combat commença, porté hors des rangs, il expira tristement. Il ne regrettait pas, disait-il en mourant, à Arimneste de Platée, de perdre la vie pour la Grèce ; mais il ne pouvait se consoler de n'avoir pu se servir de ses armes, ni se faire remarquer

par quelque fait mémorable, seul dédommagement qu'il eût ambitionné.

LXXIII. Parmi les Athéniens, celui qui se distingua le plus fut Sophanès, fils d'Eutychide, du bourg de Décélée. Il y a longtemps que les citoyens de ce bourg sont connus par une action dont les suites leur ont été de tout temps très-avantageuses. Les Tyndarides s'étant mis à la recherche de leur sœur Hélène, et ignorant encore dans quel lieu elle avait été conduite par Thésée, vinrent, à la tête d'une troupe nombreuse, faire une invasion dans l'Attique, et chassèrent de leurs demeures les habitants des bourgs. Menacés du même sort, tous les Décéléens, ou, suivant quelques-uns, Décélus lui-même, indignés du crime de Thésée, et craignant qu'il ne devint funeste à tout le territoire des Athéniens, découvrirent aux Tyndarides ce qui s'était passé, et leur servirent de guides pour se rendre à Aphidne, qu'un des citoyens de ce bourg, nommé Titacus, leur livra (*). Depuis cet événement, les Spartiates accordèrent aux Décéléens l'immunité de tout tribut, et une place distinguée dans les cérémonies publiques; privilège dont ils jouissent encore. Il leur servit particulièrement lors de la guerre qui eut lieu bien des années après celle dont je parle en ce moment, entre les Athéniens et les Lacédémoniens, et pendant laquelle ceux-ci, en ravageant le reste de l'Attique, épargnèrent les terres de Décélée.

LXXIV. Sophanès, qui avait remporté la palme parmi les Athéniens, était donc de ce bourg de Décélée. On fait sur sa conduite pendant l'action deux récits différents. Suivant l'un, il portait à la ceinture de sa cuirasse une ancre de fer attachée à une chaîne d'airain, et jetait cette ancre quand il se trouvait à portée de l'ennemi, afin que, fixé à terre, il ne pût être déplacé par les assaillants du rang qu'il occupait. Dès que ceux qui étaient devant lui prenaient la fuite, il levait son ancre et se mettait à les poursuivre. D'après l'autre version, qui contredit la première, mais qui peut-être lui a donné naissance, on voyait, à la vérité, sur le bouclier de

(*) Thésée, après avoir enlevé Hélène, l'avait conduite à Aphidne.

Sophanès, qu'il avait coutume de tourner continuellement et de ne jamais laisser en repos, une ancre peinte pour enseigne ; mais il n'en avait jamais réellement porté une en fer et attachée à sa cuirasse.

LXXV. On raconte encore de ce Sophanès un autre fait d'armes très-éclatant. Tandis que les Athéniens faisaient le siège d'Égine, il tua Eurybate l'Argien, qui avait remporté la victoire dans le Pentathle, et qu'il avait provoqué à un combat singulier. Au surplus Sophanès, se trouvant à la tête des Athéniens, qu'il commandait, avec Siagrius, fils de Glaucôn, fut tué lui-même, dans la suite, par les Édoniens, aux environs de la ville de Datos, en combattant avec beaucoup de valeur, pour s'emparer des mines d'or.

LXXVI. Après la victoire remportée à Platée, sur les barbares, les Grecs virent arriver en transfuge, une femme qui se rendait à eux. Elle était une des concubines du perse Pharandate, fils de Téaspis. Lorsqu'elle apprit la déroute des barbares et les succès des Grecs, elle descendit de son chariot, parée, ainsi que ses suivantes, d'un grand nombre de bijoux d'or, et couverte de riches vêtements ; en abordant les Lacédémoniens, encore au milieu du carnage, elle reconnut aisément, aux ordres qu'il donnait, Pausanias, dont elle savait déjà le nom et la patrie, que souvent elle avait entendu citer. Elle alla donc à lui, et, embrassant ses genoux, lui adressa cette prière : « Roi de Sparte (20), sauvez une
 « femme suppliante de l'esclavage qui la menace. Vous m'avez déjà rendu le plus grand des services en exterminant
 « ces barbares, qui n'ont de respect ni pour les dieux ni
 « pour les héros : achevez votre ouvrage en me protégeant.
 « Je suis née dans l'île de Cos ; je suis la fille d'Hégétoride, fils
 « d'Antagoras : c'est un Perse qui m'a enlevée du lieu de ma
 « naissance et m'a gardée de force près de lui. » « O femme,
 « répondit Pausanias, rassurez-vous ; comptez sur ma protection, comme ma suppliante, et plus encore, si vous me
 « dites la vérité, comme fille d'Hégétoride ; car de tous les
 « habitants de Cos, il est mon hôte le plus cher. » En disant ces mots, Pausanias la remit entre les mains de ceux des

éphores qui se trouvaient présents, et la fit, par la suite, conduire à Égine, où elle désirait se rendre.

LXXVII. A peine cette femme s'était retirée, que l'on vit paraître les Mantinéens; tout était déjà fini. En voyant qu'ils arrivaient après l'action, ils se montrèrent pénétrés de regrets, et se reconnurent eux-mêmes dignes de punition pour avoir tant tardé. Cependant, dès qu'ils surent qu'un corps de Mèdes, sous les ordres d'Artabaze, était en fuite, ils voulurent absolument se mettre sur ses traces, et, contre l'avis des Lacédémoniens, le suivirent, sans l'atteindre, jusqu'en Thessalie : ils retournèrent ensuite chez eux, et y condamnèrent à l'exil leurs généraux. Après les Mantinéens arrivèrent aussi les Éléens, qui, n'ayant pas témoigné moins d'affliction que les premiers, reprirent le chemin de leur patrie, et punirent également leurs chefs par l'exil. Voilà ce que j'avais à dire sur les Mantinéens et les Éléens.

LXXVIII. Dans le nombre des Éginètes qui faisaient partie de l'armée grecque se trouvait Lampon, fils de Pythias, et le premier de leurs citoyens. Il conçut le dessein d'une action sacrilège, et ne craignit pas de la proposer à Pausanias. « Fils de Cléombrote, lui dit-il, vous venez de
« faire plus qu'on ne pouvait attendre d'un homme, en accomplissant la plus belle, la plus grande des entreprises;
« et les dieux, en vous donnant de sauver la Grèce, vous ont assuré la gloire la plus complète qu'aucun Grec ait, du moins à notre connaissance, jamais obtenue. Achevez ce qui reste encore à faire; et non-seulement votre renommée s'en augmentera, mais vous empêcherez qu'à l'avenir les barbares osent se permettre d'insulter la Grèce. Vous savez que Mardonius et Xerxès, après la mort de Léonidas, aux Thermopyles, lui ont fait couper la tête, et qu'ils ont fait attacher ignominieusement son corps à un poteau. Rendez la pareille, et vous serez applaudi de tous les Spartiates, et de la Grèce entière; ordonnez que le corps de Mardonius soit mis en croix, et vengez l'injure faite à votre oncle Léonidas. » Lampon croyait ainsi flatter les passions du Lacédémonien.

LXXIX. Mais Pausanias lui fit cette réponse. « Citoyen d'Égine, et mon hôte, je ne puis que louer tant de prévoyance
« et vous remercier de votre affection pour moi ; mais, je
« dois vous le dire, une telle pensée s'écarte de la droite
« raison. En même temps que vous élevez si haut et ma
« patrie et mes succès, c'est me proposer d'anéantir sa gloire
« avec la mienne, que de m'exhorter à insulter un cadavre ;
« et c'est me tromper, que de me dire que j'augmenterais
« par là ma renommée. De telles actions conviennent, non
« pas à des Grecs, mais à des barbares ; et c'est par cette
« raison qu'ils méritent la haine que nous leurs portons. Je
« ne chercherai donc pas par de semblables moyens à m'attirer les éloges ni des Éginètes, ni de tous ceux qui pourraient
« les approuver ; il me suffit de plaire aux Spartiates en ne
« disant et en ne faisant rien que de juste et de religieux.
« Quant à Léonidas, et à tous ceux qui ont succombé
« avec lui aux Thermopyles, je crois que je les ai noblement
« vengés, par le nombre infini de victimes que je viens de
« leur immoler sur le champ de bataille. Et vous, qui avez
« osé me tenir un tel langage, ne vous présentez plus devant
« moi, ne me donnez jamais de semblables conseils, estimez-vous heureux que je vous laisse aller sans vous punir. »
Lampon, après avoir reçu cette réponse, s'éloigna (21).

LXXX. Pausanias ayant fait publier la défense que personne ne touchât au butin, ordonna aux hilotes de rassembler toutes les richesses abandonnées par l'ennemi. Les hilotes se répandirent donc dans le camp des Perses, où ils trouvèrent des tentes ornées d'or et d'argent, des lits chargés de lames de ces riches métaux, et un grand nombre de cratères d'or, de coupes et de vases précieux. Ils recueillirent aussi sur les chariots de grands sacs qui renfermaient des vases en or et en argent, propres à cuire les viandes, et enlevèrent, en outre, des colliers, des bracelets et des cimenterres montés en or, sans dépouiller cependant les morts de leurs vêtements d'étoffes bigarrées, qui ne parurent pas en valoir la peine. Ce fut dans cette occasion que les hilotes vendirent aux Éginètes beaucoup d'objets, qu'ils surent dérober

en outre de tout ce qu'ils rapportèrent, et qu'ils ne purent cacher. Les Éginètes s'enrichirent infiniment en achetant des hilotes des effets en or, comme s'ils n'eussent été que de cuivre.

LXXXI. Lorsque toutes ces richesses eurent été apportées et réunies ensemble, on en mit à part le dixième pour le dieu de Delphes. Le trépied d'or soutenu par un serpent d'airain à trois têtes, qui est consacré dans le temple de ce dieu, où il se trouve près de l'autel, a été fabriqué avec la valeur de ce dixième. On préleva aussi pour Jupiter-Olympien un second dixième, qui fut employé à élever à ce dieu la statue en airain de dix coudées de haut que l'on voit à Olympie. Enfin, un autre dixième fut encore réservé pour le dieu de l'isthme, et servit à ériger une statue de Neptune, en airain, de sept coudées de haut. Ces prémices ôtées (22), on partagea le reste, et chacun reçut suivant son rang ou ses services, une part, dans la distribution des concubines des Perses, de l'or, de l'argent, des autres objets précieux, et des bêtes de trait. Quant à ce qui fut accordé particulièrement à ceux qui s'étaient le plus distingués par leur valeur à la bataille de Platée, personne n'en a parlé; mais il me paraît hors de doute qu'ils reçurent quelque récompense extraordinaire. Enfin, on donna à Pausanias le droit de prendre, à son choix, dix de tous les objets du butin (23), femmes, chevaux, talents, chameaux, et ainsi de tout ce qui avait été recueilli.

LXXXII. Au sujet de ces richesses trouvées dans le camp des Perses, on cite une particularité remarquable. Xerxès, en fuyant de la Grèce, avait laissé à Mardonius ses domestiques et ses meubles : Pausanias étant venu voir la tente de ce dernier, qu'il trouva ornée de broderies d'or et d'argent, et divisée en plusieurs compartiments par de riches portières d'étoffes de diverses couleurs, ordonna aux cuisiniers et aux pâtisseries de préparer un repas, comme pour Mardonius. Ils obéirent, et étalèrent aux yeux de Pausanias des lits d'or et d'argent, couverts de tapis magnifiques, des tables garnies de lames de ces métaux précieux, et

chargées de mets splendides. A l'aspect d'un tel luxe, qui excitait toute sa surprise, Pausanias dit, en riant, à ses domestiques, de lui faire un souper à la lacédémonienne; et il y avait, comme on peut le penser, une énorme différence entre les deux services. Tout étant ainsi disposé, Pausanias, qui voulait s'amuser, fit appeler les généraux grecs, et lorsqu'ils furent réunis, leur dit, en leur montrant les deux soupers, préparés chacun d'un côté : « Citoyens de la « Grèce, je vous ai convoqués pour vous montrer une « preuve irrécusable de l'extravagance du chef de l'armée « mède : comment, ayant chez lui une si bonne table, s'est-il « donné tant de peine pour venir nous prendre ce misérable souper ? » C'est ainsi, suivant ce que l'on rapporte, que Pausanias parla aux généraux grecs.

LXXXIII. Longtemps après la bataille, des habitants de Platée trouvèrent encore beaucoup de caisses remplies d'or, d'argent et d'effets précieux. On observa aussi quelques faits singuliers. Lorsque les corps restés sur le champ de bataille, et desséchés, eurent perdu les chairs qui les recouvraient, les Platéens, ayant réuni sur un même lieu les os restés à nu, on trouva, dans le nombre un crâne qui n'avait point de suture, et consistait en un os d'une seule pièce. On remarqua aussi une tête dont les mâchoires supérieures et inférieures étaient garnies de dents jointes ensemble, tellement que toutes ces dents, et chacune des mâchoires qui les soutenaient, formaient un seul os. On découvrit enfin le squelette d'un homme de cinq coudées de haut (*).

LXXXIV. Deux jours après la bataille de Platée, le corps de Mardonius disparut; et je ne puis indiquer positivement par qui il fut enlevé. J'ai, à la vérité, souvent entendu dire qu'il avait été enseveli, et l'on citait plusieurs habitants de différentes villes qui, pour cette action, avaient reçu d'Artontès, fils de Mardonius, de grandes récompenses en argent; mais je ne suis jamais parvenu à connaître, d'une manière certaine, le nom de celui qui enleva le ca-

(*) Six pieds dix pouces.

davre et lui donna la sépulture. Il s'est seulement répandu le bruit que ce fut Dionysophanès, d'Éphèse.

LXXXV. Après avoir partagé le butin que leur donna la victoire de Platée, les Grecs enterrèrent leurs morts, chaque nation séparément. Les Lacédémoniens firent pour cet objet trois monuments distincts. Dans l'un furent déposés les corps des Irènes (24), parmi lesquels étaient ceux de Posidonius, d'Amompharète, de Philocyon et de Callicrate. Le second renferma les dépouilles de tout le reste des Spartiates, et le troisième celles des hilotes. Tel fut l'ordre qu'ils observèrent. Les Tégéates ensevelirent leurs morts, sans distinction, dans un seul tombeau. Les Athéniens réunirent aux leurs, et dans un même tombeau, ceux des Magaréens et des Phliasiens, qui avaient été taillés en pièces par la cavalerie thébaine. Ces monuments étaient réellement remplis de corps morts; mais tous les autres, que l'on montre, dans le territoire de Platée, ont été bâtis par les peuples qui, honteux de n'avoir pas pris part au combat, ont élevé ces sépultures vides, pour en imposer à la postérité. Dans ce nombre, on voit celui que l'on nomme le tombeau des Éginètes, qui, suivant ce que j'ai appris, ne fut construit que dix ans après la bataille, et à la prière des Éginètes, par un citoyen de Platée, nommé Cléade, fils d'Autodicus, qui avait été leur hôte.

LXXXVI. Les Grecs, ayant fini de rendre les derniers devoirs à leurs morts, tinrent conseil. Ils arrêtèrent qu'ils marcheraient contre la ville de Thèbes, et qu'ils demanderaient qu'on leur livrât ceux des Thébains qui s'étaient déclarés du parti des Mèdes, et particulièrement Timégénidès et Attaginus, les chefs de ce parti. Dans le cas où on les refuserait, il fut résolu qu'on ferait le siège de la ville, et que l'on ne se séparerait qu'après s'en être rendu maître. Les choses ainsi convenues, l'armée grecque arriva sous les murs de Thèbes le onzième jour après la bataille, et, ayant investi la place, demanda qu'on lui livrât les citoyens qui furent désignés. Les Thébains s'y étant refusés, les Grecs se mirent à ravager leur territoire, et commencèrent à battre les murailles.

LXXXVII. Le siège et le ravage des terres duraient depuis vingt jours, lorsque Timégénidès parla aux Thébains en ces termes : « Citoyens de Thèbes, puisque les Grecs ont résolu
« de ne point abandonner le siège de notre ville avant de
« s'en être rendus maîtres, ou que vous nous ayez livrés, il
« ne faut pas que cette terre de Béotie, qui est notre patrie,
« souffre plus longtemps à cause de nous. Si, en nous de-
« mandant, les Grecs ne cherchent qu'un prétexte pour ob-
« tenir de l'argent, donnez-leur-en du trésor commun; car
« c'est la république entière qui a pris le parti des Mèdes, et
« non pas nous seuls. Si, véritablement, c'est pour nos per-
« sonnes qu'ils assiègent la ville, nous consentons à aller
« nous-mêmes plaider notre cause devant eux. » Les Thé-
bains trouvèrent cette proposition raisonnable, et envoyè-
rent immédiatement un héraut annoncer à Pausanias qu'ils
étaient prêts à livrer ceux de leurs citoyens qu'il avait de-
mandés.

LXXXVIII. Après que les Grecs eurent agréé la proposition des Thébains, Attaginus parvint à s'enfuir de la ville, et ses fils seuls furent conduits à Pausanias, qui les fit mettre en liberté, en disant, que des enfants ne pouvaient être coupables d'avoir pris le parti des Mèdes. Quant aux autres, que les Thébains lui livrèrent, ils se flattaient qu'on les admettrait à se défendre, et comptaient sur leurs richesses pour écarter le danger qui les menaçait; mais Pausanias, devant quelles étaient leurs espérances, s'empressa de congédier l'armée des alliés, et conduisit avec lui les prisonniers thébains à Corinthe, où il les fit mettre à mort. Tels sont les événements qui ont eu lieu tant à Platée qu'à Thèbes.

LXXXIX. Cependant Artabaze, fils de Pharnace, fuyant des champs de Platée, s'éloignait toujours de plus en plus. Arrivé en Thessalie, les habitants lui donnèrent l'hospitalité; et, n'ayant encore rien appris de ce qui s'était passé à Platée, lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze, persuadé que tous ceux qui connaîtraient l'événement ne manqueraient pas d'attaquer ses troupes, avait eu, jusque-là, grand soin de ne rien laisser transpirer, en tra-

versant la Phocide, et craignant, s'il disait la vérité aux Thessaliens, de s'exposer à une ruine complète, il répondit à leurs questions en ces termes : « O Thessaliens, envoyé en
« avant, avec les troupes qui sont sous mes ordres, pour
« une expédition importante, je me hâte, comme vous le
« voyez, de gagner la Thrace; Mardonius me suit, avec le
« reste de l'armée; il est sur mes pas. Préparez-vous donc
« à lui donner aussi l'hospitalité : vous n'aurez pas à vous en
« repentir. » Artabaze traversa ensuite, à marches précipitées, la Thessalie, se portant directement sur la Thrace, et coupant, dans sa route, par le milieu des terres. Enfin, il atteignit Byzance, après avoir perdu en chemin beaucoup d'hommes, les uns massacrés par les Thraces, les autres morts de faim ou de fatigue; et de Byzance, traversant le détroit sur des embarcations, il revint en Asie.

XC. Le même jour où les Perses éprouvaient à Platée un si grand revers, ils en essuyèrent un autre, non moins funeste, à Mycale en Ionie. Tandis que la flotte grecque, commandée par Léotychide, se tenait sous Délos, des députés de Samos arrivèrent. Ils étaient au nombre de trois, Lampon, fils de Trasyclès, Athénagoras, fils d'Archestratidas, Hégésistrate, fils d'Aristagoras, envoyés par les Samiens, à l'insu des barbares, et de Thcomestor, fils d'Androdamas, que les Perses avaient établi tyran de Samos. Lorsque ces députés furent arrivés près des généraux grecs, Hégésistrate, entre autres raisons qu'il allégua pour les déterminer à se mettre en mouvement, affirma, « que si les
« Ioniens voyaient seulement paraître la flotte, ils se dé-
« clareraient sur-le-champ en rébellion ouverte contre les
« Perses; que les barbares n'attendraient pas l'arrivée des
« vaisseaux grecs, et que, dans la supposition même où ils
« se détermineraient à les attendre, les Grecs n'auraient ja-
« mais une meilleure occasion d'enlever une si belle proie. » Enfin, invoquant les dieux qui leur étaient communs, il les conjurait « de délivrer d'un honteux esclavage des peuples,
« Grecs comme eux, et de chasser les barbares; rien, ajou-
« tait-il, n'était plus facile : les vaisseaux ennemis mar-

« chaient mal, et, en vérité, étaient indignes de se mesurer
« avec ceux des Grecs. Au surplus, dans le cas où l'on soup-
« çonnerait les députés de quelque fraude, ils étaient prêts
« à se livrer comme otages et à passer sur les vaisseaux
« grecs. »

XCI. Hégésistrate joignit à ce discours les plus vives instances. Léotychide avant de lui répondre, soit qu'il voulût saisir l'occasion d'obtenir un présage, soit que ce fût par une heureuse inspiration de quelque dieu, fit cette question au député : « Citoyen de Samos, quel est votre nom ? » — « Hégésistrate, » répondit le député. Et Léotychide, reprenant brusquement la parole, comme pour empêcher Hégésistrate d'ajouter aucun mot de plus : « Eh bien ! s'écria-t-il, « j'accepte le présage, et vous prends, citoyen de Samos, « pour guide de l'armée (*). Veuillez-donc seulement, vous « et vos collègues, avant de vous éloigner, nous garantir, « sous la foi du serment, que les Samiens sont sincèrement « déterminés à s'allier avec nous, et à combattre dans nos « rangs. »

XCII. A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il joignit l'effet aux paroles (25). Les députés engagèrent leur foi, et confirmèrent par serment que les Samiens entraient dans l'alliance des Grecs. Lorsque cette formalité fut remplie, deux d'entre eux remirent à la voile et retournèrent chez eux; le troisième, Hégésistrate, demeura sur la flotte, pour faire route avec elle, sous l'heureux augure de son nom. Les Grecs restèrent encore tout ce jour dans leur même station; le lendemain, ils offrirent des sacrifices, et les augures tirés des victimes furent déclarés favorables par Déiphonus, fils d'Événius, qui faisait les fonctions de devin sur la flotte. Déiphonus était d'Apollonie, ville située sur le golfe d'Ionie.

XCIII. Son père, Événius, avait eu une aventure que je ne puis passer sous silence. On entretient à Apollonie un troupeau de moutons consacré au soleil; et ce troupeau va paître, tous les jours, sur les bords d'un fleuve qui, descen-

(*) Le mot *Hégésistrate* signifie, en grec, *guide, conducteur d'armée*.

dant du Lacmon, se jette dans la mer près du port d'Oricum, après avoir arrosé la campagne d'Apollonie. Pendant la nuit, le troupeau sacré est confié à la garde de quelques citoyens choisis, un chaque année, entre les plus distingués de la ville par leur fortune et leur naissance ; car les Apolloniates attachent, d'après un certain oracle, beaucoup d'importance à la conservation de ce troupeau. Ordinairement les moutons passent la nuit dans un antre assez éloigné de la ville, et qui leur sert d'étable. Événus fut, à son tour, commis à leur garde ; mais une nuit, au lieu de veiller comme il le devait, s'étant laissé surprendre par le sommeil, des loups pénétrèrent dans l'antre, et égorgèrent environ soixante des moutons sacrés. Événus, lorsqu'il eut connaissance de ce malheur, se garda bien d'en parler à personne, et se proposa d'acheter à ses frais un égal nombre de moutons pour remplacer ceux qui avaient péri. Il ne put, néanmoins, parvenir à dérober entièrement le fait à ses concitoyens, qui, instruits de sa faute, traduisirent Événus en jugement, et le condamnèrent à perdre la vue, pour s'être endormi pendant qu'il était de garde. La sentence fut exécutée ; mais dès ce moment, les troupeaux des Apolloniates cessèrent de se reproduire, la terre refusa de leur donner ses fruits, et les oracles de Dodone et de Delphes, qu'ils envoyèrent consulter, découvrirent la cause du fléau dont ils étaient frappés. « C'était à tort, leur répondirent les prophètes, qu'ils avaient condamné Événus, garde du troupeau sacré, à perdre la vue, puisque les dieux mêmes de Dodone et de Delphes avaient poussé les loups contre les moutons. Mais, ajoutaient-ils, les maux que les Apolloniates souffrent, en punition de leur crime, cesseront, lorsqu'ils auront donné à Événus une satisfaction telle que lui-même l'exigera et la désignera. Après cette satisfaction accomplie, les dieux se réservent, en outre, d'accorder ensuite à Événus une faveur dont la jouissance doit le faire encore regarder, par beaucoup de gens, comme un mortel heureux. »

XCIV. Telle fut la réponse des oracles. Les Apolloniates

l'ayant tenue secrète , confièrent à quelques personnes de la ville le soin de terminer cette affaire ; et voici comment elles s'y prirent. Elles se rendirent chez Événus, qu'elles trouvèrent assis, et, après lui avoir parlé de diverses choses, elles en vinrent à le plaindre de son malheur ; puis, cherchant à le surprendre, sous l'apparence de l'intérêt qu'elles prenaient à son triste sort, elles lui demandèrent « quelle satisfaction « il exigerait des Apolloniates si jamais ils étaient disposés à « lui en accorder une pour le mal qu'ils lui avaient fait. » Événus, qui n'avait aucune connaissance des oracles, répondit « que, dans ce cas, il choisirait deux domaines appartenant à des citoyens de la ville (et il nommait les deux « plus beaux de tout le territoire d'Apollonie), et demanderait, de plus, une maison (il indiquait la plus agréable « de la ville). » « Si on le rendait, ajoutait-il, possesseur « de ces biens, il ne conserverait aucun ressentiment de ce « qui lui était arrivé, et se contenterait de cette satisfaction. » Quand il eut fini son discours, ceux qui conversaient avec lui prirent la parole, et lui dirent : « Eh bien ! Événus, « les Apolloniates, pour obéir à l'oracle, qu'ils ont consulté, vous accordent ce que vous demandez, en satisfaction du tort qu'ils vous ont fait en vous privant de la « vue. » Événus, instruit alors de la vérité, se plaignit amèrement qu'on avait surpris sa bonne foi ; mais, sans tenir compte de ses plaintes, les Apolloniates achetèrent de leurs possesseurs les domaines qu'il avait désignés, et les lui donnèrent. Depuis ce moment, Événus eut le don personnel de divination, et devint très-célèbre par cette prérogative.

XCV. Déiphonus, qui était fils de cet Événus, avait été amené sur la flotte par les Corinthiens, et y remplissait les fonctions de devin. Cependant j'ai aussi entendu dire que Déiphonus n'avait fait qu'usurper le nom d'Événus, et était venu en Grèce offrir ses services pour de l'argent ; mais qu'il n'était point fils d'Événus.

XCVI. Quoi qu'il en soit, Déiphonus ayant déclaré aux Grecs que les présages donnés par les victimes étaient favorables, la flotte fit voile de Délos pour Samos. Lorsqu'elle

fut parvenue sous la partie de l'île qu'on appelle les Calames (26), elle mouilla à peu de distance du temple de Junon, bâti dans le voisinage, et se prépara au combat. Dès que les Perses eurent connaissance de la marche de la flotte grecque, ils mirent aussi leurs vaisseaux en mouvement, et vinrent, tous, à l'exception des Phéniciens, qui eurent la permission de se retirer, ranger la côte de l'Ionie; car, après en avoir mûrement délibéré, ne se jugeant pas aussi forts que les Grecs, ils avaient résolu de ne point accepter de bataille sur mer. Ils firent donc voile pour se rapprocher du continent, dans le dessein de se rallier à une armée de terre qui était à Mycale, et que, d'après les ordres de Xerxès, on avait, pour la défense de l'Ionie, détachée des troupes ramenées de la Grèce. La force de ce corps était de soixante mille hommes sous les ordres de Tigrane, qui l'emportait sur tous les Perses par la beauté de sa figure et l'élévation de sa taille. Les généraux de la flotte avaient formé le projet de tirer à terre les vaisseaux, sous la protection de l'armée de Tigrane, et de les entourer d'une enceinte fortifiée, qui servit à la fois de rempart pour les bâtiments et de retraite pour les hommes.

XCVII. Cette résolution ayant été arrêtée, la flotte perse quitta sa position, et s'avança, après avoir dépassé le temple des Euménides, de Mycale, jusqu'à l'embouchure du Gæson et du Scolopoëis, près de laquelle est le temple de Cérès-Éleusine, bâti par Philiste, fils de Pasiclès, qui avait suivi Mélée, fils de Codrus, lorsqu'il vint fonder Milet. La flotte étant arrivée sur cette côte, les Perses tirèrent leurs vaisseaux à terre, et formèrent autour une enceinte partie en pierre et partie en bois que leur fournirent des arbres fruitiers qu'ils jetèrent à bas, et renforcèrent ce retranchement avec des palissades de pieux très-pointus. Enfin, ils firent toutes les dispositions nécessaires pour se mettre à la fois en état et de soutenir un siège et de vaincre l'ennemi en bataille rangée, car leurs préparatifs avaient ce double objet.

XCVIII. Les Grecs, informés que les barbares s'étaient jetés sur la côte, les virent avec beaucoup de peine échapper ainsi

de leurs mains, et hésitèrent longtemps sur ce qu'ils feraient, incertains s'ils devaient retourner en arrière ou s'avancer jusqu'à l'Hellespont. Enfin, renonçant à l'un et l'autre de ces deux partis, ils se déterminèrent à faire voile directement sur le continent, et après avoir préparé les échelles (27), ainsi que tout ce qui est nécessaire dans un combat naval, voguèrent vers Mycale. Lorsqu'ils furent près de terre, à portée de reconnaître le camp ennemi, sans que personne parût vouloir venir les attaquer, et qu'ils virent, au contraire, tous les vaisseaux, tirés sur le sable, enfermés dans un retranchement, et beaucoup de troupes en bataille le long de la côte, Léotychide, rangeant le rivage avec son vaisseau, le plus près qu'il lui fut possible, fit faire, par un héraut, une proclamation adressée aux Ioniens. Elle était conçue en ces termes : « Habitants de l'Ionie, que tous ceux
« de vous qui peuvent m'entendre, sachent ce que je vais
« dire, et ne craignent pas que les Perses comprennent
« mes paroles. Lorsque nous en viendrons aux mains avec
« l'ennemi, que chacun de vous se souvienne avant tout
« que nous combattons pour la liberté, et qu'il n'oublie
« pas ensuite notre mot de ralliement, Hébé. Que celui à
« qui ma voix ne peut parvenir, l'apprenne de ceux qui
« sont à portée de m'entendre. » Ainsi Léotychide se servait, dans cette occasion, du même stratagème dont Thémistocle avait fait usage à l'Artémisium ; car si la proclamation qu'il faisait faire allait à son adresse, sans que les Perses l'entendissent, elle pouvait déterminer les Ioniens à se déclarer : si, au contraire, elle venait à la connaissance des Perses, elle les mettait en défiance contre les Ioniens.

XCIX. Après que Léotychide eut employé ce moyen, les Grecs poussèrent leurs vaisseaux vers la terre, et descendirent sur le rivage. Comme ils se disposaient au combat, les Perses, qui avaient entendu la proclamation faite aux Ioniens, commencèrent par désarmer les Samiens qui servaient dans leur armée, et qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec les Grecs. Ce soupçon était fondé particulièrement sur ce que, dans le temps où les barbares ramenèrent, avec leur flotte,

les prisonniers athéniens que l'armée de Xerxès avait faits dans l'Attique, les Samiens rachetèrent tous ces prisonniers, et leur donnèrent des secours pour retourner à Athènes, rendant ainsi à la liberté cinq cents têtes ennemies de Xerxès. Cette précaution prise, les Perses confièrent la garde des chemins qui conduisent à Mycale, par les montagnes, aux Milésiens, comme à ceux qui connaissaient mieux le pays et en même temps pour les tenir éloignés du camp. C'est ainsi que les Perses s'étaient mis en garde contre ceux des Ioniens qu'ils croyaient disposés à remuer, s'ils en trouvaient l'occasion et les moyens. Quant à eux-mêmes, ils prirent leurs gerrhes, dont ils se firent, comme de coutume, un retranchement.

C. De leur côté, les Grecs ayant fini de se ranger en bataille, s'avancèrent pour charger les barbares. A l'instant où ils se mettaient en mouvement, le bruit se répandit dans toute l'armée que les Grecs avaient vaincu en Béotie les troupes de Mardonius. On prétendit même avoir vu sur le rivage un caducée apporté par les flots. Et, en vérité, comme il est certain que les dieux emploient souvent des signes visibles pour manifester leur influence sur les affaires humaines, il est possible que la défaite des Perses à Platée, et celle de Mycale, qui devait la suivre de si près, ayant eu lieu le même jour, la nouvelle de la victoire remportée en Béotie, fût arrivée en Asie par quelque voie surnaturelle, pour animer le courage des Grecs et leur inspirer plus d'audace au milieu du danger (28).

CI. Une autre chose remarquable, dans ce concours singulier de circonstances, c'est que les deux combats eurent lieu près de deux enceintes consacrées à la déesse d'Éleusis; la bataille de Platée s'étant donnée, comme nous l'avons dit, près d'un temple de Cérès, ainsi que celle de Mycale. Du reste, la nouvelle de la victoire des Grecs sous les ordres de Pausanias, et qui arrivait en Asie avant que le combat fût engagé, était vraie en elle-même, puisque la bataille de Platée se donna à la pointe du jour, et celle de Mycale vers le soir : et, en effet; il fut peu de temps après hors de doute

pour les deux armées qu'elles s'étaient battues le même jour du même mois. Enfin avant que ce bruit, quelle qu'en fût la cause, se fût répandu, l'armée navale avait moins d'inquiétude pour elle que pour le reste des Grecs, et pour la Grèce même, qu'elle craignait de voir succomber sous les armes de Mardonius; mais dès que la nouvelle fut connue, cette inquiétude ayant cessé, toute l'armée doubla le pas pour marcher à l'ennemi, et se battit avec beaucoup de résolution. Les barbares n'en montrèrent pas moins dans cette journée, où le prix de la victoire était la possession des îles et de l'Hellespont.

CII. Les Athéniens, ainsi que les troupes qui se trouvaient à leurs côtés, et qui formaient à peu près la moitié de l'armée, s'avancèrent le long du rivage, par un terrain uni. Les Lacédémoniens et le reste des forces qui les suivaient immédiatement, marchèrent par les montagnes et le lit des torrents; mais tandis que les Lacédémoniens tournaient, par cette manœuvre, les barbares, l'autre aile était déjà aux prises avec eux. Tant que les Perses purent maintenir leurs gerrhes debout, ils repoussèrent toutes les attaques, et ne cédèrent point; mais les Athéniens et ceux qui les suivaient, quoique obligés de soutenir seuls ce combat, auquel les Lacédémoniens ne pouvaient encore prendre part, s'étant animés réciproquement et redoublant d'impétuosité, parvinrent à faire tourner la chance en leur faveur. Les gerrhes furent renversées, et ils tombèrent tous en une seule masse sur les Perses : ceux-ci les reçurent avec courage, et se défendirent assez longtemps : enfin, forcés de céder, ils se réfugièrent dans l'enceinte de leur retranchement. Les Athéniens, réunis aux Corinthiens, aux Sicyoniens et aux Trézéniens (les troupes de ces nations étaient celles qui, dans l'ordre de bataille, se trouvaient immédiatement après eux), se mirent à la poursuite des Perses, et attaquèrent la muraille du retranchement. Bientôt cette muraille fut jetée par terre, et les barbares, renonçant à se défendre, prirent la fuite, à l'exception des Perses, qui, bien que restés

en petit nombre, ne cessèrent de combattre contre les Grecs qui avaient pénétré dans le retranchement. Des quatre généraux perses, deux échappèrent par la fuite et deux furent tués sur le champ de bataille. Les deux qui parvinrent à se sauver étaient les généraux de la flotte, Artayntès et Ithamitrès; les deux qui périrent les armes à la main, étaient Mardontès, le troisième général de mer, et Tigane, général de l'armée de terre.

CHII. Les Perses se battaient encore, lorsque les Lacédémoniens parurent, avec les troupes qui les avaient suivis, et achevèrent la défaite des barbares. Les Grecs perdirent beaucoup de monde dans cette bataille, et particulièrement les Sicyoniens, dont le général, Périléus, fut tué. Les Samiens qui se trouvaient avec les troupes mèdes, et à qui on avait ôté leurs armes, dès qu'ils virent que la victoire balançait entre les deux partis, passèrent du côté des Grecs, et vinrent à leur secours. Le reste des troupes ioniennes suivit l'exemple que lui donnaient les Samiens, et, abandonnant les Perses, tourna aussi ses armes contre les barbares.

CIV. Quant aux Milésiens, ils avaient été, comme je l'ai dit, chargés de garder le passage des montagnes pour assurer la retraite des Perses, leur fournir des guides, et diriger leur route par les sommets du Mycale, dans le cas où l'événement du combat leur serait contraire, comme il le fut réellement. Outre l'avantage qu'ils attendaient de cette disposition, les Perses y trouvaient encore celui d'éloigner les Milésiens du camp, où ils pourraient exciter quelque mouvement; mais ceux-ci firent tout le contraire de ce qu'on attendait : au lieu de guider les Perses dans le chemin où ils auraient pu se retirer en sûreté, ils les conduisirent par divers détours qui les ramenèrent près des Grecs; et enfin eux-mêmes les attaquèrent en ennemis acharnés, et en firent un grand carnage. L'Ionie se soulevait donc ainsi pour la seconde fois contre les Perses.

CV. Les Athéniens eurent, à Mycale, la palme entre tous les Grecs, et, parmi eux, Hermolycus, fils d'Euthynus, qui

avait acquis de la célébrité au Pancrace (*), la mérita individuellement. C'est ce même Hermolycus qui, par la suite, pendant la guerre entre les Athéniens et les Carystiens, fut tué à Cyrne, dans le territoire de Caryste, et dont le tombeau se voit près de Géreste. Après les Athéniens, ceux qui furent jugés avoir mieux fait sont les Corinthiens, les Trézéniens et les Sicyoniens.

CVI. Les Grecs, après avoir taillé en pièces un nombre très-considérable de barbares, tant dans la chaleur du combat que dans leur fuite, mirent le feu aux vaisseaux, dont ils avaient auparavant retiré le butin, qu'ils rassemblèrent sur le rivage, et incendièrent aussi le retranchement. Ils trouvèrent, dans les dépouilles des ennemis, quelques caisses renfermant des objets précieux. Dès que les vaisseaux et le retranchement furent entièrement consumés, les Grecs remirent à la voile et s'éloignèrent. Arrivés à Samos, ils tinrent un conseil dans lequel on discuta le projet de transférer les habitants de l'Ionie, en leur assignant, dans la Grèce, une contrée où ils pourraient s'établir, et d'abandonner ainsi aux barbares l'Ionie proprement dite. Plusieurs de ceux qui délibéraient regardaient, en effet, comme impossible que la Grèce, se mettant pour toujours à la tête des Ioniens, fût obligée de veiller continuellement à leur défense; mais, en même temps, ils voyaient bien, qu'en cessant de les placer sous sa tutelle, il n'y avait aucun espoir que ces peuples pussent échapper à la vengeance des Perses. Dans le cours de la délibération, ceux des Péloponésiens qui avaient le plus d'influence ouvrirent l'avis, que l'on chassât des villes commerçantes les peuples de la Grèce qui avaient pris le parti des Mèdes, et que l'on donnât leur territoire à habiter aux Ioniens. Les Athéniens ne furent pas de l'opinion que l'on transférât les habitants de l'Ionie, et moins encore disposés à laisser statuer sur le sort de leurs propres colonies par les Péloponésiens; et comme ils

(*) Le Pancrace renfermait tous les combats du stade, la lutte, le saut, la course, le pugilat, le disque.

soutenaient fortement cette opposition , les Péloponésiens cédèrent sans beaucoup de résistance. Ainsi on se borna à faire des traités d'alliance avec les Samiens, les habitants de Chio et de Lesbos, et tous les autres insulaires qui avaient servi d'auxiliaires aux Grecs. Ces traités furent confirmés par le serment de se garder réciproquement la foi promise et de ne point se détacher de l'alliance. Les serments donnés et reçus, la flotte remit à la voile pour aller détruire les ponts construits par Xerxès et qu'elle croyait trouver encore tendus.

CVII. Cependant, le petit nombre des barbares qui, en prenant la fuite par les sommets du Mycale, avait pu échapper aux vainqueurs, arriva à Sardes. Dans la route, Masistès, fils de Darius, qui s'était trouvé au combat, avait souvent adressé de sanglants reproches à Artayntès, un des généraux de l'armée. Entre autres injures, il lui avait dit qu'il s'était montré, dans son commandement, plus lâche qu'une femme, et qu'il devait porter la peine de tous les maux qui tombaient sur le roi et sa famille. Chez les Perses, être appelé plus lâche qu'une femme est la plus grande insulte que l'on puisse recevoir. Artayntès, après en avoir enduré patiemment beaucoup d'autres, ne put donc supporter cette dernière, et, tirant son cimeterre, s'élança sur Masistès pour le tuer. Comme il faisait ce mouvement, Xénagoras, fils de Praxileüs d'Halicarnasse, qui se trouvait par hasard derrière Artayntès, le saisit par le milieu du corps, l'enleva, et, le jetant à terre, donna le temps aux gardes de Masistès de s'avancer à son secours. En rendant ce service, Xénagoras acquit des droits à la reconnaissance de Masistès et à celle de Xerxès, dont il avait ainsi sauvé le frère. Il en fut récompensé par le commandement de toute la Cilicie, que le roi lui confia. Pendant le reste du voyage, jusqu'à Sardes, il ne se passa plus rien de remarquable. En arrivant, les troupes y trouvèrent encore Xerxès, qui s'y était arrêté, depuis que, fuyant d'Athènes, après la défaite de Salamine, il était repassé en Asie.

CVIII. Pendant que Xerxès habitait Sardes, il devint

amoureux de la femme de Masistès ; mais, n'ayant pu l'engager à répondre à ses sollicitations, et, ne voulant pas employer la force, par égard pour son frère (considération qui retenait également la femme, bien persuadée, d'ailleurs, qu'elle n'avait à craindre aucune violence), le roi eut recours à d'autres moyens. Il imagina de marier son fils Darius, et de lui faire épouser une fille de Masistès et de celle qu'il aimait, espérant, par cette union, venir plus aisément à bout de la mère. Le mariage fut conclu, et après toutes les cérémonies accomplies, Xerxès retourna à Suze, où il ramena sa belle-fille. Arrivé dans cette ville, son goût pour la femme de Masistès s'évanouit, et, son amour changeant d'objet, il devint épris de la fille de ce même Masistès, qu'il avait donnée en mariage à Darius : elle se nommait Artaynte.

CIX. Bientôt cette nouvelle passion devint publique. Amestris, femme de Xerxès, avait tissu de ses mains un riche manteau brodé de diverses couleurs, d'un travail fort remarquable, et en avait fait présent à son mari. Xerxès le reçut avec plaisir, et, s'étant paré de ce vêtement, vint visiter Artaynte. Charmé de l'accueil qu'il reçut d'elle, il l'invita à lui demander, pour prix des faveurs qu'elle lui accordait, tous ce qu'elle voudrait, promettant qu'elle l'obtiendrait, quelque chose que ce fût. « Quoi ! répondit Artaynte (car il était probablement dans sa destinée qu'elle ferait le malheur de sa maison), quoi ! vous me donnerez tout ce que je vous demanderai ? » Xerxès, fort éloigné de soupçonner ce qu'elle avait dans la pensée, renouvela sa promesse, et la confirma même par serment. Alors Artaynte, rassurée par ce serment, demanda le manteau que portait le roi. Xerxès, qui ne voulait point le donner, fit tout ce qu'il put pour s'en dispenser, uniquement par la crainte qu'Amestris, qui déjà soupçonnait sa liaison, n'en acquit ainsi la preuve contre lui. Il offrit donc à Artaynte une ville de ses États, de l'or à sa discrétion, et enfin le commandement d'un corps de troupes qui ne recevrait d'ordre que d'elle (cette sorte de concession

d'un commandement militaire était en usage en Perse); mais il ne put réussir à la persuader, et fut obligé de lui donner le manteau. Artaynte, ravie de le posséder, le porta, et jouit orgueilleusement de son triomphe. Ainsi Amestris sut bientôt ce qui s'était passé.

CX. Cependant, quoiqu'elle n'eût plus de doute, elle ne montra aucun ressentiment contre Artaynte; mais, persuadée que la mère, femme de Masistès, était la vraie coupable, elle résolut de la perdre, et attendit, pour se venger, le jour où Xerxès, son mari, donnait le festin royal : ce festin a lieu une fois tous les ans, à l'anniversaire de la naissance du roi, et les Perses le nomment dans leur langue Tycta, mot qui se rend dans la nôtre par celui de Teleïon (*). C'est à cette même époque que le roi se fait oindre la tête, et distribue des présents aux Perses. Le jour, attendu par Amestris étant venu, elle pria le roi de lui abandonner la femme de Masistès. Xerxès, qui se doutait de ce qu'Amestris méditait, et regardait comme un crime de livrer une femme innocente, et celle de son frère, résista longtemps.

CXI. Cependant Amestris redoublant ses instances, Xerxès, lié d'ailleurs par une loi des Perses qui interdit au roi la faculté de refuser les grâces qui lui sont demandées lorsque le festin royal est servi, céda, quoique à regret, et, livrant sa belle-sœur, permit à sa femme d'en faire ce qu'elle voudrait. En même temps, il fit appeler son frère et lui parla ainsi : « Masistès, vous êtes fils de Darius, mon frère, et le meilleur des hommes; faites, je vous en prie, ce que je vous demande : cessez d'habiter avec la femme que vous avez actuellement; je vous donnerai pour la remplacer ma propre fille. Épousez-la, et ne regardez plus comme votre femme celle à qui vous êtes uni : ce sera m'obliger. » A ces mots, Masistès, frappé d'étonnement, s'écria : « Seigneur, quel funeste discours est sorti de votre bouche! Quoi!

(*) Le parfait, l'accompli.

« vous m'ordonnez, d'abord, de répudier la femme qui m'a
 « rendu père de trois fils encore en bas âge, et d'un égal
 « nombre de filles, dont une vient de se marier à votre
 « propre fils? la femme dont le caractère a toujours été
 « d'accord avec le mien; et vous voulez ensuite que j'é-
 « pouse une de vos filles? Non, quoique je tienne à grand
 « honneur un tel mariage, je ne ferai ni l'un ni l'autre.
 « Veuillez donc ne point me faire violence. Quel pourrait
 « être votre but en insistant davantage? Vous trouverez ai-
 « sément pour votre fille un époux qui ne soit pas au-des-
 « sous de moi, et laissez-moi vivre en paix avec la femme
 « que j'aime. » « Puisqu'il est ainsi, répliqua Xerxès, vous
 « n'épouserez point ma fille; mais vous ne continuerez pas
 « à vivre avec votre femme; et vous apprendrez ainsi à ne
 « point refuser ce que l'on veut vous donner. » Après avoir
 entendu ces derniers mots, Masistès sortit, et se contenta de
 dire, en s'en allant : « Seigneur, songez-y, vous ne m'avez
 « pas encore tué. »

CXII. Pendant cet entretien entre Xerxès et son frère, Amestris, qui avait fait enlever par un détachement des gardes du roi la femme de Masistès, la faisait cruellement mutiler (29). Elle lui fit couper les mamelles, que l'on jeta aux chiens, les oreilles, le nez et les lèvres, puis, lui ayant fait encore arracher la langue, elle la renvoya dans cet horrible état chez elle.

CXIII. Masistès, qui ignorait ce qui s'était passé, mais qui, d'après l'entretien qu'il venait d'avoir, craignait quelque malheur, était retourné en toute hâte dans sa maison, où il trouva sa femme maltraitée d'une manière si barbare. A cette vue, il prend sur-le-champ sa résolution, et part pour se rendre dans la Bactriane, avec ses enfants et quelques personnes qui consentirent à le suivre, dans le dessein de faire révolter cette province, et de susciter contre le roi de puissants ennemis. Il eût même, du moins je le crois, réussi dans ce projet, s'il n'eût pas été prévenu, avant d'arriver chez les Bactriens et les Saces : car les uns et les autres lui

étaient fort attachés, et il était gouverneur de la Bactriane; mais Xerxès, informé de sa fuite, envoya des troupes qui, l'ayant arrêté en chemin, le mirent à mort, lui, ses enfants, et tous ceux qui avaient pris les armes pour lui. Tels furent les événements qui suivirent la passion du roi et amenèrent la perte de Masistès.

CXIV. Cependant, la flotte grecque, partie de Mycale, ayant fait voile vers l'Hellespont, arriva à Abydos, après avoir été retenue par des vents contraires, sous le cap de Lectum. Elle trouva les ponts, que l'on croyait encore tendus, déjà démontés; et, comme l'objet principal qu'elle s'était proposé en venant dans l'Hellespont était rempli, Léotychide et les Péloponésiens prirent le parti de retourner dans la Grèce. Quant aux Athéniens, sous le commandement de Xanthippe, ils se déterminèrent à rester et à tenter une expédition dans la Chersonèse. Les Lacédémoniens mirent donc à la voile, pour revenir sur leurs pas; les Athéniens passèrent d'Abydos dans la Chersonèse, et mirent le siège devant Sestos.

CXV. Sestos était défendue par de très-bonnes fortifications. Dès que la nouvelle de l'arrivée des Grecs se fut répandue, les habitants des villes voisines s'y réfugièrent comme dans une place de sûreté, et le Perse OEobasus prit également le parti de quitter Cardia pour s'y rendre, et y transporter tous les agrès qui avaient servi à la construction des ponts. Enfin la ville avait une garnison d'Æoliens, indigènes de la Chersonèse, auxquels se réunirent des troupes perses, et un grand nombre d'auxiliaires.

CXVI. L'autorité souveraine sur toute la province de Sestos avait été donnée, par Xerxès, à Artayctès, Perse de naissance, homme dur et sans religion. Après avoir, par un faux rapport, trompé le roi, dans le temps où il marchait sur Athènes, il s'était emparé, dans Éléonte, des trésors de Protésilas, fils d'Iphiclus, et en avait fait son profit. Éléonte, ville de la Chersonèse, était en possession du tombeau de Protésilas, et ce tombeau, ainsi que l'enceinte sacrée qui l'en-

ture, renfermait de grandes richesses, en vases d'or et d'argent, en airain, en vêtements précieux, et autres objets consacrés, qu'Artayctès pillà, du consentement de Xerxès, qu'il sut complètement induire en erreur. « Seigneur, lui « avait-il dit, il existe une maison appartenant à un Grec, « qui, ayant osé entrer à main armée dans vos États, en a « été justement puni : il est mort. Donnez-moi, je vous prie, « sa maison, et que chacun sache qu'il n'est pas permis de « porter la guerre sur les terres qui vous appartiennent. » Trompé par ces paroles, Xerxès, fort éloigné de soupçonner le fond de la pensée d'Artayctès, consentit facilement à abandonner une maison qu'il crut être celle d'un simple particulier. En disant que Protésilas avait porté la guerre sur les terres du roi, Artayctès faisait uniquement allusion aux prétentions des Perses, qui regardent l'Asie comme appartenant à eux, et au roi, dont les successeurs ont toujours les mêmes droits. Lorsqu'il eut ainsi réussi à s'approprier les richesses contenues dans le monument de Protésilas, il les fit transporter à Sestos, et profana l'enceinte sacrée d'Éléonte, dont il mit une partie en culture ; le reste servit de pâturage à ses troupeaux. Enfin, pour combler la mesure de ses impiétés, toutes les fois qu'il venait à Éléonte, il avait commerce avec des femmes, dans le sanctuaire même. Cet Artayctès, tel que je viens de le dépeindre, se trouvait alors assiégé par les Athéniens, sans avoir rien préparé pour soutenir leur attaque, et surpris par l'arrivée des Grecs, à laquelle il ne s'attendait nullement.

CXVII. Le siège s'étant néanmoins prolongé jusque dans l'automne, les Athéniens commencèrent à se plaindre de rester si longtemps hors de chez eux, et, n'ayant pu se rendre maîtres de la muraille, demandèrent à leurs généraux de les ramener dans leur pays ; mais ceux-ci déclarèrent qu'ils s'y refuseraient tant que la ville ne serait pas prise, ou que le peuple d'Athènes ne les rappellerait pas ; l'entreprise était trop importante pour ne pas s'armer de patience.

CXVIII. Le siège ayant donc continué, les habitants de

Sestos furent réduits à de telles extrémités, qu'ils firent cuire jusqu'aux courroies de leurs lits. Lorsque tous les moyens de subsistance furent épuisés, les Perses, avec Artayctès et OEobasus, parvinrent à s'échapper pendant une nuit, en se faisant descendre en bas de la muraille, du côté où elle était moins observée par l'ennemi; mais, dès que le jour parut, les Chersonésiens, restés dans la ville, apprirent du haut des tours aux Athéniens ce qui s'était passé, et leur ouvrirent ensuite les portes. La majeure partie des Athéniens se mit donc à la poursuite des Perses, tandis que le reste prit possession de la ville.

CXIX. OEobasus, s'enfuyant par la Thrace, tomba dans les mains des Thraces Apsinthiens, qui, suivant leurs usages, le sacrifièrent à Plistore, dieu de leur pays (30), et mirent à mort d'une autre manière ceux qui le suivaient. Quant à Artayctès et aux autres Perses, en petit nombre, qui étaient plus en retard, atteints par les Athéniens un peu au delà d'Ægos-Potamos, après avoir fait une assez longue résistance, ils furent tous ou tués ou faits prisonniers. Les Athéniens conduisirent ceux-ci à Sestos : dans le nombre était Artayctès, lui-même, enchaîné avec son fils, ainsi que les autres.

CXX. On raconte qu'un prodige singulier se manifesta aux Athéniens qui gardaient ces prisonniers : des poissons salés, étendus sur des charbons ardents, pour les griller, se mirent à sauter et à palpiter, comme font, au sortir de l'eau, des poissons que l'on vient de pêcher. Pendant que les assistants s'étonnaient de cette merveille, Artayctès, qu'elle avait frappé, appela celui qui avait mis les poissons sur le feu, et lui parla ainsi : « Athénien, ne vous alarmez pas de ce prodige; ce n'est pas pour vous qu'il se manifeste; il s'adresse à moi, et c'est Protésilas d'Éléonte qui m'annonce que, quoique mort, et desséché comme ces poissons, les dieux lui ont laissé le pouvoir de tirer vengeance de l'homme qui lui a fait injure. Je viens donc proposer la satisfaction que je puis offrir, pour le crime que j'ai commis : en

« remplacement des richesses dont j'ai dépouillé le monument sacré de Protésilas, je rendrai cent talents au dieu, et j'en donnerai aux Athéniens deux cents pour me racheter, mon fils et moi, s'ils veulent nous conserver la vie. » Ces promesses ne purent séduire Xanthippe, à qui les habitants d'Éléonte avaient, pour venger Protésilas, demandé la mort d'Artayctès, et qui lui-même inclinait déjà, comme général, vers cette rigueur. Les Athéniens conduisirent donc les deux prisonniers sur le même point du rivage où Xerxès avait fait établir les ponts, et, suivant une autre tradition, sur la hauteur qui domine la ville de Madytos; là, ils attachèrent avec des clous Artayctès, sur une planche que l'on dressa ensuite, et lapidèrent sous ses yeux son fils.

CXXI. Cette expédition terminée, les Athéniens remirent à la voile pour retourner dans la Grèce, après avoir chargé sur leurs vaisseaux un riche butin et les agrès des ponts, qu'ils se proposaient de consacrer dans les temples, comme monument de leur victoire. Ils ne se remirent plus en mer pendant le reste de l'année.

CXXII. L'aïeul de cet Artayctès qui périt par le supplice que je viens de faire connaître fut Artembarès, celui qui suggéra aux Perses une idée singulière, qu'ils adoptèrent et qu'ils allèrent soumettre à Cyrus. « Puisque Jupiter, lui dirent-ils, a donné l'empire aux Perses, et à vous principalement, ô Cyrus, en vous rendant maître d'Astyage, quittons la terre que nous possédons, cette terre si étroite, si montueuse, et cherchons-en une meilleure. Il en est tant à notre portée, ou plus loin; fixons notre choix sur une d'elles : allons l'habiter, et notre gloire s'en augmentera. Rien n'est plus aisé à exécuter pour des hommes qui ont le pouvoir en main; et jamais l'entreprise ne sera plus facile qu'aujourd'hui, lorsqu'un si grand nombre de peuples nous obéit, lorsque nous sommes maîtres de l'Asie entière. » Cyrus, loin d'approuver cette résolution, défendit d'y songer. « Que ceux-là, répondit-il, qui veulent non commander, mais être commandés, exécutent de tels des-

« seins. La mollesse du climat fait la mollesse des hommes, et ce n'est jamais le même terrain qui porte et les beaux fruits et les bons soldats. » Les Perses, dissuadés par Cyrus, abandonnèrent le projet d'émigrer, et restèrent dans leur pays, convaincus qu'il vaut mieux commander aux autres en habitant une terre montagneuse et ingrate, que devenir esclaves en cultivant des plaines fertiles.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME ET DERNIER.

NOTES

DU LIVRE NEUVIÈME.

1. (I.) *Servant cette fois ouvertement de guide à Mardonius, le conduisait en Grèce.* — M. Larcher a traduit : *Livrait alors ouvertement le passage.* — Il ne peut être question ici de livrer le passage aux Perses ; ils en étaient maîtres depuis longtemps, et avaient même pris leurs quartiers d'hiver en Thessalie ; mais Thorax, en se déterminant à servir de guide à Mardonius, qui profitait, pour faciliter ses mouvements, de la connaissance que le Thessalien avait de la langue et des chemins, faisait ouvertement, cette année, ce qu'il n'avait fait l'année précédente qu'avec une sorte de pudeur et de dissimulation. Ce sens me paraît le plus naturel, et se trouve d'accord avec celui que M. Jacobi a suivi.

2. (VII.) *Les Hyacinthies.* — Fêtes qui se célébraient à Sparte, en l'honneur d'Hyacinthe, tué par Apollon (a). Athénée, d'après un passage qu'il nous a conservé de Polycrate, ancien historien de Lacédémone, donne la description des cérémonies qui s'observaient pendant cette fête : elle durait trois jours (b).

3. (X.) *À la suite d'un sacrifice, pendant lequel le soleil s'était éclipsé dans les cieux.* — Le père Petau place cette éclipse la même année que la bataille de Salamine (c), 480 ans avant l'ère vulgaire, suivant M. Borheck (d).

Pingré l'indique pour le 2 octobre 479 ; et elle aurait été ainsi de l'année postérieure à la bataille de Salamine. J'inclinerais pour adopter son opinion, Pingré ayant calculé les éclipses antérieures à l'ère vulgaire longtemps après la publication de l'ouvrage du père Petau, et appliqué à ce calcul des connaissances et des moyens qui manquaient à ce dernier. Il n'y a d'ailleurs aucune raison historique à opposer à la date trouvée par Pingré ; et l'événement de l'éclipse a pu avoir lieu

(a) Ovide, *Métamorphoses*, livre X, vers 183.

(b) Athénée, *Deipnosoph.*, lib. IV, cap. VII, p. 139.

(c) Petavius, *Doctrina Temporum*, lib. X, cap. xxv, t. II, pag. 109.

(d) Borheck, *Apparatus ad Herodotum*, t. I, Canon Chronologicus, p. 414.

indifféremment dans l'année de la bataille de Salamine, ou dans celle qui l'a suivie, sans blesser les points principaux du récit d'Hérodote.

4. (XI.) *Que l'armée devait être déjà arrivée à Orestium, marchant contre les étrangers.* — On nommait Orestium la campagne ou le lieu où se trouvait le tombeau d'Oreste. On a vu, dans le livre I^{er}, quelle importance les Lacédémoniens mettaient à conserver sur leur territoire les restes de ce héros : ils avaient été retrouvés à Tégée par un Agathœrge (a).

Quant au nom d'*étrangers*, employé ici pour désigner les Perses, il paraît que les Lacédémoniens n'avaient point adopté l'usage, commun parmi les autres peuples de la Grèce, de donner le nom de barbares à toutes les nations étrangères ou qui ne parlaient pas la langue grecque. Ainsi, les Lacédémoniens se bornaient à donner à leurs ennemis le nom de ξένο, qui signifia originairement un étranger, et qui, depuis, s'appliqua plus particulièrement à l'étranger reçu en hospitalité, à l'hôte. Les Romains semblent avoir imité les Lacédémoniens, en se servant également pour désigner un ennemi, du mot *hostis*, synonyme d'*hospes*, hôte.

5. (XIX.) *Les peuples du Péloponèse vinrent le joindre.* — Diodore de Sicile ajoute à ces détails, que les peuples rassemblés à l'Isthme y prêtèrent un nouveau serment (b), dont Hérodote ne parle pas. Cependant, il paraît assez invraisemblable que ce serment ait été prêté en l'absence des Athéniens, qui ne se trouvaient point à l'Isthme, et ne rejoignirent l'armée confédérée que dans les environs d'Éleusis, comme on le verra plus bas. Je croirais plutôt qu'il a dû avoir lieu dans le camp, sur l'Asope, où tous les Grecs se trouvaient réunis, avant la bataille de Platée. Quoi qu'il en soit, la formule du serment rapportée par Diodore de Sicile est très-belle, et méritait bien d'être conservée. La voici :

« Je ne ferai pas plus de cas de la vie que de la liberté; je n'abandonnerai mes chefs ni vivants ni morts; je donnerai la sépulture à tous ceux des confédérés qui succomberont sur le champ de bataille; après avoir vaincu les barbares, je ne contribuerai jamais à la ruine d'aucune des cités qui auront pris part à ce combat; je ne laisserai relever aucun des temples incendiés ou détruits, afin que leurs débris restent, dans la postérité, comme un monument de l'impiété sacrilège des barbares. »

6. (XXV.) *Le monument d'Androcrate.* — Androcrate était un

(a) Voyez, livre I, chapitres LXVII et suivants, t. I, p. 65.

(b) Diodore de Sicile, livre XI, parag. XXIX, t. I, p. 427.

ancien chef des Platéens, auquel on avait décerné un monument et les honneurs héroïques.

7. (XXVI.) *Petit-fils de Phégée.* — Toutes les éditions et tous les manuscrits portent Phégée. Il paraît cependant qu'il faudrait lire Céphée; et MM. Larcher et Jacobi ont adopté cette correction, fondée sur divers passages de Pausanias et d'Apollodore (a); mais M. Schweighæuser n'ayant pas inséré dans le texte cette nouvelle leçon, j'ai cru devoir conserver l'ancienne.

8. (XXVII.) *Dans le temps où tous les Argiens qui suivirent Polynice au siège de Thèbes, après avoir perdu la vie, étaient restés privés des honneurs funèbres, n'avons-nous pas fait la guerre pour enlever leurs corps, et leur donner la sépulture sur notre territoire d'Éleusis?* — Plutarque dit que les Athéniens ne firent pas la guerre, et que ce fut par un traité que Thésée obtint les corps des Argiens (b). Cette question est en elle-même fort indifférente à résoudre, et la remarque n'a été faite par les divers traducteurs, que pour donner une nouvelle preuve du soin que Plutarque a pris, dans tous ses ouvrages, de contredire Hérodote. Certainement, à l'époque où il écrivait, Plutarque n'était plus en état de vérifier un fait qui tient presque aux temps fabuleux de l'antiquité grecque, et ne pouvait fixer son opinion que d'après celle qu'avaient émise d'autres écrivains bien antérieurs à lui. Quelle raison avait-il de les croire plus dignes de foi qu'Hérodote?

9. (XXVII.) *Parlerons-nous de la victoire que nous avons remportée sur les Amazones, qui, parties des rives du Thermodon, étaient venues envahir l'Attique?* — Sans doute les Amazones étaient une nation fabuleuse, ou, du moins, on ne peut jamais entendre sous cette dénomination qu'un peuple chez lequel les femmes accompagnaient leurs maris à la guerre, et combattaient à leurs côtés. Les annales des premiers peuples font souvent mention de cette coutume, qui devait naturellement s'introduire lorsque les guerres n'étaient que des guerres d'invasion, où des peuples et des nations entières, hommes, femmes et enfants, se précipitaient d'un pays sur un autre; mais ce qui est remarquable dans cette fable, c'est qu'elle nous a conservé, du moins suivant mon opinion, la trace d'une de ces antiques invasions des barbares qui, des bords du Pont-Euxin, s'étaient jetés sur la Thrace, et ensuite sur la Grèce. Les premières qui eurent lieu réus-

(a) Pausanias, *Arcad.*, lib. VIII, ch. iv et ch. viii. Apollodore, lib. I, ch. viii.

(b) Plutarchus, *in Theseo*. Tome I, page 61, édition Reisk.

sirent; la Grèce, déserte alors, ne leur offrit qu'un pays à habiter et à peupler. C'est ainsi que les Pélasges et les Grecs anciens, issus de la Thrace, parvinrent à s'y établir; mais les tentatives postérieures échouèrent nécessairement quand le pays eut assez d'habitants pour le défendre contre de nouveaux prétendants, et se maintenir en corps de nation. L'invasion des Amazones, ou, pour mieux dire, d'un peuple barbare chez lequel les femmes combattaient, est de ce nombre. Les habitants de l'Attique, qui avaient déjà eu des relations avec les Phéniciens et les Égyptiens, instruits dans l'art de la guerre, eurent l'avantage sur des ennemis féroces, mais sans discipline. Cette victoire fut un des titres de gloire des Athéniens, et le ciseau de Phidias en avait consacré le souvenir. Strabon, à la vérité, révoque en doute l'invasion des Amazones dans l'Attique; il se fonde principalement sur ce qu'il paraît incroyable qu'une armée de ces femmes ait pénétré dans l'Ionie, et traversé ensuite les mers pour arriver dans l'Attique. Cette réflexion est juste (a); mais il n'a pas considéré que ces antiques migrations avaient lieu par la voie de terre, et qu'alors elles n'ont plus rien d'in vraisemblable (b). L'historien Hellanicus rapportait même, comme on le voit dans Plutarque, que les Amazones profitèrent, pour s'avancer, de la gelée, qui avait rendu le Bosphore Cimmérien praticable (c), et une telle circonstance indique évidemment un voyage par terre. Il me semble aussi que cette invasion, quoique les historiens anciens ne s'expliquent pas suffisamment sur son époque, avait précédé l'expédition maritime que les Grecs firent dans le pays même des Amazones, sous la conduite d'Hercule et de Thésée (d), et qui ne fut que la vengeance d'une première agression. Ce serait donc, dans une telle hypothèse, à la suite de cette expédition qu'il conviendrait de placer les faits rapportés par Hérodote, sur l'établissement d'un certain nombre de ces Amazones en Scythie, où elles forment avec les habitants du pays, qui s'unissent à elles, la tige des Sauromates (e). Mais, quelle que soit la date de ces événements, en y démêlant ce qui appartient à la fable ou à la vérité, on y découvre une trace évidente d'invasions très-anciennes des peuples asiatiques en Europe, et une confirmation des opinions que j'ai émises dans quelques-unes de ces notes. L'argument que l'on peut tirer de la ressemblance des noms donnés aux Amazones,

(a) Strabon, livre XI, p. 770 et suiv., édit. d'Amsterdam, 1707.

(b) Voyez la note 22, du livre I, t. I, p. 154.

(c) Plutarque, *Vie de Thésée*, t. I, p. 53 et suiv. de l'édit. de Reisk.

(d) Id. id., page 53. — Justin, livre II, ch. iv.

(e) Voyez liv. IV, ch. cx, t. I, page 484.

par les historiens, avec des noms grecs, pour rejeter comme un fait entièrement fabuleux leur invasion en Attique, ne me parait pas concluant. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer (Note 6 du IV^e livre) que la même conformité d'étymologie et de formes grecques se retrouve dans presque tous les noms des peuples et des divinités scythes qu'Hérodote nous a transmis, et il est impossible, cependant, de douter, par cette raison, de l'existence d'un peuple scythe et de la réalité d'une partie des faits rapportés sur son compte.

10. (XXXIV.) *Les Argiens, réduits à de trop grandes extrémités pour rien refuser, se virent obligés d'y consentir.* — Au moyen de ce consentement, la royauté se trouvait, à Argos, partagée en trois; mais je crois que ce partage singulier ne peut s'entendre que de l'autorité royale, qui se trouvait alors exercée par trois magistrats portant le nom de rois, comme il en existait deux à Sparte, et non du partage du territoire en trois royaumes, ou trois souverainetés indépendantes. Il serait difficile de concevoir qu'un territoire aussi borné pût se prêter à une semblable division; je crois donc que le mot Βασίλεια, de l'original, peut s'entendre également de la royauté comme d'un royaume, et j'ai préféré le premier sens, comme le plus naturel. M. Jacobi l'a entendu de la même manière, mais M. Larcher a préféré le second sens.

11. (XLVI.) *Puisqu'aucun des Spartiates ici présents ne s'est encore mesuré avec les Mèdes.* — J'ai ajouté ces mots, *ici présents*, quoiqu'ils ne soient pas dans le texte, parce qu'ils rendent plus claire la pensée de Pausanias, et se trouvent implicitement compris dans les expressions qu'il emploie. Les Spartiates qui avaient combattu aux Thermopyles étaient tous morts, à l'exception d'Aristodémus. Ce dernier se trouvait bien dans l'armée lacédémonienne, à Platée; mais il s'était déshonoré en ne partageant pas le sort de ses compagnons, et Pausanias ne pouvait en parler. Quant à la bataille de Salamine, à laquelle les Lacédémoniens avaient pris part, ce n'était point un combat de terre, où les ennemis auraient pu se mesurer individuellement, comme dans les mêlées qui décidaient, en ce temps, du succès des affaires; et les Spartiates n'y avaient pas acquis l'expérience de la manière de combattre des Perses et des moyens qu'il fallait employer pour les repousser. Les Athéniens étaient dans une position différente; la bataille de Marathon leur avait donné cette expérience, qui manquait aux Lacédémoniens: ainsi le discours de Pausanias ne présente aucune contradiction, surtout dans le sens que je lui donne.

12. (LI.) *Ce fut dans cet emplacement (l'île) qu'on arrêta de se rendre.* — Les observations de M. John Spencer Stanhope sur la

Topographie de la bataille de Platée, faite sur les lieux (a), et les réflexions dont M. Letronne a accompagné la notice qu'il a donnée de cet ouvrage (b), ont jeté un grand jour sur les difficultés que le texte d'Hérodote semblait présenter. Elles sont actuellement tout à fait résolues par la traduction que M. Letronne a donnée du principal passage dans l'extrait que je viens de citer ; et je vais enrichir ma note de ces observations.

L'Oëroë, dont il est question dans le récit d'Hérodote, est le nom d'une rivière qui descend du Cithéron, et non pas celui du terrain de l'île que l'armée grecque se proposait d'occuper. Cette rivière, distincte de l'Asope, tourne à l'ouest, en sortant du Cithéron, et va se jeter dans le golfe de Lépante, tandis que l'Asope se dirige à l'est, pour aller tomber dans le golfe de Négrepont. Près de sa source, l'Oëroë se divise en deux branches qui coulent séparément, à la distance de trois stades l'une de l'autre, et vont ensuite se réunir dans un seul canal : le terrain renfermé entre les deux branches, ou l'île, peut avoir deux mille quatre cents toises de long, et six cents dans sa plus grande largeur ; les Grecs devaient s'y rendre en quittant leur première position, dans le voisinage de la fontaine Gargaphie, et il avait, comme on voit, les dimensions convenables pour recevoir toute leur armée. La ville de Platée était très-voisine de cette île, et se trouvait, par conséquent, presque sur les bords de l'Oëroë, et non pas sur ceux de l'Asope, comme le représente la carte de M. Barbié du Bocage, dans l'Atlas du *Voyage d'Anacharsis*.

Tous ces faits topographiques se retrouvent très-clairement dans le texte d'Hérodote bien entendu et traduit littéralement, comme l'a fait M. Letronne ; il ne peut donc plus exister aucune difficulté sur le sens que l'on doit lui donner : M. Schweighæuser l'avait aussi parfaitement saisi dans sa version latine.

13. (LII.) *Et firent halte.* — Je n'ai point traduit, *et campèrent*, parce qu'il n'est pas ici question d'une position fixe, d'un camp ; mais seulement d'une halte que fait une troupe indécise, et qui ignore quel mouvement elle doit exécuter : la suite le prouve.

14. (LV.) *Voilà le caillou avec lequel je vote qu'on ne doit pas fuir devant l'étranger.* — A Sparte, les suffrages se donnaient avec de petites pierres, des cailloux : c'est à cet usage qu'Amompharète fait allusion.

15. (LIX.) *Ils s'empressèrent de faire lever les enseignes, et*

(a) *Topography illustrative of the Battle of Plataea*, etc.; London, 1817, in-8°, avec un Atlas.

(b) *Journal des Savants*, décembre 1817, page 720.

secondèrent le mouvement des Perses. — Les enseignes étaient placées, comme elles le sont encore chez les modernes, en avant des lignes du camp : on les levait lorsque la troupe se mettait en mouvement pour changer de position.

16. (LXII.) *Mais, outre qu'ils étaient mal armés.* — On a généralement traduit le mot ἀνοπλος, de l'original, par *armés à la légère* ; mais je crois qu'il faut rendre ici cette expression par *mal armés*, c'est-à-dire, portant des armes dont l'usage n'était pas commode, et vêtus d'une manière gênante pour les mouvements du soldat. Hérodote, dans le détail qu'il donne, au livre VII, ch. LXI, de l'armure des Perses, nous dit qu'ils portaient une cuirasse, une pique, l'arc et le carquois, un poignard, et, au lieu de boucliers, des gerrhes, dont ils se servaient comme d'une sorte de gabion, pour former une espèce de retranchement en avant de leur ligne. Ce sont des armes nombreuses, et l'on ne peut dire, d'après cela, qu'ils étaient armés à la légère ; mais ces armes étaient mal disposées. Lorsque le retranchement fait avec les gerrhes était renversé, les soldats, qui n'avaient pas d'autre bouclier, restaient tout à fait à découvert, et n'étaient plus en état de se défendre ; leur pique, courte, ne tenait pas l'ennemi à une distance suffisante ; l'arc et le carquois leur étaient inutiles quand il fallait combattre corps à corps ; enfin, ils ne portaient pas, à ce qu'il paraît, de casques, et se trouvaient ainsi exposés aux blessures les plus dangereuses. Tous ces défauts constituaient une mauvaise armure, une armure embarrassante, et souvent inutile, mais non pas une armure légère ; j'ai donc cru rendre le véritable sens de l'original en me servant de l'expression *mal armés*, qui me semble la seule convenable.

17. (LXIII.) *La forme de leurs vêtements, qui leur donnait le désavantage de combattre presque nus, contre des hommes couverts d'une armure complète.* — Voyez la note précédente. Il me paraît évident qu'Hérodote parle ici particulièrement de la coiffure des Perses, de la tiare qu'ils portaient dans les combats, au lieu du casque qui était une partie essentielle de l'armure des Grecs.

18. (LXX.) *Se mirent à piller la tente de Mardonius.* — La mort de Mardonius, les malheurs qui la suivirent, le pillage de ses richesses, les injures auxquelles ses restes eussent été exposés sans la générosité de Pausanias, comme on le verra plus bas (ch. LXIX) : toutes ces circonstances singulières étaient, aux yeux des Grecs, l'accomplissement de l'augure qu'ils avaient tiré de la réponse faite par Xerxès aux envoyés de Sparte, qui vinrent lui demander satisfaction de la mort de Léonidas (a) ; et c'est probablement à cet augure que se rapporte

(a) Voyez livre VIII, ch. CXIV, t. II, p. 379.

la pensée d'Hérodote, lorsqu'il dit, un peu plus haut (ch. LXIV), que la mort de Mardonius, *en accomplissant l'oracle*, vengea les Lacédémoniens de celle de Léonidas. Les anciens attachaient une grande importance à ces réponses imprévues, à ces rencontres fortuites de mots, où ils croyaient que les dieux manifestaient leurs desseins, en quelque sorte, malgré la volonté de celui qui articulait des paroles auxquelles il attachait une tout autre idée (a). Ils pouvaient donc considérer ces présages comme de véritables oracles. Cependant Plutarque fait rapporter la prédiction sur le sort de Mardonius à un oracle d'Amphiaraus (b). On a vu, effectivement, au livre VIII, ch. cxxxiii, que Mardonius, lorsqu'il était dans ses quartiers d'hiver, en Thessalie, avait envoyé consulter les principaux oracles de la Grèce; et il se pourrait faire, à la rigueur, que ce fût à l'une de ces réponses que la réflexion faite par Hérodote, au chapitre LXIV, s'appliquât. Toutefois, cette supposition me paraît moins fondée que celle qui fait rapporter les paroles de l'historien au présage tiré de la réponse de Xerxès. Mardonius aurait montré moins de confiance, s'il eût effectivement reçu d'un oracle aussi célèbre que celui d'Amphiaraus une réponse menaçante; et, d'ailleurs, Hérodote dit positivement, en parlant de ces consultations, qu'on ignorait quel en avait été l'objet (c).

19. (LXX.) *Les Lacédémoniens perdirent, en tout, quatre-vingt-onze citoyens de Sparte, tués dans le combat.* — Je crois que c'est ainsi qu'il convient de rendre la pensée d'Hérodote. Les Lacédémoniens, considérés en général, avaient perdu beaucoup plus de quatre-vingts hommes, puisqu'il est dit, plus haut (chapitre LXI), que, pendant l'inaction où l'armée fut obligée de rester, avant que les sacrifices fussent terminés, les Lacédémoniens se trouvaient accablés par les traits que lançaient sur eux les Perses, à l'abri de leurs gerrhes, mais la perte principale porta sur les Hilotes, beaucoup plus nombreux, puisqu'ils étaient sept pour un seul citoyen sous les armes : les historiens n'en parlent pas, et ne les comptent même pas parmi les morts.

20. (LXXVI.) *Roi de Sparte.* — Pausanias n'était pas roi de Sparte; il était seulement tuteur de Plistarque, fils de Léonidas, qui, après la mort de son père, à la bataille des Thermopyles, lui succéda, et devait exercer les fonctions de la royauté lorsqu'il aurait atteint l'âge fixé par les lois. La fille d'Hégétoride donnait à Pausanias le titre de roi par flatterie et pour exciter sa bienveillance.

(a) Voyez, plus bas, ch. xci, au sujet du nom d'Hégésistrate.

(b) Plutarch., *De Oraculorum Defectu*, t. VII, p. 623, édit. Reisk.

(c) Livre VIII, ch. cxxxiii, t. II, p. 387.

21. (LXXIX.) *Lampon, ayant entendu cette réponse, s'éloigna.* — La réponse de Pausanias est véritablement d'une grande beauté, et en même temps de la plus noble simplicité. Comment se peut-il que ce même Pausanias, dans la bouche de qui Hérodote met ces paroles admirables, ait si complètement démenti, par la suite, les principes qu'il professe ici? et comment celui à qui il suffisait, pour toute récompense, de plaire aux Spartiates, en ne disant et ne faisant rien que de juste et de religieux, trahit-il une patrie si vénérée, et cherche-t-il à renverser des institutions auxquelles il devait toute sa gloire?

22. (LXXXI.) *Ces prémices ôlées.* — M. Larcher n'a entendu ces prémices que d'un seul dixième de la valeur totale du butin; mais il me semble que l'historien parle de trois: un seul n'eût certainement pas suffi à la dépense de tous les monuments élevés par les Grecs en mémoire de la bataille de Platée. C'est, d'ailleurs, le sentiment de M. Schweighæuser, et M. Jacobi a entendu le texte de la même manière qui lui. J'ai suivi cette interprétation, qui me paraît parfaitement conforme et au texte et à la raison.

23. (LXXXI.) *Dix de tous les objets du butin.* — Je pense que c'est là le sens qu'il convient d'attacher à l'expression employée dans le texte. Si l'on eût donné à Pausanias un dixième de tout le butin, c'eût été le traiter comme on avait traité les dieux; et cela n'était point dans le système religieux des Grecs; mais assigner au chef de l'armée dix de tous les objets précieux recueillis, c'était une récompense convenable, et digne des services que Pausanias venait de rendre. Enfin, il me semble que s'il n'eût été question que d'un dixième du tout, Hérodote se serait borné à se servir des mêmes termes qu'il venait d'employer en parlant des dixièmes réservés aux dieux, et ne serait point entré dans le détail de la part attribuée à Pausanias. Cette explication que donne l'historien lui-même prouve du moins dans mon opinion, que le sens que j'ai adopté est réellement celui du texte.

24. (LXXXV.) *Les Irènes.* — C'était le nom que les jeunes gens portaient à Lacédémone. (Plutarque, *Vie de Lycurgue*, page 200. Tome I, édit. Reisk.) On lisait autrefois dans le texte : ἱρέας, *les prêtres*; mais cette faute a été corrigée par M. Weisseling. Il a substitué à cette leçon, le mot ἱρέων, ou εἰρέων, avec d'autant plus de raison que dans le glossaire grec d'Hérodote, le mot εἶρην se trouve comme appartenant au livre IX, et que l'on ne connaît pas d'autre passage de ce livre, si ce n'est celui-ci, auquel il puisse se rapporter.

25. (XCII.) *A peine eut-il cessé de parler, qu'il joignit l'effet aux paroles.* — Je suis ici l'ancienne leçon que M. Schweighæuser a conservée dans le texte, au lieu de la correction qu'il propose dans ses

notes. M. Letronne a parfaitement démontré que cette correction était inutile, et que le sens est très-clair, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à aucun changement (a).

26. (XCVI.) *Les Calames*. — Les Roseaux. C'était probablement le nom de la côte de l'île de Samos, remarquable par la quantité de roseaux qui y croissait. Il y avait dans cette île un temple consacré à Vénus, dans les roseaux ou dans les marais (b).

27. (XCVIII.) *Les échelles*. — On nommait ainsi, chez les Grecs, une sorte de pont-levis qui s'abaissait et se levait à volonté. Il servait à monter dans le navire, ou pour en descendre; et probablement on l'employait encore, dans les combats, pour passer d'un vaisseau dans un autre quand on l'avait abordé et saisi avec les crocs destinés à cet usage (c).

28. (C.) *Il est possible que la nouvelle de la victoire remportée en Béotie fût arrivée en Asie par quelque voie surnaturelle pour animer le courage des Grecs et leur inspirer plus d'audace dans le danger*. — Il est évident que cette nouvelle, répandue si à propos, fut une ruse de guerre très-adroite employée par les généraux de la flotte grecque; mais Hérodote, qui était éminemment religieux, l'envisage du côté merveilleux, et ne trouve pas extraordinaire, du moment où il est convaincu que les dieux se mêlent des affaires humaines, qu'ils aient, dans une occasion si importante, donné une preuve de l'intérêt qu'ils prenaient aux affaires des Grecs. Dans cette opinion, que M. Larcher reproche à notre historien, je ne vois ni plus de faiblesse d'esprit, ni plus de superstition, que dans les nombreux passages où il émet les mêmes idées.

29. (CXII.) *Amestris, qui avait fait enlever la femme de Masisès, la faisait cruellement mutiler*. — Quelques savants ont prétendu que cette Amestris, femme de Xerxès, était la même que l'Esther des livres hébreux (d). A ne considérer que la ressemblance des caractères et le penchant à la cruauté que l'une et l'autre ont montré, suivant leurs historiens, il serait, je l'avoue, permis de les confondre. L'Esther des livres hébreux est aussi méchante, aussi barbare, aussi implacable que l'Amestris d'Hérodote (e), et le Xerxès de ce dernier

(a) Voyez la Notice de M. Letronne, sur l'édition d'Hérodote de M. Schweighæuser, *Journal des Savants*, janvier 1817 p. 44.

(b) Athénée, *Deipnosoph.*, lib. XIII, ch. IV, p. 672.

(c) Pollux, *Onomasticon*, lib. I, segm. 93, pag. 64.

(d) Scalliger, *Emendatio temporum*, lib. VI.

(e) Itaque percusserunt Judæi inimicos suos plaga magna, et occiderunt eos, reddentes eis quod sibi paraverant facere.

ne joue pas ici un plus beau rôle que l'Assuérus des Hébreux. Ainsi, il ne serait pas étonnant que quelque Juif eût mis une partie des aventures d'Amestris sur le compte d'une Juive, par amour-propre national. Au surplus, la question est aussi difficile que peu importante à résoudre; mais, qu'il y a loin, dans tous les cas, de l'Esther de Racine à celle de la Bible! Et par quelle singulière destinée le nom d'une femme sanguinaire, et qui devrait être voué à l'exécration, se trouve-t-il honoré, et, en quelque sorte, immortalisé par le talent du poète?

30. (CXIX.) *A Plistore, dieu de leur pays.* — Cette divinité des Thraces est tout à fait inconnue. Je ferai seulement observer que ce nom de Plistore est bien de forme grecque, et que l'on peut encore en tirer une preuve que la langue des Pélasges et des anciens Grecs sortait du tronc que M. Adelung a nommé Thracique, et d'où il fait dériver les langues de la Grèce. Cette dernière observation fournit donc un nouvel appui aux remarques que j'ai faites sur ce sujet, dans les notes 22 du livre I, 6 du livre IV, et 9 du livre IX.

In tantum ut etiam in Susam quingentos viros interficerent, extra decem filios Aman.

Statimque numerus eorum qui occisi erant in Susam ad regem relatus est.

Qui dixit Reginæ : In urbe Susam interfecerunt Judæi quingentos viros et alios decem filios Aman; quantum putas eos exercere cædem in universis provinciis? Quid ultra postulas, et quid vis ut fieri jubeam?

Cui illa respondit : Si Regi placet, detur potestas Judæis, ut sicut fecerunt hodie in Susam, sic et cras faciant, et decem filii Aman in patibulis suspendantur.

Præcepitque rex ut ita fieret.

.... In tantum ut septuaginta quinque millia occisorum implerentur, etc.

(*Esther*, cap. IX, v. 5, 6, 11, 12, 13, 14, 16.)

DISSERTATION

SUR

LA NAISSANCE ET LA VIE D'HOMÈRE

PAR HÉRODOTE D'HALICARNASSE.

I. Hérodote d'Halicarnasse a recueilli ce qui suit sur la naissance et la vie d'Homère, après avoir mis tous ses soins à reconnaître la vérité (1).

Lorsque la ville de Cyme (2), en Æolie, fut bâtie, diverses familles grecques vinrent s'y établir, et, entre autres, plusieurs habitants de la ville de Magnésie, parmi lesquels se trouvait Mélanopus, fils d'Ithagène, et petit-fils de Crithon, homme dont la fortune médiocre suffisait à peine à son existence. Ce Mélanopus épousa, dans Cyme, la fille d'Omirète, et en eut un enfant du sexe féminin, auquel il donna le nom de Crithéis. Mélanopus et sa femme étant morts, leur fille fut confiée à un de leurs amis, nommé Cléanax, Argien d'origine.

II. Dans la suite, la jeune fille, ayant eu un commerce secret avec un homme, devint grosse : elle parvint, dans le commencement, à cacher sa faute ; mais Cléanax l'ayant enfin découverte, il se montra très-irrité. Il appela donc Crithéis en particulier, lui adressa de vifs reproches, et, après lui avoir fait sentir qu'elle allait être infailliblement déshonorée parmi ses concitoyens, il prit, à son égard, la résolution que je vais rapporter. Les habitants de Cyme bâtissaient en ce temps une ville dans le fond du golfe d'Hermus, et Thésée lui avait donné le nom de Smyrne, de celui

de sa femme , Smyrné (3), dont il voulait conserver la mémoire. Ce Thésée était du nombre des premiers Thessaliens qui fondèrent la ville de Cyme ; il descendait d'Eumélus, fils d'Admète, et jouissait d'une grande fortune. Ce fut dans cette nouvelle ville que Cléanax envoya Crithéis, près de l'un de ses anciens amis, Isménias, de Béotie, qui se trouvait du nombre des citoyens de Cyme désignés pour faire partie de la colonie envoyée à Smyrne.

III. Quelque temps après , Crithéis, qui approchait alors du terme de sa grossesse, étant allée, avec plusieurs autres femmes, à une fête que l'on célébrait sur les rives du fleuve Mèles, accoucha d'Homère, qui vint au monde non pas aveugle, comme on le croit, mais parfaitement doué du sens de la vue : sa mère lui donna le nom de Mélésigène, de celui du fleuve près duquel il était né. Jusque-là Crithéis avait vécu chez Isménias; mais elle en sortit par la suite, et, réduite à pourvoir à son entretien et à celui de son enfant sur le produit du travail de ses mains, elle cherchait à se procurer de l'ouvrage pour pouvoir élever le plus aisément son fils.

IV. Vers cette époque vivait à Smyrne un certain Phémios, qui enseignait aux enfants de la ville les lettres et les autres parties de la musique dans toute leur étendue (4). Ce Phémios prit à ses gages Crithéis, et l'employait à travailler les laines qu'il recevait en paiement de ses leçons. Crithéis, qui exécutait ces ouvrages avec habileté, et se conduisait en même temps d'une manière très-réservée, finit par toucher le cœur de Phémios. Il lui proposa donc de l'épouser et d'adopter son fils, qui, élevé et instruit par lui, ne pouvait manquer de devenir un homme distingué. Ce fut entre autres motifs mis en avant, pour décider la mère, celui qu'il fit le plus valoir. Il avait, d'ailleurs, déjà observé que l'enfant, heureusement né, était doué d'admirables dispositions. Enfin, il sut déterminer Crithéis à donner son consentement à tout.

V. L'enfant, d'un naturel excellent, et devenu l'objet de l'affection de Phémios, qui prit un soin particulier de son édu-

cation, dépassa bientôt tous ses compagnons d'études; et, lorsque, avec le temps, il eut atteint l'âge viril, il n'était point inférieur en connaissances à son maître lui-même. Phémios mourut, laissant tous ses biens à son fils adoptif, et Crithéis suivit, peu de temps après, son mari au tombeau. Mélésigène, succédant à Phémios, se mit à la tête de l'école, et, livré entièrement à ses moyens personnels, il obtint une grande considération, non-seulement parmi ses concitoyens, mais encore parmi les étrangers qui passaient à Smyrne. Cette ville alors était un marché célèbre, et il s'y faisait un commerce considérable des grains que produisent en abondance les contrées voisines. Tous les étrangers, que ce commerce y attirait, après avoir terminé leurs affaires, s'empressaient d'aller assister aux leçons de Mélésigène.

VI. Au nombre de ces auditeurs se trouva un capitaine de navire, nommé Mentès, qui était venu de la côte de Leucade pour acheter des grains à Smyrne. Le navire qu'il montait lui appartenait; et, pour le temps où il vivait, Mentès était un homme instruit, ayant acquis par ses recherches un grand nombre de connaissances. Il engagea Mélésigène à quitter l'école de Smyrne pour s'embarquer sur son vaisseau, et lui offrit de pourvoir à tous ses besoins au moyen d'un salaire convenu. Pour le persuader, il lui fit surtout sentir combien, jeune encore il trouverait d'avantages à parcourir et à observer des villes et des régions nouvelles. Ces motifs déterminèrent, je le pense du moins, Mélésigène; mais peut-être plus encore, le désir qu'il avait de s'appliquer exclusivement à la poésie, dont le goût commençait à se développer en lui : il renonça donc à son école, et s'embarqua avec Mentès. Partout où ils s'arrêtèrent, il examina le pays avec soin, étendit à tout ses observations; et l'on croit même qu'il eut soin de les consigner dans des commentaires écrits de sa main (3).

VII. En revenant d'un voyage qu'ils avaient fait dans la Tyrsénie et dans l'Ibérie (6), ils abordèrent à Ithaque. Tandis qu'ils se trouvaient dans cette île, Mélésigène, déjà attaqué d'un mal d'yeux, en devint plus sérieusement affligé; et, comme il avait un pressant besoin des secours de la médecine,

cine, Mentès, que ses affaires appelaient à Leucade, fut obligé de le laisser chez un de ses amis habitant d'Ithaque, qui se nommait Mentor, fils d'Alcinoüs. Mentès lui recommanda Mélésgène, et le pria d'en avoir soin jusqu'au moment où, de retour de son voyage, il pourrait le reprendre avec lui. Mentor, qui, non-seulement jouissait d'une grande aisance, mais qui était encore distingué chez tous ses concitoyens par son exacte probité et son empressement à remplir tous les devoirs de l'hospitalité, répondit à la confiance de son ami. Mélésgène fut traité pendant sa maladie avec une attention extrême; et c'est dans son séjour à Ithaque, qu'il eut l'occasion de faire beaucoup de recherches sur Ulysse. Les habitants prétendent aussi que c'est alors qu'il devint aveugle; mais je crois pouvoir affirmer qu'il guérit, au contraire, et que ce fut par la suite, et lorsqu'il demeurait à Colophon, qu'il perdit la vue. Les habitants de cette dernière ville sont entièrement d'accord avec moi sur ce fait.

VIII. Mentès, à son retour de Leucade, rejoignit à Ithaque Mélésgène, et ils continuèrent longtemps à naviguer ensemble. Arrivés à Colophon, Mélésgène éprouva une nouvelle attaque de son mal d'yeux, et, n'ayant pas pu échapper aux suites de cette infirmité, perdit enfin la vue. Devenu ainsi tout à fait aveugle, il quitta Colophon pour retourner à Smyrne, où il s'adonna entièrement à la poésie.

IX. Mais bientôt, ne trouvant plus dans cette ville aucune ressource pour vivre, il prit le parti de la quitter pour se retirer à Cyme. Comme il s'y rendait, en traversant la plaine de l'Hermus, il arriva à Néontychos (*), colonie de Cyme, bâtie huit ans après la fondation de sa métropole: et c'est dit-on à Néontychos, que, se trouvant dans l'atelier d'un ouvrier en cuir, il récita ses premiers vers; il s'y exprimait ainsi:

« Respectez celui qui n'a pas d'asile, et donnez-lui l'hospitalité, ô vous qui habitez la ville élevée, aimable fille de Cyme (**), vous qui vivez au pied du mont Sardène que

(*) Mur nouveau, nouvelle bâtisse.

(**) Néontychos, colonie de Cyme, fille de Cyme, en langage poétique.

« couronne une épaisse forêt, et qui buvez l'ambroisie des
« ondes de l'Hermus au cours torrentueux, fleuve que Ju-
« piter lui-même a créé. »

Le Sardène est une montagne qui domine l'Hermus et la ville de Néontychos.

Celui auquel ces vers s'adressaient ne put, en les entendant, se refuser à recevoir chez lui l'infortuné qui les récitait, et, prenant pitié d'un aveugle qui implorait son secours, lui offrit de partager ce qu'il possédait. Lorsque Mélésgène fut assis dans l'atelier où se trouvaient quelques citoyens de la ville, il leur récita plusieurs morceaux, entre autres, un poème qui avait pour titre : l'Invasion de Thèbes, par Amphiaräus, et divers hymnes en l'honneur des dieux ; ayant ensuite donné son avis sur d'autres poésies récitées par les assistants, il excita parmi tous ceux qui l'entendaient une très-grande admiration.

X. Tant que Mélésgène demeura à Néontychos, son talent pour la poésie assura sa subsistance. Les habitants de cette ville montrent encore, de mon temps, la place où il s'asséyait pour réciter ces vers, et ont ce lieu en grande vénération. On y voit un peuplier qui, suivant une tradition populaire, n'a commencé à croître qu'au moment de l'arrivée du poète.

XI. Mais devenu avec le temps plus pauvre, et ne trouvant qu'avec peine à gagner sa nourriture, Mélésgène voulut se rendre à Cyme dans l'espoir d'y trouver une meilleure existence. Au moment de se mettre en route il récita des vers où il manifesta son dessein :

« Puissent mes pieds me porter promptement dans la
« ville qu'habitent ces hommes vénérables qui ont à la fois
« un cœur sensible et un esprit pénétrant. »

Il partit, en effet, de Néontychos pour se rendre à Cyme, et, prenant le chemin le plus facile, passa par Larisse, où, selon ce que rapportent les habitants de Cyme, il fit, à la demande des gendres de Midas, fils de Gordius, l'inscription en vers qui se lit encore sur une des colonnes du monument sépulcral consacré à ce roi (7) ; la voici :

« Vierge d'airain, je suis assise sur le tombeau de Midas :

« tant que l'eau conservera sa fluidité, que les arbres élevés
« atteindront leur parfaite croissance, que le soleil sortant
« de l'orient brillera dans les cieux, et que la lune éclairera
« les nuits; tant que les fleuves couleront entraînés dans
« leur pente, et que la mer baignera ses rivages, immobile
« sur ce monument mouillé de tant de larmes, j'annoncerai
« au voyageur que Midas repose ici. »

XII. Mélésigène, arrivé à Cyme, fut admis dans l'assemblée des anciens; il y récita ses poèmes, et charma, par ses vers, tous ceux qui, en l'écoutant, ne pouvaient se lasser de l'admirer. Lorsqu'il s'aperçut que les habitants de la ville étaient sensibles à la poésie, et qu'il ne manquait jamais d'auditeurs, il s'engagea, à condition que les citoyens de Cyme se chargeraient de pourvoir à sa subsistance aux dépens du trésor public, de rendre leur ville la plus célèbre de toutes celles du monde. Ceux qui entendirent cette proposition y consentirent volontiers; mais en même temps ils conseillèrent à Mélésigène d'aller au sénat de la ville et d'y expliquer ses offres en présence des sénateurs, près desquels ils lui promirent leur appui. Mélésigène suivit ce conseil, et, pour être introduit dans le sénat lorsqu'il serait assemblé s'adressa à l'un des sénateurs préposés à ce soin, qui le fit entrer au moment convenable. Debout au milieu de l'assemblée, et dans les mêmes termes qu'il avait employés devant les réunions de citoyens où il récitait ses vers, Mélésigène exposa la demande qu'il faisait d'être nourri aux dépens du public, et, cela dit, se retira.

XIII. Le sénat se mit à délibérer sur ce qu'il convenait de répondre, et celui qui venait d'introduire Mélésigène était, ainsi que tous ceux qui avaient souvent entendu ses vers, d'avis d'admettre sa demande. Un seul sénateur se déclara contre cette proposition, et entre autres raisons il prétendit que si la ville se chargeait ainsi de nourrir tous les *homères* (*), elle serait bientôt surchargée d'une population aussi nombreuse qu'inutile. C'est de l'expression employée par ce sénateur

(*) Aveugles. Voyez la note 8.

teur, que Mélésgène, à qui elle rappelait son malheur, prit le nom d'Homère en usage parmi les habitants de Cyme, pour désigner un aveugle, et que les étrangers lui ont conservé quand ils parlent de lui (8).

XIV. Cependant l'archonte ayant été également d'avis que la ville ne devait pas se charger de nourrir Homère, le reste du sénat se rangea de cette opinion. Un des sénateurs alla donc trouver le poète, et, s'étant assis à ses côtés, lui fit part des motifs qui avaient déterminé le magistrat à rejeter sa demande. Homère, après les avoir écoutés, récita des vers où il déplore son infortune en ces termes :

« A quel funeste sort Jupiter, père des dieux, m'a-t-il li-
 « vré ! Assis sur les genoux d'une mère vénérable j'ai sucé
 « son lait dans cette ville, que les habitants du Phricon (*),
 « célèbres par leurs coursiers, et qui, revêtus d'armes puis-
 « santes, ne craignent pas de se jeter au milieu des fureurs
 « de la guerre, ont bâtie d'après les conseils du grand Ju-
 « piter dans cette respectable Smyrne d'Æolie, dont les ri-
 « vages sont baignés par les flots de la mer, et qui voit ses
 « campagnes arrosées des eaux du Mélès sacré. Arrivé dans
 « les lieux où je me trouve aujourd'hui (**), j'y conduisais les
 « filles aimables de Jupiter, les doctes vierges, jaloux d'as-
 « surer une gloire immortelle à la ville, et de rendre son
 « territoire à jamais célèbre ; mais, que dis-je (9) ? ses ha-
 « bitants, dans leur démence, ont refusé d'entendre la voix
 « divine des Muses. Qu'ils en soient punis ; que rien ne
 « les mette à l'abri des peines auxquelles n'échappera pas
 « quiconque, insultant à ma misère, a médité ma ruine !
 « Cependant je saurai d'une âme ferme supporter le destin
 « auquel les dieux m'ont condamné en naissant. Déjà mes
 « pieds impatients m'entraînent loin des murs de cette ville
 « sacrée ; une noble résolution m'anime, tout malheureux
 « que je suis, et je vais chercher un asile chez un autre
 « peuple. »

(*) Montagne près des Thermopyles. Voyez la note 2.

(**) A Cyme.

XV. En prononçant ces vers, Homère partit de Cyme, après avoir, dans ses imprécations contre les habitants, demandé aux dieux que jamais la ville ne donnât le jour à un poète digne de quelque renommée, et qui pût faire la gloire de sa patrie. Arrivé dans Phocée, il continua, comme il avait fait à Cyme, à gagner sa vie en allant s'asseoir au milieu des réunions de citoyens, où il récitait ses poèmes. Dans ce temps, vivait à Phocée un certain Thestoride, qui montrait les lettres aux enfants de la ville. Cet homme, d'ailleurs peu estimable, ayant reconnu tout le mérite des poésies d'Homère, alla le trouver, et s'engagea envers lui à fournir à sa subsistance, à condition que le poète lui donnerait à transcrire les vers qu'il avait déjà composés, et continuerait à lui dicter ceux qu'il ferait encore par la suite.

XVI. Homère réduit à une extrême indigence, et qui avait un pressant besoin de secours, crut devoir accepter cette proposition, et alla vivre chez Thestoride où il composa le poème connu sous le nom de sa petite *Iliade* (10), dont voici le début :

« Je chante Ilion et les campagnes de la Dardanie, célèbres par les coursiers qu'elles nourrissent; lieux illustrés par le sang qu'ont versé les Grecs, serviteurs du dieu de la guerre. »

Les Phocéens disent aussi qu'il composa chez eux sa Phocaïde (11).

Thestoride ayant écrit sous la dictée d'Homère ce dernier poème, et plusieurs autres, quitta Phocée pour aller les vendre. Homère, envers lequel il manquait ainsi à tous ses engagements, lui adressa un distique qui renferme cette pensée :

« Thestoride, de toutes les choses impénétrables à l'intelligence humaine, la plus impénétrable est le cœur des hommes. »

Quoi qu'il en soit, Thestoride étant parti de Phocée, se rendit dans l'île de Chio, où il éleva une école; il y produisit comme siens les vers qu'il s'était procurés, et en tira beaucoup de gloire et non moins de profit. Quant à Homère, il

resta dans Phocée, où il se remit à gagner sa vie de la même manière, en récitant des vers.

XVII. Par la suite, des marchands de Chio arrivèrent à Phocée, et Homère ayant, en leur présence, récité des vers qu'ils avaient déjà entendus de la bouche de Thestoride, ils déclarèrent que le chef d'une école de grammaire établie à Chio donnait ces vers comme de lui, et en avait reçu de grands éloges. Homère comprit aisément que celui dont parlaient les marchands ne pouvait être que Thestoride; et il voulut, sans perdre de temps, se rendre à Chio. Dès qu'il se fut décidé à faire ce voyage, il s'empressa de descendre au port; mais comme il n'y trouva pas de bâtiment destiné pour Chio et seulement un navire prêt à mettre à la voile pour aller chercher du bois à Erythrée, il crut devoir en profiter et se rendre à sa destination en passant par cette ville. Il s'approcha donc des matelots, qui, séduits par ses caresses, et les raisons qu'il employa pour les déterminer à le prendre à leur bord, finirent par y consentir, et le firent monter dans leur vaisseau. Homère, touché de reconnaissance, donna aux matelots de grandes louanges; et lorsqu'il fut assis sur le banc, il leur récita des vers où il invoquait pour eux la faveur des dieux :

« Écoute mes vœux, ô puissant Neptune! dont le trident
« ébranle la terre. Toi qui règnes sur les champs de l'Hélicon,
« où jaunissent les moissons, donne-nous un vent favorable,
« et accorde aux matelots qui gouvernent ce navire, où ils
« m'ont généreusement reçu, de retourner dans leur patrie
« après un heureux voyage. Accorde-moi aussi d'aborder
« le rivage fortuné que dominant les cimes du Mimas,
« et fais que je puisse y trouver des hommes pieux des hom-
« mes qui respectent le malheur. Permets surtout que je
« puisse me venger de celui qui, trompant ma confiance,
« viola les droits de l'hôte qu'il avait admis à sa table, et
« fut impie envers Jupiter, garant de l'hospitalité. »

XVIII. Lorsqu'à la suite d'une heureuse navigation ils eurent atteint la côte d'Erythrée, Homère passa le reste de la journée dans le navire où il était embarqué; mais le lende-

main ayant demandé qu'un des matelots voulût bien le mener à la ville celui d'entre eux qui fut désigné l'y conduisit. En approchant de cette ville, qui est située sur un terrain montueux et pénible à gravir, Homère, dans les vers qu'il récita se plaint ainsi de la difficulté du chemin.

« Terre sacrée, abondante en biens, tu répands tes largesses sur ceux qu'il te plaît de favoriser, mais que tu es âpre et difficile pour ceux qui ont mérité ta colère ! »

Arrivé à Érythrée, il s'informait si l'on voudrait le recevoir sur un vaisseau pour le transporter dans l'île de Chio, lorsqu'un habitant de la ville, qui l'avait connu à Phocée, s'avança vers lui, et l'ayant salué, s'offrit à l'aider dans la recherche qu'il faisait d'un bâtiment destiné pour cette île.

XIX. Comme il ne s'en trouva point dans le port, Homère et son guide se rendirent au rivage, où les barques de pêcheurs ont coutume de se ranger, et le hasard voulut qu'ils en trouvassent une prête à mettre à la voile pour Chio; mais les matelots, quelques instances que l'on fit auprès d'eux, ne voulurent point consentir à prendre à leur bord Homère, qui leur adressa des vers dans lesquels il se plaint de leur refus :

« O mariniers, qui traversez les mers, hommes plus cruels
« que la triste Até (*), vous qui, semblables au maigre plongeon, mendiez sur les flots une chétive existence, soyez
« pieux et vénérez Jupiter, garant de l'hospitalité; car la
« vengeance de ce dieu est redoutable pour celui qui l'offense. »

Mais les matelots, inflexibles, avaient déjà mis à la voile. A peine ils avaient gagné le large, qu'un vent contraire s'élevant élevé les obligea de retourner au lieu qu'ils venaient de quitter, où ils virent Homère encore assis sur la plage que baignaient les vagues. Quand il sut que la barque était revenue, il s'adressa de nouveau à l'équipage, et lui dit :
« O voyageurs! sans doute un vent contraire vous aura surpris; mais recevez-moi maintenant dans votre barque, et

(*) Déesse du chagrin, de la douleur.

« vous aurez une heureuse navigation. » Les matelots, qui probablement se repentaient de ne l'avoir pas accueilli la première fois, lui répondirent qu'ils ne le laisseraient pas à terre s'il voulait encore entreprendre le voyage avec eux. et le firent entrer dans la barque. Lorsqu'il y fut placé, les matelots la remirent en mer, et, s'étant éloignés, atteignirent bientôt les côtes de l'île de Chio.

XX. En y abordant, les pêcheurs s'occupèrent de leurs travaux, et Homère, qu'ils avaient débarqué, passa la nuit sur le rivage. Quand le jour parut, il se mit en marche, et, s'étant égaré, il arriva dans un lieu appelé Pitys (*), où il se coucha sous un pin. Tandis qu'il dormait, un des fruits de cet arbre (les uns nomment ce fruit strobile, les autres cône) (12), tomba sur lui, et donna à Homère l'occasion de faire des vers où il se plaint en ces termes de l'arbre qui l'avait maltraité :

« Un autre pin, et tout à fait différent de toi, porte, sur
 « les sommets de l'Ida, agités sans cesse par les vents, des
 « fruits bien meilleurs que les tiens. Il s'élève dans ces lieux
 « où les mortels, habitants de la terre, iront, à l'avenir, cher-
 « cher le fer consacré au dieu Mars, et que les industriels
 « habitants de Cébrenie y recueilleront. »

C'est, en effet, vers cette époque que les habitants de Cyme se préparaient à bâtir, dans l'Ida le village de Cébrenie où l'on travaille aujourd'hui le fer, tiré du sein de cette montagne.

XXI. Homère s'étant levé, après avoir prononcé ces vers, se remit en route, et s'avancait, guidé par les cris d'un troupeau de chèvres paissant aux environs, lorsqu'il se sentit attaqué par les chiens de garde, qui se jetèrent sur lui avec d'horribles hurlements. Le berger (il se nommait Glaucus) accourut en toute hâte aux cris du voyageur, rappela ses chiens, et après les avoir écartés, s'arrêta quelque temps frappé de surprise, et ne sachant expliquer comment un aveugle avait pu parvenir seul jusque dans ce lieu : enfin, s'adressant à

(*) Le pin : probablement un lieu planté de pins.

Homère, il lui fit diverses questions, lui demanda ce qu'il cherchait, quels étaient ses besoins, et comment il était venu dans ces lieux inhabités, où aucun sentier n'était tracé. Homère satisfait à tout, et en racontant ce qu'il avait déjà souffert, excita la pitié de Glaucus dont le cœur, à ce qu'il paraît, n'était point insensible. Le pâtre ayant donc accueilli Homère, le conduisit dans sa demeure, où, après avoir allumé du feu et préparé des aliments, il invita son hôte à prendre quelque nourriture.

XXII. Mais les chiens, qui n'avaient point encore reçu leur pitance, s'étant mis à aboyer, comme ces animaux le font ordinairement près de ceux qu'ils voient manger, pour en obtenir quelques morceaux, Homère, importuné et inquiet de leurs cris, prononça, en se tournant vers Glaucus, des vers où il s'exprimait ainsi :

« Cher Glaucus (13), écoute, je te prie, mon conseil, et fais
« ce que je vais te dire. Commence par donner à tes chiens
« impatients leur nourriture ordinaire, en dehors de ta maison, et qu'ils y restent. Ils y seront plus à portée d'entendre, au moindre bruit ou le voleur ou la bête sauvage
« qui s'avancerait vers l'enceinte où tu renfermes ton troupeau. »

En écoutant les vers qu'Homère venait de lui réciter, Glaucus, saisi d'admiration, commença par suivre le conseil qu'on lui donnait. Ils se mirent ensuite à souper, et pendant le repas, la conversation s'étant établie entre eux, Homère surprit encore bien davantage le berger en racontant l'histoire de ses voyages, et en faisant la description des villes qu'il avait vues; enfin, l'heure s'avancant, ils se retirèrent l'un et l'autre pour prendre quelque repos.

XXIII. Le lendemain, Glaucus se décida à se rendre près de son maître pour lui annoncer la rencontre qu'il avait faite. Il donna donc le soin de ses chèvres à l'un de ses compagnons d'esclavage, et, laissant Homère dans sa cabane, après l'avoir assuré qu'il reviendrait sous peu, il partit. Glaucus, arrivé à Bolisse, ville dont sa demeure était peu éloignée, rendit compte à son maître de l'arrivée d'Homère, de

la surprise que cette rencontre lui avait causée, et finit par demander ce qu'il devait faire de son hôte. Le maître assez mécontent de la nouvelle qu'on lui donnait, fit quelques reproches à Glaucus sur son peu de prudence, et le blâma d'avoir accueilli si facilement un homme infirme qu'il fallait actuellement nourrir; mais il ordonna néanmoins de le lui amener.

XXIV. Le berger, de retour, instruisit Homère de tout ce qui s'était passé, l'engagea à partir, et lui fit espérer qu'il se trouverait bien d'une telle résolution. Homère s'étant déterminé à suivre cet avis, Glaucus le conduisit près de son maître, qui, après avoir conversé avec ce nouvel hôte, reconnaissant bientôt en lui un grand talent uni à un vaste savoir, l'engagea à rester dans sa maison, pour y suivre l'éducation de ses enfants. L'habitant de Chio en avait plusieurs, qui étaient dans leur première jeunesse, et il conçut le dessein de les remettre entre les mains d'Homère, pour les élever. Cette proposition ayant été acceptée, Homère se fixa dans l'île de Chio, et y composa, pendant son séjour à Bologne, les *Cercopes*, la *Batrachomyomachie*, les *Épicichlides* ainsi que tous ses autres poèmes du genre comique (14), et acquit, comme poète, une grande célébrité dans toute la ville. Thestoride, informé de son arrivée, s'était empressé de quitter l'île de Chio.

XXV. Dans la suite, Homère ayant prié l'habitant chez lequel il vivait de le conduire dans la ville de Chio, Homère obtint la permission d'y rester à demeure, et s'y adonna entièrement à l'éducation des enfants, auxquels il apprenait à composer des vers. Les citoyens de Chio, frappés de ses talents, concurent pour lui beaucoup d'estime; enfin, étant parvenu à s'assurer une honnête existence, il se maria, et eut de la femme qu'il épousa deux filles; l'une mourut sans avoir été mariée, l'autre épousa un habitant de Chio.

XXVI. Dans ses divers poèmes, Homère a saisi l'occasion de témoigner sa reconnaissance à ses bienfaiteurs, et en premier lieu à Mentor d'Ithaque, qui l'avait soigné, lorsque,

affligé de son mal d'yeux, il fut obligé de séjourner dans cette île. Il donna, dans l'*Odyssée*, le nom de Mentor au compagnon d'Ulysse; et c'est à ce même personnage qu'il fait confier par Ulysse, partant pour Troie, le soin de sa maison comme au plus vertueux et au plus intègre de tous les habitants d'Ithaque; enfin, il le traite encore plus honorablement dans la suite, lorsqu'il fait prendre à Minerve sa figure toutes les fois qu'elle veut converser avec quelque mortel. Homère paye aussi, dans le même poëme, un tribut de reconnaissance à Phémios, son maître, pour les soins et l'éducation qu'il en avait reçus, en lui consacrant les vers où il dit (*).

« Le héraut remit alors une lyre magnifique entre les
« mains de Phémios, qui l'emporte sur tous les mortels dans
« l'art du chant (15). »

Ensuite, quand il ajoute :

« Et Phémios, pressant de ses doigts les cordes de la lyre
« préluda à ses chants mélodieux. »

Ailleurs, pour rappeler le souvenir du pilote Mentès, avec lequel il avait navigué et visité tant de villes et de contrées diverses, Homère place son nom dans les vers où il fait dire à un pilote (*) :

« Je m'honore du nom de Mentès, fils du valeureux An-
« chiale; je commande aux Taphiens, passionnés pour la
« navigation (16). »

Enfin, il n'a pas même négligé de témoigner sa gratitude à l'ouvrier en cuir Tychius, qui le reçut à Néontychos et lui donna un asile dans sa maison : Homère a su introduire honorablement son nom dans les vers de l'*Iliade* où il dit (**):

« Ajax s'approche : il porte un bouclier qui, semblable à
« une vaste tour, est tout en airain, recouvert de sept peaux
« de bœuf, et que fabriqua pour lui Tychius, citoyen d'Hylé,
« célèbre ouvrier qu'aucun autre n'égale dans l'art de tailler
« le cuir (17). »

XXVII. Homère acquit ainsi, par ses poésies, une grande

(*) *Odyssée*, livre I, vers 153.

(*) *Odyssée*, livre I, vers 180 et 181.

(**) *Iliade*, livre VII, vers 219.

célébrité dans toute l'Ionie ; et bientôt sa gloire s'étant répandue dans la Grèce, elle appela à Chio un grand nombre de ses admirateurs. Ils l'engagèrent même à se rendre en Grèce ; et il céda d'autant plus facilement à leurs instances, qu'il avait un vif désir de faire ce voyage.

XXVIII. Mais, avant de partir, ayant réfléchi qu'il avait fait souvent un éloge pompeux d'Argos, sans en avoir agi de même à l'égard d'Athènes, il répara cet oubli en insérant dans sa grande *Iliade* un éloge magnifique d'Érechthée ; il se trouve dans plusieurs vers du catalogue des vaisseaux, où le poète dit, en parlant des Athéniens :

« C'est la tribu de ce grand Érechthée, nourri jadis par
« Minerve même, et qui avait reçu le jour de la Terre fé-
« conde (*). »

Il fait aussi, un peu plus bas, l'éloge de leur chef, Ménésthée, qu'il célèbre comme le plus habile à ranger en bataille les troupes à pied et à cheval (**):

« Ménésthée, fils de Pétée, est leur chef : nul des mortels
« habitants de la terre ne peut lui être comparé dans la
« science de disposer en bataille les chevaux et les combat-
« tants qui portent le bouclier (18). »

Dans le même catalogue des vaisseaux, Homère comprend aussi, parmi les Athéniens, Ajax, fils de Télamon, et les Salaminien (*):

« Ajax conduit douze vaisseaux, venant de Salamine, et
« les place près des phalanges athéniennes (19). »

Enfin, dans l'*Odyssée*, il suppose que Minerve, après avoir eu un entretien avec Ulysse, se rend dans la ville d'Athènes, qu'elle honorait plus particulièrement que toute autre, et le poète s'exprime ainsi :

« Ensuite, elle se rendit à Marathon, et dans la grande
« Athènes, où elle entra sous le toit solidement bâti de la
« maison d'Érechthée (****) »

(*) *Iliade*, livre II, vers 547.

(**) *Iliade*, livre II, vers 552.

(***) *Iliade*, livre II, vers 557.

(****) *Odyssée*, livre VII, vers 81.

XXIX. Après avoir ainsi complété ses poèmes, Homère, résolu à se rendre en Grèce, fit ses préparatifs, et partit pour Samos, où il arriva, par hasard, le jour même que l'on y célébrait la fête des Apatouries (20). Un Samien, ayant reconnu Homère, qu'il avait eu occasion de voir à Chio, s'empressa d'en annoncer l'arrivée aux citoyens de sa phratrie (21); et comme il en fit un grand éloge, ceux-ci l'engagèrent à leur amener le poète. Le Samien se chargea volontiers de cette commission, et, étant allé au-devant d'Homère, il lui dit en l'abordant : « O étranger, la ville célèbre aujourd'hui la fête des Apatouries, et les citoyens de ma phratrie vous appellent à prendre part avec eux à la fête (22). »

XXX. En se rendant à cette invitation, Homère tomba au milieu d'un groupe de femmes qui offraient un sacrifice, dans un des carrefours de la ville; la prêtresse fut choquée de la présence du poète, et s'écria avec colère, dès qu'elle l'aperçut : « Homme, éloigne-toi, et ne profane pas nos sacrifices. » Homère, frappé de cette brusque apostrophe, demanda à celui qui le conduisait, quelle était la femme qui parlait, et à quelle divinité le sacrifice était offert. Le Samien répondit que ces mots avaient été prononcés par la prêtresse, qui faisait un sacrifice en l'honneur de la déesse Courotrophos (23) : après avoir reçu cette explication, Homère récita sur-le-champ des vers où il s'exprime ainsi :

« O déesse Courotrophos, écoute ma prière ! fais que cette femme, se refusant aux vœux et aux embrassements de la jeunesse, n'éprouve d'amour que pour les vieillards dont les tempes sont ombragées de cheveux blancs, et que l'âge a flétris sans leur enlever les désirs (24) ! »

XXXI. Arrivé près du lieu où la phratrie était rassemblée, Homère s'arrêta sur le seuil de la maison où le festin se célébrait; et soit, selon le dire de quelques-uns, que le feu fût déjà allumé, soit, selon d'autres, qu'on ne l'eût allumé qu'après l'arrivée du poète, il récita avant d'entrer, des vers qui témoignaient, en ces termes, la satisfaction qu'il éprouvait :

« Les enfants sont l'orgueil des pères, et les tours l'orgueil des villes; les coursiers embellissent les champs

« qu'ils parcourent, et les vaisseaux sont l'ornement des
 « mers ; les richesses font la prospérité de la maison, et les
 « rois vénérables, assis sur leur tribunal, dans la place pu-
 « blique, offrent un des plus beaux spectacles que l'œil puisse
 « voir ; mais il n'est rien de plus auguste qu'une maison
 « éclairée par les feux du foyer (25). »

Après avoir prononcé ces mots, il entra, et prit part au festin de la phratrie, pendant lequel il fut traité avec de grands égards, et excita l'admiration générale. Le soir, on lui fit préparer un lit, et il passa la nuit dans la maison.

XXXII. Le lendemain, des potiers en argile, qui travaillaient à cuire des vases de terre (26) et mettaient le feu au fourneau, aperçurent Homère, dont le mérite leur était déjà connu ; ils l'appelèrent, et l'engagèrent à leur chanter des vers, promettant, pour prix de sa complaisance, de lui donner quelques vases, ou toute autre chose en leur possession. Homère accepta ces offres, et se mit à chanter la pièce de vers qui, depuis, a été nommée *le Fourneau* ; la voici :

« O vous qui travaillez l'argile, et qui m'offrez une ré-
 « compense, écoutez mes chants.

« Minerve, je t'invoque ! parais ici, et prête ta main ha-
 « bile au travail du fourneau : que les vases qui vont en sor-
 « tir, et surtout ceux qui sont destinés aux cérémonies reli-
 « gieuses (27), noircissent à point (28) ; que tous se cuisent
 « au degré de feu convenable, et que, vendus chèrement, ils
 « se débitent en grand nombre dans les marchés et les rues
 « de nos cités ; enfin, qu'ils soient pour vous une source abon-
 « dante de profits, et pour moi une occasion nouvelle de
 « vous chanter (29).

« Mais si vous voulez me tromper sans pudeur, j'invoque,
 « contre votre fourneau les fléaux les plus retoutables : et
 « Syntrips, et Smaragos, et Asbestos, et Abactos, et surtout
 « Omodamos, qui, plus que tout autre, est le destructeur de
 « l'art que vous professez (30). Que le feu dévore votre bâ-
 « timent ! que tout ce que contient le fourneau s'y mêle et
 « s'y confonde sans retour, et que le potier tremble d'effroi
 « à ce spectacle ! que le fourneau fasse entendre un bruit

« semblable à celui que rendent les mâchoires d'un cheval
 « irrité (31), et que tous les vases fracassés ne soient plus
 « qu'un amas de débris ! Fille du Soleil, Circé, toi qui pos-
 « sèdes la science de préparer tant de poisons divers, pa-
 « rais, et répands-les sur les ouvriers et sur tout ce qui est
 « sorti de leurs mains. Viens aussi, ô Chiron, je t'appelle;
 « conduis ici tes centaures : et ceux qui sont échappés à la
 « massue d'Hercule, et ceux qui ont éprouvé la force de son
 « bras. Qu'ils accourent, qu'ils détruisent de fond en comble,
 « et les vases d'argile et le fourneau lui-même ! Le potier,
 « gémissant, contempera, tout en pleurs sa ruine, tandis
 « que je me réjouirai de son infortune. Enfin, que l'incendie
 « soit tel, que personne ne puisse se baisser pour le con-
 « templer sans avoir le tour du visage rougi par la flamme;
 « et que cet exemple effraie à jamais ceux qui commettent
 « des actions condamnables. »

XXXIII. Homère passa l'hiver à Samos, et pendant son sé-
 jour dans la ville, il se présentait à l'époque des Néoménies,
 devant les maisons des plus riches habitants, toujours ac-
 compagné de quelque enfant du lieu, qui lui servait de
 guide, et chantait, à la porte, des vers qui ont pris le nom
 d'Érésioné (*), et qui contenaient la prière suivante (32) :

« Nous voici arrivés près de la vaste maison qu'habite un
 « citoyen opulent, et qui retentit sans cesse du bruit que la
 « richesse et l'abondance y font naître. Portes, ouvrez-vous,
 « laissez entrer la fortune, et avec elle la joie toujours re-
 « naissante, et l'aimable paix. Qu'aucun vase ne reste ja-
 « mais vide dans cette heureuse demeure, et que la huche y
 « soit toujours remplie de farine préparée. Que l'épouse
 « du fils de la maison, toutes les fois qu'elle se rend près de
 « vous, arrive traînée sur un char, et que les mules au pas
 « assuré la ramènent de même dans sa demeure, où, les
 « pieds posés sur une escabelle d'ambre, elle travaille à

(*) *Le rameau* ; ceux qui se présentaient aux portes des maisons pour demander l'aumône portaient ordinairement dans les mains une branche d'arbre.

« ourdir une riche toile. Quant à moi, je reviendrai ; oui, je
« reviendrai ; mais seulement comme l'hirondelle, au retour
« de l'année : maintenant je suis à votre porte, et j'attends. »

Ensuite, il ajoutait :

« Soit que j'obtienne quelque bienfait de votre généro-
« sité, soit que vous me refusiez, ne craignez rien ; je ne
« vous importunerai pas longtemps : je ne suis pas venu
« dans le dessein de m'arrêter ici. »

Ces vers ont été longtemps chantés, à Samos, par les enfants, lorsqu'ils faisaient la quête, pendant la fête d'Apollon.

XXXIV. Au commencement du printemps, Homère se disposa à partir de Samos, pour aller à Athènes, et, s'étant embarqué avec quelques habitants du pays, vint aborder à l'île d'Io ; mais le bâtiment n'entra pas dans le port de la ville, et prit seulement sa station sur le rivage. Pendant cette relâche, Homère tomba sérieusement malade, et, forcé de descendre du navire, se fit porter sur la plage, où il demeura couché, ayant perdu toutes ses forces. Tandis qu'il était en cet état, comme les vents contraires ne permettaient pas de se remettre en mer, un assez grand nombre de citoyens sortaient de la ville pour venir passer quelques instants près d'Homère, et écoutaient ses vers avec admiration.

XXXV. Dans une de ces visites, et au moment où les matelots du bâtiment, ainsi que plusieurs habitants de la ville, étaient assis près d'Homère, pour l'entendre, quelques enfants de pêcheurs débarquèrent sur la plage, et, s'adressant aux personnes présentes, s'exprimèrent ainsi : « O étrangers, « écoutez, et voyez si vous voulez expliquer l'énigme que « nous allons vous proposer. » Un des assistants ayant dit aux pêcheurs qu'ils pouvaient parler, « Eh bien ! reprirent-ils, « devinez : Nous avons laissé ce que nous avons pris ; et ce « que nous n'avons pas pris, nous l'apportons avec nous. » Telle fut l'énigme que ces enfants proposèrent, et qui, suivant quelques-uns, était comprise en un seul vers (33).

Aucun de ceux qui se trouvaient présents n'ayant pu en donner la solution, ceux qui l'avaient proposée l'expliquèrent ainsi : « Nous avons, dirent-ils, pêché longtemps, et

« nous n'avons pas pris de poisson ; nous nous sommes mis
« à terre, et nous y avons été couverts de poux. Ceux de ces
« insectes que nous avons pu prendre, nous les avons laissés ; et nous apportons avec nous ceux que nous n'avons
« pas pu prendre. »

Homère, après avoir entendu cette explication, récita deux vers, où il dit, en s'adressant aux pêcheurs :

« Enfants, il n'en faut pas douter, ceux qui vous ont donné
« le jour ne possèdent ni de riches héritages, ni de nombreux
« troupeaux. »

XXXVI. Peu de temps après, la maladie dont Homère était atteint s'étant aggravée, il mourut dans l'île d'Io ; cette maladie fut la cause de sa mort, et non, comme quelques-uns le prétendent, le chagrin de n'avoir pu deviner l'énigme des pêcheurs. Il fut inhumé sur le même rivage, par les soins de ses compagnons de navigation et de ceux qui étaient venus l'écouter. Par la suite, mais seulement longtemps après sa mort, et lorsque ses poésies, s'étant répandues, excitaient une admiration universelle, les habitants d'Io firent placer sur sa tombe une épitaphe honorable, dont les vers ne sont point d'Homère, comme on l'a cru ; la voici :

« Cette terre recouvre la tête sacrée du divin Homère,
« dont la voix célébra les héros. »

XXXVII. Du reste, il me semble prouvé, et par ce que j'ai dit jusqu'ici et par d'autres indices que je vais ajouter, qu'Homère était Éolien, et non pas Ionien ou Dorien ; voici, entre autres, un de ces indices : Il était naturel qu'un écrivain si supérieur, et qui peignait avec tant d'exactitude les mœurs et les coutumes des peuples, s'attachât particulièrement à introduire dans ses poèmes celles qui lui paraissaient les plus remarquables, et surtout celles de son pays. C'est en effet ce qui est, et ce dont vous pouvez juger vous-mêmes d'après les vers d'Homère. Ainsi, en décrivant les rites en usage pour les sacrifices, il a dû représenter, ou ceux qu'il jugeait les plus parfaits, ou au moins ceux de sa patrie ; et il l'a fait dans les vers où il parle des sacrifices, en ces termes :

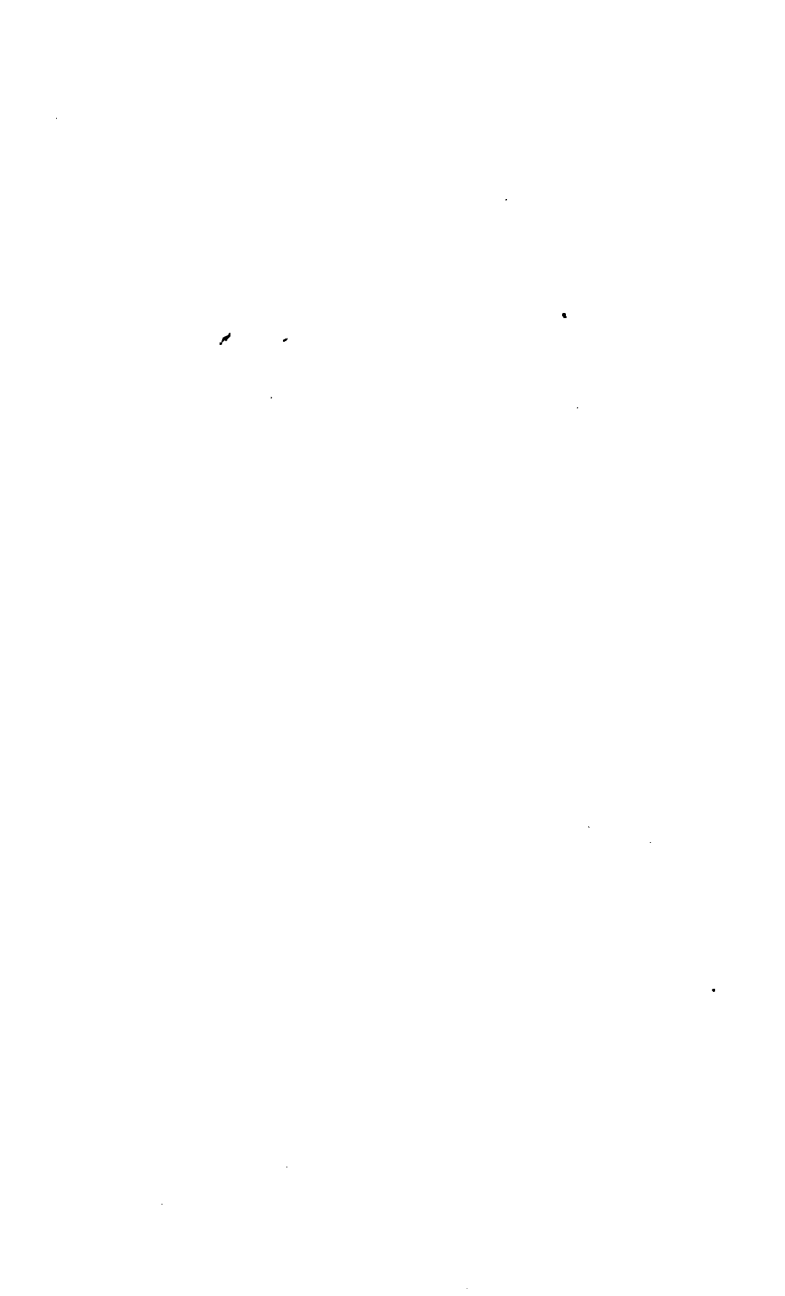
« D'abord, ils saisissent la victime, l'égorgent, et en enlè-
 « vent la peau ; puis, ils séparent les cuisses , les coupent
 « chacune en deux parties, qu'ils recouvrent d'une enve-
 « loppe de graisse, et réservent ces morceaux pour la part
 « des dieux (*). »

On voit que le poëte ne fait pas mention ici des reins, qui, chez tous les peuples en général, entrent dans la part réservée du sacrifice, parce que les *Æoliens* sont de tous les Grecs les seuls qui ne brûlent pas les reins de la victime. On voit aussi, par la suite de ce passage, qu'*Homère* était *Æolien*, et qu'il était fidèle aux usages de son pays quand il s'exprime ainsi :

« Le vieillard fait brûler les viandes coupées en morceaux
 « et verse sur elles un vin rouge foncé et généreux ; ses en-
 « fants sont autour de lui, et tiennent les broches à cinq
 « branches. »

XXXVIII. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur la naissance, la vie et la mort d'*Homère*. Quant à l'âge où il a vécu, si l'on veut bien y réfléchir, on le déduira directement et avec clarté des observations suivantes : Cent trente ans après l'expédition contre Troie, faite sous la conduite d'*Agamemnon* et de *Ménélas*, on commença à bâtir les premières villes dans l'île de Lesbos, qui jusque-là n'en avait eu aucune. Vingt ans plus tard, la ville *æolienne* de Cyme, appelée aussi *Phricotis* fut fondée ; dix-huit ans après, celle de Smyrne a été bâtie par une colonie de Cyme ; et c'est dans ce temps qu'*Homère* naquit. De plus, on compte six cent vingt-deux ans de la naissance d'*Homère* à l'époque où *Xerxès*, portant la guerre dans la Grèce, passa d'Asie en Europe, après avoir réuni les deux rives de l'*Hellespont* ; et de ce passage jusqu'à une époque donnée, il est facile de calculer le temps qui s'est écoulé, en comptant la suite des *Archontes* d'*Athènes* ; mais, de toute manière, il est constant qu'*Homère* est né cent soixante-huit ans après la guerre de Troie (34).

(*) *Iliade*, livre I, vers 459.



NOTES

DE LA VIE D'HOMÈRE.

1. (1.) *Hérodote d'Halicarnasse a recueilli ce qui suit sur la naissance et la vie d'Homère, après avoir mis tous ses soins à reconnaître la vérité.* — Ce début est tout à fait dans la manière d'Hérodote; on y retrouve la même marche d'idées et la même simplicité que dans celui du premier livre de son histoire; mais cette ressemblance, facile d'ailleurs à imiter, est-elle une raison suffisante pour attribuer l'ouvrage à Hérodote? Telle est la question qui a occupé divers savants, et qui n'est pas encore complètement résolue. Fabricius, dont l'autorité, dans une telle discussion, est d'un grand poids, pensait, d'après les témoignages d'Étienne de Byzance (a), de Suidas (b), et un passage remarquable de Tatien, rapporté dans Eusèbe (c), que cette Dissertation pouvait être attribuée à Hérodote (d). Vossius (e), Léon Allatius (f), Tanneguy-Lefèvre (g), et beaucoup d'autres savants, la rejettent absolument des œuvres de notre historien, ou du moins élèvent de grands doutes sur son authenticité, Ils se fondent particulièrement sur ce que les anciens écrivains ne disent rien de cette vie d'Homère, dont il n'est question que dans Suidas, Étienne de Byzance, Tatien et Eustathe; sur ce que l'ouvrage leur paraît, par le style ou la futilité des détails, indigne de la plume du père de l'histoire; et, par-dessus tout, sur ce que, comparé avec l'Histoire d'Hérodote, mo-

(a) Stephanus Bysantinus, in voce *Neontychos*.

(b) In voce *Homerus*.

(c) *Præparatio Evangelica*, lib. X, cap. 11.

(d) Fabricius, *Bibliotheca Græca*, lib. II, cap. 1, tom. I, p. 256.

(e) *Mea sententia est non esse antiqui illius Herodoti*. Vossius, *De Historicis Græcis*, volume IV de la collection de ses œuvres, page 199.

(f) *Herodotus libello de Genere Vitaque Homeri si Herodoti γνήσιον*. Leo Allatius, de *Patria Homeri*, in *Thesaurο Antiquitatum græcarum*, Gronovii, tom. X, pag. 1771.

(g) *Sed ille quem dico non magis Herodoti est quam Ciceronis aut C. Livii*. Faber, in Longinum, sectio xxxvi, édit. Tollii, pag. 199.

nument authentique, il contient des contradictions manifestes, par rapport au temps où vivait Homère (a). Quant à cette dernière raison, j'avoue qu'elle fait peu d'impression sur moi; et si elle était la seule que l'on eût à faire valoir, elle aurait peu de poids. J'ai fait souvent remarquer combien les vices de la notation numérique des Grecs et la négligence des copistes ont pu introduire d'erreurs dans les manuscrits anciens; il se pourrait donc que la contradiction que l'on remarque ici ne fût qu'une de ces erreurs, et je reviendrai plus bas sur ce sujet; mais les deux autres objections, et surtout la dernière, sont bien plus solides. En effet, quoiqu'il soit impossible d'absoudre entièrement Hérodote du reproche d'avoir introduit dans son Histoire des digressions oiseuses et souvent futiles, il n'y est jamais tombé dans d'ignobles écarts, et du moins il a su conserver partout une certaine couleur de style et une noblesse d'expressions, dont la Dissertation sur la Vie d'Homère me semble presque toujours dépourvue, bien qu'il s'y rencontre quelques passages remarquables par la peinture naïve des malheurs d'Homère, passages qu'Hérodote eût peut-être avoués. Quoi qu'il en soit, je ne puis que me rendre à l'avis des savants éclairés qui se sont prononcés contre l'opinion de Fabricius, et parmi lesquels Wesseling s'est rangé, ainsi que M. Schweighæuser (b); mais, en même temps, je crois cette Dissertation, quel qu'en soit l'auteur, plus ancienne que ne l'ont jugée les critiques qui ne l'attribuent pas à Hérodote, et surtout, je ne la crois pas, comme M. Walkenaër le pense, l'ouvrage de quelque pauvre sophiste, qui l'aura faite pour s'exercer. Le ton de simplicité qui règne dans cet écrit me ferait plutôt conjecturer qu'il a été composé dans un temps peu éloigné de l'époque à laquelle vivaient les premiers historiens grecs. Les détails curieux qu'il contient sur les mœurs antiques et le tableau touchant que, sans y mêler des réflexions étrangères, l'auteur présente d'un homme de génie aux prises avec les plus cruelles adversités, en rendent la lecture attachante, comme celle des premiers livres sortis de la plume des hommes. Un rhéteur, un sophiste moderne aurait traité ce sujet bien différemment. Je ne pense pas non plus que l'argument que l'on tire du silence des écrivains grecs puisse être une raison décisive de regarder cette Dissertation comme une production assez moderne. En effet, il est certain, d'après le passage de Tatien, cité plus haut, que plusieurs écrivains, antérieurs même à Hérodote, puisqu'il se trouve dans le nombre un Théagène de Rhégium, qui vivait

(a) Voyez, à la fin, la note 34, p. 529.

(b) Voyez la note première sur la Vie d'Homère, dans l'édition de M. Schweighæuser, tom. VI, pars secunda, pag. 319.

du temps de Cambyse, ont écrit des vies d'Homère : et cela devait être, car il était impossible qu'on ne se fût pas occupé de bonne heure de faire connaître la patrie et les principaux événements de la vie d'un poète si célèbre. Cependant, je ne vois pas que les écrivains grecs aient plus fait mention de ces ouvrages, qui ne nous sont pas parvenus, que de celui qui est attribué à Hérodote, et que le temps a respecté; ainsi, l'on ne peut rien conclure de ce silence pour l'époque à laquelle ce dernier a été composé.

Il existe une autre Vie d'Homère, attribuée à Plutarque, et dont le commencement seul est imprimé avec les œuvres de cet écrivain. La suite, qui n'est qu'un commentaire sur le style et les écrits du poète, se trouve dans le recueil des Opuscules mythologiques de Galé (a). Fen M. Clavier a réuni ces deux parties, et en a donné une excellente traduction, à la suite de la nouvelle édition des Œuvres de Plutarque, traduites par Amyot (b).

2. (I.) *La ville de Cyme*. — Quelques-uns écrivent *Cume*; mais j'ai préféré l'orthographe de l'original, pour éviter la confusion qui pourrait s'élever entre ce nom et celui de la ville de Cume en Campanie.

3. (II.) *Et Thésée lui avait donné le nom de Smyrne, de celui de sa femme Smyrné*. — Ce Thésée n'a rien de commun avec le Thésée si célèbre des temps fabuleux de la Grèce (c). Divers auteurs n'ont point adopté cette étymologie du nom de la ville de Smyrne. Étienne de Byzance, en lui donnant pour fondateur Tantale, ajoute qu'elle porta d'abord le nom de Nauloque, et qu'ensuite elle prit celui de Smyrne, d'une amazone ainsi appelée, qui s'était emparée d'Éphèse (d). Isidore, en reconnaissant Thésée pour fondateur de Smyrne, donne à ce nom une origine différente encore, mais assez ridicule. *Theseus vero Smyrnam construxit quæ Homero patria exstitit, et Smyrna vocata est quod ejus campos Ermus secit* (e).

4. (IV.) *Enseignait les lettres et les autres parties de la musique, dans toute leur étendue*. — Les anciens donnaient au mot *musique* une acception beaucoup moins restreinte que ne le font les modernes, et comprenaient dans cette dénomination un grand nombre de

(a) *Opuscula Mythologica*; Amsterdam, 1688, page 263.

(b) Tome XXIII, page 126.

(c) *Alius est, ne confundas, Theseus Thessalus Smyrnæ conditor*. Meursius, in *Theseo*, cap. 1.

(d) Stephan. Bysant., in voce *Smyrna*.

(e) Isidori *Origines*, lib. XV, l. I. Auctores linguæ latinæ, edente Gothofredo, 1585 pag. 1187.

connaissances nécessaires, non-seulement aux musiciens de profession, mais encore indispensables aux poètes, aux philosophes, aux historiens, et même aux géomètres. Aristide Quintilien la définit, la connaissance de tout ce qui est beau et décent dans les corps et dans les mouvements (a), définition encore plus générale que celle que lui attribue Rousseau, dans son Dictionnaire de Musique (b), où il en cite une qui se trouve bien dans Aristide Quintilien, mais que ce rhéteur rejette pour lui substituer celle que je viens de rapporter. Quoi qu'il en soit, le cercle des sciences que les anciens rattachaient à la musique était presque illimité, et enseigner la musique dans toute son étendue, était en quelque sorte entreprendre le développement de toutes les facultés de l'esprit humain. Homère, formé à cette école, et devenu capable de remplacer son maître, devait, par conséquent, n'être étranger à aucune des connaissances humaines dans le degré d'avancement qu'elles avaient atteint de son temps; et ses ouvrages sont une preuve qu'effectivement il n'en avait négligé aucune. Je serais d'ailleurs assez porté à croire que le mot *musique*, consacré pour exprimer l'ensemble des études utiles à l'homme, se conserva parce que, dans l'origine, les éléments des sciences étaient toujours écrits en vers que l'on chantait en s'accompagnant de quelque instrument. Le secours de la musique et de l'art du chant devenait donc nécessaire au maître et à l'écuyer; et comme ce moyen d'enseigner et d'apprendre était commun à toutes les sciences, le mot *musique* a fini par désigner généralement tout ce qu'il convient à l'homme de savoir pour l'ornement de l'esprit et du corps.

5. (VI.) *L'on croit même qu'il eut soin de les consigner dans des commentaires écrits de sa main.* — Il serait impossible que l'auteur de la Vie d'Homère, quel qu'il fût, eût inséré cette phrase, si, dans le temps où il vivait, et que je crois, d'après les conjectures que j'ai exposées plus haut (c), assez reculé, on avait douté qu'Homère eût su écrire. Il me semble aussi que ce passage et celui qui va suivre, et dans lequel on trouve un Thestoride qui écrit les poèmes d'Homère sous sa dictée, prouvent que ces poèmes ont été écrits de son temps, et n'ont pas été seulement transmis, depuis lui, par la simple tradition des rhapsodes, qui les conservaient dans leur mémoire et les récitaient. Il est même assez probable que diverses copies en ont été faites pendant la vie du poète; et c'est sur la vente de ces copies que The-

(a) Γνώσις τοῦ πρέποντος ἐν σώμασι καὶ κινήσεσιν. Aristides Quintilianus, *De Musica*, lib. I, pag. 6.

(b) Au mot *Musique*.

(c) Voyez ci-dessus, note première.

toride avait d'abord fondé l'espoir d'un bénéfice légitime, d'après lequel il prend l'engagement de nourrir Homère (a).

6. (VII.) *En revenant d'un voyage qu'ils avaient fait dans la Tyr-sénie et l'Ibérie.* — J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer plusieurs fois que les anciens Grecs donnaient à l'Italie entière le nom de Tyrsénie ou Tyrrhénie, qui, depuis, est resté particulièrement à la Toscane. L'Ibérie est l'Espagne.

7. (XI.) *L'inscription en vers qui se lit sur une des colonnes du monument sépulcral consacré au Roi.* — Cette épitaphe est aussi attribuée à Cléobule, et M. Brunk l'a insérée sous le nom de ce philosophe dans un de ses recueils (b). D'autres en font auteur Terpandre; et ces variations viennent particulièrement de l'opinion adoptée par quelques critiques qui croyaient Homère plus ancien que Midas. Le président Bouhier les a réfutés (c). Cette inscription, dont le style est très-noble, est rapportée en partie par Dion Chrysostome; et il la cite comme une preuve de la fragilité des monuments que les hommes croient éterniser. « Nous « connaissons bien, dit-il, les vers du poète, mais la Vierge d'airain, « le Tombeau de Midas, ses colonnes ont disparu; et cependant les « eaux du fleuve coulent encore et la verdure pare les arbres qui crois- « sent à l'entour (d). » Longin en cite un vers, et ne nomme pas le poète, plus que Dion Chrysostome (e).

8. (XIII.) *C'est de cette expression que Mélésgène, à qui elle rappelait son malheur, prit le nom d'Homère.* — On lit dans la Vie d'Homère attribuée à Plutarque la définition suivante de ce mot. « Les habitants de Cyme et les Ioniens appellent *homères* ceux qui « sont privés de la vue, parce qu'ils ont besoin d'*homères*, de guides « pour les accompagner (f). » Dans cette étymologie, le nom viendrait du verbe *ὁμᾶω*, ionien *ὁμήρω*, j'accompagne, et, par extension, je guide. D'autres (g), en prenant le mot dans le sens le plus ordinaire, et celui qu'il a dans les poésies d'Homère, c'est-à-dire, comme signifiant *gage*, *otage*, l'appliquent à ce poète, parce qu'il avait été remis en otage pendant une guerre qui s'était élevée entre les habitants de Cyme et ceux de Colophon; mais cette interprétation, fondée d'ailleurs

(a) Voyez, plus bas, chapitre xv.

(b) *Analectu Pætarum Græcorum*, volume II, page 76.

(c) *Dissertations sur l'Histoire d'Hérodote*, chapitre viii, page 84.

(d) Dio Chrysostomus, *Oratio xxxvii, Corinthiaca*, pag. 465.

(e) Longin, *De Sublimitate*, sect. xxxi.

(f) *Vie d'Homère* attribuée à Plutarque, dans l'*Homère d'Ernesti*, tome V, page 144.

(g) Suidas, in voce *Homerus*, tome II, p. 682.

sur un fait très-incertain, me paraît beaucoup moins naturelle que la première : celle-ci est bien plus simple, et se rapporte mieux que toute autre à la situation et aux infirmités du poète.

9. (XIV.) *Que dis-je!* — Tout ce passage est très-obscur, et il s'y trouve, soit des mots altérés, soit des vices de ponctuation qui le rendent presque inintelligible. Plusieurs critiques ont fait de vains efforts pour le restaurer. Le mot *ἐνπι*, du dixième vers, a surtout choqué M. Larcher, qui le trouve bien *plat*; pour moi, il me semble une sorte d'exclamation analogue à notre *que dis-je!* et je l'ai rendu de cette manière : si je me suis trompé, l'erreur est peu importante.

10. (XVI.) *Sa petite Iliade*. — Quelques critiques ont confondu cette petite *Iliade* avec un autre poème connu sous le nom de *Vers cypriens*, également attribué à Homère; mais Théodore Rychius a pleinement réluté cette opinion dans une Dissertation qui se trouve imprimée à la suite des notes de L. Holstenius, sur Étienne de Byzance (a). Il est d'ailleurs certain, d'après le témoignage même d'Hérodote, que les *Vers cypriens* ne sont pas d'Homère (b). Quant à la petite *Iliade*, les plus anciens écrivains qui font mention de ce poème n'en parlent que comme de l'ouvrage d'un auteur inconnu; et c'est seulement Eusèbe qui l'attribue à Léschès, de Lesbos (c); ainsi, il est plus que douteux que la petite *Iliade* soit d'Homère. Au surplus, il en reste très-peu de fragments. Tzetzés en cite seulement quelques vers, dans son Commentaire sur Lycophron (d). Le poème qui a été imprimé sous le nom de la petite *Iliade*, dans le recueil publié en 1588 par Néander, est de Rhodoman (e), ainsi que plusieurs autres morceaux de poésies qui se trouvent dans ce recueil, et où il sut élégamment imiter le style Homère. Le père Petau et Morelli s'y étaient trompés.

11. (XVI.) *La Phocaïde*. — Il faudrait lire plutôt *la Phéacide*, poème attribué à Homère par Ovide, et que Tuticanus avait traduit en latin :

Et qui Mæoniam Phæacida vertit (a).

En admettant cette correction, que je crois très-raisonnable, le poème intitulé *la Phéacide*, n'était probablement qu'une partie des

(a) Theodori Richii, *Dissertatio de Primis Italiæ Colonis*, p. 416.

(b) Voyez la note sur le cxvii^e ch. du liv. II, tome I, p. 307.

(c) Eusebii *Chron.*, ad xxx olympiad.

(d) Ad versus 344 et 1263.

(e) Rhodoman est mort en 1006.

(f) Ovidius, *Epistolarum ex Ponto lib. IV*, Epist. xvi v. 21.

aventures d'Ulysse, et particulièrement celles qui se trouvent dans le septième livre de l'*Odyssée*, où le héros lui-même raconte son naufrage et son arrivée chez les Phéaciens. Il est en effet assez vraisemblable, comme quelques critiques l'ont pensé, que les diverses parties des deux grands poèmes d'Homère, avant d'être distribuées en livres ou en chants, distribution qui paraît postérieure au temps du poète, étaient séparées, dans l'origine, sous des titres différents qui exprimaient l'argument des principaux faits qui s'y trouvaient rapportés. La Phéacide serait alors une de ces divisions, et elle contenait peut-être, non-seulement le septième livre de l'*Odyssée*, mais encore tout ce qui se passe à l'arrivée et pendant le séjour d'Ulysse dans l'île des Phéaciens (a).

12. (XX.) *Les uns nomment ce fruit strobile, les autres cône.* — La distinction que fait ici l'écrivain entre les noms que les anciens donnaient au fruit du pin est assez difficile à saisir dans notre langue, et les botanistes traduisent ordinairement le mot *strobile* par celui de *cône*. Cependant la première de ces expressions s'applique particulièrement aux corps qui ont la forme d'un sabot ou d'une toupie et ne sont pas tout à fait un cône régulier, tandis que la dernière est réservée exclusivement au cône régulier.

13. (XXII.) *Cher Glaucus!* — J'ai conservé l'expression originale : *Γλαῦκε πέπον*; *πέπον* est souvent employé, dans Homère, comme une formule caressante, et il me semble qu'elle convient ici parfaitement à la situation du poète. On lit dans Suidas, qui rapporte en longs extraits cette Vie d'Homère : *O Glaucus! gardien des troupeaux* (b); mais cette leçon, qui demande d'ailleurs une correction pour être admise, me paraît plus froide, et moins dans le style d'Homère que celle que j'ai maintenue. M. Larcher a adopté la leçon de Suidas.

14. (XXIV.) *Les Cercopes, la Batrachomyomachie, les Épicichlides, ainsi que tous ses autres poèmes du genre comique.* — Des trois poèmes cités ici, la *Batrachomyomachie*, ou le *Combat des Grenouilles et des Rats*, est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous. Les *Cercopes* étaient un poème du genre comique, où des filous rusés et débauchés se trouvaient acteurs; du moins, c'est le sens que l'on donne communément au mot *Cercops*, transporté d'une espèce de singe à queue, connue des anciens, aux hommes à la fois fripons et

(a) Voyez la note d'Heinsius sur le passage d'Ovide que j'ai cité plus haut. Voyez aussi Fabricius, *Bibliotheca Græca*, lib. II, cap. II, tom. I, p. 268 et seq.

(b) Suidas, in voce *Homerus*.

débauchés, aux Cercopes, qui, suivant la fable, avaient été changés en singes (a). Athénée nous apprend que les *Épicichlides*, ou les *Grives*, portaient ce titre de ce qu'Homère, ayant récité ce poème à quelques enfants, en avait reçu, pour prix, des grives (b). Indépendamment de ces trois poèmes, on en attribue un grand nombre d'autres à Homère : on peut en voir le détail dans Fabricius (c) ; il en compte en tout vingt-quatre. Plusieurs critiques croient néanmoins que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont les deux seuls poèmes véritablement composés par Homère. Le père Politi cite un ancien écrivain grec, auteur d'une *Vie d'Homère*, qui s'exprime très-positivement à ce sujet : « On ne doit, » dit-il, rien attribuer à Homère, à l'exception de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ; et l'on doit regarder les hymnes et les autres poèmes mis sous son nom comme étrangers à lui, à cause de leur nature et du genre de talent qui s'y montre (d).

15. (XXVI.) *Le héraut remit alors une lyre magnifique entre les mains de Phémios, qui l'emporte sur tous les mortels dans l'art du chant.* — Ce passage est tiré de l'*Odyssée*, liv. I, v. 153. Il est cependant remarquable que cet éloge de Phémios ne se trouve pas dans le poème, où le second vers de la citation manque, et il est assez difficile de dire de qui l'auteur de la *Vie d'Homère* l'a emprunté : on lit, à la place, ces mots : « Le héraut remit la lyre, entre les mains de » Phémios, qui était obligé de chanter les prétendants à la main de » Pénélope ; » mais le troisième vers, cité plus bas, se trouve dans l'*Odyssée*, et la manière dont Homère s'y exprime suffit pour honorer le chanteur et donner une grande idée de ses moyens. Phémios revient encore sur la scène, dans le xxii^e livre de l'*Odyssée*, où son talent musical le sauve du massacre qu'Ulysse fait de tous les prétendants.

16. (XXVI.) *Et je commande aux Taphiens, passionnés pour la navigation.* — *Odyssée*, liv. I, vers 180 et 181. Il a déjà été question de ce Mentès, dans le même livre, au vers 105, mais l'auteur de la *Vie d'Homère* ne cite pas ce dernier.

17. (XXVI.) *Tychius, célèbre ouvrier qu'aucun autre n'égale dans l'art de tailler le cuir.* — *Iliade*, livre VII, vers 219 et suivants. L'art de préparer le cuir et de le tailler pour en revêtir les boucliers

(a) Ovide, *Métamorphoses*, l. XIV, vers 91 et suiv.

(b) Athénée, *Deipnosoph.*, liv. II, page 65.

(c) *Bibliotheca Græca*, lib. II, cap. II, tom. I, p. 278.

(d) Politi, *Traduction des Commentaires d'Eustathe*, p. xvj de la *Vie d'Homère*, dans une note, tome II ; Florence, 1732, in-folio.

était une partie essentielle et probablement la plus difficile de la fabrication des armes défensives.

18. (XXVIII.) *Nul ne peut lui être comparé dans la science de disposer en bataille les chevaux et les combattants qui portent le bouclier.* — *Iliade*, liv. XI, v. 552 et suiv. Les Grecs, du moins au siège de Troie, n'avaient point de cavalerie proprement dite, et l'on ne voit dans Homère aucune troupe à cheval agissant sur le champ de bataille. Il ne peut donc être ici question que des chevaux attelés aux chars de guerre, sur lesquels montaient les principaux guerriers ; ainsi, il me semble qu'on ne doit pas entendre ce passage de la cavalerie et de l'infanterie, suivant les idées que les anciens et les modernes ont attachées depuis à ces deux expressions : je l'ai rendu comme il est dans l'original.

19. (XXVIII.) *Ajax les place (les vaisseaux) près des phalanges athéniennes.* — *Iliade*, II, vers 557. Ajax, fils de Télamon, quoique de Salamine, était en effet considéré comme un héros athénien, et avait donné son nom à une des tribus d'Athènes.

20. (XXIX.) *Le jour même que l'on y célébrait la fête des Apaturies.* — Cette fête populaire était commune aux Athéniens et à tous les Ioniens (a). Elle durait trois jours, et se célébrait dans le mois pyanepsion. C'est pendant la durée de cette fête que les citoyens faisaient inscrire et recevoir leurs enfants sur le registre civil.

21. (XXIX.) *S'empresse d'en annoncer l'arrivée aux citoyens de sa phratrie.* — Le mot phratrie est employé de toute antiquité, chez les Grecs, pour exprimer une certaine réunion d'hommes ou de citoyens ; mais son application a souvent varié, et il a servi à désigner successivement différents groupes des sociétés humaines.

On a voulu d'abord trouver l'origine de cette expression dans le mot de la langue grecque *πηγάς*, puits ; et plusieurs savants, d'après Servius (b), ont adopté cette étymologie. Ils voyaient dans les membres d'une phratrie ceux qui avaient la jouissance commune d'un puits. Cette interprétation semblait même autorisée par Festus (c), qui fait venir le mot *pagus*, bourg ou village, du mot grec *πηγή* (dorique *πάγη*), qui signifie, source, fontaine, de ce que le village était situé près d'une source, dont l'usage, commun à tous les habitants, les avait réunis dans le même lieu. Quelques-uns, enfin, ont été chercher, et beaucoup plus ridiculement, jusque dans l'hébreu l'origine, de ce mot (d). Mais

(a) Voyez liv. I, ch. CXLVII, tome I, page III.

(b) Ad *Æneid.*, lib. VII, vers 286.

(c) Sectus Pompeius Festus, lib. XIII, in voce *Pagi*.

(d) Martorelli, *Theca Calamaria*, tom. I, pag. 60 et seq. Deux volumes in-4°. Naples, 1766.

aucune de ces explications ne pouvait soutenir une critique éclairée, et M. Ignara, dans son excellente Dissertation : *De Phratriis primis Græcorum* (a), l'a démontré, en même temps qu'il a le premier saisi la véritable étymologie du mot. Il a parfaitement jugé que le mot *phratricie* venait de l'ancien grec pélasge, φράτηρ, frère, qui s'est perdu dans la langue hellénienne ou le grec perfectionné; mais qui s'est conservé dans le latin, comme il en est arrivé de plusieurs autres expressions qui, venant originairement de l'ancien grec, ou du pélasge, ont eu le même sort (b). Et, pour le remarquer en passant, cette observation est une nouvelle preuve de l'origine commune de ces langues, que M. Adelung, comme j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de le dire, fait justement dériver d'un même tronc, auquel il donne le nom de *Thraci-Pelasgi-Græci-Latinique* (c).

Ainsi, en adoptant l'opinion de M. Ignara, opinion fondée sur une raisonnable analogie, et appuyée du témoignage d'Hésychius (d), la *phratricie* exprimait, dans son origine, la relation des frères entre eux, comme la πάτρα, la *patria*, celle des pères avec les enfants (e); et la réunion de plusieurs patries, qui avaient pour chefs des frères issus d'un même père, composait une phratricie. Chaque phratricie était donc une même famille; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette expression, employée par Hérodote (livre I^{er}, ch. cxxv), lorsqu'il dit que, dans la tribu perse des Pasargades se trouve la phratricie, la famille des Achiéménides, dont les rois perses sont issus (f).

Par la suite, les individus se multipliant, la phratricie se composa de tous les membres de la société qui étaient sortis d'une même race primitive; mais les rapports de parenté, en s'éloignant de l'origine de la société, s'affaiblirent; la phratricie cessa de faire une seule famille, et il ne resta plus qu'une association politique, qui s'appela bourg, village, ville, cité, phratricie, suivant qu'on la considérait, ou d'après le lieu

(a) Naples, 1797, in-4°.

(b) M. Ignara cite, dans le nombre, les mots : *corona, cymba, libra, modius, nummus, pagus, tophus, aula, olla, fecialis*, etc. Voyez sa Dissertation : *De Phratriis*, pag. 6 et seq.

(c) Adelung, *Mithridates*, tom. II. p. 339 et s. Voyez aussi la note sur le ch. LVII du livre I d'Hérodote, tome I. p. 153.

(d) Hesychius, in voce φράτηρ, donne ce mot comme synonyme de celui de ἀδελφός, frère.

(e) Dicæarchus apud Stephanum, in voce πάτρα.

(f) Hérodote justifie lui même cette interprétation au livre VII, ch. cxviii, où il se sert, pour exprimer la même chose, du mot γένος, au lieu du mot φρατρία.

qu'elle occupait, ou d'après la nature de la réunion des habitations en un seul ou plusieurs groupes, ou enfin suivant le rapport politique qui existait entre tous les membres de l'association soumis aux mêmes lois, pratiquant les mêmes coutumes, ou participant au même culte, et les noms de bourgs, de cités, de villes, de phratries, étaient pris alors comme exprimant un même genre d'association. C'est ainsi que se forma la république d'Athènes. Cécrops trouva tout le territoire de l'Attique occupé par un grand nombre de bourgs (*pagatim*), il partagea ce territoire en quatre tribus, et distribua tous les bourgs compris dans chaque tribu en trois cités : il y eut donc douze cités dans l'Attique (a). Chacune de ces cités, qui avait ses magistrats, ses temples et son culte particulier, prit indistinctement le nom de *Trillis* (tiers de tribu), d'*Ethnos* (*natio, gens*) ou de *Phratric* (b); de manière que les mots de cité et de phratric exprimaient, à cette époque, une même association politique. Aussi le mot ἀφρήτορ (sans phratric), est-il employé par Homère dans le même sens que celui d'ἄπολις (sans patrie), et exprime-t-il la même idée (c). Après Cécrops, Thésée vint, et réunit les douze villes ou phratries en une seule cité (d), qui fut Athènes. Le système politique changea alors : les phratries ou villes de l'Attique perdirent leurs magistrats, et ne furent plus que des bourgs isolés dont les habitants faisaient tous partie de la cité commune et étaient citoyens d'Athènes. Ainsi, le nom de phratric se perdit dans l'acception plus étendue qu'il avait eue jusque-là, et fut restreint à désigner une sorte de subdivision des citoyens d'Athènes, à peu près analogue à celle des citoyens de Rome en curies (e). Ces subdivisions avaient à leur tête des magistrats (phratrores) qui remplissaient quelques-unes de ces fonctions que nous nommons aujourd'hui fonctions municipales. C'était devant eux que les pères venaient déclarer la naissance de leurs enfants, et les faisaient porter sur le registre de la phratric. Les phratries supportaient aussi quelques charges locales; et les citoyens qui les composaient se réunissaient, dans les

(a) Strabon, livre IX, tome I, p. 609, édit. d'Amsterdam, 1707. Il donne les noms de ces douze cités, dans lesquelles il est assez remarquable qu'Athènes ne se trouve pas.

(b) Pollux, *Onomastic.*, lib. VIII, cap. ix, segm. iii, tom. II, p. 933.

(c) *Iliade*, IX, vers 63 :

Ἀφρήτορ, ἀθέμιστος, etc.

« Celui-là est sans patrie, sans foyer, sans lois, qui aime la guerre intestine et sanglante. »

(d) Strabon, IX, p. 609, tome I^{er}.

(e) Ignara, *De Phratriis*, c. x, p. 52.

occasions solennelles, pour les sacrifices publics et les repas ou festins qui en étaient la suite ordinaire. Enfin, le nom de phratric, s'éloignant de plus en plus de son origine, ne s'appliqua, dans les derniers temps, qu'à de petites associations qui se réunissaient pour des repas faits en commun; ce qui revient à nos confréries modernes. Il servit même pour désigner le lit où l'on prenait ces repas (a), et il est encore resté dans le grec moderne (b).

C'est à l'une des deux dernières périodes de ces associations qu'il faut rapporter le mot *Phratric*, employé dans la Vie d'Homère par le Samien qui invite le poète à prendre part au repas que, dans une fête publique, donnait une des phratrics de la ville; et c'est par cette raison que j'ai conservé l'expression de l'original, à laquelle je ne vois, dans notre langue, aucun équivalent assez précis pour le substituer au mot qui se trouve dans le texte.

Hésychius a rassemblé dans un seul article toutes les notions successives du mot *phratric*, et je le donne ici, parce qu'il est, en quelque sorte, le résumé de cette note : φρήτρα et φρήτρῃ, dit-il, φρατρία, συγγενεία, πατρική γενεά, καὶ στίβαδες, καὶ συσσίτια : *phretra*, ou *phretré*, signifient *phratric*, relation de famille, parenté, race issue d'un même père, lit où l'on se plaçait dans les festins, repas en commun.

22. (XXIX.) *Et les citoyens de ma phratric vous appellent à prendre part avec eux à la fête.* — On croit que le Samien qui accueillit Homère avec tant d'empressement était un certain Créophyle, auquel une épigramme de Callimaque attribue un poème sur la prise d'Eurytus, ou d'Oechalie (c), qui fut mis sous le nom d'Homère (d). M. Harles, dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, dit que plusieurs critiques ont pensé que ce Créophyle fut le maître d'Homère; mais cette opinion n'est appuyée d'aucune preuve. Strabon, qui rapporte l'épigramme de Callimaque, ajoute que quelques-uns croyaient que le poème était réellement l'ouvrage d'Homère, qui l'avait mis sous le nom de Créophyle, par reconnaissance de l'hospitalité que le Samien avait exercée envers lui (e). L'épigramme de Callimaque dit, au contraire, que ce poème est de Créophyle, mais qu'il fut attribué à Ho-

(a) Hesychius, in voce φρήτρα.

(b) Voyez le *Lexicon Helleno-Rossico-Gallicon*, imprimé à Moscou en 1811; deux volumes in-4°

(c) La ville d'Oechalie, ou d'Eurytus, était suivant quelques-uns en Messénie, suivant d'autres en Arcadie ou en Eubée.

(d) Callimaque, *Épigramme* vi, tom. I, p. 188, édit. de Spanheim, 1697.

(e) Strabon, livre XIV, page 946, édit. d'Amsterdam, 1707.

mère, et que c'est une grande gloire pour l'auteur. Voici une traduction latine de cette épigramme, faite par M. Harles, et qui rend parfaitement le texte grec.

Creophyli labor iste domo qui excepit Homerum
Euryte, fortunam lugeo mæste tuam
Formosamque Iolen; nunc liltera dicor Homeri
Jupiter! auctori hæc gloria magna suo est (a).

23. (XXX.) *Un sacrifice en l'honneur de la déesse Courotrophos.* — Le texte peut s'entendre d'un dieu ou d'une déesse; et, d'après le double sens qu'il présente, quelques critiques avaient pensé que la divinité dont il s'agit était Apollon; mais le père Politi a fait voir, par un grand nombre d'autorités, que Courotrophos était la même que Lucine, et cette opinion a été généralement adoptée. J'ai donc cru pouvoir ajouter, dans la traduction, le mot *déesse*, pour ne laisser aucune incertitude.

24. (XXX.) *Ces vieillards que l'âge a flétris sans leur enlever les désirs.* — Athénée rapporte ce dernier vers, qu'il attribue, comme les précédents, à Homère, d'une manière bien différente, et qui présente un sens qui n'a plus rien d'insultant. Suivant cette leçon, le poète aurait dit : « Ces vieillards, dont les forces corporelles sont « émoussées, mais dont l'esprit a conservé toute sa vigueur. » Il est possible que ce fût ainsi que Sophocle l'arrangea pour s'en faire l'application, quoiqu'il paraisse assez difficile que dans la parodie de cette tirade, adressée à la nourrice d'une certaine Thestoris, dont il était devenu amoureux dans un âge avancé, il eût employé cet argument pour déterminer la jeune fille à le préférer à ses autres amants (b); mais ce qui est certain, c'est que cette leçon ne pourrait être admise sans une contradiction manifeste dans l'imprécation rapportée par l'auteur de la vie d'Homère.

Suidas donne une autre leçon bien plus hardie, et qui, en substituant au mot ὄρη, celui d'οὐραϊ (c), introduit, à la vérité, dans le texte une expression presque obscène; mais confirme néanmoins le sens dans lequel j'ai entendu et rendu ces vers.

25. (XXXI.) *La maison éclairée par les feux du foyer.* — M. Larcher a ajouté ces mots : *Un jour d'hiver, lorsque le fils de Saturne répand sur la terre la neige et les frimas.* Ils sont la tra-

(a) Nouv. édit. de la Bibliothèque de Fabricius, t. I, ch. IV, p. 17.

(b) Athénée, *Deipnosoph.*, lib. XIII, cap. VII, pag. 592.

(c) Suidas, in voce *Homerus*.

duction d'un vers qui termine le même morceau, dans la dispute d'Homère et d'Hésiode (a), où ce petit poème est aussi rapporté; mais comme ce vers ne se trouve pas dans la Vie d'Homère, je n'ai pas cru devoir l'y introduire. Il me semble d'ailleurs que cette addition forme une sorte de contre-sens. C'est pendant les Apatouries qu'Homère est admis au festin que donnait une des phratries de Samos; la fête se célébrait dans le mois pyanepsion; ce mois répond à la fin de septembre et au commencement d'octobre qui sont, dans le climat de l'Asie Mineure, les mois les plus tempérés et les plus doux de l'année: le poète ne pouvait donc ajouter à l'image qu'il retrace d'un foyer resplendissant le contraste du froid et des frimas de l'hiver, sans choquer la vraisemblance. En effet, ce n'est pas du foyer échauffé pour garantir des rigueurs de l'hiver, mais du foyer allumé pour cuire les aliments et préparer le festin dont il est ici question. Lorsque ces vers sont rapportés, dans le Combat d'Homère et d'Hésiode, la situation est différente: le lieu de la scène est changé, et probablement la saison n'était pas la même.

26. (XXXII.) *Des potiers en argile qui travaillaient à cuire des vases de terre.* — Si l'on juge, par les vases qui se trouvent dans les tombeaux antiques de la grande Grèce, du degré de perfection auquel les anciens avaient porté l'art de la poterie en argile, on ne peut douter qu'il n'exigeât dans ceux qui le pratiquaient un plus grand nombre de connaissances et une plus grande habileté que l'on ne doit en supposer à de simples potiers fabricant sur le tour des ustensiles grossiers (b). L'importance que le poète attache au travail de ces potiers, le prix élevé qu'ils mettaient aux ouvrages qui sortaient de leurs mains, les richesses que ce genre de commerce leur procurait, circonstances particulières qui sont rappelées dans ce singulier morceau de poésie, enfin les imprécations bizarres et exagérées qu'il contient contre ceux à qui il est adressé, s'ils ne remplissent pas les engagements qu'ils viennent de prendre envers le poète, prouvent, à mon avis, que ces vers n'étaient pas faits pour des ouvriers d'une classe commune, et qu'il ne s'agit pas ici de la fabrication des simples ustensiles de ménage. En partant de cette donnée, plusieurs des obscurités qui nuisent à l'intelligence du morceau seront facilement éclaircies, comme on va le voir dans les notes suivantes.

(a) *Combat d'Homère et d'Hésiode. Œuvres d'Hésiode*, édit. de Robinson; Oxford, 1737, in-4°, p. 245.

(b) Je dois les détails que je donne ici sur la fabrication des vases dans le style grec à M. Brongniart, membre de l'Institut.

27. (XXXII.) *Que les vases, et surtout ceux qui sont destinés aux cérémonies religieuses.* — Des vases très-élégants et quelquefois d'une grande dimension se trouvent fréquemment dans les tombeaux grecs d'une haute antiquité : on les recherchait déjà dans l'ancienne Rome, comme des objets précieux, et ils sont encore aujourd'hui le plus bel ornement des musées et des cabinets d'antiquités ; leur exportation était même défendue dans le royaume de Naples, et il fallait une permission expresse du gouvernement pour les faire sortir. On peut donc conclure, du lieu où on les trouve, que ces vases étaient autrefois employés dans les cérémonies religieuses qui accompagnaient les inhumations ; ils devaient être, par conséquent, un grand objet de commerce ; et, d'après cette observation, le texte ne demande ici aucune correction. En le rendant tel qu'il est, et en faisant rapporter l'expression : καὶ πάντα μάλ' ἱπᾶ, à ces vases employés dans les enterrements, le sens est clair.

J'ai eu l'occasion de voir, en 1806, des fouilles d'anciens tombeaux faites à Nola, dans la Campanie, et voici ce que j'ai observé. Les vases ne se trouvent pas toujours dans le sarcophage même : ils sont plutôt épars au milieu de la terre qui environne les tombeaux où on les découvre, pêle-mêle, et sans aucun ordre ; mais cette disposition, ou, pour mieux dire, cette sorte de confusion, peut servir à expliquer comment ils se rencontrent si fréquemment dans le voisinage des anciennes sépultures grecques. Il paraît que ceux qui assitaient aux funérailles de leurs parents ou de leurs amis, portaient, suivant quelque rite religieux, soit des parfums ou des fleurs, soit du vin, du lait ou, de l'huile, et qu'au moment où ils se séparaient du mort qu'ils avaient accompagné, ils jetaient au milieu de la terre dont on le recouvrait, les vases où ils avaient placé ces derniers présents. De là vient sans doute, qu'on les trouve, sans ordre, dans cette même terre qui, bien qu'une longue suite de siècles se soit écoulée depuis qu'elle a été remuée, porte encore des traces évidentes du déplacement qu'elle a éprouvé, et qui servent aujourd'hui même d'indice certain aux hommes s'occupant de ces recherches. De là vient encore, que les vases se présentent, tantôt l'ouverture tournée vers le ciel, tantôt dans un sens opposé, ou obliquement, et quelques-uns brisés ou séparés de leur couvercle, lorsqu'ils en avaient un. On voit aussi que la richesse, le volume, le nombre et la variété des formes de ces vases dépendaient de la fortune du mort, du rang qu'il occupait dans la société, et du plus ou moins de luxe et de magnificence que ses parents ou ses amis déployaient à ses funérailles. Enfin il est assez aisé de concevoir comment il ne s'en trouve que rarement et en petit nombre dans le sarcophage

même, parce que ces dernières offrandes de la piété envers les morts ne se faisaient que lorsque la pierre qui recouvre le sarcophage était placée. Quoi qu'il en soit du plus ou moins de justesse et de vraisemblance que l'on trouvera à cette explication, il restera toujours certain que, dans des temps bien antérieurs aux beaux siècles de la Grèce, ces vases étaient employés pour les cérémonies religieuses qui accompagnaient les funérailles, et que le sens que je donne au passage qui fait le sujet de cette note n'a rien de forcé.

28. (XXXII.) *Noircissent à point.* — Cette couleur noire sur laquelle se dessinent les figures et les ornements, qui conservent le ton de la terre cuite dont les vases grecs sont formés, devait être sans doute, dans un temps où les arts chimiques étaient peu avancés, une des difficultés de leur fabrication; et c'est probablement la raison qui engage le poète à faire des vœux pour le succès de cette partie de l'opération.

La couverte noire s'imité parfaitement bien, suivant M. Brongniart, avec le noir employé de nos jours pour peindre sur porcelaine, et probablement il était fait de bleu de cobalt et de terre d'ombre, qui renferme du manganèse, mêlé avec un fondant de verre de plomb. M. Chaptal a cru, cependant, que les artistes qui peignaient ces vases ne connaissaient pas l'emploi des oxydes métalliques, et qu'ils prenaient la couleur noire toute faite dans certaines laves ou scories volcaniques; mais il paraît peu probable qu'aucun produit volcanique puisse donner une couleur noire aussi intense et aussi brillante, surtout pour une couche aussi mince que celle qui revêt le fond des vases grecs.

Quoi qu'il en soit, au surplus, de la nature de la substance employée par les anciens, il y a tout lieu de croire que les procédés qu'ils mettaient en usage pour les appliquer différaient peu des nôtres. Lorsque le vase était fait et cuit au premier feu, pour l'amener à l'état de dureté où nous le voyons, on mettait les couleurs. Le noir, qui devait servir de fond, s'étendait le plus également possible, au pinceau, tant à l'extérieur du vase que dans l'intérieur du collet. Si l'on devait y peindre une ou plusieurs figures à fond rouge, on dessinait ces figures avec des traits noirs, et on les *rechampissait* en noir : c'est-à-dire, que l'on amenait avec le pinceau la teinte noire jusqu'aux contours de la figure, comme on le fait encore quelquefois de nos jours.

Quand on voulait seulement placer sur les vases des figures en traits noirs sur un fond rouge, le travail était plus facile : aussi l'on voit beaucoup plus de vases décorés de cette manière, que par le premier procédé. Les figures se dessinaient alors en traits noirs avec le pinceau, ou se peignaient en plein noir; et l'on faisait ensuite les traits

en les grattant avec une pointe, qui enlevait le noir et découvrait le fond rouge. C'est ce que l'on appelle encore des ornements en figures, à traits gravés, ou grattés, et que l'on fait, à Sèvres, avec une grande perfection pour les ornements en or mis sur un fond bleu : l'or y représente le noir, et le fond bleu le rouge des vases grecs mis à découvert. Enfin les couleurs blanches et rouge-brique que l'on ajoutait aux ornements et figures des vases à trois et quatre couleurs étaient très-probablement des couleurs terreuses appliquées presque sans fondant ; ce que paraît indiquer l'aspect mat qu'elles ont toujours conservé.

Les ornements en relief étaient placés à l'aide d'un instrument semblable à celui que l'on emploie pour ce travail dans nos manufactures de porcelaine, et que l'on nomme des *molettes*. On ne peut en douter en voyant la finesse de ces ornements, la ressemblance complète de leurs parties, et la manière dont ils ont été imprimés dans la pâte encore molle.

Ce qui précède est extrait d'une note qui m'a été communiquée par M. Brongniart, et l'on voit, par l'exposé des procédés assez compliqués de cette fabrication, la confirmation de ce que j'ai avancé plus haut, dans la note 25, à l'égard de la supériorité que ceux qui se livraient à ce travail devaient avoir sur de simples potiers. Si nous l'emportons aujourd'hui, soit par l'exécution, soit par la perfection de l'art, il faut toujours avouer que ces monuments d'une industrie dont le temps a respecté les produits, malgré leur fragilité, méritent encore, indépendamment du prix que leur donne leur antiquité, d'être estimés par la simplicité et la pureté des formes de la plupart d'entre eux, par la naïveté du dessin des figures, où l'on trouve généralement l'étude et l'imitation de la nature ; enfin, par le goût des ornements simples qu'ils nous ont transmis. La pièce de vers adressée par Homère aux artistes qui fabriquaient ces vases trouve ainsi, dans son ensemble et dans ses détails, une explication naturelle.

29. (XXXII.) *Et pour moi une occasion nouvelle de vous chanter.*

— J'adopte ici la leçon de Suidas, qui lit ἀείσαι, au lieu de νοῦσαι, et j'entends cette phrase comme une promesse, que le poète fait aux potiers, de les chanter de nouveau, s'ils remplissent les engagements qu'ils ont pris avec lui. Supposer, dans l'autre version, que le poète s'interrompt pour demander à la déesse invoquée dans le début de ses vers qu'elle lui accorde la prudence et la sagesse, me paraît bien froid et un peu forcé. Ce que Suidas substitue ne vaut, à la vérité, pas beaucoup mieux ; mais enfin je l'ai préféré, comme moins déplacé et moins invraisemblable.

30. (XXXII.) *Et Syntrips, et Smaragos, et Asbestos, et Abactos, et surtout Omodamos, qui, plus que tout autre, est le destructeur de l'art que vous professez.* — Tous ces noms représentent les fléaux que les potiers ont le plus à redouter dans la fabrication de leurs vases, et que le poète a pris plaisir à personnifier comme des génies malfaisants; mais les critiques ne sont pas généralement d'accord sur la véritable signification des mots. Voici celles qui paraissent les plus vraisemblables : le Syntrips, le Smaragos, seraient la rupture des vases en morceaux; l'Asbestos, le feu qu'on ne pourrait éteindre ou modérer; l'Abactos, l'infortune des ouvriers qui voient leurs travaux détruits (a); l'Omodamos, une force destructive qui vient à bout de tout. Il ne faut cependant pas attacher un sens trop rigoureux à ces définitions.

31. (XXXII.) *Que le fourneau fasse entendre un bruit semblable à celui que rendent les mâchoires d'un cheval irrité.* — Je pense que cette comparaison est prise du bruit que doit produire un fourneau fêlé, et dans lequel l'air pénètre. Le poète l'assimile ici au frémissement d'un cheval impatient qui mord son frein ou frotte une de ses mâchoires contre l'autre, et cette comparaison est assez juste.

32. (XXXIII.) *Des vers qui ont pris le nom d'Érésioné, et qui contenaient la prière suivante.* — L'érésioné, proprement dite, était une branche d'olivier, revêtue de bandelettes de laine, assez semblable aux arbres de la veille de Noël, que l'on s'envoie réciproquement en présent en Italie et en Allemagne. On y attachait des figues, du pain, des gâteaux de miel (b); les enfants les portaient en procession dans les fêtes des mois pyanepsion ou thargélion, lorsque l'on sacrifiait au Soleil et aux Heures : on les suspendait ensuite aux portes des maisons.

33. (XXXV.) *Telle fut l'énigme que ces enfants proposèrent, et qui, suivant quelques-uns, était comprise en un seul vers.* — Cette énigme est un des passages de la vie d'Homère qui doit le plus faire croire qu'elle n'est pas l'ouvrage d'Hérodote; il est au moins très-probable qu'il n'y avait pas inséré ce conte populaire qu'un glossateur grossier aura sans doute recueilli.

Quoi qu'il en soit, je donne ici le vers unique qui contient l'énigme, et que je n'ai pas cru devoir placer dans le texte de la traduction :

Ἄσσι' ἔλομεν, λιπόμεσθα, ἅδ' οὐχ' ἔλομεν φερόμεσθα

(a) Hesychius, in voce ἄβακτος.

(b) Plutarque, in *Thesco*, tom. I, p. 45, édit. Reisk. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, lib. IV, p. 476 et 477. Paris, typis Regiis, 1641.

Ce qui signifie, mot à mot : *Ce que nous avons pris, nous l'avons laissé ; mais ce que nous n'avons pas pris, nous l'apportons.*

34. (XXXVIII.) *Mais il est constant qu'Homère est né cent soixante-huit ans après la guerre de Troie.* — La prise de Troie est fixée, d'après le système d'Hérodote lui-même (a) et d'après Thucydide, système adopté par Dodwel, Fréret, le président Bouhier, MM. Borheck, et Larcher, à l'an 1270 avant l'ère vulgaire ; et suivant les mêmes critiques, la naissance d'Homère à l'an 1102 ; différence, 168. L'auteur de la Vie d'Homère a dit, un peu plus haut, que l'on compte également, depuis cette même naissance d'Homère jusqu'au passage de Xerxès d'Asie en Europe un intervalle de 622 ans ; ce passage est de l'an 480 ; et si l'on retranche 622 de 1102, on trouve effectivement 480. Les dates sont donc ici d'accord entre elles. Mais Hérodote dit, livre II de son Histoire, chapitre LIII, qu'il ne croit pas qu'Homère et Hésiode aient vécu plus de quatre cents ans avant lui ; et la naissance d'Hérodote est de 484 : Homère aurait donc, dans ce système, vécu environ quatre cents ans après la guerre de Troie, au lieu de cent soixante-huit, et seulement quatre cent vingt ans environ avant l'époque du passage de Xerxès en Europe, au lieu de six cent vingt-deux que porte le texte de la Vie d'Homère attribuée à Hérodote. Cette contradiction manifeste a paru d'autant plus importante, que l'Histoire d'Hérodote, beaucoup plus grave que la Vie d'Homère, mérite plus de croyance. Aussi Scaliger a-t-il proposé de lire, dans ce dernier ouvrage, quatre cent vingt-deux, au lieu de six cent vingt-deux (b) ; correction facile, que l'on peut exécuter par le simple changement d'une lettre qui se rapproche beaucoup, pour la forme, de celle qu'on lui substitue (c) ; mais cette correction, en laissant toujours la naissance d'Homère fixée à cent soixante-huit ans après la prise de Troie, place le passage de Xerxès en Europe cinq cent quatre-vingt-dix ans seulement après le même événement (d). Or il est certain que ce passage a eu lieu entre la soixante-quatorzième et la soixante-quinzième olympiade ; par conséquent, la première olympiade ne serait que de deux cent quatre-vingt-dix à deux cent quatre-vingt-onze ans postérieure à la prise de

(a) Voyez *Observations Chronologiques* sur le livre II, tome I^{er}, page 175, et le chapitre CXLV de ce même livre, p. 257.

(b) *Scaliger ad Eusebii Chronic.*, anno 1518, p. 102.

(c) X $\bar{\alpha}$ β — 622, — Y $\bar{\tau}$ β 422.

(d) De la prise de Troie à la naissance d'Homère, 168 ans.

De la naissance d'Homère au passage de Xerxès, 422

290.

Troie, tandis que tous les critiques que j'ai cités jusqu'ici la font postérieure de plus de quatre cents ans; et la correction de Scaliger jette, comme on voit, dans de nouvelles difficultés.

Elles n'étaient point résolues, lorsque M. de Volney, en discutant de nouveau la question de la date de la prise de Troie, en a fait disparaître une grande partie (a). Il pense que le premier système d'Hérodote, qui fixe l'époque de la guerre de Troie à l'an 1270, doit être abandonné, et que cet événement, d'après les historiens asiatiques, se trouve rapproché jusqu'à l'an 1022. Ainsi la première olympiade, dont la date certaine est de l'an 776, ne serait que de deux cent quarante-six ans postérieure à la guerre de Troie; Homère aurait vécu entre les années 854 ou 864, et par conséquent, à peu près cent soixante-huit ans après la prise de Troie, la leçon du livre II, chapitre LIII, d'Hérodote, n'aurait pas besoin de changement, et l'erreur serait, comme Scaliger l'a remarqué, dans la notation du nombre qui, dans la Vie d'Homère, indique l'époque du passage de Xerxès en Europe; la correction simple que ce critique propose devrait donc être admise, et tout serait concilié. Mais malgré l'autorité que le nom de M. de Volney doit donner à un si grand changement, qui, en rapprochant l'époque de la prise de Troie de deux cent cinquante ans environ, bouleverse toutes les idées reçues jusqu'ici en chronologie, je doute qu'il soit admis, surtout tant qu'on n'aura pas fixé d'une manière analogue à ce nouveau système, les dates des nombreux événements qui ont eu lieu entre la guerre de Troie et la première olympiade, événements qui se trouveraient resserrés dans un intervalle de temps borné à deux cent cinquante ans, au lieu de quatre cents.

Il faut donc toujours reconnaître que, plus on s'enfonce dans ces recherches, plus les difficultés s'accroissent, et que l'on ne parvient à éclaircir un point que pour en rejeter dans l'obscurité plusieurs autres. Enfin, le peu d'accord que l'on remarque entre les meilleurs esprits qui se sont occupés de la chronologie ne prouverait-il pas que cette science manque de données suffisantes pour arriver à des conclusions certaines?

(a) *Nouvelles Recherches sur l'Histoire Ancienne*, tome II, p. 156 et

ÉVALUATION

DES MESURES, POIDS ET MONNAIES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS HÉRODOTE.

MESURES LINÉAIRES (a).

	Mètres.
SCHOENE d'Hérodote.....	5985,0000
Parasange persane (b).....	4433,3200
Stade grec ou olympique, apothème de la grande pyramide.....	184,7200
Stade persan.....	147,7800
Stade d'Hérodote.....	99,7500
Côté de l'aroure.....	46,1820
Plèthre.....	30,7870
Orgye d'Hérodote.....	1,8472
Coudée royale babylonienne.....	0,5131
Coudée égyptienne.....	0,4618
Spithame.....	0,2309
Palme.....	0,0770

MESURES DE CAPACITÉ.

Artabe (mesure mède), équivalent, suivant Hérodote (livre 1 ^{er} , ch. cxii), à un médinne plus trois ché- nices (c).....	Litres. 46,1913

(a) Extrait du *Système métrique des anciens Égyptiens*, par M. Jomard. tableau X.

(b) M. Amédée Jaubert estime la parasange actuellement en usage à 6,000 mètres (*Voyage en Arménie et en Perse*; Paris, 1821).

(c) M. Wesseling, en donnant à l'artabe la valeur du scheffel ou muid de Leipsick, porte cette mesure, à ce qu'il me semble, beaucoup trop haut, puisqu'elle équivaldrait alors à un hectolitre trois cent soixante-douze millilitres, comme on l'a vu à la note 59 du livre 1^{er} (tome I, page 170). Je crois donc l'évaluation qui résulte du texte même d'Hérodote (en

	Pintes.	Litres
Médimne, suivant Paucton, 46,682 de Paris (a).....		43,4742
Chénice, quarante-huitième partie du médimne.....		0,9057
Arystère, ou cotyle (b).....		0,2264

POIDS.

	Grammes.
Talent babylonien, déduit de la comparaison avec le talent euboïque (c).....	31411,2000
Talent euboïque.....	26922,8000
Talent attique de soixante mines.....	26176,0000
Mine euboïque.....	448,7100
Mine attique, suivant M. Letronne.....	436,2600

supposant, comme je le fais ici, que le médimne pris par lui pour terme de comparaison fût le médimne attique) beaucoup plus près de la vérité, et plus convenable surtout pour une mesure qui probablement devait être invariable.

(a) *Métrologie*, p. 263.

(b) Hésychius fait de l'arystère et du cotyle une même mesure.

(c) Toutes ces mesures sont déduites du talent attique, calculé d'après les bases que M. Letronne a posées dans ses *Considérations sur l'Évaluation des Monnaies grecques et romaines* (in-4°, Firmin Didot, 1817).

A la page 93 de ce mémoire, le poids du talent attique est déterminé par deux comparaisons bien d'accord entre elles, et desquelles il résulte que ce talent était égal à 80 fois la livre romaine. Or M. Letronne, ayant pesé avec la plus scrupuleuse exactitude un grand nombre de pièces anciennes, a fixé à 6,160 grains le poids de la livre romaine, ce qui donne pour le talent attique 492800 grains divisant ce nombre par 18,827 grains 15, poids du kilogramme, on trouve 26 kil. 176 pour le poids du talent attique exprimé dans le système métrique décimal. Divisant ce résultat par 60, on obtient 436 gram. 26 pour la mine attique. Ce nombre diffère un peu de celui qui est employé dans la 27^e note du III^e livre (tome I^{er}, p. 421), parce que celui-ci a été déduit d'une conversion en anciens poids, dans laquelle il paraît s'être glissé une légère erreur. La drachme, étant la 100^e partie de la mine, se conclut tout de suite; quant aux talents babylonien et euboïque, leur détermination est fondée sur les rapports indiqués dans la note citée. Enfin le statère, que Paucton évaluait à 176 grains (*Métrologie*, p. 192), n'a été trouvé que de 157 $\frac{3}{4}$ par M. Letronne (page 108 de son mémoire). Cette différence tient peut-être en grande partie à une faute d'impression; car, les nombres 175 et 157 étant formés des mêmes chiffres, la différence réelle entre les deux poids énoncés pourrait bien ne tomber que sur la fraction. En adoptant le résultat donné par M. Letronne, le statère pèse 8 gram. 376.

Grammes.

Statère.....	8,3760
Drachme attique, ou centième partie de la mine.....	4,3626

MONNAIES D'ARGENT (a).

fr.

Drachme attique.....	0,9166
Mine, cent drachmes.....	91,6666
Talent attique.....	5500,0000
Talent euboïque.....	5657,1428
Talent babylonien	6600,0000

(a) Pour évaluer les monnaies, il faut un nouvel élément : c'est le titre, ou la quantité soit d'or fin soit d'argent pur contenue dans la pièce. Des essais faits sur des pièces anciennes d'argent avaient indiqué pour ce titre la fraction $\frac{23}{27}$, sur laquelle sont établies les valeurs rapportées par Barthélemy. M. Letronne l'adopte aussi (page 84 de son mémoire), en se fondant sur de nouvelles analyses faites par M. Darcet. Il faut donc retrancher $\frac{4}{27}$ du poids du talent attique pour l'alliage qu'il contenait, et il reste 26 kil. 085 d'argent pur. Mais, la valeur de 53 fr. 60, que M. Letronne assigne au marc d'argent fin, portant le kilogramme à 219 fr., on a 5,493 fr. 61 pour la valeur du talent d'argent. Cette somme est si près de 5,500 fr., que, dans un sujet qui ne saurait comporter une extrême rigueur, il doit être permis, à cause de la commodité, de s'arrêter au nombre rond.

La différence de ces deux déterminations influe d'ailleurs très-peu sur la drachme, qui n'était que la 6000^e partie du talent; et on la trouve alors de 0 fr. 91666. Pausanias la porte à 20 s. tournois, qui valent 0 fr. 98765; et Barthélemy à 18 s. ou 0 fr. 88885. C'est donc entre ces deux valeurs que tombe celle que nous avons adoptée.

On n'a point placé dans la table ci-dessus le statère d'argent, parce que M. Letronne pense (page 88 de son mémoire) que cette monnaie n'existait pas, et que la pièce à laquelle on a donné ce nom était un tétradrachme; et, dans ce cas, elle vaudrait 3 fr. 66664.

L'évaluation des monnaies d'or peut se faire de deux manières, qu'il est essentiel de distinguer. Si on les rapporte aux monnaies d'argent contemporaines, il faut employer le rapport existant alors entre les valeurs de l'or et de l'argent. M. Letronne trouve, dans le mémoire déjà cité (page 107 et 108), que ce rapport était, en Perse, du temps de Xénophon, de 10 à 1; en Attique, vers le temps de Socrate, de 12 à 1; et Hérodote l'indique lui-même, pour l'époque où il vivait, de 13 à 1 (liv. III, ch. xcvi). Donc le talent d'or attique valait :

Dans le rapport de 10 à 1, 60000 drachmes, ou 55000 fr.

Dans le rapport de 12 à 1, 72000 drachmes, ou 66000 fr.

Dans le rapport de 13 à 1, 78000 drachmes, ou 71500 fr.

C'est de ces nombres que sont déduites les valeurs approximatives indiquées dans le cours de ma traduction.

MONNAIES D'OR.

	fr.
Talent attique d'or.....	84750,00
Statère ou darique d'or.....	27,58

Mais, si l'on veut se représenter l'état actuel des choses, on doit, ce me semble, dans la conversion des monnaies d'or exprimées en francs, employer le rapport existant aujourd'hui entre la valeur de l'or et celle de l'argent; car ce n'est que de cette manière qu'on peut faire apprécier rigoureusement quelles seraient maintenant les recettes et les dépenses équivalentes à celles que rapporte l'historien. C'est donc en supposant le rapport de la valeur de l'or à celle de l'argent comme $15 \frac{1}{2}$ à 1, tel qu'il est aujourd'hui, que, dans le tableau ci-dessus, les monnaies d'or sont exprimées en francs.

Le statère ou darique d'or évalué, dans la note précédente, à 8 gr. 376, était, suivant M. Letronne (page 108 de son mémoire), au titre de 0,970; sur ce pied, il contenait en or pur 8 grammes 12,7. En argent, il aurait valu 1 fr. 7793; et, multipliant ce nombre :

1° Par 10, valeur relative de l'or à l'argent en Perse, on aura 17 fr. 79,

2° Par 12, valeur relative de ces deux métaux en Attique. . . 21. 35.

3° Par 13, suivant le rapport donné par Hérodote. 23. 13.

4° Par $15 \frac{1}{2}$, taux actuel. 27. 58,
pour les valeurs du statère d'or à ces diverses époques.

Si l'on se bornait à chercher le rapport en poids du statère au talent attique, on le trouverait environ de 1 à 3139; et, en partant de ce rapport, on aurait pour sa valeur seulement 21 f. 02, lorsque l'or est à l'argent comme 12 est à 1. On trouverait également dans les autres valeurs relatives de ces deux métaux une légère différence, qui tient à ce que les pièces comparées ne sont pas au même titre.

Les variations qu'éprouvent, suivant la rareté ou l'abondance de l'or et de l'argent, les prix monétaires des denrées, on fait désirer un terme de comparaison plus fixe, pour mesurer les valeurs absolues du travail et des choses; et l'on a pris le blé, comme formant, depuis les temps les plus anciens, la base de la subsistance des hommes dans les sociétés civilisées. M. Letronne s'est aussi occupé de cette évaluation, dont il a donné un tableau (page 119 de son mémoire). On y voit que les poids des quantités de blé et d'argent regardées comme équivalentes, étaient, dans Athènes, peu de temps après la mort de Socrate, comme 3146 à 1; dans Rome, cinquante ans avant l'ère vulgaire, comme 2682 à 1; en France, vers 1520, comme 4320 à 1, et, de nos jours, comme 1050 à 1 : qu'ainsi l'argent était devenu plus commun à Rome qu'à Athènes; qu'il fut très-rare en France dans le moyen âge, et que, depuis la découverte de l'Amérique, la valeur de l'argent, comparée à celle du blé, a été réduite au quart environ. Le poids moyen de l'hectolitre de blé étant de 75 kil. 26, cette mesure eût coûté, à Athènes, 5 fr. 26; à Rome, 6 fr. 12; en France, avant 1520, 3 fr. 83; de nos jours son prix moyen est de 15 fr. 78.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES NEUF LIVRES DE L'HISTOIRE D'HÉRODOTE.

Le chiffre romain indique le tome; le chiffre arabe indique la page.

A

- Abantes*, peuple de l'Eubée, I, 110.
Abaris, Hyperboréen; on prétendait qu'il avait fait le tour du monde sur une flèche, I, 431.
Abas ou *Abes*, ville de la Phocide, célèbre par un oracle, I, 53.
Abdère, ville de Thrace, I, 120; II, 229; ses habitants reçoivent Xerxès et lui donnent à souper (V. *Mégacléon*), 232; Xerxès s'y arrête dans sa retraite, 381.
Abrocome, fils de Darius, II, 284.
Abronychus, annonce à la flotte grecque l'issue du combat des Thermopyles, II, 333.
*Abydénien*s, chargés par Xerxès de la garde des ponts, ne fournissent point de vaisseaux pour l'expédition, II, 222.
Abydos, ville sur la côte d'Asie de l'Hellespont, I, 497; II, 66, 198.
Acanthe, ville de la Macédoine, II, 109, 230.
Acarmanie, contrée de l'Épire, I, 184; II, 234.
Acéphales (hommes sans tête), espèce d'hommes fabuleuse qu'on croyait habiter en Afrique, I, 522.
Acératus, prophète du temple de Delphes, lors de l'expédition de Xerxès, II, 342.
Acés, fleuve qui roule sur les confins de l'Irannie; ses eaux, retenues par le roi de Perse, devenaient un de ses revenus, I, 390.
Achéens, peuple du Péloponèse, I, 110; — de Phthiotide, II, 237, 268.
Achéloüs, fleuve qui arrose l'Acarmanie; comparé au Nil pour ses effluents, I, 184; on voyait encore des lions sur ses bords du temps d'Hérodote, II, 234 (V. la note 38, p. 315).
Achéron, fleuve de la Thesprotie, II, 54, 346.
Achilléum, ville de la Troade, près le promontoire Sigée, II, 56.
Achéménès, frère de Xerxès, gouverneur d'Égypte, II, 180; puis un des généraux de la flotte de Xerxès, 222; combat l'avis de Démarrate, 289; assassiné dans la suite en Égypte, par Inaros, fils de Psammitichus, 180.
Achéménides, famille royale en Perse, I, 101.
Acræphia, ville de Béotie, II, 388.
Acrothoon, ville de la presqu'île du mont Athos, II, 194.
Adicran, roi des Libyens, voisins de Cyrène, chassé par les Cyrénéens, implore le secours d'Apriès, roi d'Égypte, I, 508.
Adimante, commandant les vaisseaux corinthiens, décidé par Thémistocle à rester dans l'Artémisium, II, 328; paroles outrageantes qu'il adresse à Thémistocle, 330, 331; récite des Athéniens sur sa conduite à Salamine, 367 (V. note 19, p. 402).
Adraste, Phrygien, admis chez Crésus et purifié par lui, I, 49; tue involontairement le fils de ce roi, 52; se poignarde sur sa tombe, *ib.*
Adraste, honoré comme un héros par les Sicyoniens; son culte interdit par Clithènes, II, 37.
Adriatique (mer), I, 118.
Adymachides, Libyens; occupent le territoire limitrophe de l'Égypte; leurs mœurs, usages, etc., I, 515.
Æa, ville de la Colchide, I, 52.

- Æacès*, chargé de porter aux Samiens les propositions des Perses II, 96; ramené à Samos par les Phéniciens, 101.
- Æacides*; leurs images envoyées par les Éginètes pour auxiliaires aux Thébains, II, 44; appelées avant le combat de Salamine, 353 et 363 (V. la note 17, p. 402).
- Æacus*, Æacides; les Athéniens envoyaient chercher leurs images à Égine le jour de la bataille de Salamine, II, 353 (V. la note 17, p. 402).
- Æacus*; chapelle que lui consacrent les Athéniens, II, 49.
- Æga*, ville de la presqu'île de Pol-lène, II, 255.
- Ægaléos*, voyez *Égalée*.
- Ægée*, ville de la ligue Éolienne, I, 112.
- Ægée* (mer), voyez *Égée*.
- Æges* et *Ægium*, ville de l'Achaïe dans le Péloponèse, I, 110.
- Ægilia*, île sur la côte de l'Attique, II, 140.
- Ægilies*, canton de l'Eubée, II, 157.
- Ægire*, ville de l'Achaïe dans le Péloponèse, I, 110.
- Ægiroessa*, ville d'Éolie, I, 112.
- Ægium*, voyez *Æges*.
- Ægles*, peuple d'Asie de la Bactriane, I, 580.
- Ægos-Potamos*, fleuve de la Chersonèse de Thrace, II, 474.
- Ænea* ou *Ænia*, ville de la Macédoine, II, 255.
- Ænians*, voyez *Éniènes*.
- Ænos*, ville de Thrace, I, 476; II, 210.
- Ænyres*, dans l'île de Thasos, lieu où sont situées des mines d'or, II, 110.
- Æolide*, ancien nom de la Thessalie, II, 264.
- Æolie*, partie de l'Asie Mineure occupée par des colonies grecques; villes comprises dans l'Æolie, I, 111.
- Æoliens*, rendus tributaires par Crésus, I, 54; partagés d'abord en douze villes, ont perdu celle de Smyrne, 112; refusés par Cyrus, auquel ils offraient de se soumettre, demandent du secours à Sparte, *ib.*; faisaient partie de la flotte de Xerxès, II, 221 (V. *Æolie*).
- Æropus*, frère de Perdicas, descendant de Téménus, II, 589.
- Æschronienne*, tribu de Samos dont quelques habitants s'étaient établis dans la ville d'Oasis, en Égypte, I, 541.
- Æschyle*, fils d'Euphorien, a fait, dans ses vers, Diane fille de Cérés, I, 265.
- Æthiopiens*, voyez *Éthiopiens*.
- Ætolie*, pays de la Grèce situé au nord du golfe de Corinthe, II, 150.
- Ætoliens*, habitants de l'Ætolie, II, 358.
- Agariste*, fille de Clisthène de Sicyone; noms des prétendants qui vinrent à Sicyone pour disputer sa main, II, 149; mariée à Mégacles, 152.
- Agariste*, petite-fille de Mégacles, mariée à Xanthippe, mère de Périclès, II, 152.
- Agasicles*, habitant d'Halicarnasse, transgresse la loi qui défendait au vainqueur des jeux trioptiques d'emporter le trépied qui en était le prix, I, 140.
- Agathèrges*, nom des cavaliers d'élite à Sparte, I, 65.
- Agathyrses*, peuple voisin des Scythes; leurs mœurs efféminées, I, 482; refusent le passage aux Scythes, 491.
- Agathyrsus*, fils d'Hercule et d'Échidna, I, 459.
- Agénor*, Phénicien, II, 220.
- Agésilas*, un des ancêtres de Léoty-chide, II, 386.
- Agétus*, habitant de Sparte, épouse une femme qui, très-laide dans son enfance, devient, par la faveur d'Hélène, la plus belle de Sparte, II, 117.
- Agis*, père de Ménarès, II, 119.
- Aglaure*, fille de Cécrops; son temple à Athènes, II, 548.
- Agonothètes*, juges des Jeux Olympiques, II, 150; Phidon se constitue juge à leur place, *ib.* (V. aussi la note 39, 171).
- Agora*, ville voisine de la Chersonèse de Thrace, II, 210.
- Agrianès*, rivière de la Thrace qui se jette dans l'Hèbre, I, 476.
- Agrianes*, peuple de Thrace, II, 11.
- Agrigentins*, habitants d'Agrigente, aujourd'hui Girgenti en Sicile, II, 260.
- Agron*, petit-fils de Bélus, premier des Héraclides, rois de Sardes, I, 54.
- Agylliens*, habitants de la côte d'Italie; leur territoire, où furent abandonnés les corps des prisonniers phocéens lapidés par les Carthaginois, devenu funeste à tout ce qui le traversait, I, 120; expiations prescrites par la pythie, *ib.*
- Aimnestus*, de Sparte, tue Mardouius

- à la bataille de Platée, II, 443; par la suite combat avec trois cents Spartiates contre toute l'armée messénienne, et périt avec eux, *ib.*
- Ajax*, admis par Clisthène au nombre des héros dont il donna le nom aux dix tribus d'Athènes, II, 37 (V. la note 25, p. 78); invoqué par les Grecs le jour de la bataille de Salamine; ses images placées sur la flotte, II, 333.
- Atabande*, ville de Carie, II, 389.
- Atalia* (aujourd'hui Aleria), ville de l'île de Cyrnos (Corse), fondée par les Phocéens, I, 119; a pris par la suite le nom d'*Aleria* (V. la note 46, 164).
- Atarodiens*, peuple de l'Asie, voisin des Saspîres, I, 380; compris dans l'armée de Xerxès, II, 217.
- Atazir*, roi de Barcé, beau-père d'Arcésilaüs, I, 511.
- Atazons*, peuple de Scythie, I, 443.
- Aicée*, poète grec célèbre; vaincu dans un combat; ses armes suspendues au temple de Minerve; déplore son malheur par des vers adressés à Mélanippe, II, 56.
- Alcmæon*, premier des Alcmæonides appelé à Sardes, près de Crésus; emporte du trésor de ce roi tout ce qu'il peut charger sur lui de paillettes d'or, II, 148.
- Alcmæonidas*, I, 62; banni d'Athènes par Pisistrate (V. la note 24, p. 156.)
- Alcmæonides* (les); anathème porté contre eux à Athènes, I, 60; défait près de Lipsydriou, II, 34; firent élever le temple de Delphes, *ib.*; séduisirent la pythie, *ib.*; soupçonnés de trahison à la journée de Marathon, 143; opinion d'Hérodote à ce sujet, 147.
- Alcmène*, mère d'Hercule, I, 202.
- Alcon*, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 150.
- Alée*, plaines d'Alée, plaines Aléïennes, en Cilicie, II, 134.
- Aléuades*, rois de la Thessalie, envoient des députés à Xerxès pour l'engager à marcher contre la Grèce, II, 179.
- Alexandre*, fils d'Amyntas, fait égorger les députés perses par de jeunes Macédoniens habillés en femmes, II, 43 et suiv.; avis qu'il donne aux Grecs de la marche des Perses, 262; sa statue en or, à Delphes, 382; député à Athènes par Mardonius, 389; ses aïeux, 391; discours aux Athéniens, *ib.*; se rend au camp des Grecs, avant la bataille de Platée, pour les avertir des desseins de Mardonius, 433.
- Alexandre*, fils de Priam, enlève Hélène, I, 52; accusé par ses domestiques, et conduit devant Protée, roi d'Égypte, par le prêtre du temple d'Hercule, 236 et suiv.
- Alilat*, nom d'Uranie chez les Arabes, I, 334.
- Alitta*, nom de Vénus chez les Arabes, I, 104.
- Atopèces*, bourg de l'Attique, II, 33.
- Atos*, ville de l'Achaïe Phlotide, II, 262.
- Alpènes*, bourg dans le défilé des Thermopyles, près de Trachis, II, 264.
- Alphée*, se distingue aux Thermopyles, II, 286.
- Alpis*, rivière qui se jette dans l'Is-ter (Danube), I, 457.
- Alyatte*, roi de Sardes, chasse les Cimmériens de l'Asie, prend Smyrne; manière singulière dont il fit la guerre aux Milésiens, et dont cette guerre se termina, I, 38; son tombeau, 82.
- Amasis*, allié de Crésus, I, 71; élu roi par les rebelles qu'Apriès l'avait chargé de faire rentrer dans le devoir; sa réponse à l'envoyé d'Apriès, 268; vaqueur d'Apriès, 270; son tombeau, *ib.*; trait d'esprit, 271; sa manière de vivre; réponse qu'il fit à ses amis, 272; sa conduite envers différents oracles; grands travaux qu'il fit exécuter, 273; sage loi qui lui est attribuée, 274; favorise les Grecs, *ib.*; son mariage avec Ladice, 276; consacre divers monuments en Grèce, *ib.*; sa fille demandée en mariage par Cambyse, 327; il lui envoie celle d'Apriès, *ib.*; sa mort, son tombeau, 334; son corps, exhumé, est outragé par Cambyse, 335; sa lettre à Polycrate, 330.
- Amasis*, Perse, de la tribu des Maraphiens, général de l'armée envoyée par Aryandès pour venger Arcésilaüs, I, 512; stratagème dont il se servit pour prendre Barcé, 526.
- Amathonte* (île de Cypre), II, 64; assiégée par Onésilus, 62.
- Amazones*, vaincues sur les bords du Thermodon, se révoltent contre les équipages des vaisseaux qui les emmenaient prisonnières, arrivent en Scythie; apprivoisées par les jeunes Scythes, forment le peuple

- sauromate, I, 484-487 (V. la note 9, II, p. 479).
- Ame*, juge immortelle par les Égyptiens; doctrine de son passage dans le corps d'autres animaux adoptée par quelques Grecs, I, 243 (V. la note 34, p. 307).
- Amestris*, fille d'Otane, femme de Xerxès, II, 211; vengeance horrible qu'elle tire de la femme de Masis tès, 471 (V. la note 29, p. 486).
- Amiantus*, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 130.
- Amilcar*, fils d'Annon, conduit une armée en Sicile, II, 237; disparaît après la défaite des siens, *ib.*
- Aminias*, Athénien, engage le combat à Salamine, II, 362; un de ceux à qui fut décerné l'honneur de la journée, 367.
- Aminocles*, habitant de la Magnésie, enrichi par la tempête qui battit la flotte de Xerxès, II, 270 (V. la note 62, p. 320).
- Ammon*, *Ammoniens*, ville et peuple de l'intérieur de l'Afrique, I, 193; leur récit au sujet du détachement envoyé contre eux par Cambyse, 342; leur contrée, à dix journées de Thèbes, remarquable par un temple de Jupiter, 318.
- Amompharète*, chef des Pitonates, refuse de quitter la position qu'il occupait avant la bataille de Platée, II, 440; mot remarquable qu'il adresse à Pausanias, 441 (V. note 44, p. 482); se distingue à la bataille de Platée, 449.
- Ampé*, ville sur la mer Érythrée, à l'embouchure du Tigre, II, 99.
- Ampelos*, promontoire du golfe Toronéen, Macédoine, II, 233.
- Amphiaraus*, auxiliaire des Thébains; il était défendu à ceux de cette nation de dormir dans son temple, II, 388.
- Amphictyon*, son temple près d'Anthela, dans le défilé des Therinopyles, II, 274.
- Amphictyons*, I, 275; avaient fait marché avec les Alcéonides pour la construction du temple de Delphes, II, 34.
- Amphilocus*, fils d'Amphiaraus, fondateur de Posidéum, I, 379.
- Amphilytos*, devin, I, 61.
- Amphimnestes*, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 130.
- Amphissa*, ville de la Phocide, voisine de Delphes dans la plaine de Crisa, II, 340.
- Amphitryon*, époux d'Alcémène, I, 202; trépied consacré par lui dans le temple d'Apollon à Thèbes, II, 33.
- Ampraciotes* ou *Ampraciates*, habitants d'Ampracie, ville d'Épire, II, 346; leur nombre, leur rang à Platée, 427.
- Amynias*, roi de Macédoine; de quelle manière il reçoit la députation des Perses, II, 11-12; Grec d'origine, 14.
- Amyris* (surnommé *le Sage*), II, 150.
- Amyrtée*, roi d'Égypte, I, 233; avait fait beaucoup de mal aux Perses, 333.
- Amythéon*, père de Mélampus, I, 206.
- Anacharsis*, Scythe célèbre, I, 436; tué par le roi Saulius, à son retour en Scythie, 469.
- Anactorius*, habitants d'Anactorium, ville d'Épire, II, 428.
- Anaphès*, fils d'Otane, chef des Cisiens, dans l'expédition de Xerxès contre les Grecs, II, 212.
- Anaphlyste*, ville de l'Attique, I, 480.
- Anaua*, ville de Phrygie, II, 197.
- Anaxandre*, fils d'Eurycrate, II, 273.
- Anaxandride*, fils de Léon, roi de Sparte; reproche des éphores au sujet de la stérilité de sa femme, II, 23; en épouse une seconde, 24; père de Dorée, de Léonidas, de Cléombrote, *ib.*
- Anaxilas*, ancêtre de Léotychide, II, 386.
- Anaxiléus*, tyran de Rhégium, engage les Samiens à s'emparer de la ville de Zancle, II, 100.
- Anchmolius*, envoyé par les Lacédémoniens pour chasser d'Athènes les Pisistratides, II, 33; vaincu et tué; son tombeau, *ib.*
- Androcrate*, héros; son monument près de la fontaine Gargaphie, II, 423 (V. note 6, p. 478.)
- Androphages*, peuple voisin des Scythes, I, 444; leurs mœurs féroces, 482.
- Andros*, île, une des Cyclades, I, 449; assiégée par les Athéniens, pour le refus qu'avaient fait les habitants de leur fournir des secours en argent, II, 377.
- Anériste*, père de Sperthios, II, 238.
- Anes*; effet de leur voix sur la cavalerie scythe, I, 493.
- Anes* à cornes en Libye, I, 522; autre espèce ne buvant jamais, *ib.*
- Angaréions*, nom donné par les Perses au genre de course de leurs courriers, II, 370 (V. note 24, p. 404).

- Anqilas*, rivière qui se jette dans le Strymon, II, 250.
- Anquille*, regardée comme sacrée par les Égyptiens, I, 217.
- Angrus*, rivière qui se jette dans le Brongus, I, 457.
- Animaux sacrés* en Égypte; coutumes suivies à leur égard, I, 215-214.
- Année*, combien de jours elle renfermait (entretien de Crésus avec Solon), I, 46; divisée par les Égyptiens en douze mois de trente jours, auxquels ils ajoutaient cinq jours complémentaires, 181 (V. la note I, p. 279).
- Anopce*, nom du sentier par lequel les Perses tournèrent le défilé des Thermopyles, II, 281.
- Antandros* ou *Autandre*, ville de la Troade, II, 46.
- Anthèle* ou *Anthéla*, bourg dans le défilé des Thermopyles, II, 274.
- Anthémunte*, ville et canton sur le Béchius, rivière qui se jette dans le golfe Therméen, II, 56.
- Authylle*, ville d'Égypte, dans le Delta; ses revenus affectés particulièrement à la chausserie de la femme du roi qui règne en Égypte, I, 228.
- Auticharès*, citoyen d'Éléon, conseil à Doriée d'aller fonder Héraclée en Sicile, II, 25.
- Anticyre*, ville de Grèce sur le golfe Maliaque, II, 275, 280.
- Antidore*, de Lemnos, le premier parmi les Grecs, au service de Xerxès, qui passa du côté de ses compatriotes, II, 531.
- Antipater* de Thase, fils d'Orgès, chargé de recevoir l'armée de Xerxès; dépenses énormes faites à ce sujet, II, 251.
- Antiphemus*, fonde Géla, en Sicile, II, 250.
- Anysis*, roi d'Égypte après Asychis; aveugle; chassé par Sabacos, roi des Éthiopiens, I, 255; retiré dans les marais, s'était formé une lie qu'il habitait; reprit les rênes de l'empire après le départ de Sabacos, 251.
- Anysis*, ville d'Égypte, I, 255, 269.
- Aparytes*, peuple d'Asie compris dans la septième satrapie de Darius, I, 586.
- Apalouries* (la fête des), célébrée chez les Ioniens, I, 111.
- Aphètes*, port, sur la côte de Béotie où vint mouiller la flotte de Xerxès, II, 271.
- Aphrodisias*, île sur la côte de la Libye, I, 515.
- Aphthis*, nome d'Égypte, I, 269.
- Aphytis*, ville de la presqu'île de Palène, II, 255.
- Apia*, nom de la terre chez les Scythes, I, 461.
- Apidanos*, fleuve de Thessalie, II, 255.
- Apis* (bœuf), *epaphus* en grec, I, 265; paraît en Égypte du temps de Cambyse, 542; marques qui le distinguaient, 545; blessé par Cambyse, *ib.*
- Apis*, ville d'Égypte, I, 188.
- Apollon* de Delphes, consulté par Crésus, I, 55; invoqué par Crésus sur le bûcher, 78; explique ses oracles, 80.
- Apollon* (Triopique); jeux célébrés en son honneur, I, 109.
- Apollon* Isménien; consulté par Mys d'Europos, rendait des oracles par les entrailles des victimes, II, 388 (V. les mots *Orus* et *Ætosyrus*).
- Apollonie*, ville de Thrace sur le Pont-Euxin, au nord du Téare, I, 476, 477.
- Apollonie*, ville d'Illyrie, près du port d'Oricum, II, 459.
- Apriès*, fils et successeur de Psammis; rébellion de ses sujets, I, 267; vaincu par Amasis; étranglé par les Égyptiens, 270; avait envoyé une armée contre les Cyrénéens en faveur des Libyens, 59.
- Asinthetaiens*, peuple de Thrace, II, 104.
- Arabes*, leur respect pour la foi jurée, I, 350; traitent avec Cambyse pour le passage de son armée, *ib.*; compris dans l'armée de Xerxès; leurs armes et vêtements, II, 214; leur cavalerie, montée sur des chameaux, 219.
- Arabie*, remarquable par ses productions, I, 585 et suiv.
- Arabique* (golfe), I, 184, 452.
- Ararus*, rivière d'Arménie, I, 457.
- Araze* (aujourd'hui le Gir ou le Gilhon), grand fleuve, qui, suivant Hérodote, a sa source dans les monts Matiénien, se perd dans des marais par quarante embouchures; une seule branche s'ouvre dans la mer Caspienne, I, 158, 159 (V. la note 62, p. 170).
- Arcadie*, contrée du Péloponèse, I, 65.
- Arcadiens-Pelasges*, I, 110.
- Arcadiens* d'Orchomène, au nombre de six cents, à Platée; leur place

- dans l'armée grecque, II, 426.
Arcésilaüs I^{er}, fils de Battus, règne dix-sept ans à Cyrène, I, 508.
Arcésilaüs II^e du nom; différends avec ses frères; marche contre les Libyens, 509; vaincu et étranglé par les ordres de son frère Léarque, *ib.*
Arcésilaüs III^e du nom; son parti vaincu par celui de Démonax, I, 510; se retire à Samos, *ib.*; réponse de la pythie sur son retour à Cyrène, 511; accomplissement de l'oracle, *ib.*
Archandre, le Phytien, a donné son nom à la ville d'Archandropolis, en Égypte, I, 228.
Archandre ou *Archandropolis*, ville d'Égypte, I, 228.
Archélaeus, nom donné par Clithène de Sicyone aux membres de sa tribu, II, 38 (V. la note 26, p. 79).
Archélaüs, ancêtre de Léonidas, II, 275.
Archins, mort glorieusement en combattant dans Samos, I, 338.
Archidamus, ancêtre de Léotychide, II, 386.
Archidémus, marié à Lampito, II, 125.
Arérica, bourg sur l'Euphrate, I, 129.
Arérica, une des stations sur la route d'Égypte, II, 146.
Arès, succède à Gygès, roi de Lydie, I, 38.
Aréiens, peuple d'Asie compris dans la seizième satrapie de Darius, I, 380.
Aréopage, où les Perses prirent position pour assiéger la citadelle d'Athènes, II, 347.
Argade, un des quatre fils d'Ion, II, 37.
Arganthonius, roi de Tartessus, en Ibérie (Espagne), ami des Phocéens, I, 118.
Argé, jeune fille hyperboréenne, venue à Delos, I, 439.
Argiens, combattent, au nombre de trois cents, contre trois cents Lacédémoniens, au sujet du territoire de Thyrée, I, 74; leur conduite envers les Lacédémoniens lors de la guerre contre Xerxès, II, 248; donnent avis à Mardonius du départ de l'armée envoyée par les Spartiates à la défense de l'Attique, 416.
Argile, ville de Thrace, II, 230.
Argiopiüs, canton de la Béotie, II, 442.
Argippéens, peuple chauve, voisin de la Scythie; regardés comme des êtres sacrés, I, 446.
Argo, navire construit au pied du mont Pélion, I, 516.
Argolide, contrée du Péloponèse, I, 74.
Argonautes; leurs petits-fils expulsés de Lemnos par les Pélasges; accueillis à Lacédémone, I, 500.
Argos, capitale de l'Argolide, jadis la ville la plus célèbre de la Grèce, I, 32; entièrement dépeuplée, II, 428.
Ariabignès, fils de Darius, un des généraux de la flotte de Xerxès, II, 222; tué à Salamine, 363.
Arianas, roi des Scythes, I, 472.
Ariapithès, roi des Scythes, tué en trahison par Spargapithès, I, 470.
Ariens, ancien nom des Mèdes, II, 212; compris dans l'armée de Xerxès, 213 (V. la note 24, p. 303).
Arimaspes, espèce d'hommes fabuleuse, supposée au nord de l'Europe; n'avaient qu'un œil, I, 389.
Arimaspies, poème d'Aristée de Proconèse, I, 442.
Ariomarde, chef des Mosques dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 216.
Ariomardus, chef des Caspiens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 213.
Arion, fameux joueur de lyre; se jette à la mer; porté à Ténare par un dauphin, I, 41.
Ariphron, père de Xanthippe et grand-père de Périclès, II, 152, 154, 198, 387.
Arisba, ville de l'île de Lemnos, I, 112.
Aristagoras, tyran de Cyzique, I, 497; II, 23.
Aristagoras, fils de Molpagoras, gouverneur de Milet, II, 18; sa réponse aux bannis de Naxos, *ib.*; sollicite Artapherne en leur faveur, 19; querelle avec Mégabate, 20; excité par Histée, se révolte contre Darius, 21; fait saisir les chefs ioniens, 23; se rend à Sparte près de Cléomène; portait un tableau d'airain indiquant les contours de la terre, 27 (V. la note 12, p. 73); ses discours, réponse qu'il reçut, 30; obligé de quitter Sparte, *ib.*; se rend à Athènes, 34; séduit les Athéniens, 37; envoie un émissaire aux Péoniens, 58; se retire à Myrcine; périt dans un combat contre les Thraces, 69.

- Aistée**, de Proconèse, poëte épique ; ce qu'il rapporte sur les peuples voisins des Scythes, I, 441 ; ce que l'on racontait de lui dans son pays et chez les Métapontins, *ib* et suiv. ; sa statue près de celle d'Apollon, 415.
- Aristide**, arrive d'Égine avant la bataille de Salamine, fait appeler Thémistocle hors du conseil, pour lui donner avis du mouvement de la flotte perse, II, 360 ; sa belle action pendant la bataille de Salamine, 38.
- Aristocrate**, père de Casambus, II, 425.
- Aristocyprus**, roi des Soliens, II, 63.
- Aristodémus**, roi de Sparte, père d'Eurysthène et de Proclès, I, 531 ; II, 275, 387.
- Aristodémus** le seul des trois cents Spartiates qui retourne à Sparte après le combat des Thermopyles, II, 286 ; mérite le prix de la valeur à Platée, 449 ; exclu des honneurs publics qui furent rendus aux plus braves, *ib*.
- Aristodicus**, habitant de Cyme, se méfiant de la réponse des Branchides, au sujet de Pactyas, va les consulter de nouveau, et, en chassant tous les oiseaux qui avaient leurs nids autour du temple, obtient une explication de l'oracle, I, 446 et suiv.
- Aristogilon** et **Harmodius**, Géphyréens, délivrent Athènes en tuant Hipparque, II, 51.
- Aristomachus**, II, 442, 275, 387.
- Ariston**, tyran de Byzance, I, 497.
- Ariston**, roi de Sparte ; par quel artifice il enlève la femme de son ami Agétus, II, 447 ; son exclamation à la nouvelle de la naissance de Démarate, 448.
- Aristonice**, pythie de Delphes, II, 242.
- Aristophilide**, roi des Tarentins, retient les envoyés perses qui accompagnaient Démocède, I, 404.
- Arizantiens** ou **Arizantes**, nom d'une des tribus médés, I, 87.
- Arizus**, père de Gergis, II, 247.
- Arménie**, grande contrée de l'Asie, I, 68.
- Arméniens**, compris dans l'armée de Xerxès, II, 215.
- Asour**, mesure du terrain chez les Égyptiens, I, 255. Dix mille coudées carrées, 569 270. (Voy. l'Évaluation des Mesures, II, 531.)
- Arpozais**, un des trois fils de Tar-gitaüs, roi des Scythes, II, 437.
- Arsamène**, chef des Mycéens et des Outiens, dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 214.
- Arsamès**, chef des Arabes et des Ethiopiens, dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 214.
- Artabane**, frère de Darius, s'oppose en vain à l'expédition contre les Scythes, I, 475 ; son discours dans le conseil assemblé par Xerxès, où il s'oppose à l'expédition contre Athènes, II, 184 ; à Xerxès, au sujet d'une vision nocturne, 189 (voyez les notes 6 et 7, p. 294 et 295) ; couché dans le lit du roi, voit le même fantôme qui avait excité Xerxès à marcher contre les Grecs ; change de sentiment, 191 ; son discours à Xerxès, au sujet des malheurs de la vie humaine, 201 (voyez la note 48, p. 595) ; sur les dangers de son expédition, 203 et s. ; envoyé à Suze avec l'autorité souveraine, 208.
- Artabazane**, fils de Darius, II, 477.
- Artabaze**, chef des Parthes et des Chorasmiens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 215 ; à la tête de soixante mille Perses, accompagne Xerxès jusqu'au détroit ; assiege Potidée, 384 ; se rend maître d'Olynthe, où il introduit une colonie de Chalcidiens, *ib*. ; Artabaze, obligé de lever le siège de Potidée, va rejoindre Mardonius en Thessalie, 385 ; sa conférence avec Mardonius avant la bataille de Platée, 435 ; sa conduite prudente à Platée, 446 ; traverse la Thessalie, repasse en Asie, 457 et suiv.
- Artabe**, mesure en usage chez les Perses, I, 453 (Voy. la Table des Mesures, II, 531).
- Artacé**, ville et port de l'Asie Mineure sur la Propontide, I, 442 ; II, 104.
- Artachée** dirigeait les travaux du canal de l'Athos, était très-estimé de Xerxès ; honneurs rendus à sa mémoire, II, 251.
- Artachée**, père d'Otaspe, II, 242.
- Artachée**, père d'Artayntes, II, 386.
- Artanès**, rivière qui se jette dans l'Elster (Danube), I, 457.
- Artapherne**, fils d'Atapherne, chef des Lydiens et des Mysiens, dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 454.
- Artapherne**, frère de Darius, gouverneur de Sardes, II, 46 ; sa réponse aux députés d'Athènes, 40 ;

- porte la guerre en Ionie, 68; paroles qu'il adresse à Hystiée de Milet, 91.
- Artaxerxès*; signification de ce nom, II, 136.
- Atayctès*, commandant à Sestos, II, 472; avait pillé le temple de Protesilas, à Eleonte, 473; prisonnier des Athéniens, 474; son supplice, 475 (Voyez aussi II, p. 198).
- Ataynte*, fille de Masistès, mariée à Darius, fils de Xerxès, aimée de ce dernier, en obtient le manteau qu'il tenait de sa femme Amestris, II, 470.
- Atayntès*, commandant la flotte des Perses à Samos, avec Mardonius, II, 386; querelle avec Masistès, après la défaite de Mycale, 468.
- Artozostra*, fille de Darius, épouse de Mardonius, II, 108.
- Artéens*, ancien nom que se donnaient les Perses, II, 212.
- Artémise*, fille de Lygdamis, commandait cinq vaisseaux, dans la flotte de Xerxès, II, 223; son discours à Mardonius, dans le conseil assemblé à Phalère, par Xerxès, 333 (voy. note 48, p. 402); son avis approuvé par Xerxès, 336; conduite remarquable à Salamine, 364; exclamation de Xerxès à ce sujet, 365; récompense promise par les Grecs à qui la ferait prisonnière, 367; se réfugie à Phalère, *ib.*; consultée par Xerxès, au sujet de la proposition de Mardonius, appuie l'avis de ce dernier, 372.
- Artemisium*, bras de mer entre l'Eubée et la côte de Béotie; description, II, 263; où se réunit la flotte des Grecs, 327; théâtre de plusieurs combats, 330 et suiv.
- Artembares*, père de l'enfant que Cyrus maltraite dans ses jeux, pour lui avoir désobéi, I, 93; aïeul d'Artayctès; idée qu'il suggère aux Perses, II, 473.
- Artimpasa*, nom de Vénus-Uranie chez les Scythes, I, 461.
- Artiscus* fleuve du pays des Odryses, I, 476.
- Artochmès*, chef des Phrygiens et des Arméniens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 213.
- Artoniès*, fils de Mardonius, avait offert de grandes récompenses pour faire ensevelir le corps de son père, II, 433.
- Arts* mécaniques, dédaignés par les Egyptiens, et, à leur exemple, par quelques-uns des Grecs, I, 269.
- Artybius*, commandant de l'armée perse destinée contre Cypre, II, 62; combat avec Onésilus, 63.
- Artyphius*, chef des Gandariens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 213.
- Aryandès*, gouverneur de l'Égypte, établi par Cambyse, condamné par Darius, I, 512; arme pour venger les injures de Phérotime, *ib.*
- Aryandiques*, pièces de monnaie, fabriquées par ordre d'Aryandès, regardées comme l'argent le plus pur, I, 512.
- Arystère*, mesure de vin, I, 270 (V. la Table des Mesures, II, p. 552).
- Arystone* ou *Aristona*, fille de Cyrus, femme de Darius, I, 378; sa statue en or, II, 214.
- Asbystes*, peuples de la côte septentrionale de la Libye, les plus adroits à conduire les chars, I, 513.
- Ascalon*, ville de Syrie, I, 88.
- Aschy*, suc dont se nourrissaient les Argipéens, I, 443.
- Asias*, petit-fils de Manès, a, selon les Lydiens, donné son nom à l'Asie, I, 433.
- Asie*; sa description, I, 431 et suiv.; origine de son nom, 433.
- Asine*, ville des Dryopes dans le Péloponèse, II, 338.
- Amach*, nom donné aux transfuges égyptiens, I, 194.
- Asope*, fleuve sur les bords duquel campèrent les armées grecque et perse avant la bataille de Platée, II, 417, 418.
- Asopus*, fleuve de la Thessalie, près des Thermopyles, II, 274.
- Asopodoros*, commandant la cavalerie thébaine qui défit, après la bataille de Platée, les Mégariens et les Philiens, II, 447.
- Aspathine*, admis dans la conjuration contre le mage Smerdis, I, 367.
- Asphalte*, bitume, I, 126; II, 146.
- Asphodèles*, leurs tiges employés à la construction des cabanes des Libyens nomades, I, 522.
- Assesos*, ville située dans le territoire des Miliens, célèbre par un temple consacré à Minerve assésienne, I, 40.
- Assyrie*, *Assyriens*, maîtres de toute l'Asie pendant cinq cent vingt ans, I, 84; leur costume, leurs institutions, 153 et suiv.; coutume honteuse pour les femmes, 137 (voyez la note 61, p. 170); compris dans l'armée de Xerxès; leurs armes, II, 212.

Astrabacus, héros lacédémonien, supposé le père de Démarate, par la mère de ce dernier, II, 121.

Aslyage, tenu prisonnier par Cyrus, son petit-fils; premier prétexte des hostilités entre les Lydiens et les Perses, I, 70; songes qu'il fit au sujet de sa fille Mandane, 89; la donne en mariage à Cambyse, *ib.*; ordonne la mort de son petit-fils Cyrus, 93; croit le reconnaître dans un enfant amené devant lui; confirmé dans ses soupçons par les aveux du père Mitradate, 93 et suiv.; horrible souper qu'il fit faire à Harpagus, 96 et 97; consulte les mages, au sujet de l'interprétation donnée par eux au songe qu'il avait eu, et, d'après leur avis, renvoie Cyrus en Perse, auprès de ses parents, 97 et suiv.; trahi par Harpagus, qu'il choisit pour général contre les Perses révoltés, 102; fait mettre en croix les mages qui lui avaient conseillé de renvoyer Cyrus, *ib.*; marche lui-même contre Cyrus; vaincu, tombe vivant en son pouvoir, *ib.*; reproches qu'il adresse à Harpagus, *ib.*; il est gardé près de Cyrus jusqu'à sa mort, 103.

Asychis, roi d'Égypte, après Mycérinus, I, 272; fit construire une pyramide en briques; inscription qu'il y fit graver, *ib.*

Atarantes, peuplade de la Libye dont les individus n'avaient pas de nom propre; maudissaient le soleil, II, 519.

Atarbéchéis, ville de l'île de Prosopitis (Égypte), d'où partait un navire chargé d'enlever les os des bœufs enterrés en Égypte, I, 201.

Atarnée, territoire donné aux habitants de Chio, en échange du Lydien Pactyas; ses productions rejetées des cérémonies religieuses, I, 117; II, 375.

Athamas, fils d'Éole; punition imposée à ses descendants, II, 273.

Athénade, tue Epialte, reçoit le prix fixé par les Lacédémoniens, II, 280.

Athénagoras, député de Samos près de Léotychide commandant la flotte des Grecs, II, 438.

Athènes, subjuguée par Pisistrate, I, 59, 61 et 62; refusait le nom d'Ionienne, 109; agrandie après l'expulsion des tyrans, II, 43; assiégée par les Perses, 347; prise par Xerxès, 348; prise par Mardonius, 412.

Athéniennes, enlevées par les Pélasges, I, 500; leur cruauté envers le seul homme revenu de l'expédition d'Égine, cause d'un changement dans leur vêtement, II, 47-48.

Athéniens, ont emprunté des Pélasges la forme qu'ils donnaient aux figures de Mercure, I, 207; délivrés de leurs tyrans, II, 36; proposent une alliance aux Perses; réponse d'Artapherne, 40; en guerre contre Cléomène, roi de Sparte, 41; contre les Béotiens et les Chalcidiens, 42; redemandent aux Éginètes les statues de Damiès et d'Auxésies; prodige à ce sujet, 43 et suiv.; séduits par Aristagoras, déclarent la guerre aux Perses, 57; en guerre contre les Éginètes, 132; empruntent des vaisseaux aux Corinthiens, cèdent aux Lacédémoniens le commandement de la flotte grecque, 327; les plus redoutés par les Perses, 331; avisent aux moyens de sauver leurs familles, 343; fournirent à Salamine presque autant de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble, et les montaient seuls, 243 (V. note 10, p. 399); divers changements dans leur nom, 313 (V. note 11, p. 399); leur réponse à Alexandre, député de Mardonius; 394; aux envoyés de Sparte, *ib.*, motifs qui les avaient déterminés à passer dans l'île de Salamine, 412; discours de leurs députés aux éphores de Sparte, 413 et 415; vont rejoindre les Lacédémoniens à Eleusis 421; offrent trois cents hommes pour aller remplacer les Mégariens maltraités par la cavalerie perse, *ib.*; tuent Masistius, 422; discutent avec les Tégéates, pour le droit de prendre la tête de la deuxième aile, 423; leur réponse aux raisons des Tégéates, 423 (V. notes 8 et 9, p. 479); s'en rapportent aux Lacédémoniens, qui décident en leur faveur, 426; commandés par Aristide, fils de Lysimaque, à Platée, 427; échangent leur position avec les Spartiates, pour être vis-à-vis des Mèles, 437; forcent l'enceinte où s'étaient retranchés les Perses après la bataille de Platée, 448; eurent cinquante-deux hommes tués, *ib.*; méritent la palme parmi les Grecs; à Mycale, 466; passent dans la Chersonèse, sous les ordres de Xanthippe, 472; assiègent et prennent Sestos, *ib.* et suiv.; retournent en Grèce, chargés de butin, 475.

- Athos*, presqu'île, montagne et promontoire de la Thrace, II, 109; percé pour l'expédition de Xerxès, 197.
- Athribis*, ville d'Égypte, I, 269.
- Athrys*, fleuve de la Thrace, I, 437. (M. Larcher nomme ce fleuve Jallhis.)
- Atlantes*, peuple de la Libye, habitants des flancs de l'Atlas, I, 319.
- Atlas*, montagne célèbre de la Libye, I, 319.
- Atlas*, rivière qui descend de l'Hémus et se jette dans l'Isler (Danube), I, 437.
- Aossa*, fille de Cyrus, épouse de Darius, I, 363; guérie par Démocède; à son instigation, engage Darius à marcher contre les Grecs, 599.
- Atramyttium*, ville et port de la Mysie, II, 203.
- Atrides*, leur expédition contre Troie, II, 193.
- Attaginus* citoyen de Thèbes; souper qu'il donne à Mardonius, et à cinquante Perses des plus distingués de l'armée, II, 418; demandé par les Grecs, après la bataille de Platée, 456; s'enfuit de Thèbes; ses enfants conduits à Pausanias, qui les met en liberté, 457.
- Attique*, contrée célèbre de la Grèce, I, 58; occupée par les Athéniens, II, 43.
- Atys*, fils de Crésus, I, 48; tué dans une chasse, 52.
- Atys*, roi des Lydiens, I, 54, 83; II, 215.
- Auchates*, Scythes, descendants de Leïpoxais, I, 457.
- Augila* ou *Augile*, aujourd'hui Audjélah, contrée de la Libye fertile en palmiers, où les Nasamons venaient récolter les dates, I, 514, 518.
- Auras*, rivière qui descend de l'Hémus et se jette dans l'Isler, I, 437.
- Auschis*, peuple de la Libye septentrionale, I, 514.
- Ausenses*, peuples de la Libye, limitrophes des Machlyes; coutumes opposées de ces deux peuples, I, 517; combats entre les jeunes filles *ib.*; communauté des femmes, *ib.*
- Autonous* et *Phylacus*, héros grecs, II, 515.
- Auxésiès*, statue qui lui fut élevée par les Epidauriens, II, 44.
- Axius*, rivière de la Macédoine, II, 254.
- Azus*, capitale d'un petit royaume de Crète, I, 503.
- Azane*, fils d'Artée, chef des Sogdiens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 215.
- Azanien*, habitant de la ville d'Azanie, dans l'Arcadie, Péloponèse, II, 150.
- Aziris*, canton très-fertile en Libye, où Battus demeure d'abord six ans, I, 513.
- Azotus*, grande ville de Syrie, sur la Méditerranée, aujourd'hui Azod ou Esdod, assiégée pendant vingt-neuf ans par Psammitichus, I, 255.

B

- Babylone*, ville d'Assyrie sur l'Euphrate; sa description, I, 126 et suiv.; hauteur, épaisseur, construction de ses murailles, *ib.* (V. les notes 52, p. 163, et 53, p. 165; prise par Cyrus, 135; idée de ses richesses, *ib.*; fertilité de son territoire, 134; ses murailles abaissées par Darius, 412.
- Babyloniens*, révoltés contre Darius; étranglent leurs femmes, I, 408; insultent de leurs remparts les troupes de Darius, *ib.*; trois mille des principaux d'entre eux mis en croix, 412.
- Bacchanales*, reprochées aux Grecs par les Scythes, I, 471.
- Bacchiades*, chargés de l'administration à Corinthe, II, 31; envoyés pour tuer le fils d'Éétion, 52.
- Bacchus*, sa fête chez les Égyptiens, I, 293; regardé, parmi les Grecs, comme un des dieux les plus modernes, 237; né seize cents ans avant Hérodote, 238; connu dans la cuisse de Jupiter, *ib.*; seule divinité, avec Uranie, reconnue par les Arabes, 350; nommé par eux *Orotal*, 351.
- Bacis* (Oracle de), adressé aux Éubéens, II, 333 (V. les notes 3 et 6, p. 398 et 399); au sujet de la bataille de Salamine, 560; relatif à la bataille de Platée, 434.
- Bactriane*, contrée d'Asie qui fait aujourd'hui partie du Khorassan, I, 580.
- Bactriens*, habitants de la Bactriane, I, 143; compris dans l'armée de Xerxès; leurs arcs, II, 212; cavalerie, 219.
- Badrès*, chef des Milvens et des Cabétiens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 216.
- Bagéus*, désigné par le sort pour pu-

- nir les crimes d'Orètes, I, 393 et suiv.
- Barathre**, où furent jetés, à Athènes, les hérants de Darius, II, 237 (voyez la note 41, p. 313).
- Barcé** de la Bactriane, fondée par les prisonniers faits à Barcé de Libye, I, 528.
- Barcé** ville de la Libye septentrionale, I, 579; fondée par les frères d'Arcésilaüs, 509; prise par un stratagème d'Amas's, 526; ses habitants punis du meurtre d'Arcésilaüs, 527.
- Barcéens**, habitants de Barcé en Libye, I, 527, 528.
- Barès**, général de l'armée de mer des Perses, envoyé par Aryandes contre les Barcéens, I, 512.
- Baris**, barque égyptienne servant à la navigation du Nil, I, 227, 228.
- Bassaces**, fils d'Artabane, et chef des Thraces dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 216.
- Bassarès**, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 525.
- Bateaux** des Indiens, construits en roseaux, I, 582.
- Battus**, chef de la colonie envoyée en Libye par les Théréens, I, 505; récit des Cyrénéens à son sujet, *ib.*; son nom signifie roi dans la langue des Libyens, 506; réponse de l'oracle au sujet de sa voix, *ib.*; règne quarante ans à Cyrène, 508.
- Battus II** (l'Heureux), troisième roi de Cyrène, I, 508.
- Battus III** (le Bo teux), I, 509.
- Becos**, premier mot prononcé par les deux enfants que fit élever Psammitichus loin de toute société, et par lequel les Phrygiens furent reconnus plus anciens que les Égyptiens, I, *Bel* 180.
- Belbis** ou **Belbine**, île du golfe Saronique, en Grèce, située près d'Égine, note 25, p. 405. **Belbinite**, habitant de Belbis, II, 583 (V. note 25, p. 405).
- Bélier sauvage**, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 525.
- Bélus**, père de Ninus, I, 54.
- Bélus**, père de Céphée, II, 212.
- Béotie**, contrée de la Grèce, I, 206; II, 32.
- Béotiens**, déclarés pour les Mèdes, mis sous la sauve garde des troupes macédoniennes, II, 541, tinrent longtemps, à Platée, contre les Lacédémoniens, 447.
- Bermius** ou **Bermion**, montagne de la Macédoine, II, 591.
- Besses**, peuple de Thrace; interprètes des oracles chez les Sâtres, II, 229 (V. la note 53, p. 311).
- Bias**, de Prienne; sage conseil qu'il donna aux Ioniens, I, 121.
- Bienheureux** (île des), I, 542.
- Bile**, abondante chez les bestiaux en Scythie, I, 460 (V. la note 27, p. 559).
- Bisalles**, habitants de la Bisaltie, II, 580.
- Bisaltie**, canton de la Macédoine, II, 580.
- Bisanthe**, ville de Thrace sur la Propontide, II, 240.
- Bistonien**, II, 229.
- Bistonis** (lac de), II, 229.
- Bithyniens**, habitants de la Bithynie, contrée de l'Asie sur le Bosphore de Thrace et la Propontide, I, 44; II, 216.
- Biton**, voyez *Cléobis*.)
- Bœbéis** (lac de) en Thessalie, II, 256.
- Bœufs** consacrés à Épaphus, chez les Égyptiens, I, 199; ensevelis après leur mort, 201; sans cornes en Scythie, 418; à cornes saillantes, paissant à reculons, 519.
- Bogès**, gouverneur d'Efon; son beau dévouement, II, 228.
- Bolbitine**, nom d'une bouche du Nil, I, 188.
- Borée**, honoré et invoqué par les Grecs, II, 269.
- Borçes**, animaux particuliers à la contrée des Libyens nomades, I, 525.
- Borysthène**, aujourd'hui Dniéper, grand fleuve de Scythie, I, 445; description de son cours, 439.
- Borysthénite** (ville des), sur le Borysthène, I, 470.
- Borysthénites**, Scythes cultivateurs habitant les bords du Borysthène, I, 445, 470.
- Bosphore de Thrace**, I, 475.
- Bosphore Cimmérien**, I, 441, 447, 480.
- Bottéens**, habitants de la Bottiaïde, II, 267, 584.
- Bottiaïde**, contrée de la Macédoine, II, 254, 255.
- Bouclier d'airain** dont on se servit pendant le siège de Barcé, pour reconnaître les points où se faisaient des travaux souterrains, I, 526.
- Boucliers**, perfectionnés par les Cariens, I, 122.
- Boucs**, révérs par les Mendésiens (Égypte), I, 204.

Boudiens ou *Budiens*, une des tribus mède, I, 87.

Boura ou *Bure*, ville de l'Achaïe, dans le Péloponèse, I, 110.

Branchides (les), de Milet, I, 81 (V. note 30, p. 160).

Branchides (l'oracle des) consulté par les habitants de Cyme, au sujet de Pactyas, Lydien, I, 115; explication qu'en obtint Aristodicus, 116.

Brauron, petite ville de l'Attique, I, 500; II, 153.

Briantique, contrée de la Thrace qui portait avant Hérodote le nom de Gallatique, II, 228.

Brindes, ville sur la côte d'Italie, dans l'Apuglie, I, 480.

Broches, consacrées, à Delphes, par la courtisane Rhodope, I, 252.

Brongus, rivière de Mœsie, qui se jette dans l'Ister, I, 457.

Bryges, peuple de Thrace, II, 109 268.

Bubarès, général perse, épouse Gigès, fille d'Amyntas, II, 14; le percement du mont Athos exécuté sous ses ordres, 195.

Bubaste, ville d'Égypte, I, 240, 253, 269.

Bubaste, déesse; l'Artémis des Grecs; son temple, 253 et suiv.

Bucolique, nom d'une des bouches du Nil, I, 188.

Budiens, voyez *Boudiens*.

Budins, voisins des Scythes; leurs mœurs, leur langue, I, 445, 483.

Buffles, animaux de la contrée des Libyens nomades, I, 522 (V. la note 34, p. 533).

Bulis, Spartiate; son noble dévouement, II, 258.

Buses, nom d'une tribu mède, I, 87.

Busiris, ville d'Égypte, I, 210, 211, 269.

Buto, ville d'Égypte, I, 211, 212, 254.

Bybassie, presqu'île de l'Asie Mineure, près de Cnide, I, 124.

Bysalte l'Abvdénien, à qui Hystièe remit le soin de ses affaires sur l'Hellespont, II, 101.

Byssus (toile de), sert à envelopper les corps embaumés, I, 222; employée en bandelettes par les Perses, pour panser les blessures, II, 266 (V. la note 58, p. 519).

Byzance, aujourd'hui Constantinople, sur le Bosphore de Thrace, I, 500; les Ioniens s'en emparent, II, 60.

Byzantins, habitants de Byzance, II, 16.

C

Cabales, peuple de la Libye habitant au milieu des Auschises, I, 514.

Cabatiens, peuples de l'Asie Mineure faisant partie de la deuxième satrapie de Darius, I, 379. (Il y a tout lieu de croire que ce sont les mêmes que les Cabétiens-Méoniens, l'orthographe seule diffère. Voyez ce mot.)

Cabanes portatives des Libyens nomades, I, 522.

Cabétiens-Méoniens, peuple de l'Asie Mineure, fournissent des troupes à l'armée de Xerxès, II, 216.

Cabires (dieux); mystères célébrés en leur honneur par les Samothraciens, I, 207.

Câbles, en lin blanc, en papyrus, employés à la construction des ponts sur l'Hellespont, II, 198 (V. la note 45, p. 296).

Cadméenne (victoire), remportée par les Phocéens contre les Carthaginois et les Tyrhéniens, I, 119; cadméennes (lettres), II, 35.

Cadméens, nom donné aux Phéniciens qui suivirent Cadmus en Grèce, I, 110.

Cadmus, de Cos, envoyé à Delphes par Gélon, II, 256.

Cadmus, de Tyr, venu en Béotie, I, 206; aborde à l'île de Caliste, où il laisse Membliares, I, 502.

Cadytis, ville de Syrie, que quelques-uns croient être Jérusalem, I, 266, 329.

Caïque, fleuve de Mysie dans l'Asie Mineure, II, 205.

Calames, partie de l'île de Samos, II, 462 (V. note 26, p. 486).

Calasires, vêtement égyptien, I, 220.

Calasiries, dénomination de guerriers égyptiens; étaient au nombre de deux cent cinquante mille, I, 269.

Calchédoniens, II, 16. Les mêmes que les Chalcédoniens. (Voyez ce mot.)

Calé-Acté, ou beau rivage, contrée de la Sicile, II, 99.

Caliste (île de), sur la côte de Libye; prend le nom de Théra, I, 501, 502.

Callatebos, ville de Lydie, II, 197.

Callaties ou *Calaties*, peuple indien, I, 549.

Callade, archonte des Athéniens,

- lors de la prise d'Athènes par les Perses, II, 347.
- Callias*, devin de la ville d'Élée, abandonne les Sybarites pour aider les Crotoniates, II, 26.
- Callias*, fils de Phénipe, ennemi des tyrans, achète les biens de Pisistrate, II, 147.
- Callicrate*, le plus bel homme de tous les Grecs; sa mort à Platée, II, 449.
- Callimaque*, d'Aphidnée, polémarque; son suffrage décide les généraux athéniens à combattre à Marathon, II, 142; tué à Marathon, 144.
- Callipides*, Grecs-Scythes, I, 443.
- Callipolites*, habitants de Callipolis en Sicile, II, 231.
- Calliste*, nom donné à l'île de Théra, I, 502 (V. *Thera*).
- Calosires*, voyez *Calasires*.
- Calydnes* (habitants de), île voisine de celle de Cos, II, 223.
- Calyndiens* (monts) en Carie, Asie Mineure, I, 123.
- Calyndiens*, habitants de Calynda, ville de l'Asie Mineure, II, 364.
- Camarine*, ville de Sicile, II, 231, 232.
- Cambyse*, marié à Mandane, fille d'Asiaye, I, 90; père de Cyrus, *ib*.
- Cambyse*, fils de Cyrus et de Mandane, marche contre Amasis, I, 328; réclamé par les Egyptiens comme leur concitoyen, *ib*.; traite avec les Arabes pour le passage de son armée, 330; bat les Egyptiens, 332; prend Memphis, 333; fait battre de verges le cadavre d'Amasis, 336; envoie des ichthyophages chez les Ethiopiens, 338; son expédition contre ce peuple, 341; contre les Ammoniens, *ib*.; blesse le bœuf Apis, 343; fait tuer son frère Smerdis, 344; épouse deux de ses sœurs, *ib*.; atteint du mal sacré, 345; tue le fils de Prexaspe, 346; s'emporte contre Crésus, fait mourir ceux qui l'avaient sauvé, 348; insulte les images de Vulcain, *ib*.; aliénation de son esprit, *ib*.; meurt à Ecbatane de Syrie, 363 et suiv. (V. aussi la note 14, p. 418).
- Camicos*, ville de Sicile, II, 239, 260.
- Camire* ou *Camiros*, ville de l'île de Rhodes, I, 110.
- Camps*, portions de terrain cédées par Psammitichus aux Ioniens et aux Cariens qui l'avaient servi, I, 263.
- Campsia*, ville de Macédoine, II, 253.
- Canal* de communication entre le Nil et la mer Erythrée, commencé par Nécos, continué par Darius; ses dimensions, I, 263; introduit dans le golfe Arabe, 432 (V. note 13, 333).
- Canastum*, promontoire de la presqu'île de Palène, II, 235.
- Candaule*, roi de Lydie, propose à Gyges de lui faire voir sa femme nue, I, 34; meurt de la main de ce dernier, qui hérite de sa femme et de son empire, 37.
- Candaule*, père de Damasithyme, II, 223.
- Cané*, montagne située en Asie, près du Caique, II, 203.
- Canope*, ville d'Égypte, I, 186.
- Canopique*, nom d'une des bouches du Nil, I, 188.
- Capharé*, promontoire de l'île d'Eubée, II, 329.
- Cappadoce*, contrée de l'Asie Mineure, entre Halys et l'Euphrate, I, 67.
- Cappadociens*, appelés par les Grecs Syriens, I, 68.
- Carcinitis*, ville de Scythie, I, 460, 480.
- Cardamyle*, ville de la Laconie dans le Péloponèse, II, 338.
- Cardia*, ville de la Chersonèse de Thrace, II, 104, 210.
- Carie*, contrée de l'Asie Mineure, I, 108.
- Cariens*, habitants de Carie, autrefois sujets de Minos; venus des îles sur le continent; inventions qui leur sont dues, I, 122; se découvrent le front avec des couteaux à la fête d'Isis, 214; débarquent en Égypte; vengent Psammitichus; récompensés par lui, 262, 263; établis à Memphis par Amasis, 263; instruisent dans la langue grecque des enfants égyptiens, *ib*.; révoltés contre les Perses, II, 66 et suiv.
- Cariennes*; loi remarquable qu'elles avaient établie entre elles, à cause du massacre de leurs parents, I, 411.
- Carine*, ville de la Mysie dans l'Asie Mineure, II, 203.
- Carnies*, fêtes en l'honneur d'Apolon, II, 276, 337.
- Carpathe* ou *Carpathos*, île située dans le voisinage de l'île de Crète, I, 332.
- Carpis*, rivière de l'Illyrie qui se jette dans l'Ister (Danube), I, 437.
- Carrière* ou *Course* d'Achille, promontoire de Scythie, près de la ville de Carcinitis, I, 460.

- Carthage*, ville célèbre de la Libye, I, 337.
- Carthaginois*; leur commerce avec les peuples habitant en dehors des colonnes d'Hercule, I, 324.
- Caryande*, ville de Carie, I, 433. (Scylax y était né.)
- Caryste*, Carystiens, en Eubée, I, 449; II, 136, 382.
- Casambus*, livré aux Athéniens par les Éginètes, II, 123.
- Casie*, employée pour embaumer les morts, I, 222 (V. note 43, p. 301); comment recueillie par les Arabes, 387 (V. la note 38, p. 426 et s.).
- Casius* (mont), borne de l'Égypte, I, 182, 263, 329.
- Casmène*, ville ancienne de Sicile, II, 231.
- Caspatyre*, ville de l'Asie, sur l'Indus, I, 383, 433.
- Caspienne* (mer), sans communication avec aucun autre, I, 139; estimation de sa longueur et de sa largeur, *ib.* (V. la note 63, p. 171).
- Caspiens*, peuples habitants les bords de la mer Caspienne, I, 380; compris dans l'armée de Xerxès; leurs armes, leur vêtement, II, 213.
- Caspies*, peuples voisins de la Bactriane; leur cavalerie dans l'armée de Xerxès, II, 219.
- Cassandane*, femme de Cyrus, mère de Cambyse, I, 179, 328.
- Cassilérides*, aujourd'hui îles *Scilly* ou *Sorlingues* (au nord de l'Angleterre), I, 389.
- Castalie*, fontaine; elle sort du mont Parnasse, II, 343.
- Casthancé*, ville de la Magnésie, dans l'Asie Mineure, II, 266, 269.
- Castors*, se trouvent dans le pays des Gélons, I, 483.
- Catarrhactès*, fleuve de l'Asie Mineure, le même que le Marsyas, II, 193.
- Caliars*, descendants d'Arpoxais, I, 437.
- Caucase*, amas de montagnes à l'occident de la mer Caspienne, I, 88; propriété des femelles de quelques arbres qui s'y trouvent, 139.
- Caucases*, lieu de l'île du Chio dont on ignore la position, II, 20.
- Caucons*, ancien peuple de la Paphlagonie, dont une partie était passée en Grèce, où elle s'était établie sous le nom de Caucones Pyliens, I, 114, 302.
- Caune*, ville de la Carie, dans l'Asie Mineure, I, 123; II, 60.
- Cauniens*, habitants de Caune; leur langue, leurs lois, chassent les dieux étrangers, I, 122, 123.
- Caunium*, voyez *Caune*.
- Caystre*, fleuve de Lydie, II, 39.
- Cécrops*, roi d'Athènes, et Cécropides, II, 343.
- Céens*, habitants de l'île de Céos, une des Cyclades, I, 431; II, 343.
- Célaènes*, grande ville de la Phrygie, dans l'Asie, II, 193.
- Céloce*, barque légère chez les Athéniens, II, 367.
- Celles*, habitent au delà des colonnes d'Hercule, I, 196, 437.
- Cent Îles*, amas de petites îles situées près de Lesbos, I, 112.
- Céos*, île de la mer Égée, II, 60, 339.
- Céphallénie*, aujourd'hui *Céphalonie*, île située près du golfe de Corinthe, II, 427.
- Céphènes*, ancien nom donné aux Perses par les Grecs, II, 212.
- Céphise*, fleuve de la Phocide, II, 340.
- Céramique*, golfe au nord de la Chersonèse de Cnide, Asie Mineure, I, 124.
- Cercasorie* ou *Cercasore*, ville d'Égypte, où le Nil se partage et fournit les deux bras de Péluse et de Canope, I, 186, 188, 228.
- Cérés*, Isis chez les Égyptiens, I, 243, 263; fêtée sous le nom d'achéenne par les Géphyrcéens, à Athènes, II, 34; combat près de son temple à Platée; particularité remarquée après la bataille de ce nom, II, 446.
- Chanice*, voyez *Chénice*.
- Chaîne arabe*; chaîne libyque, limites de l'Égypte, I, 182, 183.
- Chalcédoniens*, habitants de Chalcédoine, ville d'Asie, à l'entrée du Bosphore de Thrace, I, 300; II, 16, 104.
- Chalcidiens*, habitants de Chalcis, en Eubée, II, 41, 38; leur nombre et leur rang à Platée, 384.
- Chaldéens*, prêtres de Bélus, I, 127.
- Chaldéens*, peuples de Syrie; compris dans l'armée de Xerxès, et mêlés avec les Assyriens, II, 212.
- Chalestre*, ville de Macédoine, II, 234.
- Chaleur*, plus forte dans l'Inde le matin que dans la Grèce à midi, I, 384.
- Chalybiens* ou *Chalybes*, peuple d'Asie, descendant des Scythes, I, 44 (voir note 3), II, p. 310).
- Chameaux*, employés par Cyrus contre la cavalerie de Crésus, I, 73; particularités de ces animaux;

- montés par les Indiens pour la recherche de l'or, 384.
- Champsas*, nom égyptien du crocodile, I, 216.
- Chanvre*, commun en Scythie, I, 468.
- Charadre* ou *Charadra*, ville de la Phocide, II, 540.
- Charixas*, de Mitylène, frère de Sapho; rachète la courtisane Rhodope, I, 231.
- Chariteus*, frère de Méandrinus, attaque les Perses qui ramenaient Sylo-on à Samos, I, 405.
- Charopinus*, fils d'Aristagoras, un des commandants de l'expédition contre Sardes, II, 39.
- Chats*; leurs mœurs particulières; honneurs qu'on leur rendait en Égypte, I, 214, 215.
- Chemmis*, ville de la haute Égypte, I, 221; surnom de Persée, *ib.*
- Chemmis*, île, prétendue flottante, en Égypte, dans le lac Buto, I, 234.
- Chénice*, mesure attique, I, 153.
- Chéops*, successeur de Rhampsinite, fatigue ses sujets par d'immenses travaux, I, 246; construction de la pyramide qui porte son nom, *ib.*; dépenses énormes pour les aliments des ouvriers, 247; il ordonne la prostitution de sa fille, qui, des pierres exigées de ceux qu'elle recevait, fait élever elle-même une pyramide, *ib.*; en haine aux Égyptiens, 248.
- Chéphren*, frère et successeur de Chéops, élève une pyramide; son règne est un temps de calamités pour les Égyptiens, I, 249.
- Chersonèse de Thrace*, soumise par les Phéniciens, II, 404; passe sous l'autorité de Miltiade, 405.
- Chersonèse montueuse*, presque-île sur les confins de la Tauride, I, 480.
- Chevaux nubiens*, sacrés, II, 272.
- Chiens*; ne pouvaient être tués par les Mages, en Perse, I, 407; honorés et ensevelis dans des cellules sacrées, en Égypte, 215.
- Chiléus*, de Tégée; conseil qu'il donne aux éphores, II, 415.
- Chiliarques*, officiers de l'armée de Xerxès, II, 217.
- Chilon*, de Sparte, I, 58; II, 119, 289.
- Chio*, plus exactement *Chios*, aujourd'hui *Scio* (île de la mer Égée); les habitants livrent aux Perses leur suppliant Pactyas, et reçoivent en échange l'Atarnée, I, 417; se distinguent dans la guerre des Ioniens contre les Perses, II, 97; présages remarquables des malheurs de cette ville, 101; sa ruine achevée par Hystiée de Milet, 102.
- Chiospe*, fleuve qui traverse Suze; son eau était portée dans des flacons d'argent à la suite des rois de Perse, I, 151; II, 51.
- Chorasmiens*, peuple de l'Asie, faisant partie de la seizième satrapie de Darius, voisin des Parthes, I, 380, 389; faisait partie de l'armée de Xerxès, II, 215.
- Chos*, ou mieux, suivant M. Amédée Jaubert, *kusseth*, nom donné en Turquie aux hommes sans barbe (V. la note 53, I, p. 461); ce sont les *Enarées* dont parle Hérodote, I, 89, 464.
- Chariates*, nom d'une tribu de Siccyone, II, 58 (V. la note 26, p. 79).
- Chytres*, bains d'eau chaude dans le défilé des Thermopyles, II, 254.
- Cioniens*, peuple de Thrace, II, 211, 229.
- Citares*, coiffure des Cypriens, II, 220 (V. la note 53, p. 510).
- Cilicie*, contrée de l'Asie Mineure, I, 68, 187.
- Ciliciens*, habitants de la Cilicie, I, 44, 187; fournissent à Darius trois cent soixante chevaux blancs, 379; faisaient partie de la flotte de Xerxès, II, 223; tirent leur nom de Cilix, *ib.*
- Ciliz*, fils d'Agénor, donna son nom aux Ciliciens, II, 220.
- Cilla*, ville d'Eolie, Asie Mineure, I, 411.
- Cimmériens*; occupaient anciennement le territoire de la Scythie; leur première invasion en Ionie, I, 54; se rendent maîtres de la ville de Sardes, 58; chassés d'Europe par les Scythes, 88; division entre les rois et le peuple, 443; abandonnent leur pays, *ib.* et suiv.
- Cimmérium*, ville de la Scythie asiatique, I, 441.
- Cimon*, banni d'Athènes, trois fois vainqueur aux jeux olympiques avec les mêmes juments, assassiné par le fils de Pisistrate; son tombeau, II, 438.
- Cimon*, fils de Miltiade, paie l'amende imposée à son père, II, 154, 228.
- Cindys*, ville de la Carie, Asie Mineure, II, 66.
- Cinéas*, roi de Thessalie, aide les Pisistratides contre les Lacédémoniens, II, 55.

- Cinnamomum* ; comment il est récolté par les Arabes, I, 387 (V. la note 38, p. 426).
- Cinyps*, fleuve de la Libye, I, 513, 525.
- Cinyps*, contrée de la Libye, arrosée par le Cinyps, I, 525; II, 23.
- Cios*, ville de la Mysie, sur la Propontide, II, 68.
- Cios*, fleuve, voyez *Scios*.
- Circoncision*, adoptée par les Égyptiens, I, 198; empruntée des Égyptiens par les Syriens de Palestine, 232 (V. la note 49, p. 303).
- Cissie*, contrée de l'Asie, faisant partie de l'empire des Perses, II, 29, 31, 146.
- Cissiens*, compris dans l'armée de Xerxès; leur habillement, II, 212.
- Cithéron*, montagne de Béotie, II, 421 425, 432, 439, 441.
- Clazomène*, ville de la Lydie, Asie Mineure, I, 38, 109, 273.
- Cléade*, de Plâtée, fit construire un tombeau pour les Éginètes, et à leur prière, dix ans après la bataille de Plâtée, II, 436.
- Cléides*, nom d'un cap de l'île de Cypré, II, 63.
- Cléobis et Biton*; trait d'amour filial rapporté par Solon, I, 43.
- Cléombrote*, père de Pausanias, commandant l'armée employée à la construction du mur de défense de l'isthme de Corinthe; éclipse de soleil pendant le sacrifice qu'il offrait aux dieux, II, 413 (V. note 3, p. 477).
- Cléomène*, fils d'Anaxandride, roi de Sparte, fait bannir Méandrius du Péloponèse, I, 407; succède à Anaxandride, II, 23; sa réponse au discours d'Aristagoras, 29; sert Isagoras contre Clisthène; se rend à Athènes; bannit sept cents familles; assiégé dans la citadelle, 40; obligé de sortir du territoire d'Athènes, *ibid.*, se rend à Égine; paroles qu'il adresse à Crios, 111; fait ôter la royauté à Démarate, 116, 120; marche contre Égine, 123; se retire en Arcadie, *ib.*; rappelé à Sparte; atteint de manie furieuse, se mutilé horriblement, et se donne la mort, 124 et suiv.; sa cruauté envers les Argiens retirés dans le bois sacré d'Argos, 128 et suiv.; avait pris des Scythes l'usage du vin pur, 128.
- Cléones*, ville de la Phocide, II, 194.
- Clinias*, fils d'Alcibiade, se distingue parmi les Athéniens dans un des combats livrés près de l'Artémisium, II, 334.
- Clisthène*, tyran de Sicvone, ordonne, en l'honneur de Mélanippe, les fêtes qui avaient lieu pour Andreste, II, 37; change les noms des tribus de Sicvone, 38; de quelle manière il maria sa fille Agariste, 149 et suiv.
- Clisthène* d'Athènes, descendant du précédent, fils de Mégacles et d'Agariste; divise les Athéniens en dix tribus, II, 152.
- Cnide*, ville de Carie, Asie Mineure, I, 110, 273.
- Cnidiens*, habitants de Cnide, colonie lacédémonienne; veulent percer l'isthme qui joignait leur territoire au continent; cessent leurs travaux sur la foi d'un oracle, I, 124; se soumettent à Harpagus, *ib.*
- Cnosse*, ville de Crète, bâtie par Minos, qui prenait le surnom de *Cnosien* ou *Crétois*, I, 395.
- Codrus*, roi d'Athènes, II, 36.
- Codrus*, fils de Mélanthe, I, 111; II, 42.
- Codrus*, père de Nélée, II, 462.
- Calé*, lieu près d'Athènes, qui donne son nom à une route, II, 138.
- Canires*, lieu de l'île de Thasos où étaient situées les mines d'or, II, 110.
- Coës*, chef des Mityléniens; sage conseil qu'il donne à Darius, au sujet du pont jeté sur l'isthme, I, 478; récompensé par Darius, II, 8; livré à ceux de Mitylène, par Aristagoras, et lapidé, 25.
- Colaxais*, le plus jeune des fils de Targitaüs, et celui à qui ses frères cédèrent l'empire de la Scythie, I, 457.
- Colchide*, contrée de l'Asie, à l'est du Pont-Euxin, I, 88, 231.
- Colchidiens*, habitants de la Colchide, I, 88; paraissent être d'origine égyptienne, 231; compris dans l'armée de Xerxès, II, 216.
- Collias*, rivage de l'Attique où furent jetés un grand nombre de débris de vaisseaux après la bataille de Salamine; oracle du devin Lysistraté sur ce sujet, II, 368.
- Colline des Grâces*, montagne d'où sort le fleuve Cinyps en Libye, I, 513.
- Colombes* de Dodone, I, 209.
- Colonnes* élevées par ordre de Darius sur le rivage du Bosphore, I, 474; près des sources du Téare, 476.
- Colonnes blanches*, position dans la Carie, sur le Marsyas, II, 66.

Colonnes d'Hercule, nom donné par les anciens au détroit de Gibraltar, I, 438.

Colophon, ville d'Ionie en Asie Mineure, I, 58.

Colosses, ville de Phrygie, II, 197.

Colosses consacrés par Amasis, I, 274.

Combrea, ville sur le golfe Thermaïque, II, 255.

Compsate, rivière de la Thrace, II, 229.

Concessions en terres, faites aux deux classes des guerriers et des prêtres, chez les Égyptiens, I, 269.

Contum, ville de Phrygie, II, 53.

Contadessus, petite rivière de la Thrace, qui se jette dans l'Agrianès, I, 476.

Copaïs (lac de), en Béotie, II, 588.

Corcyre, aujourd'hui *Corfou* (île de la mer Ionienne, vis-à-vis la Thesprotie), fondée par les Corinthiens, I, 534, 536, 537.

Corcyréens, assassinent Lycophron, fils de Périandre, I, 537; leur conduite envers les Grecs lors de la guerre contre Xerxès, II, 258, 259.

Coresse, montagne voisine d'Ephèse, II, 59.

Corinthe, ville célèbre de la Grèce, I, 41 et suiv.; histoire de la tyrannie établie en cette ville par Cypselus et Périandre, II, 50 et suiv. (V. notes 52, 53, 54, p. 80).

Corinthiens; en guerre contre les Samiens, I, 534; leur conduite à Salamine, II, 567; leur place à la bataille de Platée; se distinguent à Mycale, 467.

Corobius, guide les Théréens à l'île de Platée, I, 504.

Coronéens, habitants de Coronée en Béotie, II, 45.

Corycie (ancre de), situé dans le mont Parnasse, II, 541.

Corydallus d'Anticyre, II, 280.

Corys, fleuve d'Arabie; son eau amenée, par des conduits en cuir, jusque dans le désert, I, 551.

Cos, île de la mer Egée, I, 410.

Cotte d'armes envoyée par Amasis aux Lacédémoniens, I, 555.

Coudée égyptienne, égale à celle de Samos, I, 270.

Coudée royale, plus longue que la coudée ordinaire, I, 426 (V. Évaluation des Mesures, etc., II, p. 551).

Courriers, chez les Perses, les plus prompts que l'on connût de ce temps, II, 569 (V. note 21, p. 404.)

Cours, recouvertes d'un toit dans le

Labyrinthe d'Égypte, I, 259 (V. la note 67, p. 521).

Course d'Achille, voyez *Carrière*.

Cousins, insectes fort incommodes en Égypte; manière de s'en préserver, I, 227.

Coutume; son empire sur les différents peuples; épreuve faite par Darius, I, 549.

Crâne des Égyptiens, plus dur que celui des Perses; pour quelle raison, I, 552; crânes humains, préparés par les Scythes pour leur servir de coupe, 465; crâne sans suture, trouvé à Platée, II, 455.

Cratiene, ou *Crastienne* (Minerve), II, 26.

Cratis ou *Crathis*, fleuve d'Achaïe, qui a donné son nom à un autre fleuve d'Italie, I, 440.

Cremniens (comptoir des) ou *Cremnos*, ville située sur le Palus-Méotide, I, 444.

Cremnes (les), lieu où abordèrent les Amazones après la bataille du Thermodon, I, 484.

Crestone, ville de Thrace, habitée par les Pélasges, I, 57.

Crestoniales, habitants de Crestonie, I, 58.

Crésus, fils d'Alyatte, roi de Lydie, fait la guerre aux Grecs d'Ephèse, aux Ioniens, aux Éoliens, subjugué les diverses nations en deçà du fleuve Halys, I, 45 et 44; mécontent des réponses de Solon, 48; averti en songe de la mort de son fils Atys, *ib.*; consulte les oracles avant de marcher contre les Perses, 53; réponse de celui de Delphes, *ib.*; réponse de la Pythie au sujet de la durée de sa monarchie, 57; marche contre les Perses, 70; combat Cyrus, retourne à Sardes pour renforcer son armée, 71; vaincu et fait prisonnier, 76; son fils, muet, recouvre la parole, *ib.*; sauvé miraculeusement des flammes du bûcher, 78; sages discours qu'il tint à Cyrus, 79 et suiv.; consulté par Cyrus, au sujet de la révolte des Lydiens, 114; conseil qu'il donne à Cyrus lors de la guerre contre les Massagètes, 141; remis entre les mains de Cambyse, et renvoyé en Perse, 142; il suit Cambyse en Égypte, 355; ses avis mal reçus de Cambyse, 547; épargné par ceux qui devaient le faire mourir; redemandé par Cambyse, 548.

- Crète*, aujourd'hui Candie, grande île à l'extrémité de la mer Égée, I, 63, 123, 503; II, 260.
- Cretois*, refusent du secours aux Grecs; motifs de leur conduite, II, 239.
- Creux de Chios*, lieu sur la côte de l'île de ce nom, II, 101.
- Creux de l'Eubée*, écueils sur la côte de l'île d'Eubée, II, 332.
- Crios*, habitant d'Égine, s'oppose à Cléonome, qui s'était rendu à Égine pour enlever ceux des habitants accusés de trahison, II, 111, 123.
- Crisu* (plaine de), en Phocide, à peu de distance de Delphes, II, 319.
- Critales*, ville de la Cappadoce, II, 193.
- Critobule* de Torone, nommé gouverneur d'Olynthe, par Artabaze, II, 384.
- Crobysiens* (Thraces), habitant entre l'isthme et le mont Hæmus, I, 437.
- Crocodile terrestre*, particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 523.
- Crocodiles*, trouvés au bord d'un fleuve considérable de la Libye, qui pourrait être le Nil, I, 196; leurs mœurs, 213; origine de leur nom, 216 (voir les notes 53, 54, et 55, pages 290, 291 et 292); manière de les chasser, 206.
- Crocodiles* (ville des), en Égypte, près du lac Meris, I, 239.
- Crophî et Mophî*, deux montagnes entre Syène et Éléphantine, d'où un Égyptien prétendit que coulaient les sources du Nil, I, 192.
- Crossen*, contrée de la Thrace, voisine de la Pallène, II, 234.
- Crotales*, instrument en usage dans les fêtes de Diane, à Bubaste, I, 211.
- Crotone*, aujourd'hui Cortone, ville de la Grande Grèce, I, 398, 401.
- Crotoniates*, habitants de Crotone, II, 23, 99.
- Curium*, ville de l'île de Chypre, II, 63.
- Cyanées* (îles), à l'embouchure du Bosphore de Thrace, dans le Pont-Euxin, I, 473.
- Cyzare*, roi de Médie; les chasseurs scythes lui font manger un enfant coupé en morceaux, I, 68, 69; marche contre Ninive; vaincu par les Scythes, 88; ressaisit la puissance qu'il avait perdue, 89.
- Cydonie ou Cydonia*, ville de l'île de Crète, fondée par les Samiens, I, 352, 360.
- Cydrare ou Cydrara*, ville de l'Asie Mineure sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie, II, 197.
- Cyllétes*, pain de farine du sorgho, I, 219.
- Cylon*, forme le dessein de s'emparer de l'autorité à Athènes; est mis à mort par les Prytanes des Naucrates, II, 59.
- Cyme*, ville d'Eolie, I, 111, 113, 116; II, 68, 271, 386.
- Cynégire*, fils d'Euphorion, tué à Marathon, II, 141.
- Cynésiens*, dernier des peuples qui habitaient la partie occidentale de l'Europe, limitrophes des Celtes, I, 196.
- Cynètes*, les mêmes que les Cynésiens, I, 437.
- Cyno*, nom en grec de la femme du père Mitradate; à la place de son fils, mort, elle nourrit Cyrus, que son mari était chargé de faire périr, I, 92 et suiv.; à quelle fable ce nom donna naissance, 99.
- Cynocéphales*, hommes à tête de chien, en Libye, I, 522.
- Cynosarge*, au bourg des Alopèces, près d'Athènes, II, 55, 143.
- Cynosure*, promontoire de l'Attique, II, 339.
- Cynuriens*, peuple du Péloponèse, voisin de l'Argolide, II, 338.
- Cypre*, aujourd'hui Chypre, grande île à l'extrémité orientale de la Méditerranée, I, 68, 277, 579.
- Cypriens* (vers), attribués faussement à Homère, I, 258.
- Cypriens*, refusent à Cambyse de marcher contre les Carthaginois, I, 338; excités par Onésilus, se déclarent contre les Perses, II, 60; vaincus par suite de la défection de Stésénor, 63; faisant partie de la flotte de Xerxès, 220.
- Cypsète*, coffre où fut enfermé le fils d'Éétion, Cypselus, II, 53.
- Cypselus*, fils d'Éétion, devient tyran de Corinthe, II, 53.
- Cyrbasie*, bonnet des Saces, II, 213.
- Cyrène*, aujourd'hui *Carin*, ville de la Libye, capitale de la Cyrénaïque, fondée par Battus, I, 308; son territoire divisé, pour l'ordre des saisons, en trois régions distinctes, 523.
- Cyréniens*, leur récit sur Battus, I, 303; dépouillent les Libyens de leur voisinage, 308; battent l'armée d'Apries, *ib.*, battus par les frères d'Arcésilaüs, 309; gouvernés par Démonax, de Mantinée, *ib.*

Cyrne, ville de l'Eubée, dans le territoire de Caryste, II, 467.

Cyrniens, habitants de l'île de Cyrenos, II, 237.

Cyrno (île de), habitée par les Phocéens (aujourd'hui la Corse), I, 119.

Cyrus, roi des Mèdes, pénètre en Lydie, I, 72; défait l'armée de Crésus, 73; prend la ville de Sardes, 77; dès sa naissance condamné à mort, sur la foi d'un songe, par son grand-père Astyage, est sauvé par le pâtre Mitradate, 90 et suiv.; jeux de son enfance qui le font reconnaître, 93; noble réponse qu'il fit à Astyage, 94; renvoyé en Perse auprès de ses parents, il leur raconte comment il fut sauvé, 98 et suiv.; est invité par un écrit d'Harpagus à armer les Perses contre les Mèdes, 100; par quel stratagème il excita les Perses à la révolte, *ib.* et suiv.; défait l'armée d'Astyage, et le garde prisonnier jusqu'à sa mort, 102 et suiv.; maître de toute l'Asie, 103; répond par un apologue aux envoyés des Ioniens et des Éoliens, 108; sa réponse menaçante à Lacrimès, envoyé des Lacédémoniens, 115; conduit Crésus à Ecbatane, *ib.*; tourne ses armes contre les Assyriens, 125; irrité contre le Gynde dont les eaux avaient englouti un des chevaux blancs sacrés, fait suigner cette rivière en tous sens par son armée, 132; assiège Babylone, *ib.*; expédient dont il se servit pour la prendre, *ib.*; demande Tomyris en mariage, et, sur le refus de cette reine, marche contre les Massagètes, 140; proposition qui lui fut faite par Tomyris, *ib.*; passe l'Araxe, d'après un conseil de Crésus, 142; vision remarquable qu'il eut sur le territoire des Massagètes, au sujet de Darius, *ib.*; discours qu'il tint à Hystaspe, père de ce dernier, et réponse d'Hystaspe, 145; premier succès contre les Massagètes, 144; nouvelle proposition de Tomyris, *ib.*; combat acharné entre les Massagètes et les Perses, où Cyrus périt, après un règne de vingt-neuf ans; sa tête plongée dans une outre remplie de sang, 145; réponse au sujet d'une proposition suggérée aux Perses par Artembares, II, 476.

Cythère, aujourd'hui Cerigo, île située

près des côtes de la Laconie, I, 74, 89; II, 289.

Cylissore, fils de Phryxus, ses malheurs, II, 275.

Cythniens, habitants de l'île de Cythnos, dans la mer Égée, II, 546.

Cyzique, île de la Propontide, aujourd'hui devenue presque une ville parce que le canal est comblé; la ville capitale porte le même nom, I, 442, 469.

D

Dadices ou *Dadiques*, peuple de l'Asie, à l'est de la Bactriane, I, 380; II, 213.

Dæus, tribu nomade des Perses, I, 401.

Damasithyme, roi des Calyndiens; son vaisseau coulé bas, à Salamine, par Artémise, II, 564.

Damasus de Syrie, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 150.

Damiès et *Auxésiès*, II, 44; la statue qui leur fut élevée par les Epidauriens, enlevée par les Éginètes, 45; redemandée par les Athéniens; prodige à ce sujet, 46.

Danaüs, originaire de Chemonis, I, 224.

Danaüs, vient en Grèce, avec Xuthus, II, 221.

Daphné, ville d'Égypte près de Péluze, I, 194, 255.

Dardanéens, peuple de l'Asie sur les confins de la Perse, I, 151. (M. Larcher leur donne le nom de Darnéens.)

Dardanns, ville de la Troade sur la côte de l'Hellespont, II, 66, 203.

Darique, monnaie, II, 197 (V. la Table des Monnaies p. 553).

Darites, peuple d'Asie, faisant partie de la seizième satrapie de Darius, I, 380.

Darius, fils d'Hystaspe; admis dans la confidence d'Otane, au sujet du mage Smerdis, I, 367; discours qu'il adresse aux conjurés, *ib.*; tue un des Mages, 372; son discours sur la monarchie, 374; élu roi par l'adresse de son écuyer, 377; divise la Perse en vingt satrapies, 378; revenus annuels qu'il percevait 381; punit les crimes d'Orètes, 393 et suiv.; guéri par Démocède de Crotonne, 397; l'envoie reconnaître le littoral de la Grèce, 400; s'empare de Samos, 402; marche

- contre les Babyloniens révoltés, 408; se rend maître de Babylone par le dévouement de Zopyre, 409 et suiv.; fait reconnaître plusieurs parties de l'Asie, 434; marche contre les Scythes, 473 et suiv.; soumet les Gètes, 476; passe l'Ister, confie aux Ioniens la garde du pont sur ce fleuve, 478; fait bâtir huit forts sur les bords de l'Oarus, 490; poursuit les Scythes sans les atteindre, 491; réponse faite au héraut qu'il leur envoie, 492; présent mystérieux qu'il reçut des rois scythes, 494, se détermine à la retraite, sur l'avis de Gobryas, 496; repasse l'Ister, 499; laisse une armée sous les ordres de Mégabaze, *ib.*; de retour à Sardes, récompense Hystiée de Milet et Coès, II, 8; rappelle le premier auprès de lui, et l'emmène à Suze, 16; sa fureur contre les Athéniens, 61; entretien avec Hystiée, *ib.*; donne à Mardonius le commandement des forces perses en Ionie, 108; envoie en Grèce des hérauts demander la terre et l'eau, 111; nomme Datis et Artapherne pour marcher contre Eretrie et Athènes, 134; signification de son nom, 136; préparatifs de guerre contre l'Égypte et la Grèce, 177; choisit Xerxès pour son successeur, 178; meurt après un règne de trente-six ans, *ib.*
- Darius**, fils de Xerxès, II, 469.
- Dascylium**, ville maritime de la Bithynie, I, 392, 395; II, 104.
- Datis**, envoyé par Darius contre Eretrie et Athènes, II, 134; épargne Délos, 133; battu à Marathon, 144; averti par un songe, découvre sur sa flotte une image d'Apollon qu'il dépose à Délos, 143.
- Datos**, ville de Thrace, II, 431.
- Dauliens**, habitants d'un petit canton de la Phocide nommé Daulia, II, 341.
- Daurisès**, gendre de Darius: ses conquêtes dans l'Hellespont, II, 66; marche contre les Cariens, *ib.*; tué dans une embuscade, 67.
- Décarques**; commandants de dix hommes, officiers de l'armée de Xerxès, II, 217.
- Décélée**, bourg de l'Attique, II, 417.
- Décéléens**, action par laquelle ils obtinrent de grands privilèges des Spartiates, II, 430.
- Déjocès**, Mède, fils de Phraorte, choisi pour juge par les siens, I, 84; revêtu par les Mèdes de l'autorité souveraine, 85; fait fortifier Echabane par sept murailles circulaires et de différentes couleurs; austère étiquette qu'il établit dans sa cour, 86; entretenait des espions de deux genres différents, 87.
- Deiphonius**, fils d'Événus, faisait les fonctions de devin sur la flotte grecque, II, 439.
- Délium**, des Thébains; temple consacré à Apollon, sur la côte de Béotie, II, 146.
- Délos**, ile, une des Cyclades, I, 449, 450; respectée par Datis, II, 133; éprouve une secousse de tremblement de terre, présage funeste, 136.
- Delphes**, ville célèbre de la Phocide, I, 37, 54, 81, 275; II, 34, 37, 263; richesses de son temple vantées à Xerxès, 341; les Perses marchent pour le piller, *ib.*; réponse de l'oracle aux Delphiens, *ib.*; prodiges qui épouvantent les barbares, et les obligent de retourner en arrière, 342.
- Delphiens**, culte rendu aux vents, II, 263; effrayés de la marche de l'armée perse, consultent l'oracle pour savoir s'ils doivent enfoncer les richesses du temple, envoient dans l'Achaïe leurs femmes et leurs enfants, 341; quittent leur ville, à l'exception de soixante qui restent avec le prophète du temple, 342 (V. la note 8, p. 599).
- Delta**, partie de l'Égypte, I, 185; alluvion du Nil, 186, 275.
- Demaratus**, roi de Sparte en même temps que Cléomène, II, 111; particularité de sa naissance, 118; privé de la royauté, sous prétexte de l'illégitimité de sa naissance, 120; discours à sa mère, *ib.*; réponse de celle-ci, 121; se rend près de Darius, 122; conseil qu'il donne à Xerxès, et par lequel celui-ci est déclaré successeur de Darius, 178; son entretien avec Xerxès, 224 et suiv.; ses entretiens avant et après le combat des Thermopyles, 277, 288; de quel moyen il se servit pour faire savoir aux Lacédémoniens le dessein de Xerxès de porter la guerre en Grèce, 292; sa réponse au récit merveilleux de Diccus, 333.
- Déméter**, nom d'Isis dans la langue des Grecs, I, 211; Cérès des Latins.
- Démocède**, de Crotone, fameux médecin, guérit Darius, I, 397; en grande faveur auprès de lui, 398;

- guérit Atossa, femme de Darius, et, par elle, excite ce prince à marcher contre les Grecs, 399; envoyé pour reconnaître le littoral de leur pays, 400; arrive à Tarrente, d'où il se retire à Crotone, 404; poursuivi par les Perses, défendu par les Crotoniates, *ib.*
- Démocrile**, de Naxos, II, 343.
- Démonax**, citoyen de Mantinée, envoyé pour gouverner les Cyrénéens, I, 309.
- Démophile**, commandant des Thespiens aux Thermopyles, II, 283.
- Dénys**, général des Phocéens, son discours aux Ioniens, II, 94; commande leur flotte, 95; se rend en Sicile, où il fait le métier de pirate, 98.
- Dersæens**, peuple de la Thrace, II, 229.
- Dérusiæens**, peuple laboureur qui formait une tribu en Perse, I, 401.
- Devins**, chez les Scythes, I, 464.
- Diactoride**, le Cranonien, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 130.
- Diane**, panégyrie en son honneur, I, 214; Bubastis chez les Égyptiens, 263; Diane orthosienne, 475.
- Dicée**, ville de Thrace, dans le territoire des Bithyniens, II, 229.
- Dicæus**, Athénien, l'un des exilés qui s'étaient retirés chez les Mèdes; fait remarquable raconté par lui, I, 333.
- Dicté**, montagne de Crète, qui a donné son nom à un temple de Diane surnommée Dictyne, I, 360.
- Dictyes**, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 523.
- Dienécès**, Spartiate, dit un mot remarquable avant le combat des Thermopyles, II, 283.
- Dieux**: origine du mot *Theos*, qui signifie *Dieu*, I, 208 (V. note 22, p. 433); leur nombre chez les Égyptiens, 203; n'étaient désignés sous aucun nom particulier par les Pélasges, 208; divisés en différentes classes chez les Égyptiens, *ib.*; notion d'un Dieu unique; à quelle époque elle s'est établie (V. note 29, p. 287 et suiv.); dieux à qui la Perse est échnée en partage, II, 208 (V. note 21, p. 304).
- Dionysophanès**, d'Ephèse, passait pour avoir enlevé le cadavre de Mardonius, II, 436.
- Dioscures** (Castor et Pollux), divinités des navigateurs, I, 292.
- Dipéa** ou *Dipæa*, ville de l'Arcadie, II, 430.
- Diphthères**, nom donné aux livres par les Ioniens, II, 33.
- Dithyrambe**, Arion inventeur de ce genre de poésie, I, 41.
- Dithyrambus**, celui des Thespiens qui se distingua le plus aux Thermopyles, II, 286.
- Dium**, ville de la péninsule du mont Athos, II, 194.
- Divinité**; se plaît à ruiner les espérances des mortels, I, 46 (V. notes 14 et 16, p. 431); est maligne et jalouse du bonheur des mortels, II, 234 (V. note 18, p. 303).
- Dobères**, peuples de Thrace, II, 14.
- Dodone**, contrée et ville d'Épire célèbre par un oracle, I, 33, 207, 209, 210.
- Dodone** (prêtresses de), originaires d'Égypte, histoire singulière à leur sujet, I, 209.
- Dodonéens**, habitants de Dodone, I, 210.
- Dodoniens**, les mêmes que les Dodonéens, I, 449.
- Dolones** (Thraces), leur députation à Delphes, réponse de la Pythie, II, 104, 103.
- Dolopes**, peuple de la Thessalie, II, 237, 268.
- Dorcade**, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 522.
- Doride**, langue de terre entre la Méliade et la Phocide, autrefois Dryopide, II, 340.
- Doriée**, fils d'Anaxandride, exclu de la royauté, vint s'établir sur les bords du Cinyps, d'où il est chassé par les Libyens, II, 25; part pour fonder Héraclée, en Sicile, *ib.*; s'empare de Sybaris, 26; version des Crotoniates, *ib.*
- Doriens**, leur origine, I, 57; leurs rois considérés comme Hellènes d'origine, II, 115.
- Doriens**, peuple grec d'Asie, issu de l'ancienne race des Hellènes, I, 34; 409; faisaient partie de la flotte de Xerxès, II, 221.
- Doriens Éptdauriens**, peuple qui se joignit aux Ioniens d'Asie, I, 410.
- Dorisque** (château), élevé par Darius, II, 210; territoire où Xerxès passe la revue de son armée, *ib.*
- Dotus**, chef des Paphlagoniens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 215.
- Dropiciens** ou *Dropiques*, tribu perse, I, 401.

Drymos, ville de la Phocide, II, 340.

Dryopes, peuple de la Grèce, habitant la *Dryopide*, I, 410.

Dryopide, pays situé au sud du mont Oeta, I, 57.

Dycline, voyez *Dicté*.

Dyme, ville de l'Achaïe, dans le Péloponèse, I, 410.

Dyras, fleuve sorti de terre pour secourir Hercule, II, 274.

Dysorum ou *Dysorum*, montagne près du lac de Prasias : on la traversait pour se rendre en Macédoine, II, 42.

E

Eau du Choaspes portée dans des flacons d'argent, à la suite du roi de Perse, I, 431.

Ébène, arbre d'Éthiopie, I, 388.

Ecbatane, aujourd'hui *Hamadan*, capitale de la Médie, I, 91.

Ecbatane de Syrie, I, 363.

Échelles, sorte de ponts-levis préparés sur les vaisseaux grecs, II, 493 (V. la note 27, p. 486).

Échémus, petit-fils de Phégée, roi des Tégéates, tue Hyllus en combat singulier, II, 424 (V. note 7, p. 479).

Échidna, moitié femme, moitié serpent, son commerce avec Hercule, I, 458 et suiv.

Echidore, fleuve de la Grèce qui se jette dans le golfe Thermaïque, II, 254, 255.

Échinades (îles), dont la moitié avait été réunie au continent par les alluvions de l'Achélon, I, 484.

Éclipse de soleil, prédite par Thalès aux Ioniens, I, 69 (V. la note 28, p. 457).

Éclipse lors de l'expédition de Xerxès contre la Grèce; comment expliquée par les mages, II, 200 (V. la note 43, p. 501).

Éclipsé lors du sacrifice offert aux dieux par Cléombrote, père de Pausanias, II, 415 (V. note 5, p. 477).

Édoniens, peuple qui habitait l'Édonie, petite contrée de Thrace, II, 229.

Étion, de Corinthe, épouse Labda, fille d'Amphion, consulte l'oracle sur sa postérité, II, 51.

Égalee, montagne en face de Salamine, au pied de laquelle était placé Xerxès le jour de la bataille de ce nom, II, 366.

Égée (mer), I, 474.

Égée, fils d'Oïolichus, donne son nom aux Égides, I, 502.

Égée, sorte de vêtement des Li- byennes, d'où vient *égide*, I, 521.

Égestéens, habitants d'Egeste, ville de Sicile, II, 27.

Égide, costume donné par les Grecs aux statues de Pallas et emprunté par eux au vêtement des Libyennes, I, 521.

Égides, tribu de Lacédémone, I, 302.

Égine, île située sur le golfe Saronique, I, 360, II, 343.

Eginètes, vainqueurs des Samiens, I, 360; secourent les Thébains contre les Athéniens, II, 44; accusés de trahison par les Athéniens, 111; otages enlevés par les deux rois de Sparte, 125; redemandés à Léotychide, 129; retenus par les Athéniens; *ib.*; les Eginètes enlèvent aux Athéniens le vaisseau sacré, 152; vaincus par ces derniers, implorent le secours des Argiens, 153; amènent trente vaisseaux à Salamine, 343 (Voy. la note 42, p. 401); coupent la retraite aux vaisseaux perses, 366; l'honneur de la journée de Salamine leur est décerné, 367; consacrent à Delphes trois étoiles d'or attachées à un mât d'airain, 582; leur nombre et leur rang à Platée, 427; s'enrichissent en achetant des hilotes beaucoup d'effets en or recueillis dans le camp des Perses, et qu'ils payaient comme étant de cuivre, 434; firent construire un tombeau dix ans après la bataille de Platée, 456.

Égypte, I, 88; n'était qu'un marais sous le règne de Ménès, son premier roi, 181; nature de son sol, *ib.*; sa longueur, 182; sa largeur, *ib.*; sa forme, *ib.*; partagée entre douze rois, oracle concernant ces rois, 259.

Égyptiens, ont les premiers divisé l'année en douze mois de trente jours, I, 181 (V. la note 1, p. 279); ont inventé les noms des dieux, les autels, les statues, etc., *ib.*; comment ils semaient et récoltaient, 186; leurs coutumes différentes de celles des autres peuples, 197 et suiv.; ont deux sortes d'écriture, 198; leurs sacrifices, 199; leur régime, 219; leur opinion sur la divination, 221; ils ont divers médecins pour diverses maladies, *ib.*; leurs cérémonies funèbres, *ib.*; manière d'em-

- baumer les morts , 222 ; divisés en sept classes , 258 ; vaincus par les Perses près de Péluse , 352 ; faisant partie de la flotte de Xerxès , II, 220 ; se distinguent dans un engagement près de l'Artémisium , 354 ; compris dans l'armée de terre de Mardonius , 428.
- Eion*, ville de Thrace, sur le Strymon II, 195, 259, 380.
- Elatée*, ville de la Phocide , près de Céphise, II, 340.
- Elbo*, ile formée dans les marais par le roi Anysis , qui s'y était retiré , I, 253.
- Electrum*, ambre jaune , au bord de l'Eridan , I, 389.
- Éléens* habitants de l'Élide et de la ville d'Elis , dans le Péloponèse ; leur députation près de Psammis , roi d'Egypte , relative aux jeux olympiques , I, 266 ; réponse que leur firent les sages Egyptiens , 267 ; arrivent après la bataille de Platée , punissent leurs généraux par l'exil , II, 432.
- Eléon* ville de la Phocide , II, 25. (Il y avait aussi une ville de ce nom en Béotie.)
- Éléonte*, ville de la Chersonèse de Thrace , II, 193.
- Éléphants*, en Afrique , I, 522.
- Éléphantine*, ville d'Egypte , à seize cents stades de Thèbes , dans une ile , fort près de Syène , I, 183, 187 et suiv. ; voyage d'Hérodote à cette ville , 193.
- Eleusis*, ville de l'Attique , I, 43 ; II, 41, 42, 124, 423.
- Elice*, voyez *Helice*.
- Elis*, ville de Grèce dans le Péloponèse , II, 538.
- Ellopie*, contrée de l'Eubée , II, 356.
- Elorus*, fleuve de Sicile , II, 251.
- Embarcations* employées à descendre l'Euphrate jusqu'à Babylone ; singularité de leur forme et de leur construction , I, 433.
- Emmèlie*, sorte de danse exécutée par Hippoclide , l'un des prétendants à la main d'Agariste , II, 151 (V. note 40, p. 171).
- Enagées*, nom donné à Athènes à ceux qui étaient sous un anathème , II, 39.
- Enarées*, nom donné en Scythie à certains malades , I, 89 (V. la note 33, p. 161), 464.
- Encens*, l'arbre qui le donne défendu par des serpents , I, 386 (V. la note 38, p. 426).
- Encensoir* magnifique consacré à Delphes par Évélthon , I, 510.
- Enchéléens*, peuple d'Illyrie , II, 31.
- Eniaques* ou *Enienes*, peuples de la Grèce , qui habitaient le mont Othrys et le mont Ceta , II, 268.
- Enipée*, rivière de la Thessalie , II, 253.
- Euomoties*, nom d'une division militaire chez les Spartiates , I, 63 (V. note 26, p. 157).
- Eolides* (ville des), entre Delphes et la ville des Danliens , II, 341.
- Eordes*, habitants de l'Eordie , contrée voisine de la Macédoine , II, 267.
- Épaphus* (bœuf Apis), divinité des Egyptiens , I, 199.
- Éperviers*, sacrés chez les Égyptiens , transportés à Buto après leur mort , I, 215.
- Éphèse*, ville de l'Asie Mineure . une des douze villes de la ligue ionienne , I, 43, 109, 183, 259 ; II, 51.
- Éphores*, institués par Lycurgue , I, 67.
- Épialte*, Mél'en , indique à Xerxès le sentier qui conduisait par la montagne aux Thermopyles , II, 280 ; sa tête mise à prix , *ib.*
- Epidanos* ou *Epidanus*, fleuve de l'Achaïe , II, 272.
- Epidaure*, ville de Grèce dans l'Argolide , I, 336. (Voyez Doriciens Epidauriens.)
- Épéaauriens*, élèvent des statues en bois d'olivier à Damirs et à Auxésis , II, 41 ; au nombre de huit cents à Platée , leur rang dans l'armée grecque , 427.
- Épigone*, poème attribué à Homère , I, 449.
- Épium*, ville du Péloponèse , I, 502.
- Épizélus*, privé subitement de la vue à la bataille de Marathon , II, 143.
- Ersinus*, petit fleuve de l'Argolide , dans le Péloponèse , II, 123.
- Érétrie*, ville de l'Eubée , I, 61 ; II, 109, 154, 158.
- Érétriens*, menacés par les Perses , appellent les Athéniens à leur secours , II, 137 ; leur ville , livrée par Euphorbe et Philagrus , *ib.* conduits prisonniers à Suze , établis par Darius dans la province de Cissie , 146 ; leur nombre , leur rang à Platée , 427.
- Éridan* ; son existence incertaine , au jugement d'Hérodote , I, 389.
- Erix*, voyez *Eryx*.
- Erochos*, ville de la Phocide , II, 340.
- Erythia* ou *Erythie*, île de l'Océan , près le détroit de Gibraltar , au-

- aujourd'hui la isla de Léon, I, 438.
Erythrée (mer), nom sous lequel les anciens comprenaient le golfe Arabique et le golfe Persique, I, 31.
Erythrée, une des villes ioniennes de l'Asie Mineure, I, 109.
Erythréens, habitants du territoire d'Erythrée, en Ionie, I, 39.
Erythres, ville de Béotie, II, 418.
Erytrobote, ville d'Égypte où Phéron fit brûler toutes les femmes qu'il avait mises à l'épreuve, I, 233.
Eryx, territoire et montagne en Sicile II, 26.
Eryxo, femme d'Arcésilas, le venge en faisant assassiner Léarque, I, 509.
Esclaves, chez les Scythes; on les privait de la vue, I, 453; se révoltent contre leurs maîtres, 436.
Esclaves, en guerre contre les Argiens, II, 128.
Eschine, fils de Nothion, engage les Athéniens qui marchaient au secours des Érétriens, à se retirer, II, 137.
Esop, le fabuliste, esclave d'Admon, en même temps que la courtisane Rhodope, I, 251.
États, les Grecs le recevaient des contrées occidentales d'Europe, I, 389.
Été, sa statue, en face des Propylées du temple de Vulcain, révérée par les Égyptiens, I, 241.
Étalon, compté pour vingt juments au haras de Babylone, I, 133.
Étéarque, roi d'Axus en Crète, cruauté envers sa fille, I, 503.
Étéarque, roi des Ammoniens, son récit au sujet des sources du Nil, I, 493 et suiv.
Éthiopie, vaste pays d'Afrique, au sud de l'Égypte; ses productions, I, 388.
Éthiopiens, compris dans l'armée de Xerxès, leurs armes, vêtement, II, 214.
Éthiopiens macrobiens; choix de leur roi, I, 358; réponse de leur roi aux envoyés de Cambyse, ses questions au sujet des présents qu'ils lui avaient apportés, *ib.* et suiv.; longue durée de leur vie, 340; leurs prisonniers chargés de chaînes d'or, *ib.*; leurs tombeaux, *ib.*
Éthiopiens nomades, vivaient autour d'un grand lac près de l'île de Tachompso dans la haute Égypte, I, 493.
Éthiopiens orientaux, nom donné à un peuple qui habitait dans le voisinage de l'Inde ou de l'Arabie; on leur donna aussi le nom d'Éthiopiens d'Asie, II, 214.
Eubée, aujourd'hui *Négrepont*, grande île de la Grèce, séparée du continent par l'Euripe, I, 61.
Eubéens, habitants de l'île d'Eubée; s'adressent à Thémistocle pour faire rester la flotte des Grecs dans l'Artémisium, II, 528.
Eubéens de Sicile, habitants de l'île d'Eubée en Sicile, II, 232.
Eumènes, un de ceux à qui fut décerné, parmi les Grecs, l'honneur de la journée de Salamine, II, 367.
Eunuques, d'un grand prix chez les Perses, II, 573.
Eupalinus, de Mégare, architecte saïen, fait exécuter un canal célèbre à Samos, I, 360.
Euphorbe livre aux Perses la ville des Érétriens, II, 137.
Euphorion, père d'Eschyle, I, 263; II, 441.
Euphorion, père de Laphanès, II, 130.
Euphrate, grand fleuve qui prend sa source en Arménie et se jette dans le golfe Persique; traverse Babylone, va se jeter dans la mer Érythrée, I, 126; détourné en divers canaux par la reine Nitocris pour construire un pont, 129; détourné par Cyrus, lors du siège de Babylone, dans le lac que Nitocris avait fait creuser, 133.
Euripe, détroit entre la Grèce et l'Eubée, II, 42, 262.
Europe; ce qu'en savait Hérodote, I, 435; origine de son nom, incertaine, *ib.*
Europe, fille du roi de Tyr, enlevée par les Crétois, I, 32.
Europos, ville de la Carie, II, 387.
Euryanax, collègue de Pausanias, II, 413.
Eurybate, chef des mille Argiens qui se portèrent au secours des Éginiotes, II, 434; tué par Sophanès, *ib.*
Eurybiade, lacédémonien, commandant en chef l'armée navale des Grecs, II, 327; décidé par le secours de Thémistocle à combattre à Salamine, 332 (V. la note 16, p. 432); son avis, contraire à la destruction des ponts sur l'Hellespont, prévaut sur celui de Thémistocle, 375; couronné à Lacédémone, 383.
Euryléon, resté seul des fondateurs

de la colonie d'Héraclée en Sicile, se rend maître de la ville des Sélénusiens; égorgé par eux, II, 27.
Eurysthée, roi de Sparte, II, 424.
Eurysthène, de Sparte, regardé comme l'aîné des enfants d'Aristodémus, I, 501, II, 112, 115, 273.
Eurystus et **Aristodémus**, Spartiates; différence de leur conduite lors du combat des Thermopyles, II, 206.
Evalcis, général des Érétriens, tué dans une bataille contre les Perses, célébré par Simonide, II, 60.
Évelthon, roi de Salamine, y reçoit Phérétimé, mère d'Arcésilas, I, 510; lui envoie un fuseau et une quenouille, *ib.*
Événus, chef d'Acédiémons, qui viennent occuper les défilés de la Thessalie dans la guerre contre les Perses, II, 262.
Événus, de garde au troupeau sacré d'Apollonie; soixante montons s'égarent pendant son sommeil; est condamné à perdre la vue, II, 460; satisfaction qui lui fut donnée, 461.
Énésperides, Libyens, fertilité de leur sol, I, 525. (On suppose aussi qu'Hérodote a voulu désigner sous ce nom les Iles Hespérides au ch. CLXXI du livre IV, tome I, p. 514).
Exampée, nom d'une source amère en Scythie et du pays où elle prend naissance, I, 459.

F

Femmes, de Babylone, se prostituaient à des étrangers, dans le temple de Vénus, une fois dans leur vie, I, 157 (V. la note 61, p. 170).
Feu, considéré comme un dieu par les Perses, comme une bête féroce par les Égyptiens, I, 336.
Fèves, considérées comme un légume impur chez les Égyptiens, I, 199.
Filles à marier, vendues à l'enchère chez les Assyriens, I, 456.
Flacon attaché à la ceinture d'Hercule, origine d'un usage conservé par les Scythes, I, 440.
Flotte des Grecs, II, 327; dans l'Artémisium, *ib.*; à Salamine, 344, 362; sous Egine, 387.
Flotte de Xerxès; sa composition, II, 222 et suiv.; battue à Salamine, 562 et suiv.; s'enfuit en désordre à la vue de quelques rochers saillants près de la côte de Zoster,

374; retirée dans les parages de Samos, 586.
Flûtes, mâles et femelles, I, 59 (V. la note 9, p. 149).
Flux et reflux extraordinaires, lors du siège de Potidée par Artabaze, II, 385.
Foi jurée, chez les Arabes; formalités observées pour la donner ou la recevoir, I, 550 (V. la note 5, p. 415).
Fontaine d'eau légère, chez les Éthiopiens macrobiens, I, 540.
Fontaine du Soleil, chez les Ammoniens, tiède le matin, froide à midi, bouillante dans la nuit, I, 518.
Fourmis tuées par les mages, I, 107; d'une taille extraordinaire, plus grandes que le renard, 385; soulevaient un sable aurifère, 384 (voyez la Préface, p. 3).
Furies (de Lalus et d'Œdipe), temple qui leur fut consacré, I, 505.

G

Gadès, aujourd'hui *Cadix*, ville de l'Hespérie, bâtie près de l'embouchure du Bétis ou Guadalquivir, I, 438.
Gæson, rivière d'Asie, voisine de Mycale, II, 462.
Galepsus, ville de la Grèce, sur le golfe de Torone, II, 235.
Gandariens, peuple d'Asie, sur les bords de l'Indus, I, 580; II, 215.
Garamantes, habitants de l'Afrique au-dessus des Psylles et des Nasamons; leurs mœurs, I, 515.
Garamantes nomades, vont à la chasse des Troglodytes éthiopiens, I, 518 (V. la note 48, p. 531).
Gardes du roi d'Égypte, ce qu'ils recevaient par jour, I, 270.
Gargaphie, en Béotie, fontaine près de laquelle vinrent camper les Grecs avant la bataille de Platée, II, 425; comblée par la cavalerie perse, 438.
Gâteaux; faits de poisson, chez trois familles de Babylone, I, 158; offerts au serpent qu'on supposait le gardien de la citadelle d'Athènes, II, 544.
Gaulle phénicienne, nom d'une espèce de vaisseau employé par les Phéniciens, II, 569.
Gavane, frère de Perdicas, descendant de Téménus, banni d'Argos, II, 589.
Gébéléizis, nom donné à Zalmoxis; dieu des Gètes, I, 477.

- Géla*, ville de Sicile, II, 400, 250, 251.
Gélon, tyran de Syracuse, II, 250 et suiv.; réponse aux députés des Grecs qui lui demandaient du secours dans la guerre contre les Perses, 255 (V. la note 51, p. 318).
Gélon, fils d'Hercule et d'Echidna, I, 439.
Gélons, nom d'une nation d'origine grecque qui habitait la ville de Gélonus dans le pays des Budins, limitrophe des Scythes, I, 481.
Gélonus, ville des Budins, limitrophe de la Scythie, et bâtie en bois, I, 485.
Génésies, célébrées chez les Grecs, I, 447 (V. la note 8, p. 531).
Géométrie, science que la Grèce reçut de l'Égypte, I, 254.
Géphyréens, peuple incorporé avec les Athéniens; leur origine, II, 32; réfugiés à Athènes, *ib.*; y avaient un temple et des fêtes particulières, 51. (Harmodius et Aristogiton étaient de cette tribu.)
Géreste ou *Géreste*, promontoire de l'Eubée, II, 529.
Gergis, fils d'Arizus, un des généraux de l'armée de Xerxès, II, 217.
Gergithes, nom d'un peuple habitant le territoire d'Ilium, reste des anciens Teucriens, II, 68, 203.
Gérion, habitait l'île d'Erythia, près Cadix, I, 438.
Germaniens, tribu perse composée de laboureurs, I, 401.
Gerrhes, peuple soumis à la domination des Scythes, I, 466.
Gerrhes, espèce de bouclier des Perses, fait en osier, II, 211 et 444.
Gerrhus, branche du Borysthène, qui a donné son nom aux Gerrhes, I, 444, 457, 460.
Gètes, les plus nobles de tous les Thraces, se nommaient *Immortels*, I, 477.
Gigée, fille d'Amyntas, donnée en mariage à Bubarès, général perse, II, 14.
Gigonos, ville de Thrace sur le golfe de Therme, II, 253.
Gilgammes, Libyens, voisins des Égyptiens, I, 315.
Gillus, exilé de Tarente, délivre les envoyés de Darius, qui accompagnaient Damocède, est reconduit à Tarente par les Cnidiens, I, 402.
Gindanes, peuple de Libye; coutumes de leurs femmes, I, 515.
Glancus, de Corinthe, n'e avoir reçu de l'argent en dépôt, II, 429.
Glisas, ville de Béotie sur le Thermodon, II, 433.
Gnomon, les Grecs le tiennent des Babyloniens, I, 254 (V. la note 51, p. 305).
Gobrias, admis dans la conjuration contre le mage Smerdis, I, 567; appuie l'avis de Darius, 569; terrasse un des deux mages, 372; interprétation qu'il donne au présent du roi scythe, 494; ses conseils à Darius, 493.
Gobryas, fils de Darius, chef des Mariandyniens, Ligyens et Syriens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 243.
Gorgo, fille de Cléomène, avertit son père de ne pas se laisser séduire par Aristagoras, II, 30; devient femme de Léonidas, conseille d'enlever la cire des tablettes envoyées à Sparte par Démarate, 292.
Gorgone (la), sa tête portée en Égypte par Persée, I, 224.
Gorgus, roi de Salamine, dans l'île de Cypre, expulsé par son frère Onésilus, II, 60; rentre à Salamine, après la défaite des Cypriens, 63.
Grâces (les), le nom de ces déesses inconnu aux Égyptiens, I, 207.
Graminée, sorte de millet ou de riz, nourriture des Indiens, I, 583 (V. la note 51, p. 424).
Grèce, I, 53, 207, 583, 400, 402; II, 156, 224, 255, 253.
Grecs, portent, les premiers, la guerre en Asie, à cause de l'enlèvement d'Hélène, I, 53; ont pris des Égyptiens diverses institutions, 207; composition de la flotte qu'ils opposent à Xerxès, II, 527; leurs vaisseaux réunis dans l'Artémisium, *ib.*; à Salamine, 544; consacrent aux dieux les prémices du butin fait à Salamine, 582; réponse de l'oracle de Delphes à ce sujet, *ib.*; leurs chefs assemblés pour décerner un prix à celui qui s'était le mieux conduit dans la guerre, *ib.*; leurs vaisseaux réunis sous Egine, n'osent s'avancer au delà de Délos, 587; leurs troupes campées au pied du Cithéron, 421; descendent dans le territoire de Platée, 425; force et disposition de leur armée à Platée, 426 et s.; on pouvait compter cinquante mille Grecs parmi les auxiliaires des Perses, 429; vainqueurs à Platée, 445; à Mycale, 446 et suiv.
Grecs-Tyrites, habitants des bords du Tyras, en Scythie, I, 458.

Grinée, petite ville de l'Æolie, Asie Mineure, I, 112.

Grinus, roi de l'île de Théra, conduit une hécatombe à Delphes, conseil qu'il reçoit de la Pythie, I, 503.

Gryphons, oiseaux fabuleux, chargés de la garde de l'or, I, 389, 441, 447.

Gygéades, présents offerts par Gygès à Delphes, I, 38.

Gygès, tue le roi Candaule et règne après lui; commence la maison des Mermnades, I, 37, 38.

Gygès ou *Gygée* (lac de), entre l'Ilyllus et l'Hermus, en Lydie, I, 83.

Gynde, rivière qui tombe dans le Tigre, I, 131; ses eaux sont divisées et perdues en trois cent soixante canaux par l'armée de Cyrus, 132.

Gymnopædies, jeux célèbres à Sparte, II, 120.

Gyzantes, peuple de la Lybie, mangeaient des singes, I, 523.

H

Hæmus (mont), aujourd'hui Balkan, au nord de la Thrace, I, 437.

Hælias, Eléen, frère de Tisamène, admis au rang de citoyen de Sparte, II, 459.

Haliacmon, fleuve de la Macédoine, II, 235.

Halicarnasse, rejetée de la communauté des villes doriennes, I, 110.

Halys, aujourd'hui Kizil-Irmak, fleuve de l'Asie Mineure; il formait la limite de l'empire de Crésus; cours de ce fleuve, I, 34 et 68; détourné pour le passage de l'armée de Crésus, 70.

Harns de huit cents chevaux entiers et six mille juments, entretenu dans la satrapie de Babylone, I, 135.

Harmamithrès, général de la cavalerie perse, II, 219.

Harmocyde, commande les Phociens qui vont rejoindre Mardonius à Thèbes, II, 419.

Harmodius (voyez *Aristogiton*).

Harpagus, familier d'Astyage, chargé de faire mourir Cyrus, fils de Mandane, confie ce soin au père Mitradate, I, 90 et suiv.; interrogé par Astyage, qui a découvert l'existence de Cyrus, il déclare de quelle manière il avait cru remplir ses intentions, 93; invité au souper du roi, on lui sert à manger les membres de son fils, 96; ses projets de vengeance; de quelle ruse il se

servit pour écrire à Cyrus et l'engager à armer les Perses contre les Mèdes, 99; choisi par Astyage pour conduire les Mèdes contre les Perses révoltés, passe du côté de Cyrus, 102; commande les troupes de Cyrus fait le siège de plusieurs villes en se servant de terrasses, prend d'abord Phocée, 117; soumet les Cariens, les Cattiens, les Lyciens et autres peuples, 122.

Hébè, mot d'ordre donné par Léotychide aux Ioniens, à Mycale, II, 463.

Hèbre, aujourd'hui Marizza, fleuve de Thrace, I, 476; II, 210.

Hécatee, de Milet, historien antérieur à Hérodote, voulut rattacher sa généalogie à un dieu, I, 236; s'oppose dans le conseil à la révolte d'Aristagoras, conseille le pillage des trésors du temple des Branchides, II, 22; son opinion sur le lien de la retraite d'Aristagoras, 68; ce qu'il rapporte au sujet de l'expulsion des Pélasges, 134.

Hécatonarques, officiers de l'armée de Xerxès, commandant cent hommes, II, 217.

Hégéstipyle, fille d'Olorus, roi de Thrace, épouse Miltiade, fils de Cimon, II, 107.

Hégésistrate, fils de Pisistrate et tyran de Sigée, II, 56.

Hégésistrate, d'Elis, condamné à mort par les Spartiates; action courageuse par laquelle il échappa au supplice; remplit les fonctions de sacrificateur près de Mardonius, à Platée; pris ensuite par les Lacédémoniens, et mis à mort par leur ordre, II, 431, 432.

Hégésistrate, fils d'Aristagoras, député de Samos; son discours à Léotychide, II, 438; son nom signifie, en grec, *guide d'armée*, 459; demeure sur la flotte grecque, *ib.*

Hélène, enlevée par Alexandre, fils de Priam, I, 32; vécut en Égypte, près de Protée, 233; ne se trouvait pas dans Troie, durant le siège de cette ville, 240.

Hélèce, ville de l'Achaïe, dans le Péloponèse, I, 110.

Héliopolis, I, 180; ville à l'extrémité de l'Égypte, dans l'intérieur des terres, 182; à quinze cents stades de la mer, *ib.*; à quatre mille huit cent soixante stades de Thèbes, 183 (V. les notes 3, 4, 5, 6 et 7, p. 280 et suiv.).

Hélisyciens ou *Hélysiens*, peuple pro-

- blement de la Tyrrhénie, qui se réunit aux Sardiens et aux Cyréniens pour faire la guerre en Sicile, II, 237.
- Hellé*, fille d'Athamas; son tombeau, II, 210.
- Hellénienne* (nation), tige des Doriens, conserve la même langue, après s'être séparée des Pélasges, I, 58 (V. la note 22, p. 153).
- Hellénium*, temple élevé par les Grecs en Égypte, pour le culte de leurs dieux, I, 273.
- Hellespont* (détroit de), aujourd'hui détroit des Dardanelles, I, 37; ses eaux battues par Nèxès, sa largeur, ponts qui y furent construits, II, 198, 199 (V. la note 14, p. 297).
- Hellespontias*, vent d'orient, II, 269.
- Helléspontiens*, habitants de la côte de l'Hellespont, I, 379, faisaient partie de la flotte de Nèxès, II, 222.
- Hémérodïomes*, courriers à pied remarquables par leur célérité, II, 439, 416.
- Héphaestia*, ville capitale de l'île de Lemnos, II, 157.
- Héraclée*, ville de Sicile, II, 23 (Il existait un grand nombre de villes de ce nom. Hérodote ne parle que d'Héraclée de Sicile.)
- Héraclide*, fils d'Inabolis, dresse l'embuscade où les Perses furent battus par les Cariens, II, 67.
- Héraclides* (les), descendants d'Hercule, règnent de père en fils, en Lydie, pendant cinq cent deux années, jusqu'à Candaule, I, 34.
- Hercule*, un des douze dieux chez les Égyptiens, contemple Jupiter sous la forme d'un bélier, I, 202 et suiv.; ses temples à Tyr, 203; regardé parmi les Grecs comme un des dieux les plus modernes, 237; naquit neuf cents ans avant Hérodote, 238; parti d'Erythia, arrive dans la Scythie, 438; rencontre Échidna, instruction qu'il lui donne au sujet de ses trois enfants, 438 et suiv.; vestige d'un de ses pas en Scythie, 473.
- Hérée* ou *Héraum*, ville de Thrace, sur la Propontide, I, 476.
- Hermione*, ville des Dryopes dans l'Argolide, II, 358.
- Hermionéens*, habitants d'Hermione, II, 344, 337; au nombre de trois cents, à Platée, 427.
- Hermippus*, d'Atarnée, envoyé à Sardes par Histiee, de Milet, remet à Artapherne les lettres qui lui étaient confiées, II, 92.
- Hermolycus*, Athénien, mérite la palme, à Mycale; tué par la suite, à Cyrnos; son tombeau, près de Gèresie, en Eubée, II, 467.
- Hermophante*, un des commandants de l'expédition des Grecs contre Sardes, II, 59.
- Hermopolis* (*magna*), ville de la haute Égypte, dont les ruines sont à Achmouneyn, I, 213. Il y avait en Égypte une autre Hermopolis (*parva*), aujourd'hui Demanour, mais dont Hérodote n'a point parlé.
- Hermotime*, de Pédase, premier des eunuques de Nèxès, chargé d'accompagner à Éphèse les enfants de ce roi, II, 373; vengeance cruelle qu'il tira de Panionius, 374.
- Hermolybis*, dénomination d'une classe de guerriers égyptiens, au nombre de cent soixante mille, I, 269.
- Hermus*, fleuve d'Éolie, dans l'Asie Mineure, I, 57, 72; II, 59.
- Hérodote*, fils de Basilide, au nombre des envoyés Ioniens qui arrivent à Egine, II, 387.
- Hésiode*, vivait quatre cents ans avant Hérodote, I, 298; a fondé avec Homère la théogonie des Grecs, *ib.*; cite les Hyperboréens, 449.
- Hilotes*, anciens habitants de la ville d'Hélôs, en Laconie, esclaves des Lacédémoniens; adjoints aux Spartiates au nombre de sept pour chacun, à Platée, II, 426; chargés par Pausanias de rassembler les richesses abandonnées dans le camp des Perses, 453.
- Himère*, ville de Sicile, II, 400.
- Hipparque*, tyran d'Athènes, mis à mort par Aristogiton et Harmodius; est averti par un songe du sort qui le menaçait, II, 31.
- Hippias*, fils de Pisistrate, réfugié à Sigée, est rappelé par les Lacédémoniens, II, 59; conduit les barbares à Marathon, 158; rêve qu'il fit avant la bataille, 140.
- Hippobotes*, nom donné aux plus riches habitants de l'Eubée, II, 42.
- Hippoclide*, fils de Tisandre, distingué par Clisthène, parmi les prétendants assemblés pour disputer la main de sa fille; danse ridicule qui lui fait perdre l'estime de Clisthène, II, 131; proverbe auquel il donna naissance, *ib.*
- Hippocrate*, tyran de Géla, sert les Samiens contre les Zancléens, II, 400, 251.

- Hippocrate*, père de Pisistrate, est témoin d'un prodige aux jeux olympiques, I, 38.
- Hippocrate*, fils de Mégacles et d'Agariste, II, 432.
- Hippolaüs* (promontoire d'), pointe de terre entre le Borystène et l'Hypanis, fleuves de Scythie, I, 460.
- Hippomaque*, de Leucade, devin particulier des Grecs, qui servait dans l'armée perse, à Platée, II, 432.
- Hippopotames*, sacrés, dans le nome paprémite, I, 217; description de cet animal, *ib.*
- Histiæotide*, contrée de la Thessalie, I, 37.
- Histiæotide*, contrée de l'île d'Eubée, II, 263, 336.
- Histiée*, ville d'Eubée, II, 336.
- Histiée*, chef des Milésiens (V. *Hystiée*).
- Homère*, vivait quatre cents ans avant Hérodote, I, 208; l'un des fondateurs de la théogonie des Grecs; citation de ses poèmes, 238.
- Huile noire*, nommée *rhadinacé*, tirée d'un puits remarquable dans la Perse, II, 146 (V. la note 36, p. 170).
- Hyacinthides*, fêtes célébrées par les Lacédémoniens, II, 413 (V. note 2, p. 477).
- Hyampé*, nom d'un des sommets du Parnasse, II, 343.
- Hyampolis*, ville de la Phocide, II, 340.
- Hyates*, nom donné par Clisthène à l'une des tribus de Sicione, II, 38 (V. la note 26, p. 79).
- Hyblé* ou *Hybla*, ville de Sicile, II, 231.
- Hydarne*, admis dans la conjuration contre le mage Smerdis, I, 367.
- Hydarne*, fils d'Hydarne, chef de la troupe qui portait chez les Perses le nom d'*Immortels*, II, 218, 279.
- Hydræ* ou *Hydræ*, petite île de la Grèce sur la côte de l'Argolide, I, 339.
- Hydres*, comparées aux serpents ailés, I, 219 (V. note 38, p. 297).
- Hyéla*, ville dans l'Énotrie, en Italie, près de Posidonium ou Pæstum, fondée par les Phocéens, I, 420.
- Hyène*, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 523.
- Hygenniens*, peuple d'Asie, compris dans la seconde satrapie de Darius; on ne sait rien de plus, I, 379.
- Hylée*, contrée de la Scythie, couverte de bois, I, 443, 460, 469.
- Hyllus*, rivière qui traverse la plaine de Sardes, Asie Mineure, I, 72.
- Hyllus*, combat pour la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse, est tué en combat singulier par Échémus, roi des Tégéates, II, 424.
- Hymées*, gendre de Darius, un des généraux perses dans la guerre contre les Ioniens, II, 66; s'empare de Cios, 67, 68; meurt dans la Troade, 68.
- Hymette* (mont) près d'Athènes, II, 133.
- Hypachéens*, nom des anciens habitants de la Cilicie, II, 220.
- Hypacyris*, fleuve de Scythie, I, 437.
- Hypanis*, aujourd'hui le Bog, fleuve de la Scythie, I, 443, 437; description de son cours, 438.
- Hyperanthe* et *Abrocome*, fils de Darius, tués aux Thermopyles, II, 284.
- Hyper australiens*, nom donné par Hérodote aux habitants supposés du pôle sud, I, 431 (V. note 12, p. 332).
- Hyperboréens*, placés au nord de l'ancien continent; cités par Hésiode, I, 449; leurs offrandes apportées à Délos par deux vierges, *ib.* et suiv.
- Hyperoché*, une des deux vierges hyperboréennes envoyées à Délos, I, 449.
- Hyrcaniens*, habitants de l'Hyrcanie, grand pays de l'Asie, I, 390; compris dans l'armée de Xerxès, II, 212.
- Hyrgis*, rivière de Scythie, I, 460, 490.
- Hyria*, ville de l'Iapygie, contrée d'Italie entre Brinde et Tarente, II, 260.
- Hysies*, bourgade de la Béotie, II, 142, 418, 423.
- Hystaspe*, père de Darius, envoyé pour veiller sur ce dernier par Cyrus, qui, sur la foi d'un songe, l'avait soupçonné de conspirer contre lui; réponse qu'il lit à Cyrus, I, 443.
- Hystaspe*, fils de Darius, petit-fils du précédent, chef des Bactriens et des Saces, dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 213.
- Hystiæ de Milet* (mieux *Histiæ*), son avis, contraire à celui de Miltiade, prévalant dans la délibération au sujet du pont sur l'Ister, I, 498; sa réponse aux Scythes, *ib.*; fait rétablir ce pont, 499; est récompensé par Darius, II, 8; rappelé et emmené à Suze, 13; excite Aris-

- tagoras à la révolte, au moyen de caractères tracés sur la tête d'un esclave, 22; son discours à Darius, au sujet de la révolte des Ioniens, 61; se rend à Sardes, paroles que lui adresse Artapherne, 91; se retire à Chio, *ib.*; est trahi par Hermippus, *ib.*; repoussé de sa patrie, se rend à Byzance avec les vaisseaux lesbien, 92; se rend maître de Chio, 102; est battu et pris par Harpagus, *ib.*; mis en croix par ordre d'Artapherne; sa tête envoyée à Darius, 103.
- Hyver*, sa statue, en face des propylées du temple de Vulcain, n'obtenait aucun honneur des Egyptiens, I, 241
- I, J
- Iacchus* (hymne mystique d'), II, 535.
- Jalissos*, ville de l'île de Rhodé, I, 410.
- Iapygie*, contrée de l'Italie dans la principale partie de la Grande-Grèce l'Iapygie comprenait la Messapie, II, 260.
- Iapyges-Messapiens*, nom que prirent les Crétois, fondateurs de la ville d'Hyria en Messapie, II, 260.
- Jardins* de Midas, où naissaient des roses d'une espèce extraordinaire, II, 390.
- Jarres* de terre cuite, servant à porter l'eau dans la traversée du désert entre Memphis et la Syrie, I, 530.
- Jason*, arrêté dans le lac Tritonis, livre à un Triton le trépied qu'il portait à Delphes, I, 516.
- Juthris*, nom que M. Larcher donne au fleuve Athrys. (V. ce mot.)
- Jatragoras*, chargé par Aristagoras de s'emparer des chefs Ioniens, II, 23.
- Ibérie*, ancien nom de l'Espagne, I, 448.
- Ibériens*, II, 237.
- Ibis*, consacrés à Mercure, I, 215; pourquoi honorés chez les Egyptiens, 218; leur description, *ib.* (V. note 57, p. 292).
- Ichnée* ou *Ichnes*, ville de Grèce, dans la Bottæide, II, 254.
- Ichneumons*, honorés comme les chiens par les Egyptiens, I, 215.
- Ichthyophages* envoyés par Cambyse chez les Éthiopiens, I, 538; réponse qu'ils en reçurent, *ib.*
- Ida*, montagne de la Troade, I, 412, II, 205.
- Idanthyrse*, commande une partie des Scythes royaux dans la guerre contre les Perses, I, 489; sa réponse au héraut de Darius, 492.
- Idrias*, canton de la Phrygie, II, 66.
- Jénysus*, ville de la Syrie, Palestine, I, 529.
- Jetons* (jeu des), inventé par les Lydiens, I, 85.
- Jeux* des dents, des osselets, de la paume, inventés par les Lydiens, I, 85.
- Île des Bienheureux* (Oasis d'Égypte), I, 542.
- Île (l')*, terrain entouré de la rivière Oeroë, où se rendit l'armée grecque avant la bataille de Platée, II, 438 (V. note 42, p. 481).
- Ilion* ou *Ilion*, voyez *Troie*.
- Illyrie*, contrée d'Europe, I, 456, 457.
- Illyriens*, habitants de l'Illyrie, II, 454 (V. aussi Vénètes).
- Imbros*, île de la mer Egée, près de Samothrace, II, 46, 407.
- Immortels*, nom donné à un corps d'élite de dix mille Perses, II, 218; repoussés par les Spartiates aux Thermopyles, 279.
- Inaros*, le Libyen, vainqueur d'Achéménès, I, 535.
- Inde*, satrapie de la Perse, I, 580; beauté de ses productions, 585.
- Indiens* Calantiens, I, 584.
- Indiens* Padæens, mangeaient leurs parents, I, 582; leurs bateaux, leurs vêtements, leurs mœurs, leur couleur, *ibid.* et suiv.; comment ils recueillaient la poudre d'or, 585 et suiv.; compris dans l'armée de Xerxès; leurs armes, vêtements, II, 245; cavalerie, 249.
- Indus*, fleuve de l'Inde, son embouchure, reconnue par Scylax, I, 454.
- Inscription* par laquelle Thémistocle engage les Ioniens à abandonner le parti des Mèdes, II, 553.
- Inscriptions* en lettres cadméennes sur divers trépieds dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes de Béotie, II, 55.
- Inscriptions* sur les monuments des alliés morts aux Thermopyles, II, 286; sur celui des Lacédémoniens, *ib.*; sur celui de Mégistias, *ib.*
- Insulaires de la mer Erythrée*, habitants des îles du golfe Persique, II, 217.
- Intapherne*, conspire avec Otane contre le mage Suerdis, I, 567, 571; est mis à mort par ordre de Darius, 590, 591.

Inycum, ville de Sicile, II, 400.
Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, enlevée par les Phéniciens, I, 52, 53, 200.
Iolcos, ville de Thessalie, II, 56.
Ion, ses quatre fils, Géléon, Égicore, Argade, et Hoplés, donnaient leur nom aux quatre tribus d'Athènes, II, 57.
Ionie, grande province de l'Asie Mineure, I, 34, 108, 111, 121; II, 17, 22, 23, 438, 466.
Ionienne (mer), golfe d'Ionie, II, 450.
Ioniens; rendus tributaires par Crésus, I, 34; offrent de se reconnaître sujets de Cyrus, aux mêmes conditions que Crésus leur avait accordées, 108; réponse qu'ils en reçurent, *ib.*; beauté de leur climat, *ib.*; quatre caractères distincts dans la langue commune, *ib.*; étaient partagés en douze villes, 109; demandant du secours aux Lacédémoniens, 112; asservis par Harpagus, dans les villes du continent; ceux des îles se soumettent à Cyrus, 121; leur opinion sur le Delta, différente de celle d'Hérodote; débarquent en Egypte, vengent Psammithicus, récompensés par lui, 263; établis à Memphis par le roi Amasis, *ib.*; instruisent des enfants égyptiens dans la langue grecque, *ib.*; chargés par Darius de garder le pont sur l'Ister, 478; négocient avec les Scythes, 494, 497; noms des chefs qui délibérèrent dans cette occasion, *ib.*; opinion des Scythes sur ce peuple, 499; la tyrannie abolie dans leurs villes, II, 23; n'employaient pour écrire que des peaux préparées, 33; prennent Sardes, 39; vaincus par les Perses près d'Ephèse, 60; réponse de leurs généraux aux rois de Cypré, 63; battent les Phéniciens, 64; poursuivis par les Perses, 66; guerre contre les généraux de Darius, 93; ordre de leur flotte, *ib.*; indiscipline dans leur armée, 93; vaincus et réduits en esclavage, 97, 103; faisant partie de la flotte de Xerxès, 221; tirent leur nom d'Ion, fils de Xuthus, *ib.*; engagés par Thémistocle à abandonner le parti des Mèdes, 333; leur conduite à Salamine, 363; accusés de trahison par les Phéniciens, 363; se tournent contre les Perses à Mycale, 466.
Jour, sa division en douze parties; passé des Babyloniens chez les Grecs, I, 234.

Jour natal, le plus honoré chez les Perses, I, 104.
Jours complémentaires, adoptés par les Egyptiens, I, 181 (V. note 1, p. 279).
Iphigénie, fille d'Agamemnon; sacrifices qui lui étaient offerts par les Taures, I, 482.
Ipnes ou les Fours, antres du mont Pélion, en Grèce, II, 269.
Irasa, belle contrée de la Libye, entre Azyris et Cyrene, I, 508.
Irènes, leurs corps déposés dans un monument particulier après la bataille de Platée, II, 436 (V. note 24, p. 483).
Is, ville à huit journées de Babylone, sur la rivière du même nom, I, 126.
Is, rivière qui se jette dans l'Euphrate, et roule une grande quantité de morceaux d'asphalte, I, 126.
Isagoras dispute à Clisthène la royauté de Sparte, II, 36; invoque le secours de Cléomène, 39.
Isis, divinité des Egyptiens, I, 201; panégyrie en son honneur, 210.
Ismaris, nom d'un lac de Thrace, II, 229.
Isménien, surnom donné à Apollon du nom de la rivière Isménus, qui traverse la Béotie, II, 388.
Isonomie, nom donné au gouvernement où le peuple exerce la souveraineté, indiqué par Otane comme le meilleur genre de gouvernement, I, 573.
Issédons, peuple limitrophe de la Scythie, visité par Aristée, I, 441; leurs coutumes, 446.
Ister (Danube), grand fleuve d'Europe qui se jette dans la mer Noire; comparé au Nil, I, 196; description de son cours, 457.
Istros, ville au bord du Pont-Euxin, près de l'embouchure de l'Ister, habitée par des colonies milésiennes, I, 196.
Italie, voyez *Tyrrhénie*.
Ithanos, ville de Crète, I, 534.
Ithome, ville du Péloponèse, II, 431.
Juges royaux, en Perse, I, 534, 544; un d'eux condamné à être écorché vif, II, 16.
Juments, de Cimon, ayant gagné le prix dans trois olympiades, sont inhumées en face de son tombeau, II, 158; d'Evagoras, ayant eu le même honneur, *ib.*
Jument, enfante un lièvre, lors du passage de l'Hellespont par Xerxès, II, 209.

Junon, inconnue aux Égyptiens, I, 207.

Jupiter Éphéstien, Hétéréeen, I, 52.

Jupiter Carien, I, 122.

Jupiter Bélus, son temple à Babylone, I, 127; *Jupiter* représenté par les Égyptiens sous la figure d'un bœuf, 202; nommé chez les Scythes *Papeus*, 461; son temple chez les Ammoniens, 518; Agoréen, II, 27; Stratus, 67; Hercéen, 120; Laphystien: tradition au sujet de son temple, 275.

Jyrrques, peuple voisin des Scythes, les furcs, suivant M. Rennell; manière dont ils faisaient la chasse, I, 445.

K

Ktki, sorte d'huile tirée du séséli, en usage chez les Égyptiens, I, 226.

L

Labda, fille d'Amphion, mariée à Éétion, qui régna à Corinthe, II, 51 (V. la note 54, p. 80).

Labranda, bourg de l'Asie Mineure, en Carie, II, 67.

Labyète, roi de Babylone, allié de Crésus, I, 69.

Labyète, fils de Nitocris, régnait quand Cyrus fit la guerre en Assyrie, I, 151 (V. la note 58, p. 170).

Labyrinthe, construit par douze rois d'Égypte; sa description, I, 259.

Lac de Gyès, entourant le tombeau d'Alyatte, I, 83.

Lacédémone, voyez *Sparte*.

Lacédémoniens, habitants de Lacédémone et de la Laconie, I, 54; font la guerre aux Tégæates, 64; acceptent l'alliance de Crésus, 66; au nombre de trois cents, combattent trois cents Argiens, 74; font une expédition contre Polycrate en faveur des bannis de Samos, 355, 357; faisaient exécuter de nuit les sentences à mort, 501; arment contre les Pisistratides, II, 53 et suiv.; rappellent Hippias, discours aux députés des nations alliées, 50; prérogatives de leurs rois, 114 et suiv.; professions exercées de père en fils, 116; attendent jusqu'à la pleine lune pour secourir les Athéniens, 140; arrivent après la bataille de Marathon, 147; combattent au nombre de trois cents aux Thermopyles, 274

et suiv.; inscription sur leur tombeau, 286; discours de leurs députés aux Athéniens, 393; marchent au secours des Athéniens sous la conduite de Pausanias, 415; formaient l'aile droite, au nombre de dix mille, à la bataille de Platée, 426; échangent leur position avec les Athéniens pour n'être point placés vis-à-vis des Mèdes, 457 (V. note 11, p. 481); maltraités par la cavalerie perse, 441; vainqueurs à Platée, 445; perdirent quatre-vingt-onze citoyens de Sparte, 448 (V. note 19, p. 481); firent trois monuments distincts pour enterrer ceux des leurs morts à Platée, 456; retournent en Grèce, 472.

Lacmon, montagne du territoire d'Apollonie en Illyrie, II, 460.

Laconie, province du Péloponèse, dont Lacédémone était la capitale, I, 66.

Lacrinès, Lacédémonien envoyé à Sardes, près de Cyrus, pour l'engager à respecter le territoire de la Grèce, I, 113.

Ladanum (V. *Lédanum*).

Ladé ou *Lada*, petite île en avant de Milet, dans l'Asie Mineure, II, 93.

Ladice, épouse d'Amasis, roi d'Égypte, heureux effets d'un vœu qu'elle fit à Vénus, I, 276.

Laine supérieure à celle des montons, produite par un arbre sauvage de l'Inde, I, 583 (V. la note 53, p. 425).

Lampadophories, fêtes en l'honneur de Vulcain, chez les Grecs, II, 370 (V. note 21, p. 404).

Lampions, employés aux fêtes célébrées à Saïs, I, 212.

Lampito, fille de Léotychide, II, 123.

Lampon, député de Samos à Léotychide, II, 458.

Lampon d'Égine, propose à Pausanias de faire mettre en croix le corps de Mardonius, II, 452.

Lamponium, ville de la Troade, II, 116.

Lampsaque, aujourd'hui *Lamsaki*, ville sur l'Hellespont, II, 66.

Lanciers de l'armée de Xerxès, II, 202.

Laodamas, fils d'Étéocle, trépiéd consacré par lui à Apollon, II, 55.

Laodice, une des deux vierges hyperboréennes envoyées à Délos, I, 449, 450.

Laos, ville d'Italie, dans la Lucanie, II, 99.

Laphanès, Azanien, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 150.
Laphytien, surnom donné à Jupiter, d'une montagne de Béotie, le Laphystium, II, 275.
Larisse, ville d'Éolie, dans l'Asie Mineure, sur l'Hyllus, I, 111.
Lasoniens, peuple de l'Asie, voisin de la Lydie, faisait partie de la deuxième satrapie de Darius, I, 579; II, 216.
Latone, panégyrie en son honneur, I, 211; son oracle à Buto, 264; sa chapelle, d'une seule pierre, *ib.*
Laurium, montagne de l'Attique, où se trouvaient des mines d'argent, II, 244.
Léarque, frère d'Arcésilaüs, le fait étrangler; il est ensuite assassiné par ordre d'Eryxo, I, 539.
Lébadie, ville de Béotie, près de Chéronée, II, 588.
Lébée ou Lebæa, ancienne capitale de la Macédoine, II, 389.
Lectum (cap de), promontoire de l'Asie Mineure, extrémité du mont Ida, II, 472.
Lédunum; comment récolté par les Arabes; I, 588 (V. la note 38, p. 426).
Leipoxais, un des trois fils de Targitaüs, regardé comme la tige des rois scythes, I, 437.
Léitus, nom du Prytanée, chez les Achéens, II, 275.
Léleges, ancien nom des habitants de la Carie, dans l'Asie Mineure, I, 122.
Lemnos, aujourd'hui Lemno, île de mer Égée, II, 16; prise par Miltiade, 157.
Léobotas, roi de Sparte, neveu de Lyncurque, I, 63 (V. la note 23, p. 436).
Leocède, fils de Phidon, tyran d'Argos, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 430.
Léon, le premier des Grecs tombé entre les mains des barbares, au combat naval de l'Artémisium; massacré par eux, II, 265.
Léonidas, roi de Sparte, descendait d'Hercule, II, 275; son dévouement aux Thermopyles, 282 et suiv.; son corps suspendu à une croix, par ordre de Xerxès, 291.
Léontide, commandant des Thébains aux Thermopyles, II, 276, 287.
Léotychide, fils de Ménarès, roi de Sparte, ennemi de Démarate, lui fait ôter la royauté, II, 119; roi en

sa place, 129; condamné au bannissement, 125; discours aux Athéniens pour redemander les otages des Éginètes, 129 et suiv.; commandant de la flotte grecque; liste de ses ancêtres, 387 (V. note 26, p. 403); sa réponse à Hégésistrate, député de Samos, 459; marche vers Samos, 461; proclamation aux Ioniens, à Mycale, 463; revient en Grèce avec les Péloponésiens, 472.
Lépidote, poisson du Nil, regardé comme sacré par les Égyptiens, I, 217.
Lèpre blanche (V. *Leucé*).
Lépréates, habitants de Léprée et de son territoire; au nombre de deux cents, à Platée; leur rang dans l'armée grecque, II, 427.
Léprée, ou *Lépreun*, ville de Grèce en Élide, I, 392.
Léros, île sur la côte de Carie, dans l'Asie Mineure, II, 68.
Lesbiens, habitants de l'île de Lesbos, I, 330.
Lesbos, aujourd'hui Métélin, grande île de la mer Égée, I, 112, 117; II, 105.
Lettres empruntées par les Grecs aux Phéniciens, II, 52 (V. note 17, p. 76).
Lencadiens, habitants de Lencade, jadis presqu'île, aujourd'hui île de Sainte-Maure, sur la côte de l'Acarnanie, II, 343, 346; leur nombre et leur rang à Platée, 427.
Leucé, lèpre blanche, maladie en horreur chez les Perses, I, 107 (V. note 41, p. 163).
Leucé-Acté (Rivage-Blanc), bourg de la Thrace sur la Propontide, II, 195.
Leucon, ville de la Libye septentrionale, I, 509.
Libs, vent du sud-ouest, I, 191.
Libye (nom donné par les anciens à l'Afrique), séparée de l'Asie par l'Égypte, I, 187; ses déserts visités par les Nasamons, 193; entourée par la mer, 453; connue des Carthaginois, *ib.*; origine de son nom, 455; description, 500 et suiv.
Libyens nomades, s'abstenaient de la chair de vache et de porc, I, 520; brûlaient à leurs enfants les veines supérieures de la tête, *ib.*; leurs sacrifices, 521; leurs habitations, *ib.*
Libyens cultivateurs, ou Maxyes, I, 522; se disaient descendants des Troyens, *ib.*

- Libyens* compris dans l'armée de Xerxès, II, 215; cavalerie, 219.
- Libyennes*, les Grecs ont emprunté de leur habillement l'égide qu'ils donnent à Minerve, I, 321.
- Libyque*, chaîne libyque, I, 183.
- Lichas*, rapporte à Sparte les ossements d'Orésle, I, 66.
- Lida*, montagne de Carie, I, 123.
- Lièvre*, son extrême fécondité, I, 386.
- Lièvre*, né d'une jument, II, 209.
- Ligurien**, peuple hab. tant au-dessus de Marseille, aujourd'hui les Génois, II, 8.
- Ligyens*, compris dans l'armée de Xerxès, II, 215.
- Liménium* ou *Liménion*, canton dans le voisinage de Milet, I, 59.
- Lin*, sardonique et égyptien, I, 252.
- Linde* ou *Lindos*, ville de l'île de Rhode, I, 110, 276.
- Linus*; cantique en son honneur, I, 220.
- Lionne*, ne porte qu'une fois, et qu'un seul petit, I, 386.
- Lions*, n'attaquaient que les chameaux de l'armée de Xerxès; limites des lieux qu'ils habitaient en Europe, II, 234.
- Lipaxos*, ville de Grèce, sur le golfe Thermaïque, II, 255.
- Lipsydriou*, bourg de l'Attique, II, 54.
- Lisès*, ville de Grèce, sur le golfe Thermaïque, II, 255.
- Lissus*, petit fleuve de Thrace, II, 228.
- Locriens-Épizéphyriens*, peuple originaire de la Grèce, habitant le territoire de Lore, en Italie, au-dessus du cap Zéphirium, II, 100.
- Locriens* d'Opunte, ou Opuntiens, se réunissent à la ligue grecque pour combattre les Perses aux Thermopyles, II, 275.
- Locriens-Ozoles*, peuple habitant au nord du golfe de Corinthe, II, 340.
- Lotier* de Cyrène, I, 227 (V. la note 49, p. 552).
- Lotophages*, peuple de la Libye septentrionale, qui se nourrissent du fruit du lotus, ou lotier de Cyrène, I, 516 (V. la note 49, p. 552).
- Lotus*, espèce de lis, croit dans les eaux du Nil, I, 223 (V. la note 46, p. 501.)
- Loup-Cervier*, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 525.
- Loutre*, se trouve dans le Nil; regardée comme sacrée, I, 217.
- Lycarète*, frère de Mæandrius; fait mourir les prisonniers que celui-ci retenait, I, 405; gouverneur de Lemnos, II, 17.
- Lychnocæie*, fête célébrée à Saïs et dans toute l'Égypte, pendant laquelle on allumait des lampions, I, 212.
- Lycidas*, sénateur athénien, lapidé ainsi que sa femme et ses enfants, par le peuple d'Athènes, pour l'avis qu'il mit en avant, au sujet des propositions de Mardonius, II, 412.
- Lyciens*, habitants de la Lycie, dans l'Asie Mineure, originaires de Crète; usage qui leur est particulier, I, 123; se défendirent vaillamment contre Harpagus, 125; faisaient partie de la flotte de Xerxès, leur armure, II, 221; tirent leur nom de Lycus, *ib.*
- Lycomède*, fils d'Æschrée, Athénien, qui le premier, s'empara d'un vaisseau ennemi dans le combat près de l'Artémisium, II, 331.
- Lycopus*, Lacédémonien, pénètre seul avec Archias dans Samos, I, 338.
- Lycophron*, fils de Périandre; sa constance contre la rigueur de son père, I, 335 et suiv.; assassiné par les Corcyréens, 337.
- Lycurque*, donne des lois aux Lacédémoniens, I, 63.
- Lycus*, fils de Pandion, donne son nom aux Lyciens, I, 125; II, 221.
- Lycus*, fleuve du pays des Thyssa-gètes, qui se jette dans le Palus-Méotide, I, 499.
- Lycus*, rivière de Phrygie, II, 197.
- Lydias*, fleuve de Macédoine, II, 255.
- Lydiens*, autrefois Mæoniens, habitants de la Lydie, grande contrée de l'Asie Mineure, dont Sardes était la capitale; prennent leur nom du roi Lydus, I, 54; rangés sous l'obéissance de Crésus, 44; inventent différents jeux, 83; vaincus par Cyrus, se révoltent contre lui à l'instigation de Pactyas, 114; manière dont ils furent punis, d'après l'avis de Crésus, 115 et suiv.; compris dans l'armée de Xerxès, II, 215.
- Lydus*, fils d'Atys, donne son nom à la Lydie, I, 54.
- Lygdamis*, Naxien, aide Pisistrate dans son entreprise contre Athènes, I, 61.
- Lynceæ*, originaire de Chémnis, I, 224.
- Lysanias*, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 159.

* M. Larcher les nomme Ligyens.

Lysistrata, devin athénien ; sa prédiction au sujet de la bataille de Salamine, II, 368.

M

Macednes, peuple de la Grèce, d'origine dorienne, I, 37 ; II, 344.

Macedoine, grande contrée au nord de la Grèce, II, 233.

Macedoine (rois de) voyez *Amyntas* et *Alexandre*.

Maces, peuples de la Libye septentrionale voisins des Garamantes, leurs coutumes, I, 313 ; II, 23.

Macistos, ville de Grèce dans l'Élide, I, 302.

Machlyes, peuple de Libye, voisin du lac Tritonis, I, 316.

Macrobiens, voyez *Éthiopiens-Macrobiens*.

Macrons, peuples de l'Asie sur le Pont-Euxin, I, 232, 380 ; compris dans l'armée de Xerxès, II, 216.

Maclorum, ville de Sicile, II, 233.

Madyès, fils de Protothyas, roi des Scythes, vainqueur des Mèdes, I, 88.

Madytos, ville de la Chersonèse de Thrace, II, 198, 473.

Mæandre ou *Méandre*, fleuve de l'Asie Mineure, I, 183, 193, 393 ; II, 66, 193.

Mæandrius, envoyé par Polycrate auprès d'Orètes, I, 393 ; chargé du gouvernement de Samos, 404 ; retient prisonniers les principaux citoyens, 403 ; banni de Lacédémone, 407.

Magdole, ville sur la frontière orientale de l'Égypte, I, 266.

Mages, tribu qui faisait partie de la nation mède, I, 87 (V. la note 34, p. 161).

Mages, consultés par Astyage, comme interprètes des songes, I, 89 et 97 ; mis en croix par ce roi, 102 ; appelés aux sacrifices des Perses, 104 ; différent beaucoup, par leurs mœurs, des autres hommes, et surtout des prêtres égyptiens, 107 ; conspiration contre Cambyse 361.

Magnésie, contrée de la Grèce dans la Thessalie, II, 263.

Magnésie, ville grecque, près du cap Sépias, II, 266.

Magnésie, ville de l'Asie Mineure, située sur le Mæandre, I, 393.

Magnésiens, voyez *Magnètes*.

Magnètes, peuples de l'Asie Mineure, qui habitaient le territoire de Ma-

gnésie du Mæandre et de Magnésie du Sipyle, I, 379.

Magnètes d'Europe, habitants de la Magnésie de Grèce, II, 237.

Magophonie, fête établie par les Perses, après la mort du mage Smerdis, I, 372.

Mal sacré, ou grand mal, I, 313 (V. la note 41, p. 417).

Malée, golfe *Malée* ou *Matiague*, golfe de la mer Égée, à l'extrémité septentrionale de l'Eubée, I, 449.

Malée, promontoire de la Laconie, I, 74, 316.

Malès, un des prétendants à la main d'Agariste, fille de Clisthène, II, 130.

Maliens, voyez *Méliens*.

Mandane, fille de Cyaxare, mariée à Cambyse, I, 93 ; songes qu'Astyage fit à son sujet, *ib.* ; son fils Cyrus lui est enlevé pour être mis à mort, 91.

Mandroclès, architecte de Samos, auteur des ponts sur le Bosphore, I, 474 ; consacre un tableau dans le temple de Junon, 473.

Maneros, nom donné par les Égyptiens au cantique de Linus, I, 220.

Mantineé, ville de l'Arcadie dans le Péloponèse, I, 509.

Mantineéens, arrivent après la bataille de Platée, poursuivent l'armée d'Artabaze, punissent leurs généraux par l'exil, II, 432.

Marais d'Égypte, partie marécageuse qui fournit un gouvernement, sous le nom d'*Héarchie*, (gouvernement des marais), I, 262.

Maraphiens, tribu perse, I, 100, 512.

Marathon (bataille de), II, 143, ordre de bataille des Athéniens, *ib.*

Marchés publics, étrangers aux Perses, et méprisés par Cyrus, I, 113.

Mardes, nom d'une des tribus de la Perse, I, 104.

Mardes, peuple de l'Asie sur la mer Caspienne, qui fait partie de la dix-neuvième satrapie de Darius, I, 380.

Mardonius, commande l'armée et la flotte des Perses en Ionie, rétablit la démocratie dans les villes ioniennes, II, 408 ; désastre de sa flotte sous l'Athos, 109 ; revers éprouvé par l'armée de terre, 410 ; perd son commandement, 454 ; excite Xerxès à marcher contre les Grecs, 179 ; son discours dans le conseil assemblé par Xerxès au sujet de l'expédition contre Athènes, 182.

- général de l'infanterie perse, 217; chargé par Xerxès de recueillir les voix dans le conseil assemblé à Phalère, 335; son discours à Xerxès après la bataille de Salamine, 370; choisit les troupes qui doivent rester avec lui en Grèce, 374; envoie consulter les oracles, 387; députe Alexandre aux Athéniens, 389; marche sur Athènes, 411; s'en empare, 412; députe Murychide à Salamine, *ib.*; abandonne l'Attique après avoir brûlé et ravagé Athènes, 417; établit un camp retranché sur le territoire de Thèbes, 418; est invité à souper par Attaginus de Thèbes, *ib.*; disposition de son armée à Platée, 427; fait occuper le passage du Cithéron, qui conduisait à Platée, 432; confère avec Artabaze, 433; envoie un héraut aux Lacédémoniens pour leur reprocher de ne pas oser combattre contre les Perses, 437; son discours à Thorax de Larisse au sujet des Lacédémoniens, 442; est tué à la bataille de Platée, 443; s'y était le plus distingué, par sa valeur, parmi les Perses, 448; son corps disparut deux jours après la bataille, 453.
- Mardontès**, chef des insulaires dans l'armée de Xerxès, II, 217; commande la flotte à Samos, 386; est tué à Mycale, 466.
- Marée**, ville d'Égypte sur la frontière orientale, I, 188, 194.
- Mares**, peuple d'Asie, compris dans l'armée de Xerxès, II, 216.
- Mariandiniens**, peuple d'Asie; il fournit des troupes à l'armée de Xerxès, I, 379; II, 215.
- Maris**, rivière de Scythie, I, 437.
- Maronée** ou **Maronéa**, ville de la Thrace, II, 229.
- Mars**, panégyrie en son honneur, I, 211.
- Marsyas**, outre formée de sa peau vue à Célènes, II, 196.
- Marsyas**, rivière de la Phrygie, en Asie, II, 67.
- Mascame**, nommé par Xerxès gouverneur du château Dorisque, II, 227.
- Masistès**, fils de Darins, un des généraux de l'armée de Xerxès, II, 217; sa querelle avec Artayntès, après la défaite de Mycale, 468; sa femme, livrée par Xerxès à Amestris, 471; part pour la Bactriane, est arrêté en chemin et mis à mort par ordre de Xerxès, 472.
- Masistius**, chef des Alrodiens et des Saspies dans l'armée de Xerxès, II, 217; tué à la tête de la cavalerie perse, près de Platée, 422; regrets dont il fut honoré, *id.*; son corps promené dans le camp des Grecs, 423.
- Maspiens**, tribu perse, I, 100.
- Massagès**, chef des Libyens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 215.
- Massagètes**, nation belliqueuse, à l'orient de la mer Caspienne, au delà du fleuve Araxe, I, 158; sont vainqueurs des Perses, 143; leurs diverses coutumes, *ib.*
- Matientiens***, ou **Matianiens**, nom d'un peuple de l'Asie, I, 68.
- Matieniens** (monts), d'où sortent le Gynde et l'Araxe d'Hérodote, I, 131, 139.
- Mazyes**, Libyens cultivateurs; leurs usages, I, 522.
- Mazarès**, chargé par Cyrus de punir la révolte des Lydiens, I, 113; ses diverses expéditions, 117; remplacé par Harpagus, *ib.*
- Médée**, fille de Colchus, roi de Colchide, enlevée par les Grecs, I, 33.
- Mèdes**, peuple d'Asie, en guerre avec les Lydiens, I, 69; se sont soustraits les premiers à la domination des Assyriens, 81; choisissent Déjocès pour leur roi, 83; vaincus par les Scythes, perdent la domination de l'Asie, 88; ressaisissent la puissance, 89; se rendent maîtres de Ninive et de toute l'Assyrie, à l'exception de Babylone, *ib.*; passent sous le joug des Perses, 102; avaient dominé sur l'Asie pendant cent vingt-huit ans, 103; compris dans l'armée de Xerxès, équipement de leurs guerriers, II, 212; tirent leur nom de Méléde de Colchide, *ib.* (V. la note 24, p. 303).
- Médie**, grande contrée de l'Asie, dont le territoire s'étendait entre la mer Caspienne et le lac de Var, I, 68.
- Médimne** (attique), sorte de mesure comparée à l'artabe des Perses, I, 435 (V. la Table des Mesures, II, 531).
- Médique** (robe), I, 376 (V. note 22, p. 420).
- Mégabale**, neveu d'Artapherne, commande l'armée perse envoyée contre Naxos, II, 19; sa fille, fiancée à

* Matientiens est l'orthographe ionienne, que j'ai suivie toutes les fois que je l'ai pu sans confusion.

- Pausanias, 20; sa querelle avec Aristagoras, *ib.*
- Mégabaze**, paroles de Darius en son honneur, I, 499; laissé en Europe avec une armée, *ib.*; dit un mot heureux au sujet des Chalcédoniens, *ib.*; prend Périnthe. soumet la Thrace, II, 6; envoie une députation en Macédoine, II.
- Mégabaze**, fils de Mégabate, un des généraux de la flotte de Xerxès, II, 222.
- Mégabyse**, fils de Zopyre, un des généraux de l'armée de Xerxès, II, 217.
- Mégabyse**, admis dans la conjuration contre le mage Smerdis, I, 567; son discours au sujet des diverses formes de gouvernement, demande l'oligarchie, 574.
- Mégacès**, fils d'Alcmæon, épouse Agariste, fille de Clithène, II, 130, 132.
- Mégacréron**, d'Abdère, cité pour un trait d'esprit, II, 232.
- Mégapane**, chef des Hyrcaniens, dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 212.
- Mégare**, ville de Grèce, au nord d'Athènes, II, 417.
- Mégare**, ville de Sicile, II, 232.
- Mégariens**, voyez *Mégariens*.
- Mégariens**, maltraités par la cavalerie perse, au pied du Cythéron, observations qu'ils adressent à Pausanias, II, 421; remplacés par trois cents Athéniens, *ib.*; leur nombre et leur rang à Platée, 427; revers qu'ils essuyèrent après la bataille de Platée, 447.
- Mégestias**, devin, prédit le sort des Spartiates aux Thermopyles, II, 285; inscription sur son tombeau, 286.
- Mélampus**, appelé par les citoyens d'Argos pour guérir la démence furieuse des femmes de cette ville demande une part de la souveraineté, pour lui et son frère Bias, II, 430 (V. note 10, p. 481).
- Mélampus**, fils d'Amytëon, institué la procession du Phallus chez les Grecs, I, 206.
- Mélampige** (roche), nom d'un rocher situé sur une branche de l'Oëta, au dessus des Thermopyles, II, 281.
- Mélanchlènes**, hommes aux manteaux noirs, peuple limitrophe de la Scythie, I, 444, 481, 483.
- Mélanippe**; son culte remplace celui d'Adraste, à Sicyone, II, 57.
- Mélanippe**, ami du poëte Alcée, II, 36.
- Mélanthius** commande la flotte des Athéniens destinée à secourir les Ioniens, II, 57.
- Mélas**, golfe de Thrace, II, 107.
- Mélas**, petite rivière de la Thessalie, près de Trachis, II, 274.
- Mélas**, fleuve, épuisé par l'armée de Xerxès, II, 210.
- Mélibée**, ville de Grèce sur le golfe de Therme, II, 269.
- Méliens**, peuple de la Grèce, habitant la Mélide, II, 275.
- Méliens**, habitants de l'île de Mélos (aujourd'hui Milo) dans la mer Egée, II, 346.
- Mélisse**, femme de Périandre, apparition de son ombre, I, 333; II, 54.
- Membliarès**, Phénicien, laissé par Cadmus dans l'île de Calliste, I, 592.
- Memnon** (ville de), nom que prenait la ville de Suze, II, 31.
- Memmonium royal**, palais du roi à Suze, à quatre-vingt-dix journées de Sardes, II, 31 (V. note 14, p. 74);
- Memphis**, ville célèbre d'Égypte; les ruines se voient à Monf, I, 180, 183; bâtie par Mènes, 229 (V. note 48, p. 302).
- Mendé** ou **Menda**, ville de Grèce dans la presqu'île de Pallène, II, 233.
- Mendes**, ville d'Égypte, I, 269.
- Mendes**, dieu des Égyptiens, I, 201.
- Mendésien** (nome), I, 204.
- Mendésienne** (bouche du Nil, I, 188.
- Mendesiens** (Égypte), révéraient les boucs, I, 204.
- Ménelas** retrouve Hélène en Égypte, se rend odieux aux Égyptiens, et s'enfuit en Libye, I, 259.
- Ménelas** (port de) sur la côte septentrionale de la Libye, I, 515.
- Mènes**, le premier homme qui régna en Égypte, I, 181; redressa un coude du Nil et bâtit Memphis, 229 (V. la note 48, p. 302).
- Méotes**, habitants du Palus-Méotide, I, 490.
- Méotide**, voyez *Palus-Méotide*.
- Mercur**, représenté avec les parties sexuelles droites, I, 207.
- Mernuades** (maison des), succède en Lydie à celle des Héraclides, I, 34.
- Méroé**, grande ville d'Éthiopie, I, 495.
- Mésambre** *, ville samothracienne, sur le continent de la Thrace, II, 228.
- Mésambria**, aujourd'hui *Misèrvria*,

* Pour la distinguer de Mésambria.

- ville de Thrace, sur le Pont-Euxin, I, 477; bâtie par les Chalcedoniens, II, 104.
- Messapiens**, voyez *Iapyges-Messapiens*.
- Messene** (ionique), ou *Messane*, ville de Sicile, anciennement Zancle, aujourd'hui Messine, II, 256.
- Messéniens**, habitants de la Messénie, contrée du Péloponèse, II, 431.
- Metaponte**, ville d'Italie dans la grande Grèce, I, 442.
- Metapontins**, habitants de Metaponte, ce qu'ils racontaient d'Aristée de Proconèse, I, 442.
- Methymniens**, habitants de la ville de Méthymne, dans l'île de Lesbos, I, 442.
- Metiochus**, fils de Miltiade, pris par les Phéniciens, envoyé à Darius, qui lui accorde sa faveur, II, 108.
- Micythus**, gouverneur de Rhégium, II, 260.
- Midas**, fils de Gordius, I, 38; ses jardins, II, 590.
- Miel** tiré du myrica et du froment, II, 197.
- Milésiens**, soutiennent la guerre contre Alyatte, I, 38; contre les généraux de Darius, II, 95; sont envoyés après la prise de leur ville, à Ampé, 99; chargés par les Perses de garder le passage des montagnes à Mycale, 464; conduisent les Perses entre les mains des Grecs, et se tournent eux-mêmes contre les premiers, 466.
- Milet**, ville d'Ionie, dans l'Asie Mineure, I, 58; asségée et prise par les Perses, II, 98; oracle sur cette ville, *ib.*
- Milon**, fameux lutteur de Crotone, I, 402.
- Miltiade** (l'ancien), fils de Cypsélus, accompagne les Dolonces dans la Chersonèse, où il est établi tyran, II, 103; prisonnier des Lampsacéniens; délivré par la protection de Crésus, 106.
- Miltiade**, fils de Cimon, tyran de la Chersonèse hellespontique; son avis sur la proposition des Scythes au sujet du pont de l'Ister, I, 497; succède à son frère Stésagoras dans le gouvernement de la Chersonèse, II, 106; se rend à Athènes, 108; élu général des troupes athéniennes, 139; opine pour le combat dans les plaines de Marathon, son discours au polémarque, 142; commande l'armée à Marathon, 143; vainqueur, 144; son expédition contre Paros, sans succès, 153; escalade le temple de Cères, et se blesse à la cuisse, *ib.*; de retour à Athènes, est accusé par Xanthippe, 154; condamné à une amende de cinquante talents, meurt des suites de sa blessure, *ib.*
- Milyens**, habitants de la Milyade, contrée de l'Asie Mineure, en Lycie, I, 379; dans l'armée de Xerxès; leurs armes, vêtements, II, 216.
- Mine**, poids ou monnaie, I, 270 (Voyez la Table des Mesures, II, 552).
- Minerve**, son temple à Assesos, brûlé, I, 39; panégyrie en son honneur, 211; statues qui lui furent consacrées à Linde et à Cyrène, par Amasis, 276.
- Minerve Iliade**, II, 203.
- Minerve Pronœa**, son temple menacé par les barbares, défendu par des prodiges, II, 342.
- Mines** de sel, de dix en dix jours de marche, dans les sables de Libye, I, 520.
- Minium**, couleur rouge dont les vaisseaux étaient peints, I, 539.
- Minos**, roi de Crète, heureux à la guerre, I, 122; vainqueur de son frère Sarpédon, 123; meurt en Sicanie, II, 259.
- Mingens**, habitants d'Orchomène, en Béotie, I, 410; descendants des Argonautes, accueillis à Lacédémone, I, 500; condamnés pour les prétentions qu'ils élevèrent, 501; sauvés par leurs femmes, *ib.*
- Mitra**, nom de Vénus chez les Perses, I, 104.
- Mitradate**, père d'Astyage, chargé du soin de faire mourir Cyrus, expose le cadavre de son propre fils, et élève en sa place le petit-fils d'Astyage, I, 93 et suiv.; interrogé par Astyage et présenté à la question, déclare la vérité, 95.
- Mitre**, coiffure des Mèdes, II, 212 (V. note 25, p. 305).
- Mikrobate**; reproches qu'il adresse à Orètes, I, 392; est mis à mort par ce dernier, 395.
- Mitylène**, ville d'Éolie, dans l'Asie Mineure, I, 43, 273.
- Mitylénens**, habitants de la ville de Mitylène d'Éolie, II, 56.
- Mnésiphile** athénien, sage conseil qu'il donne à Thémistocle, II, 549.
- Mæoniens** ou *Mæoniens*, nom donné à une partie des habitants de la Lydie, I, 34.

Mæris (lac), en Égypte, aujourd'hui Birket-el-Karoun, I, 181 ; sa description, 269.
Mæris, roi d'Égypte, vivait neuf cents ans avant Hérodote, I, 183.
Muloëis, rivière de la Béotie, II, 442.
Molosses, peuple habitant une contrée de l'Épire, nommée Molossie, I, 110 ; II, 150.
Memphis (Égypte), ville devant laquelle Apriès fut vaincu par Amasis, I, 268.
Mophi, montagne d'Égypte où les anciens plaçaient les sources du Nil, I, 192.
Montagne percée par les Samiens, I, 360.
Mosques ou Mosches, peuple de l'Asie, I, 580 ; il fournit des troupes à l'armée de Xerxès, II, 246.
Mosynæques, peuple de l'Asie, habitant dans les environs du Pont-Euxin, compris dans l'armée de Xerxès, II, 246.
Moutons de l'Arabie, remarquables par la grosseur de leur queue, I, 588.
Mule, engendre un poulain dans la maison de Zopyre, lors du siège de Babylone par Darius, I, 409.
Mulets, ne pouvaient naître dans le territoire d'Elis, I, 448 ; effet de leur voix sur la cavalerie scythe, 493.
Musaraignes, transportées à Buto, après leur mort, I, 213.
Murailles de Babylone, I, 426 (V. note 53, p. 466).
Muraille élevée dans l'Isthme de Corinthe, II, 337, 413.
Murichide, dépêché à Salamine, auprès des Athéniens, par Mardonius, II, 412.
Musée, ses oracles mis en ordre par Onomacrite, II, 479.
Mycale, promontoire en face de Samos, I, 111 ; les Grecs y remportent une victoire signalée, II, 402, 466.
Mycéniens, habitants de Mycène, ville de la Grèce dans l'Argolide, II, 423, leur nombre, leur rang à Platée, 427.
Mycerinus, fils de Chéops, successeur de Chéphren, cher aux Égyptiens, fit renfermer le corps de sa fille dans une vache en bois, I, 249 ; accusé d'inceste avec cette même fille, *ib.* ; colosses représentant ses concubines, dans une salle du palais de Saïs, *ib.* ; le temps de sa mort lui est prédit par l'oracle de

Buto, 250 ; élève une pyramide, *ib.*
Myciens, peuple de l'Asie faisant partie de la quatorzième satrapie de Darius, I, 580 ; compris dans l'armée de Xerxès, II, 215.
Mycone, une des Cyclades, II, 443.
Myecphoris, île en face de Bubaste en Égypte, I, 269.
Mygdonie, province de la Thrace, II, 254.
Mylassiens, habitants du territoire de Mylasse, ville de Carie, I, 422.
Mytilia, nom de Vénus chez les Assyriens, I, 404 ; son culte honteux, 457 (V. la note 61, p. 470).
Myndiens (vaisseaux) fournis dans la flotte perse par la ville de Mynde, en Carie, II, 20.
Myrcine, ville de Thrace dans le pays des Edoniens, II, 9, 13, 68.
Myriandrique * (golfe de Cilicie dans l'Asie Mineure), I, 432.
Myriarques, officiers de l'armée de Xerxès, II, 217.
Myrica, plante dont les habitants de Callatêbos tiraient une espèce de miel, II, 197 (V. la note 10, p. 293).
Myrine, ville d'Éolie, voisine de Cyme, dans l'Asie Mineure, I, 442.
Myrmex (la Fourmi), écuil entre l'île de Scialhos et Magnésie, II, 266.
Mys, d'Europos, envoyé par Mardonius pour consulter les oracles, II, 387 ; ce qui lui arriva au temple d'Apollon Ptoïos, 388.
Mysie, contrée de l'Asie Mineure, I, 447.
Mysiens, habitants de la Mysie, I, 44 ; compris dans l'armée de Xerxès, leurs armes, leur coiffure ; nommés aussi *Olympiens*, II, 215.
Mystères, sur le lac de Saïs, I, 274.
Mystères de Cérés, nommés par les Grecs *Thesmophories*, I, 274.
Mytilène, aujourd'hui Castro ou Métélin, ville de l'île de Lesbos, I, 416.
Myunte, ou *Myonte*, ou *Myus*, ville d'Asie dans la Carie, I, 408 ; II, 22.

N

Naparis, fleuve de Scythie, I, 457.
Nasamons, nation libyenne, cinq d'entre eux visitent les déserts de la Libye, I, 493 ; leurs mœurs, coutumes, mariages, 514 ; enterraient leurs morts assis, 521. (Hérodote indique au chapitre 32 du

* D'Anville a mis par erreur Maryandrique.

- livre II cette nation comme habitant un petit territoire vers les Syrtès, et par conséquent comme peu nombreuse; au chapitre 173 du livre IV il en fait, au contraire, un peuple nombreux. Cette contradiction vient, à ce qu'il me semble, de ce que dans le deuxième livre les Nasamons se trouvent en comparaison avec les Egyptiens et d'autres grands peuples, tandis que dans le quatrième livre Hérodote les met seulement en rapport avec les différentes peuplades de la Lybie septentrionale dont les Nasamons étaient probablement la plus considérable).
- Natho*, nom d'un nome égyptien, I, 269.
- Natrum*, employé pour embaumer les morts en Egypte, I, 222 et 225.
- Naucratis*, ville d'Egypte, I, 228; concédée par Amasis aux Grecs pour leur demeurer, 274, 275.
- Naufrages*, de la flotte des Perses, sous l'Athos, II, 109; de la même, près de l'Eubée, 352.
- Nauplie*, ville du Péloponèse, II, 125.
- Navigation*, de quelle manière elle se faisait sur l'Euphrate, I, 153.
- Navires* à cinquante rameurs, dont les Phocéens d'Ionie firent usage, I, 118; employés à la construction des ponts sur le détroit, II, 199.
- Naxiens*, habitants de la ville de Naxos en Sicile, II, 251.
- Naxos*, aujourd'hui *Naxia*, l'une des Cyclades, I, 62; les bannis de cette île implorèrent le secours d'Aristagoras, II, 48.
- Naxos* (ville de), assiégée par les Perses, II, 21; prise, 153.
- Néapolis*, ville d'Egypte, I, 224.
- Néapolis*, ville de Thrace, dans la presqu'île de Pallén, II, 253.
- Nécos*, fils de Psammitichus, entreprend un canal de communication du Nil à la mer Erythrée, I, 263; oracle qui en fit cesser les travaux; forme une marine nombreuse, 266.
- Néon*, ville de Grèce dans la Phocide, II, 340.
- Néon-Tichos*, ville de l'Asie Mineure, dans l'Eolie, I, 111.
- Neptune* (Héliconien), à qui était dédié le Panionium, I, 111.
- Neptune*, les Grecs ont pris ce nom des Libyens, I, 207.
- Neptune* chez les Scythes, *Thamisadas*, I, 461.
- Neptune* appelé *Sauveur*, par les Grecs, II, 274.
- Néréides*, leur nom inconnu aux Egyptiens, I, 207.
- Nestus*, fleuve de Thrace, II, 229, 234.
- Neures*, peuples voisins de la Scythie, adonnés à la magie, I, 443, 482.
- Neuride*, contrée voisine de la Scythie européenne, I, 458.
- Neuf-Chemins* (les), ville ou lieu de la Thrace dans le pays des Edoniens, II, 250.
- Nicandra*, nom de la plus jeune des prophétesses de Dodone, I, 209.
- Nicodrome*, promet aux Athéniens de leur livrer Egine, II, 152.
- Nicolaüs*, fils de Bulis, II, 240.
- Nil*, grand fleuve d'Egypte; a cinq bouches, I, 184; élévation de ses eaux en divers temps, 183; division de son cours, 188; ne produit pas cette sorte de vent humide que l'on observe ordinairement sur les bords d'eaux, 189; diverses explications sur la cause de l'accroissement de ses eaux, *ib.* et suiv.; ne peut être formé par des neiges, 190; le phénomène de cet accroissement attribué au soleil par Hérodote, 191; sources de ce fleuve, 192; son cours au-dessus d'Éléphantine, 193; comparé à l'Ister, 196; son cours redressé par Mènes, 229 (V., aussi les notes 8, p. 281, 42 et 43, p. 282, 43 et 46, p. 283; la note 45, sur le canal du Nil entre la Méditerranée et la mer Rouge, p. 553; et la note 25, p. 537.)
- Ninive* ou *Nisus*, grande ville capitale de l'ancienne Assyrie, I, 88; prise par Cyaxare, roi des Mèdes, 89, 126. (Ses ruines sont près du village de Numa, en face de Mosul.)
- Nisée* (Plaine de) ou *Plaine Nisée*, dans la Médie, célèbre par les chevaux qu'elle nourrissait, I, 383; II, 202.
- Nisée*, ville de la Grèce dans la Mégaride, I, 59.
- Nipséens* (Thraciens), se rendent à Darius sans combattre, II, 477.
- Niséens* (chevaux), meilleurs que ceux des Indiens, I, 383.
- Nisyros*, île de la Grèce, une des Sporades, II, 225.
- Nitétis*, fille d'Apries, envoyée à Cambyse par Amasis, I, 327.
- Nitocris*, reine de Babylone, travaux

qu'elle fit exécuter à Babylone, I, 429 et suiv. ; inscription gravée sur son tombeau, par laquelle l'avarice de Darius est trompée, 431.
Nitocris, reine d'Égypte, manière dont elle vengea la mort de son frère, I, 229.
Næs ou Noias, rivière de la Thrace, I, 437.
Nome thébaine, partie de l'Égypte, la seule qui ne fût pas un marais au temps de Ménès, premier roi de ce pays, I, 481.
Nonacris, ville de la Grèce dans l'Arcadie, II, 424.
Notium, ville de l'Asie Mineure, dans l'Éolie, I, 412.
Notus, vent du sud, très-pluvieux, I, 491.
Nudium, ville de la Grèce dans le Péloponèse, I, 502.
Nymphodore, fils de Pythéas, II, 240.
Nyse ou Nysa, contrée d'Éthiopie, I, 238, 381.

O

Oarus, fleuve de Scythie (le Volga suivant M. Rennell), I, 490.
Oasis, canton fertile dans le désert de Libye, I, 341.
Obélisques d'une seule pierre, consacrés par Phéron dans le temple du soleil, I, 233.
Observatoire de Persée, tour ou position d'où l'on observait probablement les vaisseaux qui abordaient en Égypte, limite du Delta, I, 186.
Océan, nom donné en général à la vaste étendue des mers qui entourait la terre ; quelques poètes anciens donnaient également ce nom à un fleuve imaginaire, I, 490 ; opinion que les Grecs en avaient conçue, 438.
Octamasade, frère de Scylès, marche contre lui, lui fait trancher la tête, I, 472.
Odmanentes, peuple de la Pœonie, voisin de la Thrace, II, 41, 230.
Odryses, peuple de la Thrace, I, 476.
Oea ou Eea, lieu dans l'île d'Égine, II, 43.
Oëbarès, écuyer de Darius ; quel moyen il emploie pour faire obtenir la royauté à son maître, I, 577.
Œil du Roi, une des charges que donnait Cyrus enfant aux compagnons de ses jeux, I, 93.
Œnoë, bourgade de l'Attique, sur la frontière de la Mégaride et de la Béotie, II, 41.
Œnohe, premier nom de l'île d'Égine, II, 343.
Œnotrie, grande contrée de l'Italie, qui s'étendait de la mer Tyrrhénienne jusqu'à la mer de Tarente, elle prit par la suite le nom de Lucanie, I, 420.
Œnuesses (îles), en Grèce et dans le golfe de Messène, du Péloponèse, I, 119.
Œobasus, ses trois fils tués par ordre de Darius, I, 475 ; assiégé dans Sestos, II, 472 ; pris par les Thraces, sacrifié à leur dieu Plistore, 474.
Oëroë, rivière qui entourait le terrain appelé l'île, où se rendit l'armée grecque, avant la bataille de Platée, II, 439 (V. la note 12, p. 481).
Œta (mont), chaîne de montagnes au pied de laquelle se trouve le défilé des Thermopyles, II, 281.
Œtosyrus, nom d'Apollon chez les Scythes, I, 461.
Oïolycus, nom donné au fils de Théras, père d'Égée, I, 502.
Oiorpata, nom que les Scythes donnaient aux Amazones, I, 484.
Olbipolites, nom que se donnaient les Borysthénites, I, 443 (V. note 6, p. 529).
Olen, poète Lycien, célébra Opis et Argé, I, 430.
Olenus, ville du Péloponèse, I, 440.
Olivier, dans le temple d'Erechthée à Athènes, brûlé par les barbares, prodige rapporté à ce sujet, II, 349 (V. la note 15, p. 401).
Olophyxos, ville de la péninsule du mont Athos, II, 194.
Olympe, montagne de la Thessalie, II, 253.
Olympe Mysien, montagne de la Mysie, I, 49.
Olympie, ville du Péloponèse, en face de Pise, II, 388.
Olympiens ou Olympiciens, habitants de l'Olympe mysien, fournissent des troupes à l'armée de Xerxès, II, 213.
Olympiodore, fils de Lampon, commande 300 Athéniens d'élite qui vont remplacer les Mégariens, maltraités par la cavalerie perse, II, 421.
Olympiques (Jeux-), II, 276.
Olynthe, ville dans la presqu'île de Pallène, prise par Artabaze, est donnée à une colonie de Chalcidiens, II, 384.

- Ombrie**, contrée de l'Italie, entre le Tibre et la mer Adriatique, I, 83.
- Onates**, nom donné par Olisthène à une des tribus de Syçione, II, 38 (V. note 26, p. 79).
- Onésilus**, s'empare de l'autorité à Salamine, de Chypre, et se déclare contre les Perses, assiège Amathonte, II, 64; son entretien avec son écuyer, 64; combat avec Artymbius, *ib.*; est tué dans la défaite des Cypriens, 65; sa tête suspendue au-dessus d'une des portes d'Amathonte, un essaim d'abeilles s'y retire, oracle à ce sujet, *ib.*
- Onochonos**, rivière de la Grèce, dans la Thessalie, II, 253.
- Onomacrite**, d'Athènes, fameux devin, réfugié à Suze, engagé, par ses oracles, Xerxès à marcher contre les Grecs, II, 179.
- Onomastus**, d'Élide, un des prétendants à la main d'Agariste, II, 150.
- Onusis** ou **Onophris**, nome d'Égypte, dans le Delta, I, 269.
- Opée**, femme de Scyllès, I, 470.
- Ophryneum**, ville de la Troade, II, 203.
- Opis**, jeune fille hyperboréenne venue à Délos, I, 450.
- Opis**, ville de l'Assyrie, située sur le Tigre, I, 131.
- Opuntiens**, voyez **Locriens**.
- Or**, gardé par les griphons, I, 389.
- Or** sacré, tombé du ciel chez les Scythes, conservé religieusement, I, 437.
- Oracle d'Ammon**, consulté par les habitants des villes de Marée et d'Apis, déclare Égyptiens tous ceux qui boivent les eaux du Nil, I, 188.
- Oracle de Latone**, à Buto, I, 264.
- Oracles d'Amphiaraus**, de Dodone, des Branchides, de Trophonius, consultés par Crésus, I, 35.
- Oracles**, institués en Grèce et en Libye, par deux femmes de Thèbes en Égypte, I, 208.
- Orbéus** (mont), chaîne de montagnes au nord de la Macédoine, II, 11.
- Orchomène**, ville de l'Arcadie, dans le Péloponèse, II, 274.
- Orchomène**, ville de la Béotie, II, 341.
- Ordessus**, rivière de la Scythie, I, 437.
- Oreste**, ses ossements rapportés à Sparte, I, 66.
- Orétès** (Persé), fait mettre en croix Polycrate, I, 394; fait mourir Mi-
- trobate, 393; est massacré par ses gardes, sur un ordre de Darius, 396.
- Orestium**, ville de Grèce, dans l'Arcadie, II, 416.
- Orgye**, mesure égyptienne, I, 182, 260 (voyez la Table des Mesures, tome II, 331).
- Oricum**, ville et port voisin d'Apollonie d'Illyrie, II, 460.
- Ornéates**, habitants de la ville d'Ornée, dans le Péloponèse, II, 538.
- Orope**, ville de Grèce, dans la Béotie, II, 137.
- Orosanges**, nom dans le langage des Perses, de ceux qui avaient bien mérité du roi, II, 365.
- Orotal**, nom de Bacchus, chez les Arabes, I, 331.
- Orphiques** (mystères), I, 220.
- Orthien**, mode sur lequel chantait Arion en se jetant à la mer, I, 42.
- Orthocorybantiens**, peuple de l'Asie, qu'on suppose avoir habité dans le voisinage de la Médie, I, 380.
- Orus**, fils d'Osiris, l'Apollon des Grecs, I, 257.
- Oryx** (V. **Urus**, et la note 54, I, 335).
- Osiris**, divinité adorée par tous les peuples d'Égypte, I, 201; le Bacchus des Grecs, 257.
- Ossa**, montagne de la Thessalie, I, 57; II, 235.
- Olane**, fils de Pharnaspe, découvre l'usurpation du mage Smerdis, I, 363 et suiv.; discours remarquable qu'il prononça dans la délibération sur la souveraineté, 372; demande l'indépendance pour lui et sa famille, 376; envoyé par Darius pour rétablir Syloson à Samos, 404; fait massacrer les habitants de cette île, 407.
- Olane**, fils de Sisannès, remplace Mégabaze dans le commandement de l'armée perse, II, 16; ses conquêtes, *ib.*; porte la guerre en Ionie après la défaite des Cypriens, 68.
- Olane**, père d'Amestris, commande les Perses dans l'expédition contre la Grèce, II, 211.
- Olaspès**, chef des Syriens et des Chaldéens, dans l'expédition de Xerxès contre les Grecs, II, 212.
- Othryade**, resté seul après le combat des 300 Argiens contre 300 Lacédémoniens, I, 74.
- Othrys** (mont), en Thessalie, II, 235.
- Outiens** ou **Utiens**, peuple d'Asie

qui faisait partie de la quatorzième satrapie de Darius, I, 380 ; compris dans l'armée de Xerxès, II, 243.

P

Pactole, rivière de l'Asie Mineure ; elle passait à Sardes, II, 59.

Pactyas, chargé de transporter en Perse les trésors de Crésus et de la Lydie, fait révolter les Lydiens contre Cyrus, I, 114 ; se réfugie à Cyme, 115 ; est envoyé à Mytilène, transporté à Chio par les soins des habitants ; arraché du temple de Minerve gardienne, et livré aux Perses, 117.

Pactye, ville de la Chersonèse de Thrace sur la Propontide, II, 103.

Pactyice, contrée de l'Asie, dont la position n'est pas connue, I, 380, 433.

Pactyces, habitants de la Pactyice, II, 213.

Padæens, peuple indien, I, 382.

Pæan, chant de victoire, II, 3 (V. note 4, p. 71).

Pæania, bourg de l'Attique, I, 60.

Pæonie, contrée de la Thrace sur le Strymon, II, 40.

Pæoniens, habitants de la Pæonie ; leur combat avec les Périnthiens, II, 6 ; soumis par Mégabaze et conduits en Asie, 11 ; ceux du lac de Prasias, *ib.* ; proposition qui leur fut faite par Aristagoras, 58 ; livrent aux Thraces le char sacré du soleil, que Xerxès avait laissé en Macédoine, 379.

Pæonique, contrée ou plaine, entre Arcanthe et la Crestonie, II, 234.

Pæopies, peuple de Thrace, II, 41.

Pæos, bourg de l'Arcadie, dans le Péloponèse, II, 431.

Pæsus, ville de l'Hellespont, près de Lampsaque, II, 66.

Pætiens, peuple de la Thrace, II, 229.

Paillettes d'or, tirées d'un lac de l'île Cyraunis, 523.

Palais du roi à Babylone, I, 127.

Paléens, habitants du territoire et de la ville de Palé ou Pala, dans l'île de Céphallénie ; leur nombre et leur rang à Platée, II, 427.

Palestine, voyez *Syrie-Palestine*.

Pallène, grande presqu'île de la Thrace, II, 235, 384.

Palmiers, cultivés dans le territoire de Babylone, I, 134.

Palus-Méotide, golfe du Pont-Euxin, aujourd'hui mer d'Azof, I, 444.

Pamisos ou *Pamisas*, rivière de la Thessalie, II, 233.

Pamphyliens, habitants de la Pamphylie, contrée de l'Asie Mineure, I, 44, 379 ; faisaient partie de la flotte de Xerxès, II, 221.

Pan, mis au nombre des huit dieux par les Mendésiens, I, 204 ; regardé parmi les Grecs comme un des dieux les plus modernes ; parmi les Egyptiens, comme le plus ancien, 237 ; est né huit cents ans avant Hérodote, suivant les Grecs, 258.

Panathénées (fêtes des), II, 32.

Pancrace renfermait tous les combats du stade, II, 467.

Panéguries, fêtes établies par les Egyptiens, I, 210.

Panætius, de Tenos, confirme le rapport d'Aristide avant la bataille de Salamine, II, 362.

Pangée (mont), montagne de la Thrace, II, 11, 230.

Panionium, lieu d'assemblée commun pour toute l'Ionie, I, 109, 111.

Panionius, de Chio, vivait du trafic des eunuques, II, 373 ; cruellement puni par Hermotime, 374.

Panités, Messénien, son avis pour distinguer l'ainé des enfants d'Aristodémus, II, 112.

Panopéens, habitants de Panopée, ville de la Phocide, II, 341.

Panorme, port de l'Ionie, I, 113.

Pantaleón, frère de Crésus, I, 82.

Pantémathes, peuple d'Asie, qui faisait partie de la onzième satrapie de Darius, I, 380.

Panthère, animal particulier à la contrée des Lybiens nomades, I, 323.

Panthialéens, tribu des Perses, I, 401.

Panticapès, fleuve de Scythie, I, 444 ; description de son cours, 437.

Pantiles, survit au combat des Thermopyles, méprisée à Sparte, s'étrangle de désespoir, II, 287.

Papæus, nom de Jupiter chez les Scythes, I, 461.

Paphlagoniens, habitants de la Paphlagonie, contrée de l'Asie Mineure, I, 379 ; compris dans l'armée de Xerxès, II, 215.

Papraz, poisson du lac de Prasias, II, 11.

Paprémis, ville d'Égypte, I, 211, 333.

Paprémité (nome), I, 217, 269.

Papyrus, formait les souliers des Egyptiens, I, 198 ; ses tiges au-

- nuelles recueillies, 223; employé aux cordages des ponts sur l'Hellespont, II, 199 (V. note 14, 301).
- Paralates*, Scythes royaux, descendants de Colaxais, I, 437.
- Parapolamie*, ville de la Phocide, II, 340.
- Parasange*, mesure égyptienne, I, 182; persane, évaluée à 30 stades, II, 31 (V. la Table des Mesures, tome II, 531).
- Parétacéniens*, l'une des tribus mèles, I, 87.
- Paricaniens*, peuple de l'Asie, qui faisait partie de la dixième satrapie de Darius, I, 380; compris dans l'armée de Xerxès, II, 213; cav., 219.
- Paricaniens*, peuples voisins de la Colchide, formaient la dix-septième satrapie de Darius, I, 380.
- Pariens*, leurs députés remettent l'ordre dans Milet, II, 17; sont attaqués par Miltiade, I, 433.
- Parium*, ville sur l'Hellespont, II, 66.
- Parmys*, fille de Smerdis, épouse de Darius, I, 378.
- Parnasse*, montagne de la Phocide, II, 338; les Phocidiens retirés sur ses hauteurs après la bataille des Thermopyles, 340; deux masses de rocher, détachées de ce mont, se précipitent sur les barbares qui venaient piller le temple de Delphes, 342.
- Paroréates*, habitants de la ville de Parorée, dans le Péloponèse, I, 502; II, 338.
- Paros* (île de), l'une des Cyclades, voisine de Naxos, I, 37.
- Paros* (marbre de), II, 34.
- Parthénus*, fleuve de l'Asie Mineure, dans la Paphlagonie, I, 232.
- Parthes*, habitants de la Parthie, grande contrée de l'Asie, I, 380, 390.
- Pasargades*, tribu des Perses, I, 100, 342.
- Pataïques*, images placées par les Phéniciens à la proue de leurs navires, I, 348.
- Patarbémis*, envoyé par Apriès pour ramener Amasis; réponse qu'il en recut, I, 268; cruel traitement que lui fit subir Apriès, *ib.*
- Pataris* ou *Paturos*, ville de l'Asie Mineure, dans la Lycie, I, 128.
- Patiramphès*, cocher de Xerxès, II, 202.
- Patizithès*, mage, met son frère Smerdis sur le trône, I, 361; est immolé par les sept conjurés, 372.
- Patraséens* (cité des), habitants de la ville de Patras ou Patres, dans le Péloponèse; I, 110.
- Patumos*, ville d'Arabie, sur la frontière d'Egypte, I, 263.
- Pausanias*, fils de Cléonbrote, commande l'armée des Spartiates envoyée au secours des Athéniens, II, 415; quitte la position qu'il occupait près de la fontaine Gargaphie, pour se rendre sur le terrain appelé *l'Ile*, 438 et suiv.; dépêche un cavalier aux Athéniens pour les engager à secourir les Lacédémoniens, 443; invoque Junon, 444; accueil qu'il fit à une concubine de Pharaude, 431; sa belle réponse à Lampon, qui lui proposait de faire mettre en croix le corps de Mardonius, 435 (V. note 21, p. 483); part qu'il eut dans le huttin fait à Platéa; comparaison entre son souper ordinaire et celui de Mardonius, 435; renvoie les enfants d'Attagnus, fait mettre à mort les autres prisonniers thébains, 437.
- Pausices*, peuple d'Asie, soumis à l'empire des Perses, I, 380.
- Pausiris*, fils d'Amyrtée, I, 333.
- Pédase*, ville de l'Asie Mineure dans la Carie, II, 67.
- Pédasiens*, habitants de Pédase, en Carie, soumis par Harpagus; particularités de leur prêtrise de Minerve, I, 123; II, 573 (V. la note 22, p. 404).
- Pédécès*, ville de Grèce dans la Phocide, II, 340.
- Pélasges* (les), quelle langue ils parlaient, I, 57 (V. note 22, p. 133); avaient occupé d'abord l'île de Samothrace, 207; ont invoqué les dieux sans les désigner par aucun nom, 208; expulsèrent de Lemnos les petits-fils des Argonautes, 300; sont chassés de l'Attique par les Athéniens, récit d'Hécatee à ce sujet, récit des Athéniens, II, 133; établis à Lemnos, ils enlèvent un certain nombre d'Athéniennes, *ib.* les font mourir avec les enfants qu'ils en avaient eus, 136; leur territoire frappé de stérilité, ils consultent la Pythie, satisfaction exigée par les Athéniens, réponse qu'ils leur firent, *ib.*; chassés de Lemnos par Miltiade, 137.
- Pélasgie*, contrée de la Grèce dans la Thessalie, jadis hab. tée par les Pélasges, I, 209.
- Pélasgique* (mur) à Athènes, II, 53.

Pélion, montagne de la Grèce, entre la Magnésie et la Thessalie, II, 235.

Pella, ville de la Macédoine, II, 254.

Pellène, ville du Péloponèse, I, 410.

Péloponèse, grande contrée de la Grèce, aujourd'hui la Morée, renfermait sept nations différentes, II, 338; quelles d'entre elles étaient restées neutres, ou s'étaient rangées du parti des Mèdes, *ib.*

Péloponésiens, vont rejoindre les Spartiates dans l'isthme, II, 420.

Péluse, ville d'Égypte, I, 186.

Pénée, fleuve de Grèce dans la Thessalie, II, 195; le vallon où il coule creusé par Neptune, 256 (V. la note 39, p. 314).

Pentapole, association formée par les Doriens, I, 409.

Pentathle, comprenait tous les exercices du stade, II, 434.

Percatè, fille de Chilon, fiancée à Létychide, enlevée par Démarate, II, 119.

Perctè, ville de l'Hellespont, II, 66.

Perdiccas, septième aïeul d'Alexandre, fils d'Amyntas; comment il s'empara de l'autorité souveraine en Macédoine, II, 390 et suiv.

Pergame, ville de Thrace, II, 250.

Pergame de Priam, citadelle de Troie II, 205.

Périalle, prêtresse de Delphes, gagnée par Cobon, à la sollicitation de Cléomène, déclare que Démarate n'était point fils d'Ariston, II, 420.

Périandre, fils de Cypselus et tyran de Corinthe, est témoin de l'aventure du poète Arion, I, 41; envoie à Alyatte trois cents enfants de Corcyre, 534; meurtrier de sa femme Mélisse, 535; sa rigueur envers son fils Lycophron, *ib.*; cherche en vain à le ramener, 536; envoie un député à Thrasybule, II, 55; fait dépouiller toutes les femmes de Corinthe, et brûler leurs vêtements, 55.

Pérlètes; ses ancêtres, II, 452.

Pérléus, chef des Sicyoniens, tué à Mycale, II, 466.

Périnthe, ville de Thrace, sur la Propontide, I, 476; II, 404.

Périnthiens, habitants de Périnthe, combat avec les Péoniens, II, 5; vaincus par Mégabaze, 6.

Perphères, noms des envoyés chargés d'escorter les vierges hyperboréennes, I, 449.

Perrhæbes, habitants de la Perrhæ-

bie, contrée de la Thessalie, II, 255, 262.

Persée, fils de Danaë, son temple à Chemmis, I, 224; origine des rois doriens, II, 115.

Perse (empire de), divisé en vingt satrapies par Darius, I, 378.

Perses, peuple célèbre de l'Asie; sont remonter à la ruine de Troie l'origine de leur inimitié contre les Grecs, I, 33; se rendent maîtres de Sardes, 76; vaincus par Phraorte, qui en fit les premiers sujets des Mèdes, 87; excités par Cyrus, se révoltent contre les Mèdes, 101, 102; lois en usage parmi eux, 103; leurs sacrifices, 104; délicats dans leurs repas, adonnés au vin, 103; distinction dans leurs rencontres; estiment les autres peuples en raison de la proximité où ils sont de leurs frontières, *ib.*; adoptent facilement les usages étrangers, *ib.*; estiment le mérite d'un homme par le nombre de ses enfants, 106; leur éducation, *ib.*; croient le parricide impossible, *ib.*; ont horreur du mensonge, *ib.*; les fleuves sont sacrés pour eux, 107; n'avaient point de marine, 109; leur respect pour les enfants des rois, 353; considèrent le feu comme un dieu, 356; font la guerre aux Scythes, 489 et suiv.; aux Ioniens, II, 63 et suiv.; aux Cariens, 66; battus par eux dans une embuscade, 67; assiègent et prennent Milet, 98; s'emparent de la Carie, 101; comment ils prenaient les habitants des îles, 103; marche de leur flotte par la mer Icarienne, 154; prennent Naxos, 155; s'emparent d'Érétrie, 157, 158; marchent contre la Grèce; leurs armes, leurs vêtements, 211; turent leur nom de Perses, fils de Persée, 212; leur cavalerie, 218; usage d'enterrer des hommes vivants, 250; pénètrent dans l'Attique, 347; assiègent la citadelle d'Athènes, *ib.*; leurs dispositions pour attaquer à Salamine, 359; leur conduite à Platée, mal armés, 445 (V. la note 16, p. 485); désavantage de leur vêtement, *ib.* (V. la note 17, p. 485); vaincus, se retirent sur le territoire de Thèbes, 448; forcés dans leur camp par les Athéniens, carnage horrible qui en fut fait, 448; revers essuyé à Mycale, 458, 464 et suiv.; Cyrus les dissuade de quitter leur pays, 475, 476.

- Persès**, fils de Persée, donne son nom aux Perses, II, 212.
- Petra**, ville ou bourg non loin de Corinthe, II, 52.
- Phagres**, ville de Thrace, II, 230.
- Phalère**, l'un des ports d'Athènes, II, 46, 145, 331, 366, 428.
- Phallus**, porté en procession chez les Grecs et chez les Egyptiens, I, 206.
- Phanès** d'Halicarnasse, sert Cambyse contre Omasis, I, 329; ses lils égorgés à ses yeux par les auxiliaires de Psamménite, 332.
- Pharandte**, chef des Mares et des Colchidiens dans l'expédition de Xerxès, II, 217; démarche d'une de ses concubines auprès de Pausanias, après la bataille de Platée, 451.
- Pharbætis** ou **Pharbathtis**, ville d'Égypte, I, 269.
- Pharéens**, habitants de la ville de Pharée ou Phares, dans le Péloponèse, I, 110.
- Pharnazathres**, chef des Indiens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 213.
- Pharnuchès**, général de la cavalerie perse, II, 219; accident qui le retient à Sardes, *ib.*
- Phase**, fleuve de la Colchide, I, 32, 88, 431, 474; II, 128.
- Phaselis**, ville de l'Asie Mineure, dans la Lycie, I, 273.
- Phénée**, ville de Grèce, dans le Péloponèse, II, 121.
- Phéniciens**, habitants de la Phénicie, contrée de l'Asie contiguë à la Syrie, venus en Grèce des bords de la mer Érythrée, I, 31^(V. la note 1, p. 147); refusent à Cambyse de marcher contre les Carthaginois, 337; partis du golfe Arabique, rentrés en Égypte par les Colonnes d'Hercule, avaient eu le soleil à droite dans cette navigation, 433 (V. la note 18, p. 533); lettres qu'ils apportèrent en Grèce, II, 32; ils montaient la flotte de Darius, 96; leur industrie dans les travaux dont ils furent chargés au percement du mont Athos, 194; faisaient partie de la flotte de Xerxès, leurs vêtements, leur armure, 220; accusent les Ioniens de trahison après la bataille de Salamine, 365; colère de Xerxès contre eux, 366.
- Phénix**, sa description, ce qu'on en raconte, I, 217.
- Phérardate**, chef des Sarangéens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 213.
- Phérétime**, mère d'Arcésilaüs III^e, se retire à Salamine, I, 510; réponse qu'elle recut d'Évelthon, *ib.*; exerce l'autorité à Cyrène, 512; se réfugie en Égypte, *ib.*; venge cruellement la mort de son fils, 527; meurt rongée des vers, 528.
- Phéron**, fils et successeur de Sésotris; comment il perdit la vue et comment il la recouvra sur la foi de l'oracle de Buto, I, 234 et suiv.
- Phidippide**, héraut envoyé à Sparte, par les généraux athéniens, raconte une apparition du dieu Pau, II, 139.
- Phidon**, tyran d'Argos, II, 150.
- Philagrus**, livre aux Perses la ville des Érétriens, II, 137.
- Philée**, fils d'Ajazz, naturalisé Athénien, II, 103.
- Philippe**, de Crotone, périt avec Doriée, II, 27; passait pour le plus beau des Grecs, honoré à ce titre par les Egéstiens, *ib.*
- Philiste**, fils de Pasicles, avait bâti le temple de Cérès-Éleusine près de Mycale, II, 462.
- Philiton**, père, dont le nom fut donné aux Pyramides, à cause de la haine des Égyptiens pour les rois qui les firent construire, I, 248.
- Philocyon**, se distingue par sa valeur à la bataille de Platée, II, 449.
- Philocyprus**, célébré par Solon l'Athénien, II, 65.
- Phla**, île du lac Tritonis, en Lybie, I, 516.
- Phlasiens**, habitants de la ville et du territoire de Phlonte en Argolide; au nombre de mille, à Platée, leur rang dans l'armée grecque, II, 427; revers qu'ils essuient après la bataille de Platée, 447.
- Phocée**, ville d'Ionie, I, 73, 109, prise par Harpagus, 117.
- Phocéens**, habitants de Phocée, les premiers des Grecs adonnés à la navigation de long cours, I, 117; abandonnent aux Perses leur ville entièrement déserte, y retournent pour massacrer la garnison perse, 118, 119; passent dans l'île de Cynos, 119; livrent une bataille navale aux Carthaginois et aux Tyrrhéniens, *ib.*; leurs prisonniers lapidés par les Carthaginois et les Tyrrhéniens, 120; abandonnent Cynos pour se rendre à Rhégium, et fondent la ville d'Hyéla, *ib.*

- Phocidiens**, habitants de la Phocide, entrés dans l'alliance des Grecs, II, 275; gardaient, aux Thermopyles, le sentier dans la montagne, 281; vainqueurs des Thessaliens par un stratagème que leur indique le devin Tellias, 358; piège qu'ils tendirent à la cavalerie thessalienne, 359; refusent de trahir les Grecs, *ib.*; leur pays ravagé par les Perses, 540 et suiv.; vont rejoindre Mardonius à Thèbes, sous la conduite d'Harmoclyde, 419; preuve de courage qu'ils donnent en arrivant, 420; tous n'avaient pas pris le parti des Mèdes, 428.
- Phénix**, petite rivière de la Mélide, qui se jette dans l'Asope, près des Thermopyles, II, 264.
- Phraorte**, fils de Déjocès, soumet les Perses, I, 87; tourne ses armes contre les Assyriens et périt dans cette guerre, *ib.*
- Phronime**, fille d'Étéarque, livrée à Thémission, qui la condui à Théra, au lieu de la noyer, I, 503; mère de Batus, *ib.*
- Phriconis**, ancien nom de Cyme, en Ionie, I, 111.
- Phrixès** ou **Phrixes**, ville de la Grèce dans l'Élide, I, 502.
- Phrygiens**, habitants de la Phrygie, contrée de l'Asie Mineure, reconnus pour la race d'hommes la plus ancienne, I, 179; compris dans l'armée de Xerxès, leur équipage, II, 215.
- Phryniscus**, poète athénien, compose une tragédie sur la prise de Milet, est condamné à une amende, II, 99.
- Phthiotide**, contrée de la Thessalie, I, 57.
- Phya**, femme du bourg de Pœania, joue le rôle de Minerve pour faire rentrer Pisistrate dans Athènes, I, 69.
- Phylacus** et **Autonoüs**, deux héros de la Grèce, à chacun desquels une enceinte sacrée était dédiée dans les environs du temple de Delphes, on crut les voir à la poursuite des barbares, II, 545.
- Phylacus**, Sam en, inscrit au rang de ceux qui avaient bien mérité du roi de Perse, par sa conduite à Salamine, II, 565.
- Phyllis**, petite contrée de la Thrace, aux environs du mont Pangée, II, 250.
- Pières**, habitants de la Piérie, II, 259, 260.
- Piérie**, contrée de la Macédoine, II, 257, 264.
- Pigrès** et **Mantylès**, Pœoniens; emploient leur sœur pour se faire donner par Dorius la tyrannie dans leur patrie, II, 9.
- Pilore**, ville de la Sithonie sur le golfe singétique, II, 255.
- Pindare**, poète célèbre, I, 549.
- Pinde**, montagne de la Thessalie, I, 57; II, 255.
- Pirène** (fontaine de) qui se trouvait dans la citadelle de Corinthe, II, 52.
- Piromis**, homme vertueux chez les prêtres de Thèbes, I, 257.
- Pirus**, fleuve de l'Achaïe, dans le Péloponèse, I, 110.
- Pise**, ville du Péloponèse, I, 182.
- Pisistrate**, se rend maître d'Athènes, I, 59; en est chassé par Mégaclys, y rentre au moyen d'un grossier stratagème, 60; épouse la fille de Mégaclys, quitte de nouveau l'Attique, 61; rétablit son pouvoir à Athènes par la force des armes, 62.
- Pisistratides** (les), attaqués par les Lacédémoniens, secourus par les Thessaliens, repoussent une première expédition, vaincus dans la seconde, II, 35 et suiv.; se retirent à Sigée, 56; excitent Xerxès à marcher contre les Grecs, 40.
- Pistyrès**, ville de Thrace, II, 229.
- Pitane**, ville d'Eolie, près de l'embouchure du Caïque, I, 112.
- Pitane**, bourg de la Laconie, I, 358.
- Pittacus**, de Mytilène, sage conseil qu'il donne à Crésus, I, 45.
- Pizodurus**, fils de Mausole, son avis aux Cariens sur la position à prendre devant l'armée perse, II, 66.
- Placie**, ville de l'Hellespont sur la Prépontide, I, 57.
- Platée**, île sur la côte de Libye, I, 504, 505, 507, 515.
- Platee**, ville de Béotie, brûlée par les Perses, II, 547; bataille de ce nom, 444 et suiv.; la nouvelle en est portée miraculeusement le même jour en Asie, 464 (V. note 28, p. 486).
- Plateens**, viennent, à Marathon, au secours des Athéniens, II, 141; associés aux Athéniens dans les prières prononcées par le hiérant, 144; ne combattirent pas avec les Athéniens à Salamine, 345; leur nombre, leur rang à Platee, 427.
- Plèthre**, mesure de terrain, I, 260, 49.

- (voyez la Table des Mesures, II, 531).
- Plinthinète* (golfe), aujourd'hui golfe des Arabes, où commence l'Égypte, I, 182.
- Plistarque*, fils de Léonidas, roi de Sparte, sous la tutelle de Pausanias, son oncle, II, 413.
- Plistore*, dieu des Thraces-Apsinthiens, II, 474 (V. note 30, p. 487).
- Pluie*, à Thèbes, en Égypte, sous le règne de Psamménite, I, 331.
- Plumes*, remplissant l'air et la terre aux confins du territoire des Scythes, I, 438; réflexions sur ce phénomène, 448.
- Plynos* ou *Plunos* (port de) sur la côte septentrionale de la Libye, I, 515.
- Pogon*, port des Trézéniens. Voyez *Trézène*.
- Poissons* voyageurs, I, 223.
- Pois*, tirée du fond de l'eau, dans l'île de Zacynthe, I, 523.
- Pole*, instrument astronomique; les Grecs le tiennent des Babylo niens, I, 234 (V. la note 51, p. 303).
- Polémarque*, dignité à Athènes, II, 442.
- Polychnites*, habitants de la ville de Polichnia, en Crète, II, 260.
- Polyas* d'Anticyre, II, 533.
- Polycrate*, tyran de Samos, conseils qu'il recut d'Amasis au sujet de ses prospérités, I, 330; retrouve dans un poisson l'émeraude qu'il avait jetée à la mer, 331; envoie à Cambyse ceux des Samiens qui lui étaient suspects, 332; défait par les Lacédémoniens, 338; mis en croix par Orètes, 394.
- Polycrite*, d'Égine, prend à Salamine le vaisseau sidonien sur lequel se trouvait Pythias, paroles qu'il adresse à Thémistocle, II, 366; est un de ceux à qui fut décerné l'honneur de la journée de Salamine, 367.
- Pont*, construit sur l'Euphrate, à Babylone, I, 430 (V. la note 37, p. 469).
- Pont* sur le Bosphore, I, 474.
- Pont* sur l'Ister, jeté par Darius, gardé par les Ioniens, I, 478, 497.
- Ponts* sur l'Hellespont, détruits par une tempête, II, 198; construits par de nouveaux moyens, 199 et suiv. (V. la note 43, p. 296); emportés par la tempête avant le retour de Xerxès, 380.
- Pont-Euxin*, aujourd'hui mer Noire, ses dimensions, comment mesurées, I, 474 (V. la note 35, p. 545).
- Pontique*, sorte d'arbre du pays des Argippéens, I, 443.
- Porata* ou *Pyretos*, rivière de Scythie, I, 457.
- Porc-Épic*, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 325.
- Porcs*, en horreur aux Égyptiens, sacrifiés à la Lune, I, 205.
- Porine* (pierre), II, 34.
- Porte-flambeau*, II, 329 (V. la note I, p. 397).
- Portes* de Babylone, I, 426.
- Portes* sur la route de Sardes à Suze, II, 30.
- Porthméia*, bourgade cimmérienne dans la Chersonèse taurique, I, 441.
- Posidéium*, ville de l'Asie Mineure, sur la frontière de Cilicie, I, 379.
- Posidonius*, mérite le prix de la valeur à Platée, II, 449.
- Possidonium* ou *Possidonia*, ville de la grande Grèce, ensuite nommée Pastum par les Romains, I, 420.
- Potidée*, ville de Thrace, II, 233; assiégée par Artabaze, 384.
- Polidéales*, placés à Platée, à côté des Corinthiens, au nombre de trois cents, II, 426.
- Poudre d'or*, fournie par les Indiens à Darius, I, 381, 383 et suiv.
- Pourceaux*, lâchés dans les terres en Égypte, pour retourner et enterrer la semence, I, 186.
- Prasias* (lac de), sol artificiel construit au milieu par les Péoniens, II, 41; lot à ce sujet, *ibid*.
- Présiens* ou *Prasiens*, habitants de la ville de Présos ou Prasos dans l'île de Crète, II, 260.
- Prêtresse* de Minerve, chez les Pédasies, une longue barbe lui croisait toutes les fois qu'ils étaient menacés de quelque malheur, I, 423; II, 373.
- Prexaspe*, envoyé par Cambyse pour tuer Smerdis, I, 344; son fils, tué sous ses yeux par Cambyse, sa réponse à ce sujet, 347; découvre la supercherie du mage Patizithès, 362; nie la mort de Smerdis, 363; la déclare publiquement, et se précipite du haut de la même tour où il avait parlé, 370.
- Prexaspe*, un des généraux de la flotte de Xerxès, II, 222.
- Prexinus*, commandant du vaisseau de Trézène, pris par les Perses, II, 265.
- Priène*, une des douze villes d'Ionie, I, 108.

Priéniens ou *Priénéens*, habitants de Priene, I, 38; II, 93.

Proclès, tyran d'Epidaure, prisonnier de son gendre Périandre, I, 333.

Proclès, fils d'Aristodémus, I, 501; II, 113, 387.

Proconèse, île de la Propontide, I, 442.

Pronéneia, nom de la plus âgée des prêtresses de Dodone, I, 209.

Prophètes (faux), leur supplice chez les Scythes, I, 463.

Propontide, nom de la mer située entre l'Hellespont et le Pont-Euxin, aujourd'hui mer de Marmara, I, 474.

Propylées, du temple de Vulcain, qui regardent le nord, bâtis par Mœris, I, 230; ceux qui regardent le couchant, bâtis par Rhampsinite, 241; ceux qui regardent l'orient, bâtis par Asychis, 232; ceux qui regardent le midi, bâtis par Psammitichus, 265.

Prosopitis, île du Delta, où se trouvait la ville d'Artabéchi, I, 201.

Protée, roi d'Égypte après Phéron; enceinte qui lui fut élevée dans Memphis, I, 233; discours qu'il adressa à Alexandre, fils de Priam, au sujet de l'enlèvement d'Hélène, 237.

Protésilas, son temple à Élonte, II, 198; pillé par Artaxète, 473.

Proxènes, désignés par les rois de Lacédémone, II, 114.

Prytanée d'Athènes, I, 110; II, 136.

Prytanes des *Naucrars*, gouvernaient à Athènes lors du meurtre de Cylon, II, 39.

Psamménite, fils et successeur d'Amasis, I, 331; vaincu par Cambyse, 332; sa fermeté mise à l'épreuve; sage réponse qu'il fit à Cambyse, 334 et suiv.; condamné pour avoir engagé les Égyptiens à la révolte, 333.

Psammis, fils et successeur de Nécos, I, 266.

Psammitichus, roi d'Égypte, arrêté par ses présents et ses prières les Scythes, qui marchaient contre l'Égypte, I, 88; de quel moyen il se servit pour décider quel peuple était le plus ancien, des Phrygiens ou des Égyptiens, 179; accomplit l'oracle qui promettait la domination de l'Égypte à l'un de ses douze rois, en se servant de son casque pour une libation, 262; est relégué dans les marais, *ib.*; oracle de La-

tone, qui lui promet une vengeance, 263; devient maître de toute l'Égypte, *ib.*

Psylles, peuple de Libye, engloutis par les sables dans une expédition contre le vent du midi, I, 513.

Psytalie, petite île voisine de celle de Salamine, II, 339, 368.

Ptérie, contrée de la Cappadoce, I, 70.

Ptôon (le), temple d'Apollon Ptoös, dans le pays des Thébains, II, 388.

Ptoüs, nom d'une montagne de Béotie, où était bâti le temple d'Apollon nommé Ptôon, 388.

Puits remarquable, à quarante stades d'Ardérica, fournissant de l'asphalte, du sel et de l'huile, II, 146.

Puits dans l'enceinte du temple d'Érechthée, contenant de l'eau de mer, II, 349 (V. la note 14, p. 401).

Pygargues, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 522.

Pythagores, mettent à prix la tête d'Épialte, II, 280.

Pyles, nom donné par quelques Grecs au passage des Thermopyles, II, 274. *Pylos*, ville de Laconie, II, 238.

Pylos, ville de l'Élide, II, 453.

Pyramides: de Memphis, I, 182; élevées par Chéops, 246; par sa fille, 247; par son frère Chéphren, 248; par Mycéridus, 250; élevées dans le lac Mœris, 260.

Pyrène, ville du pays des Celtes, près des sources de l'Ister, I, 196.

Pyrène (fontaine), voyez *Pirène*.

Pyrgos, ville de Grèce, en Élide, dans le Péloponèse, I, 502.

Pyrus, voyez *Pirus*.

Pythagore, chargé par Aristagoras du gouvernement de Milet, II, 69.

Pythagore, célèbre philosophe, avait pour esclave Zannoxis, I, 477.

Pythéas, se fait tailler en pièces sur le vaisseau d'Égine, II, 263.

Pytherme, Phocéén, choisi pour porter la parole, par ceux que les Ioniens et les Éoliens avaient envoyés à Sparte, I, 112.

Pythias, d'Égine, blessé et fait prisonnier par les Sidoniens, est sauvé à Salamine, par Polycrite, II, 366.

Pythie (la), oracles rendus par elle au sujet de Gyges, I, 37; aux envoyés de Crésus, 53 et 57; paroles qu'elle adresse à Lycurgue, 63; sa réponse aux Lacédémoniens au sujet de la guerre contre les Tégéates, 64; à Crésus sur son fils

muet, 76; au même, sur sa triste destinée, 80; aux Cnidiens, 124; aux Siphniens, au sujet de leurs grands biens, 339; aux Thériens, 503; à Battus, 506; à Arcésilaus, sur son retour à Cyrène, 511; séduite par les Alcmaeonides, engage les Lacédémoniens à rendre la liberté à Athènes, II, 34 et suiv.; son oracle aux Athéniens, sur la possession d'Égine, 49; à Éétion, sur sa postérité (discours de Sosiclés), 51; sur la ville de Milet, 98; au sujet des Argiens en guerre contre les Lacédémoniens, sa réponse à Glaucus au sujet d'un dépôt, 131; prédit la ruine d'Athènes, 242; sa deuxième réponse aux députés athéniens, *ib.*; sa réponse aux Argiens, 247; aux Crétois, au sujet de la guerre contre Xerxès, 239; son oracle aux Lacédémoniens, au sujet de la guerre contre Xerxès, 282.

Pythiens, choisis par les rois de Lacédémone, nourris comme eux aux dépens de l'état, II, 113.

Pythius, fils d'Atys, reçoit Xerxès à Célènes, ses immenses richesses, II, 196; prière qu'il adresse à Xerxès, 201; supplice de son fils aîné, *ib.*

Q

Quadrigé, en airain, consacré par les Athéniens, après la victoire sur les Béotiens, II, 42.

R

Rats champêtres, qui rongent les cordes des arcs de l'armée de San-nacharib, I, 233.

Rats de trois espèces différentes, en Libye, Dipodes, Zégerie, Echine, I, 523.

Reservoir, creusé par Nitocris pour détourner les eaux de l'Euphrate, I, 129.

Rhampsinite, roi d'Égypte, après Protée, I, 214; ses immenses richesses, *ib.*; ruse par laquelle son trésor fut entamé; un des voleurs est pris dans un piège, 242; tours adroits de celui qui survécut, et qui finit par épouser la fille de Rhampsinite, 244; descente de ce roi aux enfers, 243; fête instituée à ce sujet, *ib.*

Rhapsodes, récitaient les vers d'Homère, II, 37.

Régium, aujourd'hui Reggio, ville de la grande Grèce, à l'extrémité de l'Italie, I, 120; II, 260.

Rhénée, île de Grèce voisine de Délos, II, 133.

Rhode (mer de), nom donné à la partie de la mer Egée qui avoisine l'île de Rhode, I, 124.

Rhode, cité des Doriens, dans l'île de ce nom, I, 273.

Rhodope, courtisane, n'a pu faire élever la pyramide qui lui est attribuée par quelques Grecs, I, 231; vivait au temps d'Amasis; compagne d'esclavage d'Ésope, le fabuliste *ib.*; conduite en Égypte par Xanthus, le Samien; rachetée par Charaxus, de Mitylène, amasse d'immenses richesses, *ib.*; fait consacrer, à Delphes, un grand nombre de broches en fer, 252.

Rhacius, architecte samien, I, 360.

Rhætium, ville de la Troade, II, 203.

Rhépéens, habitants de la ville de Rhypes, dans le Péloponèse, I, 140.

Roseaux (tiges de), introduites par lits entre chaque trentième assise de la muraille de Babylone, I, 126 (V. la note 34, p. 168).

Roseaux dont les Indiens construisaient leurs bateaux, I, 282 (V. la note 29, p. 424).

Roses, dont la corolle était composée de soixante pétales, dans les jardins de Midas, II, 390 (V. note 27, p. 403).

Route de Sardes, à Suze, divisée en cent onze stations, 13,500 stades, ou 430 parasanges, 90 jours de marche, II, 31.

S

Sabacos, roi des Éthiopiens, fait une irruption en Égypte, où il règne cinquante ans, abolit la peine de mort, fait exhausser le sol des villes, I, 233; inquieté par une vision, il abandonne l'Égypte, 251.

Saces ou *Saques*, peuple de l'Asie réuni à l'empire des Perses, I, 114; compris dans l'armée de Xerxès, leurs armes, leur vêtement, II, 212; leur cavalerie se distingue à Platée, 448.

Sacrifices (mode des), chez les Perses, I, 104; chez les Égyptiens, 193; chez les Scythes, 461.

- Sadyatte**, roi de Lydie, I, 38, 39.
Sagare, hache des Saces, II, 213.
Sagartiens nomades, une des tribus perses, I, 401; leur cavalerie dans l'armée de Xerxès, II, 218; leur manière de combattre, *ib.*
Sais, ville d'Égypte dans le Delta, I, 192, 214, 268, 271.
Sailique, nom d'une des bouches du Nil, I, 188.
Salamine, île située près d'Athènes, dans le golfe Saronique, II, 349.
Salamine (bataille de), II, 362 et suiv.
Salamine, ville de l'île de Chypre, II, 63.
Salé ou **Sala**, ville de Thrace, II, 210.
Salmydesse, ville et port de Thrace, I, 476, 477.
Samiens, habitants de Samos; bannis par Polycrate, I, 332; demandent du secours à Sparte, réponse faite à leur harangue, 333; protègent les enfants de Corcyre, envoyés à Sardes, 334; vont à Siphnos, 339; fondent Cydonie, 360; auteurs de grands ouvrages, les plus remarquables de la Grèce, *ib.*; abordent à l'île de Platée, où ils trouvent Corobius, 504; sont portés à Tartessus, où ils font un gain considérable, *ib.*; se séparent des Ioniens, dans la guerre contre les Perses, II, 96; s'emparent de Zancle, 100; leur ville, respectée par les Perses, 101; envoient des députés à Léotychide, 438; désarmés par les Perses, 463; avaient racheté les prisonniers athéniens, 464; se tournent contre les Perses, à Mycale, 466.
Samos, île d'Ionie, dans la mer Égée (la capitale portait le même nom.), I, 67.
Samothrace (île de), mystères qu'on y célébrait, I, 207.
Samothraciens ou **Samothraces**, habitants de l'île de *Samothrace*, I, 207.
Sanacharib, roi des Assyriens et des Arabes, attaque Séthon, roi d'Égypte, I, 233.
Sandoce, condamné, par Darius, à périr en croix, échappe à ce supplice, commande quinze vaisseaux perses qui sont pris par les Grecs, II, 271, 272.
Sané, ville de la presqu'île du mont Athos, II, 194.
Sané ou **Sana**, ville de la Pallène, II, 233.
Sapreen, peuple de Thrace, II, 222.
Supho, raille, dans ses vers, son frère Charaxus, de Mitylène, qui avait racheté la courtesane Rhodope, I, 232.
Sapires, voyez *Saspires*.
Saques, voyez *Saces*.
Sarangéens ou **Sarangtiens**, peuple d'Asie, qui faisaient partie de l'empire des Perses, I, 380; compris dans l'armée de Xerxès, II, 213.
Sardaigne (mer de), I, 119.
Sardaigne, grande île de la Méditerranée, I, 121; II, 62, 68.
Sardanapale, roi de Ninive, ses trésors dérobés par des voleurs, I, 261.
Sardes, ville capitale de la Lydie, I, 34; prise par les Cimmériens, 38; par Cyrus, 76; mise sous le gouvernement de Tabalus, 115; excitée à la révolte par Pactyas, 114; prise par les Ioniens, et dévorée par un incendie, II, 59.
Sardonien, nom des anciens habitants de Sardaigne, qui portait autrefois le nom de *Sardo*, II, 237.
Sarpédon, fils d'Europe, vaincu par son frère Minos, I, 123.
Sarpédon, promontoire de Thrace, II, 210.
Sarta, ville de Grèce, sur le golfe Singétique, II, 233.
Saspires, nation entre la Colchide et la Médie, I, 88; formaient le dix-huitième gouvernement de Darius, 380; compris dans l'armée de Xerxès, II, 217. (M. Larcher a écrit *Sapires* mais le texte d'Hérodote dit *Saspires*.)
Sataspe, fils de Téaspis, chargé de faire le tour de la Lybie, n'y réussit pas, I, 433; rapport qu'il fit à Xerxès, 434; est mis à mort par ce roi, *ib.*
Satrapies, nom des divisions de l'empire de Perse établies par Darius, I, 378.
Sátres, peuple indépendant de la Thrace, II, 229.
Sattagydes, peuple de l'Asie soumis à l'empire des Perses, I, 380.
Saulius, roi des Scythes, II, 469.
Sauromates, peuple scythe, I, 444; leur origine, époux des Amazones, 484 et suiv.; leur langue, 487.
Sauterelles, mangées par les Nasamons, I, 514.
Sauvages (hommes et femmes), en Libye, I, 322.
Scaus, fils d'Hippocoön, trépiéd consacré par lui au temple d'Apolon-Isménien, II, 33.

Scamandre, fleuve de la Troade, épuisé par l'armée de Xerxès, II, 205.

Scapté-Hylé, en Thrace, mine d'or qui s'y trouvait, II, 110.

Scarabée, sur la langue du bœuf Apis, I, 343 (V. note 10, p. 417).

Sciène, sorte de mesure, I, 182 (Voyez la Table des Mesures, tome II, p. 531).

Sciathos, île située à l'entrée du golfe de Therme, près du cap Sépias, II, 263, 266, 329.

Scidros, ville d'Italie, dans le territoire des Sybarites, II, 99.

Scione, ville de la Pallène, II, 253.

Sciœnéens, habitants de Scione.

Scios, fleuve de Thrace, I, 437.

Sciras, temple de Minerve-Sciras, d'après l'ancien nom de l'île de Salamine, II, 367.

Sciron (chemin de), allant de l'isthme de Corinthe à Mégare, II, 337.

Scolon, voyez *Scolas*.

Scolopéis, voyez *Scalopoéis*.

Scolopoéis, fleuve de l'Asie Mineure, près de Mycale, II, 462.

Scolon, bourg du territoire des Thébains, II, 418.

Scolotes, nom que les Scythes se donnaient dans leur langue, I, 437.

Scopasis, commandant une division des Perses dans la guerre contre les Scythes, I, 489.

Scylace, ville des Pélasges, sur l'Hellespont, I, 57.

Scylax, chargé de reconnaître l'embouchure de l'Indus, I, 433.

Scytes, fils d'Aripihès, I, 470; sa maison brûlée par un dard enflammé venu du ciel, 471; est en horreur aux Scythes, pour avoir célébré les bacchanales, *ib.*; mis à mort par son frère Octamasade, 472.

Scyllias de Scionée, fameux plongeur parmi les Perses, II, 339 (V. la note 2, p. 397); passe du côté des Grecs, et leur annonce le mouvement de la flotte perse, *ib.*

Scyrmiares, peuple de Thrace, I, 477.

Scyros, une des îles Cyclades, II, 266.

Scythes, nation nombreuse qui s'étendait en Europe et en Asie, depuis les bords de la mer Noire jusqu'à ceux de la mer Caspienne; après avoir chassé les Cimmériens de l'Europe, entrent en Médie; vainqueurs des Mèdes, ils deviennent maîtres de l'Asie, I, 88; marchent vers l'Égypte, *ib.*; arrêtés par les présents et les prières de Psam-

mitielus, roi d'Égypte, ils entrent dans Ascalon, y pillent le temple de Vénus-Uranie, *ib.*; vengeance de cette déesse, I, 89 (V. note 53, p. 161); leurs excès contre les peuples d'Asie; fin de leur domination, 89; sont chassés de la Médie, 453; faisaient crever les yeux à leurs esclaves, *ib.*; comment ils préparaient le lait de leurs juments, *ib.*; défait avec leur fouet l'armée de leurs esclaves rebelles, 436; opinion des Grecs sur leur origine, 438; autre version, 440; leur manière de vivre, 436; leurs lois, institutions, sacrifices, 461 et suiv.; manière de faire la guerre, 463; mode de serment, 463; funérailles de leurs rois, 466; sont ennemis des coutumes étrangères, 458; discours de leurs députés dans l'assemblée des rois, 487; réponse qu'ils en recurent, 488; résolution qui en fut la suite, *ib.*; leur plan de campagne, son exécution, 489 et s.; envoi qu'ils firent à Darius, 494 (note 41, p. 549); leur armée en désordre pour un fièvre, 493; poursuivait les Perses, 496.

Scythes-Amyrgiens, nom donné aux Saces (V. ce mot), II, 215.

Scythes-Auschaies, *Cutiars*, *Traspies*, noms de diverses peuplades scythes, I, 437.

Scythes cultivateurs, habitant les environs du fleuve Hyponis, I, 443.

Scythes laboureurs, habitant dans le voisinage des Alazons (V. ce mot), I, 443.

Scythes nomades, I, 444.

Scythes paralates ou *royaux*, I, 477.

Scythes, séparés des Scythes royaux, peuplade qui habitait dans le voisinage de Jyrques, I, 445.

Scythès, fils d'Hercule et d'Échidna, accomplit ce qu'Hercule avait ordonné, I, 439.

Scythès, roi des Zancléens, arrêté par Hippocrate, tyran de Gela, s'enfuit d'Inyccum, se rend près de Darius, qui le comble de biens, II, 103, 101.

Scuthie, description du pays, ses dimensions, I, 479 et suiv.

Sébennys ou *SébénYTE*, ville d'Égypte dans le Delta, I, 269.

Sébennitique, nom d'une des bouches du Nil, I, 188.

Seigneur, traduction du mot *Despota*, II, 179 (Voyez la note 4, p. 293).

Sel (dans les terres de la Libye),

- amoncelé en tertres d'où jaillissent des sources d'eau fraîche et douce, I, 514; servait à la construction des maisons dans les sables de Libye, 520; tantôt blanc, tantôt rouge, *ib.*
- Sélinusiens*, habitants de Sélinunte ou Sélinuse, ville de la Sicile, II, 27.
- Sélybria* ou *Sélybrie*, ville de Thrace, sur la Propontide, II, 104.
- Sémiramis*, reine de Babylone, construit les fameuses digues destinées à contenir dans leur lit les eaux de l'Euphrate, I, 428 (V. note 53, p. 169).
- Sépià*, bourg de l'Argolide, II, 123.
- Sépias*, promontoire de la Magnésie, II, 266, 268, 269, 270, 272, 334.
- Serbonis* (lac de), limite de l'Égypte, I, 182, 329.
- Sériphéens*, habitants de l'île de Sériphos, située à l'ouest de Paros, II, 346.
- Sermyle*, ville de Thrace, II, 235.
- Serpents*, dévorés par les chevaux, dans les bourgades de Sardes, I, 72.
- Serpents sacrés*, des environs de Thèbes, I, 218.
- Serpents ailés*, I, 218.
- Serpents* de l'Arabie; ont une sorte d'ailes; la femelle dévore le mâle, I, 386 (V. note 57, p. 426).
- Serpents* d'une grandeur démesurée, en Libye, I, 322.
- Serpents*, petits, ayant une seule corne, I, 525.
- Serrhium*, promontoire de la mer Égée, II, 211.
- Séname*, plante cultivée dans l'Assyrie, I, 434.
- Séseli*; son fruit employé par les Égyptiens, I, 226.
- Sésostris*, roi d'Égypte, ses conquêtes, colonnes qu'il faisait élever sur le territoire des peuples vaincus, I, 239; ses statues, 232; grands travaux qu'il fit exécuter, 233; comment il partagea le sol de l'Égypte, 234.
- Séulos*, ville de la Chersonèse de Thrace, sur l'Hellespont, I, 499; II, 198; assiégée par les Athéniens, 472; est prise, 474.
- Séthon*, prêtre de Vulcain, roi d'Égypte, après Anysis, néglige l'ordre des guerriers, attaqué par Sanacharib, a une vision dans le temple de Vulcain, est secouru par une quantité innombrable de rats champêtres, I, 235; sa statue dans le temple de Vulcain, 256.
- Sicanie*, ancien nom de la Sicile, II, 239.
- Sicinnus*, dépêché par Thémistocle au camp des Mèdes pour les engager à attaquer la flotte grecque, II, 339; envoyé secrètement, par le même, à Xerxès, après la bataille de Salamine, 376.
- Sicyone*, ville du Péloponèse, I, 410.
- Sicyoniens*, au nombre de trois mille à la bataille de Platée, leur rang dans l'armée grecque, II, 426; se distinguent à Mycale, 467.
- Sidon*, ville de Phénicie, sur la Méditerranée, I, 238, 401; son roi occupe la première place dans le conseil assemblé par Xerxès à Platée, II, 333.
- Sigée*, promontoire de la Troade, I, 431.
- Sigée*, ville de la Troade; les Athéniens et les Mityléniens en guerre pour la possession de cette ville, II, 56.
- Sigynnes*, peuple habitant au-delà de l'Ister; leurs chevaux ont un poil long et crépu, II, 8.
- Silène*, fut fait prisonnier près des jardins de Midas, II, 91 (V. note 28, p. 403).
- Silphium*, plante, I, 513 (V. note 46, p. 530).
- Simonide*, de Céos, célèbre Évalcis, général des Érétriens, II, 60.
- Sindes*, peuple habitant au-delà du Bosphore cimmérien, sur le Pont-Euxin, I, 447.
- Sindos*, ville de la Macédoine, II, 234.
- Singes*, communs chez les Gyzantes, I, 525.
- Singos*, ville de Thrace, au nord du cap Ampélos, et qui a donné son nom au golfe Singétique, II, 235.
- Siouph* ou *Siuph*, ville d'Égypte, près de Saïs, dans le Delta, I, 271.
- Siphniens*, leurs grands biens; réponse que leur fait la Pythie, I, 339; sont vaincus par les Samiens, *ib.*
- Siphnos* (île de), une des Cyclades, au sud-ouest de Paros, riche en mines d'or et d'argent, I, 339.
- Siris*, ville de Thrace, dans la Pæonie, II, 332.
- Sirométrès*, chef des Paricanéens dans l'expédition de Xerxès contre la Grèce, II, 214.
- Sirophæoniens*, nom d'un des peuples de la Pæonie (V. ce mot), II, 11).

- Sisamène**, chef des Ariens dans l'expédition de Xerxès contre les Grecs. II, 215.
- Sisamnès**, père d'Otane, un des juges royaux, écorché par ordre de Cambyse, II, 46.
- Sisyne**, sorte de manteau, II, 215.
- Stalcès**, chef des Thraces, livre Scyclès à Octamasade, I, 472.
- Sithonie**, péninsule de la Macédoine, II, 253.
- Smerdis**, frère de Cambyse, est tué par son ordre, I, 344.
- Smerdis**, mage, mis à la place de Smerdis fils de Cyrus, I, 361; maître du trône, après la mort de Cambyse, 365; immolé par sept conjurés, 372.
- Smerdoménès**, fils d'Otane, un des généraux de l'infanterie perse, II, 217, 253.
- Smila**, ville de Thrace, sur le golfe de Therme, II, 253.
- Smindyride**, Sybarite, le plus voluptueux des hommes, II, 149.
- Smyrne**, colonie des Colophonien, I, 38; séparée par les Ioniens de la communauté des villes æoliennes, 142.
- Sogdiens**, habitants de la Sogdiane, contrée de l'Asie entre l'Oxus et le Jaxarte, I, 380, compris dans l'armée de Xerxès, II, 215.
- Sole** (ville de l'île de Chypre), assiégée par les Perses, II, 66.
- Soleil**, panégyrie en son honneur, à Héliopolis, I, 211; variations dans la place de son lever ordinaire, 256 (V. note 63, p. 347).
- Soloëis** (cap), aujourd'hui cap Cantin, limite de la Libye, I, 193.
- Solon**, reçu chez Crésus; sages réponses qu'il fit à ce roi. I, 44 (V. notes 12, 13, 14, 15, 16, p. 150 et suiv.).
- Solymes**, peuple de l'Asie Mineure, le même que les Milyens (V. ce mot), I, 125.
- Songes**, explication naturelle qu'en donne Artabane, II, 190 (Voyez note 6, p. 294).
- Sophanès**, de Décelée, se distingue à Platée, parmi les Athéniens, II, 450; récits différents sur sa conduite pendant l'action, 451; est tué, dans la suite, par les Edoniens, près de Datos, *ib.*
- Sorgho**, plante nommée *Zea* par quelques-uns, d'où les Egyptiens tirent leurs aliments, I, 198 (V. notes 24, p. 283, et 34, p. 424).
- Sosiclès**, de Corinthe, répond au discours des Lacédémoniens, sur le rétablissement de la tyrannie à Athènes, II, 50.
- Sostrate**, d'Égine, le plus fameux marchand de son temps, I, 504.
- Spaco**, nom, en langue mède, de la nourrice de Cyrus, et signifiant *chienn*, I, 91.
- Spargapises**, fils de Tomyris, général des Massagètes, prisonnier de Cyrus, I, 144; se tue lui-même, *ib.*
- Spargupithès**, roi des Agathyrses, I, 470.
- Sparte**, voyez *Lacédémoniens* et *Lycurgue*.
- Spathes** de palmier, dont étaient fabriqués les arcs des Ethiopiens, II, 214 (V. la note 28, p. 308).
- Sperchius**, fleuve de la Grèce, qui descend de l'Éta, II, 275, 286.
- Sphendulées**, bourg de l'Attique, II, 417.
- Spherliès** et **Bulis**, Spartiates, leur dévouement courageux, leur discours à Hydarne, II, 258; à Xerxès, 259.
- Spithame**, sorte de mesure, I, 252 (V. la Table des Mesures, II, 531).
- Squelette** de cinq coudées, trouvé sur le champ de bataille de Platée, II, 433.
- Stude**, I, 126, 260 (V. la Table des Mesures, II, 531).
- Stagire**, ville grecque bâtie sur le golfe Strymonien, en Thrace, II, 250.
- Stations**, sur la route d'Éphèse à Suze, II, 50.
- Stentoris** (lac) en Thrace, II, 210.
- Sténopère** ou **Sténoclar**, ville du Péloponèse, II, 445.
- Stésagoras**, fils de Cimon, succède à Miltiade, tyran de la Chersonèse, II, 106.
- Stésénor**, tyran de Curium, passe du côté des Perses, et cause la défaite des Cypriens, II, 63.
- Stésilée**, fils de Thrasyllée, un des dix généraux athéniens, est tué à Marathon, II, 144.
- Strattis**, tyran de Chio, I, 497; conjuration formée contre lui, II, 347.
- Struchates**, peuple de Médie, I, 87.
- Strymé** ou **Stryma**, ville et colonie de Thasiens, dans la Thrace, II, 228, 229.
- Strymon**, fleuve de Thrace, I, 62; I, 10, 13, 193, 228, 250, 360.
- Strymon** (vent du), vent du nord, dans la mer Egée, II, 580.
- Styrax**, employé par les Arabes pour la récolte de l'encens, I, 386.

Stymphale (lac de) en Arcadie, dans le Peloponèse, II, 123.
Styréens, habitants de Styres, dans l'île d'Eubée, II, 346.
Sturéens, leur nombre, leur rang à Platie, II, 427.
Styx, son eau se voit à Nonacris, au dire des Arcadiens, II, 124.
Sunium (cap), promontoire de l'Attique, I, 480, II, 132, 144.
Suze, ou ville de Memnon, capitale de la *Cissie*, résidence des rois de Perse à 14,040 stades de la mer de Grèce, I, 151, 473; II, 29, 31, 249, 291.
Syagrus, envoi des Lacédémoniens près de Gélon, II, 230, 234.
Sybaris, ville d'Italie dans la grande Grèce, II, 149.
Syène, aujourd'hui *Assouan*, ville de la Thébaine, sur le Nil, I, 192.
Sylée (plaine de), dans la Thrace, II, 230.
Syloson, frère de Polycrate, donne son manteau à Darius, I, 403; est rétabli à Samos, pour prix de ce bienfait, 401, et suiv.
Syme (mer de); elle entoure l'île de Syme entre Rhode et Cnide, I, 124.
Syracuse, ville de Sicile, II, 251.
Syrgis, fleuve du pays des Tyssagètes à l'est du Tanais, I, 490.
Syrie, grande contrée de l'Asie sur la Méditerranée, I, 185, 258, 529.
Syrie-Palestine, contrée située entre la Phénicie et l'Égypte, I, 88, 529, 432.
Syriens, compris dans l'armée de Xerxès, II, 215; dans sa flotte, 220.
Syrte (embouchure de la); il paraît qu'il y avait un cours d'eau de ce nom qui se jetait dans l'une des Syrtes, I, 513.
Syrtes, de Libye, golfe dangereux sur les côtes de la Libye, I, 195, 261.

T

Tabalus, chargé par Cyrus du gouvernement de Sardes, I, 413.
Tabiti, nom de Vesta chez les Scythes, I, 461.
Table du Soleil, chez les Éthiopiens, I, 337.
Tachompso, île au milieu du Nil, au-dessus d'Éléphantine, I, 195.
Tadorne, espèce de canard, admis dans la classe des animaux sacrés, I, 217.
Tanore ou *Ténare*, promontoire de la Laconie, I, 41; II, 238.

Talent babylonien, I, 578.
Talent euboïque, *ib.* (Voyez les Tables, II, 352).
Talthybius, héraut d'Agamemnon, II, 258.
Tanagre, ville de Grèce dans la Béotie, II, 417, 435.
Tanagréens, habitants de Tanagre, II, 43.
Tanais, aujourd'hui le Don, grand fleuve d'Europe, qui faisait la limite de la Scythie d'Hérodote, I, 444, 460, 490.
Tanis, ville d'Égypte, dans le Delta, I, 269.
Tarente, ville de l'Italie, dans l'Iapygie, I, 41, 492, 480.
Targitaüs, nom du premier homme parmi les Scythes, I, 457.
Tarichées, de Péluse, I, 186; de Canope, I, 256; lieux situés sur le bord de la mer, en Égypte, où sans doute on faisait sécher des poissons, car il me paraît invraisemblable que l'on eût désigné par ce mot le dépôt des momies, comme l'a pensé M. Weisseling. Ces momies étaient conservées principalement dans les familles ou dans les vastes dépôts de la Thébaine.
Tartessus, ville d'Ibérie (Espagne) située à l'embouchure du Bœtis, aujourd'hui le Guadalquivir, I, 118, 504.
Tauchire, ville de Libye, dans la Cyrénaïque, I, 514.
Taures, habitants de la Tauride ou de sa presque-île nommée depuis Chersonèse taurique, mais qui, du temps d'Hérodote portait celui de Chersonèse montueuse; du moins c'est dans ce sens que j'ai cru devoir entendre le passage du chapitre 99, livre IV (I, p. 480), où j'ai pris le mot de Chersonèse dans son acception simple comme signifiant une presque-île, I, 480; sacrifiant les Grecs qui tombaient entre leurs mains, 481.
Tauride, pays habité par les Taures, aujourd'hui la Crimée, I, 444, 480.
Taurus montagne voisine du Palus-Méotide, et qu'il ne faut pas confondre avec la grande chaîne de ce nom qui traverse l'Asie Mineure, I, 456.
Tazacis, commande une partie des Scythes royaux dans la guerre contre les Perses, I, 489.
Taygète montagne du Péloponèse, dans la Laconie, I, 500.
Téare, fleuve de Thrace, qualités mé-

- dicinales de ses eaux, I, 476.
- Tégée**, ville du Péloponèse, sur la frontière de l'Arcadie, I, 62; II, 139, 260.
- Tégéates**, habitants de Tégée, I, 63; vainqueurs des Lacédémoniens, 64; discussion avec les Athéniens avant la bataille de Platée, II, 423; sont placés immédiatement à côté des Spartiates, 426; marchent les premiers à l'ennemi, 444; entrent les premiers dans le camp retranché des Perses, et pillent la tente de Mardonius, 448; perdirent seize hommes à Platée, *ib.*
- Télamon**, invoqué avec Ajax, par les Grecs le jour de la bataille de Salamine, II, 333.
- Téléboens**, peuple originaire de l'Arcanie, qui habitait l'île de Taphos (aujourd'hui Taphinsa) et autres îles, II, 33.
- Télinès**, hiérophante à Gela, II, 239.
- Tellias**, d'Élis, devin parmi les Phocidiens, leur indique un stratagème par lequel ils sont vainqueurs des Thessaliens, II, 338.
- Tellus**, l'Athénien, nommé le plus heureux des hommes, par Solon, I, 43.
- Telmesse** (les devins de), consultés par Crésus, au sujet d'un prodige, I, 72. (Il y avait plusieurs villes de ce nom; Hérodote ne parle que de celle de la Lycie, dans l'Asie Mineure).
- Télos** (île de), dans la mer Égée, l'une des Sporades, II, 230.
- Télus**, roi des Sybarites, II, 23.
- Tennos**, ville de l'Asie Mineure, dans l'Éolie, I, 141.
- Tempé**, vallée de la Thessalie arrosée par le Pénée, II, 262.
- Ténare**, voyez *Tanare*.
- Ténédos** (île de) en face de la Troade, I, 1142; prise par les Perses, II, 403. (La ville portait le même nom.)
- Téniens**, habitant de Ténos, I, 449; une de leurs trirèmes vient confirmer l'avis donné aux Grecs, par Aristide, avant la bataille de Salamine, sont inscrits sur le triépie consacré à Delphes, II, 361.
- Ténos**, île de la mer Égée, I, 449.
- Téos**, ville de l'Asie Mineure, une des douze villes de la ligue ionienne, I, 109; assiégée par Harpagus; abandonnée par ses habitants, qui vont dans la Thrace, fonder la ville d'Abdère, 120.
- Térille**, tyran d'Himère, appelle une armée contre Gélon, II, 237.
- Termère**, ville de l'Asie Mineure, II, 23.
- Termiles**, premier nom des Lyciens, I, 125; II, 221.
- Terrasses**, employées par Harpagus au siège de plusieurs villes, I, 117.
- Terre**, opinion d'Hérodote sur sa forme, I, 434; ses divisions, 433.
- Têtes** (les trois), les Têtes de Chènes, nom d'un défilé du mont Cithéron, II, 432.
- Téthronium**, ville de Grèce dans la Phocide, II, 340.
- Teucrède**, contrée dans les environs de Troie, I, 239.
- Teuthrania** ou *Teuthranie*, ville de la Mysie, dans l'Asie Mineure, I, 183.
- Thalès**, de Milet, prédit aux Ioniens une éclipse de soleil, I, 69 (V. note 28, p. 137); fait détourner le cours de l'Halys pour le passage de l'armée de Crésus, 70; sage conseil qu'il donna aux Ioniens, 121.
- Thamaneens**, peuple d'Asie soumis à l'empire des Perses, I, 380. (Leur position est incertaine.)
- Thamimasadas**, nom de Neptune chez les Scythes, I, 461.
- Thannyre**, fils d'Inaros, I, 333.
- Thase**, ville de l'île de Thasos (V. ce mot), I, 203.
- Thasiens**, mines d'or qu'ils exploitaient, II, 110; détruisent leurs murailles par ordre de Darius, *ib.*
- Thasos**, donne son nom à l'île de Thasos, colonie fondée par les Phéniciens, II, 110.
- Thébaïde** (ancienne), formait autrefois toute l'Égypte, I, 187.
- Thébains**, aident Pisistrate dans son entreprise contre Athènes, I, 61; vaincus par les Athéniens, consultent la Pythie, dans le dessein de se venger, II, 43; marchent aux Thermopyles, avec Léonidas, 276; l'abandonnent et implorent la pitié des barbares, 287, 288; engagent Mardonius à ne point s'avancer dans la Grèce, 411; leur résistance à Platée, 447; leur territoire est ravagé par les Grecs, 456.
- Thébaïque** (nome) province d'Égypte, I, 181.
- Thébé et Égine**, filles d'Asope, II, 44.
- Thèbes**, ville capitale de la haute Égypte; I, 128; à quelle distance elle est d'Héliopolis, de la mer, et d'Éléphantine, 183; ses habitants s'abstenaient de la chair du mouton, 201; ses prêtres consultés par Hérodote, 293.

Thèbes, ville de Grèce, dans la Béotie, I, 56, 81; II, 588.

Thémis, inconnue aux Égyptiens, I, 207.

Thémiscyre ou *Thémiscyre*, ville de la Cappadoce, sur le Thermodon, I, 474.

Thémison, marchand de Théra, chargé par Éléarque de noyer sa fille Phronime; comment il élude l'engagement qu'il avait pris, I, 503.

Thémistocle, interprète l'oracle de la Pythie qui présidait la victoire de Salamine, II, 244; commande les vaisseaux athéniens, 328; gagné par les Eubéens, fait rester la flotte des Grecs dans l'Artémisium, 329; proposition qu'il fait aux chefs de la flotte 334; engage, par une inscription, les Ioniens à abandonner le parti de Xerxès, 335; sa réponse à Adimante, 350; son discours aux chefs de la flotte avant la bataille de Salamine, *ib.* et suiv.; dépêche Sicinnus au camp des Mèdes pour les décider à attaquer la flotte grecque, 339; sa réponse à Aristide, 361; opine pour la destruction des ponts sur l'Hellespont, 375; son discours aux Athéniens, après que l'avis d'Eurybiade eût prévalu sur le sien, *ib.*; message secret qu'il fait porter à Xerxès par Sicinnus, 376; obtient des insulaires des sommes considérables à l'insu des autres généraux, 378; obtient les secondes voix de tous les chefs des Grecs assemblés pour décerner un prix à celui qui s'était le mieux conduit dans la guerre, 382; est couronné à Lacédémone, accompagné, à son départ, par trois cents Spartiates, 385; sa réponse aux reproches de Timodémus, *ib.*

Theogonie, chantée par un mage aux sacrifices des Perses, I, 104.

Theogonie chez les Grecs, voyez *Homère* et *Hésiode*.

Theomestor, Samien, établi par les Perses tyran de Samos, en récompense de sa conduite à Salamine, II, 365.

Théra (île de), l'une des Sporades, dans la mer Égée, autrefois appelée Caliste, I, 501.

Thérambos, ville de la presqu'île de Pallène, II, 235.

Théragné, quartier, ou ville dépendante de Sparte à une très-petite distance de celle-ci, II, 117.

Théras, descendant de Cadmus, tu-

teur des enfants d'Aristodémus, va fonder une colonie dans l'île de Calliste, qui prend son nom, I, 501.

Thérécens, la pythie leur ordonne de fonder une colonie en Libye, I, 503.

Thérme (golfe de) au fond duquel était la ville de ce même nom, en Macédoine, II, 255.

Thermodon, rivière de Béotie, entre Tanagre et Clissante, désignée dans l'oracle de Bacis, relatif à la bataille de Platée, II, 434.

Thermodon, fleuve d'Asie, dans la Cappadoce; il se jette dans le Pont-Euxin, I, 232.

Thermopyles, célèbre défilé qui conduisait de la Thessalie dans la Phocide; il était formé par une branche du mont Ceta et la mer, II, 263 et suiv.; combat qui s'y livre, 278, 283.

Théron, chasse Térille d'Himère, II, 257; s'unit avec Gélon contre Amilcar, *ib.*

Thersandre, citoyen d'Orchomène, invité au souper donné à Mardonius, par Attaginus, paroles remarquables que lui adressa un Perse, II, 418.

Thésée, ravisseur d'Hélène, II, 430.

Thesmophories, mystères de Cérés, I, 271.

Thesmophories, célébrées par des femmes du territoire d'Ephèse, II, 97.

Thespiens, habitants de Thespias, ville de la Béotie, II, 45, 275. restent aux Thermopyles avec Léonidas, 283; leur ville est brûlée par les Perses, 347; sont au nombre de deux mille huit cents, à Platée, 427.

Thesprotes ou *Thesprotiens*, habitants de la Thesprote, contrée de l'Épire, I, 209; II, 346.

Thessalie, contrée de la Grèce, au sud de la Macédoine, II, 253, 262.

Thessaliens, leur discours aux députés de la Grèce, II, 261; se rangent du parti des Mèdes 262; sont vaincus par une ruse des Phocidiens, 338 et 339; déclaration qu'ils font à ces derniers après le combat des Thermopyles, 339; ils servent de guides aux barbares, 340.

Thessaliotide, partie de la Thessalie, au sud du Pénée, I, 57.

Thestes, fontaine, dans l'Irassa, près de laquelle les Égyptiens furent battus par les Cyréniens, II, 508.

Thétis, les magas sacrifiaient à cette déesse, II, 270.

- Thmuis**, ville d'Egypte, dans le Delta, I, 269.
- Thonis**, prêtre du temple d'Hercule, I, 236.
- Thorax**, de Larisse, sert de guide à Mardonius lorsqu'il marche sur Athènes, II, 411 (V. note I, p. 477); est appelé par Mardonius, lors du mouvement rétrograde des Lacédémoniens, près de Platée, 442.
- Thorique**, bourg de l'Attique, I, 480.
- Thornax**, montagne de Grèce, dans la Péloponèse, I, 66.
- Thrace**, grande contrée d'Europe située entre le Danube, le Pont-Euxin, la Propontide et la mer Égée, I, 120; II, 69.
- Thracés**, soumis par Mégabaze, II, 6; usages particuliers, 7; femmes égorgées sur le tombeau de leur mari, *ib.*, leurs dieux, leurs funérailles, *ib.*; compris dans l'armée de Xerxès; leurs armes, leurs vêtements, 216.
- Thracés d'Asie**; occupaient une partie de la Mysie dans l'Asie Mineure, I, 44.
- Thracés Apsinthiens**, habitaient le sud de la Thrace, entre l'Hèbre et le Mélas, II, 474.
- Thracés Crobzyiens**, habitaient entre le Danube et le mont Haemus, I, 437.
- Thracés Dolonces**, habitaient la Chersonèse de Thrace, II, 104.
- Thria** (plaine de), voisine d'Athènes; elle tirait son nom d'un bourg de l'Attique, II, 414.
- Thyia** ou **Thya**, canton consacré à Thya, fille de Céphise, dans le territoire de Delphes, II, 263.
- Thyniens**, peuple d'origine Thrace, qui était passé en Asie, soumis par Crésus, I, 44.
- Thyrée**, ville de Grèce, dans l'Argolide, I, 74.
- Thyros**, voyez **Thyssos**.
- Thiarantus** ou **Thiaranta**, fleuve de Scythie, I, 437.
- Tiare**, bonnet des Perses, II, 214.
- Tibaréniens**, peuple d'Asie vers l'embouchure du Thermodon dans le Pont-Euxin, I, 380, compris dans l'armée de Xerxès, II, 216.
- Tibisis**, grande rivière de la Thrace, I, 437.
- Tigrane**, chef des Mèdes dans l'expédition de Xerxès contre les Grecs, II, 212; commande l'armée perse à Mycale, 462; est tué à Mycale, 466.
- Tigre**, grand fleuve d'Asie, qui se jette dans la mer Érythrée (golfe Persique), après avoir traversé la ville d'Opis, reçoit les eaux du Gynde, I, 131; est uni à l'Euphrate par un grand canal, 134.
- Tilon**, poisson du lac de Prasias, II, 11.
- Timagénidas** ou **Timégénidès**, Thébain, donne à Mardonius le conseil d'occuper les défilés du Cithéron, II, 432; est demandé par les Grecs après la bataille de Platée, 436; son discours aux Thébains, *ib.*; est conduit à Pausanias, qui le fit mettre à mort, *ib.*
- Timarète**, nom de la seconde des prophétesses de Dodone, I, 209.
- Timésithee**, de Delphes, au nombre des partisans d'Isagoras qui moururent en prison, II, 40.
- Timésius** de Clazomène, fondateur de la ville d'Abdère, dans la Thrace, I, 120.
- Timo**, prêtresse des dieux infernaux, indique à Miltiade les moyens de subjuguier Paros, II, 134; accusée par les Pariens, est justifiée par l'oracle de Delphes, *ib.*
- Timodémus**; reproches qu'il adresse à Thémistocle sur son voyage à Sparte, II, 383; réponse de ce dernier, *ib.*
- Timoxène**, chef des Scionéens, trahit les Potidéates, correspond avec Artabaze, au moyen de flèches, II 384.
- Tirynthe**, ville du Péloponèse, dans l'Argolide, II, 123.
- Tirynthie**, territoire de Tirguthé, II, 123.
- Tisamène**, Éléen, fils d'Antiochus, remplit les fonctions de sacrificateur chez les Grecs, avant la bataille de Platée, II, 429; oracle qui lui promettait la victoire dans cinq grands combats, *ib.* et suiv.; est admis, avec son frère Hagias, au rang de citoyen de Sparte, 430.
- Titicus**, d'Aphidne, livre ce bourg aux Tydarnides, II, 450.
- Tilhée**, général de la cavalerie perse, II, 219.
- Tithorée**, l'un des sommets du mont Parnasse, II, 340.
- Tmolus**, montagne de l'Asie Mineure, dans la Lydie, I, 76, 82; II, 59.
- Tomyris**, reine des Massagètes, refuse l'alliance de Cyrus, I, 140; proposition qu'elle lui fit faire avant de commencer la guerre, *ib.*; ce qu'elle lui fit dire par un héraut après la mort de son fils Spargapistes, 144; vengeance qu'elle exerça sur le corps de Cyrus, 143.

Toroné, ville de Macédoine; elle donne son nom au golfe Toronéen, situé au nord du golfe de Therme, II, 233, 384.

Toronéen (golfe), II, 233, voy. *Torone*.

Tours élevées l'une sur l'autre, au nombre de huit, dans le milieu du palais du roi, à Babylone, I, 127.

Trachiniennes (roches), montagnes inaccessibles qui entourent le pays des Méliens, sur la frontière de la Thessalie, II, 273.

Trachinie, petite contrée de la Mélide, sur la frontière de la Thessalie, II, 263.

Trachis, ville située à l'entrée du défilé des Thermopyles, II, 274, 340.

Transfuges égyptiens (pays des), partie de l'Éthiopie donnée à un certain nombre de soldats égyptiens qui, sous le règne de Psammitichus, avaient émigré en Éthiopie, I, 191; réponse de l'un d'eux aux instances de Psammitichus, *ib.*

Thrasymbule, tyran de Milet, fait la paix avec Alyatte, I, 40; sa conduite avec l'envoyé de Périandre, II, 53.

Trapésus ou **Trapézunte**, ville de l'Arcadie, dans le Péloponèse, II, 150; **Traspies**, peuple scythe, I, 457.

Trauses (peuple de Thrace), pleuraient à la naissance d'un enfant, se réjouissaient à la mort d'un d'entre eux, II, 6.

Trave, fleuve de la Thrace, II, 229.

Tremblement de terre, regardé comme un prodige chez les Scythes, I, 447.

Trépied, en or, provenant de la vente du dixième du butin fait à Platée, consacré dans le temple d'Apollon, à Delphes, II, 434.

Trézène, ville de l'Argolide dans le Péloponèse, II, 343.

Trézéniens, habitants du territoire et de la ville de Trézène, dans le Péloponèse, en Argolide, II, 235; au nombre de mille, à Platée; leur rang dans l'armée grecque, 427; se distinguent à Mycale, 467.

Triballiques (champs), territoire des Triballes, peuple de Thrace, 457.

Triécade, institution de Lycurgue, à Sparte, I, 65.

Triopique (temple d'Apollon) tirait son nom du promontoire de Triopium, I, 109. (V. ce mot.)

Triopium, temple commun des Doriens, I, 109.

Triopium, territoire des Indiens, I, 121.

Triopium, promontoire de l'Asie Mineure, près de Cuiide, I, 452.

Trirèmes phéniciennes, consacrées aux dieux par les Grecs après la bataille de Salamine, II, 382.

Tritintechmas, fils d'Artabaze; gouverneur de la Babylonie, I, 153.

Tritantechmès, fils d'Artabane, un des généraux de l'infanterie perse, II, 217, 233; sa noble exclamation au sujet de la couronne d'olivier promise par les Grecs au vainqueur des Jeux Olympiques, 358.

Tritéens (cités des), ville de l'Achaïe, dans le Péloponèse, I, 110.

Tritée, ville de la Phocide, II, 340.

Triton, fleuve de la Libye, I, 517, 522.

Triton, qui apparaît à Jason, sur le lac Tritonis, I, 516.

Tritonis (lac) de la Libye, peu éloigné de la petite syrie, avec laquelle il communiquait; Jason s'y égare, I, 516.

Troade, contrée de l'Asie Mineure, dont Troie était la capitale, I, 431.

Trochilus, oiseau, ami du crocodile, I, 216.

Troglodytes éthiopiens, légers à la course, se nourrissaient de serpents, I, 519.

Troie, ville célèbre de l'Asie Mineure, dans la Troade, I, 35; renseignements fournis par les prêtres égyptiens sur le siège de cette ville par les Grecs, I, 239.

Trophonius (oracle de), I, 53; II, 388. (L'autre de Trophonius était situé à Labadie, en Béotie.)

Troupeau sacré d'Apollonie, mal gardé par Événios, II, 460.

Tycta, en grec *Téléion*, festin royal à l'anniversaire de la naissance du roi de Perse, II, 470.

Tyndarides, leurs images accompagnaient à la guerre les rois de Sparte, II, 41.

Typhon, sa puissance renversée par Orus; on le croit caché dans le lac de Serbonis, I, 529.

Tyr, ville célèbre de la Phénicie, I, 32; renfermait deux temples consacrés à Hercule, 205; son roi occupe la seconde place dans le conseil convoqué par Xercès à Phalère, II, 533.

Tyras ou **Tyra**, fleuve de la Scythie, aujourd'hui le Dniester; description de son cours, I, 458.

Tyriens (camp des), nom d'un des quartiers de Memphis, en Égypte, I, 233.

Tyrinthiens, leur nombre et leur rang à Platée, II, 427.

Tyrolize, ville de Thrace sur la côte de la mer Égée, II, 193.

Tyrrhéniens, peuple descendant des Pelages, qui habitait la Thrace, I, 37.

Tyrrhéniens, habitants de la Tyrrhénie, grande contrée d'Italie, dont une partie est aujourd'hui la Toscane; leur origine, I, 84; soutiennent une bataille navale contre les Phocéens, 119.

Tyrrhénienne (mer); on donnait ce nom à la mer qui baigne la côte d'Italie depuis la Toscane jusqu'au détroit de Messine, I, 118.

Tyrrhénius, fils d'Atys, roi de Lydie, conduisit une colonie dans la partie de l'Ombrie qui prend le nom de Tyrrhénie, I, 83.

U

Umbres, peuple d'Italie habitants de l'Ombrie (V. ce mot), I, 457.

Uranie, seule divinité, avec Bacchus, reconnue par les Arabes, I, 530; nommée par eux *Alitta*, 531.

Urus, animal particulier à la contrée des Libyens nomades, I, 522; ses cornes formant la lyre phénicienne, *ib.* (V. note 54, p. 553).

V

Vaches, leur chair interdite aux Égyptiens, I, 188 (V. note 11, p. 282); honorées, particulièrement, en mémoire d'Isis, 200; les Lybiens nomades, à l'imitation des Égyptiens, ne mangent point de vaches, 520.

Vase d'airain, à Exampée, en Scythie, ordonné par Ariantas, I, 472.

Vénètes, *Enètes* ou *Hénètes*, peuple d'Illyrie, habitant à l'extrémité du golfe Adriatique, I, 156; II, 8.

Vents étiéniens, cause prétendue de l'accroissement du Nil, I, 189.

Vénus-Uranie, son temple pillé par les Scythes; vengeance qu'elle exerça contre eux, I, 88 et 89; est nommée chez les Assyriens, *Myllitta*, chez les Arabes, *Alitta*, chez les Perses, *Mitra*, 104; chez les Scythes, *Artimpasa*, 461.

Verre fossile, dont se servaient les Éthiopiens pour renfermer leurs morts, I, 540.

Vesta, inconnue aux Égyptiens, I,

207; se nommait chez les Scythes, *Tabiti*, 461.

Vin de raisin, boisson des prêtres égyptiens, I, 199.

Vin tiré de l'orge, I, 219.

Vulcain, son temple à Memphis, I, 229.

X

Xanthe ou *Xanthus*, ville de l'Asie Mineure située dans la Lycie, sur le Xanthus, I, 125.

Xanthippe, fils d'Ariphron, père de Périclès, II, 152; accuse Miltiade d'avoir trompé la confiance des Athéniens, 154; fait clouer vif sur une planche le gouverneur de Sestos, 198; général des forces athéniennes, 387, son expédition dans la Chersonèse, 472.

Xénagoras, d'Halicarnasse, sauve Masistès, dans sa querelle avec Artayntès, II, 468, est nommé par Xerxès au commandement de toute la Cilicie, *ib.*

Xerxès; signification de son nom II, 156; est déclaré successeur de Darius, 178; soumet les rebelles d'Égypte, 180; son discours dans le conseil, avant de marcher contre Athènes, *ib.*; sa réponse à celui d'Artabane, 187; renonce à l'expédition, 188; un songe, deux fois répété, le ramène à son premier avis, 189; engage Artabane à prendre sa place dans le lit royal, pour essayer s'il verra le même fantôme, *ib.*; troisième vision, 192; entre en campagne après quatre ans de préparatifs, *ib.*, fait percer le mont Athos, 195; est reçu par Pythius, à Cézènes, 196; fait battre les eaux de l'Hellespont, 198; sa cruauté envers Pythius, 201; visite Pergatne, 203; ses réflexions sur la brièveté de la vie humaine, 204; son entretien avec Artabane, *ib.* et suiv.; son discours aux chefs de son armée, 208; passe l'Hellespont, 209; dénombrement de son armée et comment elle fut comptée, 211; noms des peuples qui la composaient, *ib.* et suiv.; composition de sa cavalerie, 218 et suiv.; de sa flotte, 222 et suiv.; revue de son armée, 223; son entretien avec Démarate, 224; dépenses énormes pour les repas qui lui étaient donnés, 231; visite l'embouchure du Pénée, 233; fait mettre en liberté les espions des Grecs, 246; force

de son armée, 267 et suiv.; ce qu'elle consommait en vivres, 268; Xerxès considéré comme le plus beau de la multitude qui le suivait, *ib.*; désastre de sa flotte, 269 et suiv.; il s'entretient avec Démarate avant le combat des Thermopyles, 277; *ib.* après le combat, 288; sa réponse à Achéménès, 290; sa cruauté envers le corps de Léonidas, 291; fait visiter par les soldats de sa flotte le champ de bataille des Thermopyles, 337; marche de son armée après ce combat, 340 et suiv.; maître d'Athènes, il envoie un courrier à Artabane, à Suze, 348; fait monter à la citadelle les exilés athéniens pour offrir des sacrifices, *ib.*; assemble en un conseil, à Phalère, les généraux de mer et chefs des différents peuples, 353; est témoin de la bataille de Salamine, 356 et 364; mot qu'on lui attribue au sujet de la valeur d'Artémise, 363; fait travailler à une digue pour réunir l'Attique à l'île de Salamine, 369; envoie en Perse la nouvelle du revers qu'il avait éprouvé à Salamine, *ib.*; consulte Artémise au sujet de la proposition faite par Mardonius, de rester en Grèce avec troiscent mille hommes, 371; confie ses enfants à cette reine pour les conduire à Éphèse, 373; se retire vers l'Hellespont, 374, 379; ne peut reprendre le char sacré du Soleil, qu'il avait laissé en Macédoine, *ib.*; traditions diverses sur son passage en Asie, à bord d'un bâtiment phénicien, et sur le dévouement des Perses qui se trouvaient avec lui, 381; s'arrête à Abdère, *ib.*; retiré à Sardes, 438;

devient amoureux de la femme de Masistès, et ensuite de celle de son fils Darius, 469; donne à cette dernière le manteau qu'il tenait de sa femme Amestris, 470; livre sa belle-sœur à Amestris, *ib.*; son entretien avec Masistès, *ib.*; fait mourir ce dernier, 472.

Z

Zacynthe, aujourd'hui Zante, île de la Grèce, près de l'Élide, I, 523; II, 122.

Zacynthiens, habitants de l'île de Zacynthe, I, 360; II, 122.

Zalmoxis, dieu des Gètes; députés qu'on lui envoyait, I, 477; particularités sur son compte; a été esclave de Pythagore, *ib.* (V. note 33, p. 314.)

Zancle, ancien nom de la ville de Messine en Sicile; prise par les Samiens échappés aux Mèdes, II, 100, 236.

Zancléens, habitants de Zancle, II, 100, 231.

Zaueces, leurs femmes conduisaient les chars à la guerre, I, 523.

Zea, nom du sorgho chez quelques peuples d'Égypte, I, 198. (V. note 24, p. 283.)

Zeira, vêtement des Arabes, II, 214.

Zopyre, fils de Mégabyze; prodige dans sa maison; il promet à Darius la prise de Babylon, I, 409; de quelle manière il remplit cette promesse, *ib.* et suiv.

Zoster, côte près de laquelle la flotte de Xerxès s'enfuit en désordre à la vue de quelques rochers, II, 374. (V. note 23, p. 404.)

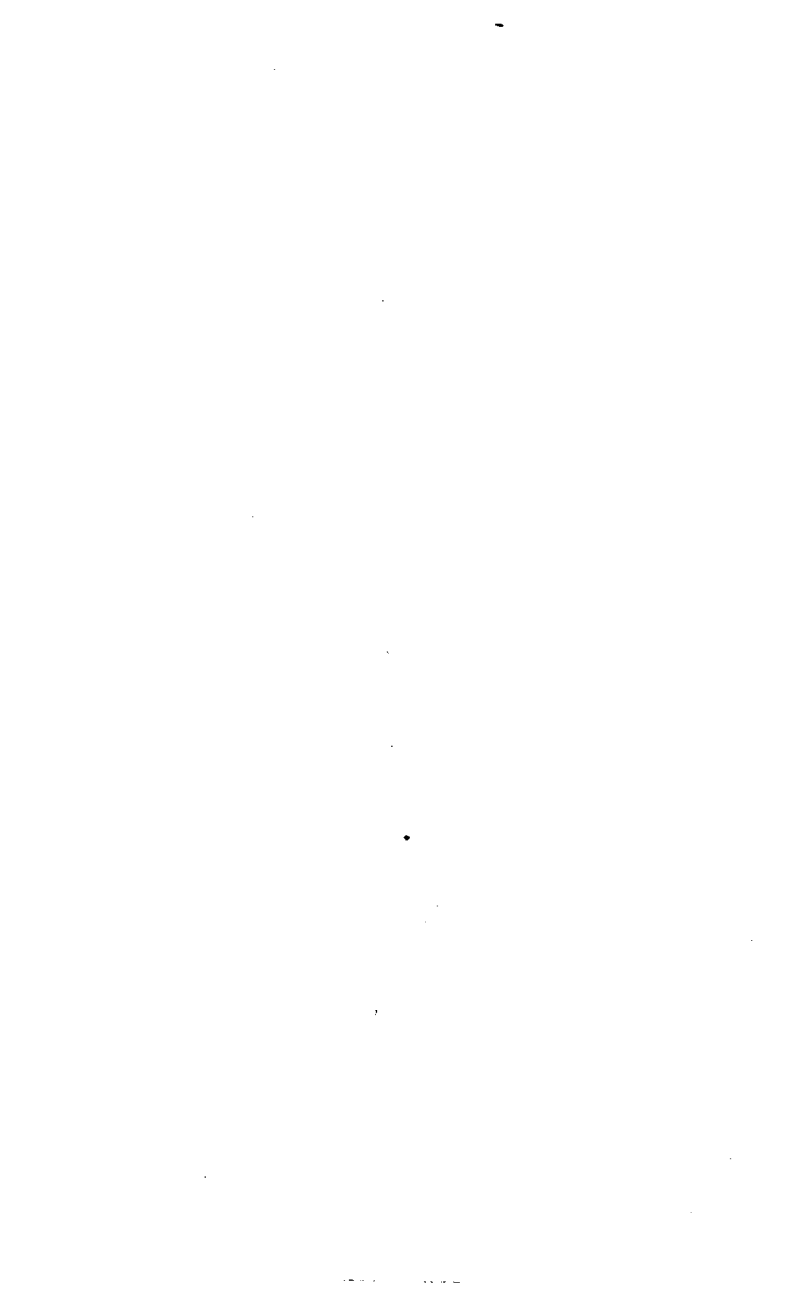


TABLE DES MATIÈRES

POUR

LA VIE D'HOMÈRE.

A

- Æoliens*, quelques usages de leurs sacrifices comparés aux récits d'Homère, indiquent que ce poète était Æolien, tome II, page 399.
- Ajax*, fils de Télamon, est compris, par Homère, parmi les Athéniens, II, 503 (V. note 19, p. 519).
- Alcinoüs*, père de Mentor, habitant d'Itaque, II, 492.
- Apatouries* (fêtes des), célébrées à Samos le jour où Homère y arriva; II, 504 (V. note 20, p. 519.)
- Argos*, célébrée souvent par Homère, II, 503.
- Asbestos*, et *Abactos*, invoqués par Homère, dans sa pièce de vers du *Fourneau*, comme des fléaux de l'art du potier, II, 503 (V. note 30, p. 528).
- Athènes*, Homère répare l'oubli que cette ville aurait pu lui reprocher, en insérant, dans la grande *Iliade*, un éloge magnifique d'Érechthée, II, 505.

B

- Butrachomyomachie*, poème d'Homère composé à Bolisse, II, 501 (Voyez note 14, page 517).
- Bolisse*, ville de l'île de Chio, où Homère est conduit par le berger Glaucus, II, 500.
- Broches à cinq branches*, en usage chez les Æoliens, II, 509.

C

- Cavalerie des Grecs*, devant Troie (V. note 18, p. 519).
- Cébrénies*, village sur le mont Ida, II, 499.

D

- Cercopes* (les), poème d'Homère composé à Bolisse, II, 501 (V. note 14, p. 517).
- Chio* (île de), où Thestoride va réciter les vers d'Homère, qu'il donne pour les siens, II, 497.
- Chiron*, invoqué avec ses centaures, dans la pièce de vers du *Fourneau*, II, 506.
- Circé*, invoquée par Homère dans la pièce de vers du *Fourneau*, II, 506.
- Cléanax*, Argien d'origine, à qui fut confiée Crithéis, fille de Mélanopus, II, 489; envoie Crithéis à son ami Isménias, à Smyrne, 490.
- Colophon*, ville de l'Asie Mineure, où demeurait Homère quand il devint tout à fait aveugle, II, 492.
- Commentaires* écrits de la main d'Homère, II, 491 (V. note 5, p. 514).
- Cône*, nom donné au fruit du p. n. II, 499 (V. *Strobylé*; voyez aussi note 12, p. 517).
- Courotrophos*, déesse, la même que Lucine; vers que lui adresse Homère, II, 504 (V. note 23, p. 523).
- Crithéis*, fille de Mélanopus et d'Omyrète, est confiée à Cléanax, II, 489; envoyée près d'Isménias, à Smyrne, où elle accouche d'Homère, 490; est réduite à vivre du travail de ses mains, *ib.*; se met aux gages de Phémios, qui l'épouse et adopte son fils, *ib.*
- Crithon*, père d'Ithagène, II, 489.
- Cyme*, ville d'Æolie, appelée *Cume*, par quelques uns, II, 489 (V. note 2, p. 515).

- Dardanie* (campagne de la), début de la petite *Iliade*, II, 496.

E

Enigme proposée par quelques enfants de pêcheurs, sur la plage de l'île d'Io, II, 507 (V. note 33, p. 528).

Erechthée, Homère en fait un éloge magnifique dans sa grande *Iliade*, II, 503.

Érésilion, nom donné aux vers que chantait Homère à la porte des maisons, à Samos, II, 506 (V. note 32, p. 528).

Erythrée, et *Erythres*, ville de l'Asie-Mineure, sur un terrain pénible à graver; vers d'Homère à ce sujet, II, 498.

F

Fourneau (Le), titre de la pièce de vers qu'Homère chanta aux potiers en argile, II, 505 et suiv. (V. les notes 26, 27, 28, 29, 30 et 31, p. 524-528.)

G

Glaucus, nom du berger qui accueille Homère dans l'île de Chio; saisi d'admiration en écoutant les vers que le poète, lui récite, il va rendre compte à son maître de la rencontre qu'il a faite, II, 499 et suiv.

H

Hermus (golfe d'), au fond duquel fut bâtie Smyrne, II, 489.

Homère, fils de Critbéis, né à Smyrne, n'était pas aveugle en naissant, est nommé d'abord Mélégisène, du nom du fleuve Mèles, II, 490; adopté et élevé par Phémios; son excellent naturel; il devient l'égal de son maître, et lui succède, 491; son école est fréquentée par les étrangers qui passaient à Smyrne, *ib.*; ils s'embarquent avec Mentes, *ib.*; commentaires écrits de sa main, *ib.* (V. note 3, p. 314); voyage en Tyrénie et en Ibérie; aborde à Ithaque; attaqué d'un mal d'yeux, il est soigné chez Mentor, fils d'Alcinous, 492; prend dans cette île des renseignements sur Ulysse, *ib.*; fait de nouveaux voyages avec Mentes; arrive à Colophon, où il

perd entièrement la vue; retourne à Smyrne; n'y trouvant aucune ressource, il veut se retirer à Cyme; récite ses premiers vers à Néontychos, *ib.*; reçu chez un ouvrier; en cuir, il excite l'admiration de ceux qu'il écoutent, 493; vers qu'il récite au moment de partir pour Cyme, *ib.*; inscription qu'il composa, à Larisse, sur le tombeau de Midas, *ib.* (V. note 7, p. 515); admis, à Cyme, dans l'assemblée des anciens, sa proposition au sujet de sa subsistance est rejetée par le sénat de Cyme, 494 et suiv.; comment il prit le nom d'*Homère*, 495 (V. note 8, p. 515); vers dans lesquels il déplore son infortune, 495 (V. note 9, p. 516); part de Cyme, arrive à Phocée, continue de gagner sa vie en récitant ses poèmes, 496; accepte la proposition de Thestoride, va vivre chez lui, et y compose sa petite *Iliade*, *ib.* (V. note 10, p. 516); sa *Phocaïde*, 496 (V. note 11, p. 516); trahi par Thestoride; quitte Phocée pour se rendre dans l'île de Chio, en passant par Erythrée; vers où il invoque la faveur des dieux pour les matelots qui l'avaient pris sur leur bord, 497; arrive à Erythrée, récite des vers sur la difficulté du chemin, 498; des matelots refusent de le conduire à Chio; mais, repoussés par le vent sur la plage où ils avaient laissé Homère, ils consentent à le recevoir sur leur barque, 499; Homère arrive à Chio, s'endort sous un pin, dont un fruit tombe sur lui; vers à ce sujet, *ib.* (V. note 12, p. 517); attaqué par les chiens qui gardaient un troupeau, il est accueilli par le berger Glaucus, auquel il adresse des vers, 500 (V. note 13, p. 517); est conduit à Bolisse, où le maître de Glaucus lui donne ses enfants à élever, 501; y compose divers poèmes d'un genre comique, *ib.* (Voyez note 14, page 517); s'établit dans la ville de Chio, où il s'adonne à l'éducation des enfants; s'y marie, et devient père de deux filles, 501; témoigne, dans ses divers poèmes, sa reconnaissance à Mentor d'Ithaque, à Phémios, au pilote Mentes, à l'ouvrier en cuir Tychios, 502; déterminé, par les instances de ses nombreux admirateurs, à se rendre en Grèce, il insère, dans l'*Iliade*,

l'éloge d'Érechthée, de Ménésthée, chef des Athéniens, 503; il comprend, parmi les Athéniens, Ajax et les Salaminien, *ib.* (V. note 19, p. 519); représentant Minerve comme honorant particulièrement la ville d'Athènes, 503; arrive à Samos, est reconnu par un Samien, qui l'invite à prendre part à une fête, 504 (V. note 22, p. 522); apostrophé brusquement par une prêtresse, prononce une imprécation, contre elle, 504 (V. note 24, p. 525); vers qu'il récite au sujet des feux du foyer, en arrivant dans la phratricie du Samien, 503 (V. note 25, p. 525); appelé par des potiers, qui lui promettent des vases, il leur chante la pièce de vers qui a été nommée *le Fourneau*, 503 et suiv.; vers qu'il chantait à la porte des plus riches habitants de Samos, 506 (V. note 32, p. 528); s'embarque pour Athènes, aborde à l'île d'Io, où une maladie grave l'oblige de descendre du navire, 507; vers qu'il adresse aux enfants de pêcheurs qui avaient proposé une énigme, 508; meurt dans l'île d'Io, épitaphe honorable sur sa tombe; était Éolien; indices qui portent à le croire, *ib.* et suiv.; né cent soixante-huit ans après la guerre de Troie, 509 (V. note 54, p. 529).

Homères (les), nom que les habitants de Cymes donnaient aux aveugles, II, 494 (V. la note 8, p. 515.)

I

Ibérie, nom de l'Espagne, II, 494 (V. note 6, p. 515).

Iliade (*petite*), composée chez Thésitoride, à Phocée, II, 496 (V. note 10, p. 516.)

Iliade, citée au sujet de Tychius, II, 502, d'Érechthée, de Ménésthée, d'Ajax, 503.

Ilion, début de la *petite Iliade*, II, 496.

Inscription qu'Homère fit, à Larisse, pour le tombeau de Midas, II, 495 (V. note 7, p. 515.)

Io (île d'), une des Sporades, II, 507.

Isménias, de Béotie, ami de Cléanax, faisait partie de la colonie envoyée de Cyme à Smyrne, reçoit Crithéïs dans cette dernière ville, II 490.

Itagène, fils de Crithon, père de Mélanopus, II, 489.

L

Lesbos; les premières villes de cette île ont été bâties cent trente ans après la guerre de Troie, II, 509.

M

Mélanopus, fils d'Itagène, venu à Cyme, avec quelques habitants de Magnésie, père de Chritéïs, II, 489.

Mèles, fleuve près de Smyrne, d'où Homère avait d'abord reçu le nom de *Mélesigène*, II, 490.

Mélesigène, premier nom donné à Homère, du nom du fleuve *Mèles*, près duquel il était né, II, 490 (V. *Homère*).

Ménésthée, chef des Athéniens, célébré par Homère, dans l'*Illiade*, II, 503.

Mentès, capitaine de navire, détermine *Mélesigène* à quitter son école de Smyrne, II, 491; voyage avec lui, le laisse à Ithaque, où il le recommande à Mentor, 492; le rejoint à son retour de Leucade; l'emmène à Colophon, *ib.*; son nom, placé par Homère dans l'*Odyssee*, 502 (V. note 16, p. 518).

Mentor, fils d'Alcinoüs, habitant d'Ithaque, prend soin de *Mélesigène*, qui lui était recommandé par *Mentès*, II, 492; son nom illustré, par la reconnaissance d'Homère, 501.

Midas, fils de Gordius, inscription composée par Homère, pour son tombeau, II, 495 (V. note 7, p. 515).

Mimas, montagne de l'Ionie, opposée à l'île de Chio, II, 497.

Minerve, Homère lui fait prendre, dans l'*Odyssee*, la figure de Mentor, II, 502; la représente comme honorant particulièrement la ville d'Athènes, 505.

Musique, enseignée par Phémius, à Smyrne; étendue de cette science chez les Grecs de ce temps, II, 490 (V. note 4, p. 515).

N

Néoménies, II, 506.

Néontychos, colonies de Cyme, où Homère récita ses premiers vers, II, 492.

O

- Odyssee*, citée au sujet de Mentor, de Phémios, etc., II, 532 et suiv.
Omodamos, invoqué par Homère dans sa pièce de vers du *Fourneau*, comme le plus grand fléau de l'art du potier, II, 503 (V. note 50, p. 528).
Omyrète, Mélanopos épouse sa fille, à Cyme, II, 489.

P

- Peuplier*, que l'on montrait du temps d'Hérodote, sur la place où Homère s'asseyait à Néontychos pour réciter ses vers, II, 495.
Phémios, enseignait la musique à Smyrne, II, 490 (V. note 4, p. 515); prend Crithéis à ses gages, l'épouse ensuite et adopte son fils, 490; son nom illustré par la reconnaissance d'Homère, dans divers passages de ses poèmes, 502 (V. note 13, p. 518).
Phocide, ou plutôt *Phœacide*, partie de l'*Odyssee*, II, 496 (V. note 11, p. 516).
Phocée, ville de l'Asie-Mineure, où Homère s'établit chez Thestoride, II, 496.
Phratie, mot employé pour exprimer une certaine réunion d'hommes; son application a souvent varié, II, 504 (Voyez note 21, p. 519).
Phricon, ses enfants, célèbres par leurs coursiers, sont cités dans les vers que récite Homère en quittant Cyme, II, 493.
Phricolis, nom donné quelquefois à la ville de Cyme fondée cent cinquante ans après la guerre de Troie, II, 509.
Pitys, nom du lieu où s'endormit Homère en débarquant dans l'île de Chio, II, 499.
Potiers, en argile, engagent Homère à leur chanter des vers, II, 503 (V. note 23, p. 523).

S

- Salaminienus*, compris, par Homère, parmi les Athéniens, II, 505.
Sardène, montagne qui domine l'Her-mus et la ville de Néontychos, II, 493.

- Smaragos*, invoqué par Homère, dans la pièce de vers du *Fourneau*, comme un des fléaux de l'art du potier, II, 505 (V. note 50, 528).
Smyrne, bâtie au fond du golfe d'Her-mus, tire son nom de Smyrne, femme de Thésée, II, 490 (V. note 3, p. 513); patrie d'Homère, 490; il s'y faisait un commerce considérable, 491; fondée cent soixante-huit ans après la guerre de Troie, 509.
Smyrne, femme de Thésée, qui donna son nom à la ville de Smyrne, II, 490 (V. note 3, p. 513).
Strobyle (fruit du pin), qui tombe sur Homère pendant son soumeil, II, 499 (V. note 12, p. 517).
Syntrips, invoqué par Homère dans la pièce de vers du *Fourneau*, comme un des fléaux redoutés du potier, II, 505 (V. note 50, p. 528).

T

- Thésée*, du nombre des premiers Thessaliens qui fondèrent la ville de Cyme descendant d'Emméus, il donne à la ville de Smyrne, le nom de sa femme Smyrne, II, 490 (V. note 3, p. 515).
Thestoride, qui enseignait les lettres dans la ville de Phocée, propose à Homère de lui fournir sa subsistance, à condition que le poète lui donnerait à transcrire les vers qu'il avait déjà composés et ceux qu'il ferait par la suite, II, 496; quitte Phocée pour aller vendre les poèmes d'Homère, établit une école dans l'île de Chio, où il donne les vers d'Homère comme de lui, *ib.*; informé de l'arrivée d'Homère à Chio, il s'empresse de quitter l'île, 501.
Tychius, nom de l'ouvrier en cuir, qui accueillit Homère à Néontychos; son nom introduit honorablement dans les vers de l'*Iliade*, II, 502 (V. la note 17, p. 518).
Tyrénie, ou *Tyrrhénie*, nom donné à l'Italie, par les anciens Grecs, II, 491 (V. note 6, p. 513).

V

- Vases* de terre fabriqués à Samos, destinés aux cérémonies religieuses, II, 505. (V. sur leur fabrication les notes 26, 27, 28, p. 524 et suiv.)